HAL
archives-ouvertes.fr

Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime

Stéphanie Chanvallon

To cite this version:

Stéphanie Chanvallon. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Rennes 2; Université Européenne de Bretagne, 2009. Français. <tel-00458244v2>

HAL Id: tel-00458244
https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458244v2

Submitted on 13 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphanie Chanvallon

Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature. La Nature vécue entre peur destructrice et communion intime

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« Une recherche universitaire qui participe à la réalisation de soi.
Car depuis la rencontre, la voie se dessine.
Merci à Toi, à tous ceux qui m'ont accompagnée.
Merci à la Nature ».

« Notre devoir est d'entretenir en nous cette paix qui nous permet d'être à l'écoute et de garder l'esprit ouvert »
« … et libre », je me permets de rajouter.
Guardini[1]

[1] Cité in « Suivre son chemin », Helen Exley, Exley S.A., Bierges, 2003 (ouvrage non paginé)

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Remerciements

La connaissance construite au cours de notre recherche n'est que temporaire, elle évoluera encore au fur et à mesure de notre cheminement personnel, et des avancées scientifiques sur les rapports de l'Homme à la Nature, et *vice versa*. Un travail de thèse commence un jour, presque indéfini, nourri et engendré par des années d'autres expériences, et il ne s'achèvera pas avec ces lignes, parce ce que notre intérêt très grand pour la compréhension des relations de l'Homme à la Nature fait partie de notre quotidien et parce que l'évolution de l'Homme, de la Nature, nous place dans le continuum du questionnement, de l'observation, de l'envie de comprendre, toujours. Nous n'écrirons peut-être pas la suite, nous l'exprimerons autrement, sans doute.

Nous avons accepté les règles de l'élaboration de la connaissance scientifique, même si cela passait par des phases difficiles sur le plan intellectuel. Nous avions besoin de l'aide et du soutien de notre Directeur de Recherche pour avoir un cadre, pour nous aider à prendre du recul, tout simplement pour apprendre à construire une connaissance ; labeur difficile mais ô combien enrichissant. Alors un grand merci à vous, Stéphane Héas.
Nous avions sans doute un avantage par rapport à nombre de futurs doctorants, c'est que nous n'avions pas d'enjeu professionnel au terme de ce travail. Nous avons vécu ces presque trois années de recherche conjuguées à notre activité professionnelle, sans « enjeu », si ce n'est celui que nous nous sommes imposée à nous-mêmes, donc pleinement accepté et vécu, mais avec une obligation de résultat par rapport au Laboratoire qui nous a accueillie. Nous avons pris un immense plaisir à rencontrer, à lire, à chercher, à écrire. Explorer, découvrir, comprendre, partager, changer… sont source de grands contentements intellectuels et émotionnels. Ceci s'acquiert et s'inscrit bien en soi. C'est un joli chemin, une rencontre avec soi, une rencontre avec l'Autre.

Nous remercions toutes celles et ceux qui ont permis cette recherche, par leurs expériences, leur vécu, leur intimité parfois dévoilée, partagée. Merci tout simplement pour la confiance qu'ils nous ont accordée et le don d'eux-mêmes.

Nous remiercions les auteurs qui ont contribué à la construction de notre connaissance.

Nous remercions les membres du jury qui se sont intéressés à notre travail et ont accepté de nous aider à avancer encore vers d'autres réflexions.

Merci à la Nature. Merci à ces Etres de la Mer qui sont venus à notre rencontre, nous apporter une connaissance et une transformation encore difficile à saisir totalement. Et merci à tous ces chemins croisés dont nous ne soupçonnons même pas l'importance. Merci tout simplement à la Vie qui semble si bien faire les choses…

SOMMAIRE

Préambule

Introduction

L'HOMME ET LA NATURE, OU COMMENT INTERROGER LE VIVANT 15

Visée de cette étude des relations de l'Homme à la Nature 15
Sur le plan théorique 18
De l'engagement « Inside-Outside »
Sur le plan pratique 32

Définitions 66

PREMIERE PARTIE

La peur de la Nature

CHAPITRE I :
L'Homme dénaturé, la Nature désacralisée 69

CHAPITRE II :
Une peur ancestrale, multiforme et complexe 85

CHAPITRE III :
Dominer, gérer, s'approprier, détruire 103
Incohérence première et questionnements

CHAPITRE IV :
Entre réalité et leurre 117

Premier élément de la dialectique : l'Homme face à lui-même 146

DEUXIEME PARTIE

La Nature vécue intimement

CHAPITRE I :
Des hommes et des femmes en quête de Nature 167

Intermède
Retour vers la Nature - Des « remédiations » à la peur 224

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE II :
L'Homme communique et communie avec la Nature 231

CHAPTIRE III :
L'Homme et l'Autre animal 275

CHAPITRE IV :
De ces pratiques « empruntées » au chamanisme pour la quête et/ou la reconstruction de soi 365

Pour conclure à ce jour… 408
La Nature est mise en boîte, mais la Nature est aussi en nous…

TROISIEME PARTIE
Réconcilier l'Homme à la Nature ou retrouver sa vraie nature

CHAPITRE I :
Entre le meilleur et le pire, la nature humaine ? 449

CHAPITRE II :
Penser l'Homme et la Nature autrement 468

FIN D'ETAPE 494

ANNEXES 535

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

PREAMBULE

« Le signe du courage, à notre époque de conformisme, est la capacité de rester fidèle à ses convictions – non pas par entêtement ou par défi (ce qui est un réflexe de défense et non de courage), ni pour avoir raison envers et contre tout, mais simplement parce qu'elles représentent les valeurs auxquelles on croit ».
May[2]

Notre recherche peut sembler déroutante sous certains aspects, peu orthodoxe, mais notre objectif est qu'elle se justifie sur le fond et dans sa forme, pour que nous exprimions au mieux ce qui au départ n'est qu'expériences personnelles et trajectoire de vie. Nous nous plaçons avec volonté dans une démarche anthropologique particulière tout en étayant notre démonstration sur les travaux d'auteurs comme Bergeron, Marshall, Terrasson, Lestel. L'intitulé de notre thèse : « Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature », vient poser un cadre à l'intérieur duquel nous pouvons inscrire notre recherche. En effet, au travers de la population étudiée, par les modalités d'acquisition des données, notre travail se construit dans une perspective de l'anthropologie telle que la présente Kilani : « La démarche anthropologique prend comme objet d'investigation des unités sociales de faible ampleur à partir desquelles elle tente d'élaborer une analyse de portée plus générale, appréhendant d'un certain point de vue la totalité de la société où ces unités s'insèrent » (1992, 33). Cet auteur rappelle que désormais « la société moderne est aussi la société de l'anthropologue » (1992, 15).
Nous interrogeons des faits qui prennent corps dans notre société, et si donc la sociologie se distingue entre autres de l'anthropologie par son intérêt prioritaire pour la modernité (Kilani, 1992), nous pouvons envisager que notre recherche relève aussi de cette discipline. Nous aurions ainsi pu l'intituler « Socio-anthropologie… », puisqu'à la lumière de la réflexion sur les relations de l'Homme à la Nature, nous interrogeons entre autres des problématiques qui affectent les sociétés contemporaines. Notre projet anthropologique vise une lecture du « local » et du « global » (Kilani, 1992), de l'unité humaine, des « singuliers pluriels » (Bouvier, 1997[3]), pour une compréhension plus étendue du genre humain, et par une approche de différentes composantes : sensorielles, émotionnelles, cognitives, psychiques, spirituelles.
Pour Bouvier, la « socio-anthropologie » répond au contexte culturel, au regard critique porté par la sociologie sur ses propres analyses de résultat et sur la façon particulière dont l'anthropologie observe les faits sociaux. Il met entre autres en avant le souci « d'approfondir la connaissance de l'Autre et du Même, du Soi et

[2] Cité in « Suivre son chemin », Helen Exley, Exley S.A., Bierges, 2003 (ouvrage non paginé)
[3] Pierre Bouvier, « L'objet de la socio-anthropologie : Crise, déstructuration, recomposition, perdurance », *Socio-Anthropologie*, N°1, L'objet de la Socio-anthropologie, 1997, [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003. Disponible sur : http://socioanthropologie.revues.org.document27.html. Consulté le 19 février 2009

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de l'Altérité [4]». Or, cette dernière justification est bien le propos même de l'anthropologue, tel que défini par Kilani (1992). Nous défendons ainsi la position de l'intitulé de notre recherche qui assure et évite, par l'emploi d'une nouvelle terminologie, de « noyer » notre démarche dans les champs disciplinaires déjà bien vastes des Sciences Humaines. Car l'anthropologie, à elle seule, permet de couvrir notre recherche dans toutes ses dimensions : « L'anthropologie se définit désormais comme la science des diversités culturelles et sociales » (Kilani, 1992, 20). Par « Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature », nous précisons le sujet de notre recherche.

Selon Eileen Caddy, « le secret pour que quelque chose marche dans notre vie, c'est avant tout de désirer profondément qu'il en soit ainsi ; de croire avec foi que cela peut marcher ; d'en garder en toutes circonstances une conscience claire et de suivre avec attention les étapes successives de cette réussite, sans laisser la moindre place à l'incertitude ou au doute » [2]. Ceci vaut pour un instant de vie comme pour un projet sur plusieurs années, tel que ce travail de recherche et la construction de la connaissance. Le temps n'est qu'échelle de perception, la façon de faire est, elle, un état d'esprit doublé d'un guide. Nous allons, par notre thématique, « grossir » le rang de ces femmes qui, en sciences sociales, écrivent sur la Nature et les animaux, parce que « l'animal est un objet féminin », parce que « les femmes feraient preuve d'une plus grande sensibilité vis-à-vis du vivant et de sa préservation » (Staszak, 2002). Il ne s'agit cependant pas ici de naturaliser davantage cette féminité de l'objet. Cette relation soulignée par Staszak confirme un lien préférentiel étant donné les divisions sociales, professionnelles, etc., de la masculinité et de la féminité, notamment au sein des sociétés occidentales.

Nous avons compris que ce projet de recherche, puis notre engagement pour réaliser une Thèse de Doctorat sur les relations de l'Homme à la Nature, n'arrivait pas là par hasard. Dans une conjonction de faits, comme un lien entre un passé finissant et un futur possible, cette recherche a tissé notre reconstruction de « soi ». Nous avions entendu à maintes reprises sur les bancs universitaires, que « faire de l'ethnologie, c'est quelque part se réconcilier avec l'être humain », nous ajouterons aujourd'hui que c'est avant tout se réconcilier avec soi-même, étape inévitable et indispensable pour pouvoir rencontrer l'autre. Et quand nous disons « rencontrer », ce n'est pas pour décrire la situation de deux corps physiques en contact dans un espace et un temps donné, c'est bien réussir l'accueil et l'écoute, être dans le donner et le recevoir, en acceptant tout possible. Et nous emploierons à plusieurs reprises ce mot « tout possible » dans ce travail. La rencontre est à la fois l'inattendu, le déroutant, le surprenant, la confidence, l'enthousiasme, la spontanéité… Et quand, soi-même, nous pouvons comprendre nos propres parts d'ombre et de lumière, nous pouvons alors pratiquer le juste détachement, celui qui permet de tout entendre tout en discernant bien le positionnement des différents « je » en jeu. Et c'est là que l'écoute et l'échange peuvent s'installer et se construire, entre rigueur et souplesse.

[4] i*bid*.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

C'est ce que nous souhaitions réussir, mais les écueils restent possibles. La recherche est aussi une épreuve à différents niveaux et, entre autres, l'épreuve de relever son propre défi intérieur, mental et affectif.
Nous percevons donc mieux ce parcours qui est le nôtre. Et le thème des rapports de l'Homme à la Nature n'est pas innocent non plus. La Nature nous a permis de rester dans le « juste » chemin alors que nous étions perdue. Elle nous a appris beaucoup sur nous-mêmes, bien qu'il nous ait fallu du temps et le recul nécessaire pour le voir et le comprendre ainsi. Elle nous a montré ce que nous percevons comme l'universalité des choses et des êtres. Elle nous a offert la possibilité de rencontrer la vie sous différentes formes. Elle nous a surtout donné l'envie de nous engager et d'agir pour Elle, à notre niveau, de partager et de communiquer, d'apprendre encore, de comprendre ce que nous sommes. Parce que nous sommes de passage et que chaque expérience, chaque compréhension que nous en avons eue, chaque compétence que nous avons développée, chaque pensée ou émotion qui nous ont animée, si nous ne les partageons pas, si nous ne les faisons pas vivre aussi en les « confrontant » à autrui, seront perdues. Alors partager, explorer et faire grandir tout ceci, c'est ce que nous désirons réaliser.
Voilà une courte présentation de ce qui constitue le fondement de la naissance de notre recherche et de cette trame qui la soutiendra jusqu'au bout.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

INTRODUCTION

Changer son rapport à la Nature et au monde, voilà ce qui anime tant de discours aujourd'hui, que ce soit de la part des élu(e)s politiques, des responsables industriels, de certain(e)s citoyen(ne)s particulièrement engagés dans la défense écologique. Entre le dire et le faire, nous trouvons là la limite de la cohérence et de la réelle volonté, de chaque engagement, car il s'agit bien ici de faire un effort, qu'il soit dans un acte motivé et juste ou dans une pensée claire, et lucide. Nous rejoignons ici le paléoanthropologue Picq pour qui : « La sixième extinction est en cours. Elle est causée par l'homme et elle est extrêmement rapide, des milliers d'espèces disparaissant chaque année. Il faut changer notre rapport au monde. C'est cela, l'hominisation : une prise de conscience permanente. Comme le rappelait Serres : « L'hominisation, cela commence maintenant et cela ne s'arrête jamais ». L'hominisation, ce n'est pas cette conception aussi arrogante qu'anthropocentrique de l'histoire de la vie ; ce n'est pas un état de grâce, une « liberté » dénuée de responsabilité. C'est une réflexion, une prise de conscience permanente sur notre condition humaine et notre relation avec la nature, notre nature » (Picq, 2005, 508). Mais là aussi, que comprendre de notre relation avec la nature, notre nature ? Quelle est donc cette nature humaine qui se poserait comme un miroir de la Nature ? C'est au travers des enquêtés, de leurs vécus, de leurs réflexions, que nous allons pas à pas laisser se dévoiler ce lien étroit entre l'Homme et la Nature, à partir des expériences comparées de certains hommes et femmes avec la Nature. Pour certains d'entre eux/elles, il s'agit peut-être plus qu'un lien, c'est devenu un lien incontournable, une évidence :

> « *La Nature ? C'est ce qui nous rattache à l'Universel*, c'est ce qui fait qu'on est une part du grand Tout. Le grand Tout c'est le créé, c'est l'Univers ».
> M. T.R., enseignant en Sciences Naturelles, à la retraite. Membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature. Père de famille.

Cette remarque collectée précise une certaine représentation de la Nature. Nous la retrouverons à maintes reprises. Elle exprime avec force cette universalité des êtres et des choses et intègre tout ce que nous allons explorer dans le cadre d'un protocole en Sciences Humaines et Sociales. Où il s'agit de mieux comprendre la Nature contemplée et celle vécue dans l'intimité, au cœur des perceptions et émotions. Mais la « fracture » aujourd'hui dans les sociétés les plus « modernes » entre l'Homme et la Nature est aussi patente et elle nous intéresse tout autant car elle porte sans doute en elle les traces de nos fragilités et de nos distorsions. Nous pouvons dire à l'instar de Bergeron : « Quant au rapport avec la nature, la nouvelle spiritualité devra surmonter la distinction séculaire entre l'homme et la nature, distinction qui a eu l'erreur de libérer l'homme des terreurs et des peurs magiques mais qui est en train de provoquer la ruine de l'humanité et le désastre écologique. Le temps est venu de guérir les blessures de l'homme coupé de l'univers et de calmer les gémissements de la nature exploitée par l'homme ; et cela ne peut se réaliser que grâce à la grande réconciliation de l'humain et du

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

cosmique » (1999, 243). Sans chercher à développer ce que peut-être la spiritualité, prenons la simplement et maintenant comme une forme de pensée qui cherche à s'élever un peu plus qu'à l'ordinaire, dans cette prise de conscience qu'évoquait Picq. Peut-être permettra-t'elle de retrouver du sens et un « dénominateur commun » à ce qui, universellement, anime cette prise de conscience occidentale ; une forme de globalisation qui ne ferait pas courir le risque de l'uniformisation. Notre démarche s'inscrit dans le contexte de la société moderne, une société qualifiée de matérialiste, c'est-à-dire, entre autres, qu'elle se fie uniquement à ce qui est tangible, appréhende seulement ce qu'elle arrive à saisir, or nous allons aussi interroger l'intangible, notion soulevée par les enquêtés et différents auteurs. De plus, elle est « formidablement empressée et impatiente » (Châtel, 2009[5]), individualiste et utilitariste, sécularisée, ce qui pose la question de la valeur d'usage et du « moi avec l'autre », du temps et de l'expérience individuelle, des repères offerts ou non.

Il est difficile aujourd'hui, dans les pays les plus développés en tous les cas, d'être complètement indifférent aux problèmes liés à l'environnement naturel et aux espèces vivantes : pollutions, surexploitation et épuisement des ressources, menaces sur les espèces, etc. De nombreuses organisations non gouvernementales et de nombreux collectifs ont choisi de combattre ces désastres en développant des actions pour la protection des écosystèmes par exemple ou en s'opposant aux multinationales, fer de lance dans la consommation outrancière. Et puis, il y les engagements individuels qui s'expriment dans le quotidien. Nous ne souhaitons pas ici défendre la cause de la Nature et nous engager sur le terrain du militantisme. Nous avons pour cela choisi la voie professionnelle et associative et qui sait résonner à elle seule par les compétences mobilisées et les actions menées. La Nature est, en effet, devenue un enjeu politique majeur, tant au niveau mondial que national, voire local, induisant des clivages multiples car les problématiques sont nombreuses. Si pour Lévy (1999) la géographie, en prenant sa place parmi les « sciences sociales de la nature », peut permettre de nouvelles rencontres et interactions au sein de l'enveloppe institutionnelle « Géographie », souhaitons que notre recherche pourra de la même façon venir enrichir les échanges dans le vaste domaine des sciences humaines et sociales, tant sur le plan de l'Homme, de ses représentations, comportements et transformations, qu'au niveau de l'humanité dans son évolution et ses défis, et aussi dans la rencontre entre le chercheur et son objet de recherche.

Ce travail est une approche en profondeur des rapports de l'Homme à la Nature, en soulevant des problématiques, qui pourraient sembler d'un prime abord simples, voire superflues. Peut-être sont-elles si proches de nous que nous ne parvenons pas à les entrevoir comme objet de recherche ?

Ce constat paraît évident pour tous : d'un côté l'Homme détruit la Nature, de l'autre l'Homme protège la Nature. Il est aussi en quête de Nature. Du pire au meilleur, existe-t-il une évolution des comportements et des représentations qui

[5] Propos recueillis lors de la conférence-débat du 6 juin 2009 à Châteaulin (Finistère) : « Place du bénévole dans la démarche palliative ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

soit « symptomatique » de façons de penser propres aux sociétés modernes ? Quels en sont les fondements et vers quoi sont-ils orientés ?
L'Homme a tendance à oublier que la Nature n'est pas un simple environnement, et qu'il dépend au quotidien de ce qu'elle est, de ce par quoi il produit en permanence ses moyens de subsistance, tant au niveau biologique que matériel et économique. La société urbanisée a tendance à masquer cette réalité, et le développement depuis les années 1980 des pratiques sportives dans la nature considérée alors comme vaste « terrain de jeu », bien souvent aménagé, ne peut cacher cet éloignement de la nature. Il vit aujourd'hui sur des pôles opposés, entre besoin de se sentir dans la nature et efforts qu'il engage pour la préserver, et ses actions multipliées de destruction envers elle. Cette ambivalence propre aux sociétés modernes est surprenante. Si l'Homme occidental s'est depuis longtemps placé en dehors de la Nature, dans nombre d'autres civilisations, il n'en était et il n'en est toujours pas ainsi. Alors que les pratiques ancestrales honoraient l'Univers et la Terre au sens large, les façons de vivre et les objectifs de progrès poussent à exploiter jusqu'à épuisement et à gaspiller, détruire, ce qu'il considère être (en) sa possession : la Nature et les êtres vivants, allant jusqu'à même y rejeter des produits dangereux, voire mortels. Au-delà d'enjeux de croissance économique pour le bien, dit-on, de tous, la nature est maltraitée, parfois gratuitement.
L'Homme part à la conquête de différents espaces sauvages en s'équipant à outrance d'instruments technologiques comme s'il risquait sa vie dès qu'il quitte son abri. L'Homme nu n'est rien dans la nature, seul l'outil lui permet de se « réarmer », de se protéger du sauvage et de l'inconnu. Puis, l'inconnu est exploré, toujours plus loin. Il tente dans un élan de domination et de supériorité de dépasser et de maîtriser la Nature. Et s'il peut maîtriser un élément naturel, alors il l'enferme, le contrôle ou le fait disparaître.
A côté de ce comportement, certains comme les naturalistes, plus simplement les amoureux de la nature, vivent des expériences particulières mais très simples : ils se sentent en communion avec elle et entrent en relation avec les animaux sauvages, comme avec les dauphins et baleines. Ni « illuminées », ni « asociales », ces personnes ont des messages à nous communiquer, comme les chamanes[6] et autres sages. Leur sensibilité semble différente, leurs aspirations aussi. Ces hommes et ces femmes, plus ou moins insérés dans la vie actuelle, vivent autrement leur relation à la nature. En quittant un univers aseptisé, ils prennent le chemin d'un retour vers elle, pour se retrouver appartenant au monde vivant global.
Tant que la Terre était considérée comme une mère nourricière, comme un être vivant, et elle l'est encore ainsi pour nombres de sociétés dites traditionnelles, les actions humaines étaient limitées par cette donnée culturelle. Tout acte de destruction était alors un manquement voire une infraction grave à l'éthique humaine au sein de ces groupes. L'Homme connaît le cheminement qui a conduit à l'attitude déplorable d'aujourd'hui. Mais a-t-il conscience de ce qui l'anime

[6] Chamane ou shaman. « Shaman » du toungouse, langue d'Asie et d'Europe orientale, signifie « celui qui est bouleversé, transporté » (Morfaux, 1980, 45)

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

profondément et de ce qu'il perd dans cette vie sophistiquée, technologique à outrance, consommatrice de biens épuisables et productrice de phénomènes polluants matériellement et psychiquement ? Les activités de pleine nature, la vie loin du béton armé et de tout ce système peut aider à retrouver l'essentiel, mais il n'y a pas que cela. Avant de s'être complètement perdu lui-même dans les aléas d'une vie soi-disant sécuritaire et sécurisée, quels risques est-il capable de prendre pour vivre autre chose ? Il pourrait être surpris de découvrir à quel point cette autre chose lui est finalement familière. Peut-être parce qu'elle est déjà intimement inscrite en lui.

Nous proposons d'approfondir les liens complexes de l'Homme à la Nature en nous intéressant, par choix de faisabilité et par connaissance personnelle, au monde de la mer, aux animaux qui y vivent, aux traitements que l'être humain leur fait subir ou aux différentes relations qu'il établit avec eux.

L'étude des pratiques économiques et de celles de loisirs liées à la mer, et des relations hommes-animaux peut nous permettre de comprendre les fonctionnements et les représentations, sans toutefois pouvoir généraliser aux autres milieux naturels et à la faune sauvage.

Dans une première partie nous allons nous intéresser aux représentations de la Nature en retraçant l'évolution de celles-ci dans le temps, et en montrant des différences aujourd'hui dans l'espace : hommes et femmes d'ici et d'ailleurs, que représente pour vous la Nature ? L'approche des différentes disciplines sociologiques et anthropologiques dans l'étude de l'Homme et de la Nature permet de cerner les problématiques en jeu(x) et de situer notre propre travail dans ce champ des connaissances. Pourquoi étudier les relations de l'Homme à la Nature ? Ce que nous observons, comme tout un chacun, ce sont des comportements d'exploitation et de destruction de la Nature au seul profit des être humains, de certains d'entre eux. Quelles en sont les raisons profondes? De toute évidence, l'Homme doit satisfaire des besoins élémentaires : alimentaires, liés au territoire, etc., mais d'autres motivations l'animent. Notre hypothèse, déjà sous-jacente lorsque nous écrivons « profondes », est qu'une peur inscrite dans l'Homme depuis longtemps, pour ne pas écrire depuis la nuit des temps, motiverait ces comportements de conquérant et de dominant. Quels en seraient les fondements ? Au travers entre autres des relations de l'Homme à la mer nous allons mettre en évidence des comportements négatifs et destructeurs tout en proposant leur analyse.

A l'opposé de tout ceci, et ce sera l'objet de notre deuxième partie, des hommes et des femmes ont besoin de se sentir proches de la Nature, de la vivre au quotidien ou lors de pratiques physiques et de rencontres avec la vie sauvage. Quelles sont leurs motivations, que recherchent-ils et jusqu'où vont-ils dans leurs relations avec la Nature ? Des expériences particulières sont vécues par certains comme des révélations, allant jusqu'à transformer leurs représentations et ce qu'ils sont dans leur intimité. Qu'ont-ils appris ou ressenti ?

Dans les relations de l'Homme à la Nature, nous faisons rapidement un constat des extrêmes : d'un côté la destruction, de l'autre la quête de Nature… jusqu'à la communion. Si nous nous intéressons à ces deux pôles, c'est parce que nous pensons pouvoir trouver là une meilleure connaissance de l'Homme. Si un tel

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

travail de recherche doit avoir une finalité, au-delà de l'engagement et de la motivation personnels, alors il s'agit de mieux comprendre l'Homme face à la vie et face à lui-même, en tant qu'entité individuelle et en tant qu'espèce. La conscience écologique qui a émergé ces dernières années entraîne des renversements de valeurs, des modifications des comportements et, avec Lévy, nous pouvons dire que « de l'idée que nous nous faisons de la nature, dépendent des conséquences considérables, y compris pour la nature elle-même » (1999). Nous sommes tous conscients des menaces qui pèsent sur elle et sur l'Homme. Nous supposons aussi que la présence de la Nature dans l'environnement humain, comme sa relative absence, sont déterminants dans les représentations et pour l'équilibre physique, mental, émotionnel et psychique. Nous ne pourrons pas ici approfondir cette réflexion parce que nous partons sur un terrain qui n'est pas de nos compétences premières et qui nécessiterait un tout autre approfondissement, mais nous pouvons l'éclairer et interroger autrement la notion de progrès.

Nous souhaitons dans un premier temps dénouer un enchevêtrement de faits et de modes de pensée « anaturels » parce que trop violents ou trop éthérés pour certains, en extraire une compréhension sur l'humain. Peut-être envisager, pour ceux qui le souhaitent, de nouveaux possibles afin d'améliorer les rapports à soi-même et à la Nature. Comme le dit Picq : « Il s'agit (par la compréhension du monde animal) simplement de connaître notre place dans la nature. (…) Nous ne sommes que les locataires de la Terre, un passage de la vie. L'enjeu du XXIième siècle est justement de redéfinir la place de l'homme dans la nature, avec humilité, donc grandeur » (1999, 209).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L'HOMME ET LA NATURE, OU COMMENT INTERROGER LE VIVANT

« Les abeilles pillotent deçà les fleurs, mais elles font après le miel, qui est tout leur ;
mais ce n'est plus thin, ny marjolaine : ainsi les pièces empruntées à l'autruy,
il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien :
à savoir son jugement.
Son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former».
Montaigne (1580[7])

1. VISEE DE CETTE ETUDE DES RELATIONS DE L'HOMME A LA NATURE

1.1. QUESTION INITIALE

L'être humain, dans sa relation à la Nature, présente une forte ambivalence entre actions de destruction sur le milieu et à l'opposé des comportements qui traduisent une grande motivation pour communier ou communiquer avec elle. Entre ces deux comportements se décline une gamme d'actions comme la préservation des milieux et les pratiques dites « écologiques », entre autres. Nous allons nous intéresser aux positions extrêmes parce qu'elles sont particulièrement porteuses de sens. Ces extrêmes offrent des indications pour situer des comportements révélateurs d'un engagement, d'une motivation, d'actions efficaces et donc lever le voile sur ce qui se joue en arrière plan des représentations des enquêté(e)s.
Interroger l'Homme dans son rapport à la Nature permet de comprendre certes des contradictions qui témoignent de la complexité de l'Homme, mais aussi d'ouvrir des pistes de réflexions sur sa relation au vivant, à l'autre, et tout simplement à lui-même. D'un côté l'Homme qui se perçoit comme possesseur de la Nature et être supérieur, et de l'autre, l'Homme qui se sent dans la Nature comme une espèce particulière mais en étroite relation avec son milieu, voire en osmose avec lui.
A propos de « la coupure société (culture)/nature » qui caractérise la société occidentale, Lussault énonce : « Ainsi était posée la disjonction fondamentale qui travailla toute l'épistémè occidentale, entre non humains et humains qui permettait de purifier chaque domaine, et, en particulier, d'exclure l'humain des sciences de la nature et d'expurger les sciences sociales du non humain » (2003)[8].
Entre deux positionnements scientifiques, d'un côté une Nature indépendante et de l'autre une Nature domptée par l'Homme, nous proposons une étude à la fois sur l'Homme et sur la Nature, dans leurs relations, et les représentations qui en découlent. Notre approche n'a pas pour objectif de critiquer les excès de ces

[7] Extrait de « Essais, livre I », chap.26. Editions Honoré Champion, 2001
[8] in *Le Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy & Michel Lussault (dir.), EspacesTemps.net, Il paraît, 18.03.2003. Disponible sur : http://espacestemps.net/document112.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

conceptions qui posent cette fracture radicale entre l'Homme et la Nature. Nous ne cherchons pas à déterminer ce qui a initié cette dialectique, cette désaffiliation de l'Homme par rapport à la Nature, même si en première partie de notre recherche nous nous intéressons à la peur de la Nature dans l'hypothèse que l'Homme la détruit, entre autres, parce qu'il en aurait peur, et sous-entendu qu'il aurait peur de lui-même. Au travers d'hommes et de femmes, *via* leurs représentations, leurs expériences, leurs relations avec la Nature, nous interrogeons cette AUTRE conception de la Nature. Et comme nous le verrons, c'est bien plus qu'une simple conception, c'est presque un « art de vivre », tout simplement, sans concession, sans contrefaçon. Nous n'étudions pas la Nature de façon isolée, la séparant de toute influence humaine, mais bien les relations que l'être humain entretient avec elle dans deux situations : la domination et la destruction d'une part, et d'autre part la relation « symbiotique », car l'homme ou la femme dans une quête de Nature est amené à vivre dans ses expériences le sentiment d' « harmonie » et d'osmose », voire de communication particulière avec la faune sauvage.

Si pour Moscovici les rapports à la Nature sont liés aux structures et logiques sociales, et donc identifiés dans un espace-temps, culturel, nous formulons comme autre hypothèse que ces relations sont, au-delà des histoires personnelles, indépendantes en partie du contexte social (2002). Lussault évoquait dans sa thèse que « la société « invente » donc ses natures acceptables et en retour cette invention contribue à la configurer et à l'organiser. Ainsi nature et société sont totalement interpénétrées l'une et l'autre, par l'une et l'autre, même si le compromis moderne occidental reposait sur une idée de leur disjonction »[9]. Nous avions adopté cette position d'un aller-retour entre la Nature et l'Homme lorsque nous avions étudié la palme de plongée comme révélateur et analyseur des rapports de l'homme au milieu aquatique (2004)[10]. Cependant, ce que la femme et l'homme expérimentent en Nature peut n'avoir pour finalité essentielle que d'être simplement vécu, posé dans la relation, telle une rencontre imprévue. Les effets produits toucheraient plus particulièrement la sphère individuelle, dans ses dimensions émotionnelles, cognitives, spirituelles et porteraient ce potentiel de transformation intérieure. De plus, en suivant la volonté de Touraine à vouloir comprendre le sens des conduites, nous pouvons dire : « Ce n'est plus la situation qui donne sens à nos conduites, ce n'est même plus notre action qui transforme notre situation ; c'est la construction de nous-mêmes comme sujets qui guide le jugement que nous portons sur notre situation et sur nos conduites » (2007, 36). Et si la Nature est concernée et touchée par ces effets, ce serait au travers des nouvelles représentations et intentions, regards que l'homme ou la femme développerait alors pour elle. Dans ce contexte, toute pensée positive à l'égard de la Nature peut éventuellement participer d'une prise de conscience globale et du rôle qu'y jouent alors les enquêté(e)s.

---

[9] ibid.

[10] « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée ». Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences Humaines et Sociales en Activités Physiques et Sportives. U.F.R.A.P.S. RENNES 2003-2004

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

1.2. LIGNES DIRECTRICES ET HYPOTHESES
L'HOMME, CET ETRANGE ETRE VIVANT…

Notre recherche a pour idée directrice que les comportements destructeurs de l'Homme envers la Nature trouvent une explication dans une peur profonde couplée à un besoin de domination, tous les deux très prononcés dans les sociétés modernes. Mais à l'opposé, l'Homme exprime de façon marginale un besoin de Nature éloquent, qui l'amène à ressentir profondément et vivre pleinement la Nature, renforçant son sentiment d'appartenance au cycle de la vie.

Notre premier constat est que l'Homme développe des comportements négatifs envers la Nature que nous résumons par simplification sous les termes « destruction » et « domination » (Fromm : 1975). L'Homme détruirait la Nature parce qu'il aurait peur de la Nature (Terrasson : 1993 ; Picq : 2002 ; Misslin : 2006). Cette peur, dont nous présenterons une origine et une explication possibles, conduit à poser une deuxième hypothèse : la peur de la Nature développerait un besoin de domination et de maîtrise qui lui permet d'en garder le contrôle. Cette peur s'exprimerait sous différentes formes : au travers de représentations, d'actions sur le milieu, par exemple. Ici, les illustrations concerneront essentiellement les rapports de l'Homme au milieu marin.

Notre deuxième constat porte sur ces hommes et ces femmes qui développent des rapports positifs avec la Nature et ont besoin de communier et de communiquer avec elle. Pour Dalla Bernardina, les chasseurs, écologistes et touristes partagent un même imaginaire qui n'a pour autre finalité que de transformer, sous couvert de principe – et prétexte - de gestion et de régulation, d'observations scientifiques, la nature en une « véritable utopie à l'usage de l'homme contemporain », une « comédie de l'innocence » (1996). Ceux que nous avons rencontrés partagent d'autres représentations de l'Homme et de la Nature : l'Homme est une espèce animale à part entière, faisant partie d'un Tout, les animaux pensent et communiquent avec l'Homme, etc. Cette « façon » de voir le monde autrement (Cyrulnik : 1997 ; Gould : 2001), cette autre représentation induisent des comportements et une appréhension du monde eux-mêmes différents. En surmontant sa peur de la Nature, par une sensibilité particulière, l'Homme pourrait, selon les informateurs rencontrés, se « transformer » pour explorer de nouvelles relations avec elle, ce qui le mettra aussi en résonance et dans une rencontre avec lui-même (Ormiston : 2003). Il retrouve ici une forme d'équilibre naturel, mais qui peut-être en même temps contrecarré par la société moderne. Dans notre recherche, nous approcherons également le shamanisme, ou néo-shamanisme pour tenter de comprendre les sources et motivations psychiques et spirituelles de ceux qui perçoivent le « monde autre », et quelles représentations de la Nature ils construisent. Ces en-quêtés font partie des Occidentaux qui vivent, comme les Indiens d'Amérique, des expériences particulières, mais de façon « sauvage », « c'est-à-dire sans que celle-ci soit associée à une vision du monde qui la contiendrait et permettrait de la comprendre » (Hardy, 1996, 14).

Notre démarche, dans la compréhension des relations Homme-Animal, relèvera aussi de l'anthropozoologie, cette discipline étudiant les rapports entre l'Homme

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

et l'animal dans des champs d'application essentiellement concrets. En effet, ces recherches – il suffit de regarder les sujets de thèse proposés[11] - sont assez souvent réinvesties au niveau de la production et du commerce : rentabilisation des exploitations animales dans le domaine de l'élevage, utilisation de la représentation de l'animal pour servir une cause politique en jouant sur la sensibilité du public, etc. Certains auteurs et thérapeutes ont eux travaillé sur les interactions entre l'Animal et l'Homme mais au niveau de l'enfant uniquement, montrant l'impact de ces interactions chez le petit d'Homme dans différents plans : sécurité affective, élans vers l'autre, communication, imagination, intelligence, confiance et estime de soi (Montagner, 2002)[12]. Nous souhaitons dans notre travail mettre en avant un type de relations de l'Homme à la Nature, pour explorer cet autre non humain et pour comprendre l'homme et la femme, autrement : ce qu'ils vivent dans des situations et expériences particulières voire extraordinaires, et comment ils nous le restituent, nous le confient lors d'entretiens approfondis.
Nous nous appuyons sur des auteurs qui ont travaillé dans le domaine de l'ethnologie, de l'éthologie, et sur des spécialistes en paléoanthropologie et astrophysique, par exemple, qui, à partir de leurs connaissances, ont apporté leurs réflexions sur l'humanité (Lestel : 2002 ; Laszlo : 2005).

2. SUR LE PLAN THEORIQUE

De l'engagement « Inside-Outside »

« Un humanisme véritable ne doit-il pas prendre en charge
tout ce qui plaît universellement sans concept, et bien plus :
tout ce qui vaut universellement sans raison ? »
Durand (1992, 494)

2.1. RIGUEUR ET SOUPLESSE

Le présent travail ne vise pas à établir la vérité objective des rapports de l'Homme à la Nature, mais une vérité objectivée à partir des expériences et de l'expression de quelques individus, non pas une population partageant dans un même temps et un même lieu donné une même façon d'être ou de faire, mais des personnes n'ayant pour point commun au départ, qu'un penchant marqué pour la Nature, cinéaste, ethnologue, étudiant, professionnel de la mer ou plongeur

[11] En éthologie appliquée, la recherche concerne entre autres les milieux et problématiques suivants : parc zoologique, milieu de l'élevage, le monde industriel, la conservation et la gestion du tourisme.
Disponible sur : http://www.parisetudiant.com/etudes/master

[12] « L'enfant et l'animal. Les émotions qui libèrent l'intelligence », Odile Jacob, Paris, 2002

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

loisir par exemple. Nous verrons que la diversité des parcours de vie construit un rapport à la Nature à la fois différent et commun. Nous pourrons faire émerger des tendances mais aussi mieux comprendre et faire surgir des explications à des comportements qui sont au cœur de notre sujet : la destruction de la Nature *versus* la communion avec la Nature. Cette ambivalence semble s'exprimer au-delà de l'histoire d'un seul individu pour concerner celle des êtres humains.
Et puis, comme nous allons travailler sur les émotions, le ressenti à distance par exemple, nous nous donnons également pour objectif de parvenir à établir la rationalité d'un discours sur ce qui est éprouvé, pas toujours verbalisé facilement d'ailleurs (Le Breton, 1998) – au moins dans notre culture. Il s'agit en même temps de s'attacher à montrer que ces émotions et ressentis, ces discours recueillis ne baignent pas uniquement ni même peut-être essentiellement dans l'irrationnel, ils constituent la réalité des personnes rencontrées, leurs réalités.
Une formule empruntée à Geertz donne en quelque sorte le ton de notre travail : « La première de telles assertions (méthodologiques), et la plus importante, est que les disciplines variées, aussi bien humanistes qu'en sciences naturelles et qu'en sciences sociales, qui composent le discours éparse de la recherche moderne sont plus que de simples monnaies intellectuelles avantageuses, mais sont des formes d'être dans le monde, pour invoquer une formule à la Heidegger, des formes de vie, pour en employer une à la Wittgenstein, ou des variétés d'expérience poétique, pour en adapter une de James » (1986, 193).
L'anthropologie développée ici se donne pour objet ce que la Nature représente pour les enquêté(e)s, considéré(e)s comme des acteurs/actrices (Heinich, 1998). Suivant en cela les analyses de l'auteur à propos de l'art, il s'agit ici de préciser l'ordre des valeurs attribuées à la Nature et construites par ces acteurs dans et de par la Nature. Notre intérêt pour comprendre les rapports de l'Homme avec celle-ci nous a conduit à rencontrer l'autre dans sa singularité, à tenter de le comprendre au travers de ses représentations et de son histoire. Nous ne pouvons pas prétendre avoir rencontré sa culture et se l'être appropriée le temps de notre travail, mais nous avons au moins « flirté » avec elle. Dans cette rencontre, notre propre culture devait être assumée et bien comprise pour que l'écriture ne soit pas celle de la propre vision du monde de la chercheuse, par effet de miroir. Toute distanciation à sa propre expérience est nécessaire, mais nous montrons aussi que notre propre expérience peut être employée à des fins utiles, pour faciliter la rencontre et affiner le sens des mots de l'autre. Même si l'ethnographie n'est pas au centre de notre entreprise d'élucidation du réel, bien que nous l'empruntions pour partie dans l'étude des pratiques de la plongée sous-marine par exemple, nous nous devons de rester vigilante quant à notre parcours et expériences personnelles dans ce domaine. Geertz souligne ainsi : « De la même façon que les Amazoniens habitent le monde qu'ils imaginent, les savants de la physique énergétique imaginent le leur – ou de même, au moins, un anthropologue l'imagine t'il. C'est lorsque nous commençons à voir ceci, à voir que s'absorber dans des trous noirs, ou mesurer l'effet de l'instruction sur la réussite économique n'est pas seulement s'attaquer à une tâche technique mais assumer un cadre culturel qui définit une grande partie de votre vie, qu'une ethnographie de la pensée moderne commence à sembler un projet impératif. Ces

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

rôles que nous pensons occuper s'avèrent être des esprits que nous nous trouvons avoir » (1986, 193).
Plus concrètement, notre travail d'analyse s'appuie sur le recueil et l'interprétation d'évènements relatés par des personnes particulières, leurs savoirs, et aussi leurs ressentis, tout ce qui peut toucher au monde sensible, perceptif, émotionnel et qui construit *in fine* leur représentation du monde.
Pour développer ce que Geertz nomme l'ethnographie de la pensée moderne, il existe selon lui nombre de thèmes méthodologiques, empruntés à l'ethnographie, et tout spécialement trois thèmes qui sont l'emploi de données convergentes, l'explication de classification linguistiques et l'examen du cycle de vie. Nous allons travailler dans cette optique.
Les données convergentes sont « des descriptions, des mesures, des observations, ce que vous voudrez, qui sont diverses, même très disparates, aussi bien en ce qui concerne le type et le degré de précision et de généralité, de faits non standardisés, recueillis selon l'opportunité et représentés de façon variées, qui néanmoins s'avèrent s'éclairer l'un l'autre pour la simple raison que les individus dont ils sont les descriptions, les mesures ou les observations sont directement impliqués dans leurs vies mutuelles » (1986, 195). Nous verrons ainsi que dans le choix de nos entretiens, comme dans la façon dont ils ont été menés, nous rapprochons des individus dont les représentations, les centres d'intérêts et les sensibilités sont proches. Occupés à des vies qui pourraient sembler différentes, d'âge et de milieu socioprofessionnel différents, leur mutualité se dessine dans leur rapport au monde, à autrui et à la Nature (pour reprendre le triptyque développé par Le Breton, 1990). Leurs histoires personnelles, que leurs parcours soient construits dans l'opposition à une autorité, dans la fuite d'un contexte, ou au contraire dans le prolongement d'une éducation, les ont conduit à choisir des engagements ou à vivre pour eux des priorités qui ne sont pas celles de la majorité, qui ne sont tout simplement pas communes. Originaux, atypiques, passionnés, souvent à part et discrets, on ne peut les trouver ensemble. Ils ne sont pas occupés ensemble, mais bien occupés ou préoccupés par les mêmes sujets. C'est ainsi que les données peuvent converger, dans la compréhension de ce qu'ils font ou ce qu'ils ont envie de faire, de ce qu'ils sont, d'où ils viennent et où ils vont, pour éclairer des faits sociaux plus larges ou comprendre le jeu social en cours. Nous préférons parler à leurs propos des « chemins de vie » mutuels. « Chemins de vie » de l'individu pris dans ce jeu social parce que nous voyons là aussi et surtout une histoire, un peu de leur histoire, qui à un moment donné, au croisement de notre propre recherche, apporte des informations qui dépassent l'instant en embrassant le passé et en ouvrant sur l'avenir/à venir. Nous ne voyons ici qu'une partie d'un tout complexe et changeant, mais nous pouvons déjà, à partir de bribes, construire un savoir, à la fois indépendant et dépendant des autres savoirs, bref un savoir complémentaire.
Cette recherche est centrée sur les relations de l'Homme à la Nature. Comment définir la notion de « Nature » ? Dans cette démarche définitoire, nous nous rapprochons de Geertz pour qui « l'intérêt anthropologique (au sujet des catégories linguistiques) tend à fixer l'attention sur des termes clés qui semblent, quand leur sens est déballé, éclairer toute une façon d'aborder le monde (…) les

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

vocabulaires dans lesquels les différentes disciplines parlent d'elles-mêmes entre elles naturellement me fascine, comme un moyen pour trouver accès aux sortes de mentalités qui s'y exercent » (1986, 196). Mais pour nous, il s'agira de s'intéresser à la façon dont les personnes parlent de la Nature, et si le mot « nature » est employé par tous, c'est dans la ou les représentations qu'ils en ont, dans des réalités plus complexes, que nous pourrons appréhender cette Nature. Parler de ce qui semble être une évidence pour eux, montre au contraire la multiplicité du vocabulaire employée pour la décrire, y compris au sein d'une population enquêtée restreinte. Cette multitude de représentations permet de dépasser une évidence, non pas trompeuse, mais qui masque bien d'autres réalités.

« L'intérêt envers le cycle de vie » de l'individu comprend tout à la fois pour Geertz les phénomènes psychologiques, culturels et sociaux dans le contexte des carrières, les rites de passage, les liens entre générations, etc., qui « du fait qu'ils marquent des états et des relations dont presque chacun fait l'expérience, ont semblé fournir au moins des points fixés de façon raisonnable dans le tourbillon de mes matériaux. Il y a nombre de directions dans lesquelles cette façon de regarder les choses pourrait se montrer utile dans la pensée sur la pensée » (1986, 192). Si Geertz prend pour exemple le modèle de carrière dans les disciplines académiques, « à savoir que l'on débute au centre des choses pour aller vers les bords », nous pouvons aussi montrer que les tendances des individus pour un domaine particulier, si elles sont contrecarrées par des évènements, finissent toujours par s'exprimer et par faire converger vers elles toutes les autres choses. Mais cet intérêt pour « le cycle de la vie », se retrouve déjà dans les données convergentes comme dans le vocabulaire et les représentations.

Ces disciplines qui analysent l'Homme s'ouvrent sur des champs de recherches aussi divers qu'il y a de phénomènes à étudier et de questions à poser. Nous nous lançons sur un terrain dont nous pouvons entrevoir à la fois toute la richesse et la complexité, mais aussi les écueils. Nous souhaitons dans notre recherche, réhabiliter, à la façon de Balandier, cette dimension humaine, sensible : « Avec la modernité, nous vivons dans une société de plus en plus *métrisée* ou s'affirme la supériorité du nombre, de la mesure, où l'individu semble réduit à l'existence statistique pour constituer un effectif, un marché, un public, un électorat ou tout simplement un échantillon de sondage. Le recours anthropologique permet de réintroduire la considération *qualitative*, de reporter l'accent sur le rapport du social aux valeurs, aux symboles, à l'imaginaire et aux croyances, sur l'exigence de différenciation. Ce recours conduit à traiter de la *question du sens* du point de vue de l'individu et des collectifs, et non pas seulement de s'en tenir à l'efficace et à la performance » (1993, 297). Pour réaliser cette quête du sens, d'une réalité parmi tant d'autres, nous nous intéresserons aussi et surtout à des données de terrain moins rationnelles, *a priori*. Dans l'esprit, nous rejoignons ici ce que nous propose Durand pour contrer ce qu'il nomme la « démythification » de l'homme et qui accompagne un rationalisme et un objectivisme à tout va, une phénoménologie de l'imaginaire teintée de créativité et de spontanéité et où « (…) il faut réviser, lorsqu'il s'agit de compréhension anthropologique, nos définitions sectaires de la vérité. Là plus qu'ailleurs, il ne faut pas prendre notre

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

désir particulariste d'objectivité civilisée pour la réalité du phénomène humain. En ce domaine les « mensonges vitaux » nous apparaissent plus vrais et valables que les vérités mortelles. » (1992, 494).

2.2. DE SOI A L'AUTRE, ENJEUX DE LA METHODE SOCIOANTHROPOLOGIQUE

2.2.1. Un travail en immersion – dépasser l'irrationnel et maîtriser l'engagement

L'anthropologue Rossi s'est intéressé aux cultures traditionnelles non occidentales, aux liens entre le corps et le sacré autour des pratiques chamaniques, en valorisant le dialogue interculturel pour dépasser l'opposition classique et occidentale entre l'irrationnel d'un côté et le rationnel de l'autre (1995). Sa démarche est séduisante, comment l'appliquer non pas à une ethnie mais à des individus isolés ? Comment exploiter une démarche qui relève plus de l'anthropologie, qui interroge une ethnie chamanique amérindienne, pour parler des rapports de l'Homme à la Nature au sein d'une « population » à la fois hétéroclite et peu nombreuse ? Pour Rossi « L'expérience de terrain suffit-elle à légitimer le savoir anthropologique ? Trop souvent l'autre devient instrument du spécialiste et prétexte de sa distinction : au-delà de l'antinomie sujet connaissant et objet de connaissance, se dégagent en effet nombre de dualités conceptuelles à travers lesquelles s'échafaude la compréhension d'autrui : mythe et raison, irrationnel et rationnel, vision intuitive et connaissance déductive ; le souci de se détacher d'un discours limité à l'observation et à la récupération, devrait au contraire nous amener à nous affranchir de nos propres valeurs et préjugés pour interroger nos connaissances comme nos limites » (1995, 127).
Nous avons récolté de multiples informations provenant des entretiens et de notre immersion dans l'univers des en-quêtés[13]. Nous employons le mot univers parce que nous savons la multitude et la grandeur de chacun, tous uniques, avec des potentiels, des représentations, des savoir-faire, des expériences, une histoire, un affectif… chacun se construit et grandit à sa rythme, à son niveau. Au travers de nos entretiens, nous côtoyons, nous rencontrons l'Autre qui est dans une phase différente de la nôtre à cet instant précis. Même si nous sommes là pour recueillir son témoignage, ses idées, ses émotions, nous sommes aussi dans une position presque inconfortable parce qu'elle nous renvoie nos différences, et qu'en interrogeant la vie au travers de l'Autre, inévitablement nous nous interrogeons nous-mêmes. Le travail se situe à plusieurs niveaux : celui lié directement à notre recherche et la connaissance que nous souhaitons produire, et celui, non déterminé et parfois inconscient qui renvoie à une forme de travail et d'évolution intérieure. Cette évolution est la nôtre bien sûr, mais aussi celle de l'Autre qui nous la renvoie également quand nous le retrouvons pour un nouvel

[13] L'utilisation du tiret dans ce mot, comme pour celui de « don-neur d'informations », sera explicitée plus loin.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

entretien, quelques semaines ou mois plus tard. Alors en prenant ce recul et une distance, nous mesurons la complexité, l'extraordinaire richesse de la rencontre à l'Autre et à Soi. S'opère un aller-retour dans une dynamique qui tend vers un équilibre, celui de son identité, un accord avec soi-même et avec son environnement. Et ce sont alors aussi ces déséquilibres que nous pourrions percevoir, quand les dire ou les faits ne sont pas en totale correspondance avec ce qui nous est donné d'entendre et d'observer, mais là encore prudence. Car nous ne sommes pas là pour juger ou pour émettre une quelconque « critique » mais bien pour faire émerger ce que chacun est à un moment donné, ce qui le différencie ou au contraire ce qui crée l'alliance à cet Autre tout près, soit, le pourquoi et le comment de l'unité ou de la différence, de ce qui est en mouvement pour aller d'un état vers un autre.
Voici ce que nous pressentons de notre travail accompli. Des mois d'expériences pour nous plonger et être au cœur même de leurs expériences, et de la nôtre aussi. Et le résultat est, lui aussi, reflet d'un moment de notre vie.
A l'instar de Rossi nous tenons à souligner que : « la démarche de l'anthropologue, et la réflexion épistémologique qui en découle [Kilani, 1994] tend vers une conciliation entre irrationalité de l'expérience et rationalité de la connaissance. L'approche réflexive qui en est à la base relie en effet indissociablement le produit scientifique à la relation définie par le travail de terrain ; on revalorise ainsi la conception selon laquelle cette interaction relève moins de considérations théoriques que des enjeux pratiques qu'elle comporte » (1995, 127). Les enjeux sont donc pour nous cette interface entre l'Autre et Soi comme nous venons de l'évoquer, mais ils se situent également dans le procédé selon lequel le terrain va venir enrichir et construire une connaissance des rapports de l'Homme à la Nature. Ce terrain est aussi celui de l'irrationalité, c'est-à-dire celui de nos limites à percevoir, à concevoir, et dans un premier temps, nous serons bien dans cette acceptation des faits. Car le terrain renvoie à différentes situations : des discours et situations qui dépassent la raison, ou plutôt ce qui ne peut être expliqué aujourd'hui scientifiquement, des représentations construites sur l'intuitif et le sentiment de la diversité dans la vie, dans l'esprit, dans la relation au monde, des évènements hors du commun, etc. Nous pouvons penser aussi que l'Homme porte en lui des connaissances et des réponses qu'il ne parvient pas toujours à atteindre et décoder, peut-être ne s'écoute-t-il pas assez, et qu'il s'efforcera de montrer par la science, au travers des outils qu'il emploie -. Et ces « obtenues » (Latour, 2001, 49), nous aurons moins à tenter de les expliquer en elles-mêmes qu'à comprendre les circonstances et les effets qu'ils induisent sur nos en-quêtés, ce qui va peut-être être déterminant pour les représentations et rapports à eux-mêmes, aux autres, à l'environnement, au monde. Sans oublier de prendre en compte nos propres connaissances et nos limites dans cette démarche d'approfondissement, dans ce que nous pouvons induire et déduire dans la communication et les échanges mais aussi dans nos expériences, sur le terrain, ce que nous allons partager avec l'autre : accompagner, observer, partager, vivre par nous-mêmes.
Nous avons donc privilégié une démarche d'écoute et d'attention importante pour laisser place à toutes formes d'expressions, ce qui suppose déjà pour nous

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

un investissement conséquent ; puis, nous sommes allés directement sur le terrain des don-neurs d'informations, par un retour sur nos propres expériences mais aussi et surtout en nous immergeant – au sens propre comme figuré – dans leur univers, presque comme une invitée. Ouvrons ici une parenthèse : car nous verrons que là, et nous ne développerons pas ce point, il est des terrains et des expériences sur lesquels on ne s'engage pas sans être conscient des effets et conséquences possibles. Mais c'est souvent l'expérience même qui nous l'apprend… donc avec un « effet retard ». Et la sensibilité et le sens du discernement de chacun doivent créer la différence dans l'immersion du terrain pour qu'il reste expérience et ne devienne pas « épreuve ». Et c'est pourquoi nous pouvons dire aujourd'hui, avec le recul sur ces années de recherches, que l'investissement et l'engagement du chercheur ne sont pas de vaines paroles destinées à séduire ceux qui auront à évaluer notre travail mais du concret, vécu avec grande intensité parfois. Une recherche peut donc appartenir et révéler une phase importante de sa vie, nous l'avions entendu, nous l'avons vécu. La prise de recul nécessaire pour identifier ce dont nous avons eu besoin pour poursuivre a été importante et nécessaire.
Dans sa démarche anthropologique, Rossi a privilégié « une lecture et une mise en perspective inductives, pour permettre d'approcher le fonctionnement du corps amérindien face au sacré à travers le récit d'une confrontation heurtée, contradictoire et parfois violente. Car pour parler du corps et du sacré dans le chamanisme des Virraritari, la construction du sens passe par la logique irréductible de l'expérience » (1995, 128). Nous prenons cette démarche comme fondement de notre travail. Nous avons, au travers des entretiens, recueilli de multiples informations sur lesquelles s'est construite notre connaissance. Pour cela, nous avons croisé ces informations et tous les éléments qui les entourent, sommes partis de cas singuliers, puis nous sommes allés chercher les confirmations pour passer progressivement du particulier au général ; nous avons relevé des détails, des évènements singuliers, et attendu qu'ils s'entrecroisent et raisonnent l'un par rapport à l'autre, ou pas. Mais ce « général » reste lié à notre terrain, il demeure un point de vue, une compréhension des rapports de l'Homme à la Nature dans un champ d'investigation unique et circonscrit mais porteur de nombreuses perspectives et ouvertures.

2.2.2. Anthropologie, sociologie, ethnologie… De soi à l'autre ou de l'autre à soi ?

Où situons-nous notre recherche ? Elle porte les caractéristiques d'une anthropologie et d'une ethnologie engagées dans les relations à l'autre, en acceptant de comprendre du dedans ce qui s'exprime de l'extérieur, en acceptant de participer par l'esprit et le corps à des expériences, être sur le terrain et dans le terrain. Mais il ne s'agit pas non plus de cette anthropologie engagée et « embarquée » comme c'est le cas pour la guerre d'Irak, entre autres, car : « Si l'écrasante supériorité militaire et technologique américaine suffit en effet à gagner une guerre contre l'armée d'un Etat, une bonne connaissance du « terrain

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

humain » est nécessaire pour contrôler une population dans le contexte d'une guerre non conventionnelle » (Bonhomme, 2007)[14]. Et ceci se concrétise par le recours au « renseignement ethnographique » (*ethnographic intelligence*), « singulière alliance du renseignement militaire et de l'ethnographie de terrain ». Une anthropologie engagée n'est pas une anthropologie embarquée. Parce que la barque, c'est nous qui la menons, et si nous sommes au service d'une cause, c'est celle de l'Homme et de la Nature. Il est évident que nous souhaitons approfondir la connaissance, de même que le « *Human Terrain System* est un nouveau programme de l'armée, conçu pour améliorer la capacité des militaires à comprendre l'environnement socioculturel en Irak et en Afghanistan ». Mais nous ne sommes pas sur un terrain mouvant, travaillant à une cause et potentiellement au détriment d'une autre. Notre engagement est clair dans son but et dans ses moyens, et en particulier avec ceux que nous côtoyons et qui nous livrent parfois un peu, voire beaucoup, de leur intimité. On pourrait nous rétorquer que la manipulation de l'autre même inconsciente existe, certes. Mais il y a des limites que consciemment le chercheur ou la chercheuse en sciences humaines accepte ou pas. Nous savons que la liberté individuelle, responsable, la bonne volonté, la droiture sont des valeurs solides. Un élément favorable au maintien de cette forme de liberté qui nous porte, est de ne répondre à aucune demande émanant de qui que ce soit (appel d'offre institutionnel par exemple) et nous n'avons pas d'impératif de résultat. Nous pouvons avec le sourire souligner que ne sommes pas dans une affaire d'espionnage, au service des renseignements. Notre engagement est au maximum et dans l'idéal apolitique et a-religieux, juste au service de la connaissance, de l'esprit curieux et explorateur, au service du désir de comprendre l'Homme. Et si notre travail permet d'enrichir d'autres recherches et réflexions, de lancer des débats, alors il a sa place et sa raison d'être. S'il apporte en aval dans le champ scientifique, en amont dans sa phase de construction, il aura joué un rôle dans chaque entretien, dans cet entre-tenu, dans un lien temporaire tissé entre deux êtres le temps d'une rencontre, suffisamment intense pour créer en chacun une ouverture, même minime, mais qui contribue au cheminement, dans des remises en cause, des questionnements, des idées nouvelles. Pour nous, l'anthropologie ou l'ethnologie engagée, c'est avant tout celle du chercheur avec l'Autre, et avec lui-même. Et ce qui est en gage, c'est d'une part une satisfaction, celle d'un travail accompli dans la rigueur, la souplesse et le plaisir, avec à la clef un enrichissement à différents niveaux, mais aussi une responsabilité de soi. Une responsabilité vis à vis des valeurs sous-jacentes à la construction de la connaissance, vis à vis de l'Autre, de l'Homme et de la Nature.

Et nous précisons également que l'engagement personnel ne doit en rien réduire la compréhension de l'Autre à une unique subjectivité. Au contraire l'objectivité s'atteint aussi au travers de cette phase quand nous en comprenons bien tous les rouages, les jeux, les intentions, quand nous pouvons avec discernement rendre lisible, accessible et compréhensible notre recherche. Et ceci aura alors supposé un long travail de mûrissement, de retour sur soi, de reconnaissance de ce que

[14] Julien Bonhomme, 4 décembre 2007, revue *Idées du Monde.*
Disponible sur : http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

nous sommes et de qui est l'Autre. Alors nous acquiesçons pleinement à ce que différents auteurs ont pointé du doigt : « … certains notamment Clifford Geertz, pensent que l'étude des cultures est nécessairement interprétative et expressive. C'est à dire que l'anthropologue est tout à la fois un savant et un écrivain. Et, dans ses œuvres, il livre forcément, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, une part de lui-même, une partie de son autobiographie [Geertz, 1988 ; Clifford, 1996] » (Dortier, 2004, 112).

Nous avons approché des individus dans leur unité, leur unicité, pour faire émerger des façons de s'approprier et de comprendre, de réinterpréter le quotidien, la vie même, l'être humain dans son rapport à lui-même, à ce qui est en lui et autour de lui, loin des notions comme le progrès, le productivisme, le technicisme contemporain. Notre travail n'aura pas seulement pour objet de construire un système explicatif d'un phénomène de société par exemple mais de faire émerger des valeurs, des représentations, des façons de vivre, de percevoir, de croire, qui, bien qu'interrogeant des personnes quelque peu « atypiques », en marge de la pensée commune, soulèvent un souffle d'espoir, une sorte d'envie, de respect auprès des autres. Cet atypisme ne l'est peut-être pas tant que cela, juste à un moment donné, nos don-neurs d'informations soulignent deux mots clef : croire et s'engager. Deux mots qui en sous-tendent bien d'autres : être, sentir, liberté, et qui appellent du nouveau, du changement. Ce qui peut sembler éparpillé d'un prime abord dévoile un fond commun, une forme de pensée, de penser soi et le monde, d'être, d'évoluer en lien étroit pour ne pas dire intime avec la Nature. Cette « identité culturelle » que nous avons pu observer et notifier reste insaisissable et indéfinissable dans sa totalité car, si elle est commune par nombre de ses caractéristiques à nos en-quêtés, elle reste pour chacun d'eux ce qu'il nous montre à un moment précis, toute évolution et changement étant possible ou en cours. Si cette identité s'est construite sur un ensemble d'éléments : parcours personnels, expériences hors du commun, histoires de vie, elle nous interroge sur le pourquoi, le comment de son apparition à un moment donné, dans une phase donnée, et avant tout ce qu'elle porte d'authentique et d'essentiel pour les don-neurs d'informations, son essence même, en lien direct avec la Nature et la nature humaine.

En même temps, en interrogeant les relations de l'Homme à la Nature, nous nous intéressons et interrogeons un fait social qui semble dépasser une minorité pour prendre place au cœur de ce qui concerne les êtres humains à un niveau global. Nous sommes à la fois dans une étude précise et fine des représentations d'un homme ou d'une femme, pour faire émerger ce qui concerne finalement peut-être tout individu, à travers le temps et l'espace, ce qui embrasse la totalité des êtres.

Et nous gardons à l'esprit que nous sommes tous uniques et singuliers, que nous ne pouvons réduire à des caractéristiques sociologiques générales ce qui relève fondamentalement de l'expression de l'individu, d'un individu particulier. Nous allons porter toute notre attention sur l'individu, en tant qu'être unique et, à l'instar de Hardy, nous pouvons dire : « Si la notion de réalité peut varier dans ses fondements d'une culture à l'autre, elle n'est pas pour autant stable à l'intérieur d'une culture, ni même chez un individu particulier » (1996, 7), que nombre de facteurs environnementaux, nombre de motifs personnels, nombre de

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

rencontres et entrecroisements entre l'environnement et l'individu, seront entre autres déterminants dans ce qui un jour se vit, se pense, s'exprime et s'extériorise ou non. Toute cette stabilité et fluctuation à la fois, nous devons les reconnaître et pouvoir les utiliser comme « matière » de notre recherche.
Notre travail apporte des éléments de compréhension sur l'Homme, et ce qui nous permet d'aller du singulier au général, celui-ci restant circonscrit à notre thématique, n'est pas tant dans la méthode choisie mais dans le contenu de ce que nous explorons. Et nous restons vigilante sur le fait de ne pas réduire la portée du Sens et à l'inverse de ne pas faire de phénomènes éparses une vérité unique. Nous étudions une forme de culture, voire de microculture, sans *a priori*, sans chercher à lui donner une valeur vis-à-vis d'autres formes de pensées collectives ou individuelles mais nous essayons de comprendre les tenants et les aboutissants de ce qu'elle véhicule. Parler d'une forme de microculture (Taurisson, 2003, 19), d'une culture propre à chacun (Cuche, 2004), permet aussi de considérer que l'ethnocentrisme, au sens entendu de cette part d' « excellence » que l'on accorde à sa culture, est aussi un élément présent chez nos don-neurs d'informations. Ils partagent en effet le sentiment d'être différents et rencontrent des éléments qui renforcent ce qu'ils vivent à un moment donné. Ils se rassurent peut-être sur le fait qu'ils sont bien au bon endroit au bon moment, bien à leur place, même si celle-ci est parfois très à l'écart des autres. Mais s'ils se sentent différents, ils ne se sentent pas supérieurs. Cette différence se serait forgée sur des valeurs comme le respect de la vie, de soi et de l'autre. Rien ici de nouveau, aucune révélation, juste des mots que l'on entend souvent, mais pour que les actes soient en harmonie avec l'être, le dire et le faire doivent cheminer ensemble. Et c'est cet accord presque parfait que nous avons retrouvé chez eux, même s'il reste « fragile ». Et puis si nous faisons cette remarque, nous l'appliquons aussi à nous-mêmes, comme l'avance Bourdieu : « En fait, l'ethnologue se doit de parier l'identité pour trouver les vraies différences. Je suis convaincu qu'une certaine forme d'ethnocentrisme, si l'on désigne la référence à sa propre expérience, à sa propre pratique, peut être la condition d'une véritable compréhension ; à condition bien sûr que cette référence soit consciente et contrôlée. Nous aimons nous identifier à un *alter ego* exalté (…) Il est plus difficile de reconnaître dans les autres, d'apparence si étrangers, un moi qu'on ne veut pas connaître. Cessant alors d'être des projections plus ou moins complaisantes, l'ethnologie et la sociologie conduisent à une découverte de soi dans et par l'objectivation de soi qu'exige la connaissance de l'autre » (1985, 79).
Individualités et communautés, identités et différences, la partie restant dans le Tout, la microculture englobée dans une culture, elle-même au cœur de l'universel. Humilité et grandeur, chacune à leur mesure.

2.2.3. Anthropozoologie

Nous trouvons dans l'anthropozoologie, jeune discipline des Sciences Humaines, un champ d'étude à l'intérieur duquel se déploie une partie de nos interrogations et recherches : comment l'homme communique et communie avec la Nature, et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

tout particulièrement la vie sauvage. Quelles expériences vit-il, quel sens leur donne t-il, quelle compréhension, quelle potentielle transformation dans la relation à l'autre, cet autre non humain ? Franklin définit ainsi l'anthropozoologie : « L'Anthropozoologie est l'étude des relations homme-animal. Le champ des relations homme-animal devient rapidement un des points sensibles des discussions dans les sciences sociales et commence à attirer l'attention de ce qui jusqu'à maintenant appartenait à l'environnement. Ceci inclut, par exemple, la philosophie et la sociologie des droits des animaux ; les animaux modifiés génétiquement et « la vie en laboratoire » ; les histoires des relations homme-animal ; l'alimentation animale et les risques ; les animaux, la nature et les espèces ; les relations dégradantes dans la chasse et la pêche sportives ; les animaux de compagnie et la santé ; les animaux domestiques, la domestication et l'évolution en parallèle de l'homme, les représentations des animaux et de l'homme » (2007[15]).

L'intérêt pour l'animal, la relation et les représentations que nous en avons, sont bien sûr fonction du contexte socioculturel, historique, politique… « Ce que nous devons faire, c'est incorporer l'autre peuple, le peuple rampant, le peuple debout, et le peuple qui vole, et le peuple qui nage…, dans nos commissions gouvernementales » exprime Snyder (1996, 160). Ces dernières décennies ont vu apparaître la promulgation de droits pour les animaux, des terrains de recherche visant à valider une conscience à l'animal, dépassant ainsi la représentation de l'animal machine ou idole (Cyrulnik, 2001). De nombreuses théories avaient permis à l'homme moderne de se conforter dans sa position d'espèce supérieure, la seule à éprouver des émotions, à posséder une culture, et donc de justifier tous ses actes à l'encontre des autres espèces vivantes. Mais ces repères ont changé, bouleversant notre position, notre rôle, voire notre identité. Au point qu'il devient toujours plus délicat de circonscrire ce qui est le propre de l'homme.

De la même façon que Norbert Elias étudiait l'évolution des pratiques physiques dans un rapport à la violence allant dans le sens d'une « euphémisation des mœurs » (1974), nous pouvons, pour ce qui concerne nos sociétés occidentales au moins, noter une sensibilisation à la souffrance animale et une transformation des habitudes et comportements à l'égard des animaux, constat qui pourrait relever du même acabit. Le contraste est pourtant d'importance entre les animaux de compagnie et ceux utilisés en laboratoire, bien qu'il s'agisse pourtant du même animal… mais là n'est pas le sujet de notre recherche. Dans un tout autre registre, Mohandas Gandhi ira jusqu'à déclarer : « La grandeur d'une nation peut se juger à la façon dont sont traités ses animaux » (1996, 185[16]). Nier la vie animale a sans doute conduit à nier parfois la vie humaine. C'est dire l'importance du regard

---

[15] Traduction personnelle : "*Anthrozoology is the study of human-animal relations. The field of human–animal relations is fast becoming one of the hot areas of debate in the social sciences and is beginning to forge the sort of attention once held only by the environment. These include, for example, the philosophy and sociology of animal rights; genetically modified animals and "laboratory life"; histories of human-animal relations; animal foods, diets, and risk; animals, nature, and gender; consumptive relations in hunting end fishing sports; pets and health; companion animals, domestication, and human co-evolution and animals and human representation*".

[16] Cité par SIFAOUI Brigitte in « Le livre des dauphins et des baleines », Luchon, Albin Michel, 1996, p.185

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

que l'on porte sur l'autre, la place qu'il occupe, ou qu'on lui accorde, ce qui sous-tend déjà un droit que l'on pensait ou pense avoir encore sur cet autre. « Dans les états-nations les possibilités de différences de sens et de pratique dans les relations homme-animal sont multipliées par les différences sociales qui découlent de la classe, d'ethnie, de région, de sexe et de religion (entre autres) » (Franklin[17], 2007). Si les relations de l'homme à l'animal évoluent à un niveau collectif, c'est surtout au niveau individuel que nous allons porter toute notre attention en analysant les récits et expériences de celles et ceux qui ont vécu et vivent des relations atypiques avec les animaux et la Nature en général. Tel que M. SA.J., ancien chef d'entreprise, qui depuis son naufrage où il a été secouru par des dauphins, se consacre à la compréhension de ce qu'il vit avec ces animaux non humains :

> « J'ai même initié une jeune femme qui voulait avoir un bébé et qui m'a demandé d'organiser un voyage pour qu'elle puisse approcher les dauphins. Je voulais savoir vraiment pourquoi elle voulait rencontrer les dauphins, parce que actuellement, la delphinomania… elle m'a répondu : « *parce que c'est extrêmement important dans l'évolution de ma vie* ». A partir de là, on a discuté longtemps, j'ai compris qu'elle avait besoin de la matrice, et là, pour cette personne c'était l'océan (…) *Depuis le naufrage, j'ai des clefs qui me permittent d'accéder à un langage et à une communication entre l'homme et animal, à la salle, à la chambre secrète de la communication et là je rejoins Jacques Mayol qui lui aussi avait cet élément là* ».

Ce témoignage montre déjà le pas franchi dans la relation à l'animal qui n'est plus objet de manipulation, de convoitise, de recherche expérimentale ou d'élevage, mais cet autre avec qui on peut entrer dans une relation singulière. Une relation à part, puisque déjà le moyen de communiquer avec lui sera différent, mais aussi parce que la relation à l'animal ne se fonde pas, en tout cas pour les en-quêtés, dans ce qui constitue souvent les rapports humains : domination, dépendance affective, etc. Même si ces sentiments peuvent se retrouver dans la rencontre avec l'animal et l'enjeu d'une relation, ils ne sont pas les seuls motifs d'une expérience qui amènent nos en-quêtés à vivre cette relation autrement. La relation de l'Homme à la Nature soulève la question du regard sur l'autre dans un premier temps, mais surtout et finalement du propre regard sur soi. Pour Franklin, notre société contemporaine affirme l'importance et la place dans notre quotidien de tout ce qui n'est pas humain : machines, technologies, objets de toutes sortes. Ainsi, le statut de l'animal a pareillement évolué et changé, encourageant la mise en place d'études sociologiques sur la puissance des interactions animaux/hommes (2007). Quand l'en-quêté déclare « *comment je comprenais les animaux, comment je parlais avec eux, comment j'étais avec eux…* », nous entrapercevons l'engagement personnel que cela implique, engagement qui

[17] Traduction personnelle : "*In modern nation-states the possibilities for differentiations in meaning and pratice in human-animal relations are multiplied by the social differentiations that stem from class, ethnicity, region, gender, and religion (amongst others)* ".

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

se situe dans ce qui lui est même difficile à exprimer. « Une sociologie des relations homme-animal comprend également l'utilisation des animaux et des catégories d'animaux dans l'élaboration de débats éthiques et moraux » (Franklin[18], 2007). Nous pouvons situer notre recherche dans une réflexion anthropozoologique, mais, dans ce vaste champ de réflexion, nous la situerons avant tout dans la compréhension du pourquoi de la relation. Il s'agit de préciser ce qu'elle apporte au niveau cognitif et émotionnel, ce qu'elle transforme dans les représentations individuelles dans un premier temps au moins, et plus fondamentalement dans les interrogations sur l'autre et sur soi.

2.3. LEGITIMITE D'UNE APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE PAR LA VOIE DE L'EMOTION ET DE L'INTERSUBJECTIVITE - NECESSITE D'UNE ORIGINALITE

Même si notre étude n'emprunte pas uniquement une approche par la voie des émotions et de l'intersubjectivité, ces caractéristiques la façonnent en grande partie. Cette démarche, que nous développerons dans la présentation de nos entretiens, est certes un peu originale, mais elle est aussi présente dans le travail de nombre d'ethnologues ou de sociologues, comme le précise Geertz : « La sociologie du savoir, désignation un peu trop kantienne à mon goût, n'est pas une question d'assortir des variétés de conscience à des types d'organisation sociale, puis de sortir des flèches causales de quelque part dans les recoins des secondes en direction des premières – rationalistes portant des chapeaux carrés assis dans des pièces carrées pensant des pensées carrées, ils devraient essayer des sombreros, comme dit Stevenson. C'est une question de concevoir connaissance, émotion, motivation, perception, imagination, souvenir… n'importe quoi, comme étant, en elles-mêmes et directement, des affaires sociales » (1986, 190). Nous prenons en effet le parti de Zuckerman qui considère la recherche personnelle des émotions comme un trait de la personnalité et de Channouf qui précise que « les émotions ne sont pas arbitraires. Elles correspondent bien à des logiques qui se situent aussi bien sur le plan social et culturel que sur le plan psychosociologique individuel. Elles semblent avoir une rationalité qu'il faut chercher à différents niveaux d'articulation biopsychosociale. Aussi, nombreux sont les chercheurs en psychologie, en neurosciences mais aussi en philosophie et en anthropologie qui ont avancé différentes hypothèses sur leurs utilités et leurs fonctions » (2002, 59).
Il n'est pas question ici d'opposer une méthodologie, une approche de la connaissance à une autre, mais de montrer que notre démarche et notre travail, même s'ils ne sont pas conformes à une tendance dominante dans les recherches scientifiques, voire s'inscrivent dans une voie différente, ont aussi leur place dans la compréhension de l'humain, de l'individu même, de son rapport à autrui et au milieu dans lequel il évolue. Nous souhaitons « exploiter » ce qui fait la

[18] Traduction personnelle *"A sociology of human-animal relations also includes the use made of animals and categories of animals in framing moral and ethical debates".*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

particularité du chercheur, sa façon d'être, pour expérimenter une façon de faire, de faire différemment non pas pour s'opposer, mais par soucis d'une approche différente, complémentaire, et donc enrichissante. Nous nous sommes efforcée de travailler sur cette intersubjectivité décrite ainsi par Geertz : « Mais il y a beaucoup plus à dire au sujet de l'intersubjectivité, comment des individus distincts en viennent, ou n'en viennent pas, à concevoir des choses semblables de façon raisonnablement semblables (…) L'ethnographie de la pensée, comme tout autre sorte d'ethnographie, est un effort non pour exalter la diversité mais pour la prendre sérieusement comme étant elle-même objet de description analytique, de réflexion et d'interprétation. Et comme telle elle ne pose de menace pour l'intégrité de notre fibre morale » (1986, 192). Cette compréhension de l'autre différent, si ce n'est déroutant, est à l'oeuvre dans les recherches sur le discours africain à propos des phénomènes paranormaux décrits par Hebga Meinrad. Il a démontré la rationalité de ce discours en soulignant pertinemment que « Nos peuples baignent encore, sans doute, dans un climat de terreur qui leur fait voir partout des dangers de toutes sortes mais suffit-il de leur donner tort au nom de la modernité ? » (1998, 10). De la même façon, nous voulons montrer qu'un discours construit sur les émotions, le ressenti, n'est pas à rejeter : il permet au contraire de connaître de l'intérieur, comme un effort d'élucidation sur des comportements réels et des représentations individuelles et collectives.

2.4. UN TRAVAIL QUI SE CONSTRUIT PLUS SUR CE QUI RASSEMBLE QUE SUR CE QUI DISSEMBLE …

Nous allons, au travers des entretiens, rencontrer de nombreux éléments communs dans les rapports des en-quêtés à la Nature ; nos entretiens d'investigation nous ont en effet laissé entrevoir ce qui allait être récolté. Toute vérité n'est que provisoire et est amenée à être dépassée à nouveau. De là, intervient le principe de contradiction comme moteur pour « défier » et relancer la connaissance, pour enclencher le processus de réflexion nouvelle. Or, ce moment de la contradiction sera essentiellement dans notre travail un témoin d'alerte pour ne pas tomber dans les excès d'une idée définitive, d'un positionnement absolu. Et c'est alors pas à pas, dans la complémentarité, dans la similitude, que nous avons construit cette connaissance. Et cette similitude sera un « terme plus fort que ressemblance, indiquant qu'il y a entre deux ou plusieurs choses des éléments qui les rapprochent de façon évidente et universelle » (Cournot[19], 1980, 332). Dépasser les nécessaires contradictions et s'appuyer sur les similitudes pour comprendre comment l'homme construit sa relation à la Nature, dans ses peurs comme dans ce qui le lie intimement à elle.
Ainsi, dans l'esprit de Bergeron, nous pouvons avancer que notre travail s'inscrit dans « Cette recherche d'harmonie cosmique (qui) suppose un mode de connaissance qui procède par la communion du sujet connaissant avec l'objet

[19] Cité in « Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines », Morfaux Louis-Marie, Paris, Colin, 1980

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

connu. Ce qui introduit la subjectivité dans l'acte de connaître et finit par dissoudre les antithèses foi/raison, mythe/concept, science/conscience, mort/vie qui aboutissent à des dualités mortifères. Le principe de contradiction est relayé par le principe de complémentarité qui, lui, cherche les correspondances, fait des rapprochements, découvre des similitudes et dépiste des harmonies » (1999, 242).

3. SUR LE PLAN PRATIQUE

3.1. IDEE CHARNIERE DE CETTE ETUDE

« L'homme… par son activité à le dominer risque de s'aliéner le monde ;
il doit à chaque instant, et voilà la fonction de l'artiste,
par les œuvres de sa paresse se le réconcilier ».
Ponge[20]

Nous souhaitons, par le biais de notre recherche, approfondir la compréhension des relations entre l'Homme et la Nature, en élucider les dysfonctionnements, peut-être tenter de réhabiliter une autre représentation de la Nature et la place que l'Homme y occupe. Finalement participer, à notre niveau, à cette prise de conscience nécessaire par rapport à l'environnement, aux rapports avec les différentes formes de vie, car aujourd'hui, la menace écologique n'est plus une idée avant-gardiste, les destructions faunistiques et floristiques, les souffrances multiples infligées ne font que nourrir notre propre négativité. Nous ne pourrons travailler ici que sur des représentations liées à notre culture occidentale avec cette conscience que nous n'allons explorer et décrire ici qu'une forme parmi les formes de représentations et de rapport à la Nature. « Nous voir comme les autres nous voient peut ouvrir les yeux. Voir les autres comme partageant une nature avec nous-mêmes est la moindre politesse. Mais c'est à partir de ce qui est beaucoup plus difficile : nous voir parmi les autres comme un exemple local des formes que la vie humaine a prises ici et là, un cas parmi les cas, un monde parmi les mondes, que vient la largeur d'esprit sans laquelle l'objectivité est congratulation de soi et la tolérance imposture. Si l'anthropologie interprétative a un rôle général quelconque dans le monde, c'est d'enseigner encore et toujours cette vérité fugace » (Geertz, 1986, 24). En même temps, nous pressentons une forme universelle de la représentation de la Nature, dont nous reparlerons plus loin.
Deux auteurs, avec leurs ouvrages publiés au début des années soixante dix : « Le macroscope » de De Rosnay et « La nouvelle grille » de Laborit, nous proposent, chacun à leur façon, une nouvelle lecture, explication et compréhension de la société humaine au travers d'une approche liée à leur parcours professionnel et à

[20] Cité par Durand, 1992, p. 281

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

leur domaine de spécialisation : biologie des comportements, biochimie ou informatique. Sans confondre les concepts de Marx, Bergson ou Freud, ils nous apportent leur propre éclairage et leurs explications, « le symbole d'une nouvelle manière de voir, de comprendre et d'agir ». Trente années sont passées. Des concepts sont réfutés, les sciences ne cessent de découvrir de nouveaux éléments, de nouvelles interactions, apportent de nouvelles démarches analytiques et réflexives. Le monde avance, avec ou sans conscience, et nous posons des questions. Si des réponses nous parviennent, elles ne peuvent que participer à ce grand ensemble que forment nos courants de pensée. Multiples de par les sociétés, de par les hommes et leurs représentations de l'Univers. Donc, nous n'atteignons qu'une approche du réel, une parmi tant d'autres. Nous percevons le monde avec nos sens, prolongés aussi par toute une instrumentation de haute technologie programmée elle-même en fonction de nos systèmes de pensée du moment. Il ne peut ainsi y avoir une réalité, mais des réalités : celles que nous pouvons percevoir en lieux et en temps différents, et celles que nous ne pouvons soupçonner car nous ne disposons pas des sens et des moyens pour cela. Nous pouvons supposer en effet qu'il y a d'autres réalités ; nos ancêtres n'auraient pu concevoir ce qui est aujourd'hui. Nous pouvons accepter également que bien des générations après les nôtres aient cette même réflexion en regardant avec leur filtre nos modes de vies actuels.

Ce qui importe finalement, c'est l'ici et le maintenant. Ce qui peut s'inscrire dans le présent, sans forcément s'appuyer sur le passé, mais projeté aussi un peu dans l'avenir, ou beaucoup. Tout dépend de nos objectifs communautaires, communs ou personnels. Le projet n'est-il pas, humblement, de comprendre l'Homme pour expliquer son action sur le monde, ce qui pourrait changer, et les portes qu'il lui reste encore à ouvir et/ou réouvrir. Vaste entreprise, ambitieuse par les champs qu'elle recouvre, mais surtout courageuse parce qu'elle sait par avance que la méthode scientifique ne pourra pas être son seul compagnon de route. Car il y a tout l'à-côté, perceptible et prégnant, irrationnel hier et tout juste rationnel aujourd'hui, qu'il faudra transformer pour le rendre lisible et acceptable car il s'agit bien de lui dont nous allons parler, au-delà des émotions, le « sixième sens », ou le ressenti à distance par exemple.

Nous regrettons que De Rosnay, au chapitre *Valeurs et Education* (in « Le macroscope », 1975), n'aborde pas les rapports de l'Homme à la Nature. Il est question pourtant ici de présenter une « nouvelle pensée » et de nouveaux modèles éducatifs par exemple. La critique concerne l'autorité, le travail, la raison, les rapports humains mais il n'est fait allusion, même d'une manière minime, à la Nature. Son « écosociété » évoque par exemple une nouvelle organisation des villes et de l'intégration totale des télécommunications à la vie quotidienne, une meilleure qualité de l'air, une autre manière de vivre les rapports humains, etc. Elle se fonde sur une économie qui concerne avant tout la lutte contre le gaspillage de l'énergie humaine. De Rosnay a pourtant posé la question « pourquoi est-il plus facile de détruire et de copier que de construire et de créer ? » à laquelle il répond par l'analyse de la conception du temps dans les théories modernes. Nous attendions sûrement une réponse possible à notre propre problématique mais nous n'avons trouvé là que l'éloge de l'acte de

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

création de l'homme pour améliorer « ce grand organisme social dont nous sommes les cellules ». S'il évoque parfois l'environnement, c'est sous le concept d'écosystème intégré dans la théorie des systèmes et de la cybernétique. Il souligne par ailleurs que le gaspillage de « l'énergie humaine » est bien pire que le gaspillage de l'énergie et des matières premières… Pourtant, son analyse est intéressante et nous allons tenter de repenser sa démarche en nous intéressant au rapport de l'Homme à son environnement naturel, milieu physique et milieu vivant.

3.2. CHAMPS LIBRES ET INTERPRETATION

La recherche que nous proposons ici ne s'appuiera pas pour être validée scientifiquement, sur des données statistiques ou sur un autre modèle automatique de traitement de l'information. Si nos réflexions sont au départ intuitives et empiriques, les entretiens et les différentes expériences relatées sont analysées selon une démarche qualitative et interprétative. Il ne s'agira pas de réduire des informations complexes en différents éléments constitutifs pour classifier et répondre à des critères classiques mais bien de valoriser une approche globale et transversale, certes peu académique, mais dont une des intentions est de la préserver d'une forme de réductionnisme qui découle de la vision occidentale et cartésienne du monde. Comme nous l'avons mentionné précédemment, nous nous appuierons sur une démarche interprétative, à la façon de Geertz, présenté ainsi par Ghasarian : « L'anthropologie interprétative développée par Geertz (1973) se propose de rétablir un lien entre ce qui est étudié, les moyens d'investigation et les buts que poursuivent les chercheurs. Elle a contribué au renouvellement de la pensée anthropologique en considérant l'anthropologie comme une science plus interprétative qu'explicative. Dans cette perspective, l'ethnographe n'est pas un simple observateur ou traducteur. C'est avant tout un interprète des phénomènes sociaux et de leurs modes de représentation et un producteur d'explications » (Ghasarian, 2002, 13).
Notre parcours universitaire, fractionné dans le temps, nous a permis de garder une certaine distance vis-à-vis des courants de pensée, de vouloir travailler et écrire autrement tout en construisant une approche et une étude de l'Homme qui a pour projet de répondre aux exigences de l'ethnologie et de l'anthropologie. Nous souhaitons que notre expérience dans ce domaine des sciences ne soit pas un frein mais au contraire la possibilité d'exprimer notre façon d'appréhender et d'interpréter le réel. Nous serons vigilante quant à l'approche de notre sujet et son traitement. Mais vigilance n'est pas distance. Nous gardons à l'esprit cette réflexion de Myerhoff. Elle fut l'une des premières anthropologues à accompagner les Indiens Huichols du Mexique dans leur pèlerinage à travers le désert pour « chasser » le peyotl, un cactus hallucinogène. Elle fit part de son expérience après en avoir consommé sous la supervision d'un chamane : « J'avais raté ma leçon, car je l'avais regardé de façon trop directe, me focalisant sur ma tache aveugle, par la seule force de ma volonté et de mon impatience. Une façon

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de faire que je savais fatale à toute compréhension de ce qui est véritablement unique. C'était elle la coupable, ma rationalité d'Occidentale, aiguisée par des années d'apprentissage formel, si prompte à tout simplifier, clarifier, disséquer, définir, classifier et analyser. Utilisées prématurément, ces techniques sont contraires à tout bon travail ethnographique… » (1974[21]).

Dans le domaine qui nous concerne, le travail du chercheur ne peut décemment exclure une part de lui-même qui aura son influence sur ce qu'il va recueillir comme information et sa façon de la retranscrire. Le livre *Chamanes au fil du temps* de Narby et Huxley est la première anthologie de commentaires occidentaux sur les pratiques chamaniques de ces cinq cents dernières années, recueillis auprès de professeur de chimie et de botaniste, banquier amateur de champignons, anthropologue, ethnobotaniste, ethnomusicologue, ethnopsychiatre, etc. Il montre l'évolution du regard sur ces chamanes et à quel point le contexte (sociohistorique, politique, philosophique et religieux), les intérêts et sensibilités des différents rapporteurs vont entraîner telle représentation et analyse les concernant. Nous-mêmes, lecteurs, adhérons ou n'adhérons pas au discours de tel ou tel auteur, peut-être en partie en fonction de ce qui nous plaît ou pas t'entendre. Mais ce qui demeure c'est la profonde interrogation sur la frontière entre la réalité et l'imaginaire, l'existence des esprits ou de toute autre force en dehors de nous, le pouvoir de la Nature, ce qui est et ce qui n'est pas. Comme l'écrivent Narby et Huxley (2002, 17) : « De nombreux observateurs, spécialement ceux issus du monde scientifique, sont des matérialistes philosophiques. Ils croient que tout ce qui existe est fait de matière physique ou dépend de la matière pour exister. Les chamanes voient les choses différemment : ils croient aux esprits (…) Au cours de la première moitié du XXième siècle, les anthropologues se mirent à écouter attentivement et à enregistrer ce qu'ils avaient à dire sur eux-mêmes. C'est à partir de là que la compréhension du phénomène s'est agrandie ». Notre façon d'être au monde détermine nos connaissances, et les façons d'être occidentales ne valent pas plus que les autres. Si nous prêtons intérêt à l'Autre c'est que nous reconnaissons déjà qu'il y a là une similitude avec nous-mêmes ou une différence. Il ne nous reste plus qu'à faire un effort pour l'appréhender au mieux comme il est, en réduisant l'efficacité de nos « filtres » perceptifs et de représentations. Et alors nous pourrons apprendre de Lui.

[21] Citée in « Chamanes au fil du temps », Narby Jeremy, Huxley Francis, Paris, Albin Michel, 2002, p. 173

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.3. DES ENTRETIENS

3.3.1. Laisser faire et imprégnation

Nos rencontres ne relèvent pas du hasard. D'emblée, ce que nous sommes nous oriente et nous fait rencontrer – pour ne pas dire nous prédestine à - telle personne plutôt qu'une autre. Des affinités orientent les liens et pour nous le choix de tels entretiens. Bien sûr l'on pourrait nous reprocher de faire tels choix qui viennent valider et confirmer notre intuition première et nos hypothèses. Seulement, si rencontres et affinités il y a, c'est bien que nous ne sommes pas seuls à avoir tel avis ou telle opinion sur tel sujet, tel sentiment ou telle intuition, mais aussi telle connaissance étayée par l'expérience directe avec la Nature. Cette parole doit donc être entendue. Et si elle ne fait pas l'unanimité, elle n'en n'est pas moins une réalité partagée par des individus, en cohérence avec ce qu'ils pensent et ce qu'ils mettent en œuvre dans et par leurs actes, avec aussi des dissemblances.
Qui peut dire aujourd'hui que la pensée moderne et la modernité sont la vérité et le seul ou le meilleur chemin pour faire avancer les connaissances et les compréhensions sur le monde ? Notre culture occidentale moderne représente bien peu sur l'échelle du temps dans l'Histoire de l'Humanité. Que nous apporte-t'elle en termes de bien-être et de relation au monde ? Où se situe l'essentiel ? Quand nous écoutons un homme nous raconter sa rencontre avec le plus grand des prédateurs de l'océan, ce n'est pas seulement le récit d'une aventure courageuse dans des conditions extrêmes. Il se fait l'écho d'un état d'être et d'une représentation de l'Homme et de la Nature. Pourquoi entendrions nous mieux et considérions-nous davantage les paroles d'un scientifique ? Parce que dans sa vie professionnelle il travaille sur des données quantifiables ? Comme l'interdisciplinarité devient nécessaire dans une science pour embrasser l'interaction de multiples phénomènes, il est bon et nécessaire également dans une réflexion anthropologique, de s'intéresser à des « univers » individuels différents.
Wade Davis, ethnobotaniste donne un exemple de la façon dont les chercheurs regardent et considèrent ceux qui détiennent la connaissance mais par une voie différente de la leur. Il souligne : « Confronté à cette sensibilité extraordinaire à la forêt environnante, on ne peut que se demander si la communauté des ethnobotanistes a vraiment pris le temps d'examiner les implications d'une telle conscience de l'environnement. Les ethnobotanistes considèrent le chamane comme leur homologue sur le plan intellectuel et soulignent à juste titre la nature expérimentale de la pratique chamanique. Néanmoins, lorsque nous nous efforçons de rendre compte de ces découvertes, la formule employée inévitablement est celle de la recherche aléatoire. Il s'agit d'un concept permettant d'expliquer raisonnablement certains processus et transformations, à un autre niveau, c'est aussi un euphémisme, qui masque notre ignorance quant à la manière dont les Indiens d'Amazonie élaborent leurs conceptions (…) Les schèmes que tout chercheur – et le chamane mérite très certainement ce titre – observe dans la nature dépendent de constructions cognitives et d'une synthèse

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

intellectuelle, qui reflètent des pensées et des valeurs culturellement façonnées » (2002[22]). Nous sommes ici sur le terrain de la connaissance du monde végétal établie par des cultures différentes et qui souligne la diversité des chemins d'accès à un même but. Sans aller jusqu'à rechercher des différences culturelles entre civilisations indigène et occidentale, nous pouvons simplement les retrouver à l'intérieur même d'une société donnée. Ce que nous soulignons simplement ici est que chaque individu, au travers de son histoire et du contexte socioculturel, familial, éducatif, etc., à l'intérieur duquel il s'est forgé, aura sa propre représentation du monde et de la place qu'il y occupe. Ceci explique entre autres qu'au sein d'une même association, de type Loi 1901 par exemple, – regroupement libre d'individus qui partagent un même intérêt – nous retrouvons des personnes de milieux très différents mais qui partagent de mêmes idées et projets. Nous allons pouvoir ainsi justifier le choix de nos entretiens qui pose certes, une grande disparité d'individus, mais qui a pour objectif de faire jaillir des pensées partagées par un grand nombre, et peut-être finalement en chacun d'entre nous.

Faire le choix d'entretiens avec des personnes de milieux professionnels variés : des scientifiques impliqués dans différents domaines (Nature et Univers), des passionnés de la Nature, des personnes qui travaillent avec ou dans la Nature, etc., c'est s'ouvrir à une plus grande diversité et à de l'inattendu en termes de réflexions ou de recul que ces personnes peuvent avoir sur notre sujet, à savoir les rapports de l'Homme à la Nature. S'entretenir avec des personnes qui pratiquent les médecines et soins parallèles, c'est se rapprocher d'hommes ou de femmes qui ont une approche différente du malade, fort éloignée de la médecine moderne occidentale. Elles peuvent aussi enrichir notre réflexion par la représentation qu'elles ont du corps et de l'esprit humain, de la place éphémère de l'Homme et de sa position dans la Nature, et finalement dans le cosmos. S'intéresser à celles et ceux qui vivent dans des environnements sans nature, c'est explorer un monde loin du nôtre et en ressentir toute la particularité et peut-être la souffrance. Nous cherchons à comprendre et à donner du sens à ce que l'Homme est ou vit aujourd'hui. Nous évoluons tous avec des façons d'être, de penser et de sentir différentes, chacune avec ses freins et ses possibilités. La pluralité des rencontres, même si elle peut sembler incongrue, sera notre moyen pour alimenter un mode de connaissance inductif, engager la réflexion et la création de sens.

Narby[23], docteur en anthropologie de l'Université de Stanford, est lui-même surpris de découvrir que certains scientifiques aujourd'hui considèrent le concept même d'intelligence sous un autre angle : « Ma compréhension de la science a changé. Je pensais auparavant que les scientifiques étaient dogmatiques, spécialement quand il s'agissait de considérer les autres espèces comme autre chose que des machines. Au contraire, j'ai découvert que de nombreux chercheurs étudiaient la biologie avec une grande ouverture d'esprit » (2005, 169). Il rapporte ceci : « Dans la communauté scientifique, les mentalités ont

[22] Cité in « Chamanes au fil du temps », Narby Jeremy, Huxley Francis, Paris, Albin Michel, 2002, p.303

[23] Docteur en anthropologie de l'Université de Standford.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

changé au point que Donald Kennedy, l'éditeur en chef de la revue *Science,* a déclaré en 2002 : « Au fur et à mesure qu'on en apprend plus sur le comportement des animaux, il devient de plus en plus difficile, en tout cas pour moi, de délimiter une série de propriétés qui seraient uniquement et spécifiquement humaines et puissent être définies sans ambiguïté comme telles (…) En apprendre plus sur la manière dont le cerveau fonctionne, risque bien de changer notre attitude par rapport à la différence qui nous sépare d'eux, réduisant ainsi notre sentiment d'être si spécial » (2005, 59-60). Nous n'avons donc pas fini d'apprendre du monde animal. Et tant que l'inconnu se pose et s'impose devant nous, la sagesse nous demande de rester ouverts à toute possibilité.

Nous montrons ici que la souplesse et l'ouverture d'esprit sont essentielles à l'étude d'objets quels qu'ils soient, et tout particulièrement à l'Homme. Réfuter d'emblée une façon de penser et de décrire le « réel » c'est refuser la différence et l'existence d'un autre possible. Il n'y a pas que ce qui se mesure ou se compte qui soit « vrai ». Réduire le monde à des lois scientifiques relève du même acabit. Nous savons que tout travail sur le vivant n'est pas reproductible indéfiniment et qu'à tout moment peut survenir ce qui fait basculer l'absolu au général et à ses exceptions. Or l'exception, si elle confirme la règle – toujours générale -, n'en montre pas moins le potentiel d'autres possibles. Accepter ce caractère de la science, c'est s'ouvrir à des données puis à des champs de connaissance moins ordinaires et non dénués d'intérêt.

Alors osons parler de ce qui n'est pas convenable pour notre science moderne. Soyons surpris d'entendre des mots qui parlent d'autres choses, des discours qu'il est si facile de négliger, voire d'annihiler parce qu'ils ne rentrent pas dans des critères objectifs. Laissons place au sensible, aux mots qui ouvrent l'esprit à l'inhabituel. Ne nous offusquons pas et acceptons de les entendre pleinement. La subjectivité n'est pas cet état d'esprit à répudier. Si elle n'appartient pas à la communauté et à l'avis général, elle n'en est pas moins constitutive de la plus petite de ses parties : l'individu.

Or, « l'acculturation à l'envers » ou « se fondre dans le milieu », termes employés pour décrire une partie du travail de l'ethnométhodologue, a besoin de cette sympathie de l'autre, de cette empathie. Nous allons alors tenter de la rendre lisible et compréhensible. Elle sera acceptée si elle est soumise à la critique et partagée par d'autres.

La science devant l'inconnu c'est tout simplement - sans penser à l'Univers inexploré ou à cet infiniment petit que nous ne comprenons pas encore - l'Autre et soi-même face à nos peurs, nos croyances, nos émotions, tout ce que nous vivons et qui ne trouve pas d'ancrage dans notre pensée moderne. Tout ce que nous n'explorons pas parce que trop évident ou inaccessible pour nos instruments de mesure. L'Homme de cette ère du progrès matériel, comment évolue t'il en terme de spiritualité ? N'a t'il pas négligé ici un point presque essentiel ?

Alors, essayons tout simplement de voir les choses différemment, sans avoir l'ambition de penser autrement. Cazenave propose de repenser une unité fondamentale du monde et de l'homme en réinterrogeant la dimension de l'Etre.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour lui, les processus rationnels et ce qu'il nomme les savoirs de l'inconscient doivent être mis en dialogue. Il cite Hubert Reeves : « Ce qu'il faut à présent, c'est de réconcilier en nous les deux démarches (scientifique et mystique) ; non pas nier l'une en faveur de l'autre, mais faire en sorte que l'œil qui scrute, qui analyse et qui dissèque vive en harmonie et en intelligence avec celui qui contemple et vénère (…). Nous ne pouvons pas vivre une seule démarche, sous peine de devenir fous ou de nous dessécher complètement. Il nous faut apprendre à vivre maintenant en pratiquant à la fois la science et la poésie, il nous faut apprendre à garder les deux yeux ouverts en même temps » (1996, 12).

3.3.2. Des entretiens construits dans la durée

3.3.2.1. **Valoriser et préférer la qualité à la quantité, une démarche nécessaire pour notre recherche**

Nous avons très rapidement opté pour un travail qualitatif concernant les entretiens, ou pour être plus exact, ceci s'est plutôt imposé à nous progressivement. Nous avons donc réalisé un nombre limité d'entretiens, vingt quatre, mais des entretiens de plusieurs heures, et pour certains beaucoup plus. Nous avons également rencontré deux à trois fois certaines personnes afin de prolonger les échanges. Notre choix était motivé par la recherche d'informations qui demandait pour l'en-quêté d'être en confiance et de livrer des expériences parfois très personnelles. Le temps ici prenait toute son importance, celui de donner toute liberté à la parole pour mesurer les mots, les développer, leur donner sens. Au terme d'entretien nous préférons d'ailleurs celui d'en-quête et pour l'enquêté celui de don-neur d'informations. Des entretiens courts, par soucis de pouvoir les multiplier n'auraient pas permis d'obtenir ce que nous avons recueilli autrement dans la durée. Nous ne sommes pas ici dans la dynamique d'une sociologie du nombre et du traitement de l'information par analyse statistique. Le chiffre ne peut pas être notre terrain. Nous souhaitons défendre la valeur de ce minimum – nous faisons référence ici au nombre de don-neurs d'informations rencontrés et du contenu recueilli - qui, existant, montre une autre réalité, quelque peu éloignée de la majorité, mais qui constitue un nouveau savoir, peut-être même en cours d'extension. Tous ces faits et informations se situent dans un ensemble d'expériences, de connaissances, de croyances, voire d'espérances, de réalités quotidiennes de l'individu qui lui-même participe de ce grand jeu social. Nous n'éclairons qu'une infime partie de ce tout, mais nous sentons en même temps qu'elle n'en n'est pas moins importante et nécessite d'être remarquée, entendue et comprise. Voilà la clef de notre travail.
Nous avons aussi remarqué, et c'est un intérêt dans notre démarche, que réaliser deux ou trois entretiens avec une même personne permet de voir aussi évoluer le discours, tel que le souligne M. L.T : « C'est paradoxal, j'ai l'impression d'avoir dit des choses et aujourd'hui leur contraire ». Il ne s'agissait pas dans ce cas présent de données contraires mais d'une façon de voir, d'analyser une

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

expérience avec plus de finesse ou de réflexion, seulement parce que dans le temps qui séparait les deux entretiens, notre sujet était revenu sur son histoire, avait repensé à nos échanges, sans que ce soit une démarche préméditée et forcément pleinement consciente, peut-être simplement des « choses » avaient mûri.
Ceci montre que le travail de l'ethnologue, le savoir qu'il construit au travers de l'entretien, reste bien un savoir en transformation parce qu'il est rattaché à l'histoire et aux expériences d'hommes et de femmes, et donc à du « vivant » en évolution et changement permanents.
Si le fait de connaître l'autre au travers de plusieurs rencontres aide à libérer la parole, un tout premier entretien peut être aussi le lieu de confidences sur une relation à la Nature particulière, sur des expériences peu ordinaires, sur des pensées « philosophiques » que l'on n'ose pas exprimer dans le quotidien. C'est au cours de nos premières rencontres avec les en-quêtés que nous avons réalisé qu'il était difficile voire illusoire de laisser au vestiaire sa propre personnalité pour se présenter « neutre » dans l'entretien. S'il est question d'écouter et de recueillir la parole de l'autre, le partage est important. Notre propre passion ou enthousiasme fait que l'autre aussi se lâche, devient lui-même, sans « habit » professionnel. Mais le naturel répond au naturel. Et les choses dites sont alors pleines, sincères. La confiance et la réciprocité aident une certaine libération de la parole. C'est un tout indissoluble que construisent pour quelques minutes ou pour quelques heures deux personnes. C'est un espace temporel, spatial, émotionnel… particulier, unique ; non reproductible et à réinventer à chaque fois. Nous avions difficilement pensé pouvoir réaliser des entretiens par téléphone. Car nous avons besoin d'un visage, d'un regard, d'une énergie, d'une façon d'être pour sentir l'autre et saisir plus précisément, ou profondément, ce qu'il nous dit. Tout ce que nous exprimons ici, vous le retrouverez dans son essence en de multiples lieux de notre recherche parce que c'est ainsi que nous avons vécu notre quête de la compréhension des rapports de l'Homme, de ces hommes et femmes, à la Nature.

3.3.2.2. **Choisir et laisser faire**

Pour le choix des entretiens, nous sommes allés vers certaines personnes parce que nous savions par avance qu'elles avaient quelque chose à nous dire. Et puis les premiers don-neurs d'informations nous ont eux-mêmes conseillé, encouragé à rencontrer d'autres personnes de leur connaissance. Ce phénomène dit de « boule de neige » est classique : il permet de gagner du temps bien sûr, mais surtout il fonctionne sur la confiance donnée par l'enquêté(e) à notre propre démarche de recherche. Il estime suffisamment notre démarche pour s'engager comme partenaire privilégié, presque comme un collaborateur. Certaines personnes se sont également spontanément proposées parce qu'elles avaient pensé à juste titre que nous avions des points communs et que nous pouvions entendre ce qu'elles allaient nous apprendre et nous confier. Nous sommes ensuite revenus vers les premières personnes rencontrées pour approfondir certaines données, proposer des points de vue complémentaires ou différents.

Il y a dans ce parcours du chercheur beaucoup de rencontres qui ne sont pas le fruit du hasard mais qui se sont construites dans le temps, dans un enchaînement logique d'évènements. C'est le cas de cet en-quêté, croisé lors d'une manifestation autour du commerce équitable et qui a souhaité tout simplement une nouvelle rencontre ailleurs pour échanger, pour le « plaisir ». Alors nous lui avons proposé un entretien, pressentant ce qu'il pourrait y avoir de porteur pour notre recherche. Il nous répondit par courrier :

> « Bonjour Stéphanie,
> Autant en finir au plus vite avant que l'angoisse ne me paralyse ! *Car je crois que vous me voulez « au naturel », sans fard, ni artifice, aussi naïf qu'au premier jour.* Je relisais, ce matin, le Philosophe Alain, mon Maître, et ce qu'il dit de la Nature, *au moins ce que j'en comprends* me semble très éclairant et situe admirablement les enjeux (…) ».
> M. T.R., enseignant en Sciences Naturelles, à la retraite. Membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature.

Nous essayons de ne rien laisser de côté, de recueillir le plus d'informations possibles. Quand vous êtes là à observer la mer lors de votre footing et qu'un joggeur inconnu vous accoste pour échanger quelques mots sur la tempête passée et celle à venir, quand vous osez profiter de ces quelques minutes d'échange imprévu pour lui demander ce que la Nature représente pour lui, et quand là il vous dit spontanément : « Pour moi, elle est sacrée », alors vous ne pouvez que recueillir cette information pour ouvrir votre réflexion.
Et puis, voici une de ces rencontres qui se situe entre le prévu et l'imprévu : dans le cadre de notre activité professionnelle, nous nous étions décidée à aborder un scientifique passionné par les mammifères marins, un homme déjà d'un certain âge vivant en bordure du Saint Laurent, présent sur le continent pour un festival. Nous n'avions aucunement pensé faire un entretien avec lui, étant juste là pour lui poser quelques questions sur les cétacés, quelques minutes. La rencontre s'est faite, et finalement nous sommes restés plus de deux heures et demi ensemble à échanger assis au bord de l'océan, loin du brouhaha du festival. Et nous nous sommes donnés rendez-vous le lendemain pour prolonger l'échange, pour le plaisir d'être tout simplement ensemble. Alors bien sûr nous n'avions pas de matériel d'enregistrement avec nous, n'étant pas venue pour un entretien mais pour quelques renseignements. Et le lendemain, délibérément, nous n'avons pas souhaité non plus prendre le matériel. Cette rencontre avait quelque chose d'un peu « hors de temps », elle arrivait à un moment de notre vie bien particulier. Et avec cet homme, nous avons parlé de la vie, de la Nature, et surtout de l'Homme, de ses peurs, de sa crédulité, des espoirs, des réalités et de tout ce que nous laissons avec un point d'interrogation, ces faits non expliqués. Nous avions négligé là, peut-être, une belle opportunité pour recueillir des informations, en tout cas dans ce moment précis. Mais nous avons préféré rester dans un échange totalement « libre », laissant le cœur l'emporter sur la raison. Nous avons retranscrit quelques lignes de retour chez nous car nous étions encore imprégnés des mots et de leur portée. L'essentiel de nos échanges, riche de réflexions, est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

cependant resté un peu en suspens. Nous avons pu échanger à nouveau quelques temps après au travers de mails pour cette fois-ci enrichir notre travail. Chaque chose en son temps, sans regret.

3.3.3. Un savoir ethnologique qui se construit dans l'immédiateté et la réciprocité. Ou de la non-neutralité du chercheur, de son engagement

Nous précisons en introduction de ce développement, mais non par le menu, l'importance que revêt l'environnement dans lequel se déroule l'entretien, à savoir la nécessité d'offrir pendant la durée de l'entretien un bien-être : entretien mené autour d'un café ou d'un chocolat chaud – à voir suivant la saison…-, dans un lieu rassurant et confortable, de préférence choisi par l'en-quêté. Ce peut d'ailleurs être un lieu insolite, en pleine nature par exemple. Ce minimum, que l'on nous enseigne par exemple dans une formation sur la gestion des groupes, la fameuse pyramide de Maslow, est un élément important pour créer un moment d'échanges fructueux. Nous lui accordons sa place puisqu'il constitue le point d'ancrage sur lequel va se dérouler toute la suite.
Nous pensons que c'est dans une attitude d'ouverture, d'écoute que le chercheur peut recueillir le plus d'informations. C'est en participant, en entrant dans l'émotion de l'autre, que nous pouvons favoriser la parole libre, celle qui peut devenir jusqu'à passionnante et passionnée parce que justement elle ne sent pas de contraintes, de tensions, parce qu'elle sent et voit le champ libre de son expression et s'y développe. Le chercheur ne doit pas craindre les mots et les paroles enflammés parce que leur intensité et leur énergie sont l'expression pure de ce que l'en-quêté ressent et vit profondément. Et ceci fait partie intégrante de l'information que l'on recueille. Participer à cet élan, ou du moins le recevoir pleinement, c'est aussi entrer dans un jeu d'échanges. Et ici, rien de calculé car tout se fait finalement le plus naturellement possible. L'intérêt d'une recherche qui nous « passionne », qui nous porte à ce point et du choix des personnes interrogées, fait que nous allons sur un terrain facile dans lequel nous évoluons nous-mêmes avec la reconnaissance de ce qui nous anime vraiment. L'enquête a alors toutes les chances d'être un grand moment à vivre. Il nous revient la responsabilité de le traduire pour construire un savoir anthropologique.
Par ce que et parce que nous sommes, ce que nous dégageons aussi en termes de présence physique et émotionnelle a un impact évident sur le don-neur d'informations. Nous ne devons pas sous estimer ce qu'il ressent à notre égard lors d'un entretien. Il est aussi sensible à notre attitude que nous le sommes à la sienne. Et sa façon d'être, ce qu'il va nous livrer, est aussi fonction de ce que nous lui présentons de nous-mêmes. Si nous sommes fatiguée et peu présente, nous pouvons supposer que l'information présentera des différences avec une situation où nous sommes bien là, réceptive voire enjouée. A chacun de mesurer la qualité de son entretien et d'y accorder la juste place.
Le savoir se construit ainsi dans l'instant car il est l'expression de la rencontre entre deux personnes, des échanges. Nous acquiesçons, nous posons une

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

question, nous relançons sur un point, nous proposons un avis contradictoire, et tout ce que nous mettons en jeu dynamise l'entretien. L'en-quêté apporte en permanence de l'eau à notre moulin, sa connaissance, son expérience pour enrichir nos propres interrogations. Notre entretien, notre cheminement, doit se faire en toute souplesse. Si nous posons trop de directives, nous risquons de perdre une partie de l'information. Nous avons choisi la qualité et la quantité de blé nécessaire, il faut alimenter le moulin par un écoulement d'eau le plus fluide possible pour éviter les à-coups. La saveur du pain – espérons qu'elle soit riche et pleine - sera le résultat d'un long travail qui se fera par la suite.
Pour ce qui concerne notre travail, le choix des entretiens et leur nature, nous précisons bien qu'il s'agit ici de notre position de chercheuse. Elle vaut pour le savoir que nous construisons. Nous adoptons une voie qui est une voie parmi tant d'autres, c'est là un peu de la richesse des Sciences Humaines. Et pour cette voie, nous faisons entendre notre voix également.
L'entretien est un enrichissement pour le chercheur, mais quelque part il peut aussi apporter du nouveau ou du différent, ainsi, pour M. M.P. : « C'est bien pour nous que tu viennes ici. C'est *de l'air frais de l'extérieur* du CEMPAMA (Centre de Recherches sur la Mer), avec ces discussions *on voit aussi les choses autrement* ». « Forcément, en me posant ces questions, vous me faîtes revenir sur ce que j'ai vécu… *ça me pousse dans ma réflexion*. Je peux voir du coup les choses un peu *autrement* aussi ». Nos questions ont également ce rôle d'amorcer un éclairage extérieur. Ce que nous disons agit sur l'autre, ce qu'il nous dit agit sur nous pareillement. Comme un aller-retour, un véritable échange, une construction de l'information à partir du vécu et dans l'instant, l'entretien s'alimente des deux parties, alimente les deux parties, jeu de réciprocité, dans le donner et le recevoir, le transformer et le transmettre à nouveau.
De toute évidence, si nous sommes et si le don-neur d'information est, dans son attitude et son état d'esprit, ouverts à tout possible, « souples » quelque part, alors nous pouvons dire que l'entretien est une jolie alchimie issue d'une rencontre. L'entretien n'est-il pas aussi ce qui est tenu entre des personnes, comme un fil conducteur, ce qui entre le « toi » et le « moi » se doit d'être entretenu pour que l'échange soit fertile. « Entre », du latin *inter*, montre bien cette relation de réciprocité et tout ce qui se joue dans la rencontre à l'autre.

Remarque à propos de « l'exploitation » des entretiens - Respecter l'intime et « l'extime »

Dans notre recherche, nous nous appuyons sur des passages d'entretien relativement longs. Il est toujours difficile, ou plutôt délicat, d'« utiliser » une source et d'en extraire l'essentiel, l'idée, voire l'émotion sous-jacente, à partir de quelques mots seulement, à partir d'une phrase extraite par-ci par-là. Nous faisons ce choix, de la relative longueur, pour que, notre matière de travail, les paroles des don-neurs d'informations, soient reçues, comprises et senties par les lecteurs avec le plus de fidélité possible. Nous précisons également que nous mettrons en italique les propos les plus significatifs des en-quêtés.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous pouvons ainsi dépasser les propos de Schuerewegen : « On veut nous faire croire que la « communication » existe et que l'homme a toujours « communiqué ». C'est évidemment le contraire qu'il faut dire. Les hommes ne « communiquent » pas vraiment entre eux. Ils font semblant, ils simulent. Et si par hasard un acte de communication un peu « réussi » a lieu, c'est là l'exception, non la règle » (Mura-Brunel, Schuerewegen 2002, 3-5). Non pas que nos entretiens soient une exception, et nous pensons, sans fausse modestie, qu'ils sont « plutôt réussis », mais parce qu'il est des lieux, des moments de vie où la communication prend tout son sens. Mais elle exige un accord, une entente, un contexte de confiance et d'écoute qui ne se trouve pas dans l'ordinaire du quotidien. La qualité de la communication est déjà une affaire personnelle avant d'être la création d'un duo, une co-création. Qu'est-ce que je suis prêt à dévoiler à l'autre, à lui laisser saisir sans perdre ma liberté, mon espace de sécurité, qu'est ce que je suis capable de donner sans attendre en retour ? Nous pouvons, par contre, à l'instar de Schuerewegen, dire qu'effectivement, et globalement, les gens ne savent pas vraiment communiquer, que les échanges restent très souvent superficiels. Mais la communication n'est pas seulement dans les mots, elle se situe aussi dans l'intensité du regard, dans la présence à l'autre, corporelle, émotionnelle, dans ce que l'on est prêt à lâcher, sans peur de perdre, sans peur de se démunir. Elle est un engagement, une prise de risque, elle est aussi une responsabilité. Et l'autre n'est surtout pas seul en cause quand la communication est réussie ou au contraire moins réussie.

Ce que dit Mura-Brunel, à propos des romans, rejoint une des caractéristiques des entretiens tels qu'ils ont été réalisés : « Les écrits de l'intime se multiplient à l'envi (…), et l'intériorité s'exhale –repoussant les limites du dicible-, s'offrant au regard émoussé du lecteur. S'élabore dans nombre de romans aujourd'hui un processus d'extimation : le sujet se confronte à la « violence de l'extériorité » et le langage de l'intimité se confond avec l'observation de la surface des choses et de l'horizon des expériences. Ce serait donc un geste, dont ne se départissent plus les récits de l'extrême modernité, qui conduit le sujet à « s'extimer » autrement dit à se déporter à la limite extérieure de lui-même, que l'intime affleure, paradoxalement, dans la représentation du monde, de l'autre, de la foule des villes » (2002, 3-5). Par la création du contexte, de la rencontre, par tout ce que nous avons développé ci-dessus dans « (l'art et) la manière » de l'entretien, a été favorisée cette « extimation » surgissant de l'intime. Oser est peut-être une façon de relever un défi : se connaître et connaître l'autre en dépassant les préjugés, les interdits, tout ce qui peut altérer la parole.

Ainsi, nous précisons à nouveau pourquoi nous accorderons autant d'importance à la restitution de nos entretiens : apporter l'information la plus juste possible, et respecter tout ce que notre don-neur d'informations a mis en œuvre, consciemment ou non, ce qu'il nous a finalement donné.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.3.4. Notre population – Choix préférentiels d'entretiens, d'en-quêtes[24]

Notre recherche s'appuie sur deux groupes de population. Nous avons rencontrés vingt quatre enquêtés principaux - ceux avec qui les entretiens ont une durée de plusieurs heures, et réalisé jusqu'à deux à trois entretiens avec certains des enquêtés. Ce qui porte le nombre des entretiens à cinquante. Nous avons également fait de courts entretiens avec huit autres enquêtés. Pour notre recherche qualitative, nous faisons appel aux « échantillons utiles » ou « choix basé sur des critères », ou encore « liste », c'est-à-dire à « une stratégie dans laquelle des environnements, des personnes ou des évènements particuliers sont choisis délibérément afin de fournir les informations importantes qui ne peuvent pas être aussi bien obtenues en suivant d'autres choix » (Maxwell, 1999, 128).
Le premier groupe comprend des entretiens et le recueil d'informations moins spécifiques ou plutôt davantage « libres » :

- des entretiens avec des sujets que nous savons proches de la Nature ou qui lui portent un intérêt tout particulier, mais qui appartiennent à des milieux professionnels et sociaux différents : des scientifiques exerçant dans différents domaines, des passionnés de la Nature (plongeurs entre autres), des responsables associatifs, des personnes qui travaillent en relation avec la Nature (vidéastes, réalisateurs de films documentaires),
- des paroles relevées au cours de conférences et séminaires, lors de rencontres opportunes : brefs échanges en un lieu donné, imprévu, lors d'une rencontre toute aussi imprévue mais qui laissait entrevoir un type d'information possible si on se donnait le temps et les moyens d'aller la chercher,
- et puis les récits autobiographiques qui correspondent aux différents pans de notre travail.

Ce dernier groupe n'est pas fondamentalement le cœur de notre recherche mais il vient compléter et nourrir les analyses ; il permet d'approfondir les différents thèmes que nous développons, il affine et ouvre d'autres pistes.

Le deuxième groupe, sur lequel nous concentrons les efforts de notre recherche, comprend deux « types » de personnes :

- celles qui vivent la Nature dans ce que pouvons nommer d'extra-ordinaire : « aventurier », hommes ou femmes qui font des rencontres hors du commun et exceptionnelles avec la Nature et la vie sauvage. L'intérêt est ici de trouver dans le caractère inédit de leurs expériences, ce qui les rassemble au travers de leur histoire, de leur cheminement, de leur motivations, de leurs représentations, voire des traits de caractère (comme celui d'aller au bout de leurs rêves), et puis ce qui fonde leurs spécificités, leurs différences, et que l'on trouvera parmi un ou plusieurs de ces éléments. Au-delà des différences et ressemblances à l'intérieur de ce groupe, nous trouverons de la même façon ce qui les rapproche de vous et de moi. Ce qui constitue, et c'est l'objet de notre travail, une des voies pour

[24] Trois entretiens sont reportés en Annexe 6.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

comprendre comment l'homme construit son rapport à la Nature, comment il la vit, comment il se vit. Et c'est bien dans ce caractère « extra-ordinaire », en tout cas c'est ainsi qu'il se donne à voir dans un premier temps, que nous souhaitons comprendre l'Homme, sa relation à la Nature, ce qu'il vit, ce qu'il cherche.
Car rien n'est peut-être si extraordinaire que cela. Extraordinaire n'est bien pour nous que l'expression de ce qui ne relève pas du quotidien, rien ici de « magique » ou d'inaccessible, car l'expérience vécue par ces hommes et femmes est à portée de tout un chacun. Si elle peut apparaître un tant soit peu magique, c'est par les efforts nécessaires ou bien les circonstances particulières qui lui donnent son pouvoir de réalisation, la grandeur de l'instant, des émotions, et du souvenir qui s'imprime en mémoire. Ainsi, à travers l'inédit, nous pensons pouvoir analyser plus précisément l'être humain.

- Et puis nous nous intéresserons aussi fortement à ceux qui, nous le supposons dans un premier temps, ont aussi une vision de la Nature proche ou semblable à celles des « hommes et femmes médecines », des « chamanes » de tout temps. Puisque notre recherche concerne l'Homme et la Nature, il semble essentiel d'interroger ceux qui développent en eux les racines d'une autre vision du monde, moins ordinaire mais profonde, remarquable sans doute, car ces guérisseurs d'aujourd'hui perpétuent la mémoire des peuples premiers et leurs pratiques fondées sur le lien avec la « Terre Mère » et le « Père Soleil », « les animaux de pouvoir ». Nous sommes plongés ici au cœur de la relation Homme-Nature qu'il va nous falloir déchiffrer à la lumière de notre époque, certes, mais aussi avec ce qui constitue la compréhension de cette mémoire des Anciens. « Extérieurement, le monde a totalement changé. Au-dedans, nous sommes restés en partie les mêmes que les humains d'il y a quinze ou vingt mille ans. Intuitivement, nos ancêtres savaient ce que médecins et thérapeutes découvrent aujourd'hui, à la fine pointe de leurs visions les plus audacieuses : notre corps matériel ne constitue qu'un niveau de la réalité intime ; nous existons aussi à d'autres niveaux, dans d'autres corps - corps d'image, corps de souffle, corps d'esprit, etc… » (Van Eersel, 2001, 11).
Le choix de cette population correspond également à un intérêt très personnel pour ce domaine, et c'est bien parce que nous en connaissons déjà quelques bribes que nous espérons la richesse d'informations et d'imprévus qui pourraient émaner des entretiens. Mais nous saurons garder ici notre « statut » de chercheur et non plus « d'apprentie » pour préserver la création d'une connaissance anthropologique.
Au final, nous défendons très certainement nos capacités à travailler humainement sur de l'humain. Dans le contexte de notre recherche, nous préférons cependant maintenir une vigilance, sorte de « veille », pour ne pas glisser doucement dans des travers trop faciles ; souvenons-nous simplement de ceci : « Les Blancs ont depuis longtemps défini l'« indianité ». Ils ont toujours été des observateurs extérieurs considérant la société indienne du haut de leur piédestal d'idées reçues et de préjugés envers ceux qui sont différents d'eux. Bien souvent les ethnologues et les sociologues se sont comportés comme si nous ne pouvions rien faire qu'ils n'aient auparavant compris et approuvé ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« L'indianité » n'a jamais existé, si ce n'est dans leur esprit » (Vine Deloria Jr, Sioux Yankton[25]). L'étude de ce qui nous apparaît différent éveille en nous des mécanismes, sans doute fort subtils, de défense et de repli, de jugement, aboutissant entre autres à des classifications en échelle de valeurs ou bien à des « sauvageries », à des « folies ». Mais la différence ne s'exprime pas uniquement au travers (aux dépens) d'une société traditionnelle d'un autre continent, de l'autre bout du monde, elle est déjà chez l'autre, chez celui ou celle qui partage notre culture et nos modes de vie, en apparence au moins. Et des représentations différentes des nôtres, probablement nous n'allons avoir de cesse d'en rencontrer et de tenter de les comprendre, à la lumière inévitable de ce qui nous forge.

3.4. AUTOCONFRONTATION A UN RECIT AUTOBIOGRAPHIQUE – LE CAS LAURENCE INK ET MAUD SEJOURNANT

« Parisienne diplômée de Sciences-PO et de la faculté du droit, une femme grande et rayonnante qui diffusait autour d'elle un véritable bien-être ». Elle vit au Québec où elle tient une pourvoierie avec son compagnon. « Sa révolte l'a entraînée dans une recherche passionnée de vraies valeurs (…) penser autrement que ces adultes obsédés de confort et de réussite. Elle a renoncé à une vie conventionnelle pour une existence authentique, éprouvante, dans un milieu sauvage, âpre et grandiose, au cœur de l'immensité du Nord québécois ».

Laffont, 1994

Parce que nous ne pouvons pas « courir » la planète afin de recueillir des témoignages de vie et de choix de vie, prenons un ouvrage autobiographique « *Il suffit d'y croire* » comme « matière » pour notre recherche. Il ne s'agit pas d'un roman, mais d'une expérience de vie. Le style dépouillé de l'écriture permet « d'exploiter » quelques lignes. Nous avons juste présenté des « morceaux choisis » à des personnes que nous avons rencontrées lors d'entretiens, pour savoir ce qu'elles en pensaient, comme objet de comparaison ou de réflexion. Les mots de Laurence Ink raisonnent au cœur de ceux qui aspirent à cette vie où de ceux qui ont vécu des expériences proches. En accordant ainsi de l'importance à un récit autobiographique, nous rejoignons la démarche de l'ethnologue Hardy qui, dans la volonté d'« une nouvelle ethnologie de la connaissance » (1996), a su allier approche sensible et empathique à l'étude de récits biographiques d'initiés.
Il n'est pas nécessaire de réécrire à sa façon ce qui est si bien dit autrement. Ni paraphrase, ni copiage, juste citer ses réflexions, ses émotions, ses représentations de l'Homme et de la Nature. La valeur de ce qu'elle dit, et l'usage que nous souhaitons en faire, tient à notre propre perception de l'authenticité et de la sincérité des propos. Il n'y a là que notre « jugement » qui puisse intervenir et nous permettre d'utiliser cette voie autobiographique en complément des

[25] « Peau-Rouge », 1969, trad. Française Editions Spéciales, 1972. Cité in, « Indiens », Fraisse Marie-Hélène, Editions du Chêne, Paris, 2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

entretiens. Car il s'agit bien ici « d'utiliser » ce travail pour compléter et poursuivre les différents points abordés dans notre recherche et non de construire autour.
Maud Séjournant, « cette thérapeute (parisienne d'origine, mais l'essentiel de son aventure s'enracine chez les Indiens du sud des Etats-Unis) se situe dans une zone d'application tout à fait modérée des grandes retrouvailles primitives-futuristes. Avec Maud Séjournant, on est assuré de n'avoir affaire ni à une secte, ni à la mise en œuvre de transe hypnotique non contrôlée : en invitant ses patients à renouer avec ce qui « anime » les vivants, cette femme de raison s'adresse, pourrait-on dire, à l'honnête moyenne de nos contemporains en recherche d'eux-mêmes et de liens plus sains avec le monde » (Van Eersel, 2001, 8). Patrice Van Eersel précise bien, et nous le savons pertinemment, que pour le cas Maud Séjournant, « il ne s'agit que d'un itinéraire, parmi des milliers d'autres ». Mais cet itinéraire, elle nous le raconte en nous livrant l'intimité de sa vie, de son évolution, de sa rencontre avec son être intérieur. Elle nous guide à travers la compréhension des pratiques de nos lointains ancêtres et de leurs rapports à la « Terre Mère » et au « Père Soleil », elle nous guide « vers une réalité qui nous touche au plus profond de notre être ». Nous puiserons alors dans son récit autobiographique, non pas des exemples de ses pratiques, mais sa propre expérience spirituelle, ses réflexions sur l'Homme et la Nature.

3.5. LE CARNET ETHNOGRAPHIQUE
« Le propre du chercheur »

Nous avons présenté auparavant ce qui constitue notre carnet ethnographique. Nous tenons juste à préciser quelques points supplémentaires. Nous utilisons le contenu du carnet ethnographique dans un espace temporel court c'est-à-dire que tout ce que nous pouvons relever comme informations sur ce carnet est utilisé rapidement conjointement avec l'écriture et « l'exploitation » de l'entretien. Nous pouvons presque dire qu'une fois passé le travail sur le contenu de l'entretien, nous ne revenons plus sur ce que nous avons pu noter sur le carnet, par souci de mémoire de lieux, de moments d'échanges, d'émotions, de l'état d'esprit dans lequel nous avons travaillé et pris ces notes. « Le danger, ce sont les mots qui ne correspondent pas tout à fait… et puis les hésitations. *Mais justement tout compte* : les hésitations, les silences, le fait que tu te contredises, quelquefois ça dérive… il faut accepter ça. Mine de rien, on parle de la Nature, de la Mer, mais bon, on parle de soi. Parler de la Nature, c'est parler de soi » confie ce plongeur amateur passionné.
Cet outil méthodologique nous semble spécifique à la façon dont le chercheur conduit son entretien, et la teneur qu'il lui donne. Le carnet ethnographique est propre à chacun et il en est de même pour son contenu. Même s'il est le recueil du détail - pas toujours facile à relever dans un entretien - qui peut éclairer certains points, il reste fondamentalement ce que nous observons, ce que nous ressentons et qui nous semble être un détail d'importance. Mais avons-nous tout

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

vu cependant ? Avons-nous relevé ce qui était le plus pertinent, le plus significatif finalement ? Nous devons faire confiance à notre travail et analyse du contenu de l'entretien car ce travail comporte en lui-même la mémoire de ce que nous avons perçu, sans que nous ne l'ayons écrit sur le carnet. C'est pourquoi nous essayons de remettre « au propre », de retranscrire rapidement, et de travailler la « matière récoltée » au fil des enquêtes.
Nous avons réalisé que les détails, les ambiances, les lumières, les mouvements, les énergies, s'inscrivent en nous au cours de l'entretien pour en constituer aussi l'essence. Peut-être inconsciemment eux-mêmes donnent-ils le ton, transforment la relation, du moins participent de l'échange. Alors c'est déjà dans le dit, l'exprimé, et il ne nous semble pas nécessaire d'en rajouter, mais d'en prendre justement conscience.
Ce carnet ethnographique, « passe-partout », qu'il soit matérialisé par un support ou déjà inscrit dans une façon de faire, de voir et de sentir propre à l'anthropologue, est donc là en permanence et résonne la réflexivité de l'esprit (Céfaï, 2003). Nous pensons ainsi que l'intention placée dans le carnet, sa fonction essentielle, peut tout aussi bien s'exercer dans une bibliothèque universitaire, un laboratoire de recherche… que dans des discussions qui ont lieu lors de congrès ou conférences. Parce que la réflexivité indissociable du carnet n'est pas une « vertu individuelle » mais justement rendue possible par une médiation entre différents acteurs. Elle s'exerce ainsi, dans l'absolu, en continu, quel que soit le contexte dans lequel s'immerge l'en-quêteur. Le carnet ethnographique est peut-être tout simplement une façon de rendre concret, visible ce que le chercheur en sciences humaines, comme tout chercheur, porte en lui dans son approche, son observation, sa réflexion, sa subjectivité, son objectivité, tout ce qui l'anime et qui, de la pensée à la prise de notes s'exerce en permanence.

3.6. L'ANALYSE DES SOURCES DE LA SINGULARITE D'UNE RECHERCHE QUALITATIVE ET INTERPRETATIVE

Pour Lévinas, « Les concepts s'ordonnent et se déroulent dans la vérité, selon les possibilités logiques de la pensée et les structures dialectiques de l'Etre. L'anthropologie ne peut prétendre au rôle d'une discipline scientifique ou philosophique privilégiée sous le prétexte, autrefois allégué, que tout le pensable traverse l'humaine conscience. Cette traversée apparaît, au contraire, aux sciences humaines comme soumise aux plus grands risques de déformation » (2006, 97). Puisque tout le pensable ne peut traverser l'humaine conscience, que « le pensable tient peut-être à l'impensable », alors il nous faut concevoir notre recherche qualitative dans toute la dimension de sa « fragilité » et de ce qui en constitue aussi sa force, sa logique, son essence, et son sens. Si risques de déformation il y a, alors nous sommes au moins prévenue et il tient à nous de nous « armer » ou plutôt de « jouer carte sur table », d'être transparent et lucide. Maxwell présente ainsi la recherche qualitative : « Les forces de la recherche

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

qualitative dérivent de son approche inductive, de sa centration sur des situations ou des populations spécifiques et de son accent plus sur les mots que sur les nombres (…) Les chercheurs qualitatifs étudient typiquement un nombre relativement restreint d'individus ou de situations et préservent l'individualité de chacun d'entre eux dans leurs analyses au lieu de rassembler des données par l'intermédiaire de larges échantillons et de totaliser ces données par individu ou par situation » (1999, 43). Nous adoptons cette posture pour notre recherche, comme nous l'avons déjà précisé.

Notre analyse des données s'est réalisée juste après le premier entretien et s'est poursuivie jusqu'à la fin de la recherche, d'où la difficulté évoquée plus après, des retours sur écriture durant trois années. Car chaque entretien est venu prolonger, compléter, ou transformer les premières analyses et interprétations provisoires, et parce qu'entre le recueil des données et leur interprétation, s'opère un va-et-vient permanent. Selon les critères définis par Lessard-Hébert et ses collègues, notre analyse d'un entretien s'apparente en partie à l'étude de cas dont le champ d'investigation est « le moins construit, donc le plus réel ; le moins limité, donc le plus ouvert, le moins manipulable, donc le plus incontrôlé. Dans cette position, le chercheur est impliqué personnellement au niveau d'une étude en profondeur de cas particuliers. Il aborde son champ d'investigation de l'intérieur. Son « attitude compréhensive suppose une participation active dans la vie des sujets et une analyse en profondeur de type introspectif » » (1997, 111). Mais, en interrogeant non pas un mais plusieurs en-quêtés, nous situons davantage notre méthode d'investigation dans la comparaison multi-cas.

Une analyse par « catégorisation » est venue classer les données en thèmes, plus ou moins larges. Ces thématiques sont induites par les entretiens, par notre propre expérience et par les écrits de différents auteurs et lectures de différentes sources : ouvrages manuscrits, lecture de thèses en ligne, propos d'internautes, autobiographies, recherche universitaire personnelle (mémoire de DEA), entre autres. Les différents thèmes développés, à partir des hypothèses, sont illustrés par les propos des en-quêtés, argumentant, complétant ceux d'auteurs, ou venant s'y opposer parfois. Précisons que des verbatim pourront être repris à des endroits différents (au maximum une fois), mais ceci sera plutôt exceptionnel. Le sens des propos et le contenu des informations apportées justifient alors cela.

Pour l'apparition des thèmes, au travers de l'analyse des données des en-quêtés, nous nous sommes centrés sur le contenu même des propos que nous avons tenté de comprendre pour eux-mêmes (leur sens et contexte) et par comparaison entre en-quêtés. Nous considérons que l'âge ou la situation familiale, par exemple, des en-quêtés ne sont pas des critères permettant de justifier des similitudes ou des différences, de dégager une « générabilité interne » (Maxwell, 1999). En effet, nous pensons que les expériences vécues et le sens qui leur est donné par les en-quêtés, ne dépend pas du nombre d'années de vie mais relèvent avant tout de la façon dont ils ressentent la vie, leur vie. Nous récusons l'idée répandue que la connaissance ou la sagesse est l'avantage des aînés. Peut-être, mais pas nécessairement.

Pour ce qui est des situations familiales, nous emploierons très peu ce critère qui, une fois de plus par rapport au sujet de notre recherche, et nous insistons sur ce

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

point, n'apporte pas d'éléments de comparaison évidents ou du moins répondant directement à notre questionnement. Prenons un exemple : partir loin pour une mission scientifique et « quitter le foyer » pour quelques temps, embarquer des mois durant, prendre des journées entières pour rencontrer un mammifère marin à l'autre bout de la planète, exigent une organisation temporelle particulière et là, le statut matrimonial et familial est important dans la préparation et l'organisation pour celui ou celle qui part et pour ceux qui restent. Pour les femmes que nous avons rencontrées, épouse, mère, ou célibataire sans enfant, « le départ » se vit, presque comme un « coûte que coûte » parce que ce voyage est « vital », et ce que nous interrogeons c'est la motivation de l'engagement, ce qui est vécu là-bas, cette relation à la Nature, et ce que l'en-quêtée ressent ensuite dans son quotidien de femme, par rapport à ses expériences. Nous entendons entre autres : « c'est sûr que mes enfants me manquent mais…», et Mme Q.A., navigatrice professionnelle souligne cette importance du départ, pour vivre ce qui est à vivre, pour soi, pour son épanouissement personnel, condition importante dans l'équilibre des membres d'une famille :

> « Mon voyage n'a jamais été une prise de risques. Tout a été étudié. La vie en elle-même est un risque. *Je ne suis pas un trompe la mort, je ne suis pas une mère courage*. Ce que je n'avais pas prévu c'est cette envie de repartir encore et encore ensuite (…) *Elle (ma fille) est très sensible à plein de choses. Elle comprend ce que je vis. C'est vaste la nature, ça se rapporte à beaucoup de valeurs qu'on aimerait bien mettre en avant parce que c'est aussi ça qui permet à l'homme de s'accomplir ensuite en tant qu'adulte* ».

M. P.S., alors jeune père de deux enfants, est parti plusieurs semaines chez les Inuit :

> « *C'était important pour moi. Il y a plein de choses là-dedans : le besoin de vivre, le besoin de connaissance et de reconnaissance, le besoin de me rendre utile* (son expédition était aussi philanthropique, motivée pour la cause de son association). A aucun moment avant de partir j'ai pensé « casser ma pipe ». Mais sur place c'était différent ».

Dans notre travail, nous ne cherchons pas tant à comparer, qu'à interroger en profondeur comment les en-quêtés ressentent et comprennent ce qu'ils ont vécu ou vivent, quelles significations, quelles émotions, quels sens ils donnent à leurs expériences ou aux évènements auxquels ils participent. Comment leurs représentations peuvent influencer ou évoluer en fonction des ces expériences. Mais aussi le pourquoi d'une telle expérience, pourquoi apparaît-elle à cette période de la vie de l'en-quêté(e), pourquoi lui et pourquoi elle ? Pourquoi apparaît-elle dans ce contexte ? Quel est d'ailleurs ce contexte ? Sans oublier bien sûr, comme nous l'avons déjà précisé, le contexte même de l'entre-tien, les motivations des deux protagonistes, la nature même de la rencontre et des échanges. Nous verrons qu'une telle tentative de compréhension demande à la démarche anthropologique d'être sensible, non seulement par respect de l'autre, mais aussi parce que le regard du chercheur ne peut s'affranchir d'une ouverture

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'esprit à la nécessaire appréhension de la complexité de l'être. La subjectivité est imparable et nécessaire dans cette ouverture et dans le cheminement de la compréhension de l'autre, comme le souligne Lévinas : « On peut se demander si rien au monde est donc moins conditionné que l'homme (…) aussi n'est-ce pas comme liberté – impossible dans une volonté, gonflée et altérée, vendue ou folle- que la subjectivité s'impose comme absolue. Elle est sacrée dans son altérité par rapport à laquelle, dans une responsabilité irrécusable, je me pose déposé de ma souveraineté. Paradoxalement, c'est en tant qu'*alienus* – étranger et autre – que l'homme n'est pas aliéné (2006, 99) ». Mais il s'agira alors, dans notre travail personnel de chercheur, de rendre cette subjectivité « critique », conscientisée au mieux, totalement acceptée et intégrée dans notre démarche, une audace en sorte.
Au-delà des apparences et des situations professionnelles ou familiales, au-delà de ce qui se montre au niveau social, comme l'arbre qui cache la forêt, toute une histoire personnelle, qui a commencé au moins à la conception de l'être, a construit et construit encore l'individu. Et ce sont entre autres ces histoires personnelles, telles que les situations et évènements de l'enfance, que nous allons interroger pour éclairer les propos des en-quêtés. D'ailleurs, ce sont souvent les en-quêtés qui offrent eux-mêmes cette précision : ils savent, au moins en partie, le pourquoi du comment, là où s'enracinent la première expérience, celle qui résonne encore des années après.
Enfin, nous précisons que l'ensemble de notre recherche a été relu par un des en-quêtés, M. P.S., ethnologue et journaliste. Ceci nous a permis, au-delà d'un retour sur le résultat de notre travail, d'avoir un avis critique sur « l'utilisation » des témoignages, le respect des propos des en-quêtés et leur contextualisation. Nous avons aussi proposé aux en-quêtés de mettre à leur disposition la recherche aboutie et d'assister à la soutenance de notre thèse. Comme le souligne Rossi, « par la restitution, le chercheur en sciences sociales atteste (ou tente tout du moins de le faire) de l'honnêteté de sa démarche (…) » (2008[26]).

3.7. ENTRE ANTHROPOLOGIE ET ETHOLOGIE, UNE SIMILITUDE DANS LE TRAVAIL DU CHERCHEUR

Concernant l'Homme et la Nature, notre recherche s'adresse en particulier aux relations entre l'être humain et l'animal sauvage. Nous nous appuyons ici sur des rencontres que l'on peut qualifier d'extraordinaires eu égard à leurs circonstances et à l'animal rencontré. D'un côté l'anthropologie, mais de l'autre côté une approche par l'éthologie, pour bien approfondir la compréhension de la relation homme-animal. « L'éthologie est une discipline universitaire et une science à part entière qui a pour ambition d'étudier la variété des déterminants du comportement. Nous ne pouvons que regretter l'utilisation abusive et

[26] In « L'éthique à l'épreuve d'une anthropologie en milieu palliatif : de l'insertion à la restitution ». Disponible sur : http://www.ethnographies.org (document non paginé).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

inconsidérée du terme « éthologie » comme synonyme de dressage, conditionnement, éducation ou rééducation, apprivoisement… », selon Delfour[27]. Loin de faire de l'éthologie, nous tenterons, avec nos compétences universitaires et de terrain en écologie et biologie (Plongeuse Cadre Scientifique), d'apporter notre point de vue sur le pourquoi et le comment d'une relation vécue dans des moments particuliers ; non seulement ce que l'homme y cherchait, mais également ce que l'animal pouvait y trouver. Il ne s'agit pas pour nous d'expliquer le comportement d'un animal comme le ferait un éthologue, mais d'allier une réflexion conjointe sur l'homme et l'animal dans un contexte particulier. Car finalement, comprendre l'Homme dans sa relation avec l'animal, c'est aussi comprendre la relation à un autre différent. Non pas totalement différent, mais dont l'apparence marque déjà une frontière peut-être trop grande pour nombre d'entre nous. Dépasser cette frontière c'est peut-être accéder à une autre vision du monde et de la place que l'on y tient. Nous sommes bien ici dans une interrogation qui parcourt le champ de l'anthropologie. En ce début du XXIième siècle, différents mouvements s'organisent, « les choses bougent », pour le respect de la planète et la recherche d'une harmonie et d'une qualité de vie. Ainsi, deux éthologues, dont Delfour, fondent *Inter Vivos,* une structure qui propose des formations à l'éthologie et des travaux d'expertise en éthodiversité, pour « *Acquérir des savoirs, améliorer des pratiques afin de mieux se respecter Entre Vivants !* ». Voici l'objectif de leur programme : « qu'à l'issue de votre formation le regard que vous portez sur le comportement de l'animal et son monde ait changé ». Afin de clarifier notre démarche, et d'en percevoir la finalité : mieux comprendre l'homme au travers de représentations et comportements en Nature, nous vous présentons une situation expérimentée par Delfour. Ce qui est intéressant en soi n'est ni le résultat, ni uniquement le questionnement qu'il soulève, mais la démarche mise en œuvre, l'état d'esprit qui a conduit à ce type d'expérience : le dépassement d'un dualisme Homme/Nature, l'acceptation d'un regard nouveau sur l'autre. Car accepter de voir une forme « d'intelligence » ailleurs, chez l'animal, chez tout être vivant, c'est peut-être rendre ce monde encore plus intelligible. Bien évidemment, nous ne pouvons cautionner ce type d'expérience réalisé dans des marinariums et nous aurons l'occasion de montrer qu'à la façon d'un Konrad Lorenz, l'observation en milieu naturel et de loin la plus « naturelle », respectueuse et vraie. Mais ceci n'est pas notre objet.

« Delfour a mené ses expériences dans un aquarium, avec des orques. Résultats ? Une orque à laquelle elle avait mis une tâche sur le front est allée plusieurs fois se frotter contre le bassin pour l'enlever. Une autre, à qui elle n'avait pas fait de tâche, s'est mise à jouer avec son reflet, à tirer la langue, à faire toutes sortes de bulles différentes... « Ce qui est important, c'est la répétition de ces comportements, souligne Delfour. Quand vous placez une caméra au-dessus d'un groupe de personnes humaines, 90 % des individus font un coucou de la main. De même, si vous tendez un miroir à des mammifères marins, ils vont venir faire les zouaves devant ». Certains animaux auraient donc bien une conscience d'eux-mêmes. Encore faut-il reproduire certaines de ces expériences à

[27] Disponible sur : http://www.intervivos.fr 2008 Page « Accueil du site – Inter Vivos : une approche innovante en éthologie et psychologie animale ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

plus grande échelle, et comprendre comment émerge ce phénomène. Et ensuite ? « Le but n'est pas de comparer une conscience humaine et une conscience animale. Mais nous supposons que cette forme particulière de « conscience de soi » de l'animal est nécessaire à la conscience des autres, et pourrait intervenir dans des rapports de tromperie ou d'empathie - dans les groupes animaux. Certains actes chez les animaux seraient intentionnels »[28]. Nous pensons qu'étudier l'Homme en Nature ne peut se dissocier d'une autre approche du monde vivant, que ce soit au travers de l'ethnologie comme des représentations des peuples natifs. Les sciences sociales ne peuvent faire fi de l'étude de l'animal et de la Nature en général. Les nouvelles théories en sciences physiques et quantique parlent d'ailleurs d'un « Tout »… Il semble que plus nous découvrirons et comprendrons ce qu'est l'animal, la Nature, plus nous pourrons révéler notre propre dimension d'être humain. « Une caractéristique de la notion classique du propre de l'homme est de concevoir ce dernier comme une caractéristique immuable, qu'elle soit spirituelle (l'homme a une âme, pas l'animal) ou naturaliste (l'homme parle, pas l'animal). A la place, je propose de penser le propre de l'homme comme une notion qui est essentielle à l'humain pour penser son identité spécifique mais qui reste fondamentalement historique et culturelle[29] ». Dans sa démarche scientifique, Lestel montre ce qui est essentiel à la conception et à la compréhension de l'unité, de l'homme, mais il souligne bien que ceci ne vaut que pour un point de vue, « historique et culturel », que nous allons tenter de dépasser.

3.8. DES DIFFICULTES DANS LE TRAVAIL

3.8.1. Des femmes et des hommes… et de l'Homme ? Généraliser ou valoriser l'inédit

A la question de Geertz : « … comme une crainte du particularisme, une crainte du subjectivisme, une crainte de l'idéalisme, et, bien sûr, pour les résumer toutes en une sorte de *Grande Peur* intellectualiste, la crainte du relativisme. Si la pensée est tellement au-dehors dans le monde que cela, qu'est-ce qui garantit sa généralité, son objectivité, son efficacité ou sa vérité ? » (1986, 190), nous ne pouvons répondre que par la conscience que le chercheur place dans la création de la connaissance, de l'émergence de l'idée à la réalisation finale du projet. La création d'une connaissance suppose une nouveauté valable dans le contexte dans lequel elle s'inscrit. Dans notre travail, nous ne cherchons pas à démontrer un « fait social global » dans un premier lieu, mais à reconnaître la particularité

[28] « Ce que cache le miroir : la reconnaissance de soi chez l'animal », Delfour Fabienne et Carlier Pascal. Disponible sur : http://www.vivantinfo.com/uploads/media/Reconnaissance-soi_01.pdf

[29] « Portrait de l'humain comme animal particulier qui se pense comme animal spécial », par Dominique Lestel. Article publié par le Groupe STP (Sujet, Théorie et Praxis). Texte des séminaires et travaux de recherche – Vol. 5 (2002). Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme, novembre 2002. Disponible sur http//artslivres.com/ShowArticle.php ?Id=297

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

récurrente de certains individus, dans leur façon d'appréhender le monde et d'entrer en relation avec lui, dans leur façon de se transformer aussi. Mais nous verrons que quelque chose de plus profond, de plus général et plus généralisable peut aussi émerger de cette particularité, et nous permettre de dépasser le cadre de l'individu pour nous replonger dans l'humain. Dans l'élaboration d'hypothèses, dans la synthèse et l'écriture, nous essaierons d'entretenir un « doute permanent » (Céfaï, 2003), loin de toute certitude, nécessaire à la remise en cause et à la poursuite de la réflexion. Une de nos alliées sera la réflexivité que Céfaï énonce très bien ainsi : « La réflexivité dans le travail est immanente à un sens des interactions, guidant le jeu des anticipations que les autres ont sur soi et que l'on a sur les autres ; elle joue comme un exercice de lucidité pour ne pas projeter ses désirs et ses attentes au point de les halluciner dans le monde ; elle passe par une distanciation des représentations sociales pour ne pas confondre des discours et des actes et faire la part du crédible et de la fabulation (…) Elle est un sens de l'imagination qui s'autolimite à l'épreuve des expérimentations et des conversations » (2003, 524). Rechercher presque profondément la nature intérieure des choses, dans la rencontre, dans l'entretien, dans le discours, dans ce qui nous invite et nous incite à écrire, à partager avec le lecteur. Faire immerger l'inédit, ce qui à un moment donné veut se faire écho. Ou comment, à partir de la motivation et l'intérêt du chercheur, natifs de son histoire personnelle, participer à la connaissance en sciences humaines et sociales.

Maxwell différencie générabilité *interne* et *externe* : « la générabilité interne se rapporte à la générabilité d'une conclusion à l'intérieur de l'environnement ou du groupe étudié, tandis que la générabilité externe se rapporte à la générabilité au-delà de cet environnement ou du groupe » (1999, 175). Si la générabilité interne constitue une part essentielle de la validité de notre recherche, en revanche et comme le précise Maxwell, « la générabilité externe n'est pas souvent une question cruciale pour les études qualitatives » (1999, 176). Cependant, un des objectifs de notre travail est bien de comprendre l'Homme dans sa relation à la Nature, au moins dans la société moderne. En nous appuyant sur différents auteurs de champs disciplinaires différents, nous souhaitons élargir nos résultats à une réflexion plus globale, dépassant ainsi les représentations et avis des seuls en-quêtés sur ce qu'ils pensent, sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils vivent, ce qu'ils en disent, et ce qu'ils pensent que les autres font, lorsqu'ils apportent une réflexion générale sur l'humanité. Maxwell précise que les études qualitatives peuvent-être généralisables au-delà de l'environnement ou de la population étudiée, comme le soulignent certains auteurs dans des argumentations complémentaires telles que : « les études qualitatives sont souvent ce que Judith Singer appelle une *générabilité d'évidence* : il n'y a aucune raison évidente de ne pas croire que les résultats sont valables plus largement » (1999, 176), ou bien ce sont les caractéristiques même de la recherche qui peuvent rendre cette généralisation plausible : « les propres estimations de générabilité des répondants, ampleur présumée du phénomène, confirmation par d'autres études, etc. ». Ainsi, nous ne prétendons pas apporter par notre recherche une réponse sur le « monde humain », mais nous donnons au moins des éléments qui peuvent fournir un éclairage complémentaire, par notre recherche anthropologique sur les relations de l'Homme à la Nature.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.8.2. La distance à son sujet d'étude[30]

3.8.2.1. **« Je »**

Je laisse pour quelques lignes un « nous » qui ne me permet pas d'exprimer pleinement une parole personnelle, subjective, voire intime. Le « nous » serait possible avec l'effort de la pensée et de l'écriture, mais il ne me semble vraiment pas approprié ici.
Parce que je suis moi-même plongée depuis longtemps dans ce terrain que j'explore - le monde aquatique et la rencontre avec la vie sauvage au travers d'expériences à part -, il me faut prendre la distance nécessaire pour approcher à nouveau ce que je veux étudier et saisir. Seulement, cette distance que j'instaure par obligation ne doit finalement pas devenir un frein. Etre du terrain est peut-être une chance, voire une grande chance, il faut seulement trouver la juste mesure de la distanciation à son sujet. La difficulté est de rester attentive, vigilante, de comprendre certaines choses d'emblée parce qu'on les a soi-même vécues, tout en se méfiant à juste titre de cette résonance ou de ce miroir qui nous renvoie à notre propre vécu. Je n'ai pas non plus à vouloir mettre en mots et donner du sens trop vite parce que ma propre expérience se retrouve par fragment un peu dans toutes les autres, avec des différences certes, mais aussi un fond proche, si ce n'est commun.
Par contre, dans l'étape de l'interprétation, je ne vais peut-être pas hésiter à écrire pleinement, à aller jusqu'au presque bout d'une réflexion. Il ne s'agit pas de démesure mais oser en toute conscience pénétrer dans la finesse de la subjectivité, celle qui me permet d'approfondir et d'aller plus loin, et même si j'emprunte alors ici un peu de mon vécu, je ne pense pas être dans l'erreur. Car il ne s'agit pas ici de problème de distanciation culturelle pour comprendre l'autre dans sa culture, mais bien de ressentir le plus justement possible ce que l'autre m'a dit. On vit au cours de l'entretien une forme d'empathie que l'on retrouve alors dans la phase de l'écriture, comme le souvenir de ce qui relève de l'émotion, celle qui accompagne la discussion dans le partage d'un moment, et l'émotion qui accompagnait l'expérience que j'entends, qui m'est contée. Je pense qu'il est sain et normal de chercher à pousser l'analyse, déjà pour valoriser ce que l'enquêté exprime, mais c'est surtout un juste retour pour le temps que l'autre m'a consacré et pour ce qu'il m'a laissé entendre. Si l'autre se confie, c'est pour me dire l'intime, si je ne l'utilise pas, alors il a perdu son temps et moi aussi. Et pour travailler ces paroles « inédites », je n'ai pas trouvé d'autre outil que ma propre subjectivité. Que l'on soit bien d'accord, je parle ici d'une analyse que l'on cherche à conduire le plus loin possible, quand on dépasse les mots entendus pour traduire les mots éprouvés, ou ressentis. Cette étape est peut-être la dernière d'un travail essentiel sur les représentations, sur qui ? les partagent et sur ce qui me rapproche ou m'éloigne de ces personnes. Nous suivons ici la démarche de Geertz qui écrit : « *Traduire* ne veut pas dire une simple refonte de la façon dont les autres présentent les choses afin de les présenter en termes qui sont les nôtres

[30] Vous permettrez que je parle ici à la première personne du singulier.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

(c'est ainsi que les choses se perdent), mais une démonstration de la logique de leur présentation selon nos propres manières de nous exprimer » (1986, 16).
Quand la confiance qui s'installe dans l'échange avec un en-quêté permet d'aller loin dans ce qu'il a à nous dire, quand il se livre, lâche les mots, parle sans se cacher, dévoile et délivre – « délivre » parce qu'il y a des choses dites alors qu'elles ne sont pas dites dans le quotidien de la vie par crainte du jugement d'autrui -, quand il prend plaisir même à revivre une expérience, quand ses mots expriment sa sensibilité, quand il me permet d'entrer dans l'intimité de son vécu, alors je suis ici la plus petite et la plus humble qui soit. Je ne m'efface pas, non, mais je reçois comme un cadeau la parole de l'autre. Il n'est pas alors besoin de dire « merci », même si on le dit quand même à un moment ou à un autre, mais on est ici dans un juste accord, un moment d'écoute et d'échange qui devient plaisir pour celui qui donne et celui qui reçoit.

3.8.2.2. De l'expérience du chercheur
De l'enrichissement personnel à celui de la recherche

Nous évoquons ici la problématique de l'implication du chercheur dans le domaine de la recherche qualitative. Mais les réflexions et positions engagées ici pourraient s'appliquer à d'autres formes de la recherche. Maxwell considère qu'en séparant sa recherche d'autres aspects de sa vie, un chercheur « se prive d'une source importante d'éclairages, d'hypothèses et de vérification » (1999, 60). Il cite les travaux et réflexions de différents auteurs à ce sujet, par exemple : « Anselm L. Strauss présente ce qu'il appelle les données d'expériences – la connaissance technique du chercheur, l'arrière-plan de la recherche et les expériences personnelles : « Ces données d'expériences ne devraient pas être ignorées en raison des canons habituels régissant la recherche (considérant l'expérience personnelle et les données d'expérience comme des biais probables de recherche) parce que ces canons valorisent les données empiriques objectives. Nous disons plutôt : « Fouillez dans votre expérience, il y a potentiellement de l'or » (1999, 60[31]).
La recherche offre certes un enrichissement personnel, que la vie personnelle du chercheur enrichit inévitablement quelque part à son tour. L'aller-retour opère dans des frontières imprécises, et la recherche arrive aussi comme aboutissement, à un moment donné, d'un parcours personnel :

> « Il est clair, quand on lit votre cv (*curriculum vitae*), que votre thèse arrive au bon moment, dans une forme de synthèse de votre parcours de vie »[32].

[31] Strauss A.L., « Notes on the nature and development of general theories », in *Qualitative Inquiry*, N°1, 1995, p.11
[32] Remarque faite par une consultante en accompagnement pour l'emploi, responsable d'un cabinet conseil, lors d'une formation à la valorisation du doctorat pour l'insertion professionnelle à laquelle nous avons participé en 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Mais jusqu'où pouvons-nous accepter l'expérience personnelle dans le projet même de la recherche, jusqu'à quel niveau d'implication ? Et comment intégrer l'expérience du chercheur dans la production de la recherche, dans quelles étapes, et pourquoi ? Qu'est-ce qui pourrait justifier cette position ? Lavigne précise : « Aujourd'hui encore, bien qu'un courant social pousse à la réapparition du « je » dont on se méfie tant en science, un discours dominant positiviste, notamment dans le champ de la « psychologie scientifique » universitaire française, privilégie la séparation sujet observant et sujet observé. Cette tendance opère un rapport d'exclusion et de hiérarchisation entre la « connaissance » scientifique dite objective et la « croyance » populaire, le sens commun, censés être imprégnés de subjectivité » (2007, 23). Nous avons longuement précisé notre position quant à la notion de subjectivité et de non-neutralité. Lavigne soulève d'autres risques possibles : « Sont évoqués les risques, pour le chercheur, d'être absorbé, happé, séduit dans et par son objet de recherche, lors de son implication ou de son immersion » (2007, 25). Nous avons quelques arguments contraires à ce point de vue et qui viennent défendre la position du chercheur impliqué dans l'objet de sa recherche :

- Nous pensons en effet qu'un chercheur qui envisage sa recherche avec son expérience, qui accepte ce « rôle » et ce « défi », a déjà réalisé un effort de distanciation avec son objet. Pouvoir concevoir et produire une recherche avec méthode, en alliant soi et l'autre, c'est faire preuve non seulement d'ouverture et d'empathie mais de perspicacité et de discernement. Le fait simplement d'être conscient permet sans doute cette première mise à distance, le fait de se regarder soi-même autrement avec tout ce que cela peut impliquer de retour sur soi. Alors que le chercheur, en général, n'est jamais à l'abri d'une implication plus ou moins consciente dans sa recherche et ne peut mesurer de façon absolue tous les paramètres venant influencer « malgré lui » les résultats. Et les prises de consciences à ce sujet, de cette absence de neutralité et de pure objectivité, concernent de nombreux champs de la science. Varvoglis donne un exemple du besoin d'atténuer cette frontière entre chercheur et objet de recherche afin de faire émerger de nouveaux possibles et de nouvelles lectures sur le monde : « En fusionnant le rôle de l'explorateur et celui du sujet, en encourageant des investigations à la fois personnelles et scientifiquement rigoureuses, subjectives mais à valeur universelle, une nouvelle attitude dans la recherche serait introduite qui correspondrait mieux aux phénomènes psi[33], phénomènes qui se trouvent, justement, à la frontière de l'objectif et du subjectif, de la découverte et de la création, de la psyché et de la matière » (1992, 226).
- Le chercheur qui s'implique a au moins un avantage : celui de pouvoir mesurer du mieux possible son implication, après l'avoir acceptée et reconnue, d'en comprendre le processus tout au long de sa recherche, les risques possibles, risques ici conscientisés voire évalués. Disons simplement que ce chercheur « sait » ce qu'il engage et comment il l'engage. Ceci relève d'une attitude d'humilité et d'intégrité. C'est d'abord une affaire avec soi avant que d'être celle de la recherche.

[33] Les phénomènes « psi » correspondent aux phénomènes para-normaux.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

- Un autre avantage se situe dans l'analyse du discours des enquêtés. Dans un travail qualitatif d'exploration et d'interprétation, le chercheur qui a vécu une expérience proche de celle des en-quêtés, évitera d'effectuer un transfert, et il peut au contraire affiner son analyse parce que son expérience lui offre des clefs, des points de vue, des réflexions et des interrogations qui peuvent être relativement différentes de ceux des en-quêtés dans le contexte d'une situation similaire vécue. Le travail en est peut-être plus difficile et délicat, tient en alerte, mais élargit les possibilités d'appréhension et de compréhension de l'autre. Dans le contexte d'une telle recherche, la meilleure façon d'analyser des données et de construire une connaissance, ne se situe t'elle pas dans cette cohérence que le chercheur maintient tout au long de son travail, une cohérence non seulement au niveau pragmatique et « méthodologique », mais surtout une cohérence avec lui-même ?
- Dans le cadre par exemple d'une recherche qualitative portant sur un nombre limité d'enquêtes, et sur un thème de recherche suffisamment singulier pour que les « cas » soient peu nombreux, le chercheur se prive alors, en « écartant » sa propre expérience, d'un vécu atypique qui vient « renforcer » ces exceptions. Le chercheur devient ici un témoin privilégié. Il est une « preuve » de la réalité de l'autre, de cet autre qui, par son expérience « hors-norme », fait craindre de bousculer les normes établies et se confronte parfois à la sévérité du jugement de la société. Le chercheur peut ainsi trouver les mots les plus justes, les plus proches de la réalité de l'autre, les plus pertinents, parce qu'il connaît. Il ne cherche pas à convaincre, ce n'est pas absolument son rôle, mais il apporte une nouvelle connaissance, celle qui vient témoigner des représentations d'une minorité, tout aussi « valable » et « vraie » que celle de la majorité. Il apporte potentiellement aussi des implications élargies à d'autres domaines que celui de sa propre recherche.
Bouvier précise que « l'analyse sociologique, en prenant ses distances avec les mythologies du progrès et leurs volontarismes intégratifs et productifs, peut trouver « naturellement » du côté de l'étude des sociétés situées à l'écart ou en décalage avec le technicisme contemporain l'occasion de réinterpréter ses manières de faire. Les acquis de l'anthropologie, en particulier sa façon d'observer les faits sociaux, peuvent apparaître, aujourd'hui, comme un lieu de ressourcement. Ceci d'autant qu'est patente la déserrance des systèmes d'explication généraliste appliquée aux normes, aux équilibres et aux dynamiques de la modernité » (2003[34]). Mais ce décalage avec le technicisme contemporain qui vient apporter au sociologue de nouvelles possibilités dans ses « manières de faire », n'est pas seulement issu d'autres sociétés, il est aussi présent dans des minorités, d'ailleurs et d'ici, et dans la propre société du chercheur. Une société moderne porte en son sein des individus qui vivent autrement, ont d'autres représentations que celles communément admises, et il

[34] Pierre Bouvier, « L'objet de la socio-anthropologie : Crise, déstructuration, recomposition, perdurance », *Socio-Anthropologie*, N°1, L'objet de la Socio-anthropologie, 1997, [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003. Disponible sur : http://socioanthropologie.revues.org.document27.html. Consulté le 19 février 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

n'est pas nécessaire « d'aller voir ailleurs » pour les rencontrer, peut-être juste avoir envie de les voir et de les entendre. Et si l'anthropologie apparaît de par ses « méthodes » comme un lieu de ressourcement pour la recherche, elle est aussi inscrite dans la dynamique du changement social, et voit apparaître de nouveaux courants, d'autres postures méthodologiques comme celle qui s'oppose à la séparation chercheur/objet et voit au contraire « la rencontre qui considère l'aspect nécessaire et dynamisant de l'implication du chercheur et de l'utilisation de la subjectivité (donnée fondamentale de l'expérience de la recherche) comme levier et instrument de connaissance » (Lavigne, 2007, 25). Il n'existe pas non plus une recherche définie dans toute sa structure pour traiter d'un fait. Il appartient à chaque chercheur de spécifier sa « méthode », non seulement parce que chaque sujet porte ses particularités, mais parce que chaque chercheur est un « phénomène » à lui seul.

Lavigne, dans sa recherche psychosociologique sur le handicap de la surdité et particulièrement sur la « parentalité parent/enfant sourd », analyse son implication puisqu'elle est elle-même mère d'un enfant sourd. En étudiant les réactions de ses collègues chercheurs à propos de son travail, elle recueille des arguments dissuasifs voire une « interdiction » du fait de son « implication personnelle » et de son « manque de recul », de sa « pensée viscérale (s'opposant à la pensée cérébrale) », impure, entachée d'affects, de passion, ramenée au corps, à la matrice, à la nature » (2007, 31), de son capacité désormais à faire de la recherche sur le handicap et à enseigner puisqu'elle a « avoué » être maman d'un enfant handicapé et qu'elle n'est plus neutre – à la lecture de ses propos nous avons le sentiment désagréable d'être dans une société toujours dans le jugement et la sanction à l'encontre de la différence et dont les préjugés sont implacables. A l'inverse, Lavigne a recueilli des réactions l'incitant à poursuivre ses recherches, réactions certes minoritaires mais qui ont souligné des points importants : sa position d'antériorité en tant que chercheuse sur le handicap vis-à-vis de la naissance de son enfant sourd, le caractère « exceptionnel et privilégié » de sa double position, « la mise en avant de l'aspect nécessaire de l'implication du chercheur dans son objet », le « devoir d'acceptation de sa subjectivité ».

Pour Lavigne, la problématique du chercheur impliqué dans son objet de recherche soulève une dualité intéressante et productive : « Les partenaires des couples : destin et neutralité, immersion et distanciation, ou encore implication et rigueur de l'analyse, loin de former un « mauvais mélange », cohabitent tout à fait heureusement dans la mesure où ces rapports à l'objet de recherche tantôt s'excluent, tantôt se rencontrent et s'équilibrent, pour permettre une production dynamique, par un jeu de va-et-vient » (2007, 37). C'est en tout cas une démarche scientifique à ne pas réfuter totalement. Seul le changement, le nouveau, permet l'avancée de la recherche. La prise de risque en fait partie, elle dynamise et renforce ou altère des « convictions », elle met à l'épreuve, elle transforme. Se confronter au nouveau c'est accepter de voir autrement. Il appartient à chacun ensuite de prendre position avec son libre-arbitre, mais l'expérience aura été tentée de rendre une recherche pertinente. Ce qui pourrait paraître une faiblesse, une faille dans le travail du chercheur, voire un argument de non validité, devient alors une force de distanciation et d'argumentation parce que son

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

implication se veut justement d'être reconnue, évaluée, estimée, garante d'une honnêteté intellectuelle.

3.8.2.3. **Nos implications comme « matière » pour notre recherche**

Puisque, comme précise Lavigne, « le devoir d'aveu : l'incitation, voire l'injonction au devoir de transparence » (2007, 31) semble un élément important aux yeux de ceux qui de l'extérieur observent et évaluent le travail du chercheur tout particulièrement impliqué dans sa recherche, nous nous devons de préciser et de souligner les différents niveaux d'implication qui nous concernent. Mais ce n'est sans doute pas tant par rapport à ce regard extérieur que par volonté personnelle, refusant ce que Le Grand nomme « un faire-semblant de la désimplication » (2006)[35] par souci d'objectivité en sciences humaines. Comme nous l'avons précisé, notre recherche n'arrive pas « par hasard ». Elle correspond à un parcours et un cheminement de vie, à tout ce qui à un moment donné se met en étroite relation et demande à être élucidé, compris, saisi autrement que par notre seule réflexion personnelle. Elle est un besoin de comprendre dans la rencontre et la confrontation avec l'autre, avec les autres, les en-quêtés, des auteurs de champs disciplinaires différents, tous ceux qui, directement ou indirectement, s'intéressent et apportent leurs propres remarques, expériences ou analyses en lien avec notre sujet. Notre projet est intéressé, soulignons-le.
Parler de notre implication, la dévoiler d'abord, puis tenter d'en cerner les contours, les manifestations, est selon Le Grand une fragilisation possible, un risque potentiel face à la position épistémologique classique : « Mettre à jour des éléments d'implication correspond trop souvent à jeter un discrédit sur une production intellectuelle, la déshabiller, la « mettre à nu » (…) Tout se passe traditionnellement comme si « analyser des implications » enlevait quelque chose à l'analyse produite : le message implicite serait le suivant : « vous avez cru faire ceci mais en fait tout cela est sous tendu par ... » Que ce soit les conditions institutionnelles, les méta-discours philosophiques, les positions de classe, les motifs refoulés (désirs...), on voit que cela s'apparente trop souvent à une dénonciation qui vient invalider » (2006). Cependant, nous pensons que cette position que nous défendons est incontournable, par rapport à notre parcours, par rapport à notre sujet, à la façon dont nous récoltons la matière et comment nous l'exploitons. Cette mise à jour de notre implication, si elle se place à contre-courant du savoir institué, peut apporter, sans prétention aucune et modestement, un autre regard sur la création d'une connaissance de par sa « potentialité heuristique » (Le Grand, 2006).
Au regard des recherches menées par Lavigne et des propositions de Le Grand, nous précisons maintenant notre implication : en terme de chronologie, nous insistons sur le fait que nos expériences personnelles se situent très

[35] « Implexité: implications et complexité ».
Disponible sur : http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexité.html octobre 2006. Consulté le 19 mars 2009

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

antérieurement à notre recherche (notre expérience la plus « forte » dans la relation avec un animal sauvage date de l'année 2001). Comme nous l'avons vu ci-dessus, cette position d'antériorité a légitimé la recherche de Lavigne. Notre implication se situe à différents niveaux de l'élaboration de notre recherche : dans l'en-quête sensible que nous menons, dans la rencontre avec l'autre, une rencontre dans la proximité, l'intimité et la subjectivité, dont Giami (2001) estime « qu'une considération sérieuse [à propos de la nature et de l'étendue de l'implication dans un travail scientifique] encouragerait un peu plus de modestie dans le désir d'objectivité absolue et nous rappellerait les limites dans notre quête de la connaissance [36] ». Elle se situe aussi dans l'écriture même, dans cette part autobiographique au travers d'un journal personnel dont nous utiliserons le contenu « tel quel », et avec ce même souci de rigueur que pour l'étude d'autres contenus, en reprenant des extraits de commentaire de films documentaires animaliers que nous avons réalisés, des articles de presse. Nous ne pouvons déterminer précisément les degrés d'implications qui relèvent de ce que Le Grand nomme « l'implexité » : « Par « implexité » j'entends donc cette dimension complexe des implications, complexité largement opaque à une explication. L'implexité est relative à l'entrelacement de différents niveaux de réalités des implications qui sont pour la plupart implicites (pliées à l'intérieur) » (2006), mais nous donnons les éléments de notre implication, avec le plus de clarté possible. Nous nous situons sans doute dans une partie de l'analyse de contenu, pour celle qui nous concerne plus directement, dans une dimension d'« auto-maïeutique implicationnelle », c'est-à-dire pour Le Grand « une démarche et une écriture d'accouchement de soi explorant explicitement diverses implications personnelles dans une visée d'élucidation heuristique et d'autonomisation créative de la recherche » (2006). Ce qui, dans le cas de l'implication du chercheur, dans sa méthodologie, se situe entre autres dans l'utilisation des histoires de vie et dans l'écriture de journaux personnels (2006).
Lavigne précise que pour sa recherche, pour les collègues qui ont défendu sa position, qui l'ont considérée comme la personne la mieux placée pour travailler sur le handicap, « l'incitation qui m'a été faite de déclarer et de « faire avec » ma parentalité est argumentée non pas par un devoir d'honnêteté, mais par le fait que mon identification donnerait « plus de poids », « plus de force » à mes résultats » (2007, 33). A la fois à l'intérieur et à l'extérieur, double rôle, double difficulté, double complexité sans doute, un rendez-vous avec le « eux » et avec le « je », sans compromis, entièrement, sans équivoque, « franchement », mais au final une autre dimension et une richesse toute neuve relative à un objectif précis, celui du sujet de notre recherche.

---

[36] Traduction personnelle : "*A serious consideration of this question [about the nature and extent of human involvement in scientific work] may encourage a little more modesty in the desire for absolute objectivity in science and remind us of the limitations in our quest for knowledge*".
Giami Alain, « Counter-transference in social research : beyond Georges Devereux », *Papers in Social Research Method – Qualitative Series*, n° 7, 2001, Ed. MW Bauer, London School of Economics, Methodology Institute. Disponible sur : http://ethnopsychiatrie.net

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.8.3. Des écueils ?

3.8.3.1. **L'entretien et l'entre-tien**

Nous savons qu'en travaillant sur de la « matière » humaine, nous rencontrons une infinité de composantes et de créations possible dans la relation (il en est sans doute de même avec tout autre vivant quand le registre, quand le canal de transmission est trouvé). Etre, presque dans l'absolu, surtout « juste », en accord avec soi-même pour se permettre cette rencontre à l'autre. « Et comme pour toutes les affaires humaines impliquant la raison pratique, la réflexivité n'est pas tant un choix en toute conscience entre alternatives clairement déterminées qu'un sens de la prudence, du bien et du juste inhérent à ce que l'on fait, en situation avec les autres » (Céfaï, 2003, 527). Nous acceptons, dans un espace-temps, de nous entre-tenir avec les don-neurs d'informations. Nous aborderons au cours de notre recherche la notion d'ego. Un des en-quêtés, chamane, dit à ce sujet : « *L'illusion humaine n'est pas essentielle* mais l'essentiel c'est de reconnaître que l'on a besoin de boire et de manger pour vivre sainement, que l'on a besoin de respirer, et tout ce qui n'est pas contrôlable, vivant, est essentiel. Le reste… *tout ce que l'on peut contrôler, c'est l'ego* ». Quel est donc cet ego qui inter-vient dans la rencontre ? Celui qui, construit sur des représentations, des expériences positives ou négatives, à partir de « formes-pensées » (Givaudan, 2006), dirige le mental et prend le dessus sur le cœur, sur l'intuition première, sur tout ce qui nous empêche de lâcher les rennes du pouvoir et d'être, confiant ? Dans l'entre-tien se tisse un lien, éphémère mais ô combien essentiel. De quelle nature est-il, quelle tension exerce-t-il sur ses extrémités, quel est son niveau d'élasticité ?...
Dans le prolongement des analyses de Céfaï, nous pensons que la réceptivité peut être une alliée pour permettre, entre autres, à l'en-quêteur de préserver « une forme de bon sens, qui permet de sentir les activités de manipulation des enquêtés et de deviner leurs stratégies de dissimulation, qui met la puce à l'oreille quand un témoignage sonne faux ou qui incite à la circonspection quand tout paraît trop clair » (2003, 525). Mais de là à dire que nous l'avons expérimenté dans ce registre, ce ne serait pas juste. Est-ce à penser que nous sommes naïve ? Nous pouvons seulement dire que notre recherche, par son sujet, par sa « stratégie » dans le déroulement de l'entretien, offrait, comme nous l'avons longuement explicité, un espace ouvert, simple, de confiance, de parole libre, parfois libérée, dans la confidence. Le discernement, sans porter un quelconque jugement, sans être une tension permanente qui aurait pu éveiller une crainte chez l'autre, et par là même une distance, un retrait, voire une dissimulation, et bien ce discernement, intuitif en priorité, nous a permis d'apprécier, avec autant de justesse possible, de différencier et de mettre à distance l'expérience de l'en-quêté avec notre propre expérience, parfois proches.
Notre attention, notre énergie, se sont ainsi davantage placées à ce niveau de discernement plus que dans la recherche de la compréhension d'un jeu de pouvoir qui, de toute façon, est naturel dans une rencontre à l'autre. Mais ce pouvoir, allié à la puissance, est avant tout une maîtrise, celle d'être et d'agir dans une relation sans prendre le dessus sur l'autre et sans laisser l'autre prendre

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

le dessus sur soi, ce qui entraînerait un déséquilibre et fausserait la qualité de l'information. Le duo est comme une danse, et chacun a son rôle à jouer, mais dans le jeu, et le « je » bien différencié, dans le rôle, il ne faut pas y voir une falsification, un montage, quelque chose qui n'est pas de la réalité, juste là pour une situation donnée avec le discours attendu. Le jeu est celui de l'en-quêteur et de l'en-quêté, dans le donner et le recevoir, parfois inversé. La danse se fait bien à deux, un cavalier, une cavalière et parfois les rôles s'inversent, mais la teneur, le fond, la profondeur des informations recueillies, elles restent les mêmes. Cette réversibilité des positions est à accepter. Seule la forme, la façon de le livrer peut changer, dans l'attitude, dans l'émotion, dans le jeu corporel parfois, dans la façon d'être, plus ou moins aisée, quand on est dans une rencontre.
Ainsi, nous n'avons pas essayé de comprendre dans quelles relations de pouvoir nous nous trouvions pris, quelles méfiances ou quelles suspicions nous pouvions lever chez l'autre (Céfaï, 2003, 567). Notre travail d'en-quête n'est pas une collecte de données pour sonder une opinion à grande échelle, pour apporter de la matière à un bureau d'étude. Nous travaillons dans l'intime et sans voile. Alors le jeu qui cherche à dévoiler l'autre n'a plus vraiment lieu d'être, en tout cas de l'en-quêté vers le chercheur, parce qu'il sait, parce qu'il sent aussi le pourquoi de notre activité, ce qui sous-tend notre travail. Notre relation au don-neur d'information reste quelque chose de profondément personnelle, notre part intuitive et notre discernement ne peuvent être évalués. De ceci, nous pouvons dire qu'il appartient et relève encore de l'objectivité et de la subjectivité du chercheur.

3.8.3.2. **Entre subjectivité, objectif de cohérence et de sens**

Etablir la cohérence du discours quand on travaille sur un sujet sensible, de par sa problématique, de par sa matière, c'est flirter en permanence avec la subjectivité. C'est une évidence, à répéter, mais comme en-quêteur, nous n'arrivons jamais sur le terrain la tête et le cœur vides. Par le choix de notre sujet, nous avons orienté notre méthodologie, nos entretiens suivant une logique, une perception du monde, notre représentation. La situation où la subjectivité sera peut être la plus mise à l'épreuve, c'est dans la rencontre avec le chamane, sur les sujets concernant l'évolution spirituelle, les expériences extraordinaires. Pour Meinrad, « le réel objectif visé par la métaphysique se situe à deux niveaux : ce sont d'abord, par-delà les simples apparences, les êtres concrets de l'expérience sensible, autrement dit les corps et les forces de la nature. Mais ce sont aussi, sur un autre plan, les êtres suprasensibles : l'âme, la vérité, les relations, etc. La psychologie nous enseigne que notre saisie du monde sensible n'est pas originaire et naïve, mais toujours, dans une certaine mesure, élaborée par notre appareil sensori-récepteur, voire par toute notre culture et notre personnalité. Mais l'écran de ma subjectivité qui enveloppe la réalité extérieure dans l'acte même de la perception n'est pas consciemment perçu, d'où l'illusion d'une saisie immédiate et naïve » (1998, 14). Nous voyons là toute la difficulté, quand bien

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

même nous avons conscience de son inévitable présence à évaluer en totalité notre subjectivité, à en déjouer tous les mécanismes et effets.
Notre recherche, notre en-quête de terrain, dans des opérations empiriques, produit une matière propice à une connaissance, mais encore faut-il qu'elle soit « recadrée » dans un contexte d'interrogations, de problématiques et d'hypothèses qui relèvent du champ des sciences humaines et sociales. Quel que soit le travail de terrain, son thème, son espace-temps d'investigation, de l'individu à la société, de l'ici ou de l'ailleurs, il reste imprégné de celui qui l'anime. Mais c'est par ce qu'il offre ensuite de nouvelles interrogations, par ce qu'il peut nourrir dans d'autres champs, qu'il participe aussi d'une connaissance plus objective et fondamentale.
Céfaï précise l'importance de la prise en compte de « la dimension inductive et abductive de la connaissance empirique, de l'ancrage corporel de la dynamique des investigations et des interactions sur le terrain et de la qualité affective et sensible des données qui en résultent » (2003, 515). La singularité de notre travail sur le terrain et notre « implication personnelle sur les sites naturels des enquêtés » doivent être précisées et se positionner par rapport à d'autres modes de production de connaissance en sciences sociales. Cette objectivité de principe pourra ainsi rétablir l'équilibre nécessaire dans notre recherche, entre rigueur et souplesse.

3.8.4. Non linéarité et flexibilité

3.8.4.1. **Entrecroisement**

Les thèmes abordés vont se croiser et s'entrecroisent tout au long de la recherche et de l'écriture. Ainsi, la peur moteur de la destruction de la nature ou de sa propre nature, la peur de l'autre ou la peur de soi ; la notion de transformation de soi qui se trouvera abordée ou développée tant dans la partie consacrée au chamanisme qu'en synthèse des relations de l'Homme à la Nature…
Mais c'est bien parce que tout est lié, interdépendant, que nous ne pouvons tenter de comprendre une notion en une seule et même analyse, la réduisant à un chapitre ou un sous-chapitre. Ceci est aussi étroitement lié aux propos des enquêtés qui, en répondant à une question, nous livrent une multitude d'informations, en lien direct avec notre sujet, mais aussi tout simplement sur l'Etre.
Notre sujet de recherche est relativement « vaste ». Il est toujours possible de voir, d'approcher, de faire autrement. Nous avons opté pour un style d'approche, sans avoir la prétention de braquer tous les éclairages disponibles. Mais tout résonne, tout est résonance, et si un sentiment d'unité paraît au-delà de notre travail, alors nous pourrons penser avoir participé de la connaissance et du sens.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.8.4.2. **Une écriture qui évolue avec le chercheur**

Vous pourrez peut-être déceler dans cette recherche un décalage dans l'écriture, une écriture qui a commencé dès les premières en-quêtes, dès les premières semaines. Alors, en trois années de recherche, la tonalité, peut-être le style, la capacité à étudier la matière relevée sur le terrain, à l'analyser aussi, ont changé parce que nous avons justement découvert et vraiment appris à travailler comme chercheur en même temps que nous entrions au cœur de notre travail. Un décalage pourra alors se faire sentir suivant les parties, les chapitres.
Nous ne pouvons reprendre l'ensemble de notre recherche pour réécrire avec ce que nous sommes aujourd'hui. Ce n'est pas par manque de temps, même si ce facteur est important, mais c'est pour laisser dans notre recherche, la marque d'une évolution, dans son authentique. Ne pas se cacher, ne pas courir après une inaccessible perfection, accepter de mettre une fin, même si elle est provisoire à trois années de recherche. Poser un point et faire un bilan. Peut-être là une prise de risque, mais au moins, nous livrons ici dans une recherche sur l'humain, un bout d'humain, une part de féminin, d'un chercheur, qui évolue aussi par sa rencontre à l'autre. Double lecture possible.

Définitions[37]

Dans notre recherche nous nous intéressons et explorons les relations de l'Homme à la Nature. Le sens du mot Nature porte des significations différentes selon les sociétés, les conceptions philosophiques : l'Homme en est soit dissocié soit inclus en elle, ou bien, l'Homme et la Nature appartiennent à un Tout faisant référence à l'Univers. Levy précise que cette conception holistique, défendue par la géographie humaniste, comporte une dimension physique et métaphysique, et qu'elle est associée à la perception individuelle et à l'art (1989). Nous pouvons supposer que cette conception est aussi au niveau individuel, de l'ordre de l'expérience sensorielle et émotionnelle. Nous allons construire une connaissance à partir d'enquêtés, d'hommes et de femmes qui vont nous livrer leurs expériences et leurs représentations personnelles. Mais alors, parler de la Nature avec un « N » majuscule, ou un « n » minuscule ? Selon Morfaux, définir une idée ou un concept, c'est par l'analyse de sa compréhension en dégager l'essence ; l'essence d'une chose n'est pas tout ce qu'elle est, mais seulement ce qu'elle ne peut pas être » (1980, 75). Nous choisissons d'écrire le mot Nature avec un « N » majuscule car d'emblée c'est ce qui s'impose à nous, ou plutôt se pose. Peut-être est-ce tout simplement notre propre représentation qui s'inscrit ici. Alors considérons qu'il s'agit juste d'une empreinte, une signature, car quelque part nous prenons tout simplement position. Si nous devons choisir avec

[37] Le terme « Autre », que nous employons avec une majuscule, désigne toute forme de vie avec laquelle l'être humain peut être en contact, en relation et interragir. Cette définition sera compétée p. 507.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

détermination, nous pouvons dire que cette Nature nous permet d'englober un tout, le minéral comme l'organique, le microcosme comme le macrocosme, qu'elle EST. La grandeur du « N » majuscule sous-entend seulement cette dimension. Nous ne considérons pas ici que l'être humain en fasse partie ou pas. Là, nous laissons la parole à nos en-quêtés pour nous dire ce qu'ils pensent de la Nature et de l'Homme. Au travers de leurs expériences, nous nous rapprocherons de la définition empirique, « celle qui résume les connaissances acquises par induction, c'est-à-dire par l'expérience, sur un objet » (Morfaux, 1980, 75). En posant la question suivante à nos en-quêtés : « Pour vous, la nature, vous l'écrivez avec un grand « N » ou un petit « n » ? ». nous recueillons déjà nombre d'informations fort intéressantes qui nous laissent entrevoir l'étendue du « terrain » à explorer :

> « La Nature, avec un grand « N », comme *Dame Nature*. Ça représente *la vie, c'est notre mère nourricière* : on a un lien très fort avec la Nature et si on perd ce lien, on est mort ».
> Mme P.C., Chargée de Recherche en Ecologie des Récifs Coralliens.

> « Nous avons cet instinct d'aller vers la Nature car nous ne pouvons pas être séparés, *nous ne pouvons pas séparer la nature humaine de la Nature.* (…) Aucun élément ne peut résister à cette vibration d'amour. On est rien sans la Nature, *on fait un Tout*, et si on se défait de ce Tout là, on est mort ».
> M. SA.J, ancien chef d'entreprise. Naufragé secouru par des dauphins, il se consacre aujourd'hui aux mammifères marins et propose des conférences.

Nous avons ici un aperçu de ce que nombre de nos en-quêtés nous dévoileront par la suite dans leurs représentations et lien à la Nature. Nous pouvons même évoquer une forme de respect dans cette énonciation. La Nature n'est pas ici sacralisée, elle est seulement vécue et exprimée au travers d'un pressentiment, d'une intimité, d'expériences personnelles que nous aurons l'occasion de découvrir longuement plus après. Cette Nature représente aussi une source de potentiels illimités puisque qu'elle est à la fois à l'origine des inspirations et créations, la matrice même de ce que nous développons dans la matière. Elle est notre origine, notre fondement, le lieu de notre évolution, notre « avenir » comme nous la définit ce gérant d'un centre de plongée et moniteur, M. FC. Et spontanément ce père de famille évoque cette destruction que l'Homme opère sur la Nature avant même de la connaître vraiment :

> « J'écris la nature avec un grand « N ». Pour moi *c'est notre avenir* parce que l'homme n'invente rien et ne fait que copier. En médecine par exemple, tous les médicaments ont une base, à l'origine végétale. Le clonage, les étoiles de mer le connaissent depuis longtemps… La Nature a tout trouvé, et nous on doit l'exploiter mais on détruit la Nature avant de pouvoir l'exploiter ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous retrouvons ici ce que note Staszak à propos de l'étymologie du mot nature, à savoir la notion d'origine, d'essence même, de la constitution des choses et des êtres : « le substantif *phusis* (en grec nature vient de *phusis*) est construit sur la racine du verbe *phuomai*, dont le sens est actif : faire pousser, faire naître, produire. *Phusis* renvoie au processus de cette venue à l'être. Au sens premier, *phusis* signifie donc origine » (1996, 97).
Et puisque nous parlons de l'homme et de la femme, en tant qu'individualité, sensibilité propre, pensée, expérience, et interrogeons aussi la nature humaine et l'être humain en tant qu'espèce considérée par rapports aux autres espèces vivantes, nous choisissons pareillement de le nommer avec un « H » majuscule, l'Homme au sens large, l'*Homo sapiens*, cette Humanité. Et puis l'Homme et la Nature ne font qu'un pour les en-quêtés qui ne se différencient pas de la Nature. Deux d'entre eux préfèreront d'ailleurs évoquer la Nature avec un petit « n » parce que justement elle est une avec le vivant, avec l'Homme, et qu'ils perçoivent cet ensemble avec simplicité et grandeur, et surtout parce que dans le quotidien ils ont, de part leurs activités professionnelles et personnelles cette autre conscience de ce qui est :

> « J'écris la nature avec un petit « n » car pour moi la nature n'est pas sacralisée dans la mesure où ce qui est sacralisé est mis sur un autel et dégagé de nous-mêmes. C'est peut-être prétentieux de se sacraliser soi-même. *En tout cas, je n'écris pas la nature avec un grand « n » si ce grand « n » consiste à la séparer de nous-mêmes*, à l'afficher. Pour moi la nature est *ordinaire*, dans le sens plein du terme, dans le *sens noble du terme*, en même temps ».
> M. B.G., naturaliste, formé aux Sciences de la Nature, spécialisé en Océanographie, Enseignant Chercheur à l'Université.

> « *Non, pas de nature avec un grand « N » parce que je vois la nature comme un tout*. Je vois autant ce qu'on peut concevoir de naturel et d'artificiel, je vois autant les îles que la campagne, que les océans, je la vois vraiment comme un tout. Tout est lié.... Par contre il y a des choses qui sont transformées, dans cette nature, artificiellement ou pas, encore que la notion d'artificiel est sujet à controverse parfois ».
> M. O.B. Informaticien de formation. Plongeur apnéiste vidéaste professionnel.

Lussault précise : « Chaque société construit ses états de nature qui assurent une partition, une distribution, et un régime de relation légitimes (acceptées par le plus grand nombre) entre l'humain et le non-humain (…) Comme le souligne Bruno Latour (2001) : « la nature, comme la société n'est pas considérée comme le fondement, externe et évident, de l'action humaine et sociale mais comme un compromis extrêmement problématique… » (2003[38]).

[38] in *Le Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy & Michel Lussault (dir.), EspacesTemps.net, Il paraît, 18.03.2003.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

PARTIE I

La peur de la Nature

« Le refus de la part animale dans l'homme
amène à rejeter ce qui dans la nature extérieure,
la rappelle, ou la signifie symboliquement ».
Terrasson (1993, 142)

Avant de développer notre première hypothèse sur la maîtrise et la destruction de la Nature, nous proposons un état des lieux du positionnement de l'homme occidental face à celle-ci, ce qui, a un moment donné dans l'Histoire, a pu enclencher cette prise de possession sur l'environnement. A l'opposé, des peuples et sociétés dites « traditionnels » perçoivent et vivent autrement leur relation à la Nature, proche à certains égards de la position de la plupart des en-quêtés. Des en-quêtés qui ne cherchent pas tant à revendiquer une appartenance à un phénomène identitaire ou à toute autre forme de militantisme qu'à exprimer une conviction personnelle, souvent tenue « secrète », une relation singulière à la Nature au travers de leurs ressentis, de leurs intuitions et expériences. Nous précisons, comme le souligne Kilani, que le terme « traditionnelles » ou « primitives », que nous serons amenés à employer pour qualifier des sociétés, « n'a pas pour finalité de marquer le caractère originel et imparfait des sociétés qui auraient nécessairement précédé la nôtre mais désigne une série de caractéristiques qui les singulariserait par rapport à toutes les autres sociétés » (1992, 19).

CHAPITRE I

L'Homme dénaturé, la Nature désacralisée

1.1. **L'évolution de la place de l'Homme dans la Nature**

Nous connaissons le lien sacré que certaines sociétés partagent avec le monde vivant, qu'il soit animal, végétal, minéral. Ce lien témoigne d'un profond respect pour la vie, d'une autre représentation de la place et du rôle de l'Homme dans la Nature et l'Univers, et non pas seulement de cette façon qu'ils auraient de se protéger des esprits et de l'au-delà par des rituels appropriés. Ce que montre ici Terrasson, c'est qu'au travers de cette relation à la Nature, les peuples traditionnels savaient prélever « raisonnablement », sans outrance : « Ce n'est pas un hasard si les Amérindiens bon gestionnaires de nature portaient des noms

---

Disponible sur : http://espacestemps.net/document112.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'animaux. Ils étaient aussi l'aigle ou le tonnerre. Chez les anciens Inuit on traitait les animaux comme des parents. Il fallait leur expliquer pourquoi on les tuait (…) Frontière ouverte, passage aisé et bénéfique dans certains peuples qui collaborent avec la Nature » (1993, 75). Cette relation à la Nature, offre au moins, si l'on raisonne à l'occidentale, l'intérêt d'une gestion maîtrisée des ressources, une forme de savoir écologique et logique que nous ne savons plus appliquer. Pour Séjournant, psychothérapeute, apprentie chamane : « Les Indiens savaient et savent encore reconnaître la nature du don animal. C'est un pacte, conclu entre l'esprit de l'animal et l'esprit de l'homme. Celui-ci s'engage de son côté à ne sacrifier que le nombre de bêtes nécessaires aux besoins de nourriture de la tribu. Pas un de plus. Aucune recherche de profit ou d'exploitation non vivrière ne peut entrer en ligne de compte, sous peine de rompre le pacte vital entre l'homme et l'animal, tous deux libres et consentants » (2001, 316).
Dans les sociétés modernes, l'attitude face au vivant soulève de nombreux paradoxes, entre irrespect total et parfois violence gratuite à l'égard du « bétail », et comportements excessifs dans la sensiblerie et les projections faites sur les animaux de compagnie. Loin de vouloir commencer notre recherche par un état de lieux sur les représentations de la Nature, nous allons juste en introduction de cette première partie faire un premier constat sur la façon dont certains d'entre nous perçoivent l'Homme et la Nature. Ceci permet d'entrer dans le cœur du premier niveau de notre problématique, un essai de compréhension des rapports destructeurs et dominants de l'Homme dans sa relation à la Nature. Différents problèmes et réflexions vont être soulevés. Tout ceci sera développé et approfondi au fil de notre recherche, au fil des entretiens qui vont mettre en évidence ce qui est pensé communément parmi les en-quêtés et révéler aussi des non-dits. Non-dits qui eux-mêmes évoquent des préjugés et des jugements de valeurs, parfois des stigmatisations concernant celui ou celle qui ressent, « voit », pense, autrement. M. T.R., enseignant en Sciences Naturelles à la retraite, exprime par exemple :

> « (des enjeux) notamment pour *nous les « aménageurs /protecteurs » de la Nature*. Il y a là de quoi rabattre le caquet des, trop souvent, prétentieux, « Dindons Chiantifiques » que nous sommes, avec nos dix huit mentons gélatineux qui tremblotent lorsque nous assénons *nos « vérités définitives »*. Je rêve d'un dessinateur qui mettrait en images, comme Daumier l'a fait pour les gens de finance au 19ème siècle, ces faux savants, parfaits illettrés, qui font parfois autorité, alors que le paysan qui s'est mis, humblement, à l'écoute de ses champs, en sait bien plus long que tous ces spécialistes, bardés de diplômes. *Ce paysan là « fait de l'Harmonie » sans le savoir ni le vouloir, d'instinct, et suite à une intégration inconsciente des données environnementales, fruit d'une longue période d'observation patiente et attentive* ».

Ces propos ne nous ont pas été livrés lors d'un entretien mais dans un courrier échangé préalablement. Ils soulèvent déjà des réflexions que nous allons entendre à nouveau, sur l'homme manipulateur d'idées, de concepts en tout genre, de tout ce qui lui permettra de penser, de matérialiser, de transformer, et aussi de vivre

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

la Nature dans le quotidien. Et puis, il y a non seulement un clivage entre l'Homme et la Nature, mais aussi entre l'homme ou la femme de terrain et le scientifique, même si la distinction n'est pas aussi catégorique. Voici les propos d'un ancien pêcheur professionnel :

> « Dans les années vingt, les gars d'IFREMER[39] nous disaient : allez-y les gars, pêcher autant que vous voulez, la ressource est inépuisable ! Nous on les croyait. Et puis un jour ont a vu que le tonnage des pêches diminuait. Moi, l'arrivée des moteurs sur nos bateaux, ça ne me plaisait pas. La pêche avec nos voiliers, c'était autre chose. Et puis l'ambiance… On vivait la mer autrement »[40].

Le contact à la Nature, franc et direct, « instinctif », qui se fait dans « l'harmonie », c'est ce que vivait le paysan avant la mécanisation agricole, mais ceci ne cache en rien la rudesse du travail qui était alors labeur ; et ce paysan n'est plus l'exploitant agricole d'aujourd'hui. Le paysan représente cet homme qui travaillait la terre à la façon des anciens, alors que ce terme a pris aujourd'hui une connotation plutôt péjorative. M. PS, ethnologue et journaliste, membre d'une association dédiée à l'environnement marin, nous a longuement parlé de ses souvenirs d'enfance et du temps passé à la ferme de son grand-père. Aventurier, il a traversé la Terre de Baffin, a vécu parmi les Inuit et chassé à leurs côtés sur la banquise. Son regard sur la société est imprégné de ce qu'il a connu dans son enfance et plus tard du contact avec une autre culture, à l'époque encore « proche de la Nature » - au début des années quatre vingt :

> « *Je crois que l'homme a tellement perdu sa relation intime avec la nature… Je pense qu'il est de moins en moins adapté à son milieu. Il est globalement adapté à un nouveau milieu qu'il s'est créé* et qui est beaucoup plus urbain, domestiqué qu'il ne l'était avant. Mais je crois qu'il a créé *un tel déséquilibre* justement entre ce nouveau milieu et la nature… Il y a quand même en l'homme *une part d'originel et de primitif* qui fait qu'il ne peut pas être très bien entre ces deux pôles ».

1.1.1. **La frontière posée entre l'Homme et la Nature**

Les don-neurs d'informations expriment cette séparation qu'ils ressentent comme une dualité, car si l'Homme fait partie intégrante d'un Tout et de cette Nature, alors consciemment ou inconsciemment ce « déséquilibre » lié à la mise à distance et la non acceptation de la condition animale-humaine, engendre des « mal-être » et des besoins de vivre autrement et d'autres choses, développés en deuxième partie : l'Homme en quête de Nature au travers de multiples expériences

[39] Créé en 1918, l'OSTPM, Office Scientifique et Technique des Pêches Maritimes, est devenu l'IFREMER en 1984.

[40] « Alerte sur la ressource », Audrain Emmanuel, documentaire filmographique, France 3 Ouest, Odysseus Productions, 2002

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

corporelles, sensibles, émotionnelles, psychiques. La multiplication des soins et des demandes d'aides en ayant recours aux médecines naturelles est aussi significative à ce sujet.
Cette forme de distanciation à la Nature est de plus en plus marquée par la multiplication des outils et technologies en tout genre qui viennent s'interposer entre l'Homme et la Nature. Mais paradoxalement c'est aussi une forme de contrôle, que ce soit par des veilles et surveillances aérospatiales ou sous-marines. Soit, progressivement, une façon de penser et de concevoir la Nature comme quelque chose à gérer (multiplication des parcs naturels, des réserves, des aires marines protégées), à manipuler, une Nature extérieure à soi, qui est à contrôler, à maîtriser, par « possession » ou par ignorance peut-être, par peur aussi. Mais ceci ne donne en aucune façon quelqu'excuse que ce soit face aux constats sur la destruction du milieu. Ignorer c'est aussi ne pas vouloir voir :

> « Oui, c'est Anita Conti qui dit quelque chose comme ça : « moi ça m'énerve quand on veut comparer l'agriculture à la mer ». En agriculture on parle en hectares, en surfaces, et maintenant pour la mer, on dit combien on produit à l'hectare, nous les aquaculteurs ! C'est pas possible, la mer, il faut en parler en volume. On ne peut pas dire : j'ai trois hectares de mer et je vais produire tant de coquillages. Il faut parler en volume, en trois dimensions, ce que fournit la mer, ce qu'elle veut bien nous donner. C'est pareil en agriculture, ou avec la forêt ».
> M. M.P., enseigneur chercheur, spécialiste du plancton, un « électron libre ».

Ces professionnels du monde maritime, chacun dans leur champ de compétences, réagissent face au besoin permanent de l'Homme de vouloir s'accaparer l'environnement pour exploiter jusqu'à épuisement les ressources naturelles et vivantes. La Nature reste « maîtresse » dans « ce qu'elle veut bien nous donner ». M. M.P. s'est montré plus virulent dans ses propos car il travaille conjointement avec les pêcheurs et les agriculteurs et voit pertinemment l'évolution des deux professions. La mécanisation et les progrès technologiques annihilent le contact direct avec la Nature, ce qui constituait le lien et l'empreinte, et amènent à détruire les ressources, même en conscience, aujourd'hui. Au-delà de ce constat, nous ressentons ce cri du cœur que Hainard, naturaliste et philosophe livre avec ces mots : « Jamais je ne me suis résigné à ce que les hommes ont fait de la terre (…) J'ai l'infini à ma portée, je le vois, je le sens, je le touche, je m'en nourris et je sais que je ne pourrais l'épuiser. Et je comprends mon irrépressible révolte lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini » (2006, 89, 109).
Cette mise à distance de la Nature, reflète peut-être aussi cette mise à distance avec l'animal. L'expression commune « les hommes et les animaux » n'est pas une terminologie qui permet simplement de différencier les espèces, ce qui signifierait que l'homme est un animal mais d'une espèce différente, ou plutôt d'un Règne différent pour parler en termes de nomenclature biologiste. Dans

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'expression les « hommes et les animaux » c'est bien l'homme comme un être supérieur et totalement distinct de l'animalité qui est indiqué :

> « L'homme veut se différencier au maximum de cette part animale. *Tu poses la question au lambda, il va te dire qu'il n'est pas animal, je ne fais pas partie du règne animal, je suis un homme, il y a les animaux et il y a les hommes, dans la représentation c'est clair*. Dans l'inconscient on va mécaniser, techniciser tout ce qui est déplacement, on va même peut-être arriver à exprimer des émotions différemment, je ne sais pas ».
> M. JC. Vétérinaire de formation, réalisateur de films documentaires pour des chaînes télévisées.

Le travail cinématographique de l'en-quêté, engagé, consiste d'ailleurs à rapprocher l'homme de la Nature, au travers de sujets de films originaux qui montrent comment certains hommes vivent cette harmonie en utilisant au mieux l'environnement dans une relation d'interdépendance.
Picq va plus loin : « Dépersonnaliser la relation entre l'homme et l'animal, voire le maltraiter pour rendre son exécution possible et s'épargner ainsi ce fâcheux sentiment de culpabilité, fait partie du processus. Il y a un siècle, les animaux étaient abattus en plein ville, à la vue de tous. Puis les abattoirs ont été déplacés à la périphérie des villes dans la seconde moitié du XIXième siècle. L'abattage s'est automatisé, industrialisé, il est devenu massif, anonyme et invisible, et pas seulement pour des raisons d'hygiène et d'organisation rationnelle du travail… » (1999, 129). La relation au vivant, notre relation au vivant, naturel, végétal ou animal, voire minéral, est complexe, évolutive. Elle l'est à un niveau personnel puisque chacun expérimente la Nature et sa propre nature, mais elle l'est aussi au niveau des sociétés, et de l'humanité, au travers de la domestication et aujourd'hui de ce que l'on nomme l'écologie, terme usité essentiellement dans les sociétés modernes. Mais à l'intérieur même d'une société et d'une culture donnée, une grande diversité de comportements dans le rapport au vivant témoigne des sensibilités et des parcours de vie, des expériences propres à chaque individu. M. G.E., plongeur passionné, herboriste à ses heures, témoigne :

> « Si je ne mange pas de viande, c'est pour plusieurs raisons. C'est sûr que pour ma santé c'est pas bon [M. G.E. est atteint d'une grave maladie], mais tuer des animaux pour manger, quelque part ça me gène. Les conditions d'élevage, les abattre d'une manière pas forcément agréable… tout ça pour un confort ou une mode alimentaire, comme maintenant servir de la girafe ou de la gazelle dans les restos chics parisiens… Voir quelqu'un faire du mal à un animal, ou à un homme d'ailleurs, je ne supporte pas ».

A ce titre, Picq précise encore : « Les prouesses technologiques des abattoirs et des élevages industriels font que l'on habite désormais une espèce de monde virtuel où le commun des mortels n'est plus en mesure de se représenter l'animal en tant qu'être vivant, constitué de chair et de sang. Auparavant, lorsqu'on tuait un cochon, tous les enfants voyaient l'animal abattu après l'avoir entendu crier.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

(…) Cela augmente la cruauté inconsciente parce qu'on ne se représente plus la mort de l'animal. Les enfants n'associent plus ce qu'ils mangent avec un être vivant » (1999, 155).
Au-delà des représentations et avis personnels, certains peuvent se sentir en décalage ou en marge du commun par rapport à leur façon de vivre ou de penser la Nature. Ils ressentent une différence jusqu'à une forme d'incompréhension. Nous avons tous des avis divergents dans différents domaines et pour différentes raisons. Mais ce qui touche à la Nature pourrait montrer un décalage plus grand encore, car pour les enquêtés, la Nature est aussi quelque part « leur propre nature ». Et comme nous l'avons déjà mentionné, les entretiens sont aussi des confidences sur des expériences atypiques, sur des sentiments, des réflexions, celles qui ne se dévoilent pas en toutes circonstances, par crainte d'être jugé souvent. Si l'en-quêtée « ne se sent pas à part » de la Nature, c'est dans sa vie de femme et par rapport aux autres qu'elle ressent ce décalage :

> « *Je suis dedans (la nature), pas à côté, je vis en fonction de comment elle fonctionne*. Elle fonctionne et nous par conséquence on fonctionne derrière. On n'est pas à part. Je pense à des amis qui ont grandi près de chez moi et complètement citadins aujourd'hui mais qui ne voient pas la mer comme moi… *je me sens frustrée. Je suis hyper sensible à la nature* ».
> Mme M.N. Chef de laboratoire en écloserie marine.

La difficulté que l'en-quêtée a à partager ces émotions par rapport à la Nature, et tout particulièrement à la mer, ces états d'âme, cette frustration qui en résulte, tous les don-neurs d'information l'expriment à un moment ou un autre. Certains d'entre eux ont dépassé cette peur d'être jugés, « stigmatisés » et vont jusqu'à partager leurs expériences publiquement lors de conférences, comme M. SA.J., naufragé secouru par des dauphins :

> « Je n'impose pas par la parole. C'est la densité des émotions qui se dégagent au travers des faits, des images, au travers de l'action qui s'est produite dans l'espace-temps où le mot n'est plus un mot mais le résultat du vécu, dans son intensité même et au cœur même de l'action. C'est pourquoi dans mes conférences, l'atmosphère était particulière. Les gens me l'ont exprimé »

M. N.JP, ethnobotaniste, Maître de Conférence en botanique, président d'une association pour la préservation et la diffusion des connaissances en botanique, « animateur socioculturel avant tout (*dixit*) », c'est ainsi qu'il se définit, porte un regard bien différent et ses propos nous éloignent de l'ambiance dans laquelle nous étions plongés : cette Nature dont les en-quêtés se sentent si proches et dont la proximité est nécessaire dans leur quotidien. L'extrait de l'entretien est riche d'informations quant au regard qu'il peut porter sur l'Autre, le pourquoi de

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'engagement pour la Nature en tant que scientifique occidental, les motivations et les obstacles rencontrés :

> « Ce respect de la nature est souvent lié à une crainte de ne pas avoir. On le voit dans les cultures indigènes. Ils aménagent leur environnement pour ne pas manquer. *C'est une gestion anthropisée de l'environnement*, ce n'est pas simplement remercier la Nature. Surtout les peuples amazoniens, ils passent leur temps à se faire la guerre, les chamanes à s'entretuer, c'est de la violence totale. *Ils ne vont pas remercier mais ils vont plutôt craindre de ne pas avoir*, et ils ne vont pas prendre au même endroit. Les écolos ont emprunté ce mythe là pour la cause indigène aussi. Mais on leur donne une tronçonneuse et ils bousillent leur forêt. *Les gens sont partout pareils. Là-bas, ici. Le confort, la facilité*. Je pense que c'est un mythe cette représentation des peuples proches de la Nature. Et nous, on y est directement confronté, quand on est là-bas on a du mal à faire passer nos « jardins bio ». Au Guatemala, ils ont compris, mais à Madagascar, on déforeste. Parce que si j'ai plus de bœufs, je suis mieux que le voisin… *C'est la nature humaine, ces relations de pouvoirs*. Ce qui est bien à X. (nom de l'association) c'est *qu'on trempe dans plusieurs cultures, les peuples dominants, dominés*. Au Tibet, on leur dit de faire attention aux plantes médicinales, ils les vendent toutes, mais avec leur « impermanence des choses », lié au bouddhisme… Pourtant ils voient bien qu'il leur faut monter de plus en plus haut pour les trouver ces plantes ».

Nous pressentons là un amalgame entre ce que l'Homme est devenu dans, la société actuelle, et ce que l'Homme a pu être. Les voyages à visée humanitaire mettent l'en-quêté en face d'une réalité qu'il aurait aimée autrement. Il se sent aussi démuni et ne peut réaliser totalement ce qui lui tient tant à cœur : la pérennisation des savoirs ancestraux et empiriques sur les plantes. Le progrès n'a pas épargné les sociétés traditionnelles, mais cela ne signifie en rien que ce respect de la Nature n'existait pas. D'ailleurs, il le dit lui-même : « Je pense que l'ancien est confronté à tout ça ». Nous avons ressenti ici de l'amertume, de la déception. Quelque peu déroutée par cet entretien, sa teneur, nous avons alors retrouvé P.S., ethnologue qui a travaillé avec la population Inuit et nous lui avons alors demandé ce qu'il pensait de « cette représentation des peuples de la Nature » :

> « Pour moi, elle est complètement fondée. Les Inuit respectent la nature, l'animal. D'ailleurs Ils ne veulent pas qu'on les appelle Esquimaux, « mangeurs de viande crue en Algonquin, mais bien comme ils se nomment eux-mêmes : des Inuit. Et Inuit ça veut dire *« les êtres humains par excellence dans leur rapport à la nature, aux animaux* ». J'ai observé leur chasse. Bien sûr, les choses ont changé avec l'arrivée de la modernité… le risque que les pratiques disparaissent, que ces jeunes générations ne reçoivent plus l'enseignement et les

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

connaissances des anciens. Mais il y a aujourd'hui des jeunes qui ont décidé de poursuivre tout ceci, de vivre proches de la nature ».

Aujourd'hui, pour les leaders politiques Inuit, dix commandements sont de mises et nous en dressons la liste, car ils sont d'importance, d'actualité, et rejoignent nos propos. Mme Teveny, ethnologue, directrice de l'association Inuksuk précise : « Ces dix commandements sont : le respect aux aînés, le respect des rôles au sein de la famille, le respect de l'environnement, le partage et le sens communautaire, l'humilité et la compassion, l'humour, la pratique de la chasse et de la pêche « parce qu'elles permet de prendre conscience de la pertinence de l'individu au sein de la Nature », la relation à l'animal est régie par des règles ancestrales : ne pas chasser plus que ce dont on a besoin, la relation de quasi-séduction, c'est-à-dire qu'on ne poursuit pas l'animal trop longtemps, on ne gaspille rien, tout dans l'animal doit être utilisé, on partage avec la communauté, on pratique l'inuktitut (langue native), on pratique l'évitement du conflit, l'autonomie et la maîtrise de soi »[41].
Nous n'avons fait ici qu'une présentation de quelques considérations et émotions, liées aux rapports de l'Homme à la Nature. Nous allons largement développer et affiner tout ceci. Loin d'être exhaustif, cet aperçu nous en montre néanmoins déjà, non seulement toute la multiplicité mais aussi la complexité, et en filigrane peut-être un lien, un fondement commun, qui se découvrira au fil de notre recherche parmi les en-quêtés.

1.1.2. Evolution phylogénétique et représentation de la Nature De la verticalité

Durant des siècles, la conception de l'animal comme « machine » a prévalu, et nombre de théories se sont ainsi développées et répétées. Puis, la notion de « conscience de soi », de « responsabilité » (Leibniz 18ième siècle ; Clarke, 1980), est venue affiner cette différence avec l'être humain, une différence qui devient pourtant de moins en moins évidente. A la question : « Qu'est-ce qui différencie l'homme de l'animal ? », des internautes répondent par des arguments hétéroclites : « la conscience de soi », « nous sommes libres de penser, d'imaginer, de décider, nous avons le libre arbitre de notre destinée, pas l'animal », « il y a de nombreuses différences entre l'homme et le primate le plus évolué », « la différence c'est la parole », « nous enterrons nos morts ! », « l'animal s'est adapté à son environnement. L'homme adapte son environnement à lui », etc[42].
Bien que nous émettions des réserves sur ce sujet, nous admettons cette idée de différence afin de poursuivre notre réflexion, la différence entre l'Homme et l'animal n'étant pas l'objet de nos propos. Ainsi, l'Homme est conscient de lui-même et se voit ou se sent séparé de la Nature. Il fait partie de la Nature, il est soumis à ses lois, et en même temps la capacité qu'il a à agir sur elle et à s'en

[41] Propos recueillis lors d'une conférence sur le thème de l'Année Polaire, Océanopolis, 2007.
[42] Propos d'internautes recueillis en 2008. Disponible sur : http://fr.answers.yahoo.com – qu'est ce qui différencie l'homme de l'animal ?

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

extraire lui donne le sentiment d'être extérieur à elle. A la fois puissant et totalement désarmé lorsque sa propre mort résonne comme la plus grande impuissance d'agir contre les lois de la Nature. Fromm précise : « La conscience de soi, la raison et l'imagination ont rompu l'harmonie qui caractérise l'existence animale » (1975, 240). L'Homme rencontre peut-être ici son plus grand déséquilibre : à la fois de la Nature et en dehors d'elle. Ne dit-on pas souvent « heureux les simples d'esprit » quand nous voulons exprimer nos angoisses lorsque les yeux plongés dans l'immensité du ciel, absorbés par l'infini, nous cherchons vainement, ou presque, une réponse à notre présence et au sens de notre vie. Heureusement, les réalités du quotidien nous rappellent que nous devons agir, tout simplement pour pouvoir vivre. D'aucuns diront que l'Homme ne peut retrouver une harmonie avec la Nature. Il est vrai que les conditions actuelles offrent peu d'échappatoire. Ce retour vers la Nature permettrait sûrement de retrouver une forme de sérénité, non pas que vivre en harmonie avec la Nature soit synonyme de vie paisible et non stressante, mais parce que l'être humain accepterait d'emblée sa présence ici bas comme étant un élément indissociable de l'environnement, agissant sur lui et réciproquement. Mais l'Homme a depuis bien longtemps rompu son adaptation intrinsèque au milieu en modifiant, en transformant son environnement pour qu'il soit adapté à ses besoins ou à ses envies. A l'extrême, ce n'est plus l'Homme qui est soumis aux lois de la Nature, c'est la Nature qui est remodelée sous différentes formes : par la maîtrise des éléments naturels et des êtres vivants. Ce n'est plus une Nature, c'est un paysage, un décor qui change avec ses humeurs. Un peu plus d'arbres par ci, un cours d'eau déplacé par là, un animal exotique en plus dans la vitrine… tout semble si bien contrôlé. Fromm considère que le progrès n'est pas une tendance innée mais la tentative de trouver un équilibre nouveau et si possible meilleur afin de résoudre son « déséquilibre existentiel ». Nous émettons l'idée que le progrès est une course effrénée vers le contrôle de l'ensemble des éléments de l'environnement et que, en ayant par expérience conscience que la Nature dans son ensemble représente une force contre laquelle il n'est finalement que peu de choses, l'être humain tend à créer son propre univers extérieur à la Nature et sur lequel il pense avoir un contrôle absolu. Mais à l'instar de Gould qui retraçait l'évolution de notre regard sur le monde (2001), un en-quêté, M.M.P., enseigneur chercheur, spécialiste du plancton, renvoie l'Homme à la justesse et au bon sens à adopter face à une problématique environnementale :

> « Un jour, un gars est venu me voir parce qu'il avait vu des aquariums et voulait y changer quelque chose. Il me demande mon avis. Je lui ai dit : « voilà, on peut effectivement expliquer aux enfants à partir de ces aquariums que c'est ça la nature ». Mais en fait, pour moi, ce n'est pas ça ! *Dans la nature les poissons je ne les vois pas, les crustacés je ne les vois jamais verticalement, je les vois horizontalement. Là, avec ces aquariums tu fais une présentation verticale*. Moi, je verrais plutôt des aquariums plats, on marcherait sur l'eau et on verrait dedans *et puis éventuellement on ne verrait pas parce que c'est la nature qui commande*. Si l'eau est claire, on les

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

voit. Et si on ne voit pas les animaux,alors on fournit une explication, c'est un phénomène naturel. *C'est plus sous cloche* ».

Rappelons qu'avant l'apparition de l'agriculture au Proche-Orient, les hommes de la Préhistoire, chasseurs-cueilleurs, avaient une représentation « horizontale » du monde qui a pu être expliquée au travers de l'étude des symboles représentant les animaux, les plantes, les astres et les hommes eux-mêmes. Cette représentation plaçait d'emblée tous les êtres vivants comme les éléments physiques telles que les montagnes, à un niveau unique où chacun était l'égal de l'autre. Puis, une « révolution de ces symboles » (Vigne 2004[43]) serait survenue. L'homme aurait alors « spirituellement hiérarchisé son monde », en laissant de côté les religions animistes et chamaniques. Il aurait ainsi placé les divinités au premier rang, lui-même étant au second et tout son environnement en dessous de lui. Pour Vigne : « La verticalisation de l'image mentale du monde aurait amené les hommes à concevoir l'idée de dominer les plantes et les animaux, au point de domestiquer ces derniers pour disposer de sources de nourriture mieux contrôlables » (2006, 48). Cette notion de verticalisation est très intéressante. Bien qu'elle fasse avant tout référence à une représentation du monde, elle permet de penser l'être humain dans sa station debout, verticalité par excellence, le distinguant de toute autre espèce vivante. Or, cette verticalité, nous y ferons à nouveau référence au travers du concept d'intelligence, mais surtout dans notre étude sur l'Homme dans l'eau, son passage de la station verticale à celle horizontale, ce qui a posé d'emblée une perception particulière de l'environnement, et même du milieu aquatique (Chanvallon, 2004)[44]. Conception religieuse ou non, la suprématie de l'Homme sur les autres espèces vivantes paraît évidente dans les faits, mais elle n'en est pas moins décriée :

> « *Par la représentation verticale du monde, se placer sur un piédestal, et puis s'imaginer qu'on est les rois de la création, ça a été l'erreur première*. On est peut-être placé par Dieu pour continuer son œuvre sur Terre, ça c'est possible, il a fait de nous des aides, ça je le pense. Il n'y a pas à avoir peur, si on ne cède pas à cet orgueil d'espèce qui est au-dessus des autres, on ne devrait normalement pas faire de conneries, en tout cas c'est ma conception de l'écologie chrétienne ».
> M. T.R., enseignant en Sciences Naturelles, à la retraite. Membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature. Père de famille.

Nous découvrirons que bien au-delà de dénoncer cette supériorité, les en-quêtés voient en l'Homme et la Nature une réalité indissociable, unie dans un Tout, et ceci sans croyance religieuse sous-jacente, juste par « intuition ». Quoiqu'il en soit, la domination humaine sur les animaux s'inscrit dans l'évolution de

[43] Cité par Etienne Hurault in « D'où viennent les animaux domestiques ? », Terre Sauvage, N°214, mars 2006, p. 44-48

[44] « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée ». Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences Humaines et Sociales en Activités Physiques et Sportives. U.F.R.A.P.S. RENNES 2003-2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'histoire de l'humanité qu'il est intéressant d'interroger car elle pourrait bien contenir des éléments de compréhension des rapports contemporains de l'Homme à la Nature. D'ailleurs, et pour exemple, les préhistoriens ont longtemps pensé que la domestication des animaux par nos ancêtres avait répondu à un souci d'approvisionnement, en réponse à une croissance démographique. Mais en même temps, des données archéozoologiques récentes ont montré que les animaux domestiqués (cochons, chèvres, moutons et vaches) n'étaient pas la source principale de viande qui était toujours obtenue par la chasse. La domestication des animaux n'a eu pour intérêt premier l'apport en viande, que plusieurs siècles après son « invention » (Digard, 1989). En fait, la domestication soulève plusieurs hypothèses et la question : « Pourquoi l'homme a voulu contrôler les animaux et les élever ? » n'obtient pas de réponse unilatérale. « Le préhistorien Jacques Cauvin pensait qu'elle était liée à une évolution cognitive des sociétés : il y aurait eu chez l'homme un changement de nature psychique conduisant à une nouvelle prise de conscience face à la nature » (Hurault[45]).
Depuis l'origine, l'être humain a ainsi transformé le monde qui l'entoure, une transformation qui au fil des siècles s'est imposée avec force et laisse l'empreinte d'une destruction parfois irrémédiable. Dans plusieurs ouvrages traitant d'écologie, les auteurs considèrent la religion, et tout particulièrement le christianisme, comme responsable de ce rapport de domination de l'homme sur la nature. Ils s'appuient sur des extraits de la Bible, souvent repris, qui nous apprennent ainsi que Dieu dit en s'adressant aux hommes : « Fructifiez, multipliez, remplissez la terre et la soumettez. Régnez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, et sur tous les animaux qui rampent sur le sol » (Génèse I, 26). Les croyances, quelles qu'elles soient, les dogmes, mais aussi certaines affirmations scientifiques servent souvent à détourner la connaissance au service d'un pouvoir. Nous verrons que les représentations de la Nature sont avant tout le fruit d'une histoire personnelle, le moteur aussi de l'évolution de l'individu, ce qui appartient à l'expérience et à l'intimité de la pensée et des émotions (Ormiston, 2003).

1.2. **Une autre perception et représentation de la Nature**

« Toute notre religion consiste à remercier le Créateur.
C'est ce que nous faisons quand nous prions.
Nous ne Lui demandons pas de nous accorder quelque chose.
Nous le remercions simplement pour le monde,
pour chaque animal et pour chaque plante qui s'y trouve »
Leon Shenandoah (Onondaga)[46]

[45] cf. supra
[46] Propos recueillis par Hall et Harden, « Les Gardiens de la Sagesse », éd. Rocher, 2000, cité in « Indiens », Fraisse Marie-Hélène, Editions du Chêne, Paris, 2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Il semble que se manifeste dans la société contemporaine un retour à une forme de pensée rejoignant ce qui fonde les médecines parallèles, la conception de l'Homme dans toutes ses dimensions, corps-esprit-âme, sa relation de dépendance à la Nature, et ceci imprègne des pratiques multiples allant de la méditation au jardinage « bio », à un remerciement et une reconnaissance, un respect de tout ce qui peut être dans le quotidien[47]. Soit, en définitive, un changement de la conscience des êtres et des choses par l'émergence d'une représentation du monde différente où l'être humain se retrouve non pas au-dessus et à l'extérieur mais bien à l'intérieur de et au même niveau. Considérée parfois comme antinomique au progrès de l'homme, décriée, cette « nouvelle » façon de penser et d'être, d'agir aussi, n'est peut-être pas autre chose qu'un retour au fondement. Mais le retour est bien souvent associé dans l'esprit à ce qui réfère au passé, d'où l'opposition au progrès. Or, le retour n'est autre qu'une forme de mémoire qui se réactive. Voir la Nature autrement, en dépassant cette idée de domination et de contrôle de l'homme sur le vivant et la matière, n'est pas une affaire de mode ni de préoccupation des sociétés qui auraient « le luxe » de pouvoir parler d'écologie et de développement durable. Cela dépasse, nous le verrons, dans le cœur des hommes, les idées et préoccupations du moment parce qu'il semble que les racines où elle puise sincèrement sa substance appartiennent à l'ordre des choses, presque comme une intime conviction qui ose s'exprimer à nouveau, dépassant des années de pouvoirs et de manipulations sous toutes formes. Nous partageons avec Picq l'idée que « (les peuples qui vivent en parfaite harmonie avec les animaux) ce sont eux les véritables écologistes du XXIième siècle et ils n'ont jamais eu besoin de partis politiques pour comprendre que la nature est fragile, qu'elle participe à notre propre évolution depuis le début de notre arrivée sur la Terre » (1999, 217).

Précisons que nous emploierons les termes de « sociétés primitives » et « sociétés modernes » par souci de simplification quand nous aurons à décrire des faits qui se déroulent ici ou là-bas, pour comparer, et non par volonté de description ou de catégorisation, ne préjugeant ni de ce qui peut être simple ou complexe.

La littérature est riche d'ouvrages relatant les us et coutumes, les croyances de différents peuples dits traditionnels qui ont vécu ou survivent encore dans un rapport à la Nature et aux animaux inscrit dans le respect, un respect qui dépasse la peur de l'autre, un respect sain et naturel : « Durant des années, la peur et la crainte répandues autour de l'animal a gêné la compréhension de la vie des orques. Depuis des temps anciens, l'orque apparaissait dans le folklore marin sous les traits d'un animal assoiffé de sang, prédateur vorace extrêmement

---

[47] Cf. sondage FNAB de décembre 2008 disponible sur http://www.mon-sondage.fr et vivre-autrement.fr extrait : « A l'heure actuelle, plus d'un français sur trois (39%° déclare avoir eu recours aux médecines naturelles au moins une fois dans l'année, souligne une enquête IFOP pour SPAS Organisation ».

« L'attrait pour les médecines douces n'est pas un phénomène de mode, estime Marie-Claude Chamboredon. Cette évolution s'inscrit dans un contexte global de rejet de la société de consommation (…) et de participation des patients face au pouvoir médical… Je pense que cela va durer », in « Médecines douces, un français sur trois se soigne autrement »,*Viva*, le magazine mutualiste, N°244, mai 2009, p. 17

Constitution de l'associaition Alternative Bio 2009 disponible sur http://www.agrisalon.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dangereux pour l'homme. Mais les baleines tueuses n'ont pas été méprisées partout de la sorte. Les peuples indigènes de nombreuses régions côtières à travers le monde regardaient l'orque avec crainte et respect, plus qu'avec hostilité. Le long de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, les cultures indigènes tenaient l'orque dans une haute estime, et il apparaissait dans l'art et à la mythologie (…) Aujourd'hui, les orques font partie intégrante des traditions » (Ford, 1994[48]).

Picq nous rappelle ainsi que : « aujourd'hui encore, dans certaines ethnies, la relation établie entre le chasseur et sa proie est importante. Chasser n'est pas toujours une activité violente en soi dans la mesure où l'on s'oblige à ne tuer que ce qui est nécessaire et à demander pardon à l'esprit de l'animal (…) Le dualisme qui, dans nos cultures, sépare la nature de l'homme n'existe pas chez ces sociétés traditionnelles de chasseurs-collecteurs. Pour eux, la différence entre les hommes et les animaux n'est qu'une question de degré, pas de nature. L'animal participe complètement à la construction sociale des peuples » (1999, 80).

La conception de l'Homme faisant partie d'un Tout ne semble pas évidente dans notre société, pourtant, nous allons la retrouver chez tous les en-quêtés, exprimée avec quelques nuances mais fondamentalement cette représentation est bien présente, défiant la « religion » de la marchandisation, se jouant du concept moderne d'écologie. L'en-quêté bouddhiste précise que sa représentation du Tout est le fruit d'une expérience personnelle, de sa relation à la Nature et pas seulement un concept auquel on pourrait adhérer par mimétisme ou « tendance » :

> « L'amour de la mer, c'est pas récent. Tout petit je passais déjà mon temps dans l'eau. J'ai toujours vécu dans la nature, j'en fais partie, je fais partie de ce Tout. C'est sûr que ma maladie et tout ce que je vis depuis m'a complètement transformé mais la spiritualité, elle est aussi dans tout ce que je vis en plongée, avec la mer ».
> M. G.E., plongeur passionné. Père de famille.

Cette représentation de la Nature qui se retrouve en substance parmi certains des don-neurs d'informations, serait semblable à ce que Jouan décrit : « Pour les peuples natifs d'Amérique du Nord, le divin et la religion sont intimement liés à la Terre Mère et se manifestent dans toutes les créatures. Il n'y a pas de hiérarchie entre les espèces vivantes ni de séparation entre la vie sur terre et dans l'au-delà. C'est à partir de cette constante interaction entre les différentes espèces, toutes

---

[48] In « Killer Whales », University of British Columbia Press/Vancouver, 1994, p. 11
Traduction personnelle: "*For many years, widespread fear and hatred of the animal also impeded an understanding of killer whale natural history. From ancient times, the killer whale featured prominently in marine folklore as a blood-thirsty, voracious predator that was extremely dangerous to humans. But killer whales have not been universally disliked throughout history. Natives peoples of coastal regions in many parts of the world regarded the killer whale with awe and respect rather than hostility. Along the northwest coast of North America, Native cultures held the killer whale in high esteem, and it was featured prominently in their art and mythology (…) Killer whales remain an important component of Native traditions today*".

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

animées d'une âme, qu'ils reçoivent une réponse ou une inspiration sous forme de visions et de rêves (au cours d'une Quête de Vision[49] entre autres) » (2006, 10). C'est sans doute pour cette raison que le « néochamanisme » dont nous parlerons plus loin est apparu en Occident, parce qu'il éveille et anime chez certains d'entre nous quelque chose de plus profond, renvoyant à des représentations et à des attentes particulières.

Bien que ces pratiques traditionnelles soient relatées dans nombre d'ouvrages et bien connues aujourd'hui, nous proposons de les illustrer avec cet extrait tiré d'un portrait réalisé par Caillé d'une tribu indienne de pêcheurs de l'Ouest canadien, en Colombie Britannique : « La cérémonie du premier saumon, universellement et diversement célébrée tout au long de l'archipel, reproduisait les rites de la pêche normale. Celle-ci n'était déclarée ouverte qu'après l'accomplissement de ce rite, ici collectif, là familial, ailleurs réservé au seul chef, ou au seul shaman. Le premier pêcheur qui attrapait à la traîne neuf saumons (…) récitait une prière : « ô nageurs, c'est de plein gré que vous êtes venu… ». Son épouse les déposait alors sur un tapis neuf en cèdre et les interpellait à son tour : « Merci à vous, ô nageurs, ô bons, ô grands êtres surnaturels, car vous êtes venus pour sauver nos vies… ». Quelle que soit l'espèce capturée, les restes, les arêtes et les entrailles demeuraient l'objet de prescriptions rigoureuses. Ils devaient être soigneusement conservés, déposés sur un tapis neuf et, à la fin de la cérémonie, restitués à la mer afin que le poisson, retrouvant son être, puisse regagner son village des profondeurs pour y chanter les chants entendus à terre. La règle était formelle, celui qui y contrevenait risquait de provoquer la disparition du banc tout entier, et d'empêcher toute poursuite de la pêche » (1993, 41).

Dans ce que nous confie ci-après une en-quêtée, Mme L.L., nous retrouvons une part de cette pratique respectueuse et reconnaissante envers la Nature, qui s'exprime par la pensée, par la parole, par ce qui accompagne l'acte, l'intention, et qui est ici l'expression d'un individu face à la vie. Pour Rossi, les rituels et pratiques, entre autres chamaniques, permettent de maintenir le calme, l'équilibre cosmogonique, mais ils libèrent aussi de l'obsession de la linéarité pour ouvrir à l'imprévisible, alors : « Le temps, présent pour l'être humain, et l'espace, présence de l'être humain, fusionnent en lui » (Rossi, 1989; 1991). Mais peut-on considérer qu'il en soit ainsi pour notre en-quêtée qui réalise anonymement, sans le regard d'autrui, sans cet héritage culturel, ce rituel profondément personnel :

> « Pour Noël, je vais chercher un jeune sapin en forêt que je déterre en préservant les racines. Je demande à la forêt l'autorisation de prendre le sapin et je remercie le sapin. *C'est comme une prière, un rituel, une forme de communion.* Quand Noël est passé, je retourne remettre le sapin en terre. Je trouve ça beau un sapin vivant, et puis je trouve tellement dommage de couper tous ces jeunes arbres, même s'ils sont

[49] Les quêtes de vision sont souvent réalisées dans les « sweat lodge », loges à sudation, qui visent à purifier le corps et l'esprit. Ce procédé est très répandu chez les Amérindiens et aussi en occident, en France en particulier.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

exploités pour cela. *C'est par respect*. Je le fais naturellement, comme on parle à son chat. Je ne me sens pas ridicule mais je pense que ça pourrait faire rire bien des gens. L'arbre c'est une vie, et je ne vois pas pourquoi il ne serait pas sensible et réceptif à une présence, au son d'une voix, à tout ce que l'on dégage en fait, à notre pensée aussi. Il y a bien des chercheurs qui ont montré la sensibilité des végétaux, et même l'eau ».

Nous pouvons supposer qu'une façon de s'inscrire dans le monde, de l'humaniser, anime ce besoin de rendre hommage à la Nature et de lui témoigner une reconnaissance de ce qu'elle est, une sensibilité à l'autre, à voir chez lui, en lui, ici chez le végétal, une forme de conscience, de « somato-psychique » (Lupasco, 1986). Alors que dans la plupart des sociétés traditionnelles les pratiques respectueuses qui entourent la capture et la mise à mort des animaux permettent de s'assurer de leur connivence (Descola, 2005), nous ne sommes pas d'avis avec cet auteur lorsqu'il énonce : « Mettre à mort des quasi-semblables et s'en alimenter suscitent donc un trouble métapsychique qui va bien au-delà de la mauvaise conscience passagère que peuvent éprouver certains Occidentaux lorsqu'ils consomment de la viande » (2005, 393). Si pour certains Occidentaux le fait de consommer un animal éveille effectivement un sentiment de mauvaise conscience, nous pensons qu'au-delà de cette considération, une autre relation est en cours et dessine un rapport particulier et personnalisé, dans la conscience que la chair d'un non humain n'est pas un dû et encore moins un produit banal de consommation. Nous pourrons dans la deuxième partie de notre recherche avancer dans cette réflexion et réaliser que ce qui pourrait sembler dans un premier temps appartenir à une autre culture, à un autre temps, est présent dans les sociétés occidentales, sans être pour autant un effet de l'écologisation ambiante, tel que l'exprime Nicolas Vanier : « Lorsque j'ai tué mon premier phoque, j'ai pratiqué un rituel de pardon sur sa dépouille. Je lui ai expliqué pourquoi je l'avais tué, pour nourrir les chiens et les hommes qui m'accompagnaient. Si chaque personne tuant un animal se posait la question de savoir pourquoi il l'a fait, je pense qu'on ferait un immense progrès sur le plan de la conscience humaine »[50].

Malgré des siècles d'oppressions, les peuples traditionnels sont toujours présents, et leur art constitue une forme de survivance. Comme le souligne Caillé, une forme de renaissance prend forme, apte à correspondre à la modernité, à une philosophie et une conception du monde ni radicalement nouvelle ni ancienne mais propre à notre évolution : « Vers la fin du siècle dernier, les potlatch, fêtes tribales et cérémonies du don [chez les Indiens d'Amérique du Nord], furent interdits et leur disparition entraîna l'effondrement des structures mêmes de cette société bâtie autour de traditions (…) Dans les années cinquante, un nouveau contexte culturel se fit jour. Ainsi que le souligne Martine Reid, « l'art de la côte allait connaître un second souffle grâce à l'intérêt grandissant que lui portaient

[50] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 291

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

les membres des sociétés non indiennes ». Cet art autochtone nouveau ne pouvait être un simple retour à des concepts disparus : il devait être un « art en gestation, porteur d'une nouvelle signification culturelle » » (1993, 42).
Cette autre perception et représentation de la Nature, même si nous la connaissons au travers des peuples anciens, semble bien vivante aujourd'hui. Nous allons très largement parler et explorer les représentations de la Nature au travers des en-quêtés, de leurs conceptions et expériences. A l'instar de Wade Davis, nous pensons que : « La sensibilité à la nature n'est pas un attribut inné des Indiens d'Amérique du Sud. Elle est la conséquence de stratégies d'adaptation, qui ont débouché sur un développement de capacités perceptives hautement spécialisées. Ces choix, à leur tour, prennent racine dans une approche compréhensive de la nature et de l'univers, dans laquelle l'humain est perçu comme un élément inextricablement lié au tout (…) C'est cette perspective cosmologique unique qui a permis au chamane de comprendre implicitement l'équilibre extrêmement complexe que constitue la forêt amazonienne. Un type de conception du monde tout à fait différent, en vertu duquel la race humaine serait à part, menace maintenant de dévaster la forêt » (1995, 305). Nous avons demandé à l'un des en-quêtés, M. JL.N., chamane, de nous apporter son témoignage à ce sujet :

> « Les peuples anciens ne sont pas dans une relation de pouvoir, le pouvoir des labos, de l'argent, de la reconnaissance surtout. Ils sont eux. Ni plus ni moins. Ils sont justes en eux-mêmes. Ils sont bouffés par contre par l'excès de transformation du modernisme, par la mentalisation de la consommation. *Ils n'ont pas peur parce qu'ils ont compris l'essentiel : être en harmonie avec la Nature, avec elle et non contre elle. Ils sont en accord avec eux-mêmes, plus que nous* ».

Une autre réflexion de Séjournant permet de comprendre autrement la relation au vivant, et tout ce qui éloigne l'être humain de sa propre nature : « Cet amour inouï des animaux pour l'homme, j'en ai découvert la clé bien plus tard, dans la culture indienne. Avec les animaux domestiques, le fait est plus facile à comprendre : ils sont, en soi, un don total. Par le fait même d'exister, ils se donnent. Nous ne savons plus reconnaître le don animal, car notre culture a tout simplement oublié le don. Elle est devenue exclusivement prédatrice. Mais nous ne sommes pas seulement prédateurs de la chair des animaux, ou de leur peau : nous prenons et dévorons aussi leur esprit, leur humeur, leur joie, leur tristesse, leurs connaissances. Or, de cela, l'esprit moderne, même génialement intelligent, n'a strictement aucune idée – pis : il n'a aucun moyen d'accéder à l'idée » (2001, 316). Picq, Lestel et d'autres éthologues, par une nouvelle conscience et approche des sciences naturelles, interrogent l'Homme moderne et remettent en question ce qui fonde les représentations. Notre recherche, par delà les expériences des en-quêtés, se veut de prolonger et d'enrichir cette réflexion sur l'Homme et la Nature.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE II

Une peur ancestrale, multiforme et complexe

« Au plus profond de notre inconscient,
les vraies causes de la destruction de la nature »
Terrasson (1993[51])

Nous avançons pour hypothèse, après d'autres, que l'Homme tente par tous moyens de contrôler, dominer, voire détruire la Nature parce qu'il en a peur. Mais comment exprime-t-il cette peur ? La peur de la Nature peut-elle nous permettre de comprendre ces comportements de destruction envers elle ? Où trouverait-elle son origine et quelles en sont ces manifestations ? L'Homme aurait-il peur au plus profond de lui-même, une peur qui remonterait aux origines de l'homme? Une peur collective ou propre à chacun ?

2.1. **Les expressions de la peur de la Nature**

2.1.1. **La peur de la Nature clairement exprimée**

Lorsque au tout début de notre recherche, dans sa phase d'exploration, nous nous sommes interrogée sur le pourquoi des comportements dominateurs et destructeurs de l'homme, la peur de la Nature nous a semblé évidente et incontournable comme élément moteur de ces comportements. Nous avions là une interrogation que d'aucun aurait considérée comme relevant entre autres de la psychologie collective, d'un inconscient collectif. Cependant, il nous est très vite apparu dès nos premiers entretiens, et sans qu'elle soit suggérée dans le questionnement, que la peur était spontanément pour nos don-neurs d'information une réponse première, un constat évident et surtout que nous avions là matière à réflexion anthropologique sans qu'elle ait à se justifier au travers d'une étude et de données relevant de la psychologie :

> « *La violence est souvent la concrétisation d'une peur*. Je n'aime pas trop entendre dire : avant ils avaient peur de la nature, ils voyaient un coup de foudre et ils se disaient que c'est une puissance surnaturelle, et maintenant grâce à la science on a compris ce qu'est la foudre, je trouve ça hyper débile. *On a beau poser des termes et élucider un peu les mécanismes, ce n'est pas pour autant qu'on la maîtrise, et la peur est toujours là* ».
> M. N. étudiant en Sciences Humaines. Il s'oriente vers l'enseignement, comme Professeur des Ecoles.

[51] « La peur de la nature », Sang de la Terre, Paris, 1993, 4ième de couverture.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Les en-quêtés développent des idées complémentaires et interrogent différents domaines : les peurs « banales », personnelles ou collectives comme celles des éléments de la nature (marais, insectes), mais également la peur de soi-même, la peur qui fait fuir ou celle qui pousse à détruire. Dans le domaine lié à la thérapie, M. N.JL., chamane, de par son expérience professionnelle avec ses patients, apporte d'autres précisions, en lien avec l'histoire personnelle de chaque individu :

> « Une phobie, c'est un ensemble de peurs, c'est vaste, très vaste. Ca vient d'un traumatisme, d'une souffrance, d'un choc. Une phobie comme celle des insectes, c'est un conflit, un manque d'osmose avec la Nature ».

Or, des naturalistes, des paléoanthropologues et des primatologues plus particulièrement ont développé cet argument comme élément de compréhension de/dans l'évolution de l'espèce humaine. Pour certains, elle est probablement inscrite dans nos mémoires cellulaires et toujours active (Lupton, 1998). Cet élément de réponse, devient une piste possible, pour comprendre, mais non excuser le comportement de l'Homme à l'égard du vivant, de la Nature et des animaux, et tout particulièrement ce besoin de se sentir supérieur. Picq éclaire ce point : « Darwin a toujours dit : « Ne dites jamais supérieur ou inférieur », mais il n'y a rien à faire : nous, les hommes, nous nous croyons toujours supérieurs. Lorsque l'on nous rappelle nos origines, nous avons toujours une appréhension, d'abord parce que nous ignorons qui sont les grands singes, et surtout parce qu'on projette sur eux cette idée pour moi indécente de honte des origines. Pourquoi les origines, nos origines, seraient-elles honteuses ? » (2005[52]). Et le primatologue Frans de Waal soulève la question d'une peur très lointaine, liée aux conditions de survie d'un ancêtre de l'hominidé, qui peut nous éclairer. « Une révélation dérangeante : on pense aujourd'hui que l'australopithèque n'était pas un grand prédateur mais plutôt une proie des grands carnivores. D'après de Waal : « Il se pourrait donc que les débuts de notre lignée aient été marqués non par la férocité, mais par la peur ». Il devient difficile de nous identifier à ce prédateur pour légitimer notre volonté féroce de domination sur le vivant. Est-ce cette terreur ancestrale, à l'origine de notre histoire, que nous nous efforçons de refouler en la faisant subir depuis des siècles aux animaux ? »[53].
Notre recherche sur les relations de l'Homme à la Nature explore un terrain dont nous n'avions pas mesuré les soubassements, ni leurs profondeurs, ni leurs complexités. La tâche n'en est que plus difficile et délicate. Nous ne prétendons pas trouver l'explication, mais dans notre démarche de compréhension de l'être humain à travers ces cas particuliers rencontrés nous élargissons notre réflexion,

---

[52] « De l'hominisation au développement durable : d'un paradigme à l'autre », Communiqué de presse du 25 Janvier 2005, et synthèse du débat.
Disponible sur : http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-picq-90-41.html

[53] Cité par Marité Morales, « Planète Bonobo », extrait de One Voice, août 2003. Disponibe sur : http://www.onevoice-ear.org.fr

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dépassant les représentations individuelles pour revenir à un possible inconscient collectif, interroger non plus seulement l'en-quêté mais l'Homme en général.

2.1.2. **La Nature, cette grande inconnue imprévisible**
La Nature comme source d'agressions extérieures

L'essentiel de notre recherche concerne les relations de l'Homme à la Nature au travers d'expériences d'hommes et de femmes, souvent passionnés, souvent atypiques. Leurs relations à la vie sauvage, belles, riches, éprouvantes, transformantes aussi, ne doivent pas cacher ce qui à l'inverse, représente chez nombre d'entre nous une peur de la Nature. Déceler ce qui anime cette peur nous apportera aussi des éléments de compréhension sur ce qui fait la différence entre ceux qui vont vers, et ceux qui restent en retrait, se protègent, voire détruisent cette Nature. Dans notre recherche sur les blogs et autres sites d'échanges entre internautes, nous trouvons de nombreuses réactions et réponses à la question « Pourquoi l'homme détruit la nature ? »[54]. Ce constat semble une évidence pour tous ceux qui répondent aux questions lancées sur le net, et parmi ces internautes, nombreux sont ceux qui s'insurgent contre la destruction de la Nature, constat qui relève d'un fait collectif, de développements économiques et d'intérêts financiers qui se jouent des conséquences sur l'environnement. Mais personne ne semble se présenter à titre individuel comme destructeur de la Nature, de façon consciente et volontaire. A un niveau personnel, ce sont plus des peurs de la Nature que nous relevons, telle que les peurs des insectes, de ce qui grouille, rampe, etc. Aimer la Nature ou la craindre, où se situe ce quelque chose qui fait toute la différence ? L'explication n'est pas uniquement culturelle, entendue comme extérieure à l'Occident, puisque les en-quêtés n'appartiennent pas à ces peuples traditionnels si proches de la Nature mais bien à notre société moderne. Histoires de vies, parcours personnels, expériences familiales, rencontres… courage et force de caractère pour dépasser une peur qui est peut-être toujours là, latente et finalement moteur ? Ces questionnements nécessiteraient une recherche à eux seuls, tant les réflexions interrogent des dimensions humaines multiples. Nous rejoignons ici les propos de Channouf : « Les émotions ne sont pas arbitraires. Elles correspondent bien à des logiques qui se situent aussi bien sur le plan social et culturel que sur le plan psychosociologique individuel. Elles semblent avoir une rationalité qu'il faut chercher à différents niveaux d'articulation biopsychosociale. Aussi, nombreux sont les chercheurs en psychologie, en neurosciences mais aussi en philosophie et en anthropologie qui ont avancé différentes hypothèses sur leurs utilités et leurs fonctions » (2006, 59). C'est pourquoi nous souhaitons dans cette partie poser des éléments de réflexion et de compréhension que les don-neurs d'informations apporteront avec spontanéité et lucidité aussi, pointant du doigt les faiblesses de

[54] Exemple de propos d'internautes disponible sur : http://fr.answers.yahoo.com-Pourquoi l'homme détruit la nature que Dieu lui donne ? ou encore htp://www.jeuxvideo.fr-Faut-il protéger ou respecter la Nature ? et http://manature974.canalblog.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'Homme, ses réactions instinctives parfois, ses actions en réaction à sa peur de la Nature justement :

> « Je pense que c'est *la peur de la force de la mer* tout simplement. Avant on vivait très peu sur le littoral. On était plus à l'intérieur des terres. *A l'heure d'aujourd'hui on croit qu'on domine, peut-être que derrière on a peur*, et puis on se met à construire au bord de l'eau. Hier encore quelqu'un est venu me dire : « Il va falloir que je vende ma maison, avec la montée des eaux… ». J'ai l'impression que c'est comme un affront à la mer de se planter là devant ».
> Mme M.N. Chef de laboratoire en écloserie marine. Jeune mère de famille de 26 ans.

L'en-quêtée, qui côtoie dans son quotidien le monde maritime, les professionnels de la mer, et ceux qui vivent en bord de mer, remarque, avec sa sensibilité, des comportements, comme par exemple construire une maison au bord de l'eau, qui ne relèvent pas pour elle du « bon sens » mais plutôt d'une ignorance ou d'un défi par rapport aux éléments de la Nature.
Pour Picq, de par l'essence même de la Nature, la peur se justifie car : « L'environnement est destructeur. Il passe son temps à travailler sur la variété » (1999, 58). Changeante, mouvante en permanence, la Nature nous renvoie à une forme d'instabilité. Elle bouscule, empêche parfois d'agir, contraint, impose ses lois, naturelles, que nous ne pouvons pas toujours défier. Mais la Nature c'est aussi toute la matière, tout le vivant. Des peurs se justifient, d'autres sont utilisées pour servir des intérêts particuliers. M. M.P., enseigneur chercheur, spécialiste du plancton, évoque les marais, lieu troublant et glauque par excellence dans les sociétés prophylactiques. Il y a peu, ils étaient des lieux où régnaient des maladies dangereuses, invalidantes et souvent mortelles[55] :

> « La peur de la nature, pour parler de la mer, parce que c'est un terrain que j'aime bien, souvent encore aujourd'hui c'est les marais, *des zones à combler, à fermer*. Ce sont des zones où il y a *des êtres qui vivent là-dedans*, le marais a toujours fait peur. Donc on a eu tendance à les assécher, à les combler, c'était *un endroit à vomir*, longtemps cette relation des gens avec les zones humides du littoral, c'est un endroit qui pue, qui sent mauvais, où se développent les moustiques, les maladies, d'ailleurs le paludisme. Il y avait des raisons aussi, on comprend. Donc on fuyait ces zones humides, *on* [les religieux] *mettait dans la tête des gens des trucs et puis c'est resté et encore aujourd'hui,* pour des tas des gens, les zones humides c'est l'horreur, il faut les combler ».

[55] Cf. la thèse récente de G. Bériet, « L'hôpital-école de la marine de Rochefort (1788-1850) : architectonique médicale et physiologies sociales », université de la Rochelle, soutenue le 13 février, 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L'Homme se protège de la Nature de multiples façons, comportements masqués parfois derrière des façades. Tente-t-il de protéger la Nature en la parquant dans tous les sens ou construit-t-il lui- même son enceinte protectrice à l'intérieur de cette Nature ? Terrasson présente avec humour ce double comportement : « Beaucoup de nos cobayes peureux ne demanderont pas qu'on défriche la forêt. Mais comptons sur eux pour vouloir encore plus d'aménagements, pour condamner les ronces et les serpents. Et quand on interviewera de grands technocrates défricheurs, on ne sera pas surpris de découvrir en filigrane, derrière leurs propos qui se veulent rationnels, cette vieille peur de la nature sauvage, porte ouverte sur un inconscient émotionnel refoulé » (1993, 30). Plus simplement, plus directement, M. J.C., vétérinaire de formation et réalisateur de films pour des chaînes télévisées précise :

> « Pour revenir à la peur même, pour moi on revient à soi, c'est *la peur soi-même de souffrir*, on se dit on est protégé dans notre territoire, on se conforte avec des murs et des machins, on se protège des intempéries, du manque de nourriture et *on se protège* des attaques ».

Sa remarque rejoint celle de Terrasson, mais l'en-quêté a une autre expérience : celle de vétérinaire, et surtout celle du caméraman qui a côtoyé les forêts denses, peuplées d'insectes et autres reptiles sujets des phobies. Il a connu la peur et a appris à surmonter ses angoisses progressivement, *in situ*.

2.1.3. **La peur de l'inconnu**

La peur de l'inconnu, la peur de ce que l'être humain ne connait pas, de ce qu'il ne reconnait pas en lui, la peur plus précisément de ce qui le dérange, de ce qui peut lui porter atteinte… la peur de la Nature, pour l'ensemble des en-quêtés, est directement liée à cette inconnue, à cette étrangère dont ils reconnaissent aussi la puissance, cette grandeur devant laquelle ils se sentent si petits, comme le soulignent M. J.C. et M. N. :

> « On a peur de ce que l'on ne connaît pas. Des gens vont *avoir peur de certaines expressions de la nature*, ce qui a pu amener jusqu'à *des croyances* religieuses, profanes ou sacrées ».

> « *On a peur de la Nature parce qu'on ne la connaît pas, foncièrement on veut se défendre. Elle fait peur à tout le monde, c'est quelque chose de tellement trop puissant pour nous* qu'on finit par l'appeler dieu pour simplifier les choses. Elle me fait peur quand je me retrouve seul dans la montagne, la nuit est tombée, et là quand je sens toute la force qui est autour de moi, ça me fait peur ».

Pour certains des en-quêtés, tel que M. J.C. qui a une grande expérience de la Nature « sauvage », cette réflexion sur la peur qu'elle engendre, dénote un vécu

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

important et déjà une distance vis-à-vis du sujet, alors que pour cet étudiant, elle est toujours là, présente dans certaines circonstances, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'analyser la peur en général et surtout sa propre peur.
La peur de la Nature, si elle est clairement manifestée, peut tout aussi bien être dissimulée, consciemment ou non. Seule l'expérience de la Nature, l'expérience en nature peut réveiller et nous renvoyer aux sentiments de méfiance, de crainte, d'insécurité, d'angoisse. Se retrouver seul dans la Nature, c'est simplement nager avec cette masse d'eau sombre sous son corps, avancer dans la forêt avec de nouveaux repères, fouler un sol dense de végétation et de roches où la vie discrète est dissimulée partout, observer un animal sauvage ou une araignée sur sa toile, etc. Avons-nous déjà, face à ces animaux sauvages esquissé(e) un quelconque mouvement de recul ? « Installée dans les esprits elle [la peur de la nature] peut être niée en parole. La traditionnelle enquête d'opinion peut ainsi se mettre le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Ce qui compte, c'est le vécu, l'émotion, le comportement. Qui reste l'oreille aux aguets pour percevoir le moindre danger ? Qui s'enroule dans son sac et ferme toutes les ouvertures pour ne plus être au contact ? Ou encore qui s'étend voluptueusement sur la fougère pour s'imprégner de l'univers nocturne ? Ce sont les mêmes hommes, avec deux bras et deux jambes qui sont si différents en esprit. Et en actes. Car l'homme a tendance à détruire ce qui lui fait peur, ce qu'il sent étranger » (Terrasson, 1993, 29). Mme P.C., Chargée de Recherche en Ecologie des Récifs Coralliens l'évoque également :

> « On fait de grosses erreurs à l'heure actuelle. La Nature a toujours fait peur, on cherche toujours à contrôler : on coupe, on rase,… quand on se coupe de la Nature… Cette peur vient de ce qu'on ne connaît pas ».

Admise ou non, cette peur de la Nature est présente et c'est dans des actes, eux bien concrets, qu'elle se manifeste avec le plus d'évidence. Nous pouvons dire qu'elle est insidieuse dans le sens où elle est présente en l'être humain mais pas nécessairement reconnue. Elle semble ne pas être seulement qu'une histoire individuelle mais une histoire collective, et, comme Channouf le précise, une mémoire collective, à l'instar des émotions : « Les émotions sont la mémoire de conduites qui étaient jadis très utiles pour l'homme. Une mémoire qui n'est ni explicite, ni verbalisable. L'évènement est oublié, mais la réaction qu'il génère demeure en mémoire. Ainsi, chacun des différents points de vue va dans le sens de l'idée que nos émotions sont notre mémoire à différents niveaux qui vont du grand collectif au collectif restreint et à l'individuel. On admet généralement que les émotions les plus primaires sont une véritable mémoire de l'espèce même si elle est très réduite par rapport à nos mémoires collectives comme celle d'une société, d'une culture ou par rapport à la mémoire singulière d'un individu » (2006, 27). Une peur qui serait, ou plutôt qui aurait été, « jadis » très utile ? Précisons en quoi la peur de la Nature serait issue d'un comportement lointain et nécessaire peut-être à la survie humaine, dépassant la seule notion de culture.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.2. **Une peur instinctive, inscrite dans nos mémoires cellulaires**

La peur est communément un sentiment de forte inquiétude, d'alarme, en présence ou à la pensée d'un danger, d'une menace, ou un « état de crainte, de frayeur dans une situation précise » (Misslin, 2006). Et si cette peur de la Nature remontait donc aux très lointains ancêtres ? Si elle était inscrite en l'Homme, au plus profond de ses cellules ? L'*homo erectus* a disparu brutalement de la planète il y a quelques millions d'années. Parmi les hypothèses formulées un cataclysme climatique est parfois avancé. Par extrapolation à la disparition de *l'homo erectus*, l'on pourrait tout à fait imaginer qu'une peur commune liée au traumatisme collectif vécu, à savoir la disparition de l'espèce, ait été transmise quand le nouvel *homo sapiens* est apparu (Lupton, 1998[56]). Nous ne sommes plus, certes, sur les mêmes échelles de temps, mais cela n'est pas un élément qui puisse contredire l'hypothèse. Alors la grande peur vécue par nos primes ancêtres aurait pu être léguée à *homo sapiens* et inscrite au plus profond de ses gênes, à l'instar du processus de préservation présent chez d'autres êtres vivants, dans sa spirale d'ADN (Adénosine triphosphate). Elle pourrait être ancrée dans les instincts profonds – que la médecine traditionnelle chinoise situe sous le sternum. Dans le langage populaire ne dit-on pas que la peur « nous prend aux tripes » ? Ce que nous observons aujourd'hui, ce sont ces peurs phobiques (serpents, araignées, cafards, etc) qui tourmentent occasionnellement ou quotidiennement nombre d'entre nous, ou plus simplement les peurs de la nuit, du fond de la mer, de la forêt enchevêtrée. Par leurs opinions au sujet de la peur de la Nature, les enquêtés ouvrent une piste que différents auteurs éclairent, il s'agit de cette peur « d'être soi-même une proie » :

> « *De tout temps on a voulu chasser les prédateurs. C'est une peur viscérale peut-être, des gênes qui nous permettraient de nous préserver des prédateurs potentiels…* ».
> FC, gérant d'un centre de plongée et moniteur. Père de famille.

> « La nature est pour beaucoup un équivalent de : on y va et on va se faire piquer, on va se faire mordre… I*l y a stigmatisée quelque part, comme une vieille mémoire de l'époque de l'homme des cavernes*, où là peut-être il y avait de gros carnivores, et est-ce que c'est vrai d'ailleurs ? C'est comme s'il y avait *une mémoire*… c'est vraiment la peur de souffrir, la peur de se faire bouffer, *la peur d'être soi-même une proie* ».

M. J.C. fonde entre autres sa remarque sur les échanges qu'il a pu avoir dans son activité professionnelle où il a côtoyé pour la nécessité de certains films, des paléoanthropologues et primatologues.
Cette peur peut effectivement sembler bien lointaine mais si nous suivons ce raisonnement, leur raisonnement, nous pouvons donner du sens à la peur, et commencer à comprendre nos comportements de fuite, de contrôle sur, ou de destruction : « Deborah Lupton (1998) avance qu'aucune émotion n'est ni

[56] cf. infra

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

purement interne ni purement externe. Elle parle d'émotions primaires porteuses de l'histoire de l'espèce et des émotions secondaires porteuses de l'histoire d'une culture ou d'une société. Mais elle considère que les émotions primaires sont altérées dans une certaine mesure par les agents de socialisation et deviennent secondaires. La peur du prédateur est bien héritée de la peur qu'éprouvaient nos ancêtres face au félins, mais elle est altérée et devient de la culpabilité avec le développement de la culture » (Channouf, 2006, 44). Dans une même réflexion, Misslin témoigne, dans sa spécialité scientifique, de cette peur. Précisément, suivant la culture, elle va se manifester sous d'autres aspects : « L'éthologie enseigne que chaque espèce vivante possède un répertoire constitué de diverses séquences comportementales transmises par la phylogénèse et conditionnées souvent amplement par l'ontogénèse : leur fonction est de garantir la survie des individus et le temps nécessaire à la reproduction. (…) Puisque la prédation représente pour de nombreuses espèces le péril qui exerce sur elles la plus forte pression sélective, la peur peut-être considérée comme le système de défense anti-prédateur par excellence. (…) cependant, les animaux, l'Homme y compris, expriment le comportement de peur face à de nombreux autres aspects aversifs de la vie » (2006, 23).

Des études en neurosciences (Ledoux, 2003) montrent que certains aspects de nos comportements, comme la peur de l'autre, l'autre comme inconnu, étranger, différent, sont inadaptés parce qu'ils correspondent à une partie de notre cerveau qui réagit de façon instinctive, discordant en cela avec l'accroissement de notre cortex préfontal qui nous permet, lui, de prendre du recul par rapport à notre environnement et de l'appréhender de manière objective. En effet, dans l'évolution humaine, le cerveau a subi il y a quelques cent mille ans un accroissement considérable alors que le « vieux cerveau » ne s'est pas transformé[57]. Ce que nous soulignons ici c'est que nous répondons parfois de façon instinctive, et plus ou moins consciemment à des situations qui sont issues d'un environnement sur lequel nous n'avons pas de maîtrise. En effet, dans le monde artificiel que l'Homme se crée - entendons simplement par « artificiel » ce qui n'est pas naturel et a subi des transformations pour répondre aux désirs de l'homme, à savoir un monde contrôlé et relativement neutre -, il est censé connaître et contrôler les paramètres de ce milieu. Or, toute modification qui n'entre pas dans ce cadre montre un dysfonctionnement de l'homme, une inadaptation. Misslin rappelle très justement qu'au cours des désastres survenus en 2004 dans le sud-est asiatique les animaux ont senti l'approche du danger comme les habitants d'une île au large de l'Inde qui se sont sauvés en gagnant les hauteurs, alors qu'en même temps la foule s'amassait sur le littoral pour regarder et photographier la montagne d'eau qui arrivait au loin... Nous supposons que les habitants de cette île, ayant conservé un mode de vie et une relation à la Nature fondamentale et primitive, ont ressenti ou interprété les signes de leur environnement (vibrations, bruits, recul anormal de la mer en dehors des marées) comme les animaux. La population davantage urbanisée touchée par cette « catastrophe » naturelle, n'a pas autant préservé un système de vigilance lié à une vie adaptée à un environnement artificiel hautement sécurisé.

[57] Ledoux, « Neurobiologie de la personnalité », Paris, Odile Jacob, 2003.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour autant, des chercheurs ont montré que l'Homme, même s'il n'a plus de vrais prédateurs, a conservé des réactions défensives dépendantes des circuits nerveux. Nous n'échappons pas à ces réactions programmées par l'évolution car : « Nous avons beau être devenus des citadins culturellement évolués, notre cerveau, qui lui n'évolue pas à la même vitesse que nos inventions et nos techniques, a conservé dans ses circuits des impulsions datant d'époques où les hommes n'existaient même pas encore ; nous les avons héritées d'ancêtres plus ou moins lointains » (Misslin, 2006)[58]. C'est en ces termes que se prononce M. T.R., enseignant en Sciences Naturelles, à la retraite, et membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature. De par son implication sur le terrain de l'environnement il constate aussi des comportements de « protecteurs de la nature » qu'il considère inadmissibles, comme la destruction de nids au pied, sans raison scientifique valable, uniquement par « préférence » d'une espèce sur une autre (deux espèces compétitrices présentent sur le même territoire) :

> « *La Nature c'était pas tendre et puis on risquait gros.* On devait vivre vingt quatre heures sur vingt quatre la peur au ventre. *La Nature c'est ce qu'on doit combattre, c'est l'homme contre la forêt. Notre haine de la Nature viendrait peut-être de là*, sinon on ne se comporterait pas comme ça, c'est pas possible. Et c'est pas le petit coup de vernis vert qu'on nous chante en ce moment, on nous sort tous les violons, c'est pas ça qui… on a peur. *Cette peur vient de siècles, de millénaires qu'on a passé à serrer les fesses parce que c'était dangereux* (…) Cette peur est inscrite dans nos gênes, oui, complètement. On a tellement eu peur, alors pas de pitié. *On s'est construit en tant que civilisé contre la nature sauvage* ».

Concevoir ainsi qu'une peur ancestrale puisse être le moteur de certains des comportements trouve une justification scientifique d'une part, mais aussi parmi les personnes davantage au fait des relations avec la Nature et l'ensemble des êtres vivants. Certains mécanismes sont communs à tous les êtres vivants et remontent probablement à l'apparition des premières formes de vie. Nous n'avons pas fini d'apprendre sur la mémoire transgénérationnelle. Pour différents auteurs, une autre mémoire est à l'œuvre et questionne l'acceptation de notre part animale, instinctive : « Une émotion de base comme la peur serait une réaction instinctive et programmée héréditairement. Ces émotions ont permis à nos ancêtres de survivre en évitant les dangers : les peurs « archaïques » du serpent et de l'araignée sont aussi des réactions spontanées face à des animaux potentiellement dangereux dans l'environnement quotidien des chasseurs-cueilleurs. Ce banal constat relatif à l'évolution des aptitudes et des conduites,

[58] « De nombreuses données expérimentales et cliniques suggèrent que l'amygdale joue le rôle d'interface entre les afférences qui véhiculent les informations menaçantes en provenance de l'environnement via le thalamus et/ou le cortex sensoriels et les efférences qui, à partir du noyau central de l'amygdale, gagnent un certain nombres de structures plus postérieures (substance grise périaqueducale, hypothalamus, tronc cérébral) responsables du déclenchement des comportements et des réactions neurohormonales liés au système de défense. L'ensemble de ces interconnections constituent le système neuronal de la peur » (Misslin, 2006, 75).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L.Cosmides et J.Tooby[59] vont l'étendre à tout un répertoire d'aptitudes cognitives, émotionnelles et sociales (…) Comme l'évolution construit des programmes de conduites très lentement, à l'échelle de milliers d'années, notre équipement mental est resté le même depuis des lustres. Notre crâne moderne abrite un cerveau de l'âge de pierre. Il est avant tout destiné à résoudre des problèmes liés à la situation des chasseurs-cueilleurs, qui fut la condition de l'espèce humaine durant 99% de son existence » (Dortier, 2004, 78).

Nous avons là des avancées scientifiques, qui nous sont donnés aujourd'hui, en l'état actuel des connaissances et des façons de comprendre le vivant, mais il nous faut, après les avoir rappelées, réinterroger le quotidien : comment construisons-nous notre relation à la Nature aujourd'hui ? L'ensemble des comportements humains ne se réduit pas aux expériences individuelles engrangées au cours des histoires personnelles et mémorisées au fil de l'ontogénèse. L'individu hérite en effet de l'histoire de son espèce et de celle de la vie. C'est l'héritage phylogénétique auquel il ne peut échapper. Il est ancré en lui sous des dénominations propres aux cultures : on le retrouve ainsi dans l'inconscient collectif, dans ce qui est nommé le « Jing inné » en Orient (Laurent, 1987). Parler d'animalité n'a pourtant rien de dégradant. La condition animale et humaine, humaine par ce qui est spécifique à l'Homme, entre donc aussi dans des comportements plus ou moins instinctifs en réponse à son environnement. Le nier ou le renier, c'est aussi se trouver dans l'impasse de l'incompréhension de nos réactions. Refuser cet héritage et chercher à se nettoyer voire se purifier de ce qui est animal en soi, c'est comme plonger dans un déséquilibre de l'existence. Si l'être humain refuse à ce point sa condition, il finit par mépriser tout ce qui le rappelle à elle, voire la vie sous toutes ses formes.

Le travail de Misslin analyse la peur, qui se traduit entre autres par des conduites telles que l'immobilisation, la mort simulée, la fuite, ou la riposte, comme un héritage instinctif. La métaphysique, les rites et les religions répondent ainsi en partie à notre peur de la mort, peur fondamentale. « La peur apparaît comme l'ensemble des comportements de défense que manifestent les êtres vivants quand ils doivent faire face aux facteurs de l'environnement qui menacent leur survie, en particulier les prédateurs » (2006, 11). Nous pensons cependant que la peur, ancestrale, peut développer des comportements de destruction. Peut-être pourrions-nous supposer que l'Homme, prédateur, est dans des comportements offensifs et destructifs. Mais nous n'établirons pas de lien *a priori* entre prédation et destruction qui relève dans certaines de ses manifestations d'un acte gratuit, ce que nous développerons dans la partie sur la destruction. Par contre, rechercher dans la peur une cause aux comportements négatifs que nous observons apparaît intéressant, important, voire incontournable.

Nous ne sommes pas d'avis avec Clarke pour qui l'homme aurait perdu ses instincts : « On ignore à quel moment l'homme a perdu ses instincts. Ce fait capital a dû se produire tôt. C'est lui qui a permis que nous devenions des hommes » (1980, 33) et nous ne sommes pas non plus d'accord avec cette définition : « L'instinct est le comportement automatique et inconscient des

[59] « Beyong Intuition and Instinct Blindness: Toward an Evolutionary Rigorous Cognitive Sciences », Cognition, 1994, p. 50

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

animaux, caractérisé par un ensemble d'actions déterminées, héréditaires et spécifiques, ordonnées à la conservation de l'espèce ou de l'individu (nutrition, reproduction, protection, etc.). On admet généralement aujourd'hui qu'il n'y a pas d'instincts chez l'homme (…) » (Morfaux, 1980, 174). Nous avons peut-être ici la manifestation de ce refus de l'animalité, cette séparation nette entre l'instinct et l'humain. Pourtant, aujourd'hui, nous observons une multiplication des pratiques somato-émotionnelles qui prennent appui et agissent sur tous ces conflits internes, anciens, liés à l'histoire personnelle et collective. Pour illustrer notre propos, nous prenons pour exemple la philosophie et les techniques de la médecine traditionnelle chinoise qui conçoivent l'Homme dans quatre dimensions liées aux instincts : instincts profonds, instincts de survie, instincts de procréation et instincts sexuels. L'objectif de ces pratiques est de retrouver l'équilibre et l'harmonie de l'être en agissant sur des nœuds d'énergie ou points de blocage apparus à tout âge de la vie. Les instincts profonds concernent plus spécifiquement les transmissions de mémoires parentales et antérieures. Suivant les écoles, les instincts profonds sont dus aux soumissions et/ou aux peurs. L'instinct humain et animal, loin d'être muet, continuerait donc à s'exprimer sous différentes formes. C'est ce qu'avance par exemple l'un des enquêtés, M. J.C, dont le métier de cinéaste animalier, comme nous l'avons déjà précisé, l'amène à cette analyse :

> « Je vois bien quand vous montrez un mammifère qui mange un insecte que ça passe bien. Mais si tout d'un coup vous avez l'inverse, quand un crustacé vous bouffe un mammifère ou une araignée qui bouffe un mini singe, alors ça, pour les gens c'est… parce *qu'ils peuvent s'identifier à la proie, et il y a une grosse peur de mourir* ».

Ces *verbatim* soulignent la fragilité de l'être humain, espèce parmi les espèces, en évolution, soumise aux mêmes lois naturelles, imparables. Nous avons participé à un Festival cinématographique sur la Nature au cours duquel nous avons pu échanger avec d'autres réalisateurs animaliers. L'un deux souligne un fait intéressant qui rejoint la remarque de l'en-quêté : « les commissions des chaînes télévisées nous obligent à supprimer certaines séquences des films. En France et en Angleterre c'est comme ça, on ne montrera pas un animal tué par un autre. C'est toujours la référence à Bambi »[60]. Eclaircir le pourquoi de la peur de la Nature, en acceptant la « petitesse » humaine mais aussi les multiples capacités de transformation de la matière et du vivant, permet de prendre conscience non seulement de la place de l'Homme dans la Nature, mais aussi d'une forme de responsabilité à l'égard de la Vie. « Nous appartenons à l'éventail du vivant. L'histoire de la vie n'était ni pour, ni contre l'homme. Il en va ainsi de notre évolution reposant sur un jeu des possibles et de contraintes légué par nos différents ancêtres, de l'innovation, des inventions techniques et culturelles et aussi... de la chance. C'est précisément cela, l'hominisation : cette prise de conscience qui nous amène à penser que l'histoire de la vie n'allait pas forcément vers nous et que nous sommes maintenant une espèce, qui par son succès évolutif

[60] Festival CinéNature de Callac, 2ième édition, journée du 22 février 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pèse sur cette terre, si bien que nous en sommes devenus responsables » (Picq, 2007[61]).

> « L'homme, qu'on le veuille ou non est un mammifère… Si on arrivait à s'ouvrir un peu plus l'esprit, on se rendrait compte qu'on est des êtres divins, *on a la possibilité de détruire et de construire, et c'est un choix personnel.* Mais ce n'est par pour cela qu'on doit renier sa part d'animalité. *Je suis un homme et je ne refuse pas d'être un animal pour autant. Et ceux qui refusent ça se voilent la face.* Ou alors c'est une peur de l'inconnu. On ne sait pas vraiment d'où l'on vient en fait, qui nous sommes. On n'a pas de bases concrètes, mais beaucoup de suppositions ».

Cette dernière remarque de M. F.C., gérant d'un centre de plongée, montre une part de doute sur la question : « qui sommes nous ? ». Entre animalité et « divinité » ? Cet en-quêté se considère athée, mais sa relation à la Nature a fait naître en lui cette dimension spirituelle. Il croit en un Amour et en la capacité de l'être humain à dépasser ses peurs et à se regarder en face. Pour lui, la peur de la Nature est avant tout une rencontre avec soi, avec tout ce qui fait défaut à l'amour. Nous verrons à quel point cette notion d'amour reviendra avec force dans la deuxième partie de notre recherche. Soulignons seulement pour l'instant que M. F.C. serait plutôt un « biophile », la biophilie étant « l'amour passionné de la vie et de tout ce qui vit ; c'est le désir d'une croissance plus poussée, que ce soit celle d'une personne, d'une plante, d'une idée ou d'un groupe social » (Fromm, 1975, 376). Cette rencontre avec soi, nous allons l'explorer maintenant. Car étudier la peur de la Nature sans proposer d'alternatives, de moyens de changements, de réflexions, serait une démarche évidemment incomplète.

2.3. La Nature miroir de nos peurs
L'Homme face à lui-même - la peur de l'animalité qui est en soi

> « *Je pense également que l'homme a peur de la part d'animalité qui est en lui.* Son titre de gloire est d'être sorti de l'animalité, mais quand on voit comment il se comporte, c'est du flanc. Quand on voit les combats, tout ce qui passe à chaque fois qu'il y a une guerre on voit tous les vieux démons qui réapparaissent. Non, non, *la sauvagerie elle est en lui et il a peur de la part de sauvage qu'il a en lui, il en a très peur. Oui, c'est la part d'ombre qui est en soi. Oui, parler de la nature c'est aussi parler de la nature humaine ».*
> M.T.R., enseignant en Sciences Naturelles.

---

[61] « De l'hominisation au développement durable : d'un paradigme à l'autre », Communiqué de presse du 25 Janvier 2005, et synthèse du débat.
Disponible sur : http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-picq-90-41.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Après cette présentation des origines possibles de cette peur, cette grande peur venue des origines de l'Humanité, voici un autre point de vue partagé par des en-quêtés. Pour certains des en-quêtés cités précédemment, il existe une autre explication, sans que l'une prévale sur l'autre. Ce nouveau point de vue, sans restreindre cette vision d'une mémoire collective inconsciente, apporte un regard sur l'homme et la femme, dans sa propre dimension, unique, dans ses propres peurs, dans ses fonctionnements, ses représentations, ses actes. D'un inconscient collectif, nous passons aux peurs individuelles, à tout ce qui, dans ce contexte, renvoie l'individu à ses propres difficultés, à ce qui le concerne de façon personnelle, tel que l'évoque M. J.C. :

> « C'est *une projection de soi-même*. On projette nos peurs, c'est évident. *Moins on a peur, et plus on intègre la nature*. Mais c'est valable pour nos semblables, pour tout le monde. On tue parce qu'on a peur de soi-même et *les animaux sont les premières victimes de nos peurs* ».

M. J.C. a compris pour lui-même cette peur qu'il avait de certains éléments de la Nature et il s'est donné les moyens de l'apprivoiser ou de la dépasser. Dans la seconde partie de notre recherche, nous préciserons ses expériences et cela nous permettra de comprendre le lien entre le vécu de l'en-quêté et sa représentation de la Nature, comment elle évolue aussi en fonction de ce qu'il comprend et analyse de son histoire personnelle, en particulier des évènements de son enfance.

De nombreux courants sociologiques ont utilisé et utilisent le corps pour comprendre la société à un niveau collectif, le corps étant « l'analyseur le plus fertile pour expliciter les logiques diffuses du social et du culturel » (Le Breton, 1991, 15). Le corps peut être aussi le lieu de cristallisations de nos peurs qui se révèleraient et s'exprimeraient au travers de différents comportements. Mais dans cette première partie, nous nous intéressons à des représentations, à des idées, celles de nos don-neurs d'informations, qui viennent compléter le travail de Terrasson : « suscitant la peur chez beaucoup de nos concitoyens, qui d'ailleurs s'en défendent, mais le manifestent dans leurs comportements, la nature nous met face à nous-mêmes, à notre inconscient, pourvoyeur de rêves et de fantasmes » (1993, 29). C'est dans cette optique, appuyée plus après par des analyses psychologiques, une « anatomie de la destructivité humaine » (Fromm, 1975) que nous allons avancer dans notre réflexion.

Quand l'Homme adopte un comportement dominateur, destructeur, envers la Nature, envers l'Autre, qu'essaie t'il de dominer ou de détruire ? Une part de lui-même ? Ce quelque chose d'insupportable qui touche sa propre nature, sa propre essence ? Nous irons plus loin que cette simple affirmation de M. F.C, moniteur de plongée : « l'homme aurait des raisons d'avoir peur de lui-même. Le plus gros prédateur de l'homme reste l'homme ! ». Par son expérience professionnelle et les « vastes mondes » qu'il côtoie, par les liens qu'il tisse entre le monde animal et végétal de « l'autre plan » et la réalité de ses patients, M. N.JL., chamane, apporte des précisions complémentaires :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *L'homme a peur de la Nature parce qu'il a peur lui-même, d'affronter ses peurs, ses souffrances anciennes. Il essaie de tout contrôler, de mentaliser, de mettre des fonctionnements pour dominer*. Comme les laboratoires, les abattoirs et tout ce qui engendre des maîtrises animales, végétales, minérales, par contrôle, par pouvoir. Et au lieu d'arranger les choses, ils les détruisent encore plus. Ils en perdent l'humilité face à la Nature. *Oui, l'homme a peur de la part d'animalité qui est en lui* ».

Pour Terrasson, « La Nature dans l'homme, l'inconscient, la sexualité, les pulsions sont en résonance avec la nature extérieure « (1993, 59). Dans cette peur résonnerait donc cette part instinctive, animale, parfois qualifiée de bestiale, ce qui renvoie directement au sauvage, à l'instinctuel, à ce qui peut dépasser la volonté de l'Homme, et donc son contrôle, le pouvoir sur lui-même. Alors qu'il lui faudrait peut-être apprendre à la reconnaître, à l'apprivoiser pour pouvoir la maîtriser, et non la renier en déplaçant vers l'extérieur une cause qui au départ n'appartient qu'à lui. Mme C.C. Co-réalisatrice de films documentaires animaliers, précisant les propos de Terrasson, soulève aussi le problème de la responsabilité des actes conscients :

> « La peur de vivre, la peur de l'autre, la peur de l'inconnu… (…) *Ce sont nos propres peurs que l'on cristallise*, on cristallise sur ce qui est facile : tuer un animal, comme il est facile de battre un enfant. Une action est pour moi une prise de conscience. Pour moi *elle* (la nature) *est le miroir de nos peurs*, ça c'est clair. Et je dirais qu'elle trinque même par rapport à nos perversions. *On se défoule vite sur la nature* ».

Si l'Homme refuse cette animalité en lui, pour les en-quêtés qui ont reconnu en eux une transformation intérieure après une expérience singulière avec l'animal, l'être humain nie non seulement une part de lui-même, mais du même coup renonce, sans le savoir, à des forces naturelles. « Tuées dans l'œuf », l'être humain passerait ainsi à côté d'une énergie, de capacités instinctuelles, de facultés perceptives différentes. Et il créerait aussi une dualité en lui. Alors qu'il pourrait les rencontrer, les reconnaître, les accepter, les apprivoiser, tel que le suggère M. SA.J. :

> « *C'est vrai, l'homme de nos jours a peur de l'animal qui est en lui. L'homme s'est écarté de la Nature donc de sa part animale, cette force, cette énergie animale qu'il a en lui*, a diminué d'intensité. Nous avons la capacité de comprendre la Nature, de comprendre les animaux et nous avons cette part animale en nous au travers de nos sens. Mais qu'est ce qu'on en a fait ? On l'a mise au dernier rang, cette énergie est toujours présente mais n'a plus d'intensité quasiment. Dans notre quotidien, l'homme moderne est en train de séparer deux cellules de vies qui sont inséparables, c'est une dualité. Et il faut des évènements extrêmement importants pour que l'homme quand il se retrouve dans la Nature face à des évènements catastrophiques, retrouve son instinct de survie, son

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

instinct animal. Et ça se fait dans des phases extrêmement puissantes. Je l'ai vécu. Mon instinct animal est en permanence en union avec mon être, l'un est inséparable de l'autre, ils fonctionnent ensemble ».

M. SA.J, ancien chef d'entreprise, a été secouru par des dauphins après avoir passé une dizaine d'heures en mer, en hiver. Il se consacre donc à la compréhension de la communication entre l'être humain et les dauphins. Son expérience très particulière, unique, lui a fait découvrir une autre facette de son être, et lui permet aussi aujourd'hui d'avoir une compréhension et une explication appuyées sur un vécu « hors-norme ». Nous développerons son parcours dans la seconde partie.

2.4. **Une explication à la peur selon une perspective chamanique**

« L'univers est un mélange de noyaux durs et de nuées, d'archipels et de mers, d'éclats et d'occultations, de messages et de bruits (...) Le bruit de fond est permanent, il est le fond du monde, le fond noir de l'univers, il est le fond de l'être, peut-être » (Serres, 1981)[62]. Cette remarque interpelle parce que quelque part elle n'est pas si éloignée de l'approche des en-quêtés que nous allons aborder maintenant. Serres ouvre une grande porte, une autre dimension, celle de l'univers, et celle aussi de l'Homme, ce microcosme dans le macrocosme. Ces en-quêtés vivent ou ont vécu dans leur quotidien une relation au Monde particulière parce que leur représentation de la vie est liée et dépendante de la croyance aux âmes, aux incarnations successives et au sens de la vie de chaque être venu expérimenter et accomplir le plan de l'âme. L'un d'entre eux a vécu une expérience shamanique en Amérique du Sud et l'autre est chamane et exerce sa pratique en France. Si la peur de la Nature peut s'expliquer par une mémoire collective dont hérite l'individu, elle représente pour M. T.A., jeune homme en formation aux médecines parallèles, l'expression d'une autre mémoire, perdue, celle de l'origine de l'être, cette âme, qui, en vivant son incarnation, sait qu'elle quitte l'Amour pour vivre l'expérience de la dualité :

> « La Nature est belle, magnifique, puissante, unie. Les êtres humains sont peut-être la partie la moins unie dans ce Tout. On fait partie de la Nature. Pour moi l'Univers et la Nature c'est la même chose. *Mais l'homme cherche à la dominer parce qu'il a peur de lui-même, de l'isolement. Je pense qu'il se sent déconnecté de la Nature. Je pense qu'intérieurement l'homme se souvient d'où il vient et il se sent… le fait de naître, de s'incarner, c'est déjà un traumatisme. Et l'homme se sent frustré d'être un homme, se sachant issu d'une puissance d'Amour* ».

Nous avons interrogé M. JL. N., chamane, sur ce même sujet, en lui soumettant les analyses sociologiques de la peur, et celle de De Wall. Aussi curieuse et

[62] Cité in « Les chemins de la vie », De Rosnay Jöel, Paris, Seuil, 1983, p. 161

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

déroutante que puisse paraître sa réponse - nous pouvions nous en douter -, nous la présentons ici, de façon succincte, car elle fait partie de ses conceptions et représentations de l'Homme. Mais nous ne proposerons pas d'analyse particulière. Les recherches sur le chamanisme que nous avons étudiées n'ont pas abordé cette réflexion et, sans nous sentir démunie nous préférons la laisser en suspens :

> « Une peur ancestrale…, oui et non. Pour les âmes les plus anciennes c'est possible, mais pas pour les nouvelles âmes. Les inscriptions sont dans le monde akashique et les plus anciennes âmes ont cette peur, ont inscrit cette peur, mais pas toutes (…) Certaines âmes primitives ont commencé à apprendre sur cette terre l'état primitif de la Terre. Des âmes ont choisi de venir sur cette terre pour incarner une expérience mais elles ne la transmettent pas à tout le monde. Ca ne se passe pas dans les gênes pour tous, car tous ne font pas partie de ces mêmes âmes. Il y a des arbres de vie pour ça : des ancêtres et des hérédités. Cette peur peut donc expliquer les comportements de destructions, mais ce n'est pas la seule. Il y a aussi des peurs qui viennent d'ailleurs… ».

Dans un même esprit, l'anthropologue Michael Harner, relate une de ses visions. Il a découvert notamment que les créatures extraordinaires qui peuplent ses visions sont des êtres connus et familiers de ses informateurs indigènes : « Elles (des pensées inspirées par des créatures reptiliennes) projetèrent alors une scène devant mes yeux. Elles commencèrent par me montrer la planète Terre telle qu'elle était il y a une éternité, avant que n'apparaisse la vie (…) de grandes créatures noires et brillantes aux larges ailes de ptérodactyle et au corps de baleine (arrivées de l'espace) m'expliquèrent en une sorte de langage mental qu'elles fuyaient quelque chose situé loin dans l'espace, qu'elles étaient venues sur Terre pour échapper à leur ennemi. Elles me montrèrent de quelle manière elles avaient créé la vie sur la planète afin de se cacher au sein de formes multiples et dissimuler ainsi leur présence. Devant moi, la magnificence de la création et de la différenciation des animaux et des plantes en espèces – le résultat de centaines de millions d'années d'activité – s'imposa avec une force et un éclat impossibles à décrire » (1980[63]). Nous souhaitons, avec ce récit extraordinaire, non pas apporter un soutien complémentaire à notre en-quête, mais montrer que la limite entre le monde tangible et intangible n'est pas si évidente que cela, que certaines représentations du monde n'appartiennent pas qu'à une catégorie de la population et au passé. Et « Les mythes de création, qui expliquent comment, à partir du flux chaotique des « temps de l'aube », les choses de ce monde ont pris forme, ne sont pas considérés par les chamanes comme de simples légendes d'un lointain passé. Le flux puissant des « temps de

[63] Cité in « Chamanes au fil du temps », Narby Jeremy, Huxley Francis, Paris, Albin Michel, 2002, p. 185

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'aube » est à certains égards encore agissant dans le monde des esprits » (Graham Townsley, 1993[64]).
Laissons la porte ouverte, et n'oublions pas que « la folie du chaman est un axiome » (Hell, 1999, 59), c'est-à-dire ici une interprétation relative de celui qui voit de l'extérieur et décrit avec sa raison et sa conception de la réalité. Même si, comme le souligne Narby, depuis ces dernières décennies les anthropologues font l'effort de comprendre cette autre vision du monde « du point de vue des indigènes » (Geertz, 1983[65]).

Pour conclure ou plutôt en guise d'ouverture…

Nous ne pouvons bien sûr donner de signification ou d'explication définitive sur la ou les causes qui ont engendré cette peur de la Nature. Fiametti, ostéopathe spécialisé dans l'approche somato-émotionnelle du corps écrit : « en fonction des émotions vécues dans la vie intra-utérine, lors de l'accouchement et lors de la petite enfance, l'enfant détermine un programme personnel, unique, qui peut continuer à se charger pendant toute l'existence. Ces codes détermineront la carte émotionnelle de l'individu qui grandira avec ses peurs et, durant toute sa vie, il devra lutter contre leurs effets. Seul le corps sait. Le corps parle même quand l'individu n'a plus rien à dire » (2004, 13). Si la psychologie ou le secteur paramédical s'intéresse à résoudre des problèmes à un niveau individuel ou social, nous proposons aussi une vision à grande échelle, celle de l'Homme en tant qu'espèce animale à part entière. Les peurs peuvent se transmettre de génération en génération et, si elles s'inscrivent dans des codes génétiques, nous pouvons parler de mémoire collective, ancestrale.
La Terre montre au quotidien que nous n'avons pas les moyens de contrôler ses effets destructeurs (raz de marée, tremblement de terre, sècheresse). Cette Nature est tout autant fascinante que menaçante. Mais on sait aussi que rien n'est reproductible indéfiniment ; un jour, un paramètre change, même quand nous pensons tout pouvoir gérer dans un monde supra technologique. Kohler, journaliste scientifique, ancien astronome professionnel du Centre National de la Recherche Scientifique écrit : « Il est logique de penser que les futurs voyages vers les étoiles auront un but précis, et qu'une fois arrivés à destination les colons stellaires génèreront une civilisation propre, qui se développera sur sa nouvelle planète et l'exploitera, comme l'ont fait les colons du Nouveau Monde voici deux siècles. L'exploration stellaire à long terme ne serait alors pas autre chose qu'une opération de survie. Au-delà de la pure curiosité scientifique, qui nous pousse à explorer l'espace, qui sait si nous ne cherchons pas tout simplement, inconsciemment, à réduire les risques d'extinction de l'espèce humaine en la

[64] Cité in « Chamanes au fil du temps », Narby Jeremy, Huxley Francis, Paris, Albin Michel, 2002, p. 181
[65] Cité in « Chamanes au fil du temps », Narby Jeremy, Huxley Francis, Paris, Albin Michel, 2002, p. 194

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

répandant à travers la Galaxie ? » (1989, 277). La peur serait-elle aussi un bien nécessaire comme instinct de survie ? Ce qui nous pousse et nous force dans un élan de dépassement de nos capacités, à révéler en nous une force créatrice ? Elle serait alors ici à observer et à vivre comme une façon de se préserver des menaces et périls en tout genre. Mais la peur est aussi utilisée, par les médias, pour servir des intérêts, politiques entre autres, et des débats sur la peur, autour de sociologues, sont diffusés sur le net. La peur n'est pas uniquement un état émotionnel, elle est aussi un instrument de manipulation. Comprendre alors comment elle fonctionne peut nous aider à éclaircir tout ce qui se joue, même si notre sujet concerne la peur de la Nature.

La psychologie donne des explications aux phobies. Elles seraient entre autres liées à des transmissions de croyances ou d'ignorances qui accusent la Nature ou l'autre en général, de tous les maux : agresseur potentiel surtout, ce qui peut porter atteinte à l'intégrité, et qui se focalisent et se cristallisent en peur de la peur. La peur est là, et nous ne pouvons la nier. Alors comment l'apprivoiser pour transformer les comportements, parfois radicaux, que nous adoptons en réaction ? Et nous avons là matière à réflexion, à un niveau collectif et individuel, car la peur, d'origine multiple, est aussi multiforme : « Alors ? D'où viennent ces différences entre les gens ? Les amateurs de nature extrême qui jubilent là où les autres meurent de trouille sont-ils des sortes de Martiens, minorité marginale et probablement opprimée ? » (Terrasson, 1993, 30).

Nous proposons ici, pour illustrer les propos de Terrasson, un extrait de notre journal de bord de 1999, écrit lors d'un voyage « sac à dos » à la rencontre des baleines à bosse (*Megaptera novaeangliae*), sur l'île Sainte Marie au nord-est de Madagascar. Alors que nous étions sur une petite embarcation de pêche, en pleine mer, un coup de vent violent s'est levé, et malgré la situation périlleuse, nous étions sur le ponton prête à « sauter à l'eau » alors qu'une touriste réfugiée en cabine vivait ce moment avec angoisse : « La mer était déjà forte et le départ a été vraiment périlleux. Avec les moutons et la forte houle, il n'était pas facile de repérer les baleines (…) C'était elles, enfin. Ces masses impressionnantes et qui se déplacent avec tant de grâce. Tant de force, tant de beauté… et puis le bouillonnement de leur souffle, cet évent et la largeur de leur dos, ouah ! J'étais prête à me mettre à l'eau mais le malgache me faisait comprendre que là, ça n'était pas raisonnable. Personne n'était vraiment rassuré, une passagère paniquait. Des vagues passaient sur l'avant. Mais j'avais confiance, et les hommes ont bien tenu le bateau. Quelle sortie en mer, inoubliable !!! ».

La peur est tout à la fois expression collective ou individuelle, paralysante, élément moteur, destructrice ou créatrice. Hans Jonas écrit à propos du paradoxe du « phénomène vivant » : « Emancipée de l'identité avec la matière, elle (la cellule) en a pourtant besoin : libre, et pourtant sous le fouet de la nécessité ; isolée, et pourtant en contact indispensable ; cherchant le contact, et pourtant en danger d'être détruite par lui et non moins menacée par son manque… La crainte de la mort dont se charge le risque de cette existence est un commentaire sans fin à l'audace de l'aventure originelle dans laquelle s'est embarquée la substance en devenant organique… » (2001, 17). N'est-ce pas ce qui pourrait être sous-tendue par les travaux de Le Breton (1985, 1991) concernant cet « à corps perdu » où il

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

s'agit de se tuer pour ne pas mourir, dans la passion du risque ? Ce que nous vivons plus ou moins consciemment dans des actes concrets d'aventure et d'extrême n'est-il pas finalement l'expression visible de tout ce qui, au plus profond de nous, dans l'infiniment petit et subtil, nous anime ?
Nous devinons ici la problématique auquel l'Homme est confronté, étant, selon le point de vue évolutionniste que nous adoptons, un des organismes les plus complexes sur la longue échelle des êtres vivants depuis la paramécie, être unicellulaire. En effet, l'Homme est bien dépendant de son environnement même s'il cherche, contrairement aux autres espèces, à le dominer, par nécessité, par peur. Mais tout acte de maîtrise sur l'environnement peut devenir aussi un non sens. Car il n'y pas dans cet acte de domestication qu'une action organisée pour satisfaire aux besoins et prévenir les manques. La maîtrise est aussi une volonté de domination, de contrôle, soulignant le caractère de supériorité et en arrière-plan, peut-être la peur.

CHAPITRE III

Dominer, gérer, s'approprier, détruire. Incohérence première et questionnement

Partir d'un premier constat

Nous avançons pour deuxième hypothèse que cette peur de la Nature définie précédemment, développe chez l'Homme un besoin de dominer, de maîtriser, et de détruire – entendons par maîtriser : un acte de contrôle dans le pouvoir et l'abus de ses forces, et par détruire. Cette hypothèse, qui de prime abord, pourrait sembler simpliste voire excessive, n'en est pas moins pour les en-quêtés une réalité qui englobe des comportements complexes. Derrière ces actes, mus entre autres par la peur, se cacherait un sentiment d'infériorité. Nous ne discuterons pas des travaux de Freud ou de Rousseau, de la violence inhérente à la nature de l'homme ou provenant de la vie sociale et de ses contraintes, mais nous nous appuierons entre autres sur l'argumentaire de Terrasson qui voit dans l'homme moderne, convaincu d'être une espèce supérieure, un drame caché : la peur de la Nature. Peur qui va entraîner plus qu'un détachement, un rejet, voire une destruction, et le déni d'une part de lui-même : sa part d'animalité. Or, cette hypothèse est reprise par les en-quêté(e)s à partir de leur propre vécu de la Nature. Pour Mme N.G., Docteur en Océanographie :

> « Pour moi, la Nature, c'est la vie et c'est tout, c'est le Tout et nous on est dedans. Je ne me dissocie absolument pas de la Nature et je trouve effrayant cette propension qu'à l'homme à se mettre en dehors et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

vouloir tout gérer, vouloir maîtriser, maîtriser… au lieu de faire partie de ».

La réaction assez vive de cette en-quêtée dans ses propos montre peut-être un sentiment d'agression. Puisqu'elle considère faire partie du Tout, de cette Nature que l'Homme détruit, il serait légitime qu'elle puisse se sentir directement menacée. C'est comme si l'être humain, ne parvenant pas à résoudre un mal-être profond, hérité ou non par l'Histoire de l'Evolution, entraîne sa propre destruction en s'attaquant à ce qui fondamentalement - et irrémédiablement - est origine et source première de son existence. On oublie tout simplement et trop vite que l'air que nous respirons, que l'eau que nous buvons sont vitaux et pourtant menacés par nos faits quotidiens. M. J.C. apporte une autre vision de l'Homme qui serait dominateur par nature, transformant et transmutant pour répondre à ses besoins. Le sens de maîtrise prend alors une nouvelle connotation, passant de ce qui est contenu, dans un rapport de forces, à ce qui est transformé, dénaturé, dans des étapes successives contrôlés, l'Homme pensant alors décider du résultat final.

> « Quand on voit tout ce qui a été détruit, construit, dénaturé... Je crois que cette envie de domination est dans l'être humain. Il a l'impression qu'il peut tout maîtriser en fait, et maîtriser la Nature, mais la Nature… pour définir la Nature, c'est ce qui existe et qu'on ne transforme pas, après ça devient de l'artificiel. L'homme crée de l'artificiel. L'homme dénature la Nature. La Nature n'est plus la Nature, donc ce qu'il a autour de lui il le domine pour son profit immédiat et personnel ».

Nous illustrons aussi nos propos par les travaux de Fromm qui constate et affirme : « le fait d'appliquer le mot « primitif » à des cultures précivilisées de types très différents conduit à une grande confusion (…) L'absence de destructivité est caractéristique des chasseurs-cueilleurs et se retrouve dans quelques sociétés primitives plus hautement développées, alors que dans beaucoup d'autres, et dans les sociétés civilisées, c'est la destructivité, et non la paix, qui domine le tableau » (1973, 195). Mais constater ne suffit pas. Nous pourrions écrire des pages sur la destruction de la Nature que nous n'apprendrions pas grand chose finalement, à moins de pousser plus avant la réflexion et pointer du doigt ce quelque chose qui pourrait nous interpeller et nous faire marquer un temps de pause, que l'on puisse vraiment prendre du recul et réagir. Mais dans une société tendue vers le progrès, comment prendre ce temps pour voir autrement ? « Il est temps que nous devenions tous des Oreste. Nous sommes en train de tuer notre Mère, à petit feu, à coups de déchets empoisonnés, à coups d'oxyde de carbone craché par nos chevaux d'acier et de poisons nucléaires. Sommes-nous assez courageux pour admettre notre forfait ? La transformation est possible maintenant, si nous réveillons notre sens de la responsabilité » (Séjournant, 2001, 213).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.1. Une évolution naturelle ou un choix de l'Homme ?

3.1.1. Une espèce dominatrice et colonisatrice

Sans chercher à accabler l'Homme de tous les/ces maux, nous pouvons comprendre, comment au travers de son évolution en tant qu'espèce animale à part entière, l'être humain a pris sa place de dominant, à l'instar d'autres grands prédateurs : « L'homme, en devenant un super-prédateur capable d'abattre de grosses proies, va pouvoir conquérir tous les milieux » (Picq, 1999, 79). Ce constat est peu présent dans les entretiens. Il apparaît clairement cependant pour cet enquêté qui, dans son parcours professionnel, a aimé « dans l'approche scientifique large, la dimension organisationnelle et le fonctionnement lié à l'organisation, les systèmes et ce, dans une démarche vraiment dynamique ». Cela lui a sans doute permis d'appréhender l'Homme dans cette dimension d'espèce colonisatrice :

> « Quand on regarde dans l'Histoire de l'Humanité on voit bien que la planète a été colonisée par l'espèce humaine qui est devenue dominatrice vis-à-vis de toutes les autres espèces, végétales et animales, ressources minérales. L'homme a conquis la planète puis s'est éloigné de la terre en partant dans l'espace. Ce besoin de colonisation et d'expansion appartient à l'espèce humaine entre autres, et l'espèce humaine est dotée de moyens que les autres espèces n'ont pas : une autonomie telle qu'il peut subir des climats extrêmes, il peut communiquer, se déplacer vite, etc ».
> M. B.G., naturaliste, formé aux Sciences de la Nature, spécialisé en Océanographie. Enseignant Chercheur à l'Université.

Cette capacité d'expansion et de colonisation que l'on pourrait qualifier de « géniale », révélatrice d'une supériorité sur l'autre vivant, nous interpelle. Mais ce serait aller trop vite et oublier que dans le règne animal, comme végétal, cette aptitude se retrouve à différents niveaux d'évolution des espèces, et c'est peut-être aussi ceci qui dérange car nous pouvons dans notre quotidien observer cette propension qu'à la Nature à s'installer partout, à résister à toutes les entreprises humaines. L'Homme a donc développé des outils qui lui permettent de manier et de manipuler le vivant, de dépasser un instinct de prédation nécessaire à sa survie. Mais qu'en est-il de ce comportement qui n'appartient plus à un seul besoin élémentaire et qui montre une forme de violence, cette violence qui n'est pas qu'une agressivité sauvage et naturelle.

3.1.2. L'Homme refoule son animalité. L'Homme transmet et projette ses propres peurs sur autrui

L'homme souffre, souffrirait donc d'une peur ancestrale, ou d'un refus inconscient d'appartenir au monde animal, ou d'autres maux que la mythologie pourrait éclairer. Toutes les hypothèses ont du sens, et des philosophes et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

scientifiques ont soutenu une dualité Homme/Nature (animal-machine), creusant ainsi un fossé qui n'a pas lieu d'être et qui caractérise somme toute notre pensée occidentale (Anati, 1970[66]). Pour M. N.JL., chamane, au-delà de la souffrance de l'Homme, les actes sont bien là et de par sa conscience, deviennent à un moment donné inexcusables, le renvoyant à sa responsabilité, ce qu'avait souligné préalablement un en-quêté :

> « L'homme déverse son ego mal géré sur la Nature. La relation de l'homme à la Nature est en ce moment catastrophique. L'homme détruit de différentes manières, subtilement ou carrément par la matière. Détruire subtilement c'est par toutes les formes pensées, engendrées ou intentions, impuretés, que l'homme, par sa souffrance, n'arrive pas à dépasser et à transformer, et il transporte ça à la Nature, pensant par désir de contrôle que c'est lui le maître. Et la Nature réagit ».

Selon Terrasson, « La dominance dans l'univers quotidien d'un environnement superprotégé présentant peu de paramètres biologiques, l'indentification dans une société d'inconscients refoulés, entre la sauvagerie et l'organicité de la nature d'une part, et de l'autre la force pulsionnelle des instincts contrariés, culpabilisés et devenus terrifiants. Le refus de la part animale dans l'homme amène à rejeter ce qui dans la nature extérieure, la rappelle, ou la signifie symboliquement » (1993, 142). Difficile ou plutôt délicat de déterminer à l'image de l'œuf ou de la poule, d'où émerge cette violence destructrice et dans quel processus elle s'inscrit et se développe.
M. JC. Vétérinaire de formation, pointe avec ironie comment dans le quotidien, l'individu peut, consciemment ou non, véhiculer une violence latente, par les mots, les expressions, tout ce que l'il entend et répète, méfait de la culture, imprégnation dès le plus jeune âge de peurs qui ne lui appartiennent pas directement mais qui viendraient renforcer cette forme-pensée commune ; cette peur de la Nature, ciment illusoire et manipulateur :

> « A partir du moment où tes peurs sont mentales, et dieu sait si on n'en a alors qu'on a pas eu d'expériences négatives avec tel ou tel animal, le fait de se perdre dans la forêt… le petit chaperon rouge (…) alouette je te plumerai la tête, un truc complètement sadique, et qu'on répète sans y réfléchir… *on est formaté pour avoir la trouille de la nature, donc qu'est-ce qu'on a : on devient agressif* ».

Pour les don-neurs d'informations qui ont eu une relation difficile avec un animal, sauvage ou domestique, ou qui ont tout simplement observé ce qui se passait dans leur entourage, non seulement l'homme a peur, mais il projetterait ses propres peurs, ses angoisses, sur autrui. Les thérapies que proposent aujourd'hui les vétérinaires vont d'ailleurs dans ce sens : pour « soigner » un

[66] Cité in « Apparition des formes urbaines », Dan Semenescu, Zeta series in Anthropology & Sociology, 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

animal domestique devenu agressif, il s'agit surtout de s'occuper de son « maître ». En interrogeant la Nature, comme miroir de nos peurs, l'homme comme la femme n'aurait pas fini d'en apprendre sur eux-mêmes :

> « J'aurais par exemple tendance face à un chien, type Doberman, à vraiment me méfier. Par contre, avec un animal sauvage, d'emblée j'ai comme une sécurité. *L'homme a projeté sa peur* sur l'animal et l'a rendu agressif » précisent M. J.C. et M. T.R. :
>
> « Et là où ça peut être dangereux c'est face à certains animaux domestiques, à certains chiens qui sont perturbés du fait du long rapport qu'ils ont eu avec les humains. Ils ont pris toutes leurs névroses ou presque, et en plus on les accentue par l'éducation, les manipulations génétiques, et là, il y a un réel danger ».

Aux Etats Unis, à côté de la profession de vétérinaire, s'est développée celle de « communicateurs avec les animaux », suite à la parution de l'ouvrage et aux formations proposée par Penelope Smith : « Talk Animal : Interspecies Telepathic Communication » (1996). Les communicateurs avec les animaux sont aussi amenés à travailler avec les compagnons humains des animaux, montrant ainsi le lien étroit entre le comportement de l'un et de l'autre[67]. En France, cette approche est de plus en plus courante et certains vétérinaires, dits comportementalistes, s'attachent à travailler tant dans la psychologie humaine qu'animale, partant du constat que les animaux sont souvent moins malades que les maîtres (Maan, 2008[68]).

3.1.3. **Domestiquer et soumettre**

Dans ce sous-chapitre nous allons aborder la question de la domestication des animaux car elle est, pour des paléoanthropologues et sociologues, un des points importants de l'étude des hommes, dans la morphologie actuelle des sociétés humaines. Pour Picq, une rupture dans notre système de pensée est apparue à l'époque du Néolithique, durant laquelle, en apprivoisant les végétaux et les animaux, l'Homme s'est de la même façon approprié la Nature. Mais il s'en est aussi rendu indirectement dépendant, au travers de ses productions agraires par exemple, car la Nature, imprévisible, reste incontrôlable en partie. « Le temps d'une nature prodigue devient celui d'un paradis perdu dont il a été chassé. Alors l'homme invente les sacrifices. C'est un arrangement avec les dieux qui sert l'homme mais accouche de la condition animale » souligne Picq (1999, 80).
Au-delà de l'aspect consommation et production, Digard présente l'importance des aspects sociaux, culturels et idéologiques de la domestication : « Variant largement en fonction des ressources naturelles et culturelles disponibles ainsi que de contraintes écologiques et sociales, les techniques ainsi mises en œuvre

[67] Disponible sur : http://www.communication animale.ch
[68] « Chroniques d'un vétérinaire atypique », Maan, Coëtquen Editions, 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ont toutes en commun d'être *aussi* des « moyens élémentaires d'action » (Leroi-Gourhan) sur l'animal, qui en même temps qu'ils servent celui-ci, concourent à son assujettissement à l'homme. En produisant des animaux, on produit donc également de la domestication, c'est-à-dire du pouvoir de l'homme sur l'animal. La place que celui-ci occupe dans la vie de nombreuses sociétés se traduit en effet par tout un échafaudage d'usages et d'idées, qui va bien au-delà de ce qui serait nécessaire et suffisant pour satisfaire les besoins vitaux de l'animal. On est donc fondé à se demander si ce n'est pas aussi la recherche de la domestication en soi, et de l'image qu'elle renvoie d'un pouvoir sur la vie et les êtres, qui conduit l'homme à produire des animaux » (1999, 71). Cette réflexion rejoint les enjeux de l'anthropozoologie et offre la possibilité de comprendre la relation de l'Homme à la Nature au-delà de la satisfaction de besoins primaires et vitaux. Les propos de M. N.JP, ethnobotaniste, président d'une association pour la préservation et la diffusion des connaissances en botanique, vont dans ce sens. Il évoque la domination de l'Homme sur la Nature comme un trait de l'espèce humaine. Mais il souligne également l'importance du facteur environnement plus ou moins propice aux conditions de prédation, ou plus ou moins clément pour permettre à l'Homme de se développer, nous dirons, plus « sereinement » :

> « Je pense que la domination de la Nature a toujours existé. La domination de la Nature est liée à la peur que nous en avons. Quand on n'aura plus peur de la Nature, ça ira mieux. On reste avec un cerveau qui date du Paléolitique et nos représentations sont toujours les peurs de la Nature. Des représentations très archaïques du concept de Nature, surtout chez nous. Alors que sous les Tropiques c'est différent et les gens nous le disent : « On n'irait pas vivre chez vous. Vous ne pouvez pas vivre sans maîtriser la Nature, sans faire des provisions, sans vous chauffer, sans être en groupe ».

Un autre point de vue au sujet de la domestication nous semble intéressant à présenter car il renvoie non plus à la notion de domination mais à celle du lien étroit et de dépendance entre l'animal domestique et l'Homme. Lestel propose à ce sujet : « Paul Shepard caractérise l'animal domestique comme un animal qui est pris à la fois dans des liens émotionnels et dans des rôles sociaux qui le neutralisent dans un cadre légal »[69]. L'animal domestique ne peut ainsi plus être envisagé dans un pur espace « animal » isolé de l'espace « humain » (Lestel, 2008) mais dans un espace confondu. La situation de la domestication ne serait pas une simple main mise sur la nature, un contrôle des éléments de la nature, mais montrerait des liens de « dépendances physiologiques et psychologiques » tant pour le domestiqué que pour le maître, un ensemble « d'agencements multiples entre hommes et autres animaux, de proximités multiples et entre-croisées » (Lestel, 2008). Lestel propose ainsi de voir dans la domestication moderne une notion de co-dépendance.
Cette approche de la domestication soulève la complexité des relations entre l'être humain et l'animal, le fondement de la relation, la nature de cette relation,

[69] « Faire société avec les animaux », conférence donnée à la Cité des Sciences, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ses motivations profondes, et ce qu'elle engendrerait comme transformations, tant au niveau de l'espèce humaine qu'animale.

3.2. **Dominer la Nature, un moyen de contrôler sa peur**

Les en-quêtés portent unanimement certes un regard critique, voire un jugement, mais ils nous interpellent sur cette nécessaire prise de conscience, cette responsabilité qui nous force à ne plus nous retrancher derrière des faux-semblants, à regarder en face ce qui nous anime et à « travailler dedans », c'est-à-dire travailler en soi, de façon personnelle, nos difficultés, peut-être nos angoisses, tout ce qui peut nous mettre en défaut :

> « L'idée de base [à propos de l'hypothèse de De Waal] est séduisante. Mais après autant de siècles, j'ai du mal à adhérer, on a tellement évolué dans notre pensée. Je pense que l'homme est assez dominateur en soi. C'est plus dominer pour dominer que dominer pour se défendre de. On en est plus à ça, on a passé ce stade là. Il aime maîtriser et dominer les choses, aussi bien les humains que ce qui l'entoure. Ce n'est pas une vision très positive. La Nature n'est pas agressive en elle-même. Elle est là pour qu'on y vive, pour qu'on y vive bien. C'est normal qu'il y ait des éléments qu'on ne puisse pas maîtriser. Alors qu'on cherche à s'en préserver par certains moyens, je veux bien entendre ça, mais dominer, non », insiste M. J.C.

Les problèmes écologiques actuels concernent bien sûr l'ensemble de la planète et des sociétés. La responsabilité, même si elle semble parfois restreinte à un groupe d'individus, surtout lors de catastrophes telles que les marées noires, est aussi individuelle. Les pollutions et destructions en tout genre paraissent tellement globales et d'importance, qu'il semble tout simplement difficile de pouvoir agir à sur le plan personnel, et la question : « mais moi, qu'est-ce que je peux faire à mon niveau ? » résonne presque comme un appel de détresse et une impuissance. Cependant, cette réflexion porte déjà en elle une solution. Et nous verrons en conclusion de notre deuxième partie de recherche, sur la transformation de soi, que ce travail, avant d'être une prise de conscience collective serait donc avant tout et surtout, un travail sur soi-même, sur ce que nous nommerons la « pollution intérieure ». Pour Mme C.C. et M. N.J.L., respectivement :

> « Par nature l'homme est un dominant, mais c'est *un état primaire qui demande à être transcendé*. C'est cet instinct qu'il faut calmer ou y mettre la conscience dessus ».

> « Aujourd'hui le libre-arbitre c'est justement de pouvoir changer les choses, et non de les contrôler, les maîtriser. Il y en a beaucoup qui plongent dans le pouvoir, l'emprise sur les autres, mais ils oublient

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> l'emprise qu'ils ont sur eux-mêmes. Et s'ils ont peur de la Nature, ce n'est pas la Nature elle-même qui leur fait peur, c'est eux-mêmes. Dans toutes les fonctions de vie il y a de l'agressif, mais dans l'essentiel on n'est pas agressif. L'agressivité vient d'une fonction de transformation que nous devons passer, dépasser, et qui nous donne aussi le choix de vivre la Nature en osmose ou de la détruire ».

La notion de libre-arbitre et de liberté de penser et d'agir prend toute son importance. Voilà un appel à créer l'Histoire par notre volonté libre, celle qui dépasse les actes mécaniques communs et conditionnés, cette obéissance à notre conscience, forme de fidélité à soi, quand on a compris et saisi le qui on est. Dépasser les fausses apparences, une division intérieure, une dualité extérieure, une rupture, pour retrouver l'harmonie et atteindre une autre réalité. Un appel à la transformation, nécessaire au niveau individuel et collectif.

3.3. **La Nature gérée ou comment officialiser la domination**

M. H.S., Scientifique Biologiste, chef de service d'un pôle Mammifères Marins et de sensibilisation du public, travaille dans une grande ville mais a choisi de vivre à la campagne pour satisfaire son besoin de Nature. Ce qu'il met en évidence, c'est que le contrôle sur la Nature, même s'il n'est pas une conséquence de la peur, se traduit dans des comportements quotidiens, qui certes pourraient passer inaperçus. Des comportements qu'a longuement développé Terrasson dans son ouvrage sur les peurs de la Nature, mais qui témoignent d'un besoin d'ordre peut-être, de propreté, de netteté :

> « Je ne sais pas si le contrôle sur la Nature est motivé par une peur, peut-être initialement. *C'est une méconnaissance, beaucoup. Des gens qui se sont éloignés de la Nature, qui n'ont plus cette relation avec elle.* Bien que certains le disent. Par exemple, dans des milieux agricoles, la nature c'est vraiment le champ, et les mauvaises herbes n'ont pas le droit de séjour. Ce n'est peut-être pas tellement la peur mais le côté nuisance que ça peut apporter. J'en ris, mais j'ai un voisin qui n'était pas content parce que j'avais des pâquerettes dans mon jardin et que ça pouvait polluer sa pelouse… ».

Si la relation à la Nature, dans ses aspects négatifs, se cantonnait à un problème de « méconnaissance », de « nuisance », comme l'apporte en exemple cet enquêté, nous pourrions effectivement presque sourire. Mais l'être humain serait plutôt dans la rupture avec un contrat naturel, avec les lois naturelles. Et les actes prennent à un niveau collectif une toute autre dimension, révélant en cela que le caractère presque anodin de certains faits ou représentations portent en latence une problématique plus importante : ce désir de vouloir contrôler ou transformer l'extérieur, ce qui déplaît, ce qui dérange, ce qui perturbe, ce qui est étrange,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

allant jusqu'à vouloir l'éliminer. Pour Serres, l'acte de s'approprier serait issu d'une origine animale, vitale, un droit naturel que l'Homme aurait transformé en actes de pollution qu'il qualifie de « pollution dure » et « pollution douce » (2008). La première étant issue des grandes entreprises industrielles et la seconde constituée par le monde de l'image : logos, publicités, images, sons, etc. La pollution signerait ainsi un désir de conquérir, d'élargir l'espace de développement de l'être humain et de l'espèce humaine. Au niveau de l'individu, la notion de territoire, de limites à protéger, à l'instar des animaux, viendrait ainsi signer un besoin naturel et vital : « La première [limite], intérieure, protège l'habitant de sa douceur ; à l'extérieur, la dernière menace, de ses duretés, les envahisseurs possibles. En celle du milieu se percent des pores, des passages, portes ou porosités par lesquelles, et souvent par semi-conduction, tel vivant ou telle chose entre, se verrouille, sort, transite, attaque, attend sans espoir… Défendre, protéger, interdire ou laisser passer : ainsi, triplement, fonctionne une frontière » (Serres, 2008, 45). En suivant cette réflexion, et au dire de l'en-quêté, la crainte exprimée par le voisin d'être pollué pourrait traduire la peur inconsciente d'un envahissement, celui de son jardin, de son espace intime, ce jardin dont il est dit qu'il représente entre autres « une allégorie du soi (…) le lieu de la croissance, de la culture des phénomènes vitaux et intérieurs » (Chevalier et Gheerbrant, 1982, 533).

L'appropriation de la Nature

L'analyse juridique d'Ost, autour de la gestion de la Nature, montre comment l'officialisation des choses sous-tend tout un processus d'évolution, d'acceptation et de normalisation, pour aboutir à un droit, presque irréfutable, irrévocable : « Avec la mise en place, à partir du XVIIième siècle, d'un nouveau rapport au monde marqué au coin de l'individualisme possessif, l'homme, mesure de toutes choses, s'installe au centre de l'univers, se l'approprie et s'apprête à le transformer (…) « « Disposer de » devient la modalité essentielle de notre rapport aux choses ; plus encore que la simple appropriation qui ne se distingue pas nécessairement de la détention comme simple usager, la libre disposition est le signe de la véritable maîtrise. Elle consacre le droit d'abuser de la chose, jusqu'à la laisser dépérir ou même la détruire » (1995, 47).
Colère sourde des en-quêtés, militantisme, leurs engagements, qu'ils soient d'ordre professionnel ou personnel, sont en réaction à ce qu'ils vivent, ce qu'ils observent, leurs expériences de terrain, en Nature et avec les hommes, comme en témoigne M. M.P. :

> « Oui, l'homme a envie de dominer la nature, c'est pourquoi je me bagarre un peu contre ça. Par exemple, on nous dit que l'aquacultre va régler tous les problèmes. Moi, je dis non. Aujourd'hui elle nous pose des problèmes. Alors on te sort le discours complètement nul : « l'homme a su domestiquer la nature, les agriculteurs ont domestiqué la terre donc on saura domestiquer la mer ». Non, mais complètement

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> nul, mais c'est faux ! Non ! On ne va pas changer la mer, on ne pas la mettre… des murs… dans une boîte, soyez un peu raisonnables ».

La gestion de la Nature sert bien sûr des intérêts vitaux, qu'ils soient d'ordre alimentaire, d'occupation de territoire, etc. Elle sert aussi des intérêts financiers qui ont dépassé le collectif pour satisfaire à nouveau des intérêts individuels. Mais il n'en demeure pas moins que le fond du problème et ses conséquences sont là et bien là. « Tout comme on semble n'avoir inventé la nature que du jour où l'on a commencé à la détruire, le droit administratif et réglementaire de l'environnement apparaît le plus souvent comme l'alibi d'une société qui s'acharne à le mettre en coupe réglée. Compensation tardive et toujours insuffisante d'une destruction que rien ne semble pouvoir arrêter » (Ost, 1995, 89). La remarque de l'en-quêté ci-dessus est intéressante en différents points. Elle renvoie à « cette transformation graduelle dans le sens d'un mieux » que serait le progrès (Morfaux, 1980, 289) et elle dresse un état des lieux qui déjà, aujourd'hui, a évolué depuis notre entretien : en effet, de nouvelles modalités de gestion de la mer apparaissent avec des notions, par exemple, de « mise en jachère ». Transposition de pratiques agricoles à des pratiques maritimes… ou comment étendre son pouvoir, du moins dans l'état d'esprit, ce qui est déjà beaucoup et surtout un premier pas avant de légiférer. Pour M. M.P. :

> « Ce besoin de contrôler ça vient du progrès. On n'arrête pas de nous bassiner à l'école qu'il ne faut pas être contre le progrès. Et puis tout doucement on s'est éloigné de la nature. Avant on allait chercher du bois dans la forêt pour se chauffer et on nous a dit « Faut arrêter ce truc là, on va vous apporter l'électricité dans votre maison, vous allez mettre un radiateur électrique » et on a résolu le problème. Tout doucement, par petites touches comme ça on a mis les gens dans un certain type de confort, on les a fait devenir dépendants de ça, de la technologie parce que derrière il y a avait de l'industrie. Il y avait des paysans d'un autre âge qui charruaient, qui binaient, c'était très difficile, alors on leur a dit « Mais nous a des solutions pour vous faciliter le travail. Mais pour ça il faut raser les talus parce que nos machines agricoles ne pourront jamais passer ». On avait un vivier d'hommes et de femmes agriculteurs fantastiques et on leur dit à tous : « ne vous inquiétez pas on va s'occuper de vous ». C'était une main mise dès le départ de l'industrie mécanique. Heureusement que la mer est moins facile à contrôler… ».

M. T.R., enseignant en Sciences Naturelles, et membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature est souvent sur le terrain avec les professionnels de la nature tels que les ornithologues. Il participe également à la réflexion concernant la mise en place de zones expérimentales comme par exemple la limitation du fauchage sur les bords de route afin de préserver les écosystèmes (plantes, fleurs, insectes, etc.). Par ses multiples observations *in situ*, ses relations professionnelles et associatives, ses réflexions et recherches

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

personnelles, il obtient un regard critique et relève avec humour certaines pratiques :

> « On se permet de faucher telle parcelle, de respecter telle autre, de drainer telle partie, pour créer des bassins qui vont recevoir plus ou moins d'eau douce ou plus ou moins d'eau de mer, pour voir expérimentalement comment la vie va se débrouiller avec tout ce que l'on crée artificiellement. C'est pourquoi je dis : *on aménage*. Là, il y a un jeu de mots à faire : ce qu'il faudrait c'est pas aménager, c'est faire bon ménage avec la Nature, mais pas faire le ménage ».

Ces propos sur le « faire bon ménage avec » rejoignent ceux d'un berger qui évoque le fait de devoir « négocier » avec la Nature, et surtout de considérer la valeur de la vie en-dehors des représentations, pour ce qu'elle est, intrinsèquement : « la nature, Pascal Wick [berger] l'appréhende comme un mode de vie avec lequel il faut négocier, non pas comme une quête. Le loup n'est pas pour lui plus mythique que le chien et il ne comprend d'ailleurs pas ce dilemme au sein même des biologistes : « La vie a une valeur intrinsèque qui n'est pas quantifiable et ne doit pas avoir à souffrir de la variabilité et du zèle de nos préférences [70]».
Alors, polluer pour s'approprier, s'approprier pour maîtriser, conjointement et dans une même logique ? De l'individu à l'Homme, la notion de conquête semble étroitement liée à celle d'espace, qu'il soit intime et intérieur ou l'expression de l'extériorité, des besoins d'expansion, illimités, ou inassouvis. L'Homme qui « a conquis la planète puis s'est éloigné de la terre en partant dans l'espace » soulignent M. B.G., naturaliste et enseignant chercheur, et Serres : « ne cessant de salir ce qui nous entoure, nous nous l'approprions sans nous en apercevoir. Aux limites de cette expansion, la pollution signe l'appropriation du monde *par l'espèce* (…) Dès lors, l'espace autour de nous sert déjà de poubelle aux fragments des vaisseaux spatiaux explosés… Qui ne voit, dès lors, que le sujet nouveau, soit *Homo sapiens*, s'approprie, comme espèce, l'étendue autour de son globe ? (…) *la croissance même de l'appropriation devient le PROPRE de l'Homme* ». (2008, 54-55).

3.4. L'acceptation ou le combat, ambivalence ? Des changements en cours

L'Homme transforme pour recréer, et son action sur l'environnement, sur le monde, dépasse comme nous l'avons vu, une organisation et une gestion humaine pour répondre à des besoins naturels. Penser qu'il le fait sans conscience de ce qui l'anime est possible, peut-être parfois, mais pas toujours. M. H.S., scientifique et pédagogue, considère dans ce cas précis que l'être humain

[70] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 314

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

n'est pas nécessairement conscient mais en même temps, il précise que dans le contexte actuel, et au travers des problèmes environnementaux auxquels il est confronté dans son activité professionnelle, la prise de conscience « écologique » s'intensifie :

> « On rase tout, on met le feu, et après on plante quelque chose de propre, du béton végétal quoi, du cyprès, du mono spécifique. On a oublié les bienfaits de la Nature. C'est des besoins immédiats pour l'homme mais il n'a pas conscience des conséquences. Il ne réfléchit pas à long terme, mais c'est en train de changer ça. Et puis après, nous pays riche on peut se permettre de réfléchir à l'écologie ».
> M. H.S., Scientifique Biologiste, chef de service d'un pôle Mammifères Marins et sensibilisation du public. Père de famille

Terrasson, lui, insiste : « la Nature dans l'homme, l'inconscient, la sexualité, les pulsions sont en résonance avec la nature extérieure (…) Jusqu'à l'arrivée des bulldozers envoyés par ceux qui marchent autrement et dont les pulsions intérieures sont ressenties comme redoutables et venimeuses. A civiliser, à ordonner, à bétonner, à pancartiser. Deux modes de gestion des émotions. L'acceptation ou le combat. Et qui reflètent les deux grandes attitudes des civilisations vis-à-vis des espaces naturels : l'agression ou la collaboration » (1993, 59). Pour cet auteur, entre acceptation de ce qu'est la Nature - et de ce que l'être humain est - et combat pour ne plus la voir telle qu'elle est, l'Homme gèrerait deux émotions bien distinctes. En suivant son hypothèse, nous soulignons aussi que les comportements humains sont marqués par des représentations, des idéologies, des valeurs, et qu'à tout moment il est possible de percevoir autrement l'environnement et la façon dont l'Homme agit sur lui. Nous avons aussi échangé avec des pêcheurs professionnels, et leur amertume, leur tristesse aussi, face à ce constat d'une mer qui se dépeuple, qui se vide de sa ressource, est réelle : « ça fait bientôt vingt cinq ans que je fais ce métier et j'ai bien envie d'arrêter. D'abord, il n'y a plus de poissons, c'est une vraie catastrophe (…) et puis l'ambiance est devenue mauvaise entre pêcheurs, on se tire dans les pattes », confie M. P. ligneur de bars professionnel[71]. Pour M. SA.J., qui dit avoir beaucoup appris au contact des dauphins, ceux qui sont proches de la Nature, qui essaient de la percevoir au travers de différents sens et par une « écoute sensible », sentent l'urgence de ce qui est à transformer :

> « L'homme a été créé pour être dans l'authenticité de la vie, de la Source. Au fil des milliers d'années, il s'en est complètement écarté. L'homme ne correspond plus à cette authenticité. Est-ce qu'il y aura des conséquences dans l'avenir ? Je le pense. Est-ce que ce sera à l'intérieur de lui, à l'extérieur de lui, une influence extérieure ? Une

[71] Cette pratique de pêche est sélective (le bar est pêché à la ligne) et préserve la « ressource ». Mais elle est compromise voire en déclin du fait de la pêche intensive pratiquée par les grands navires de pêche et la diminution consécutive et considérable du « stock » de ce même poisson et des poissons « fourrages ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> mutation ? C'est toute une phase qui fait que pour moi il se passe quelque chose d'extrêmement important. Tout ceux qui sont sensibles à la Nature le savent, le ressentent et le vivent ».

Jeune étudiant ou chercheur scientifique, homme ou femme, qu'importe l'âge. C'est autre chose qui parle quand le constat se pose et s'impose. C'est la façon dont l'individu ressent les expériences de la vie, la sensibilité à l'Autre[72], au vivant, une vision humble de la place et du rôle de l'Homme dans la Nature, mais aussi cette l'obligation morale et cette nécessité de repenser les actions humaines. Ainsi, pour M. N. et Mme P.C. :

> « C'est l'homme qui détruit l'homme en fait. La Nature est tellement plus puissante que nous, elle reprend ses droits après notre passage. On la transforme, on agit dessus de façon souvent inconsidérée. Il serait temps d'agir plus intelligemment sachant la place qu'on a. Il faut savoir être le bon prédateur au bon moment, pour rééquilibrer tout ce déséquilibre commis par les anciens ».

> « Je pense qu'on est complètement associé à la Nature. Avoir l'illusion, l'impression qu'on peut s'en éloigner et couper les ponts, là, on part dans un mur… on voit l'état de la planète à l'heure actuelle… la Nature, elle, s'en sortira. Le problème, c'est l'homme. L'homme comme espèce supérieure, cette impression de vouloir maîtriser les choses… il nous faut retrouver notre humilité ».

Les en-quêtés sont tous proches de la Nature, de par leurs professions, leurs activités associatives, leurs pratiques sportives ou de loisirs, leur quotidien - à voir aussi en terme d'implantation géographique -, et les expériences qu'ils ont pu vivre ou vivent encore avec elle. Certes, cette sensibilité à la Nature motive leur parcours et leurs orientations de vie. Les expériences qu'ils vivent alimentent à leur tour cette sensibilité, de plus en plus aiguisée, et leur regard critique sur l'Homme. Unanimement, dans des propos plus ou moins passionnés ou virulents, et qui montrent à quel point le sujet les « touche », ils dénoncent la propension de l'Homme à s'ériger comme être supérieur et possesseur de la Nature. Avec des remarques complémentaires, que ce soit lorsqu'ils parlent de l'animal de compagnie ou de la vasière par exemple, ils soulèvent des réflexions diverses mais qui toutes interpellent les représentations, les manières d'être plus ou moins conscientes et ses incidences, les comportements de l'être humain en général, et en interaction permanente avec son environnement.

[72] Le terme « Autre », que nous employons avec une majuscule, désigne toute forme de vie avec laquelle l'être humain peut être en contact, en relation et interragir (cf. p.66 et 507).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.5. **Autres champs d'investigation possibles**

Nous pourrions illustrer nos propos sur les relations de l'Homme à la Nature par nombre d'exemples empruntés à de multiples contextes : l'urbanisation, la domestication, les arts, les activités touristiques, etc. Comme nous l'avons précisé, en particulier par rapport aux choix des don-neurs d'informations, nos connaissances et notre parcours personnel ont orienté les entretiens vers celles et ceux qui vivent plus ou moins directement et quotidiennement dans et avec la Nature. Nos analyses sont ainsi à la fois plus spécifiques et reliées à un sujet particulier, mais aussi d'ordre plus général pour une réflexion plus globale. Notre démarche de recherche pourrait s'appliquer à tout autre domaine d'investigation comme ceux cités ci-dessus. La moitié des en-quêtés a par ailleurs un lien privilégié avec la mer. Il n'est qu'à observer le monde maritime pour comprendre l'étendue et la portée des actes humains. Voici différents aspects que nous pourrions présenter à travers leurs propos : sous la surface de la mer… la mer meurtrie ; la mer enfermée, du bocal à l'aquarium géant, la mer avaleuse de nos déchets ou quand les hommes de la mer sont les premiers pollueurs ; la mer surexploitée ou vidée de sa substance :

> « Je pense que les marins pêcheurs, pour beaucoup d'entre eux : « *il faut vaincre la mer, il faut aller contre* », c'est complètement ça. Ils n'ont pas vraiment envie de savoir comment ça fonctionne, ce sont des pêcheurs ! Bon, c'est un peu péjoratif ce que je dis mais… à côté de ça, *il y en a qui sont hypersensibles et qui veulent pêcher parce qu'ils sont en bonne liaison avec elle*. Mais quand je vois les gros chalutiers maintenant, les thoniers qui utilisent même des avions ! On croit qu'on va vaincre la mer parce qu'on a du matériel, des bateaux sophistiqués, on sait qu'on va réussir, on sort même dans les tempêtes… », s'insurge Mme M.N.

Malgré ce constat alarmant, nous savons aussi qu'un changement est en cours, ou plutôt qu'il y a eu et qu'il y aura toujours des hommes et des femmes avec une représentation de la Nature et du vivant différente, et qui sauront se démarquer par leurs comportements, leurs façons de faire. Et c'est ce que montre M. M.P., enseigneur chercheur, spécialiste du plancton :

> « Moi, je connais des jeunes qui n'ont pas eu de parents pêcheur mais il y a eu *un déclic et c'est une vraie vocation*. *C'est le goût de pêcher un poisson autre, de qualité, avoir un rapport avec la mer différent*. Et ils deviennent de très bons pêcheurs c'est-à-dire que tu peux parler avec eux de la ressource… ils sont malheureux, ils plus sensibles à la destruction, la diminution des stocks, aux pollutions. Ils n'ont pas que la vision économique du métier».

Ce travail de compréhension, peut être réalisé en étant simplement curieux et en allant au-delà des apparences, de ce que la société veut bien montrer, ou laisse à

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

voir. Tous les en-quêtés viennent témoigner de tout ce dont nous avons parlé jusqu'ici. Des pistes de réflexion sont ouvertes, des propositions sont faites. Chacun, en fonction de son histoire, de son vécu, de ses propres représentations, lit, entend, fait sien ou non et surtout s'affirme dans sa liberté de penser.
Approchons maintenant la relation de l'Homme à la Nature sous un autre angle, celui de l'évolution de l'Homme dans un milieu qui n'est pas le sien, le milieu aquatique : l'homme dans l'eau. Pour Clarke, « l'homme, lui, va résister à tout, car il sait fabriquer non seulement ses armes et ses outils, mais aussi ce qui lui est nécessaire pour survivre dans un environnement différent » (1980, 38). Cette réflexion est à poursuivre : comment l'homme évolue dans un milieu différent pour lequel il n'est justement pas adapté ? Quelles réponses apporte-t'il? Nous souhaitons mettre en évidence, au travers de l'étude suivante, des représentations et des comportements qui témoignent de processus particuliers liés à la peur et au besoin d'appropriation, d'imitation ou de distanciation. La technologie sera alors appréhendée ici comme maîtrise de l'élément et moyen de domination.

CHAPITRE IV

Entre réalité et leurre

4.1. **L'Homme dans l'eau**[73]

L'intention de cette partie est de s'interroger sur une possible transformation du comportement de l'Homme dans un milieu naturel pour lequel il n'est pas spécialement adapté : le milieu subaquatique. Nous nous appuyons entre autres dans la première partie de ce chapitre, à caractère plus démonstratif, sur notre recherche de DEA (Chanvallon, 2004[74]). Ce qui nous intéresse ici, au travers de cet exemple, est de comprendre le déroulement de la transformation, les processus en œuvre, et la nature de la transformation. Nous supposons qu'au travers d'une pratique, peuvent se condenser et s'exprimer des comportements révélateurs. Nous rejoignons ici les propos de Moscovici pour qui dans la Nature : « l'homme, créature parmi d'autres créatures, [y] éprouve l'unité indistincte du social et du naturel, l'harmonie de ses facultés intellectuelles et sensorielles, dans la fertile diversité des individus, de groupes et des formes de

[73] L'eau correspond ici au milieu aquatique et subaquatique.
[74] « De l'Homme et de l'Eau, Homo palmus. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée », Chanvallon Stéphanie. Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences Humaines et Sociales en Activités Physiques et Sportives. U.F.R.A.P.S. RENNES 2003-2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

vie » (1974)[75]. S'agit-il seulement d'une évolution d'ordre technicoscientifique, renforçant cette dualité culture/nature et le besoin de maîtriser le milieu au travers d'une exploration hyperprotégée ? Ou agit-elle à un autre niveau : l'Homme dans sa façon d'être au monde, de ressentir, de s'émouvoir, d'explorer ses sens, de rencontrer une espèce différente, de se regarder soi et l'Autre – l'Autre étant à considérer comme la Nature dans son ensemble -, de prendre tout simplement place dans un monde en trois dimensions, fascinant, mythique, riche de symboliques (Durand, 1992) : le monde de l'eau, de la mer.

4.1.1. L'évolution du regard sur le milieu
De l'observation passive à l'immersion transformante

Le regard que l'homme porte sur le milieu aquatique serait à la fois culturel et ancré dans une forme de mémoire collective. Il n'est qu'à constater le nombre d'ouvrages parlant de la mer et de l'homme, de son imaginaire, de ses aspirations, de ses fantasmes, de ses peurs. Au niveau d'une société, ou d'un groupe social, l'appréhension du milieu pourrait aussi, être lié directement aux moyens dont disposent les êtres humains pour l'observer et l'étudier : milieu observé de l'extérieur ou de l'intérieur, directement ou par la médiation d'un objet. La palme de plongée est, ainsi, une invention et un objet essentiel pour l'exploration du milieu subaquatique, la découverte pour le corps de nouvelles sensations et l'émergence de nouvelles représentations (Chanvallon, 2004). Il en est de même pour le masque de plongée : « le tout petit hublot protecteur dans lequel il enferme, à la plongée, ses moyens d'observation, lui permet de métamorphoser la grande masse liquide en un aquarium géant, majestueux et sublime (…) Peu à peu, inlassablement, comme le flot heurte la falaise, l'homme s'est attaqué aux superstitions séculaires et les a vaincus pour faire triompher une vérité toute simple, empreinte d'une majestueuse beauté. Grâce à quelques dizaines d'audacieux plongeurs et de chercheurs téméraires, les contacts avec la gent sub-aquatique se sont multipliés, et, guidé par son éternel désir de connaître, l'homme s'est ouvert à lui-même des perspectives toutes neuves [76]». L'auteur, Koubi, est un des pionniers de la chasse sous-marine qu'il pratiquait depuis 1938. Un de ces premiers hommes à avoir exploré le milieu équipé de palmes. Son ouvrage, illustré de nombreuses photographies, a fait découvrir des paysages et des vies sous-marines jusqu'alors insoupçonnés du grand public. La méconnaissance de cet univers perpétuait les légendes jusqu'au jour où, grâce à l'apparition des premières lunettes de plongée, il a été permis de voir vraiment, et de transformer la vision et finalement la représentation de ce milieu sous-marin. Depuis des temps immémoriaux survivait en effet, la croyance à des êtres monstrueux et surnaturels, peuplant les fonds marins, sorte de sanctuaire où

[75] Cité in « L'Utopie de la Nature. Chasseurs, écologistes et touristes », Dalla Bernardina Sergio, Imago, Paris, 1996, p. 88

[76] Cité in « De l'Homme et de l'Eau, Homo palmus. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée », Chanvallon Stéphanie, Mémoire de DEA, 2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

régnaient l'inconnaissable et l'inaccessible. A propos de l'aquarium, Koubi écrit : « je passais des heures entières à contempler, derrière une vitre épaisse, sous un éclairage artificiel, ce que la plupart des gens s'imaginent être la faune et la vie sous-marines (…) un poisson dans un aquarium, c'est une chose dérisoire. Un poisson dans un aquarium est à la mer à peu près ce qu'est à un parterre une belle fleur dans un vase » (1954[77]). Lorsque l'objet de l'observation humaine est extrait de son environnement « naturel », l'Homme ne peut avoir alors qu'une vision réduite ou dénaturée de la réalité. C'est ce que Koubi évoque ici, et c'est également ce que Gould écrit dans l'Essai *Se voir face à face, clairement, à travers un verre* en s'appuyant sur l'histoire de l'art de l'illustration : « Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, les animaux marins étaient presque toujours dessinés soit à la surface des eaux (pour les espèces qui nagent, principalement des poissons), soit dans la position d'organismes rejetés sur le rivage, en train se s'y dessécher (pour les espèces vivant au fond des eaux, principalement des invertébrés) » (2001, 75). L'homme avait une connaissance du milieu liée directement à la possibilité qu'il avait de l'observer. La mer était essentiellement connue par les observations depuis la terre ferme ou par les pêcheurs. Les animaux étaient « extraits » d'un milieu en trois dimensions (non connu ou plutôt non vécu physiquement par l'homme) pour être représenté vivant en milieu atmosphérique semblable à celui de l'homme. Mais l'invention de l'aquarium et son engouement comme « ornement rustique » dans les maisons à la fin du dix-neuvième siècle, « a transformé la perspective inconcevable en une façon de voir très répandue ». Le milieu aquatique devenait alors compréhensible et accessible « conceptionnellement » parlant. « Nous avons appris la façon « naturelle » de regarder les organismes marins à partir du moment où l'invention des aquariums nous a permis de voir clairement à travers un verre, et d'examiner face à face un beau vieux monde » (2001, 83).

4.1.2. **Du scaphandrier au plongeur : du terrien immergé à l'homme-poisson S'affranchir d'un corps déficient**

Voici donc présentée succinctement une première étape dans la connaissance du milieu aquatique. Un siècle plus tard l'Homme s'immerge complètement dans ce monde en trois dimensions et réussit à s'affranchir du fond de la mer, des contraintes du scaphandrier pieds-lourds, et à « voler » ou « nager comme un poisson », avec le scaphandre autonome léger. Une fois qu'il est dans l'eau, que se passe-t'il ? Pour Terrasson, « Une autre composante de la valeur tient à l'idée d'une nature hostile et difficile qu'il faut vaincre. Un certain esprit macho transparaît, selon la vieille équivalence entre nature et principe féminin. On portera donc les costumes et attributs divers qui sont susceptibles de signifier une attitude de virilité agissante, en même temps que l'appartenance à une sorte d'avant-garde où l'on se sent supérieur et intégré. (…) La montagne et la plongée sous-marine sont ainsi très valorisantes » (1993, 145). Même si l'on peut effectivement supposer que le caractère risqué de la pratique et l'utilisation

[77] *Ibid.*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'appareillages qu'elle nécessite ait pu, dans le contexte de l'époque, favoriser une pratique plutôt masculine, la compréhension de l'évolution de notre relation au milieu aquatique et à la mer soulève d'autres interrogations, qui, dans le cadre de nos hypothèses, rejoignent la notion d'appropriation du milieu, d'imprégnation ou de mise à distance. La palme de plongée est cette « prothèse » qui permet à l'Homme d'améliorer son mode de déplacement et d'évolution dans l'espace subaquatique. Mais cette modification de la propulsion, cette transformation de l'élément moteur, amène de nouvelles perceptions. Pour les plongeurs, la palme est « une hélice », ou bien « un appendice comme des ailes pour voler », et « quand on a mis la palme, ce n'est plus le même monde, on a l'impression que ça va te changer toi », nous confia Loïc Leferme, champion du monde d'apnée *no limits.* « Avec la palme c'est relaxe, on va calmement, sans violence. On épouse les mouvements de la mer, on est confondu au milieu naturel [78]». La palme est bien la continuité, le prolongement du corps, « c'est l'artifice pour nous faire ressembler au dauphin. La prothèse des humains qui nous identifie aux poissons [79]».

Parce que la palme n'est pas seulement un objet banal de la société industrielle, parce qu'elle est conçue pour s'adapter au corps humain, pour devenir un prolongement de soi, pour faire partie de soi, la palme est ce qui fait le lien entre un corps et un milieu, et permet à ce qui fait déficience de devenir naissance. Nous pensons ainsi avec Cyrulnik : « On peut considérer que l'homme possède un organisme si déficient qu'il est contraint à chercher des prothèses pour le soutenir. A l'inverse, on peut considérer que son cerveau, le rendant capable de se représenter des objets imperçus, crée un espace psychique qui le pousse à inventer les outils et les mots pour y avoir accès » (1997, 256).

Quand l'homme ou la femme s'immerge, de nouvelles sensations le submergent, de nouvelles représentations prennent forme, plus seulement sur le milieu mais également sur son propre corps. L'élément liquide transforme l'être. La palme, en facilitant la glisse et les mouvements dans les trois dimensions, amplifie cette résonance qui vient du fond de l'être. Pour le corps mais aussi le cœur et l'esprit, l'eau devient ce qui procure du bonheur, ce qui ouvre les voies vers de nouvelles sensations. La façon de regarder la mer, de vivre la mer est profondément modifiée. Pour une fois, ainsi vécu pleinement, l'objet rapproche de la Nature. Mais ceci ne demeure vrai qu'à partir du moment où cette relation et intimité sont recherchées. Dès l'instant où l'Homme, par ambitions sans fin et « encore plus », est motivé par une toute autre dynamique, il brise et entame la destruction de ce qu'il croit être sien et son héritage. Quelle haute estime de soi et quel infime respect de l'Autre. Par cette vision du monde, il s'éloigne de l'élément, alors que l'homme dans l'eau, dénué de cet esprit de « *l'Homo industrialis* » (Jacques Mayol, 1986) peut découvrir ou redécouvrir une forme de communion avec la Nature.

---

[78] Cité in « De l'Homme et de l'Eau, Homo palmus. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée », Chanvallon Stéphanie, Mémoire de DEA, 2004.

[79] *Ibid.*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Dans notre travail de DEA, nous avions pu observer deux types plongeurs. Celui qui est en recherche de fusion avec le milieu, empruntant combinaison et palmes comme une « deuxième peau », augmentant ainsi son pouvoir de glisse et de fluidité, et le plongeur qui ne semble plus faire partie de l'élément aquatique, multipliant les harnachements et objets ultrasophistiqués en tout genre, équipé pour explorer le milieu au travers d'une forme de carapace, de protection. Aurait-il peur de cette fusion, de percevoir autrement et autre chose, de devenir poisson ou dauphin, de ne plus être Homme, de perdre son identité ? Ou bien cherche t'il à se protéger d'un milieu qui l'absorbe vers les profondeurs ? « … Sous l'eau, l'homme restera toujours un homme, mais, avec Mares [marque de matériel], il en sera peut-être encore plus fier », voici le slogan d'un des plus grands fabricants de matériel de plongée (1999) qui montre cette détermination à aller de l'avant, grâce à une ingénierie et des moyens toujours plus performants (2004[80]) mais aussi la puissance du marketing et des représentations qu'elle aiderait à construire : « Le marketing est l'un des outils les plus efficaces de cette société de contrôle, bien adapté à des individus dits libres de consommer ou pas. Il se dissimule aujourd'hui derrière le terme de « personnalisation » (ou customisation), et pénètre intégralement la sphère personnelle » (Peronnet, 2006[81]).

4.1.3. Le plongeur explorateur aventurier
La Conquête du milieu - Descendre et rester : plus profond, plus vite, et plus longtemps

Dans la revue *L'eau et la vie sous-marine* N°20 (1950), le dessin intitulé « Bon vent Hélices au pays des mers vieilles ! » représente une machine d'un inventeur américain expérimentée (avec succès !) en 1860 » : en déplacement à la surface de l'eau, la motricité de l'homme est augmentée grâce à une invention qui reprend les principes mécaniques connus alors et adaptés au milieu. Le besoin qu'à l'homme d'expérimenter, de créer l'outil qui va lui permettre de se déplacer dans différents espaces physiques, est propre à sa condition humaine d'homme libéré du milieu. Libéré du milieu dans ce sens où sa capacité d'adaptation est étroitement liée à l'outil qu'il imagine et fabrique, tout devient alors potentiellement accessible. Une gravure dans le *Journal Sous-Marin* : « « le plongeur sous-marin » (à hélices) vu par la science-fiction de la Belle Epoque. C'est le dessinateur Henriot qui imaginait ainsi prophétiquement l'homme-grenouille avant qu'il existât (1905) ». Paré de la tête au pied d'hélices, d'ailes et de rames, d'objets en tout genre, rien n'est laissé au hasard. Conquérant ingénieux, le voici prêt pour l'aventure, pour explorer, pour aller à la rencontre de l'inconnu. « Dans son acceptation la plus générale, l'aventure désigne la série des évènements qui adviennent à un personnage, voyageur solitaire, engagé en

[80] Cf. schéma en Annexe 3.

[81] Alexandra Perronet, « Exploitation du consommateur et aliénation du client », Articulo - revue de sciences humaines [En ligne], Textes d'intervention, 2006, mis en ligne le 17 juillet 2006, consulté le 25 février 2009. Disponible sur : http://articulo.revues.org/index941.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pays étranges et hostiles ou bien plongé dans la Nature où il est confronté à des forces extérieures colossales… Ainsi le héros se trouve-t-il placé dans des situations insolites et mouvementées comprenant toujours la découverte d'inconnu, la rencontre du hasard, et l'affrontement à des dangers qui mettent à l'épreuve son autonomie, son ingéniosité, son intelligence et aussi sa ruse… » (Pociello, 1991, 53).

Dans *Les Structures Anthropologiques de l'Imaginaire*, Durand propose une analyse de la descente euphémisée dans la quête de la lumière. Cependant, « elle nécessitera plus de précautions que celle de l'ascension. Elle exigera des cuirasses, des scaphandres, ou encore l'accompagnement par un mentor, tout un arsenal de machines et machinations plus complexes (…). Car la descente risque à tout moment de se confondre et de se transformer en chute » (1992, 227). L'immersion dans le milieu subaquatique ne peut se satisfaire d'une simple découverte des différentes formes de vie, d'une compréhension d'un écosystème, de l'exploration d'une épave. La recherche du « plus » se décline dans un espace à multiples dimensions : plus profond, plus vite, plus léger, plus longtemps, mais aussi plus en sécurité. Si la pratique de la plongée dans un espace codifié proche de la surface peut satisfaire un grand nombre de pratiquants, l'attrait pour l'au-delà est cet élan qui nous pousse à concevoir et développer des outils toujours plus performants pour assurer notre sécurité. Les limites sont repoussées toujours un peu plus, défiant des lois physiques et des connaissances médicales, que ce soit dans le domaine de la plongée profonde en scaphandre ou en apnée. Ces plongeurs en immersion profonde, sont souvent perçus ainsi : « ils prennent des risques. Si c'est pour observer d'autres formes de vie, oui. Mais ça reste dangereux. En même temps on a besoin de rêves, ce sont des explorateurs, ils le font pour nous » (2004)[82]. Mais, entre maîtrise sublimée et quête de l'absolu, la technique et les outils de la plongée seraient aussi prétextes pour une attirance vers « le gouffre qui se minimise en coupe » comme un berceau. « La primordiale et suprême avaleuse est bien la mer. C'est l'abyssus féminisé et maternel qui pour de nombreuses cultures est l'archétype de la descente et du retour aux sources originelles du bonheur » (Durand, 1992, 256). Ainsi la recherche du grand bleu, de la profondeur, de ce qui semble d'un premier regard un éloignement du monde terrien, une conquête d'un autre milieu, pourrait être une traduction inconsciente de ce besoin de retrouver les origines de la vie, celle dans le liquide amniotique où l'être se développe durant neuf mois - dans le langage de la psychanalyse, ce mot d'inconscient n'est peut-être pas le plus approprié - . Nous avons là des éléments de réflexion à la fois différents et complémentaires. Si la palme de plongée peut révéler une part des rapports de l'Homme au milieu aquatique, alors toute la complexité de ces relations apparaît ici. Car nous ne pouvons nous en tenir à l'explication de simples faits : un plongeur qui utilise un objet, pour descendre profond ou rester longtemps sous l'eau, comme la seule expression du désir de savoir ce qui est au-delà de la surface. C'est en empruntant d'autres éclairages, complémentaires par exemple à ceux de la

[82] Cf. infra

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

technologie et de l'histoire des inventions (Chanvallon, 1998[83]), que nous pouvons ouvrir d'autres voies et par là même réaliser à quel point ce qui pousse l'Homme à agir et qui est en lui, n'est pas directement saisissable intellectuellement, mais nécessite d'autres appréhensions et réflexions, tant dans le domaine des sens, du cognitif, de l'émotionnel que du psychique.

4.1.4. **Le « plongeoïde » – Se protéger du milieu**

Le terme perfection est emprunté (v.1156) au latin *perfectio, -o*nis qui signifie « achèvement complet ». Depuis le début du XVième siècle, la perfection s'applique par extension à ce qui approche du plus haut degré par sa grande qualité. En métaphysique, c'est le « caractère de ce qui est parfait, c'est-à-dire achevé et complet, notamment de ce qui possède toutes les qualités requises par sa nature » (Morfaux, 1980, 265). L'homme n'est pas naturellement fait pour évoluer dans le milieu aquatique. Atteindre un niveau de perfection dans ce domaine ne peut, malgré des prouesses humaines notamment lors de records d'apnée, lui être accessible par les seuls « atouts » dont il dispose par nature. Nous savons les moyens qu'il a mis en œuvre pour rendre de milieu accessible et satisfaire sa curiosité et son esprit de conquête. Dans *Plongée Magazine* N°47 de 2002 est présenté l'« Exosiut », un scaphandre atmosphérique ultra-léger de réalisation canadienne, cuirasse métallique articulée proche de l'habit des cosmonautes, pour atteindre de plus grandes profondeurs, symbole de l'exploration de l'extrême dans un milieu on ne peut plus hostile.
Mais pourquoi parler non plus d'un plongeur mais d'un plongeoïde ? Pourquoi faire de l'homme immergé un assemblage d'objets aussi perfectionnés les uns que les autres, à la pointe de la technologie, des objets qui finissent par instaurer entre lui et le milieu une barrière, pour l'isoler à nouveau, un homme mise en boîte, un petit aquarium en plein milieu de l'océan. La vision du monde se transforme, se rétrécit-elle à nouveau pour autant ? Le plongeur a-t'il pris le risque de vivre trop intensément ses plongées ? Est-il allé au-delà de l'acceptable, quelle Loi aurait-il enfreint ? Pourquoi cette cuirasse de technologie ? S'agit-il d'une forme de fuite pour ne pas se fondre dans le milieu, ou bien de ce processus évoqué par Durand : « Il existe même dans les précautions primitives dans la descente, une surdétermination de protections : on se protège pour pénétrer au coeur de l'intimité protectrice. (…) l'axe de la descente est un axe intime, fragile et douillet » (1992, 227). Il n'en reste pas moins que les adeptes et les passionnés sont toujours à la recherche de ces sensations. Et aujourd'hui deux tendances se dessinent dans le milieu de la plongée, même si les contours ne sont pas si évidents : celle orientée vers la Nature et qui exhorte ce retour aux sources, dans le plus simple appareil (plongée apnée), et celle qui vit l'aventure au travers de la technologie comme la preuve de la supériorité de l'homme sur le milieu.
La mer demeure symboliquement synonyme d'un monde de découvertes, de rencontres et de rêves. Cependant, une rupture profonde semble s'être dessinée

[83] « Une page de l'Histoire de la Plongée Sous-Marine : l'influence de la découverte des Propulseurs sur la pratique », mémoire de Maîtrise, UFRAPS AMIENS, 1998.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

et traduirait au fil des années une forme de domination par l'assurance croissante que l'Homme prend sur cette ancienne Inconnue. D'avis avec Moscovici, nous pouvons dire que « l'invasion des règles, des hiérarchies, des moyens techniques proliférants, au-delà du nécessaire, brise l'unité, sépare les hommes, gauchit les rapports qu'ils entretiennent avec les animaux et le milieu commun, taille dans le vif dans ce qui doit exister et se développer ensemble » (1974)[84].
L'exploration passionnée et aventureuse pourrait s'achever par une conquête totale et une maîtrise, mais toujours fragile, de l'homme sur le milieu. Il pourrait y perdre ce qui relève des sens et de l'émotionnel, ce qui fonde le lien avec la vie : sa nature en tant qu'être parmi les autres formes de vies, non pas inférieures mais différentes. Il s'y perdrait parce que l'outil serait son mode et son moyen pour aboutir à ses fins, et parce que cet outil est déjà hors de lui, dans une forme d'aliénation. Mais nous gardons aussi en mémoire, pour le prolongement de la réflexion, que cette immersion évoquée ci-dessus, dans son aspect d'intimité, certes surprotégée – mais vitale pour des plongées profondes et longues -, est une inversion de la mort pour une renaissance symbolique…

4.1.5. **Le plongeur déshumanisé, « désaquatisé », ou le déni du corps**

Ainsi, l'harnachement dont l'homme se couvre pour devenir plongeur finit par le « déshumaniser » et ce n'est plus un homme qui va à la découverte du milieu aquatique, c'est un corps protégé du milieu et un esprit qui s'en remet à l'intelligence et aux performances de ses outils. Cela traduit certes une forme de confiance, mais en même temps une dépendance absolue, comme un asservissement. Dans ce contexte, la technologie s'est emparée de l'objet palme. Mais ce qu'elle entraîne c'est finalement une scission entre l'homme et le milieu, comme un déni du corps : « la technologie mime la nature en nous en éloignant » (Cyrulnik, 1997, 272). La raison de ce suréquipement est partagée : « c'est du tape à l'œil. Beaucoup de m'as tu vu, ce faire valoir par l'extérieur », « la frime », « un phénomène de mode » nous ont confié des plongeurs (2004[85]). C'est la recherche - à travers le pouvoir d'achat - d'un rêve, un moyen d'y accéder plus vite en achetant le matériel qui va bien. Brûler les étapes, le rêve à la carte. Ou bien : « c'est la peur du milieu avec un manque de confiance très lisible dans le regard, on essaie de se sécuriser à fond », « ça traduit de la crainte ». « Il n'y a pas d'équipement vraiment inutile, c'est pour sécuriser la pratique. Il faut vivre avec son temps, autant en avoir plus. Mais l'idéal c'est de plonger tout nu et de pouvoir vivre comme les poissons ».
Alors, imiter la Nature pour fusionner ou pour mieux s'en éloigner ? Toujours vouloir s'extraire, échapper à sa condition humaine, c'est-à-dire animale, c'est-à-dire mortelle. Refuser l'évidence, fuir ce que nous sommes pour espérer être : « Galilée donne l'acte de fondation symbolique d'une mainmise proprement

[84] Cité in « L'Utopie de la Nature. Chasseurs, écologistes et touristes », Dalla Bernardina Sergio, Imago, Paris, 1996, p. 88

[85] Cf. *infra*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

humaine sur une nature dorénavant privée de transcendance. La continuité entre l'homme et son environnement est dénoncée au profit de la subordination sans appel de la seconde au premier. Avec l'avènement de la pensée mécaniste qui amène à la création d'un rapport de maîtrise sur l'ensemble des caractères du monde, les hymnes à la nature disparaissent » (Le Breton, 1990, 46). M. L.T., plongeur passionné, précise :

> « Etre conquérant, c'est le propre de l'homme. Et puis l'homme est destructeur par nature. Au début, il essaie de s'acclimater puis il détruit. Il s'autodétruit. L'homme est un éternel insatisfait. Il ne se contentera jamais de ce qu'il a. Il faut toujours qu'il soit au maximum, qu'il soit le premier. L'homme est un dominateur ».

Le contenu des propos très personnels confiés lors de l'entretien avec cet en-quêté vient souligner cette notion d'homme conquérant ou autodestructeur dans une histoire plus personnelle. M. L.T. s'est situé durant de nombreuses années dans un comportement « à risques » tant au niveau alimentaire (alcool) que dans la conduite d'engin (moto). Sa relation à la mer est imprégnée de ce comportement ambivalent entre amour de la Nature, besoin de s'y réfugier, et non respect de sa propre vie lors de plongée « à risques », par exemple (des souffrances et violences dans l'enfance l'ont très tôt amené à fuir le « monde des adultes »). Nous avons ici un exemple de la frontière difficile à évaluer entre des propos qui parlent de l'Homme et des propos qui finalement parlent de soi, indirectement.
Le concept de progrès est cependant très relatif. Comme le commun des mortels semble perdre la maîtrise de techniques trop sophistiquées aujourd'hui, on peut penser que cela ne sera pas, ou n'est déjà plus sans conséquences sur le comportement de l'homme, au niveau personnel et social. Maîtriser donne le sentiment d'être pleinement au monde, confiant et sûr, puisque c'est un acte et un état qui s'inscrit dans le contrôle. Toute perte de maîtrise peut alors installer dans le doute, la peur, la perte de sens même. « Etre avec » sera peut-être la voie de la réconciliation de l'homme occidental avec lui-même et avec la Nature.

4.1.6. **Plongée sensations et plongée paramètres – entre Nature et technologie, encore cette évocation de l'ambivalence de l'Homme ?**

L'approche de la pratique de la plongée, de l'immersion de l'Homme dans le milieu aquatique, montre deux tendances : d'un côté la recherche d'une plongée vécue comme un moment de bien-être total au contact du milieu aquatique ; l'élément eau, sensuel et doux, reposant, source de lumière bleue, abritant des animaux dont la découverte et l'observation deviennent la réalisation de rêves d'enfants, comme la rencontre avec ces géants des mers : baleines et autres dauphins. Ces plongées sont alors la naissance et le berceau de sensations liées au vécu corporel et émotionnel, à ce qui est de l'ordre du toucher et du ressenti tactile plus ou moins conscient, lié à l'eau, au phénomène de portance, de légèreté du corps, d'enveloppe liquide protectrice et apaisante, permettant aussi les performances aquatiques de vitesse et d'aisance dans toutes les dimensions :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

accélérations, rotations, corps dans tous les sens, dans tous ses sens. Les mers chaudes, par leur clarté et leurs couleurs, par leur température, sont alors les lieux recherchés en priorité parce qu'elles procurent toutes ces sensations en étant pour l'homme dans son plus simple appareil, équipé éventuellement, d'un masque et de palmes ; le sentiment de liberté est alors total. Ces émotions qui prennent naissance dans le corps viennent nourrir l'esprit et interpellent la sphère cognitive, accompagnent et facilitent ce qui est de l'ordre de l'affectif et de la pensée : découvrir, s'émerveiller, une forme, une couleur, la vie luxuriante – encore dans quelques lieux privilégiés, préservés -, et parmi les en-quêtés, les plus grands moments, hors du temps : l'immersion aux côtés d'une baleine, une balade avec une raie manta, échanges intenses et rares, où les mots à eux seuls ne peuvent plus résoner de l'intensité et de l'indescriptible, de ce qui est à vivre tout simplement. Cette quête de bonheurs très forts est à la fois du domaine du corps, du cœur et de l'esprit, un tout que l'eau aide à globaliser, à unifier, ce qui permet peut-être d'accéder à ce sentiment de plénitude. Redécouvrir des fonctions de son corps, reprendre possession de son corps, vivre quelque chose de fusionnel et de passionnel dans le milieu aquatique, la goutte d'eau de mer contenant tous les éléments des cellules du vivant, et l'eau, soixante dix pour cent du corps humain, source de toute vie …

Et puis de l'autre côté, la plongée s'entoure de mille précautions, de mille objets à la pointe de la technologie, ou bien pour les plus expérimentés, elle devient un champ d'expérimentation : de nouveaux mélanges gazeux, de nouveaux instruments de contrôle, des essais, des perfectionnements du matériel, pour des plongées toujours plus profondes, plus longues, plus lointaines à la fois dans l'espace et dans le temps. La mesure peut devenir démesure, parfois. L'Homme est curieux, l'Homme s'essaie et essaie. La mer est un espace à conquérir, le « moi » est aussi ce que l'on recherche au plus profond de ces plongées de l'extrême. La découverte d'une épave, l'exploration première d'un siphon, tout devient prétexte à cette quête de soi et à ce désir du toujours plus. L'homme se mesure dans la démesure parce que justement il refuse les limites. Comme un défi permanent à sa condition d'être humain si imparfait. Cette forme de plongée nécessite un grand contrôle des conditions de l'immersion, de nombreux paramètres sont à prendre en compte en permanence : la profondeur, le temps qui passe, le contrôle du corps physique et de l'état intellectuel et affectif à tout moment. Une moindre erreur peut être fatale. Contrôles précis, tellement complexes que la machine vient accompagner l'homme jusqu'à prendre le relais. Confiance dans l'outil pensé avant, confiance dans ce qui est devenu une partie de soi, une cuirasse technologique à la fois l'expression de l'intelligence de l'homme et d'un besoin de se protéger d'un milieu devenu tellement hostile dans ces conditions. La conquête ne peut se faire qu'avec cette forme de retrait, se protéger derrière l'instrument devenu non pas le prolongement de soi, mais un complément, un plus indispensable.

Entre ces deux formes de plongée, d'autres voies sont possibles, plus ou moins affirmées dans une tendance ou une autre. Mais il semble bien que cette ambivalence soit l'expression de ce que nous vivons aujourd'hui, la recherche d'un corps et d'un esprit perdu, ivre de sensations, d'émotions et de liberté et un

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

homme toujours plus épris de l'ivresse du défi et de la conquête, usant et abusant de sa meilleure arme : l'outil, sa création. Deux voies pour traduire peut-être une même quête. Nous rejoignons ici ce que Le Breton analyse au travers de l'expérience de la vitesse : « la vitesse procure une griserie qui favorise un sentiment d'élévation, un relâchement des instances de contrôle du Moi, sans cesse sollicitées par les rythmes et les stress des sociétés contemporaines. Elle rend possible une *coincidentia oppositorum* : l'immersion au sein du vertige en même temps que la maîtrise de ses effets. Une complicité singulière unit en ce sens le développement technique et scientifique et la fascination croissante du vertige, notamment sous l'angle de la vitesse » (2000, 24). Mais, alors que Le Breton voit dans la griserie extrême la reprise en main d'une vie qui échappe, la maîtrise d'une « confusion logée au cœur de la vie », résultat d'une indétermination sociale et culturelle, nous pensons qu'il s'agit aussi d'une transformation créatrice de l'être, forme de transcendance, « *an exploration of an interior world* » (Cantelo, 2003, 105), une élévation de l'être au travers de ses dimensions corporelles, émotionnelles, cognitives, voire spirituelles. Nous le préciserons en conclusion de la deuxième partie de notre recherche.

L'Homme, mammifère terrien, bipède, par cette même conformation, par cette réalité, ne peut échapper aux lois de la Nature. Sa présence au monde est toute particulière, relativement aux autres êtres vivants. Pour survivre et se perpétuer en tant qu'espèce, il s'est créé un environnement et des outils pour satisfaire ses besoins. La technique lui permet d'accéder à ces besoins en multipliant mécaniquement sa force, en augmentant son efficacité. Puis de besoins en désirs, les outils se multiplient et s'affinent. Il ne cherche pas tant à s'adapter au milieu qu'à adapter le milieu, se l'approprier, modifier puis réguler l'environnement selon ses projets, selon ses plans. Seulement, cette utilisation et justification de la technique ne semblent pas suffisantes pour justifier cette adaptation à un milieu vecteur de symboliques fortes et animer tous ces desseins. Il semble que les techniques et les technologies développées pour évoluer dans l'élément aquatique ne suffisent pas à elles seules pour satisfaire le désir profond de l'humain. Car pour s'approprier le milieu, il va accepter sa propre transformation, certes temporaire, le temps d'une immersion, mais une transformation réussie – cette transformation voulue pour le milieu subaquatique relève d'un processus probablement similaire à l'adaptation aux milieux atmosphérique et interstellaire. La palme est ce qui permet la métamorphose, le passage du terrien à l'Homme immergé. C'est dans son être le plus profond qu'il est touché, au sens propre comme au sens figuré. De nouvelles sensations consécutives à son évolution dans le milieu subaquatique modifient ses représentations. Alors, même si l'activité technique est l'expression de l'efficacité de l'Homme, elle paraît servir autre chose que la simple conquête d'un milieu. Qu'il puise dans une technologie toujours plus performante les moyens de son projet, cela va de soi, mais un des buts ici, avoué ou non, conscient ou non, est sous-jacent la recherche d'un être perdu dans ce retour vers les origines de la vie, vers l'élément nourricier et protecteur : la mer, l'eau. La palme offre la transformation de son propre soi, ou comment le temps d'une plongée changer de peau pour accéder aux plaisirs du corps léger, à l'excitation du sens visuel face

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

aux explosions de couleurs, au bien être global parce que l'eau permet l'harmonie et l'unicité. Alors la relation de l'homme au milieu n'est plus seulement l'apanage de réussites et prouesses technologiques pour maîtriser un élément.
L'expression de « l'homme-poisson » (2004[86]) s'affine soudain dans son sens profond. « Le poisson est le symbole du contenant redoublé, du contenant contenu. Un animal qui se pense à toutes les échelles, depuis le minuscule vairon jusqu'à l'énorme « poisson » baleine (…) Le poisson est presque toujours significatif d'une réhabilitation des instincts primordiaux. C'est cette réhabilitation qu'indiquent les figures où une moitié de poisson vient compléter la moitié d'un autre animal ou d'un être humain » (Durand, 1992, 243). Comme le poisson contenant, l'homme, corps réceptacle de sensations, avale par son corps poreux, nourrit son esprit ; comme le poisson contenu, il est lui-même avalé par l'eau, la mer qui l'entoure, l'enveloppe, l'englobe, « L'avalage ne détériore pas, bien souvent même il valorise ou sacralise (…) Au schème de l'avalage correspond le schème de la descente et celui du blotissement dans l'intimité » (Durand, 1992, 234).

4.2. **Regards croisés sur la Nature**

Notre présentation des relations de l'Homme à la Mer, au travers entre autres de la pratique de la plongée sous-marine, nous permet d'entrevoir les multiples facettes de l'homme, ses rêves, ses exploits, ses ambivalences et surtout ses représentations de l'environnement dans lequel il évolue et choisit d'évoluer, dans quelles conditions et dans quels desseins. L'étude d'autres milieux, d'autres pratiques permettraient de poursuivre la réflexion, de rechercher des similitudes ou des contraires dans les représentations et les comportements. Par l'anthropozoologie nous pourrions explorer et tenter de comprendre ce qui se joue derrière les parcs et réserves, les déchets de l'espace, la tauromachie, la peur de l'ours ou du loup, les animaux aphrodisiaques, etc. De nombreuses thématiques, associant également la paléoanthropologie, la mythologie, la psychologie humaine, ouvriraient des pistes de réflexion. Le concept de « s'approprier les qualités de l'autre » en est un exemple : « très tôt, on observe les traces évidentes, sur des crânes de chevaux, par exemple, de perforations. Cette habitude n'était peut-être pas purement alimentaire. Le chasseur préhistorique avait-il l'espoir d'acquérir la force, le courage, la ruse de l'animal en mangeant sa cervelle ? Cette tradition a subsisté en tout cas pendant toute la préhistoire (…) Des rapports complexes et des liens d'ordre magique, en effet, ont dû exister très tôt entre l'homme et l'animal. Beaucoup de préhistoriens tiennent pour évident que le chasseur, très vite, a respecté l'animal qu'il poursuivait. Qu'il a dû, ensuite, le révérer, l'installer dans son système de représentations symboliques du monde » (Clarke, 1980, 53). Nous connaissons la pratique de la consommation de reptiles et autres animaux « exotiques » dans les restaurants

[86] Cf. *infra*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

japonais. Les consommateurs choisissent le serpent qu'ils souhaitent manger. Le serpent, vivant, est alors ouvert au couteau devant le regard à la fois dégoûté et admiratif de la clientèle. Le sang recueilli dans un récipient est ensuite bu encore chaud par le consommateur qui dégustera sa chair plus tard. Cette pratique est entourée d'une sorte de rituel qui transforme probablement une simple consommation alimentaire en un acte sacrificiel chargé de fortes connotations.
Nous avons montré que la peur de la Nature pouvait être inscrite dans une sorte de mémoire collective, un « inconscient collectif ». Qu'en est-il des nombreux massacres répérés chaque année, sans motifs apparents, dits traditionnels, tel celui des globicéphales aux Iles Féroé, et tant d'autres pratiques ? Sont-ils portés et motivés plus ou moins consciemment par une mémoire, des mécanismes, une réalité psychique profonde et toujours agissante ? Clarke donne à ce sujet un exemple : « un grand bœuf, avant de représenter une demie tonne de viande sur pied, a d'abord été un animal redoutable, symbolisant pour l'homme mille terreurs, qu'il lui fallait exorciser. Peut-être l'homme d'il y a 10 000 ans a-t-il cherché à vaincre cette crainte en affrontant l'animal redoutable. Il s'agissait en somme d'effectuer une sorte de dépassement de soi, dans une démonstration de puissance vis-à-vis d'un être plus fort qui symbolisait la brutalité dangereuse. Et cette force brutale, il était important de la vaincre pour se surpasser, pour montrer sa qualité d'homme, comme on le fera plus tard par la tauromachie ou le rodéo » (1980, 203). Nos représentations de la Nature et les actes que nous associons et qui découlent de celles-ci, sont riches d'informations et de sens quant à notre nature humaine.
Poursuivons maintenant notre réflexion autour de cette hypothèse : la Nature qui serait mise en boîte, c'est-à-dire un contenant contenu, et donc, sous le contrôle de l'Homme, dans une presque inversion des « rôles ».

4.3. La Nature mise en boîte

4.3.1. Entre intérêt éducatif et leurre d'une Nature sauvage

En septembre 2006 paraît le premier numéro d'une « collection spectaculaire de véritables insectes ! » intitulée « Insectes véritables »[87]. Voici comment est présenté cette collection destinée essentiellement aux jeunes : « Toutes les espèces du monde chez vous ! Volants, rampants, éphémères, exotiques, mortels… les spécimens les plus étonnants des cinq continents ont été sélectionnés pour vous par les plus grands entomologistes. Une collection spectaculaire de véritables insectes pour enrichir votre passion et… piquer la curiosité de vos amis ! ». Effectivement, c'est piquant, le premier insecte sacrifié et vendu en boîte étant l'espèce du scorpion doré. Et de poursuivre : « les insectes comme vous ne les avez jamais vus ! Une grande innovation ! », et d'insister : « pour la première fois ! ». « Chaque spécimen est inclus dans un petit bloc de résine transparente,

[87] Collection est produite par les éditions RBA-Fabbri.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

un conditionnement qui assure une conservation parfaite et vous permet surtout d'admirer vos petites bêtes, sans les abîmer, dans les moindres détails. Petits frissons garantis ! ». Les couleurs sont attrayantes, du rouge, du vert, du jaune, le livret pédagogique expliquant la biologie et les mœurs de l'insecte sûrement très intéressant. Et puis, il s'agit, comme il est souligné à plusieurs reprises, d'insectes qui désormais appartiennent à l'acquéreur : « vos collections, vos petites bêtes ». Au-delà du « spectaculaire » et des « frissons garantis » la Nature appartient au consommateur et se partage entre amis et en famille. Il n'est plus nécessaire d'aller à sa rencontre, elle est là dans une boîte que l'on manipule dans tous les sens et que l'on va ranger méthodiquement dans un coffret de présentation offert – c'est alléchant - dans le troisième numéro. On est partagé entre la peur de l'insecte (araignées, scorpions et autres bêtes à cornes) et la curiosité de l'observation, de la découverte. Ce savant mélange est une belle opération mercantile qui se vante d'être innovante. Et pour celles et ceux, sensibles et/ou défenseur de l'environnement, qui auraient encore quelques scrupules, il est juste nécessaire de préciser : « Important ! Tous ces insectes du monde entier appartiennent à des espèces non protégées, car non menacées de disparition ». Au cas où le citoyen aurait encore hésité à cautionner la production de ce type de produit. Un bel argument, facile mais dénué de raison validant ce commerce. Peut-on, sous prétexte qu'une espèce n'est pas menacée, et qui plus est, se trouve présente en grand nombre à la surface de notre terre, l'exploiter en tuant le specimen qui se retrouve dans un bloc de résine, lui-même dans un coffret, puis dans un boîte d'un plus grand carton, oublié dans un tas d'affaires ? Est-ce une telle collection qui peut vous permettre de « devenir un entomologiste » ? Mme L.L., au travers de ses propos, montre à quel point le rapport au vivant est une affaire personnelle, délicate, liée à la sensibilité propre :

> « Enfant, je n'ai jamais compris pourquoi ce vieil homme que je respecte tant pouvait, sous prétexte d'une grande passion, avoir rassemblé des milliers de papillons attrapés à travers le monde pour les collectionner dans des centaines de boîtes qui finiront dans un musée quelconque. Je pensais bêtement qu'il ne les aimait pas vraiment. Aujourd'hui, je ne lui donne pas plus d'excuses. J'essaie de comprendre pourquoi l'attrait du beau permet de telles choses. Comment on peut aimer et sacrifier à la fois ».

L'exposition artistique d'animaux morts et vivants de Ingo Maurer, intitulée « Les poissons d'Ingo Maurer. Tableaux chinois. 1989-2006 » soulève des interrogations similaires. Il y avait entre autres un appareil ménager de type mixeur de grand volume dans lequel était placé un poisson rouge vivant dans de l'eau, comme dans un aquarium. Jusque là, rien de vraiment choquant. Sauf que, les visiteurs avaient la possibilité d'appuyer en passant sur le bouton « *On* » du mixeur… Nous sommes allés sur un forum pour voir les réactions suite à cette exposition et nous avons recueilli deux remarques : « il y a un artiste contemporain qui teste la cruauté et la curiosité du badaud de base… j'aime bien le concept mais la SPA [Société Protectrice des Animaux] n'a pas du apprécier en

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

effet », « Je crois que j'aurais appuyé un petit coup « pour voir », désolé pour les amateurs d'aquarium… » (2006[88]). D'autres internautes, en soulignant le fait que des centaines d'insectes viennent la nuit s'écraser sur les phares de la voiture et dont le sort n'inquiète personne, ont surtout insisté sur ce qui est couramment énoncé : « c'est une question de principe ».
La Nature mise en boîte, une façon de pouvoir la regarder, avec cette curiosité pas toujours très saine, tout en gardant une distance contrôlée ? Est-ce dans ce même état d'esprit une expression de domination de la nature comme objet manipulé et maîtrisé ? M. F.C., gérant d'un centre de plongée et moniteur, jeune père de famille de trente deux ans, ajoute :

> « On soumet la Nature à nos désirs, à nos contraintes. Le problème est qu'il faudrait changer les mentalités, non pas d'un peuple, mais du monde en général. Et ça prendra du temps, en espérant qu'on n'ait pas exterminé trop d'espèces d'ici là ».

Un mois après l'apparition de la collection sur les insectes des citoyens ont réagitsur le web. Une jeune femme présente un court article intitulé : « Collections d'insectes morts vendues à un euro : pillage ? » (2006[89]). Dix-huit autres personnes réagiront à ce dernier, neuf d'entre elles approuvant complètement ces propos, d'autres soulèvent le problème du « tant que ça se vend, vous achetez ? » ou d'une « pure opération commerciale ». Voici ce qu'elle écrit : « banaliser le pillage de la nature pour que chacun puisse en posséder capricieusement un bout (…) Pour beaucoup d'entre nous, l'intérêt porté à la nature ne se manifeste que lorsqu'il s'agit d'en prélever un morceau pour se l'octroyer et en devenir le possesseur, le maître. (…) mais l'animal vivant, fait de chair et de sang, lui, « dérange ». Mort, il apparaît bien plus captivant, puisque dominé ». D'autres d'ajouter : « sommes-nous propriétaires des animaux en vertu de notre statut d' « Espèce Supérieure » ou bien partageons-nous la même planète pendant quelques temps ? ». « J'ai été aussi très choquée de voir ce magazine en vente avec un insecte mort, je pense que cela n'ira guère loin dans les numéros, du moins, je l'espère ». « Du marchand ou de l'acheteur, il y a deux coupables dans ce cas précis, mais en fait, il y a encore beaucoup de progrès à faire pour chacun d'entre nous, si on veut vraiment être intégrés écologiquement ».
Cette vente d'insectes fait donc réagir la population et met en avant le problème de la possession et de la domination évoqué auparavant. Pour ceux qui ne sont pas d'avis avec l'article dénonciateur, l'argument essentiel est que ces espèces ne sont ni menacées ni rares, que « les entomologistes en ont épinglé des millions, et combien de moustiques et d'araignées sont rageusement écrasés par jour » ou soulèvent d'autres problématiques qui leur semblent plus importantes comme « la déforestation et la pollution », « Avec le réchauffement planétaire, nous trouverons bientôt tous ces insectes et arachnides au fond du jardin… ». Les deux

[88] Diponible sur http://www.artetcaetera.blogspot.com. Consulté le 12 mai 2006.
[89] Disponible sur : http://www.agoravox.fr/article_tous_commentaires.php.3?id_article=1454. Consulté le 17 octobre 2006.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

réactions les plus offensives à l'encontre de l'article sont « Les insectes ne sont-ils pas en nombre suffisant sur Terre ? Certains pays ne souffrent-ils pas de ravages par leur faute ? », etc. « Je ne comprends pas le problème car cela me paraît naturel. En plus, ils n'en tuent pas beaucoup, et ce ne sont que des insectes. Il ne faut pas oublier que l'homme est, avant tout, un prédateur de toutes les autres espèces vivant sur terre ». Nous retenons de ces réactions l'acte de posséder et de maîtriser : « Je ne comprends pas ce besoin qu'on a d'extraire et posséder tout et n'importe quoi de la nature (…) On a fait ça avec des zoos depuis quelques siècles, vous nous apprenez qu'aujourd'hui le scorpion est coulé dans la résine. C'est plus moderne et plus propre sans doute ». « Les responsables des Editions RBA-FABBRI veulent se donner une image de valeureuses personnes œuvrant à apporter la connaissance, la science même, dans les foyers. Or leur pédagogie est nulle car l'on ne peut connaître réellement un animal qu'en l'observant, vivant, dans son biotope. Ils ont la même mentalité de pilleurs de la Nature que ceux qui exposent et exploitent les animaux dans les cirques ou les zoos… On ne demande pas à ces gens là d'aimer les animaux, mais de leur foutre la paix, de les laisser vivre là où ils doivent être : dans la Nature ».

Nous faisons le rapprochement entre ce type de comportements et tout ce qui est une forme d'enfermement du monde animal : aquariums, marinariums, zoos, etc[90]. Nous sommes face à une situation particulière digne d'intérêt : des animaux sauvages, que le citoyen ne pourra pas observer facilement dans leur milieu naturel, sauf à s'en donner les moyens et le temps, sont là sous nos yeux. Des vitres ou du grillage créent la séparation. La distance se réduit, en apparence seulement. A la fois proches et inatteignables, mais surtout sous contrôle de l'Homme. Les visiteurs sont admiratifs, méfiants tout de même quand ils observent un prédateur ou un animal potentiellement dangereux. Mais finalement tout va bien, les gardiens sont là, prêts à intervenir sévèrement si un animal se montre agressif. La Nature se donne à voir mais sous contrôle permanent. On rapproche le sauvage du beau – l'Homme civilisé – pour le plaisir de ce dernier mais c'est une distance presque virtuelle. Il y a certainement ici un mélange des genres entre les visiteurs, les professionnels dans le soin ou l'acte pédagogique et les gérants. Entre le plaisir d'être avec les animaux, le besoin de dominer, le contrôle du sauvage par un ensemble de techniques et de technologies invisibles aux yeux des visiteurs, comme un tour de passe-passe. C'est un peu comme les spectacles sportifs de très haut niveau donnent un sentiment de facilité et d'aisance tellement l'acte est performant. Tout est dans la transparence, dans l'art du paraître, mais dans les coulisses, là où seul l'initié peut accéder, se dévoile la face cachée du spectacle. La Nature est maîtrisée, quand elle n'est pas domptée par la violence, par une sous-alimentation, pour les spectacles de cirque entre autres. Il n'y a pas de magie, pas plus que de tour de passe-passe, le dresseur use de stratagèmes appelés dressage, pour obtenir ce qu'il veut : « l'animal doit comprendre qu'il n'aura la paix qu'à partir du moment

[90] Cf. association One Voice, ses actions et sa revue de presse, disponible sur http://www.one-voice.fr (Théodore Monod, parrain de l'association).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

où il reste sur le tabouret. Mais dès qu'il descend, il n'aura plus la tranquillité »[91]. Un dresseur parle de son métier : « Avec les dauphins, il y a plusieurs niveaux de punition. Si le dauphin n'exécute pas un exercice, je ne le nourris pas (…) Aimer simplement les animaux ne suffit pas pour les dresser. Vous devez comprendre que les dauphins sont des animaux très intelligents. Si vous acceptez une mauvaise performance rien qu'une fois, la fois d'après c'est le dauphin qui commencera à vous dresser » [92]. Nous verrons dans la seconde partie de la recherche que communiquer avec le dauphin est une expérience intime vécue par deux des en-quêtés.
Cette demande de Nature sauvage, comme l'évoque Terrasson, restera éternellement insatisfaite, car tel un leurre, elle correspond à une réalité qui n'existe pas : « Elle conduit à engager des actions d'aménagement qui consistent à habiller la nature soi-disant désirée des signes qui la feront, on l'espère, ressembler à l'image mythique. Les méthodes pédagogiques et d'information appliquées au tourisme jusqu'à maintenant ont toujours sous-estimé l'importance de ces composantes mythiques. Partant de l'idée qu'en mettant l'homme dans la nature, celle-ci le transformerait dans un sens bénéfique, elles n'ont pas encore assumé l'idée qu'au contraire, comme toujours, c'est l'homme urbain qui modifie la nature, pour tenter désespérément de la rendre semblable à une conception désincarnée et passablement névrotique » (1993, 146).

4.3.2. **Des petits bouts de verdure recréés dans une urbanité dénaturée**

Un autre exemple de Nature mise en boîte sont les *Minipls*, « dernière folie originaire d'Asie. « Chut ! Personne n'est encore au courant, mais un nouveau phénomène va bientôt envahir l'Europe. Au placard les tamagoshis ! Les minipls arrivent » (commentaire d'un internaute)[93]. Voici la présentation publicitaire de cette nouvelle venue : « Les minipls sont de toutes petites plantes qui vivent et grandissent dans des capsules en plastique. D'aspect, les minipls ressemblent à des mini bonsaïs placés sous des dômes tout droit sortis d'un univers lilliputien. Munies d'une petite attache, elles s'accrochent partout (à votre mobile, à votre porte clé, à votre sac, se portent aussi en pendentif) et vous suivront dans votre quotidien. Avec un minimum de soins elles grandiront dans leur capsule. A terme, elles pourront être rempotées pour recommencer une nouvelle vie ». Bien sûr, ces petits bouts de nature en boîte ont des vertus plus ou moins avouées puisque il y a la plante pour la prospérité, celle pour la chance, la paix, l'amour, la délicatesse ou le courage, etc. Recommandations et conseils de soins sont formulés. « Bien qu'elles soient minuscules, les minipls feront travailler votre

[91] Propos d'un dresseur de fauves recueillis par un chargé d'enquêtes de l'association One Voice, plaquette de communication *Faire connaître la vérité sur les pratiques violentes et passéistes des cirques avec animaux*, 2006.
[92] Texte publié sur le site internet de *Dolphin Project.*
[93] Commentaire d'un internaute, 22 avril 2006. Disponible sur : http://forums.france5.fr/silencecapousse/plantesdinterieur/minipls-debarquent-europe-sujet_14_1.htm Pour informations sur le « produit » : http://www.minipl.biz cf. Annexe 2.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

conscience ce qui vous apportera satisfaction car leur seule présence vous rappellera qu'une chose vivante et grandissante se trouve auprès de vous ».
La vie est-elle à ce point vide de Nature que le citoyen a besoin d'être rassuré par cette présence verte ? Si nous prenons tout ceci au premier degré, nous trouverons sûrement de quoi rire ou sourire. Alors que les tamagoshis étaient de simples objets - basés sur le même principe de la présence de quelque chose dont on a à s'occuper - mais perçus différemment par les utilisateurs, nous trouvons ici un morceau de nature, un être vivant que l'on transporte partout. « Acquérir un ou plusieurs minipls c'est en quelque sorte adopter un morceau de nature ». Voici d'autres commentaires d'internautes : « Merde, la nature dans une boîte ! On vit une époque formidable », « C'est à mon avis un très joli coup de marketing mais un manque total de respect pour la plante... », » Bravo les gars, on vous propose une jolie plante, un peu de verdure dans ce monde de béton et tout de suite vous y voyez une attaque libéralo-consommatrice. Il se trouve que tout le monde n'a pas accès au jardinage... certains doivent se contenter d'une plante de basilic qui surplombe le frigo comme seul paysage. Préférez une mini plante à un tamagoshi, croyez-moi », « On ne diabolise rien du tout : on dit juste que c'est une grosse connerie! ».
Ces internautes précisent qu'ils sont des amateurs de plantes grasses. Leur sensibilité toute particulière à ce sujet est alors évidente, alors que d'autres n'y verraient probablement rien de dérangeant. Cette nouvelle mode correspond de prime abord, à un besoin de nature. En replaçant l'invention dans son contexte : une population asiatique très nombreuse et vivant dans des milieux vides de nature, il est possible de comprendre comment une telle idée puisse surgir. Les minipls illustrent l'utilisation de la Nature comme satisfaction aux besoins et/ou manques et montrent par là même la complexité sous-jacente dans la mise en place de tels phénomènes de mode. Nous rejoignons l'analyse de Arrif qui conclut à propos de sa recherche sur les pratiques des usagers d'espaces verts : « la richesse des représentations liées au vert urbain renvoie certes à des dimensions individuelles de bien-être psychologique et de retour sur soi-même, mais aussi aux émotions esthétiques qu'apporte le contact avec la nature et à des dimensions sociales qui renvoient à la qualité des relations interpersonnelles » (2007[94]). Les minipls soulèvent également d'autres problèmes, qui, certes s'éloignent de l'hypothèse de « la nature mise en boîte » pour interroger sur l'absence de Nature dans les sociétés qui s'asphyxient, tant au sens propre que figuré : asphyxie par manque de Nature, d'originel, de vierge – pourtant les animaux domestiques sont très nombreux dans les cités, mais ils ont justement été transformés depuis des siècles, et même transformés génétiquement et produits à l'image du désir et des fantasmes humains. Ce manque de Nature est peut-être aussi un manque de sens, un sens à appréhender alors comme « sensorialité » et « signifié » : par exemple le sens du toucher et le sens même de l'existence.

[94] Thèse de doctorat « Pratiques et représentations des usagers d'espaces verts : le cas du parc Bercy », Teddy Arrif. Université Paris X Nanterre, avril 2007, 201 p.
Disponible sur : http.slideshare.net/arrif/presentation-these.

L'analyse de Perronet sur le consommateur interpelle également car nous pouvons envisager, qu'au-delà de l'intérêt premier pour la collection d'insectes, l'acquéreur se comporte davantage comme un « consommateur aliéné » que comme un citoyen, d'où la complexité des motivations sous-jacentes : « Le rapport individualisé à la consommation et l'accumulation de biens se manifeste alors comme une croyance en des moyens de puissance. Mais qui énonce alors cet ordre non énoncé, cette condition du mieux vivre ? Castel parle en l'occurrence d'un mécanisme d'individualisation généralisée (1995). La filiation se retrouve alors en puissance dans ce rapport individualisé à la consommation. C'est donc par la consommation que l'individu peut échapper à la « désaffiliation », à l'exclusion (2006[95]). Tous ces exemples viennent illustrer en partie les relations à la Nature. Et sans évoquer des catastrophes écologiques ou des évènements de grande ampleur, il suffit juste d'observer les actes du quotidien, tout ce qui, presque anodin, montre aussi l'ambivalence de l'Homme dans sa façon de vivre avec l'environnement naturel : « Le surbalisage nous démontre également que ce n'est pas le risque réel de se perdre qui est traité, mais seulement celui de quitter les repères sociaux et d'entrer alors dans le domaine de la pensée instinctive » (Terrasson, 1993, 159). De la même façon, la remarque de M.T.R., enseignant en sciences naturelles est en ce sens intéressante et pertinente, et vient illustrer le besoin des minipls dans le quotidien de ceux « qui n'ont pas accès au jardinage » comme l'exprimait un internaute :

> « La surface des jardins privés en France est quatre fois supérieure à celle des réserves. L'homme recrée son espace de verdure au travers du jardin. Le jardin, c'est fort en dimensions symboliques, « mon petit paradis, et ça me suffit ! » ».

Les pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville telles que la spéléogie urbaine, le base-jump urbain, témoignent entre autres du besoin de retrouver les éléments de la Nature : la pluie, la boue, etc. Les pratiquants font référence au « végétal » à la matière : roche, terre, eau. C'est une forme de « naturalisation de l'urbain », et cette « tendance actuelle, largement présente dans nos villes, consiste à véhiculer un souffle « naturel » souligne Lebreton (2009, 144[96]).

4.3.3. **Des réserves qui cautionnent la destruction des milieux ? Ou comment parquer pour… mieux détruire… ?**

Réelle volonté de préservation, autre intérêt dissimulé derrière des faux-semblants écologiques, la Nature à nouveau au service d'idéaux… ?

[95] Alexandra Perronet, « Exploitation du consommateur et aliénation du client », Articulo - revue de sciences humaines [En ligne], Textes d'intervention, 2006, mis en ligne le 17 juillet 2006, consulté le 25 février 2009. Disponible sur : http://articulo.revues.org/index941.html

[96] Thèse de Doctorat « « Faire lieu » à travers l'urbain. Socio-anthropologie des pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville », Lebreton Florian, Université européenne de Bretagne, Rennes 2. Thèse soutenue le 14 avril 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L'anthropozoologie, au-delà des relations hommes-animaux, étudie aussi comment les animaux sont réappropriés socialement pour servir des projets précis et manipuler à différents niveaux de conscience (Franklin, 2007). Et cette utilisation dépasse probablement le simple cadre animal pour s'étendre au vivant dans son ensemble. La Nature doit donc être gérée et contrôlable, au moins dans l'intention. Et Terrasson constate : « Il n'y aura donc jamais de société moderne trouvant l'harmonie avec son milieu, mais seulement des îlots assiégés de nature pure, coincés dans un *apartheid* précaire, au sein d'une gestion dépourvue de références biologiques dont les résultats piteux sont déjà très apparents » (1993, 154). Les en-quêtés qui sont impliqués dans l'étude et la préservation du « patrimoine naturel » et la gestion des espaces protégés s'expriment également sur ce sujet, tel M. T.R. :

> « *Les parcs, comme c'est foutu partout on essaie de se garder des petits lambeaux de Nature*, et puis le fin du fin c'est de les interconnecter pour créer un réseau où la vie animale soit encore possible. Mais aujourd'hui on sait que l'histoire des corridors biologiques, ça ne marche pas. C'est une vue de l'esprit. En plus c'est un refuge pour les ayatollahs, ceux qui n'hésitent pas à détruire une espèce parce que leur petite préférée n'a pas toutes les facilités qu'ils voudraient. *C'est aussi dire : on préserve là et on détruit tout autour* ».

Avec moins de virulence, à propos de la gestion de l'espace dans les parcs naturels régionaux, Allie emploie le terme de « bricoleurs » du développement et de la préservation, montrant ainsi la multitude d'éléments et de facteurs pris en compte dans la « prise en main » de la Nature. Nous supposons que l'espace de la Nature ainsi gérée importe peu, que ce soit un parc intra urbain de quelques centaines de mètres carrés à plusieurs milliers de kilomètres carrés en plein centre du continent africain. Il souligne : « la métaphore du bricolage a une force évocatrice puissante afin de mieux expliquer les rapports entre les univers matériel et idéel des individus (…) Ainsi le projet de l'acteur bricoleur se définit selon une dialectique entre la fin et les moyens » (2004, 470[97]).
M. P.S., ethnologue et journaliste, membre d'une association dédiée à l'environnement maritime, soulève par ailleurs le délicat problème du concept et du principe même de « réserve ». Il a pu suivre la mise en place d'un parc marin et échanger alors à l'époque avec ceux qui étaient farouchement opposés au projet et ceux qui l'ont initié et défendu :

> « *Je pense que les réserves, c'est un alibi* pour laisser partir en déconfiture la nature, enfin la faune. C'est *se donner bonne conscience,* à partir du moment où l'on a sauvé quelques individus et qu'on va les montrer

[97] Thèse de doctorat : « La gestion de l'espace dans les Parcs régionaux sous pressions touristique et urbaine ou comment les acteurs bricolent du développement dans les massifs de Chartreuse et du Vercors », Louis Allie. Université Joseph Fourier Grenoble , octobre 2004, 520 p.
Disponible sur : http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/11/67/08/PDG/These_Louis_Allie_2005_lettre.pdf

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> aux gens. C'est vrai que c'est un accès pour… des gens qui ne pourront voir les animaux sauvages que dans ces endroits, et ils sont contents, mais ça ne part pas d'un mauvais sentiment, hormis l'intérêt financier, parfois mercantile des concepteurs. Le gros risque c'est de *cautionner quelque part l'abandon du combat pour la vie sauvage* ».

Quel arrière-plan psychologique sous-tend la notion de parc naturel ? On entend par parc naturel, réserve naturelle, tout espace destiné à protéger la nature. Est-ce une façon de préserver une illusion de Nature sauvage ? Est-ce se donner bonne conscience en sachant pertinemment que déforestation, pillage écologique, sont là tout autour, parfois sur un même espace géographique. Aire préservée pour légitimer une destruction périphérique, pour une main mise, surtout stratégique ? C'est une interrogation, presque un constat que les en-quêtés présentent ici. Nous n'irons pas jusqu'à dire comme Terrasson que l'Homme pour progresser, s'est donné comme droit de détruire la nature, mais au travers des faits, nous interrogeons les motivations : celles qui vont dans le sens présumé d'une protection, et celles qui affichent délibérément une volonté de mise sous cloche qui n'empêche pas, voire favorise une destruction dans l'espace proche et lointain de ces mêmes espaces protégés. Si les réserves sont pour nous un sujet propice à notre réflexion sur les rapports de l'Homme à la Nature, nous allons changer d'échelle en interrogeant la fonction des zoos, sorte de métaphore de la Nature, où tout est permis pour créer l'illusion, jusqu'à l'usage d'arbres en plastique. Mais là, il ne s'agit pas seulement de présenter et de rencontrer une nature sauvage, mais aussi un monde à l'image du paradis perdu, où le lion était l'ami de l'homme et de tous les animaux. Manipulation du public à tous les niveaux, dans les représentations et dans les exposés pédagogiques. Comment comprendre la Nature quand on en voit qu'une réalité artificielle (Staszak, 1999)? Et pourtant cela fonctionne. L'Homme « moderne » a t'il oublié ce qu'est la Nature, authentique, trop engoncé qu'il est dans son urbanité ?

4.3.5. **Des zoos non seulement ersatz mais simulacre de la Nature. Désenchantement ou illusion ?**

La question des zoos est à elle seule une vraie problématique. Pour les mêmes raisons que citées précédemment, nous allons discuter de leur légitimité en faisant appel à l'histoire, à ce qui traduit des comportements de mise à distance, de mise à l'écart, non seulement par rapport l'animal dans le cadre des zoos animaliers, mais aussi par rapport à l'autre humain, celui qui fut sujet des zoos humains. Mais précisons d'abord, par rapport aux en-quêtés et à ceux auxquels nous allons faire appel, que leur réponse implique tout particulièrement un niveau de conscience et de sensibilité personnel avant que d'être une réflexion plus globale. Mme M.N. travaille quotidiennement avec du vivant, et ses propos montrent que chacun place la barre, son seuil de sensibilité, en fonction de ses représentations et expériences :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Je ne suis pas très zoos et aquariums. Surtout pas les zoos. On enlève tous ces animaux de leur milieu naturel pour les parquer. Les aquariums, tant qu'on maîtrise bien l'environnement des poissons et des coraux, tant qu'on n'agit pas sur la dynamique de l'écosystème, ça va. Mais les mammifères, je suis vraiment contre. Je me sens plus proche physiquement des mammifères ».

La difficulté avec la thématique du zoo, c'est que presque tout le monde, soit enfant, soit parent, l'a côtoyé à un moment donné ou à un autre, et que le sentiment partagé entre désir de voir – ce qui ne pourra être observé ailleurs - et refus de la captivité permet difficilement de trancher un « pour » ou un « contre » le zoo. Séjournant relate son expérience : « Je fus passablement estomaquée, lorsque lors d'un séjour près de New York, des amis me parlèrent avec effusion d'un « centre d'attraction » en train de se bâtir : c'était la reproduction d'une vraie ferme à l'ancienne avec les fourches, brouettes et pot à lait. « Surtout, me dirent-ils avec une grande excitation dans la voix, il y a de vrais animaux ! ». Des vaches, des cochons, que les enfants de New York pourraient venir voir. Une sorte de zoo pour animaux domestiques » (2001, 314). Et Ost pousse la réflexion : « le besoin de nature sauvage manifesté par la population « s'éduque et se manipule », et il appartient aux politiques publiques de faire usage de « substituts » susceptibles de susciter un « sentiment de nature à frais réduits » » (1995, 25).
Le jardin ou parc zoologique, communément appelé « zoo », est un lieu public où sont présentés aux visiteurs des animaux en captivité ou semi-liberté appartenant à des espèces exotiques ou rares. Une des responsables d'un zoo, interrogée sur onde radiophonique, insiste sur l'originalité éducative en argumentant : « il s'agit de véritables tableaux présentant les animaux dans différents milieux : la savane, la forêt tropicale… »[98]. Le terme « tableau », loin d'être anodin, est très explicite. L'intérêt pédagogique mis en avant est de montrer au public que chaque espèce vivante appartient à un milieu et qu'il en est de même pour l'homme. Rien de nouveau, donc. Rien d'original. Si ce n'est certainement la conception architecturale du zoo, une mise en scène de la vie sauvage plus explicite, des outils éducatifs. Une fois de plus, l'animal est emprisonné, mis en exposition devant l'homme. Tout cela dans l'espoir de développer chez l'homme l'envie de préserver son environnement... Une étude sociologique pourrait montrer l'impact à plus ou moins long terme de cette démarche pédagogique. Car cet argument est bien là pour valider l'existence d'un zoo. Celui-ci permet ainsi d'affirmer la différence entre l'Homme et l'animal. Chacun est bien chez soi, sans mélange des genres. L'Homme n'a rien à voir avec l'animal, l'espace où il le côtoie est comme hors de la réalité. Même si ces dernières années l'accent est mis sur un « bien-être » des animaux au travers d'une meilleure organisation de leur espace de vie, il n'en demeure pas moins que les lieux sont très organisés, compartimentés pour une mise en scène de la vie sauvage. Autrefois, il s'agissait seulement d'un spectacle de la faune sauvage visible en totale sécurité et à moindre coût car très

[98] Emission diffusée sur France Inter en 2006. Entendue lors d'un déplacement routier, ces propos n'ont pu être notés plus précisément.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

accessible en terme de distance géographique. Mais avec la pression des associations de protection de la nature, le scandale de certains zoos, et une supposée prise de conscience plus grande de la liberté pour les animaux et de la souffrance des animaux en captivité, le public devait être reconquis. Le mot pédagogique, éducatif, voire scientifique, est alors devenu central. Bien évidemment, l'aspect financier prime, c'est l'intérêt premier des directeurs qui savent trouver d'excellents partenaires pour des sponsorings en tout genre dont on retrouve les enseignes dans les restaurants et boutiques intégrées dans le site. La critique pourrait sembler facile. Elle l'est dans le sens où nombre de situations – situations rencontrées au cours du trajet personnel et professionnel de la chercheuse - confortent ce que nous écrivons ici : des dresseurs qui finissent par démissionner, des associations attenantes aux structures et qui n'ont pas les fonds quand il s'agit d'aller étudier les animaux en liberté, des dures conditions de captivité que l'on découvre très facilement soi-même quand on porte un autre regard, l'observation d'animaux en mauvaise santé tant sur le plan physique que psychique. Un article intitulé : « Un tigre en plein cœur de Lyon » nous montre cette vitrine de la Nature : « Antilopes, buffles, girafes, pélicans, lémuriens, lions et autres tigres se promènent en plein cœur de Lyon (…) un zoo de près de 3 hectares et comprenant quelque 130 espèces. Ce parc, dont l'accès est totalement gratuit, aura coûté 5, 548 millions d'euros à la mairie »[99].
Staszak, dans « La nature des jardins zoologiques » (1999)[100], présente les zoos, leur agencement et aménagement qui, loin d'être anodins, correspondent à une absolue nécessité de distinction entre le monde animal sauvage et celui humain. « Le jardin zoologique répond à un besoin social ; aussi contesté et contestable qu'il soit, il n'est pas question ici de mettre en cause sa légitimité. Le zoo intéresse le géographe à un double titre. C'est un espace, plus précisément un espace de représentation, et ce qui y est mis en scène tient au rapport des sociétés à leurs natures et leurs espaces ». La mise à distance n'est pas seulement celle de l'Homme à l'animal, elle est aussi celle du zoo avec la cité. Le marineland d'Antibes en est un exemple : des murs de plusieurs mètres de haut, des caméras et fils barbelés posés sur les toits, et à l'intérieur une autre ambiance, des gradins installés autour du bassin des orques à l'image des arènes et théâtres antiques. Forteresse inaccessible autrement que par la billetterie, bassins en plexiglass ou clôtures électriques qui séparent certains animaux – des phoques inoffensifs – des visiteurs, on ne sait plus trop bien s'il s'agit d'empêcher les animaux de sortir de leur bassin ou de dissuader les humains de rentrer dans l'espace sauvage. Seul l'entrée pour la billetterie se donne comme un espace plus ouvert et accueillant, souvent en hauteur, avec des marches qui conduiraient presque à un sanctuaire. Staszak souligne : « Le zoo est un espace clos, en rupture avec le milieu urbain qui l'entoure. Cette discontinuité spatiale n'est pas seulement liée à la nécessité d'enfermer les animaux. (…). Quand la clôture n'est pas opaque, la disposition des parcs et des cages, tournés vers l'intérieur du zoo, n'autorise pas qu'on aperçoive les animaux de l'extérieur de celui-ci. Est-ce pour réserver ce privilège

[99] In *Le Télégramme* N° 19.072 Jeudi 19 octobre 2006, p.5
[100] Actes du Colloque « Géographie et Nature », FIG (Festival International de Géographie) Saint-Die-des-Vosges, 1999.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

aux visiteurs ? Pas seulement : pareille vision, dans la continuité qu'elle établirait entre la ville et le zoo, serait incongrue et pénible. Si la clôture interdit au regard de pénétrer dans le zoo, elle empêche aussi celui-ci d'en sortir. Il ne convient pas que le visiteur du zoo discerne un paysage urbain entre deux cages, ou à l'horizon d'un enclos. Là encore, l'arrangement des lieux y veille » (1999[101]).
L'évolution de l'architecture des zoos afin de donner à voir la vie sauvage a évolué au fil de l'histoire. Cette évolution montre celle du rapport à la nature et des efforts faits par les propriétaires des zoos pour répondre à la nouvelle sensibilité de la population, et donc des visiteurs, afin que survivent leurs établissements. « Au XIXe siècle, le zoo s'inscrit dans les projets de maîtrise du monde et de la nature que réalisent l'impérialisme et la science. Le zoo actualise alors la domination des animaux : ils y sont classés, étudiés, domestiqués, acclimatés (…) La soumission de l'animal est au contraire exhibée » (Staszak, 1999[102]). Depuis les années 1960, avec la mouvance écologique et les pressions de multiples associations de protection de la nature, les zoos doivent adopter une nouvelle présentation de « nos amies les bêtes ». L'enfermement des animaux doit être plus discret pour ne pas choquer. Les cages sont remplacées par des vitres de verre ou par des fossés agrémentés de végétation. L'espace même des animaux s'apparente plus à leur environnement naturel : ici un arbre, une rivière ou une petite plage de sable. Les animaux semblent plus proches mais ce n'est qu'illusion. Dans les grands aquariums, les décors restent plus sobres mais pour des raisons d'entretien du fait du dépôt d'algues sur les vitres. Les jeux de lumière et les ambiances sont par contre bien travaillés et l'apparition des bassins tactiles permet aujourd'hui le contact avec certains poissons. Les zoos répondent ainsi à plusieurs besoins « but de promenade, divertissement des enfants, amour des animaux, contact avec la vie sauvage, etc. »[103]. Mais ce qui est formidable d'astuces et de culpabilisation, c'est le discours développé et entretenu aujourd'hui autour des zoos. En effet, « les disparitions (des espèces) sont dues à la raréfaction, voire la destruction totale des écosystèmes par l'Homme et à des tueries à des fins commerciales (peaux de serpents, de crocodiles, becs de toucans et plus d'aras, ivoire, crânes et mains de singes… toute chose destinée à un tourisme irresponsable). Ainsi, « Dès maintenant, les Zoos sont bien plus qu'un simple but de promenade, bien plus qu'un lieu de « collection » d'animaux, bien plus qu'un simple spectacle… En fait, les Zoos pourraient bien détenir une part du futur de notre planète. La survie et l'avenir de nombreuses espèces menacées dans leur milieu passe par les Zoos et une gestion des ces espèces. Les Zoos… une Arche de Noé moderne ? ». L'Homme responsable de son environnement doit réparer ses fautes. Les zoos sont donc là pour réparer le mal. Fiches pédagogiques et autres pancartes explicatives dénoncent les menaces sur les espèces, une visite au zoo devient « l'unique lieu où ils (les enfants) peuvent prendre conscience de son extinction (du monde sauvage) »[104]. La pression est mise sur les enfants qui seraient presque responsables de notre avenir car « Ce

[101] *Ibid*.
[102] *Ibid*.
[103] In la fiche de présentation du zoo de Beauval titré « le rôle des zoos ».
[104] *Ibid.*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sont les enfants d'aujourd'hui qui ne détruiront pas les forêts de demain… ». Sauf que lorsque un zoo achète des animaux destinés à être chassés et les parquent dans des espaces clos, la question se pose de savoir comment la vie sauvage peut être maintenue dans son espace naturel, et quels sont alors les efforts faits. Par ses actions multipliées de programme d'élevage et cette ambition d'être une Arche de Noé, le zoo cautionne malgré lui la destruction des milieux. Puisque l'homme moderne s'évertue à préserver en milieux surveillés et contrôlés des animaux au départ sauvages - et leurs gênes -, alors tout le reste pourrait bien disparaître. L'Homme ne résout ici qu'une partie du problème de l'extinction des espèces, mais il a aussi à agir sur une des causes des menaces sur les espèces, à savoir la déforestation et l'épuisement des ressources au nom du développement humain. Des actions de protection et de sauvegarde *in situ* existent mais restent menacés par l'absence de fonds monétaires et de choix politiques. Le discours rattaché au zoo culpabilise le citoyen et le conduit de ce fait à profiter des animaux « tant qu'il y en a » en œuvrant pour la bonne cause par la visite de lieux artificiels préservés. Il est aussi encouragé à faire des dons pour soutenir tel ou tel programme de protection ou de sauvegarde d'espèces car « tout l'argent sera versé intégralement aux programmes en plus du financement du zoo de Beauval »[105]. Après la culpabilité vient le sentiment de pouvoir agir « pour la bonne cause »… Nous sommes d'avis avec Staszak lorsqu'il énonce : « Le zoo devient le lieu d'une nouvelle émotion, celle de la communion avec l'animal. Il n'est que d'observer le discours et le comportement des visiteurs (très stéréotypés) devant l'enclos des grands primates pour comprendre que ce rapprochement vis-à-vis de l'animal est symétrique à un éloignement de l'homme vis-à-vis de lui-même. La valorisation de l'animal s'accompagne souvent de la dévalorisation de l'être humain (Ferry, 1992) : les zoos tiennent fréquemment un discours négatif et culpabilisant sur les hommes, la civilisation, la technique, l'économie, etc » (1999[106]).

Nous avons trouvé dans les écrits d'Ost un condensé de tout ce que nous pourrions exprimer à notre façon. Le plus éloquent est ici : « La perfection du simulacre (de nature) est atteinte lorsqu'on parvient à produire une *nature artificielle* : on veut dire une vraie nature physiologique, biologique, écologique – entièrement fausse (…) Dans ces Disneyland pour animaux, tout est vrai et tout est faux. (…) un *Ecology Theater* où se donne tous les jours la représentation de la nouvelle fable écologique : devant un public apaisé et attendri, des hôtesses exhibent tigres, léopards et lions, eux aussi calmes et sereins « parce qu'ils vivent dans un environnement ami » expliquent-elles. Les enfants sont mêmes invités à venir caresser les fauves. Ainsi est célébrée quotidiennement la fête de la nouvelle « paix naturelle » désormais conclue entre les hommes et les animaux, enfin réconciliés. Ce qu'il a fallu d'artifice et de dressage (y compris du public) pour en arriver là est, bien entendu, soigneusement occulté. Seuls les esprits chagrins s'inquièteront d'un monde où, pour survivre – comme, sur les mêmes terres, les Indiens parqués dans leurs réserves -, les animaux sauvages sont désormais

[105] *Ibid.*
[106] cf. *infra*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

contraints d'accepter le marché que leur impose l'industrie et la falsification : la survie au prix de la collaboration, la nourriture au prix de la docilité » (1995, 26).
Une fois encore, nous précisons bien que ce travail n'est pas là pour dénoncer les zoos mais pour montrer les relations de l'Homme à la Nature, l'évolution des mentalités et des concepts, et comment, pour répondre à une idéologie écologique en cours, à une sensibilité plus grande, sont adaptés les modèles pour maintenir l'illusion d'une relation amicale entre l'homme et l'animal. Nous pensons que cette évolution des zoos animaux s'opère suivant des processus similaires à ceux que vécurent les zoos humains.

4.3.5. **Des zoos humains aux zoos animaux**

Parler des zoos humains semble incontournable, car dans notre recherche sur l'Homme et la Nature, nous le verrons au fil des chapitres, parler de cette relation revient pour beaucoup à parler de l'être humain en tant qu'espèce et aussi en tant qu'individu unique, celui qui rencontre l'Autre. Par effet miroir, par « feed-back », la Nature renvoie l'Homme à lui-même et à ses paradoxes.
« L'animalité est une figure de l'étranger, du barbare et de l'exotique : l'animal est d'ailleurs ; il apparaît dans les discours pour stigmatiser voire massacrer l'autre, qui est à l'extérieur et qui, du fait de sa bestialité, ne participe pas pleinement de l'humanité » dit Staszak (2002[107]). Cette attitude, cette « façon de voir » n'est pas réservée à l'animal non humain et l'homme a cette capacité à catégoriser pour mieux hiérarchiser et se donner l'illusion de supériorité. Les zoos humains sont des « expositions ethnologiques ou villages nègres (…) où des individus « exotiques » mêlés à des bêtes sauvages étaient montrés en spectacle derrière des grilles ou des enclos à un public avide de distraction ». Différents situations montrent en effet des similitudes : la disparition des différences intra espèces et inter espèces, une plus grande sensibilité vis-à-vis de l'autre, une « civilisation des mœurs » (Hélias, 1969) et des enjeux de civilisation ou de sauvegarde de la nature qui font prendre conscience d'un nécessaire changement d'attitudes. L'article publié par un groupe de chercheurs intitulé « Des exhibitions racistes qui fascinaient les européens – Ces zoos humains de la République coloniale » montre que « l'apparition, puis l'essor et l'engouement pour les zoos humains résultent de l'articulation de trois phénomènes concomitants : d'abord, la construction d'un imaginaire social sur l'autre (colonisé ou non) ; ensuite, la théorisation scientifique de la « *hiérarchie des races* » dans le sillage des avancées de l'anthropologie physique ; et, enfin, l'édification d'un empire colonial alors en pleine construction » (Bancel et *al*., 2000)[108].
Le développement de ces zoos un peu partout en Europe et tout particulièrement dans de nombreuses villes françaises, avait aussi pour motivation des apports

[107] « La place de l'animal », Espaces et Sociétés, Paris, L'Harmattan, Volume 110-111, N°3-4, 2002. Disponible sur : http:/www.espacesetsocietes.msh-paris.fr/110111/intro.html
[108] « Des exhibitions racistes qui fascinaient les européens – Ces zoos humains de la République coloniale », Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, *Le Monde diplomatique*, août 2000, p. 16, 17

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

financiers lucratifs sous couvert de répondre aux enjeux socioculturels du moment : « Une telle réussite (des expositions) a, sans aucun doute, influencé Geoffroy de Saint-Hilaire, directeur du Jardin d'acclimatation, qui cherchait des attractions à même de redresser la situation financière délicate de l'établissement. Il décide d'organiser, en 1877, deux *« spectacles ethnologiques »,* en présentant des *Nubiens* et des *Esquimaux* aux Parisiens. Le succès est foudroyant. La fréquentation du Jardin double et atteint, cette année-là, le million d'entrées payantes... ». Les zoos, les parcs animaliers, les aquariums sont aussi, si ce n'est d'abord, des « usines à fric » pour reprendre un terme souvent utilisé pour décrire ces lieux d'exhibition de faune sauvage. Comme nous l'avons montré, les zoos sont des lieux où s'observe, voire se contemple ce qui est différent. Autrefois le sauvage et le laid, l'inférieur et le bestial, le spectacle mis en scène présente aujourd'hui le sauvage et le beau, l'inférieur, certes encore, mais doué de sensibilité et de quelques marques d'intelligence de plus en plus consenties. Alors que les sciences ont récusé il y a peu la notion de races supérieures et sous-races, elles montrent aujourd'hui la parenté de l'Homme et de l'animal et plus spécifiquement avec le grand singe : « Le grand singe et l'homme forment une même famille. La frontière éthique devient floue. Et ce n'est pas fini. Dans cette famille, le bonobo bouscule les idées bien établies sur le passé évolutionniste de l'humanité... Le bonobo, *Pan paniscus*, est le moins connu des quatre espèces de grands singes. On commence à peine à étudier sa vie sociale (…) Dans la tentative de reconstituer le scénario de l'évolution de l'humanité, les bonobos posent des questions dérangeantes »[109]. Les critiques sur la détention des animaux prennent racine un peu partout et se développent, s'appuyant aussi sur l'énoncé de leurs Droits. Pareillement, à partir des années 30, pour les zoos humains « une autre conjoncture se dessine : le « sauvage » (re)devient doux, coopératif, à l'image à vrai dire d'un Empire qu'on veut faire croire définitivement pacifié à la veille de la première guerre mondiale. Les villages nègres remplacent les zoos humains. L'indigène reste un inférieur, certes, mais il est « docilisé », domestiqué, et on découvre chez lui des potentialités d'évolution qui justifient le geste impérial » (Bancel et al.[110]). Les zoos, qu'ils soient animaux ou humains, constituent un phénomène culturel qui met en lumière le rapport de l'homme à l'autre, l'autre homme ou l'autre animal, celui qui est différent, inférieur est traité comme tel ou qui devenant l'égal, ou presque, acquiert progressivement attention, intérêt et respect. « Au début du XXe siècle, le regard de l'Homme sur l'animal emprisonné change. On ne se moque plus des bêtes féroces captives, on les plaint, on cherche à s'en faire des amis. Entre 1930 et 1950, le zoo devient un lieu où l'on apprend à aimer et à respecter les bêtes » (Desrousseaux, 2000[111]). Mais pour les animaux, le statut d'espèces inférieures perdure. Les zoos sont là pour maintenir cette frontière entre l'humanité et l'animalité. L'Homme ressent peut-être une menace dans son propre statut d'espèce supérieure. Ce qui est accordé à l'animal, c'est son importance dans les écosystèmes et donc pour la propre survie humaine. Sauver les animaux c'est

[109] Disponible sur : http:// OneVoice-ear.org, août 2003.
[110] cf. *infra*
[111] « Du sérail au parc zoologique », *Vacarme* N°11, printemps 2000.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

quelque part sauver l'Homme, mais peut-on seulement envisager de sauver l'animal pour lui-même sans aucune autre forme d'intérêt ?
Le discours ambiant culpabilise le citoyen et le rend responsable vis-à-vis de son environnement. Les zoos sont là pour apporter une réponse. Le problème est que les zoos, s'ils sont devenus des lieux de rencontre avec ce qui doit être préservé, restent des lieux de captivité qui s'opposent aux sentiments, aux émotions de la rencontre et le malaise prend place. Nous pouvons reprendre cette conclusion sur les zoos humains et l'extrapoler aux zoos animaux : « La plupart des archétypes mis en scène par les zoos humains ne dessinent-ils pas la racine d'un inconscient collectif qui prendra au cours du siècle de multiples visages et qu'il est indispensable de déconstruire ? » (Bancel et *al*.[112]). Cet inconscient collectif, dont nous devinons le visage, risque fort d'être déstabilisé à moins qu'il ne lutte sans fin. Quand la connaissance des êtres vivants, quels qu'ils soient, s'étoffe et s'élargit, c'est une forme de respect qui se met en place pour toute forme de vie. Mais il n'est pas non plus nécessaire d'accéder à la connaissance pour développer un tel sentiment ; il est, pour certains, « naturel ». Narby précise: « Il n'y a encore pas si longtemps, les observateurs rationalistes taxaient de « métaphores infantiles » les croyances animistes des peuples indigènes sur la parenté des humains avec la nature. Or, maintenant, la science montre que notre parenté avec d'autres espèces est littéralement vraie. Chaque être vivant, jusqu'aux plus minuscules bactéries, est fait de protéines assemblées selon les instructions encodées dans les molécules d'ADN et d'ARN. L'hérédité partagée entre espèces est telle que l'on retrouve les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gènes des souris chez les humains » (2002, 53). Le lien de parenté semble donc se resserrer. M. SA.J., naufragé secouru par des dauphins et qui depuis tente d'avancer, de par ses rencontres avec d'autres dauphins, dans sa compréhension de la communication entre les deux espèces, nous a fait parvenir ce message en ce début d'année 2009 :

> « Je viens de découvrir un élément qui m'ouvre la porte du point commun entre Jean-Floc'h [dauphin dit « ambassadeur »] et moi. Le fameux gène FOXp2, avec le chromosome 7, que le Docteur Janik Vincent détermine comme le point fondamental de la communication entre l'homme et les autres espèces vivantes, pourrait expliquer ma communication avec le dauphin. Le traumatisme du naufrage aurait pu déclencher des choses que Jean Floc'h m'a permis de développer ensuite».

Le rapport de l'Homme à l'animal évolue avec la connaissance scientifique et l'évolution des mentalités et des représentations. De la bête féroce à « nos amis les animaux », le discours prône les excès, jouant ainsi sur la curiosité, l'effroi, la recherche de l'exotisme, l'apitoiement, la tendresse ou l'envie d'échanger avec. Un panel de sentiments et d'émotions pour les visiteurs, mais aussi et toujours la domination réactualisée de l'Homme sur l'animal. Le creux remplace le plein, la fosse seconde aux barreaux, l'espace s'agrandit mais sous cette impression

[112] cf. *infra*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

illusoire de liberté, le contrôle et la distanciation persistent bel et bien. Car l'animal, être sauvage et « libre », ne pourrait être l'ami de l'Homme à l'instar de ses cousins les animaux domestiques. S'il n'est pas dominé et maîtrisé, il échappe, redevant ainsi une menace potentielle pour l'humain. L'homme se rapproche de l'animal, mais garde une distance suffisante. Dans les situations où les tentatives d'approche ou de relation avec l'animal sauvage échouent, celui-ci redevient très vite « une sacrée bête dangereuse vraiment là pour attaquer », tel que s'écria un pêcheur, après sa mésaventure avec un dauphin solitaire[113]. Car l'Homme prend vite peur et se sent menacé. A juste raison ou non, ceci montre la fragilité humaine, quand dénué de moyens de contrôle, l'Homme se retrouve avec son seul bon sens pour ressentir et comprendre une situation qu'il ne peut contrôler. L'animal sauvage ne sera pas domestiqué et civilisé comme l'ont été les sauvages humains. La seule possibilité est dans le dressage permanent ou l'enfermement. Soit il est laissé dans son espace naturel mais de plus en plus restreint, soit sont créés des espaces de contrôle où l'animal est à nouveau libre sous conditions.

Le zoo fait partie intégrante du paysage urbain, mais s'inscrit-il dans cette position défendue par Lestel : « Comprendre la notion d'animalité urbaine requiert l'élaboration d'une conception de l'animalité qui ne se base plus *a priori* sur le paradigme de la séparation de l'homme et de l'animal, mais sur celui de leur *complémentarité*, sur celui de la recherche des *convergences* entre les uns et les autres, et sur celui de leur *vie partagée*. La vie partagée s'établit au croisement d'une familiarisation mutuelle, d'une affinité élective, d'une coordination des rythmes, d'une réciprocité des ressources, et d'un partage fonctionnel et symbolique des espaces » (2006[114]). Si l'animal du zoo est effectivement dans un espace partagé avec le citadin, il n'en demeure pas moins que sa rencontre reste occasionnelle et que le lien s'établit surtout à l'égard des soigneurs et nourrisseurs. L'animal du zoo est donc à comprendre dans un autre rapport, voire une autre relation de dépendance que propose aussi Lestel : « L'urbain contemporain ne consomme pas seulement des objets ostentatoires ou une animalité domestique à ses pieds, mais également une animalité plus sauvage et en partie fantasmée, une animalité qui nourrit ses aspirations à occuper une position centrale dans le monde vivant lui-même » (2006[115]).

Des femmes et des hommes accèdent à une relation avec l'animal sauvage, loin de l'espace du zoo. Il ou elle part à sa rencontre dans son milieu naturel, avec effectivement comme moyens sa patience et sa curiosité, son observation aiguisée et sensible, parfois même les sens à l'affût, sa vigilance, son sang-froid, et surtout une absence de volonté de domination, et l'envie d'échanger avec lui, ne serait-ce qu'un seul instant. C'est une expérience inoubliable et bouleversante dont témoigneront certains des en-quêtés, transformatrice des valeurs et schémas de pensée. La deuxième partie de notre recherche est consacrée à ce sujet. Mais cet homme ou cette femme n'est plus celui ou celle de la cité uniquement. Il ou elle

[113] Article de presse : « Un marsouin agressif rôde dans la baie », Ouest-France, Douarnenez,11 août 2006.

[114] « Technozoopolis. L'animalité urbaine comme ouverture philosophique et comme projet anthropologique », Dominique Lestel. Conférence invitée, donnée au colloque « Animalität and Humanität », Heidelberg, mai 2006, Heildeberg Seminar.

[115] *Ibid.*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

est redevenu par son désir et ses expériences, ses rêves accomplis, l'être aventurier ou « illuminé », chasseur d'images, chasseur de sensations fortes, désireux ou avide de rencontre avec la Nature, avec l'animal, aimant tout simplement dans une dimension affective et spirituelle. Cet homme ou cette femme est qualifié de différent, de singulier, de passionné, mais est-il « un autre » ?

Premier élément de la dialectique : l'Homme face à lui-même

« Ce n'est pas en regardant la lumière que l'on devient lumineux,
mais en plongeant dans son obscurité ».
Carl Gustav Jung[116]

1. Des processus particuliers dans l'évolution des rapports au milieu

1.1. L'Homme, mammifère, prédateur au sommet de la chaîne alimentaire, un animal comme les autres, ou presque…

La place de l'humanité dans la longue Histoire de la Vie est toute petite en comparaison de l'apparition et du développement des autres espèces. Narby précise : « Si l'intelligence se définit par la capacité d'évaluer le monde et de prendre des décisions appropriées, on peut douter que les humains soient aussi malins que certains veulent le croire. Notre tendance actuelle à épuiser les ressources du monde naturel sans porter de considération à l'avenir montre que nous n'avons pas encore maîtrisé notre comportement de prédateur. Bien sûr notre espèce est encore très jeune. Les pieuvres existent depuis plusieurs centaines de millions d'années, ce qui leur a donné le temps d'aiguiser leur talent. Par comparaison, nous ne faisons que commencer » (2005, 99).
C'est au travers de l'outil que l'Homme vit sa relation au monde, c'est par lui qu'il construit le progrès. A la différence des supra prédateurs comme le jaguar et l'orque, l'Homme a besoin d'aller au-delà d'assurer sa survie, la procréation, la protection, pour avancer. L'homme nu « ne vaut pas grand-chose » en termes de durée de survie dans un environnement naturel, l'outil le protège et même pour ceux qui partent dans la nature, l'équipement permet d'être prévoyant au niveau des besoins alimentaires, de la protection face aux intempéries, des soins d'urgence. Donc, l'être humain ne « vaut » qu'au travers des outils qu'il utilise. Le terme « valoir » doit bien être entendu comme potentialité à survivre. Hors, toutes les autres espèces vivantes sont « intelligentes » sans outils. Comment se protéger alors d'un monde potentiellement hostile ? En essayant de le contrôler sous toutes ses formes ? Qui dit contrôle, dit maîtrise, c'est-à-dire possibilité de

[116] Extrait de « L'homme à la découverte de son âme », Albin Michel, 2000, 360 p. Disponible sur de très nombreux sites dont : http://www.dicocitations.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

modeler, de transformer à sa guise. Une fois que les parcs naturels sont mis en place, il n'est pas difficile de détruire la partie sauvage pour y placer ce qui est domestiqué : animaux, végétation. En fait, l'être humain a peut-être peur de son environnement qui représente tant une menace en termes de prédateur que de concurrent pour l'alimentation. Qu'est-ce qui anime donc ses comportements à l'égard du vivant ?

1.2. **S'affranchir d'un corps déficient**

Nous avions pour hypothèse que l'homme, dans sa course à son expansion dans tous les espaces recouvrant la Terre, devait recourir à la technologie pour venir compléter un appareil locomoteur déficient dans certains domaines : pour voler, pour respirer en milieu aquatique, pour se déplacer vite, etc. Nos propos ont été illustrés au travers des outils créés pour la pratique de la plongée sous-marine. Ce comportement semble évident pour une adaptation au milieu mais nous plaçons ceci à un niveau peut-être plus inconscient, à ce qui en fait anime profondément nos actions et entreprises : cette propension à vouloir être partout, sans limites. « Nous avons découvert, en paléoanthropologie, que l'homme appartient à un groupe en voie de disparition en termes de biodiversité (…) Nous appartenons donc à un groupe en voie d'extinction, mais nous avons pu nous redéployer sur la Terre grâce à notre culture : le feu, les outils, les abris nous ont permis d'assurer notre survie grâce à l'innovation et à l'adaptation technologique » (Picq, 2005[117]). Ces propos montrent non seulement la nécessaire invention et utilisation de l'outil, mais aussi cette fragilité de l'espèce humaine, en tant qu'espèce vivante soumise aux lois naturelles propres au règne animal, et dont il voudrait s'extraire. L'outil est devenu l'indispensable, ce que souligne ici M. N. jeune étudiant en sciences humaines, qui se ressource entre autres en Nature, comme tous les en-quêtés. Par ses rencontres avec la vie sauvage, par des expériences où se mêlent rencontre atypique avec l'animal et l'intuition du « monde autre », il mesure à quel point le ressenti et d'autres moyens de compréhension par les sens sont rarement ou jamais utilisés mais qu'ils sont une potentialité de l'homme :

> « Par notre culture, nous sommes supérieurs. On a l'impression qu'on domine la Nature, on la modifie. *Grâce aux outils qu'on s'est créé on peut maîtriser* les animaux, pour tout ça on est peut-être supérieur entre guillemets, mais *on n'est pas forcément supérieur si on devait être lâché dans la Nature*. *Il y a beaucoup de choses qu'on a perdu, des sens qu'on n'utilise plus*, alors que le monde animal les a conservés ».

[117] Communiqué de presse du 25 Janvier 2005, et synthèse du débat : « De l'hominisation au développement durable : d'un paradigme à l'autre », Pascal Picq
Disponible sur : http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-picq-90-41.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« Quand l'homme est apparu, son comportement était faiblement guidé par son équipement instinctif. Mis à part quelques réactions élémentaires, telles que celles qu'il manifeste en présence du danger ou des stimuli sexuels, il ne dispose pas d'un programme hérité qui lui dicterait sa conduite dans la plupart des circonstances où sa vie peut dépendre d'une décision juste. Il semblerait donc que, biologiquement, l'homme soit le plus faible et le plus fragile de tous les animaux » (Fromm, 1973, 239). D'avis avec Fromm, nous soulignons la vulnérabilité de l'Homme, mais nous montrerons aussi dans la deuxième partie de notre recherche, que l'Homme n'est pas si démuni que cela et qu'il semble disposer de tout un éventail de sens et de perceptions qu'il n'utilise pas dans son quotidien de société moderne, mais qui se dévoilent dans des circonstances particulières, dans des expériences en Nature et dans des rencontres avec la vie sauvage.
Le rapport à la Nature s'est « anthropomorphisé ». Presque tout ou partie de ce qui est de la Nature est contrôlé, dominé, ramené à nos seuls intérêts, se manifestant tant à un niveau collectif qu'individuel, et « Outre la rationalité utilitariste, ce qui triomphe là, en, définitive, c'est une conception de la liberté affranchie de toute espèce de contrainte, tant sociale que naturelle : une liberté sans corps, sans autrui et sans terre, une liberté nourrie d'elle-même, appuyée sur la seule force du désir qui l'inspire et sur la volonté qui l'exprime » (Ost, 1995, 28). Mais cette liberté n'est peut-être qu'illusoire car notre dépendance à l'outil est de conséquence. Notre liberté se serait construite dans l'inacceptation de cette fragilité et faiblesse humaine, en voulant combler, compenser et dépasser touts nos manques, nos déficiences. Nous voyons bien aujourd'hui à quel point notre quotidien peut-être bouleversé et compromis quand un outil de notre technologie n'est plus en service. Contrairement à Ost, au-delà de cet élan, voire parfois de cet enivrement que nous procurent les outils, plus vite, plus haut, plus loin, nous pensons que cette liberté reste factice, et à nouveau fragile, en particulier parce que la notion d'aliénation – précisée plus haut - accompagne le rapport à la technologie.

1.3. Un sentiment d'infériorité? Et un désir (besoin) de supériorité ?

En comparaison des perfections dont sont dotés les animaux, ce qui leur permet une adaptation voire une possibilité d'évolution spécifique aux changements du milieu, l'être humain aurait-il, de par ses déficiences, un sentiment d'infériorité par rapport à la Nature, sentiment qu'il vivrait à la manière d'un complexe ?
Le terme « complexe » possède différentes significations. Nous prenons celui issu de la psychanalyse : selon Adler, le complexe de base est le complexe d'infériorité, qui se produit à « partir d'un sentiment d'infériorité et de ses séquelles physiques et psychiques, à la suite du choc avec les problèmes de la vie et provient, d'un manque considérable de communauté » (Morfaux, 1980, 55). L'Homme, en s'immergeant dans le milieu subaquatique, se trouve dans une

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

situation où il est confronté à une inadaptation du fait même de sa nature de bipède. De ce « choc », et parce qu'il est décidé à poursuivre l'immersion, il va tout mettre en œuvre pour palier ses manques, les dépasser et contrer la Nature. La notion de recherche de « fusion avec le milieu » explicitée à plusieurs reprises par les plongeurs interrogés (Chanvallon, 2004), ajoutée au besoin qu'ils ont de rencontrer les vies sous-marines et en particulier les cétacés, exprime peut-être ce sentiment de « manque de communauté ». La plongée sous-marine de loisir n'est pas née d'une simple curiosité d'être explorateur curieux et conquérant, mais probablement aussi d'une attirance, d'une mémoire, issue d'un déjà vécu à une période pré-natale et qui nous conduit à rechercher le contact et l'échange avec les mammifères, peut-être cette « communauté » évoquée par Adler.
L'Homme nu n'est « rien » dans la nature, seul l'outil lui permet de se « réarmer ». C'est donc au travers de l'outil, de ses créations qu'il va pouvoir se rapprocher de la perfection et tenter, dans un élan de domination et de supériorité, de vouloir dépasser et maîtriser la Nature. En même temps, dans cette quête du toujours plus performant, dans la recherche du « encore plus vite ou plus haut, plus profond », l'Homme se capitonne dans harnachement de matériel encore plus encombrant, comme s'il tentait de se protéger du milieu, de se mettre en dehors du milieu, hors d'atteinte comme pour échapper à l'étape ultime et au combien naturelle : la mort. En voulant atteindre la perfection, il imite la Nature puis croit la dépasser. En quittant un univers aseptisé, il prend le chemin d'un retour vers la Nature, pour se retrouver en tant qu'appartenance au monde vivant. S'il le fait dans un esprit d'acceptation de sa condition de mortel, il est dans son essence. S'il est conquérant et hors du temps, il se place déjà en porte-à-faux par rapport à la Loi naturelle et tente la survie dans une protection matérielle symbolique. Pour M. T.R. :

> « On cherche à améliorer la Nature comme on a cherché avec les idéologies diverses et variées à créer l'homme, le super homme. Il n'accepte pas d'avoir des limites déjà, et il veut dépasser ce qu'il a. Il a une fringale de pouvoir, d'aller plus vite, plus loin, plus profond, plus haut… et qu'est-ce qu'il a envie de se prouver à lui-même, on ne sait pas. Ou peut-être il fuit le vide intérieur, donc il veut se prouver plein de choses. L'avenir est une source d'angoisses ».

L'en-quêté, inquiet pour l'avenir que l'Homme d'aujourd'hui prépare pour les générations futures, - soulignons qu'il est grand-père et très soucieux du temps qu'il passe avec ses petits enfants pour leur faire découvrir la nature -, exprime ces efforts humains de dépassement, de surpassement, et l'angoisse de l'Homme devant le devenir, angoisse que Durand analyse au travers des images et différents visages du temps : « La chair, cet animal qui vit en nous, ramène toujours à la méditation du temps. Et lorsque la mort et le temps seront refusés ou combattus au nom d'un désir polémique d'éternité, la chair sous toutes ses formes, spécialement la chair menstruelle qu'est la féminité, sera redoutée et réprouvée en tant qu'alliée secrète de la temporalité et de la mort » (1992, 134).
Les sociétés modernes sont de toute évidence technologiquement très avancées, mais nous voyons aussi à quel point l'Homme reste confronté et soumis à la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nature lors d'évènements d'ampleur (raz de marée, séisme) qui deviennent alors de véritables catastrophes naturelles. L'espèce humaine appartient depuis des millions d'années au vivant et toute l'Evolution n'a pu se faire qu'avec l'environnement. « Nous avons eu le sentiment d'être au-dessus, ou à côté de la nature, ou encore d'être l'apothéose de la nature. L'homme - microcosme résumerait l'univers - macrocosme. Nous avons accepté une continuité concernant notre structure - notre anatomie - mais ce qu'a montré la théorie de Darwin, appuyée depuis par la biologie moderne, c'est combien nous sommes intégrés dans l'arbre du vivant. Nous ne sommes pas au sommet, nous en faisons partie » (Picq, 2005[118]). Cette appartenance au monde, à l'univers, cette représentation de l'Homme faisant partie du Tout, de la Nature, cette acceptation et humilité, les en-quêtés en témoignent largement en deuxième partie, montrant que certains hommes et femmes ne se placent pas qu'en rupture avec l'environnement, mais bien en étroite dépendance.

1.4. **L'Homme et la Nature, une histoire de domination**

Pour accompagner nos propos, nous prenons en référence les travaux de Laborit pour qui la constitution des structures sociales a toujours été dominée par l'instinct de puissance des individus qui en faisaient partie, et en évoquant la notion d'instinct, il fait référence à l'inné : « L'inné persiste qui nous est donné dans nos acides désoxyribonucléiques humains, et la transformation du milieu ne changera pas les mécanismes de fonctionnement des pulsions instinctives qui jusqu'ici ont organisé les rapports socioculturels pour satisfaire les dominances et les hiérarchies comme dans toutes les espèces animales » (1974, 93). Nous avions émis pour hypothèse que la peur de la Nature pouvait être inscrite dans une mémoire collective, un « inconscient collectif ». Alors ce besoin de domination pourrait logiquement en découler, en réaction - presque légitime, tel « un instinct de puissance non rationalisé parce qu'inconscient mais le plus souvent camouflé sous une phraséologie, paternaliste, socialiste, humaniste, élitiste, etc. » (1974, 95). Pour Laborit, la dominance se serait établie chez nos ancêtres du paléolithique sur la force physique, l'adresse et l'expérience. Ils devaient assouvir leurs besoins fondamentaux : se protéger et se nourrir. La possibilité de constituer des réserves a permis de faire face aux famines. Produire plus devient par là même, aux débuts du développement industriel, une motivation pour agir dans la prévention du manque. Or ces besoins sont aujourd'hui satisfaits pour grand nombre d'entre nous dans nos sociétés industrialisées, marquées par la croissance et l'abondance. Ce ne peut donc être une recherche de sécurité qui en constitue le principal facteur motivationnel. En recherchant au travers de la notion de bien-être - qui résulterait de la satisfaction des besoins fondamentaux - une explication à la dominance, Laborit s'appuie sur des concepts intéressants. Le concept d'alliesthésie développé par Cabanac concerne « le problème posé par l'insatisfaction qui résulte de tout assouvissement d'un besoin acquis,

[118] cf. infra, p.147

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

socioculturel, par l'appétit jamais comblé de consommation » (1968). La notion d'entraînement permet quant à elle d'expliquer une meilleure tolérance aux écarts et fait ainsi reculer l'apparition du déplaisir ou de la souffrance. « Il y a donc probablement une régulation en « tendance » provoquée par l'action de l'homme sur son milieu » (Laborit, 1974, 103). Mais cette recherche d'harmonisation a pour conséquence une perte progressive de l'entraînement aux variations. La notion de bien-être s'inscrit alors dans une marge de plus en plus étroite. Le bien-être aujourd'hui semble fondé sur une accumulation de biens matériels pas nécessairement indispensables. Or, ce besoin peut être suscité à partir du moment où l'autre le possède et qu'on en est soi-même démuni. Les biens matériels provenant des biens pécuniaires et que le citoyen possède sont étroitement liés dans la majorité des cas à la position professionnelle, aux revenus qu'elle nous apporte en retour, et donc à une forme de dominance sur autrui que nous pouvons résumer ainsi : « J'ai par ma position sociale ce que tu n'as pas et dont tu as envie (et non besoin...). Si le désir de posséder est pour toi fondamental, alors je suis celui que tu regardes au-dessus de toi comme un niveau de possession de biens à atteindre, un objectif si ce n'est une finalité existentielle ».

Le développement des machines et la production démultipliée des objets sert à satisfaire ce besoin et en même temps le renforce. En effet, produire un objet devient plus facile par la rapidité des moyens de production mis en œuvre et répond très vite et à grande échelle à la demande. L'objet offre aussi dans un temps très court une réponse aux nouveaux désirs créés car il se présente sous différentes formes et pour diverses fonctions. Il répond à des désirs mais l'Homme invente aussi des désirs en créant l'objet. Et cet Homme qui crée ou copie en grand nombre asseoit ainsi sa dominance sur les autres en contrôlant les besoins, mais aussi les règles et les conditions pour les acquérir, entre autres celles technocrates et bureaucrates. Laborit n'hésite pas à parler du « mythe » de la production de biens consommables.

Un autre constat est que plus l'objet est sophistiqué et vient combler un déficit chez l'Homme, plus il remplace l'action propre de l'Homme et plus celui-ci est désentraîné pour accomplir l'action. Ainsi, dès qu'une nouvelle adaptation est nécessaire en réponse à un milieu en perpétuel changement, un nouvel outil doit apparaître sinon l'Homme ressent l'inadaptation et donc le manque voir la souffrance, sa marge de tolérance étant de plus en plus réduite. L'homme est totalement dépendant de l'outil et de l'objet qui, depuis bien longtemps, ne lui apportent pas la simple satisfaction de besoins élémentaires, mais le désir de répondre toujours plus à une inadaptation croissante et à un besoin de supériorité sur son environnement afin de ne pas « perdre pied ». Un pied qu'il utilise par ailleurs de moins en moins. La course contre le temps l'amenant à l'utilisation permanente de moyens de déplacement extérieurs à lui. Son pied n'est plus ancré dans le sol. Il est coupé de son lien à la Nature et des forces qui la traversent. Et c'est aussi une perte de sens. Le sens comme sensation et le sens comme signification. « Nous sommes ainsi parvenus au type des sociétés contemporaines qui, ayant complètement et lentement occulté leurs motivations initiales, à savoir la recherche du plaisir individuel par la dominance, se sont

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

aliénées entièrement au moyen utilisé pour l'obtenir, à savoir la production pour la production au point de la considérer comme une finalité en soi et la seule façon de satisfaire aux besoins. Mais le seul besoin essentiel et qui, lui, n'est pas satisfait de façon générale, ce n'est pas la consommation, mais le pouvoir, car le seul pouvoir permet la satisfaction des besoins » (Laborit, 1974, 110).
Selon cette analyse, l'établissement des hiérarchies, l'appropriation puis la destruction croissante de l'environnement par l'épuisement des ressources devient évidente, l'Homme ayant besoin de puiser toujours plus dans son milieu pour se satisfaire et accroître sa puissance. La menace que les sociétés modernes font peser sur la Nature découle d'un processus dont l'Homme ne maîtrise peut-être pas tous les rouages.

1.5. L'Homme chasseur-cueilleur n'était pas agressif Destruction ou auto-destruction ?

Pour Dalla Bernardina, les chasseurs de nos temps modernes, néophytes ou profanes, jouent un simulacre de retour vers la nature qui ne cache pas une part de violence : « En somme, il n'y a pas grand-chose à expliquer : le mystère est sans solution même pour les initiés, qui sont les premiers à reconnaître le caractère compulsif, irrationnel de l'instinct qui les pousse à détruire avec joie l'objet de leurs désirs » (1996, 65). Fromm nous propose une approche plus profonde sur l'Homme, qui partage avec l'animal une agressivité défensive qui lui permet d'assurer sa survie. Mais il porte également en lui et de façon spécifique, ce qu'il nomme une agressivité maligne ou destructivité (1975). Par ce trait de caractère non instinctif, l'homme tue sans but social ou nécessité biologique, éprouve du plaisir, et torture. Il appelle « agressions » tous les actes qui ont pour but de porter tort à une autre personne, à un animal ou à un objet inanimé. Au travers de son analyse de trente tribus primitives, il distingue trois systèmes de caractère différents : les sociétés affirmatives de la vie, celles non destructives et non agressives, et les sociétés destructives. Il nous montre ainsi, contrairement à l'avis de certains anthropologues, que tous les hommes n'ont pas une psychologie de carnivore et de destructeur mais que la cruauté, si elle n'est pas dans la nature humaine, se développe cependant dans des conditions spécifiques. Le concept de caractère social développé par Fromm est fondé sur l'idée que « chaque forme de société (ou classe sociale) doit se servir de l'énergie humaine de la manière spécifique qui est nécessaire au fonctionnement de cette société particulière. Ses membres doivent vouloir faire ce qu'ils doivent faire si la société veut fonctionner convenablement. Ce processus de la transformation de l'énergie psychique générale en énergie psychosociale spécifique s'accomplit grâce au caractère social » (1993, 267). Le caractère est comme une seconde nature de l'Homme mais qui n'est pas partagée par tous les individus.
Dans la société moderne, nous ne pouvons effectivement constater cette part de violence et d'agressivité. Picq ira même jusqu'à évoquer le sadisme, ce qui renvoie à une conscience de l'acte, mue par un désir et orientée pour accomplir sa fin, cette conscience qui rend l'être humain responsable : « Le stress en élevage

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

intensif est tel qu'il entraîne des troubles physiologiques et comportementaux graves auxquels on remédie par des médicaments, des mutilations comme le débecquage des poulets, l'amputation de la queue des porcs, l'écornage des bovins, etc. Ces inconvénients vont tellement à l'encontre des performances « zootechniques » elles-mêmes que l'on peut se demander si ce type d'élevage ne correspond pas à une logique inconsciente, proche du sadisme » (1999, 131). Cette perversion qui pousse à faire souffrir autrui, à l'asservir ou à le dominer n'était pas présente dans toutes les cultures, comme le montre Fromm : « L'étude détaillée de la vie des chasseurs et des cueilleurs primitifs a montré que l'homme – du moins depuis sa complète apparition, il y a cinquante mille ans – était loin d'être brutal, destructeur et cruel et encore moins le prototype de « l'homme tueur » que nous trouvons à des stades plus développés de son évolution » (1993, 169). Mais elle est présente dans notre société et c'est aussi l'avis des don-neurs d'informations, souligné avec plus ou moins de précision. Parfois un simple constat, une remarque, parfois un sujet de réflexion beaucoup plus profond :

> « Il détruit la nature dans la mesure où il se détruit lui-même, il détruit sa propre nature. Quand on détruit son système vivant, quand on nuit ou se nuit et on devient malade d'ailleurs, les signes d'altération sont évidents, ça procède d'une rupture d'une harmonie avec la nature ».
> M. B.G., naturaliste, formé aux Sciences de la Nature, spécialisé en Océanographie, Enseignant Chercheur à l'Université. Père de famille.

Nous avons là une autre perception, à savoir cette forme d'auto-destruction, inconsciente sans doute, que nous avons déjà évoquée. Mais il est aussi nécessaire de prendre du recul par rapport à tout ceci et de poser la question de la responsabilité qui reste, elle, un moyen d'agir concret et se pose en actes délibérés. C'est ce que propose Marité Morales au travers d'un regard sur une espèce animale : « Il devient impérieux de les sauver pour eux-mêmes et pour continuer les recherches afin de comprendre les raisons qui ont fait évoluer les bonobos vers une société pacifique et égalitaire plutôt que violente et dominatrice. Le modèle bonobo dérange la théorie de l'évolution du modèle chimpanzé centré sur la domination masculine, la guerre, la chasse, l'emploi des outils. En démontrant que l'agressivité humaine et la volonté de pouvoir n'ont pas un caractère biologiquement inévitable, il nous donne une chance. Celle de nous libérer de ces préjugés bien ancrés qui, depuis des siècles, détruisent la nature et les êtres vivants qu'elle abrite » (2003[119]).
En deuxième partie, nous présenterons les façons d'être et de vivre dans la Nature comme quête d'une réhabilitation de l'être, du soi, une victoire sur la peur, sur les peurs, une autre connaissance de soi, de sa part d'humanité profonde.

---

[119] In « Planète Bonobo », disponible sur : http://OneVoice-earg.com, consulté en août 2003.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

1.6. **De la distance à l'Autre**

La relation de l'homme ou de la femme à la Nature, liée aux mémoires, aux expériences blotties dans l'enfance, aux chemins personnels parcourus, se construirait aussi en fonction d'un rapport de proximité à l'autre. Plus la distance est importante, et plus il est possible de tolérer parfois l'intolérable. Cette distance est un espace, un espace géographique, physique, mesurable, mais il est aussi celui que l'individu construit, qu'il définit par sa perception, sa sensibilité, à l'extérieur duquel il se sent moins touché, et à l'intérieur duquel toute situation entre au contraire dans le champ de l'expérience intime, personnelle. A la fois concret et abstrait, cet espace permet de connaître et de reconnaître par les sens et participe aussi des représentations. Par exemple, une situation dramatique qui se joue là-bas à l'autre bout du monde, affectera moins que celle qui se joue là sous les yeux, pourtant, elle reste là même. Les représentations sont dont directement liés aux affects, à ce qui est vécu au plus près dans le corps. La souffrance de l'autre, qui peut-être « palpable » peut atteindre et ce d'autant plus qu'elle se situera dans un espace proche. Mais l'individu a aussi forgé une distance de protection, sa « bulle », et celle-ci, propre à chacun, définirait, personnellement, un espace de sensibilité, un seuil, un hors d'atteinte. L'en-quête, M. M.P., professionnel du monde maritime, travaille dans le domaine de l'infiniment petit : le plancton, et se consacre aussi à l'enseignement et à la formation des jeunes et des adultes. Il analyse, à travers son expérience professionnelle, ce rapport au vivant, à cette relation qui s'installe, ou plutôt cette rencontre, même pour quelques instants, entre deux êtres, et qui va déterminer un acte précis et souvent décidé en toute conscience :

> « J'ai rencontré des pêcheurs au chalut (il décrit la scène de pêche) : le poisson vient sur le pont du bateau et il est mort. Bon, ils le mettent en caisse et ils le trient. Donc ils ont un rapport avec les poissons… qui vont directement à la consommation. Et puis, j'ai travaillé avec d'autres pêcheurs, de la même communauté avec qui j'ai pu faire des recherches sur le plancton, l'observation, et je me disais : « c'est marrant… *ils n'ont pas le rapport avec les êtres vivants de la mer qu'ont les autres pêcheurs* », et j'ai pu faire des choses avec ces marins-pêcheurs que je n'ai pas pu faire avec les autres. Et je me suis posé la question. En fait, c'est parce que les pêcheurs de crustacés, ou les caseilleurs comme on les appelle, ils prélèvent un crustacé qui est vivant, ils le stockent, *ils ont davantage un rapport au vivant.* Un pêcheur de homards, de crevettes, d'araignées : il va les stocker, les mettre dans des viviers, s'arranger pour qu'il soit à l'aise, parce que s'ils sont pas à l'aise il va les perdre, ils vont mourir. S'il est hors taille, il sera remis à la mer, s'il est égrainé, il en sera malheureux… J'ai retrouvé cela chez d'autres pêcheurs : les pêcheurs de bars de ligne. Ils ont les poissons vivants dans la main, et ça change tout ».

Dans cette relation à la Nature, nous pouvons faire le rapprochement avec le système de consommation alimentaire, artefact du réel, qui permet de réduire la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sensibilité et la sensiblerie, pour faire oublier au citoyen ce qu'a été l'être vivant qui va être consommé, son parcours de l'élevage à l'abattage. Sont proposés alors des emballages de toutes sortes, des morceaux de « quelque chose » qui ne permettent plus l'identification à l'animal, et offrent ainsi de consommer sans doutes, sans sentiments, sans remords. Le remerciement à la vie sacrifiée, sacré pour les peuples traditionnels, n'appartient même plus aux préoccupations actuelles. Nous rejoignons Picq dans ses propos : « Nous voulons bien être des « sarcophages », mais nous ne supportons pas l'idée d'être des « zoophages », pour reprendre la distinction établie par Noëlie Vialles » (1999, 129).

> « C'est pour cela que quand ils [à propos des peuples traditionnels] tuent un animal, ils le font en collectif, à la vue des enfants, qui participent. Ils voient la part agressive mais nécessaire puisqu'il faut manger, ils voient l'essentiel même si c'est dans la douleur de l'autre. Alors qu'aujourd'hui, on cache cette violence dans les abattoirs. Tout animal appartient à une loi universelle. Comme l'homme a une conscience plus évoluée, il a le libre choix. Avant on utilisait beaucoup les rituels pour faire des offrandes à la lumière, à la Terre, pour rendre grâce et remercier de cette nourriture » précise M. N. JL., chamane.

Les connaissances et la pratique personnelle de l'en-quêté, ses convictions et ses représentations du monde, lui permettent d'apporter ces précisions. Ses propos insistent entre autres sur cette violence cachée mais qui pourtant participe de l'appréhension du vivant et de la place de l'Homme dans le vivant.

1.7. **Cacher sa part d'animalité, chasser le naturel…**

Dans cette précédente remarque sur le regard et la relation à la souffrance animale, nous voyons comment le fait de mettre à distance, de dissimuler ou de masquer permet de feindre et de nier une réalité. « Loin des regards, chaque jour, des millions de bêtes sont mises à mort dans des abattoirs de plus en plus mécanisés. Mais tout n'est pas mécanisable, en particulier la mise à mort de l'animal qui nécessite la main de l'homme. Une riche enquête ethnographique[120] menée par C. Rémy dans un abattoir montre les limites de l'« humanisation » prônée par les milieux vétérinaires et sanitaires pour éviter la douleur aux innocentes bêtes (…) le corps à corps de l'abattage est en effet jalonné d'accrocs : parfois mal insensibilisés, certains animaux se débattent jusqu'à devenir menaçants. Ce face-à-face rappelle aux abatteurs la nature de leur tâche : tuer des êtres sensibles qui deviennent alors les ennemis d'un « juste » combat (…) C. Rémy explique : « Dans l'abattoir, la mise à mort est à la fois la tâche honteuse et

[120] « Des bêtes et des tueurs. Ethnographies de la mise à mort des animaux », Catherine Rémy, Economica, à paraître en 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

cachée, mais aussi l'objet fascinant attirant les regards » » (2008[121]). En poussant la réflexion, l'en-quête renvoie la souffrance animale à celle présente dans l'être humain. Pour le chaman, elle ne doit pas être refoulée, et parce que justement le citoyen est dans un déni de la souffrance, parce qu'il refuse de la voir, il se ment à lui-même. Cette situation, où la violence reste là latente, place l'individu dans une sorte de refoulement, inconscient, qui d'une façon ou d'une autre pourrait s'extérioriser :

> « *Mais aujourd'hui on ne voit plus cette part de souffrance qui fait partie de ce que l'on doit pourtant accepter, donc si on le cache, si on ne voit pas cette part d'ombre, on ne peut pas travailler dessus*. On ne peut pas avancer si on ne souffre pas. C'est paradoxal, mais la souffrance fait partie soit d'une destruction, soit d'une évolution. *Dans nos sociétés de consommation, on perd l'essentiel. Les anciens ont toujours vécu en osmose avec l'animal.* Ils chantaient pour eux, récupéraient tout et le faisaient avec amour. Ils avaient du respect pour l'âme, pour le plan supérieur de l'animal. *La souffrance de la mort qui est inévitable amène une souffrance en soi qui vient de l'animal mais aussi de la part animale en nous qui souffre. Et cette souffrance, il faut savoir la regarder* ».

La part d'agressivité humaine n'est jamais très loin. Quand les violences sont sublimées, elles peuvent être créatrices et créatives. A l'inverse, extériorisées dans des élans, souvent collectifs, elles viennent illustrer des faits de toutes sortes, tel que celui relaté dans un article de presse spécialisé : « Massacre stupide! Suite à l'accident qui a coûté la vie à Steve Irvin, célèbre animateur australien de l'émission « Crocodile Hunter », des fans hystériques n'ont rien trouvé de mieux que de massacrer des dizaines de raies par vengeance… Le 4 septembre dernier, lors de la réalisation d'un reportage sur la Grande Barrière de corail, une raie pastenague avait transpercé de son dard la poitrine de cet animateur qui aimait taquiner bêtement les animaux »[122].
Dans son étude sur l'évolution de l'« économie affective » au cours du processus de civilisation des pays occidentaux depuis la Renaissance, Elias montre que l'émotivité, les « structures affectives » de l'individu, sont modelées par la société, ses institutions, ses traditions et représentations, et qu'elles forment un tout encore indéfini (1969). Cette émotivité évolue, dans sa forme, mais dans le fond, qu'en est-il ? Si cette fameuse « civilisation des mœurs » est effective, l'intolérable, l'insupportable, ont pris d'autres formes, plus insidieuses, mais tout autant présentes. Et parce que l'être humain le refuserait, il ne se donne pas les moyens de « travailler dedans », comme l'exprime M. T.A., jeune homme en formation aux médecines parallèles et sensible à ce travail personnel à accomplir. L'Homme passe peut-être à côté d'une possibilité d'évoluer autrement et de dépasser une mémoire collective, un inconscient refoulé.

---

[121] « Les animaux et nous. Vers de nouveaux rapports ? », Catherine Halperin, Sciences Humaines, N° 194, juin 2008, p. 35
[122] Extrait du magazine de la plongée sous-marine « Chercheurs d'eau », N°11- Janvier 2007, p. 5

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2. L'Homme moderne

Nous n'allons pas reprendre l'ensemble des connaissances expliquant la transformation de l'Homme primitif du néolithique à l'homme du nouveau type de société qui s'est développé quelques millénaires av. J.-C., mais seulement relever des traits évolutifs qui permettent de mieux comprendre l'agressivité de l'Homme moderne. Parallèlement à la maîtrise progressive des énergies environnementales, animales, humaines, comme l'esclavage, à la découverte entre autres des propriétés des matériaux, ce sont aussi des changements sociaux qui furent révolutionnaires : l'apparition des cités populeuses et du commerce extérieur, la division et la spécialisation dans le travail, la soumission et la coercition par le pouvoir. Mais, « l'une des caractéristiques les plus significatives de la nouvelle société urbaine est qu'elle est fondée sur le principe de la domination patriarcale qui est inséparable du principe d'autorité : autorité sur la nature, sur les esclaves, les femmes et les enfants. Le nouvel homme patriarcal « fait » littéralement la terre. Sa technique ne se contente pas de modifier les processus naturels ; l'homme les domine et les manipule » (Fromm, 1975, 182). Il est aussi évoqué comme cause possible de l'hyper agressivité humaine le fait du surpeuplement. Mais Fromm rappelle qu'en dehors de conditions de surpeuplement, la destructivité et la cruauté se manifestent pareillement. A l'opposé des propos de Ost, son analyse sur l'agressivité, l'agressivité cruelle et volontaire, montre qu'elle n'est pas innée : « L'agression maligne, biologiquement non adaptative, c'est-à-dire la destructivité et la cruauté, n'est pas une défense contre une menace ; elle n'est pas phylogénétiquement programmée ; elle n'est caractéristique que de l'homme ; elle est biologiquement nocive parce qu'elle est socialement disruptive ; ses principales manifestations – l'acte de tuer et la cruauté – sont productrices de plaisir en dehors de toute autre finalité ; elle est nuisible non seulement à l'individu qui est attaqué, mais également à celui qui attaque. L'agressivité maligne, tout en n'étant pas un instinct, est une possibilité humaine enracinée dans les conditions mêmes de l'existence de l'homme » (1975, 203). L'espoir de changement demeure donc parce que l'agressivité maligne est une possibilité humaine, un modèle de comportement acquis qui est « prêt à disparaître aussitôt que de nouveaux modèles seront créés » (*ibid.*). Mais nous en revenons à une précédente réflexion, à savoir qu'à le nier, l'être humain fuit le problème et la possibilité de transformer, de transcender cette agressivité.

Notre objectif est ici de mettre en évidence quelques points qui nous semblent assez symptomatiques de la société moderne. Et même s'ils n'en sont pas des éléments essentiels, ils permettent d'approfondir la réflexion. Nous abordons des concepts développés par la psychanalyse et par la neurophysiologie. Nous ne pouvons réfléchir sur le problème de la destruction sans pénétrer au cœur de l'Homme et entendre ce que des spécialistes ont à dire à ce sujet. Notre démarche anthropologique ne peut se satisfaire de réflexions abouties à partir d'entretiens ou de travaux d'autres anthropologues. D'ailleurs, nombre d'entre eux se sont inspirés des données scientifiques de leur époque : sciences de la vie ou de la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

thermodynamique par exemple. Ainsi, nous souhaitons approfondir la réflexion par des apports de champs disciplinaires différents mais complémentaires.

2.1. **Ce que les troubles ou carences des sociétés modernes développent**

L'agressivité trouve ses origines dans différents besoins existentiels comme l'unité de l'être, l'enracinement. Parmi ces besoins, nous relevons quatre éléments qui nous interpellent tout particulièrement : l'efficacité, l'excitation et la stimulation, l'ennui. La société moderne plonge l'individu dans une forme de dépendance au matériel, voire à l'alimentaire, au sensationnel et aux images chocs, aux situations où l'émotionnel perce l'écran télévisé. Il ne nous semble pas nécessaire d'apporter ici une quelconque référence. Même si l'individu peut se complaire et se satisfaire dans ce qu'on (les décideurs) lui propose, il n'en demeure pas moins que certains sentiments étouffés finissent par s'exprimer sous différentes formes. L'Homme a besoin de marquer son empreinte, de réaliser quelque chose pour affirmer son existence et son action sur le monde. Il lutte ainsi contre son impuissance face à sa condition humaine, naviguant entre deux pôles dont les limites ne sont pas clairement définies : « le besoin d'effectuer quelque chose s'exprime dans les relations interpersonnelles de même que dans les relations avec les animaux, avec la nature inanimée et avec les idées. Dans les relations avec les autres, l'alternative fondamentale est, ou bien de sentir la possibilité de réaliser l'amour, ou celle de réaliser la peur et la souffrance. Dans les relations avec les choses, l'alternative se situe entre construire et détruire » (Fromm, 1993, 250).
Pour Zuckerman, dans l'observation de la vie quotidienne, l'être humain, aussi bien que l'animal, a besoin d'un certain minimum d'excitation et de stimulation. Non seulement l'homme réagit avec ardeur aux excitations mais il les recherche. Il précise même que « la recherche de sensations se trouve associée à une difficulté à percevoir, identifier, reconnaître ses émotions » (2002, 92). A côté des stimuli simples qui entraînent une réaction immédiate passive et un sentiment de satisfaction, les stimuli activants développent une réaction créative et n'ont pas de point de saturation. Dans le premier cas, il devient évident que des situations telles que la colère ou la cruauté provoquent d'emblée une excitation qu'il est plus facile d'atteindre que lorsque l'excitation a nécessité par exemple des efforts comme l'apprentissage. Nous retrouvons ici le concept d'entropie et de néguentropie, de la facilitée ou de l'effort que nécessite une situation et le choix alors fait par l'individu. Il suffit d'observer le nombre de journaux ou d'émissions télévisées à sensations pour réaliser à quel point la société moderne fonctionne sur le principe de l'émotion forte (dégoût, offuscation, peur, et autres sentiments de révolte liés à des situations dramatiques ou risibles) qu'il est aussi possible de vivre assis en lisant des pages colorées ou en regardant un écran. Par contre, massacrer plusieurs centaines de globicéphales (cétacés) demande des efforts importants : rabattre les dauphins vers la côte et utiliser des armes blanches en pataugeant dans une mer froide et rougie de sang. L'excitation ou la haine ne prendront fin que lorsque la totalité des individus seront morts. Après, il faudra

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

attendre encore une année pour recommencer ce qui est considéré comme un « rituel ». Nous poursuivons la réflexion en nous intéressant à un autre sentiment, lié aux précédents : l'ennui. En effet, « le problème de la stimulation est étroitement lié à un phénomène qui joue un rôle non négligeable dans la production de l'agressivité et de la destructivité : l'ennui » (Zuckerman, 2002, 90). Lorsque l'ennui devient un état dépressif, les conséquences sont dramatiques et conduisent l'individu à des actes cruels mais qui ne sont pas motivés par la haine. L'ennui et le sentiment d'impuissance, lorsqu'ils ne sont plus supportés, poussent à l'action pour rompre cette « petite mort » du quotidien. A l'extrême, « tuer est une façon d'éprouver qu'on est et qu'on peut produire un effet sur un autre humain ». Ce que l'on observe empiriquement aujourd'hui, ce sont deux situations particulières : d'un côté l'homme hyperactif et de l'autre dans le désœuvrement. Entre ces deux situations, tout un panel existe. Mais les extrêmes sont là et montrent les deux faces possibles d'un possible mal-être qui peut déboucher sur la violence. L'évolution historique de l'Homme l'a conduit à quitter une relative harmonie avec la Nature lorsqu'il était chasseur-cueilleur. Il a cessé de se contenter de ce que lui fournissait son environnement pour le manipuler, le changer et le contrôler afin de développer le progrès, le progrès technique et l'avancée intellectuelle. Mais la technotopie et la possession des choses auraient rendu l'être humain « infirme » affectivement. Ce concept de technotopie appartient à Mondrian, l'un des pionniers les plus influents de la peinture abstraite, pour qui la création d'un environnement artificiel pouvait seul supplanter la nature, copie imparfaite de la réelle nature existentielle. A la façon de l'utopie, la technotopie renvoie à une société parfaitement sophistiquée, technicisée, supratechnologique, cybertechnologique, high-tech, vision de l'Homme performant jusque dans la modification de sa propre chair, par les bio et autres nanotechnologies. Autant de manifestations de la manipulation du vivant où la nature des êtres et la Nature finissent par disparaître.

Dans la société industrialisée, instrumentalisée, l'intérêt pour le matériel a pris une importance, si ce n'est supérieure, au moins égale au vivant sous toutes ses formes, de l'animal à l'être humain. Le déséquilibre qui s'est opéré au niveau mondial et l'épuisement des ressources conduisent l'Homme à poursuivre l'extermination du vivant pour assurer sa propre survie. La raison pour l'action cohérente et fondée ne peut avoir sa place. Les besoins primaires doivent être assurés avant tout, mais ici, l'environnement est tout autre : il montre à la fois l'extrême déséquilibre dans la possession des richesses et une Nature qui ne peut plus répondre aux besoins. La pression pour la vie est forte et elle devient même un combat perdu d'avance pour nombre d'humains. C'est un combat contre une société qui épuise l'individu, et une ultime tentative de protection *via* les ressources de la Nature épuisables. Alors la colère et l'impuissance prennent le pas. Comment pourrait-il en être autrement ?

Un autre trait de caractère présent chez certaines personnes est la nécrophilie. La nécrophilie est « l'attrait passionné de tout ce qui est mort, putréfié, en décomposition, morbide ; elle est la passion de transformer ce qui est vivant en quelque chose qui est privé de vie ; de détruire pour le plaisir de détruire ; de s'intéresser exclusivement à tout ce qui est purement mécanique. C'est la passion

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de mettre en morceaux les structures vivantes » (H.von Hentig, 1964[123]). Cette forme négative est étroitement liée aux opinions sociopolitiques particulières des individus (pour une plus grande répression par exemple, pour la puissance militaire) et au culte de la technique. Il faut bien sûr différencier l'ingéniosité de l'Homme et la créativité qui s'exprime au travers des inventions et l'intérêt exagéré pour les machines qui relèvent d'un déséquilibre. La question que soulève Fromm intéresse nos propos : « la nécrophilie est-elle caractéristique de l'homme de la seconde moitié du XXième siècle dans les sociétés capitalistes ? », ou bien détourne-t-il son attention de tout ce qui porte la vie ? De très nombreuses situations du quotidien peuvent apporter une réponse possible : l'alimentaire synthétique, la multiplication des objets domestiques et des gadgets, les robots qui remplacent les individus pour s'occuper des personnes âgées dans les maisons de retraite et de soins, par exemple. Pour Fromm, ce qui caractérisait dans les civilisations passées l'attrait pour la nécrophilie, à savoir les cadavres et les fèces, est symbolisé aujourd'hui par des machines rutilantes, des matériaux « nickel » et sans odeur. Un monde vide et aseptisé pour reprendre une expression devenue familière. Mais en même temps, la vie du quotidien cache les immondices et les pollutions diverses en immergeant, en enterrant, en consumant ou en plaçant dans l'espace interstellaire les déchets. L'être humain met de la distance entre le propre et le sale qui doit être hors du champ de vision. Fromm conclut que le monde sans vie de la technicalisation n'est autre qu'une forme du monde de la mort.

Dans son film « Alerte sur la ressource [124]», Audrain livre les réflexions d'un ancien pêcheur du Croizic qui ne comprenait plus les évolutions de son métier et qui écrivait dans un petit cahier en 1925 et les années suivantes, alors que les moteurs arrivaient à bord des bateaux de pêche : « Voilà que le progrès commence à avancer », en 1926 : « C'est la course à qui aura le premier le poisson dans la mer (…) Les bateaux n'ont plus de voile. La mer est triste. Les pêcheurs sont tristes. Les beautés disparaissent mais le soi-disant progrès continue ». Puis en 1944 : « Où est le vrai progrès ? », et en 1970 alors que sont arrivés des filets qui prennent des poissons de petite taille : « Ca ne pourra pas durer longtemps. C'est la course à la destruction ». La course au progrès technologique se montre comme une grande manipulatrice. Elle engendre la destruction et s'alimente elle-même puisque son avancée et ses nouveaux efforts et prouesses sont là pour permettre, soi-disant, de résoudre les graves problèmes causés par l'Homme. Le progrès arme l'Homme pour qu'il puisse mieux se défendre de ses propres destructions. Toujours en témoignage dans ce film documentaire, un pêcheur professionnel, ligneur de bars dénonce :

> « On [les scientifiques] nous a dit : *Vous pouvez pêcher en pagaille, les stocks sont inépuisables*. C'est pas les pêcheurs qui ont inventé le

[123] Cité par Fromm in « La passion de détruire », 1975, p. 344

[124] Documentaire filmographique : « Alerte sur la ressource », Emmanuel Audrain, France 3 Ouest, Odysseus Productions, 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pélagique. Tout le monde est responsable. Les politiques, les banques, les scientifiques, les pêcheurs ».

Et un scientifique d'Ifremer de poursuivre :

> « Aujourd'hui, personne ne croit et espère, donc c'est chacun pour soi, et on y a va au maximum. Et puis je préfère un petit poisson pour moi qu'un grand pour toi. Ou alors : un tien vaut mieux que deux tu l'auras pas ! (…) Les efforts et les réglementations ne sont même pas là pour que le stock puisse se reconstituer. On veut simplement que la mer ne meure pas complètement… Doit-on refuser le progrès technologique si on veut se protéger ? ».

Un en-quêté, M. P.H., informaticien et père de famille de cinquante ans, s'interroge sur ce que l'outil entraîne, non seulement en terme d'aliénation (Fromm, 1975) mais aussi de repli sur soi, ce qu'il nomme « sa bulle », ce petit monde intérieur qui ne permettrait plus de voir et de sentir l'autre, comme une perte de sensibilité, de reconnaissance :

> « L'évolution de l'homme se fait au travers de l'outil mais elle ne répond plus à de réelles nécessités. Et puis l'homme est aliéné. Plus il est dépendant de l'outil, plus il se sent inadapté et démuni, il plus il crée d'outils. Quand je vois mes jeunes et les autres, j'ai remarqué une sorte de linéarité dans leur discours, dans la tranche des 17-25 ans, et ça, quelle que soit leur condition sociale. Par exemple, ils s'adressent aux plus jeunes ou aux personnes âgées de la même façon. Ils n'adaptent pas leur discours à l'autre, comme si ils ne le prenaient pas en compte. Une perte d'empathie ? Ils ont tous les mêmes outils, c'est leur point commun. Ce serait l'outil qui fait rentrer dans sa bulle… et entraîne une perte de sensibilité ? L'enfant n'évolue plus dans un vrai monde avec tous ces jeux ».

Précisons que la notion de « bulle » proposée par l'en-quêté, est employée aussi par d'autres en-quêtés - ceux qui ont vécu une expérience particulière avec la Nature - mais avec une signification différente : la « bulle » est alors pour eux une forme d'enveloppe corporelle apparentée à des énergies subtiles, et qui définirait un champ de perception et de réception particulier.
Nombre de cas pourraient ainsi être étudiés, constats de ce que l'Homme moderne devient ou serait en train de devenir, presque un « lambeau » humain, amorphe. « Réveillons-nous ! » pourraient s'exclamer les en-quêtés. Excessives ces hypothèses et analyses pourrait-on penser. Soit, mais nous avons ici une forme de compréhension et d'analyse de l'Homme qui méritent d'être entendues parce qu'elles permettent de voir autrement la réalité et donnent envie de l'explorer.
Sujet à la fois social et intelligent, l'Homme a acquis une « culture outil » qui a masqué rapidement ses instincts, et en a fait un animal à part jusque dans son

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

évolution et sa relation à son environnement. Mais comme le souligne Viguier : « Quand les mentalités n'incitent pas à utiliser le progrès technologique pour mieux se consacrer à la tâche d'humanisation, de loin plus importante ou quand elles aliènent encore plus l'Homme, elles transforment ces avancées créatrices en leurres. Elles nous font croire à un avancement de la civilisation alors que ces progrès nous font oublier la recherche de solutions des besoins qui nous tiennent, en réalité, le plus à cœur » (2004, 197).
Une tendance opposée à la destruction se manifeste également sous différentes formes. Nous développons cet autre aspect de l'être humain et de sa relation à la Nature dans la deuxième partie de la recherche.

2.2. De la conquête d'un autre milieu, d'un autre espace, motivations profondes
Insatisfaction ou mouvance perpétuelle ?

« Parti d'Afrique il y a plus d'un million d'années, l'homme ne s'est jamais plus arrêté, depuis, de conquérir le monde (…) Mais peut-être y avait-il autre chose, dans ce besoin de migration. Quelque chose qui ressemblerait à cette volonté, si souvent exprimée depuis, d'aller voir ce qu'il y a derrière l'horizon, de l'autre côté de la montagne, au bout de la mer. La curiosité, cette qualité intrinsèque de l'homme, à laquelle il doit tant de ses inventions et aussi tant de ses conquêtes culturelles, l'a peut-être poussé, tout aussi fortement que la faim, à la conquête du monde » (Clarke, 1980, 138). Curiosité, appétit insatiable, essence même de l'être humain ? Quoi qu'il en soit, les outils, les techniques, l'ont rendu autonome dans ses déplacements, l'affranchissant en partie des contraintes du milieu mais surtout lui ont donné cette liberté d'aller à sa guise, de franchir tout obstacle, cette faculté de découvrir d'autres environnements, pour certains hostiles.
Le vaisseau spatial *Vostok 1* emmène le premier homme dans l'espace le 12 avril 1961 : « Les futurs voyages interstellaires ne seront peut-être que des allers simples, conçus d'emblée comme des opérations de colonisation stellaire… D'autres ont imaginé des « arches de Noé » interstellaires emportant plusieurs milliers de personnes, l'équivalent d'un petit village. Ce vaisseau gigantesque serait une sorte de planétoïde errant d'étoile en étoile avec sa fraction d'humanité. (…) une des plus lointaines planètes du système solaire, à quelques trois milliards de kilomètres de la Terre. Parce que c'est la toute dernière frontière tracée par les hommes partis à la conquête de l'infini » (Kohler, 1989, 7). Le voyage se poursuit. Mais quel en est le moteur, l'énergie fondamentale ? Est-elle née de la conscience que l'Homme a eue, très tôt de son inadaptation, de sa relative infériorité ? Des instincts oubliés dont, se sentant démuni, il aurait pris peur et aurait commencé à vivre dans l'insécurité permanente ? Angoisse créatrice et stimulante qui lui aurait permis d'inventer et de créer ? Nous supposons aussi, à l'instar de Clarke, que cette angoisse pourrait également dériver de ce besoin qu'a l'Homme de se soustraire à « l'emprise de la réalité

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

objective », car « Transformer ce monde, c'est dans une certaine mesure échapper à cette angoisse, en se dépassant » (1980, 28).
Les inventions ne seraient donc pas motivées pas la nécessité et l'obligation de répondre à des contraintes extérieures (devoir se chauffer, se déplacer, préserver la nourriture, etc.) mais par la profonde motivation de l'Homme qui a besoin d'aller toujours plus de l'avant, de dépasser et surpasser son environnement physique et vivant. Ceci est d'autant plus observable, si ce n'est évident aujourd'hui, lorsque nous constatons tous ces progrès, liés certes à une très haute technologie, dont il est même difficile pour le citoyen d'en comprendre les rouages, et qui n'ont pour objectif premier de répondre à des besoins réels. Il suffit simplement de prendre l'exemple de la conquête spatiale et de se demander pourquoi dépenser des sommes faramineuses pour explorer l'univers alors que sur la planète les besoins essentiels et vitaux de millions d'êtres humains ne sont pas satisfaits ? L'Homme n'en a jamais assez avec ce qu'il possède dans l'instant. Insatisfaction, intention d'aller de l'avant dans le sens du toujours plus, curiosité, esprit colonisateur, etc., autant de notions que nous avons mises en avant.
Puisque nous allons analyser longuement la relation de l'Homme à l'animal sauvage, nous pouvons ici établir une comparaison pour pousser l'interrogation. Prenons le cas du plus grand des prédateurs des mers, animal étudié depuis tant d'années pour ses capacités exceptionnelles et son « intelligence » : l'orque (*Orcinus orca*). Pour l'orque, en dehors de l'éducation des jeunes, du maintien de la cohésion du groupe, des relations sociales avec d'autres pods (famille), leur histoire est tout simplement celle de la vie. Ces animaux, comme bien d'autres ont conscience d'eux-mêmes et de leur environnement. S'alimenter est pour eux une situation qui demande un apprentissage et des échanges inter individus complexes afin d'adapter les techniques de chasse et de capture aux modifications du milieu. Ce sont pour eux des moments importants. Une grande part de leur temps est aussi consacrée au repos, au jeu (Ford et al., 1994). Qu'est-ce qui pourrait les motiver à une quelconque transformation puisqu'ils sont parfaitement adaptés à leur milieu ? A moins qu'ils ne réussissent à développer progressivement un système de défense contre toutes ces pollutions chimiques et sonores que nous leur faisons subir… Nous reprenons naïvement cette citation de Samuel Butler : « Tous les animaux, à l'exception de l'homme, savent que le but ultime de la vie est de l'apprécier [125]», qui nous semble résumer cependant, avec une connotation empreinte de philosophie, tout ce que l'homme moderne réalise peut-être avec difficultés, tout ce après quoi il court dans sa vie effrénée.
Ce qui différencie entre autres l'être humain des autres espèces vivantes est qu'il ne se contente pas de ce qu'il a, et va chercher ailleurs quelque chose, mais quelle autre chose ? Est-ce le fait d'entrer en projet ? L'Homme serait sans cesse projeté vers l'avant. Est-ce une volonté, un dessein ? « Projet » vient du latin *projectum* et *projicere* qui signifie jeter au loin, en avant, au sens propre. La projection est une « conception d'après laquelle les sensations, éprouvées d'abord comme de simples modifications mentales, sont ensuite « projetées » hors du moi et

[125] Sous-titre proposé par Samuel Butler pour souligner ses photographies naturalistes dont les sujets sont entre autres les grands mammifères. Traduction personnelle : "*All animals except man know that the ultimate of life is to enjoy it*".

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

localisées dans l'espace » (Morfaux, 1980, 290). « Fantasmes et projections ne seraient-ils pas le moteur même des découvertes, l'acte créateur n'étant concrètement finalisé qu'après coup ? De même que l'invention de l'avion a moins été le fait d'ingénieurs soucieux d'améliorer nos moyens de transport que d'illuminés tentant de faire vivre le mythe d'Icare. Peut-être conviendrait-il, dit Jacques Cauvin, que les préhistoriens n'attribuent pas aux préhistoriques l'imagination un peu sèche de leur propre discipline, mais tentent de reconstituer l'imaginaire des hommes de ces époques lointaines. Leurs univers mental était peut-être bien plus riche que nous le pensons » (Clarke, 1980, 29).
De la même façon, dans notre recherche, nous n'hésitons pas à explorer un terrain tout à la fois sombre, ambigu, passionné, tout en souhaitant garder cet esprit ouvert. L'objectivité scientifique est délicate, et nous ne sommes pas séparée de notre sujet, notre observé. Nous sommes aussi ce que nous étudions. Pour conclure ici, nous nous appuyons sur deux démarches, celle de l'intuition, comme nous y encourage De Rosnay : « A la différence de l'intuition qui est le *sens du mouvant*, selon l'expression de Bergson, l'intelligence fige ce qu'elle isole du flux de la durée. Sa démarche étant analytique, l'intelligence ne peut comprendre les mouvements, ou les flux, autrement que comme une succession de positions immobiles juxtaposées » (1983, 208). L'intuition est alors ce qui apporte une forme d'harmonie et de flexibilité pour la pensée rationnelle. Et elle est associée à une logique bien particulière car : « C'est une logique de l'aléatoire et de l'incertain dont nous avons dès lors besoin pour penser les systèmes ouverts et complexes » (Ost, 1995, 246).

2.3. **Créer, préserver, détruire. Et qu'est-ce que transformer ?**

Ce double « aspect », cette ambivalence que nous pouvons observer chez l'Homme, la création et la destruction, différents auteurs à leur manière, dans le champ de leur discipline, ont tenté et tentent de l'élucider et de la définir. Et c'est aussi dans les religions, dans différentes cultures qu'elle est représentée. Ainsi, et pour exemple, dans la tradition indienne, Brahman est l'Unité suprême et trois divinités majeures en représentent les trois aspects : Brahmâ incarne la création, Vishnu la préservation, et Shiva la destruction, trois représentations de l'Homme et de ses traits de caractère. En Occident, Freud, en référence au Dieu grec de l'Amour, emploie le terme d'Eros pour qualifier les pulsions de vie et d'auto-conservation, forces d'unification, et à l'inverse Thanatos pour désigner les pulsions de mort et la tendance à l'auto-destruction. Pour Viguier, c'est dans la constitution psychique de l'Homme que se trouve la source majeure de ses souffrances (2004). Il appuie sa thèse sur une l'*Anthropologie Analytique* : « le terme qui recouvre l'étude de la spécificité humaine, le psychisme, enraciné dans l'héritage préhumain dont les manifestations comportementales reflètent les réactions, souvent discordantes et désespérées, à la sauvagerie de l'existence. Elle repose sur l'analyse du paradoxe qui fait d'un être en quête d'amour et de bonheur l'être le plus inapte à atteindre l'objet de sa recherche. C'est également l'énigme la plus surprenante et le drame le plus saisissant, celui du désir d'amour

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

avorté qui se mue facilement en haine et violence, et de sa conséquence, l'incapacité de jouir d'un bonheur durable et stable, autrement qu'en rêves, en contes, en promesses réconfortantes d'une vie future de plénitude » (2004, 17).
Pour les don-neurs d'informations, nous développerons ceci plus après, la dualité que vit l'Homme, et qui se manifeste entre autres dans ses relations avec la Nature, doit être dépassée, transcendée, pour retrouver une unité, une harmonie, une osmose avec son environnement et surtout avec lui-même. Nous le présenterons en conclusion de notre deuxième partie.
Tout ceci est fort complexe, dans les causes, les trajectoires, et les effets... Car la destruction, dont les motivations profondes restent aléatoires, montre aussi une capacité et une puissance de transformation et donc la préparation d'un terrain vierge pour une nouvelle création. La destruction n'aboutit pas à un point « zéro », mais crée une énergie. Seulement, cette énergie peut être négative ou positive. Nous pouvons rapprocher ceci des concepts développés en thermodynamique, telles les notions d'entropie croissante et d'irréversibilité qui pour De Rosnay ont ouvert la voie à une philosophie du devenir et du progrès, lançant l'être humain sur cette spirale, ce mouvement qui offre une autre conception du monde, brisant le cercle vicieux de la répétitivité qui caractérise pour lui, le fonctionnement des cultures anciennes. Dans un même état d'esprit, Ost énonce : « Le second principe de la thermodynamique a démontré que la matière cosmique est en extension constante et que, frappé d'entropie, l'univers tend à dissiper son énergie. Impossible dès lors de revenir en arrière : la matière est historique, l'ordre est irréversible. Tout évènement représente un changement qui détermine les conditions de survenance du changement suivant. Les effets rejaillissent sur les causes, selon le principe de récursivité, et l'évolution est donc partiellement imprévisible » (1995, 246).
Mais pourquoi développer ceci ? Parce que ces concepts nous permettent de dépasser le déterminisme, ce qui fige maintient dans des comportements conditionnés et reproduits, alors que la liberté, celle d'agir et de créer appartient à l'Homme. « La vie c'est, contrairement au jeu nivelant de l'entropie, la construction méthodique, sans cesse élargie, d'un édifice toujours plus improbable » (De Rosnay, 1975, 209). Et la création offre tous les possibles, ceux du changement, à condition de voir autrement et de porter sur les actes un autre état d'esprit, en lui-même déjà source de transformation. Pour M. P.H., informaticien et chef d'entreprise d'un magasin informatique, certes énervé par cette aliénation de l'individu à la machine, qu'il remarque dans son quotidien professionnel :

> « Il manque un prédateur à l'homme ! »

Est-ce à penser qu'une menace réelle et reconnue, et non plus inconsciente, permettrait d'ouvrir grands les yeux et de retrouver la perspicacité, le sens du discernement, obligeant ainsi à dépasser un système de fonctionnement globalement orienté ? Jean-louis Etienne rappelle simplement : « Ouvrir les yeux et le cœur à ce qui est là, au bout de ses doigts, à portée du regard. Simplement le vivre sans chercher à le maîtriser » (1999, 343). En attendant, l'Homme, dans sa

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

relation à la Nature, se pose en dominant et dominateur, joue en solo son Histoire et oublie, comme nous allons le découvrir au travers de témoignages, qu'il appartient à ce Tout, qu'il fait partie intégrante de la Nature, et qu'il peut aussi apprendre beaucoup sur lui-même en rencontrant la Nature. Une vraie rencontre, en direct, *in life* et *inside*.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

PARTIE II

La Nature vécue intimement

« *Tout le visible tient à l'Invisible, l'audible à l'Inaudible,*
le tangible à l'Intangible, et peut-être le pensable à l'Impensable »
Lama Anagarika Govinda[1]

Des femmes et des hommes vivent une relation que l'on qualifiera de « particulière » avec la Nature. Pour eux, l'être humain est une espèce animale à part entière, les animaux pensent et communiquent avec l'homme, etc. Cette représentation induit des comportements différents et peut-être surtout des « états d'être » différents. Comme le précise Collignon, certaines communautés, telle les Inuit, ont une autre représentation de la place de l'homme dans l'Univers et donc du rapport avec le vivant : « Les Inuit, dans leur acceptation la plus large de la catégorie de « Ceux qui sont vivants », s'inscrivent délibérément dans une position de proximité avec les animaux, se pensant d'abord comme des êtres partageant quelque chose d'essentiel, l'énergie vitale, et non pas comme des êtres séparés par une différence irréductible (…) A l'intérieur de la catégorie de « Ceux qui sont vivants », le statut de chacun est fragile et sans cesse renégocié. La chasse est pour les Inuit une expérience ontologique, individuelle et collective, dont l'enjeu est la place de l'homme dans une nature dont il fait intégralement partie » (1999[2]). Existe-t-il encore aujourd'hui, à l'instar de peuples traditionnels, une façon de penser la Nature qui ne distingue pas l'Homme de la Nature et perçoit la vie et le monde dans sa globalité avec une forme d'éthique environnementale. Comment comprendre cette relation ? De quelle nature est-elle ? Quelles sont leurs motivations et quelles voies utilisent-t-ils pour échanger avec elle ? Pourquoi ces relations intimes avec la Nature ? Qu'y recherchent-t-ils, qu'a-t-elle à leur apprendre ? Dans notre essai de discernement et de compréhension de cette autre relation à la Nature, nous gardons à l'esprit ce que nous avions déjà évoqué dans notre approche du terrain, à savoir que nous allons rencontrer des intuitions sur la réalité, des définitions de la réalité, des cohérences et des représentations d'hommes et de femmes au parcours de vie avec leurs similarités et leurs différences, chacun mû par des expériences atypiques. En effet, comme le précise Hardy : « La perception de l'environnement et la mémoire étant des processus très sélectifs, on comprendra que les informations qui sont à la disposition d'un individu à un moment donné (soit parce qu'il les relève dans l'environnement, dans la discussion, etc., soit parce que leur souvenir est activé) sont, d'une certaine manière, attachées et reliées à l'état de conscience du moment et à la vision du monde qu'il sous-tend » (1996, 8).

---

[1] Extrait du livre « Les fondements de la mystique tibétaine », Albin Michel, N°21

[2] Collignon Béatrice, « Les Inuit, la Nature et les Uumjuit, « ceux qui sont vivants » », les Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999.
Disponible sur : http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_99/inuit/article.htm

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE I

Des hommes et des femmes en quête de Nature

De nombreux ouvrages parlent d'écologie, d'environnement, la Nature est en fait souvent traitée en fonction de la problématique qu'elle soulève, elle est alors reliée à une autre thématique, comme celle de la pollution par exemple, et englobée dans un ensemble de représentations que lui confère telle ou telle discipline. Terrasson était convaincu que l'Homme détruit la Nature parce qu'il en a peur, et parce qu'il a peur de la part d'animalité qui est en lui. La Nature est ici à la fois la mère originelle, celle qui déclenche des émotions et des pulsions irraisonnées, enfin celle sur qui s'abattent nombre de maux humains. Ost, philosophe et juriste, parle d'un milieu, d'un environnement ou d'un patrimoine pour tenter de résoudre les controverses qui animent le débat de la crise écologique. Au-delà de la Nature-objet que l'Homme manipule à volonté, d'une Nature-sujet à l'opposé sacralisée, il présente le concept de Nature-projet où l'être humain devient responsable d'un avenir commun.
Nous proposons dans ce premier chapitre de découvrir la Nature au travers de celles et ceux qui la vivent autrement, qui la vivent sûrement plus qu'ils en parlent avec profondeur et élan, et surtout qui en parlent avec les mots qui nous ouvrent les portes d'une Nature aux mille facettes. Entre lieu de fuite et lieu pour se ressourcer, entre Force et Beauté, la Nature comme le Tout, une Nature qui finalement soulève bien des interrogations, celles sur notre propre nature humaine, et bien sûr aussi sur la culture humaine contemporaine.
Sur cette approche de la Nature, c'est-à-dire sur l'être humain dans son rapport intime avec elle, nous avons enquêté auprès d'hommes et de femmes qui vivent la Nature mais ne la subissent pas. Car même dans des conditions d'expériences ou d'aventures difficiles, cette relation reste un choix. Nous souhaitons commencer notre recherche en témoignant d'une réalité qui rappelle que cette recherche s'inscrit aussi dans un contexte socio-culturel. Même si nous pouvons également mettre en évidence une cohésion de représentations de la Nature entre des citoyens de sociétés dites « modernes » et de sociétés dites « traditionnelles », nous soulignons ce qu'exprime M. N.JP., ethnobotaniste :

> « *Je pense qu'on a une représentation qui est très enfouie déjà dans notre enfance, construite par la culture et les affects*. La culture donne la base et les affects, c'est comment on l'a vécu pendant l'enfance, en bien ou en mal d'ailleurs. On voit la Nature dans une culture mais avec des affects qui vont hypertrophier les aspects, en diminuer d'autres, etc. Ceux, qui comme moi, ont vécu à la campagne dans une maison avec terre battue ne vont pas avoir la représentation aussi idéalisée de la Nature que la personne et d'un tas de gens qui viennent nous voir à l'association « Ah, la Nature, … les chamanes… ». *Les gens courent après des représentations qui sont tout un mélange de… le paradis perdu…* Nous (les gens de l'association) on est confronté à ça avec tout notre confort parce qu'on a va dans des pays où la Nature est très dure : les

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> cyclones à Madagascar, la sècheresse au Honduras, le serpent qui rentre dans la maison. On marche à pied, il y a des cailloux, marcher des heures pour aller à la ville. Bref, *la Nature c'est pas facile. Nous on la vit cette Nature, et ce n'est pas cette représentation qu'on a ici dans cette société qui a maîtrisé la Nature* : le noir en ayant l'électricité, les distances avec les voitures. Et nous, on est avec des gens qui n'ont pas d'eau, qui ne maîtrisent pas les distances, ils sont en confrontation constante avec elle. Et il y a des peurs forcément ».

L'expérience de terrain de cet en-quêté lui renvoie des contrastes importants entre réalité d'ici et réalité de là-bas, et aussi une relation à la Nature que nous pouvons supposer fort différente. Cependant, au sein même de la société à laquelle appartiennent les en-quêtés, les contrastes s'avèrent aussi éloquents. La relation à la Nature peut certes s'inscrire dans un contexte social, culturel, politique, et être ainsi construite et définie, mais nous pensons qu'il s'agit pour beaucoup de l'expérience même de l'individu, d'une attitude d'ouverture vers l'autre, la Nature, l'animal, le végétal, voire le minéral, tout ce qui appartient au quotidien, mais sur « quoi » il porte un autre regard. Et la relation nourrira en retour ses propres représentations. Ainsi, plus l'homme ou la femme vit hors d'un cadre normé et normatif, s'en extrait, plus il ou elle aurait de possibilités de découvrir d'autres manifestations de la Nature, d'autres relations possibles.
Parler de la Nature revient aussi à parler de la nature humaine. Il n'y a pas ici qu'une simple correspondance de mot. La Nature n'a peut-être jamais soulevé autant d'intérêts qu'à notre époque, dans une société moderne où l'absence de Nature dans le quotidien crée un besoin tout particulier, exprimé ou non. Et puis tout départ vers la Nature devient alors, par contraste avec l'environnement souvent urbain du quotidien et les modes de vie, une sorte d'aventure, marginale, mais qui crée aussi l'envie chez tous ceux qui, contraints par différentes pressions sociales, ne peuvent vivre comme ils l'auraient souhaité : plus proches de la Nature. Entre amour et peur, entre parc citadin et désert saharien, la Nature se décline en autant de représentations qu'il peut y avoir de parcours de vie, de conditions de vie, et surtout d'expériences de vie. Si pour Hardy « Ce qu'une autre culture peut nous apporter de plus précieux est la compréhension de sa cohérence organique : sa vision du monde et son vécu psychologique et social » (1996, 7), nous pensons qu'à un niveau individuel, celui de l'homme ou de la femme, au travers de notre en-quête, pouvoir accueillir quelque chose de tout aussi précieux et riche de compréhensions.

1.1. **Définir la Nature**

Pour Lussault, « Chaque société construit ses états de nature qui assurent une partition, une distribution, et un régime de relation légitimes (acceptées par le plus grand nombre) entre l'humain et le non-humain (…) comme le souligne Bruno Latour (2001) : « La nature, comme la société n'est pas considérée comme

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

le fondement, externe et évident, de l'action humaine et sociale mais comme un compromis extrêmement problématique… » (2003[3]). Si les relations de l'Homme à la Nature soulèvent des problématiques et interrogations riches et complexes, nous pouvons entrevoir ici la difficulté à la définir, tant au niveau d'une société que de l'individu. Voici trois premiers extraits d'entretiens que nous livrons simplement comme entrée en matière et support à cette première réflexion, un aperçu de ce que nous allons tenter de définir. Pour M. N.JL., M. SA.J. et M. N.JP. :

> « *La Nature est vivante, juste, claire, limpide, active, intelligente*. *Elle est Tout et l'homme en fait partie*, comme tous les êtres vivants ; c'est tout ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas ».
>
> « *La Nature et ma nature ça fait un*. C'est. C'est pourquoi il est très difficile de mettre des mots. *La Nature est une grande Dame, elle nous apporte tout ce dont on a besoin. Avec elle, en union avec elle, on arrive à apprendre,* à comprendre l'histoire de la création depuis le début de l'humanité. Chacun de nous a le mode d'emploi de le comprendre ».
>
> « Oui, bien sûr, j'écris la Nature avec un grand « N » parce qu'il n'y a pas de limites, je pense. *C'est tout ce qui est en nous et à l'extérieur de nous*, et même les angoisses métaphysiques c'est aussi face à la Nature. Ici, on ne le voit pas. On a tellement lutté contre, qu'on met tout de côté. La mort… »

Ces trois représentations nous permettent déjà de poser un fait : si la Nature est perçue comme un élément essentiel, voire même l'essentiel, chacun y voit aussi une problématique particulière qui sous-tend une histoire personnelle : la Nature dans sa dimension visible et invisible pour le chamane, la Nature comme lieu d'apprentissage de « qui je suis ? » pour un naufragé sauvé par des dauphins, la Nature comme reflet des peurs et des questionnements métaphysiques pour un ethnobotaniste engagé dans les pays en voie de développement. Comment, devant tant de nuances, reflets des différences et des points communs, parler alors de la Nature ?

Dans ce premier chapitre nous allons simplement faire un « état des lieux », en répertoriant par thèmes, par analogies, ce que les en-quêtés proposent quand nous leur demandons ce que la Nature représente pour eux. Au-delà d'une quinzaine de thèmes mis en évidence, nous verrons qu'il est encore possible ici de sous-catégoriser. Nous opèrerons ce travail, nous affinerons la compréhension des relations de l'Homme à la Nature tout au long de notre recherche, dans une autre dynamique de réflexion, en explorant plus avant ce qui est engagé dans cette relation, ce qu'elle sous tend dans l'histoire personnelle, ce qu'elle transforme, ce qu'elle offre comme autre représentation non plus seulement de la Nature, mais aussi de soi, de l'autre, de la vie, de l'univers.

[3] cf. *infra*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

1.1.1. **Une définition est-elle possible ?**

Définir la Nature paraît déjà être une gageure. La Nature, tout le monde peut en parler, certains y consacreront même toute leur vie. Mais pouvons nous vraiment la restreindre à quelques mots ou devons-nous accepter une pluralité de significations, de représentations qui relèvent parfois de croyances ? En tout cas, « S'attacher à une description méticuleuse et dresser des typologies n'est pas un travail inutile. C'est à ce prix que l'anthropologie peut développer ses hypothèses et rompre avec les excès d'un comparatisme hâtif » (Hell, 1999, 36). Le dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie édité en 1992 ne propose pas une approche de la nature comme nous l'envisageons ; de toute évidence, la nature n'était pas encore étudiée comme un concept à part entière. Cela dit, l'environnement est appréhendé, en écologie culturelle, au travers des techniques productives que l'être humain met en place pour s'adapter au milieu. Mais la Nature, en tant que telle, s'accommodera vite d'une terminologie, qui loin de la décrire vraiment, pose d'abord des intérêts ou des enjeux humains : « La nature est ce qui sans cesse advient ; elle est un donné, un don, une matrice inépuisable de vie et de sens. S'il y a donc un projet de l'homme pour la nature, il est aussi un projet de la nature pour l'homme. Un projet qui a mûri pendant des millénaires (…) Mais ce projet est aussi celui de l'homme pour la nature, du moins un de ces projets possibles. Après avoir beaucoup détruit, l'homme peut aussi reconstruire » (Ost, 1995, 240). Pour parler de l'interaction de l'Homme et de l'environnement, on préfèrera alors parler de « milieu », voire de « patrimoine naturel ». Mais qu'elle est donc cette Nature ?
Deux principales définitions en sont données dans le langage commun. La nature est « l'ensemble des êtres et des choses qui constituent l'univers, le monde physique », et la nature est « l'ensemble du monde physique, considéré en dehors de l'homme, ou qui n'apparaît pas transformé par l'homme [4]». Ce caractère de non intervention de l'Homme se retrouve dans nombre de représentations. Pour Terrasson : « La nature se définit chez tous les peuples du monde comme ce qui fonctionne en dehors de notre volonté et de notre intervention (…) ce qui est reconnu comme nature par la sensibilité est de l'ordre du spontané, de la non-intervention » (1993, 32). Ces deux en-quêtés proposent une définition proche de celle de l'auteur. Ils ont tous deux rencontré la Nature sauvage, que ce soit en Terre de Baffin ou dans la forêt amazonienne. Pour M. J.C., puis M.P.S. :

> « C'est surtout l'aspect *où l'homme est intervenu le moins possible* ».
>
> « La nature c'est tout *ce qu'il y a sur cette planète et qui n'a pas été modifié par l'homme*. Aller se balader dans un parc faunistique ou végétal, aménagé, certains vont dire : « et bien moi je suis dans la nature ». Pareil pour un champ labouré. Là, déjà, c'est quelque chose qui a été domestiqué, modifié. Je pense que dans « nature » il y a nativité, ce qui naît, et *ce qui est naturel*, qui n'a pas été modifié par l'homme ».

[4] In « Le Petit Larousse illustré », 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Les nuances qui peuvent intervenir ouvrent le champ du subjectif, de l'émotionnel et de l'expérience. La Nature est connue de tous, mais en même temps, définir la Nature ne va pas de soi. Chacun apporte à sa définition des compléments qui renvoient à l'être humain ou bien à une vision propre. Ainsi, pour M. N. jeune étudiant intéressé par le chamanisme et qui, dans son parcours, a fait des rencontres atypiques, la Nature se place dans un ensemble encore plus vaste, « plus absolu » :

> « Pour moi, la Nature c'est tout à l'exception de ce qui n'est pas naturel : les objets inventés par l'homme et toute cette technologie. L'homme fait partie de la Nature mais il vit tellement hors Nature que la Nature que j'aime finalement c'est *celle qui est sauvage.* Finalement, c'est là où l'homme n'est pas, parce qu'il me renvoie une image négative. La Nature c'est le minéral, le végétal, l'animal, les éléments comme l'eau et le vent… Elle-même est *intégrée dans quelque chose de plus grand et de plus absolu*, l'Univers. Après ? Je ne sais pas ».

En accord avec Terrasson nous devinons chez l'en-quêté une vision animiste de la Nature. Il n'arrive pas à la considérer comme une force aveugle. Quand les mots les plus évidents pour définir la nature ont été donnés, soit la nature comme étant le milieu où l'Homme n'est pas intervenu, des difficultés apparaissent alors pour approfondir ou tout simplement exprimer comment « l'autre » est perçu, cette Nature comme une force qui régit l'ensemble :

> « La nature… Nature avec un grand « N », c'est *une entité à elle seule qui englobe toutes les autres*. J'aime à penser qu'elle est une force à elle seule, quelque chose que l'on ne peut pas définir… mais *qui a sa propre volonté* ».

> « C'est *un élément énergétique*, c'est quelque chose de très fort la Nature, c'est *quelque chose de vivant, ça fait partie du tout* ».

Pour Mme C.C., la notion de Nature comme élément énergétique est mis en avant car l'en-quêtée a trouvé auprès de la mer un lieu de ressourcement et de guérison personnelle.
Une troisième définition du dictionnaire souligne également que la nature est « l'ensemble des lois qui paraissent maintenir l'ordre des choses et des êtres. *La nature ne fait rien en vain* », voici donc un autre sens commun. La Nature est aussi personnifiée, comme ses éléments telle que la mer :

> « C'est la Nature qui *commande* ».

> « La Nature *demande* à être respectée ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « J'ai compris que la mer est vitale pour nous mais pour moi *c'est une amie. Même quand elle est en colère* ».

Nous retrouvons dans cette expression spontanée de la Nature ce qui caractérise, entre autres, certains peuples traditionnels : une représentation animiste. Cette personnification de la Nature ne semble pas apparaître pour répondre à la difficulté de se représenter la Nature face aux éléments naturels inexpliqués. Elle s'apparente plutôt à un ressenti profond et intime. Nous rejoignons Terrasson lorsqu'il évoque : « La nature produit comme effet principal l'éveil de la pensée émotionnelle (…) celle-ci, surtout dans nos civilisations, est largement reléguée dans l'inconscient. L'inconscient ne parle pas le langage que nous utilisons d'habitude. Il parle le langage de la sibylle, le langage des légendes, des mythes et des rêves » (1993, 38). Les en-quêtés témoignent de la façon dont ils appréhendent le réel, comment ils touchent le réel, ou décrivent leur réalité, dans l'expression de leurs propres ressentis, de leurs affects.
Et la Nature est aussi « tout ». Nous avons rencontré M. N.JP, ethnobotaniste, président d'une association de recherche en botanique reliée à l'action humanitaire, alors qu'il rentrait tout juste d'une mission au Guatemala. Dans ses propos, la Nature est à la fois l'expression du beau et du dramatique, des conditions de vie difficiles dans une Nature hostile, mais elle est surtout partout. Car dans le quotidien des hommes et des femmes de ce pays, elle semble déterminante. Elle est ce à quoi l'être humain ne peut échapper, comme la première des grands lois de la Nature : le cycle de la vie :

> « C'est l'environnement en général, c'est tout. *C'est tout et nous y compris*. Aussi bien la pathologie, l'air, le soleil, les jours, tout est nature. C'est pour ça j'ai du mal à la définir, tout est Nature… Tout ce qui est fait de technologique, c'est une lutte contre la Nature. Soit une lutte parce que ce n'est pas facile, soit pallier des manques, tout ce qu'on met en place pour lutter contre les angoisses que nous amène la Nature. La Nature est par définition angoissante, la vie, la mort, la maladie… ça, on le voit beaucoup plus à l'extérieur. Par exemple ce 4x4 qui vient de passer (dans la rue) c'est la Nature, enfin j'exagère mais c'est quand même la Nature par le souci d'anti-Nature, cette personne a choisi ce véhicule qui est une représentation de « je suis au-dessus de la Nature », *quelque part il y a toujours un lien avec la Nature. La Nature est toujours présente de fait* ».

Définir la Nature ne peut se contenter d'un cadre avec des mots posés et ordonnés une fois pour toute, ce serait aller à l'encontre de son essence même. Nous pouvons donner des grandes lignes, mais il appartient à chacun de compléter cette définition par autant de mots que d'expériences sensorielles, sensibles ou intellectuelles vécues. Nous voyons ici en quelques lignes une approche de la définition de la Nature ou plutôt des définitions de la Nature sans quelles soient opposées mais bien au contraire complémentaires, touchant à la fois le microcosme et le macrocosme, la partie et le tout :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Pour moi la nature c'est par exemple les oiseaux qui volent en groupe là-bas. La nature c'est pas seulement le petit bois que l'on connaît à côté de chez nous, *c'est plutôt tout le cosmos, tout l'univers* quoi. On oublie tout le temps qu'on est sur une petite planète perdue, c'est une petite goutte d'eau. J'aime bien dire que la nature c'est quelque chose qu'on ne perçoit pas, parce qu'on a toujours l'impression de la dominer alors qu'en fait c'est elle qui nous domine. *C'est toutes nos pulsions animales aussi*. Il y a la nature naturelle, la mer, la montagne, la nature de l'homme mais on a tendance à oublier qu'on est nous aussi des animaux, qu'on fonctionne avec nos deux pieds avant notre tête, on est attaché à la terre (…) *La nature je la vois un peu partout*. Je l'écris avec un grand « N » pour le cosmos et avec un petit « n » pour l'eau qui s'écoule dans mon lavabo par exemple ».

M. N. aime autant porter son regard la nuit dans la profondeur d'un ciel étoilé que poser sa main sur l'encolure d'un cheval. Il nuance dans ses propos ce qui pour lui est synonyme de Nature : la mer, les animaux, etc., ce qui appartient à l'environnement direct, et la Nature comme représentation de ce qui va au-delà de la biosphère : l'Univers.
Mme R.A. souligne que la Nature, celle rencontrée après des semaines en mer ou dans de grands espaces sauvages, renvoie par un changement de regard à celle de proximité, celle qui appartient au quotidien. Mais parce que justement elle appartient au quotidien, l'individu y accède par le filtre de ce qu'il vit dans l'empressement, dans l'urgence, toutes les pressions sociales et les rythmes de vie modernes qui n'offrent souvent plus cet espace et ce temps de ressourcement - tout simplement prendre le temps de poser un regard autrement :

> « La nature au sein d'une ville est difficilement perceptible parce qu'elle est entourée de bruits, de pollutions, de tas de choses, d'informations. Et donc *on ne peut pas vraiment se retrouver*, alors que quand on est seul dans une nature qui nous dépasse un peu, on sent plus notre petitesse peut-être. *On sent plus, parce que l'autre n'est pas là on n'est plus dans l'apparence, on peut prendre le temps, on peut vraiment regarder, écouter, s'asseoir, prendre le temps* et c'est peut-être ça qui fait la différence avec la nature de proximité. C'est un petit peu comme cela que je l'ai ressenti, entre ma vie terrestre et ma vie marine ».

Et puis, cette Nature perçue globalement, impose une forme de respect quand l'en-quêté se sent appartenir à elle. Se sachant de passage dans le cycle de la vie, il sait apprécier ce qu'elle offre et lui en est reconnaissant :

> « La Nature englobe tout. La Nature c'est avec un grand « N », c'est comme le soleil, le vent, la mer… je mets tout de suite les majuscules. Par respect. *C'est vraiment, comment dire, oui, c'est le mot respect qui me vient en premier. Parce que la Nature, c'est elle qui m'accueille, je fais partie d'elle…* », exprime M. L.T.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Ce respect de la Nature va développer tout un rapport particulier à la Nature, et un vécu dans le quotidien imprégné des représentations qui en découlent. Les enquêtés vont aussi évoquer leur regard sur l'Homme moderne et le désaccord qu'ils ressentent dans une société dont ils ne partagent pas toutes les valeurs. M. P.S., ethnologue et journaliste, aventurier, engagé pour la sensibilisation à l'environnement, souligne par ailleurs le fait qu'être très proche de la Nature n'est absolument pas en contradiction avec le fait d'être proche des êtres humains :

> « J'ai la chance de vivre à quelques centaines de mètres de la mer. Je ne passe pas une journée sans la voir, sans apprécier le chant des oiseaux, sans être à l'affût des lapins sur la dune… *J'ai besoin de tout cela. C'est comme ressentir la vie dans ce qu'elle a de plus simple et évident.* Et j'ai tout aussi besoin des gens. *Ce n'est pas parce qu'on aime la nature qu'on est un sauvage pour autant*. Au contraire… ».

Comme pour M. O.B., plongeur apnéiste vidéaste professionnel, les différentss en-quêtés ne peuvent concevoir la vie sans les relations sociales et la nécessité de communiquer et de partager ce qu'ils vivent en Nature. Ils savent ce dont ils ont besoin pour se ressourcer, et là où ils peuvent s'épanouir, tant dans leur quotidien que dans leur situation professionnelle. Mais ils reconnaissent aussi dans la société moderne, ce qui va à l'encontre de leurs valeurs et de leurs croyances :

> « *Je ne me sens pas détaché du tout de cette nature. Mais j'arrive à me sentir beaucoup plus détaché du monde civilisé ou humain* par contre, ça c'est clair. Surtout quand les gens séparent bien corps, nature et civilisation. Moi, je ne sépare pas les trois dans ma vision. Je me sens un peu lié à tout ».

Nous allons progressivement argumenter l'analyse du contenu des entretiens mais pour l'instant, et tant que nous restons sur les définitions de « Nature » ou la façon dont elle est appréhendée, nous nous appuierons essentiellement sur les hypothèses et propos de Terrasson (1993), de Durand (1992) pour l'anthropologie de l'imaginaire, et de Chevalier et Gheerbrandt (1982) pour la symbolique des rêves, des gestes et des formes. Quand nous développerons les relations de l'Homme à la Nature en termes de transformation créatrice, d'expériences cognitive ou émotionnelle, corporelle ou spirituelle, quand nous tenterons de comprendre autrement le pourquoi de la domination de l'Homme sur les autres espèces vivantes, nous ferons appel à des ethnologues travaillant aussi bien sur le chamanisme que sur les états de conscience, les pratiques sportives à risques, à des éthologues, philosophes, paléoanthropologues, chercheur investi dans le domaine de la psychologie expérimentale et des phénomènes « psi »[5]. Car même si le sujet des relations de l'Homme à la Nature n'est pas de leur préoccupation première, ils posent à un moment donné une réflexion, des questionnements, des

[5] Les phénomènes « psi » sont les phénomènes paranormaux.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

remarques qui apportent des points d'ancrage à notre propre recherche et la nourrissent.

1.1.2. **Des natures de la Nature**

Comme le souligne Terrasson et l'en-quêté ci-dessous, les représentations et définitions de la Nature sont une « affaire personnelle » : « devant un même aspect de la nature, des personnes différentes peuvent avoir des réactions très contrastées : de l'attrait à la répulsion » (1993, 32).

> « Se sentir dans une nature… je crois qu'il faut *différencier la nature perçue* quand tu vas l'après-midi ou le week-end te promener dans la forêt, la nature. Oui, effectivement, mais à la limite sur cette planète on est partout dans la nature, et à côté de ça… Je pense qu'il ya *toute une échelle de valeurs et puis d'attentes aussi des gens* » souligne M. P.S.

La pluralité des réactions possibles face à la Nature ou dans la Nature est liée aux représentations qui se sont forgées dès le plus jeune âge, avec le contexte parental, la société, ou qui se sont transformées et construites avec l'expérience personnelle. Le rôle des médias est probablement aujourd'hui très important dans la construction de ces représentations, en particulier pour ceux qui n'accèdent à la Nature qu'au travers des reportages télévisés ou des visites dans des parcs animaliers. Elle apparaît tantôt comme un grand spectacle de toute beauté, tantôt comme un monde sauvage et cruel où règne la loi du plus fort - bien que les relations symbiotiques soient très nombreuses dans le règne animal et végétal.
M. P.S. a réalisé de grandes expéditions préparées sur plusieurs mois, associant à l'exploit sportif médiatisé (il s'était alors engagé pour la lutte contre la mucoviscidose), ses recherches en ethnologie. Il a parcouru seul de grands espaces sauvages, en autonomie, a côtoyé les autochtones et partagé leur quotidien aussi. Il souligne le décalage possible entre la représentation que l'individu peut se faire de la Nature et le contraste qui en résulte face à la réalité : soit la Nature est « vendue » au travers de clichés « cartes postales » non représentatifs par exemple, par des récits mettant eux-mêmes en avant la propre représentation et l'émotion de l'auteur, soit la Nature reste imprévisible et malgré une connaissance préalable du milieu, peut se montrer très hostile. C'est donc sur le terrain, *in situ*, dans un contact direct, par une expérience personnelle que la Nature se rencontre, et que cette rencontre pourra nourrir à son tour des perceptions, éveiller des sens, et transformer les représentations initiales :

> « J'aime beaucoup y être seul (dans la nature) parce que à la limite j'ai *une représentation qui m'est personnelle de cette nature, un imaginaire*… je crois que l'imaginaire est important aussi, et l'imaginaire est lié à énormément de choses. Il est lié à tout ce que tu as pu vivre avant, à la représentation de ces milieux et de ces gens là. Donc, il est *totalement*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> *subjectif*. Il peut être modifié, développé, il peut évoluer. Oui *ta représentation et ta relation avec la nature peuvent évoluer en fonction des rencontres, d'expériences, etc…* donc ce n'est pas forcément celle de départ. Tu arrives avec *une idée préconçue* qui est celle qui t'a été amenée par les médias, un roman, des documentaires… ».

Chacun développe ainsi sa définition de la Nature, une représentation amenée à se transformer, mais le milieu culturel conditionne certainement au départ la première approche que l'individu peut en avoir. Les expériences, par leur puissance d'expression individuelle, peuvent nier les représentations sociales pour laisser place à la construction personnelle et au sens donné aux choses, loin du regard ou de la pression sociale, et l'en-quêté affirme clairement son vécu et sa relation :

> « Je vis la Nature comme j'en ai besoin, si je lui parle, si j'essaie de communier avec elle… peu importe les autres, ce qu'ils en pensent éventuellement. *Cela m'appartient*. Chacun croit ou ressent comme il l'entend, à partir du moment où cela ne nuit pas aux autres ».

Les sensibilités propres font que chacun appréhende la Nature différemment, entre le rejet de certains de ses aspects, comme tout ce qui grouille, rampe ou grignote, univers des insectes et autres reptiles, ou l'intérêt pour toutes les expressions des formes de vie, du monde du microcosme aux plus grands mammifères. L'individu discerne ainsi ce qui lui semble attrayant, beau, de tout ce qui peut le répugner ou lui donner des frissons, symptôme d'une agression tant physique qu'émotionnelle. Dans une société où la recherche de l'hygiène maximale et du propre dépasse parfois la raison, dans une société couramment décriée comme « aseptisée », la moindre expression de la Nature qui s'insinue dans le quotidien crée comme une agression dans ce nouvel environnement construit par la société. La vie de l'infiniment petit, combattue par mille produits antimicrobiens, devient le lieu où convergent les efforts d'attention et de vigilance pour se protéger. « La beauté de la Nature est dans la relation que nous entretenons avec elle. Chacun trouve beau ce qui correspond à son organisation émotionnelle. Et laid ce qui la choque. Tous ceux dont la formule émotionnelle rejette l'organique sont condamnés à avoir peur de la Nature. Celle-ci nous offre des spectacles qui obligent à se rappeler qui si on ouvrait le ventre on en trouverait des semblables. En nous vit et travaille l'organicité impudique de la Nature. Dans une société où l'un des grands mythes inconscients est que nous sommes de purs esprits, rationnels, clairs et quasiment métalliques » (Terrasson, 1993, 111). Les souris et les rats sont pour certains devenus des animaux de compagnie. Des passionnés de grands mammifères sont impressionnés et réagissent viscéralement devant des asticots affairés sur un cadavre. D'autres n'aiment dans la Nature que les grands espaces et paysages, alors que sous un microscope, le plancton végétal ravit un naturaliste. L'Homme construit sa Nature, celle qu'il recherche, engageant son énergie dans sa quête ou dans la destruction de ce qu'il fuit.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

1.1.3. **Des natures d'hommes et de femmes**

Les hommes ou les femmes amateurs de Nature extrême, celle qui reste encore vierge et d'accès difficile, représentent une minorité, il est vrai. Ce qui les anime relève, nous allons le voir, de la quête du beau et d'émotions diverses, d'une mise à distance, voire d'une fuite par rapports aux humains. Il y a dans l'histoire de ces hommes et femmes des expériences qui leur ont donné le goût de la vie sauvage, de l'effort, de la solitude aussi. Mais déterminer les causes précises de leur engagement physique et mental nécessiterait sans doute une analyse de quelque chose de plus inconscient. Nous nous en tiendrons à leurs paroles exprimées face à nous en situation d'entretien ou lors d'actions sur le terrain. Ce qui nous importe avant tout, c'est l'objet de leur quête et ce en quoi ces personnes se rapprochent, ce qu'elles ont éventuellement à dire, dans des propos plus engagés. D'ailleurs, nous essayons peut-être, en recherchant une explication à un comportement, de donner du sens à ce qui peut être atypique. Mais finalement, n'est-ce pas tout simplement naturel de vouloir vivre pleinement la Nature ? Les aventures en Nature traduisent-elles un comportement de réaction, tel un exutoire, face à la société ? Ou sont-elles l'expression d'une quête intimiste et intime ?

> « Pourquoi *ce besoin d'aller vers la nature* ? Est-ce que c'est un besoin humain de le vivre, est-ce qu'on ne l'a pas *mis sous cloche et enfoui* pendant des années parce qu'on était dans un milieu ou dans une profession qui faisait que… Est-ce que c'est l'attirance (pour la nature) qui fait qu'on va quitter un milieu, ou c'est parce qu'on veut quitter ce milieu qu'on ira de toute façon vers la nature ? Il y a sans doute des deux. *Un besoin chez l'homme qui existe dès la naissance et qui va ressortir* plus tard ? Etre près de cette nature-là, et communiquer avec elle. Je pense que par rapport au milieu dans lequel on vit, on a plus ou moins de facilités ou d'attirances ».

Mme M. N., chef de laboratoire en écloserie marine, jeune mère de famille, a, dans son parcours toujours su qu'elle voulait exercer une profession en lien avec la Nature, et surtout vivre proche de la Nature – elle vit et travaille donc aujourd'hui en bord de mer. Elle pose différentes questions quant au besoin de Nature, ce qui le motive, ce qui l'anime, et montre qu'il peut aussi être en résonance avec l'environnement de l'enfance, et ainsi l'histoire personnelle. Le désir de rencontrer la vie et la faune sauvages, s'inscrirait entre autres dans les particularités de l'enfance (sensibilité, besoin d'entrer en contact) tel que l'exprime Mme C.H., ex-championne du monde de funboard, aujourd'hui artiste peintre :

> « Petite, j'aimais déjà être avec les animaux et j'avais avec eux des relations qui surprenaient mon entourage (…) C'est sûrement *une question de sensibilité, une forme de communication que l'on développe quand*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

on est enfant. Ma rencontre avec les dauphins m'a ouvert une autre porte ».

Chacun a ses madeleines de Proust, l'odeur de la marée, le vent dans les cimes des sapins, le bruit du ruisseau qui coule, mais aussi des besoins plus forts de Nature qui s'expriment dans un acte volontaire et engagé. Un besoin satisfait par un engagement total. Ces deux interlocuteurs, M. P.S. et Mme L.L., aventuriers tous les deux à leur façon, impliqués dans des associations environnementale ou à caractère social, conscients d'être différents par le lien qu'ils ont avec la Nature, affichent aussi cette différence et montrent que la vie est pour eux autrement et ailleurs que dans la société telle qu'elle leur paraît :

> « *Je me sentais à part évidemment*, et on a un plaisir à vivre différemment aussi parce que la vie telle qu'on peut la mener dans nos sociétés, dans la société comme on l'a maintenant n'est pas épanouissante vraiment. Il y a beaucoup d'individus qui vont aller vers la drogue, l'alcool, la « bouffe », et d'autres vont avoir besoin de s'exprimer dans la spiritualité, dans un contact avec la nature. *Se sentir différent c'est aussi vivre… c'est un besoin, c'est le contact avec la nature, le défi, vivre quelque chose de vraiment différent et avoir le plaisir de me sentir presque différent des autres ou atypique* (…) je n'ai pas envie d'être comme les autres, c'est *une façon inconsciente de sortir de la routine, du train-train de cette société* ».

> « On a tendance à dire que je suis passionnée, *un peu à part*. Mais je vois bien qu'au travers de mes propres voyages je rencontre *d'autres personnes qui recherchent la même chose*, la rencontre avec un grand mammifère et tout ce que l'on ressent de fort quand on croise le regard d'une baleine par exemple. Il y a des gens qui préfèrent observer depuis le bateau et ne se mettront pas à l'eau. C'est *une certaine peur qui les retient*, sûrement un manque de confiance en soi et dans cet animal dont on connaît si peu de choses ».

Si une minorité de personnes vit une relation particulière avec la Nature, elle reste une minorité en acte. Il semble que nombre de personnes aimeraient en profiter au-delà de simples promenades hors des villes. M. SA.J., rencontre le public lors de conférences. Il dit entendre régulièrement cette réflexion, venant aussi bien d'enfants que adultes : « *Qu'est-ce que vous en avez de la chance !* »,

> « Evidemment, on peut se sentir un peu à part. Il y a des personnes avec lesquelles je ne parlerai pas de cela. En même temps, dans certains lieux d'échanges, comme dans les conférences, je vois bien que *le public réagit. Ca les intéresse, il y a beaucoup de curiosité et j'ai l'impression que beaucoup d'entre eux aimeraient tenter de telles rencontres avec la vie sauvage. C'est comme si au fond de chacun de nous, il y avait cet attrait pour la vie sauvage, un besoin de rencontre avec un autre* ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *Des gens sont surtout envieux quand tu évoques ça, tu sens qu'ils voyagent par procuration*. Ils ont eu peur de le faire et ils ne le feraient pas, ou ils n'ont pas les moyens de le faire, ils n'ont pas le temps, etc. Toi, *tu les fais voyager quelque part*. Et eux, à la limite, ils n'ont que tout le confort et le rêve du voyage en fait, alors que toi tu en as également toutes les difficultés ».
> « En plus on le garde en soi (ce que la nature a pu t'apporter), c'est quelque chose qui enrichit parce que en dehors du souvenir, ça forge. Il y en a beaucoup à *vouloir s'extraire du quotidien*, *d'une vie qui serait trop banale autrement. A partir du moment où on a goûté à ça, c'est difficile… on a du mal à se faire à ce retour,* à moins de pouvoir l'entretenir et de repartir », souligne M. P.S.

Mme. R.A. précise aussi que cette part de rêve qu'elle apporte aux autres, est le fruit d'un engagement passionné mais aussi exigeant par rapport à la vie privée, parfois douloureux physiquement et moralement, et que finalement peu nombreux sont ceux qui iraient jusqu'au bout d'un tel projet. Sans doute que la motivation serait alors moins impétueuse. Pour elle, c'est aussi fuir une vie fade et sans saveurs, ce que lui permet justement l'aventure au large.
Vivre dans la Nature, rencontrer la grande nature sauvage exige du temps, des moyens ou des sacrifices. Alors que vivre dans la Nature semblerait être ce qu'il y a de plus naturel, c'est finalement devenu aujourd'hui ce qu'il y a de moins accessible. Comme un paradoxe, l'Homme, être issu de Nature, vit hors d'elle en construisant un univers « a-naturel ». Les conditions de vie contemporaines dans les sociétés industrialisées ne permettent un accès à la Nature qu'au travers de zones érigées en parcs, en suivant les pas d'un guide, dans des coins de jardins alignés en rang très serrés. D'autres se contenteront d'un peu de paysages sauvages transplantés dans une pièce *home-cinema*, ou d'un coin de verdure : « Il se trouve que tout le monde n'a pas accès au jardinage ... certains doivent se contenter d'une plante de basilic qui surplombe le frigo comme seul paysage », dixit un internaute[6]. La vie semble peser tout particulièrement sur certaines personnes qui ont alors besoin de respirer l'air du grand large, celui que l'on retrouve en voyage où dans des lieux à l'écart de la civilisation, et dans la Nature au sens plein du terme. Et comme le souligne l'en-quêté, l'équilibre et l'épanouissement personnels sont à ce prix : pouvoir déterminer ses besoins, les assouvir, sans être non plus dans le compromis permanent :

> « Opprimé par la vie, oui. La solution à ce moment là ? *Plus tu veux t'approcher de la nature et plus tu vas devoir t'extraire d'une structure sociale* qui te demande d'être productif, dans une société urbaine. Tu fais alors un choix difficile à assumer. Cette oppression là, comment s'en extraire ? Il faut voir entre le plaisir de vivre le plus proche de la nature… quel est l'équilibre où tu peux avoir un maximum de satisfaction ? Comment *trouver un juste équilibre* là-dedans ? » interroge M. P.S.

[6] cf. *infra*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Je vis dans un endroit encore préservé de l'urbanisation, en bord de mer. *J'étouffe aujourd'hui dès que je me retrouve en ville*. J'y ressens *un mal être*. Je mène une vie avec peu d'exigence matérielle, je n'ai même pas la télé. Quelque part, *je me sens libre*. J'ai aussi besoin des gens et de sentir la vie tout autour de moi. En ville, il y a la vie, mais ce n'est pas la même » ajoute Mme L.L.

Le besoin de Nature n'est pas synonyme de vie asociale. Il semble même que la rencontre avec la vie sauvage réponde à un besoin de contact et de communication. Nous verrons plus loin que la notion de partage est une valeur importante pour celles et ceux qui partent en quête de Nature.

1.1.4. **A propos de la Nature ou de sa propre nature ? Nature d'ici, Nature d'ailleurs, ou comment apprendre à regarder autrement**

A cette simple question « qu'est-ce que pour vous la Nature ? », celle-ci devient alors presque insaisissable. L'Homme la côtoie, peut penser la connaître, mais « brutalement », elle apparaît autrement quand l'individu quitte le familier, la cité, et qu'il se retrouve seul et pleinement en son sein. Les représentations de la Nature évoluent quand l'homme ou la femme la vit hors d'un contexte social et culturel défini et connu, dans des circonstances particulières. Rencontre-t-il ou rencontre-t-elle alors une autre Nature, ou une autre partie d'eux-mêmes ?
Différentes idées vont émerger des propos qui suivent : la Nature comme connaissance de soi-même, la quête du bonheur, le superflu du quotidien, la perception de l'environnement, etc. Mais dans les allégations suivantes, l'enquêtée apporte un élément d'importance que nous développerons à plusieurs reprises : la Nature comme sa propre nature. Pour Mme R.A. :

> « Mettre une définition sur *quelque chose comme ça qui me dépasse*… c'est pas facile… pour avoir vécu les voyages que j'ai vécus, c'est là où je me suis rendue compte que quand on parle de nature à terre, on parle plus de quelque chose qui nous est très proche, comme si on pouvait la maîtriser, la respecter ou justement ne pas la respecter, alors que quoi qu'il arrive, aujourd'hui, je suis persuadée que la nature survivra toujours à tout ce qu'on pourra lui faire. C'est l'humain qui est en train de se perdre. Ce n'est pas la nature que l'on est en train de perdre. Alors bien sûr il y a des espèces qui disparaissent, on se rend compte aussi qu'il y a des espèces qui apparaissent, la nature se rééquilibre ou trouve toujours un palliatif à ce que l'homme peut lui faire subir. Enfin, c'est l'impression que j'en ai. Alors après ça, la définir ? Je dirais que c'est *un univers probablement qu'on méconnaît,* et pour lequel on ne se donne pas vraiment la peine de faire des efforts alors que curieusement, c'est probablement celui qui mériterait le plus d'attention aujourd'hui puisque tout va en découler ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

En pleine mer ou en altitude, loin de tout, ce qui émane de la Nature, ce diffus et permanent, comme une frontalité, se pose et s'impose. L'en-quêté se retrouve dans une aventure en solitaire, ou dans un moment de solitude loin des autres, seul avec lui-même et la Nature. Alors qu'il aurait pu imaginer vivre pleinement cette vie sauvage, la contempler, la humer, l'appréhender tout simplement comme un spectacle, voilà qu'il se met dans l'exploration, non sans angoisse, de lui-même, et que reviennent à son esprit les questions éternelles : « qui je suis, d'où je viens, quel est le sens de ma vie, de ta vie ? », etc. Cette situation de questionnement n'est pas, loin de là, une situation que l'on vit dans chacun de ces moments de solitude, mais c'est une étape suffisamment importante pour que lui soit portée une grande attention. Est-ce parce que justement l'en-quêté entre dans une période de remise en question qu'il se place dans des situations qui lui offrent le miroir de lui-même : sa nature profonde ? Quoi qu'il en soit, c'est aussi l'environnement proche qui peut offrir ce miroir de l'être. Et ce sont aussi des petites observations du quotidien, dans la simplicité de l'existence, qui permettent aux en-quêtés de trouver des réponses :

> « Tout simplement tu observes un insecte. Tu le regardes vraiment pendant un long moment, et là, tu te retrouves avec l'évidence de la vie, ce qui est. Vivre, survivre… trouver le chemin le plus court ou au contraire faire un détour… mais *vivre ce que l'on est et être à sa place* », propose M. T.A.

> « Je pense qu'il y a moyen de *découvrir la nature, ce que l'on est au fond de soi*, sans aller très très loin. Il y a souvent l'attrait des grands espaces sauvages mais la nature c'est tout simplement un arbre dans le jardin » souligne Mme. R.A.

Il apparaît ainsi que pour se retrouver soi-même ou retrouver son « soi », dans une forme d'isolement, de solitude, désirés et mesurés, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, de courir le monde à la recherche de tant de lieux exotiques ou de celui ou celle, qui deviendrait alors son « guide spirituel », à la façon du mouvement « néo-chamanique » (Perrin, 1995). Les deux en-quêtés font un même constat, mais en même temps, il semble que cela ne puisse se faire qu'au travers de l'expérience du départ, comme si l'ailleurs ramenait à l'ici et maintenant. L'attrait et le besoin de Nature permettent de sortir d'un environnement social dont les contraintes et les pressions ne permettent pas de prendre de temps pour soi. Mais la connaissance est en soi, au plus profond de soi, et « c'est l'arbre dans le jardin » qui le montre. Cette connaissance, on part pour la retrouver, il faut pouvoir s'isoler pour cela, c'est un des buts avoués de l'aventure en solitaire, du besoin de grands espaces vierges, de vraie Nature. On part chercher quelque chose ailleurs sans savoir que la réponse est là au fond de soi, et c'est le retour qui signe le travail intérieur effectué, la prise de conscience. L'espace sauvage a cette particularité de projeter le voyageur dans un univers qui n'est pas familier, transformant son regard. Et en réintégrant un environnement connu, ce transfert,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ce passage par l'ailleurs permettrait d'appréhender le connu, l'ancien, avec un regard nouveau, faisant du quotidien un lieu de (re)découvertes. Pour Mme R.A. :

> « Quand je suis revenue en Bretagne je me suis dit « mais est-ce que ça a changé ou est-ce qu'il y avait déjà tout ça avant ? ». Et il y avait en fait tout ça avant. Mais *c'est d'avoir été projetée dans un univers différent qui fait que l'œil est beaucoup plus attentif*. Evidemment on ne va pas faire attention à l'arbre qui est à côté de chez nous parce qu'il a toujours été là et qu'on ne se pose même pas la question de savoir qui il est, enfin sa vie, son histoire. Par contre l'arbre qui est chez le voisin ou à des milliers de kilomètres de là nous intéresse parce que subitement, il devient exotique. C*'est donc pour ça que la nature va nous sensibiliser quand elle est inhabituelle ou étrangère*. Alors qu'effectivement, vous avez raison*, la nature elle est juste sous nos pieds, à côté de nous tout le temps* ».

Ainsi, la Nature « sauvage » suscite l'intérêt par son côté inconnu, nouveau, ce qui aiguise la curiosité et crée la motivation, l'envie d'agir, jusqu'au départ. Il faudrait s'ouvrir suffisamment pour trouver de l'attrait dans le quotidien, dans les choses que l'on croit être les plus simples et sans grand intérêt, mais qui sont finalement de même valeur, pas plus ailleurs qu'ici, simplement différentes, en apparence. Une évidence peut-être que souligne l'en-quêtée, mais c'est justement ce qui l'a interpellé à son retour. Après de longues années passées à l'étranger, dans la Nature grande et sauvage des Etats-Unis – elle était partie à la découverte de « la démesure américaine », c'est en Bretagne, c'est dans ses racines qu'elle retrouve ce qu'elle avait cherché ailleurs. Cette expérience est aussi celle d'une psychotérapeute qui dans son initiation chamanique est partie à la rencontre des Indiens d'Amérique du Nord. Après des années d'apprentissage, elle est appelée à revenir en France, dans des lieux sacrés de son enfance et là, elle confie : « Une grande paix m'envahit comme si j'étais arrivée au bout de mon voyage. Il semble que je sois rendue au bout de ma quête. Ce que j'avais cherché si loin se trouve en fait ici, dans ma propre culture, ma propre histoire, dans le sol où je suis née. Je n'avais pas su le voir auparavant. Le pèlerin que je suis a atteint le centre du sanctuaire qui contient l'Ancien et le Nouveau Monde. C'est ma source et mon but. J'ai retrouvé les racines de mon être indigène » (Séjournant, 2001, 369). Le départ vers la grande Nature, vers l'aventure, est donc une quête, la quête de soi :

> « Quand on part vraiment pour le voyage dans cette espèce de quête du Graal, sans savoir d'ailleurs ce qu'est le Graal, mais *on part en quête*, c'est pas la dérive non plus, *on y trouve tout ce qu'on y cherche justement*. *On revient à l'essentiel*, c'est toujours la phrase facile à dire on revient à l'essentiel, mais c'est exactement ça parce que dans ce genre de voyage on ne peut pas s'encombrer d'inutile. Que ce soit matériellement parce qu'on part en autonomie et qu'on ne peut prendre que ce dont on a besoin. Mais pas de futilité, pas de choses lourdes dans la besace qui vont nous freiner », ajoute Mme. R.A.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Il semble que l'individu, dans une démarche préalablement et probablement inconsciente, se place dans une situation qui l'amène à vivre l'expérience dont il a besoin, à un moment donné, pour évoluer « comme il a à évoluer ». Et pour chaque être, les expériences et les trajectoires de vie témoignent de ces « singularités plurielles » (Bouvier, 1997), de ces énergies humaines en mouvement, tendues vers toujours plus de compréhension de soi, des autres. Jung précise que l'être humain serait ainsi mû par une force créatrice : « Si la volonté est marquée par cette liberté souveraine qui est son fait, c'est qu'elle est une parcelle de cette obscure force créatrice qui gît en nous, qui nous façonne, qui édifie notre être, qui régit notre corps, qui maintient ou détruit sa structure et qui crée des vies nouvelles » (1987, 113). Cette recherche de soi-même, dans des situations de voyage souvent difficiles - nous le verrons dans d'autres parcours de vie -, amène à se retrouver presque à nu, les sens aiguisés, comme le décrit Mme R.A. :

> « On part avec l'essentiel et on a même l'impression au fur et à mesure de se déshabiller, … *se déshabiller*, et *on retrouve vraiment que ce qui nous est absolument indispensable* (…) Et ces outils dont on nous fait croire qu'ils sont indispensables, c'est pour mieux nous endormir, nous bercer de tas d'histoires. C'est pour ça que je navigue sur des engins relativement simples, petits, basiques, et vraiment on se retrouve dans une espèce de *cocon initial*, où l'instinct devient important, les sensations sont... Que ce soit dans le négatif ou dans le positif, on est dans la démesure et quand on revient à terre on rééquilibre tout et on retrouve une certaine paix peut-être, un certain équilibre ».

Telle l'image de la coquille de noix que Durand définie comme « l'intimité de l'enceinte coquillaire » (1992, 289), Mme. R.A., parle de son embarcation comme d'un cocon, alors : « La joie de naviguer est toujours menacée par la peur de « sombrer », mais ce sont les valeurs de l'intimité qui triomphent et sauvent Moïse des vicissitudes du voyage (…) l'archétype rassurant de la coque protectrice, du vaisseau fermé, de l'habitacle » (1992, 286). Cependant, la notion même de « cocon initial » fait référence à la chrysalide, à cette transformation en devenir, à ce qui au cœur du voyage de cette en-quêtée, dans une grande intimité, « coupée » du monde, la prépare à une autre vision de ce monde certes, mais surtout à une transformation intérieure. Et malgré les difficultés et les épreuves du voyage, même si « on en bave vraiment », et bien « ça avait sa raison d'être » insiste-t-elle. Au-delà des motivations premières qui créent l'énergie et la dynamique nécessaires à l'accomplissement du voyage, semble se profiler une sorte d'inspiration venue du « fond de soi » qui sait que le voyage, l'aventure est comme une impérieuse nécessité. Comme une petite voix intérieure qui dessine la voie, celle de la recherche de son être, d'une autre rencontre avec soi :

> « Difficile de mettre une raison sur un pourquoi, mais au fond de nous on sait qu'on a des raisons, on sait que c'est ça qu'on voulait faire. Et qu'*on était à notre place au moment où on était*, ce qui est quand même

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> très agréable et je ne crois pas que cette sensation là m'était jamais arrivée sur terre avant. De me dire : *être exactement là ou j'avais envie d'être au moment où j'y suis*. Voilà pourquoi on repart. Il n'y a pas beaucoup de gens qui sont dans cette évidence un jour de se dire « *je suis là au bon moment au bon endroit* ». Ce qui permet de se découvrir soi et d'avancer », confie Mme R.A.

La notion de temps et d'espace apparaît ici dans une conjonction qui satisfait pleinement l'individu, mais à quel niveau ? Déterminée par références géographique et calendaires, par exemple pour ceux qui suivent les exploits télévisés d'un navigateur dans une course au large, cette notion d'espace/temps semble porter la valeur d'un aboutissement, d'une transformation accomplie à un moment précis et qui n'appartient qu'à l'enquêtée. Car il est le reflet de sa quête et du « travail » qu'il a suscité, tant au niveau physique qu'émotionnel, psychique. Mme. R.A. apporte une conclusion sur son aventure hauturière, sur sa propre quête :

> « Je n'ai aucun regret *d'être partie dans cette quête du Graal, du Bonheur*. La reconnaissance, l'argent, j'ai connu ça pendant 10 ans. J'en suis revenue. *Le Bonheur, c'est l'arbre dans le jardin* ».

Depuis l'entretien, nous avons appris qu'elle a tenté un nouveau départ. Le besoin de repartir dépasse peut-être la satisfaction d'un quotidien, même si on sait l'apprécier. L'appel vers le large, vers l'horizon sans fin est sans compromission. Si pour Durand « l'ascension constitue bien le voyage en soi, le voyage imaginaire le plus réel de tous dont rêve la nostalgie innée de la verticalité pure » (1992, 141), nous pensons que l'horizon, l'horizontalité, ouvre aussi cette ligne imaginaire définie entre le ciel et la terre, la perspective d'un ailleurs, d'un autrement, peut-être une fuite, mais qui se vit dans l'intimité de l'embarcation, pour le retour espéré d'un « être mieux »[7].

1.2. La Nature, un refuge loin des Hommes

Certaines personnes qui auraient pu avoir une vie « toute tracée », ont pris des chemins détournés, des chemins de traverse pour s'accomplir et finalement vivre à l'opposé de ce qu'un contexte familial et social aurait pu attendre ou exiger d'elles. Comme une vie « prédestinée », ce qui est en chacun semble vouloir se réaliser « coûte que coûte » et s'exprimer pleinement, parfois même à un âge avancé de la vie. D'autres choisissent même parfois, de quitter une profession sécurisante et sécurisée pour vivre autre chose, de quitter la ligne droite et les terrains plats. Quand une vie n'apporte pas ce qui permet l'épanouissement personnel, alors la fuite de cette vie est un premier pas vers la réalisation de ce que l'on est amené à être ou de ce que l'on est vraiment. N. Hulot évoque ainsi

[7] dixit M. P.S.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ces chemins de traverse au cœur de la Nature : « Ces sensations extraordinaires n'ont pas de prix et elles changent le sens de la vie. Dans le flamboiement des couleurs, la nature m'appelle, comme si je venais de là-bas, issu d'une autre éternité, et que je doive y retourner » (1989, 258). La Nature peut alors, dans un premier temps devenir ce refuge salutaire, puis l'expression d'un engagement humaniste. Elle marque alors inévitablement au fer rouge celles et ceux qui s'en inspirent et qui la respirent à pleins poumons, elle colle à la peau comme un besoin quotidien. En un mot elle devient puis est l'indispensable.

1.2.1. **Fuir les hommes comme fuir sa propre condition, son histoire**

La Nature est souvent vécue « d'emblée », c'est-à-dire antérieurement à toute expérience réfléchie, comme un lieu où l'on se réfugie, comme une réponse à un besoin, une demande intérieure, loin des hommes, loin de la civilisation parfois. Cette attitude peut-être exprimée dès l'enfance et recherchée bien des années après. Cet isolement en Nature s'accomplit avec ou sans la présence de l'autre, car comme le précise Cyrulnik : « La bête ne juge pas l'enfant. Dans un environnement humain, on s'aime mais on se dispute aussi très facilement. Avec les animaux, c'est beaucoup plus clair : si on a peur de l'autre, on se fuit mais si l'on s'aime, on peut s'aimer de manière très pure » (2001, 144). Pour M. J.C. :

> « D*e l'âge de 8 ans à l'âge de 12 ans*, comme j'avais horreur des colonies de vacances, je partais garder le troupeau de vaches d'une de mes tantes dans la montagne. Je partais le matin, je revenais le soir et donc *j'étais tout seul avec mon troupeau et mon chien et ça, ça m'allait comme un gant*. Ca devait déjà être un peu *atypique*, les copains ils préféraient jouer ensemble. Je ne savais pas à l'époque que j'allais aimer la nature à ce point, *la nature sauvage* puisque là il y avait quand même l'animal domestique qui faisait l'intermédiaire. Mais c'était quand même le fait de *se retrouver sans humains autour, il y avait peut-être déjà une fuite des humains quelque part* ».
>
> « Là où je me sens le mieux c'est où il y a *le plus de nature vierge et le moins de monde possible* », précise M. P.S.

Ces deux en-quêtés ont traversé des natures sauvages, forêt amazonienne ou désert polaire, et la solitude peut se comprendre alors comme la fuite de l'humain mais aussi comme un besoin presque vital de tranquilité et d'espace, pour retrouver celui intérieur. Jung parle de la solitude, celle « où l'on a « que » le soi-même pour seule compagnie » comme le « travail de l'alchimiste » (2007, 276), cette solitude essentielle pour celui ou celle qui accède à la transformation, comme un passage obligé. La solitude appelle à un retour sur soi, pour réveiller la lumière intérieure, solitude sacrée que l'on retrouve chez nombre d'individus dans des situations bien différentes. Nous pourrions rentrer dans le « détail » des vies des en-quêtés, pour dire ce qui, chez l'un ou chez l'autre, a nécessité le

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

besoin de solitude dès l'enfance. Sa propre construction et représentation du monde peut trouver des freins suffisamment forts dans un contexte socio-culturel et familial pour permettre la réelle expression de soi, de ses idées et envies, de ses projets et pousser à la fuite. La Nature devient alors un refuge. Mais nous n'irons pas explorer jusque dans les menus détails de ce contexte. Ce qui nous importe en priorité est de dégager de ce chapitre les représentations de la Nature, les définitions que les en-quêtés formulent en fonction de leur histoire personnelle, de leurs expériences multiples, de leur regard sur la vie. Nous pouvons toutefois proposer un exemple avec la confidence de M. JC. :

> « Je me suis retrouvé croyant et écolo très jeune et avec du recul, c'est franchement quelque chose que les communistes (ma famille précise t'il) n'aimaient pas du tout. *Je me suis occulté à ce niveau là* pendant longtemps, et plus je suis allé dans ce qui m'intéressait dans la vie, plus je m'écartais d'eux. *C'est pour ça que je fuyais les humains, et ma famille d'abord, je leur planquais ce que moi je vivais bien, et plus la nature était sauvage et loin, et plus je me sentais bien* (…) *il y avait un réconfort dans la nature* ».

La fuite vers la Nature semble être consécutive à une situation familiale et à des expériences de vie difficiles qui peuvent construire l'image de l'autre humain, comme une contrainte ou une entrave à son propre bien-être. Des événements dramatiques familiaux ont ainsi « motivé » les choix de N. Hulot : « Les grandes routes du conformisme menant à la médiocrité et au malheur, ce n'était pas mon trajet. Il me fallait prendre les chemins de traverse pour accomplir mes rêves. C'est dans la détresse (…) que j'ai décidé de réaliser mes rêves » (1989, 22). Cette image négative conduit à rechercher ailleurs un lieu hors humanité, et donc la Nature. C'est après une phase plus ou moins longue de solitude, « solitude » parfois partagée avec un complice, animal ou autre humain traversant la même période de transformation et croisé souvent sur le chemin, que pourra émerger une autre rencontre à l'autre, un autre rendez-vous.
M. L.T. - soulignons qu'il est passé d'une activité professionnelle indépendante et solitaire, il était cordonnier dans une échoppe, à celle de surveillant et « homme à tout faire » dans un collège - aime les activités physiques qu'il pratique en « solo » : plongée, randonnée, ballade en moto. Comme pour N. Hulot, le contexte familial se montre déterminant :

> « Dans des épisodes de ma jeunesse et de mon adolescence qui n'ont pas toujours été rigolos, oui, oui, *la Nature m'a permis de servir de refuge, d'échapper à des choses* qui au niveau de l'esprit aurait pu finir par être très graves, m'atteindre énormément. Elle m'a offert des récréations qui me permettaient de revenir plus facilement à une vie pas très rigolote. *La Nature, une fuite dans un premier temps, et un refuge après, et puis pouvoir revenir affronter des choses* un peu délicates ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Mme L.L. a très tôt trouvé « refuge » dans l'élément aquatique. Son histoire personnelle, son enfance en particulier est proche de l'en-quêté cité ci-dessus. La Nature devient non seulement une échappatoire, mais un lieu de ressourcement, voire de guérison. Durand fait ainsi référence à la mer, à la matrice : « la *Maman d' l'eau* est l'épiphanie de tout l'isomorphisme des archétypes, des schèmes et des symboles de l'inversion et de l'intimité : thème de la mère et de l'eau, schème de la plongée » (1992, 425) :

> « La mer et la pratique de la plongée ont été pour moi un *refuge* très important. Sous l'eau je me sens à la fois *loin du monde et en même temps englobé dans un élément qui est doux et réconfortant*. Quand je suis dans l'eau, je suis comme *enveloppée. Je me sens à l'abri, hors d'atteinte, tout simplement bien*. La mer m'a sauvée, au sens propre, ça c'est sûr ».

La Nature apporte une forme de protection comme pour combler un manque, inscrit dans le parcours de vie, dont la période de l'enfance en est sans doute l'élément clef. L'image de la mère, de la matrice, de l'enveloppe, du contenant protecteur est aussi un élément sous-jacent dans les propos M. J.C. :

> « J'avais besoin comme un peu *le ventre d'une mère,* ce que je trouvais surtout dans la forêt tropicale ».

Durand précise à ce propos que « La forêt est centre d'intimité comme peut l'être la maison, la grotte ou la cathédrale. Le paysage clos de la sylve est constitutif du lieu sacré. Tout lieu sacré commence par le « bois sacré ». Le lieu sacré est une cosmisation, plus large que le microcosme de la demeure, de l'archétype de l'intimité féminoïde » (1992, 281). Chacun à sa façon trouve son refuge, en fonction d'une sensibilité particulière, de tout ce qui fait de l'individu un être unique, dans ses manques, dans ses aspirations. La Nature, mer, forêt, montagne, désert, etc. permet à chaque en-quêté de définir son lieu, son espace « clos ».
Intimité, refuge intimiste, empreinte, et au-delà une fuite face à l'Homme et à la société. La Nature se perçoit sans doute avec des résonances différentes suivant l'état émotionnel, psychique, dans lequel se trouve l'individu. Il n'en demeure pas moins qu'elle offre à l'être, peut-être en souffrance plus ou moins profonde et consciente, un lieu d'ancrage et de protection, un retour à soi pour une transformation ultérieure, ou déjà en cours.

1.2.2. **La Nature pour se reposer de…**

La fuite n'est pas seulement celle d'une situation familiale ou sociale difficile :

> « On peut fuir des hommes, une société, une idéologie… Ca peut tout simplement être *le besoin de se retrouver seul dans un sens de compensation et de repos.* On quitte la routine, un mode de vie qui ne nous satisfait pas complètement. Il peut y avoir différentes motivations suivant les individus et les moments de leur vie. Fuir les gens et se retrouver seul

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> pour pouvoir être serein, pour pouvoir méditer, pour profiter de cette nature. *Ce n'est plus une fuite, c'est une nécessité* », précise M. P.S.

Les deux peuvent cependant être liés. Fuir les Hommes, et la société, c'est aussi rechercher une forme de repos pour s'apaiser de l'intérieur, une réaction, une prise de distance face aux pressions multiples. Le quotidien n'épargne pas des informations diverses, quelles soient visuelles, auditives ou plus diffuses et inconscientes, mais non moins efficaces par ailleurs. Cette fuite, comme une nécessité physiologique, avant d'être l'expression d'un stress par exemple, va conduire, si c'est possible, là où le repos est accessible, là où l'individu saura se préserver. C'est ce que souligne M. J.C. qui évoque la notion de « bulle », cet espace intime autour de l'enveloppe corporelle :

> « C'est à relier avec le problème de la *bulle*, ce besoin de *préserver son intégrité*, son souci d'être serein, d'être bien, détendu. Même quand tu habites en pleine nature, si tu écoutes France Info tu te sens *oppressé* ».

Et chacun, en fonction de ce qu'il vit, trouvera l'apaisement dans un lieu ou une situation particulière. Etre dans la Nature n'amènera pas un repos complet suivant ce qu'elle est, ce qui émane d'elle, la façon dont elle éveille les sens ou tient en alerte, tel un lieu sauvage et inconnu ou un lieu « anthropisé » mais préservé des bruits de la ville :

> « Etre au bord de la mer avec une tempête, des embruns, du bruit dans les rochers, ça va être vite fatigant. Tu vas être allongé dans un champ, sur une herbe fraîche ou un peu sèche, à peine une petite brise et des oiseaux que tu entends de temps en temps, et ça va très bien passer ».

M. N. soulève cette problématique que Terrasson pose ironiquement en interrogations : « Qui s'enroule dans son sac et ferme toutes les ouvertures pour ne plus être au contact ? Ou encore qui s'étend voluptueusement sur la fougère pour s'imprégner de l'univers nocturne ? Ce sont les mêmes hommes, avec deux bras et deux jambes qui sont si différents en esprit. Et en actes » (1993, 29). La théorie de la recherche de sensations se fonde sur des concepts psychophysiologiques comme celui de niveau optimum de stimulation caractérisant chaque individu, c'est ainsi que la recherche de sensations est définie comme un trait de personnalité (André et *al.*, 2002). De la même façon nous pouvons envisager que ce nécessaire « repos des sens » exprimé par M. P.S., réponde aussi à un seuil spécifique à chacun. Les deux en-quêtés suivants ont tous deux enseigné ou enseignent encore ; le bruit, la sollicitation, le travail en groupe, ils en connaissent la teneur :

> « L'humain est un être social (…) toute fatigue a besoin de repos, chaque sens a besoin d'un repos. *La vie sociale est fatigante*. Je pense que beaucoup d'individus, selon leur seuil de fatigabilité sociale, ont besoin de se retrouver seuls aussi. Il y a *le besoin d'être seul pour méditer,*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> *pour mieux ressentir les choses, mais il y a un besoin de repos aussi.* Tout le monde en a besoin, j'associe cela au *repos des sens, au repos social* ».
>
> « En tant qu'éducateur, quand j'en avais plein la tête, *c'était le jardin qui me vidait*. Mon jardin… quand j'étais tout petit j'étais toujours dans le jardin ».

La précision apportée par M. N.JP., sur le fait qu'enfant le jardin était son lieu de prédilection, montre qu'adulte, ce lieu est resté celui du ressourcement privilégié. Alors que pour M. P.S., c'est la mer avant tout, cette mer près de laquelle il a passé la plus grande partie de son enfance.
Ce besoin de repos s'accomplira différemment, sera plus ou moins accepté suivant son statut social et les attentes qui en découlent, celles exigées par la société. Pour exemple, un chamane, dans certaines cultures, doit vivre seul à l'écart de son peuple alors qu'il est le référent en termes de décisions. La solitude est nécessaire à sa réflexion. Qu'en est-il des responsables politiques dans les sociétés modernes ? M. P.S. donne un exemple de besoin d'isolement qui est en fait obtenu par un repli sur soi, au sein même d'un groupe, peut-être aussi parce que les conditions climatiques dans ce cas précis ne permettent pas de « s'échapper » et d'aller en Nature :

> « Les Inuit, pour être tranquilles dans l'igloo, ont leur façon de faire. Il y a en effet une très grande promiscuité dans une cabane ou dans un igloo, quand on se retrouvait une douzaine. Tu le voyais, c'était *de la communication non verbale* : quand j'en voyais un qui baissait la tête, mettait son regard entre ses jambes et qui ne regardait plus personne, *il fallait respecter ça*, il ne fallait plus lui parler. Il était en train de *s'isoler au milieu d'un groupe*. C'était sa façon à lui de *ne plus vouloir être en relation, ne plus avoir discuter, etc. Tu as besoin de couper…* si tu étais seul tu ne le ferais pas, tu t'activerais, tu ferais des choses. Je pense qu'on a *un seuil de niveau d'échange*. L'échange et la communication, la réception d'informations, surtout quand elles ne sont pas forcément bonnes, ça devient pénible et exige un repos. Quand tu as en plus des ondes négatives… c'est pesant, très pesant, même quand il n'y a plus communication. *Tu as besoin de lever le pied* ».

Mais ce besoin de solitude est aussi et au-delà d'une forme de repos, le passage presque obligé pour se retrouver soi. La solitude est comme un pont, le début d'un long cheminement intérieur entre ce que l'on a été et ce vers quoi on va. La solitude comme une pause nécessaire, un temps pour soi qui ouvre les portes de la réflexion. Ainsi, pour cette navigatrice solitaire, la mer est l'horizon, puis l'espace qui lui permet de trouver sa solitude. Précisons que son père était moniteur de voile et qu'enfant son « univers » c'était la mer. Toutes les journées hors du temps scolaire, elle les dédiait à la mer :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Dans vos traversées, la mer, une épreuve à affronter, une recherche de vous-mêmes ? C'était quoi ? » « *Un peu de tout ça, plein de choses. Un temps de pause aussi. J'avais besoin de solitude*. La solitude est quand même difficile à trouver aujourd'hui même si certains la trouvent au milieu de la foule. Mais telle que je la voulais, elle n'était envisageable que dans un monastère au Tibet, dans un désert, ou sur la mer. Et comme la mer était pour moi le milieu le plus familier : et bien c'était une solution de facilité pour moi (…) C'était dans *une recherche de moi-même*, après le retour des USA, *quel chemin j'avais envie de prendre* ? »

1.3. La Nature thérapeutique

1.3.1. La Nature comme média pour comprendre l'Homme

> « Je voulais faire de la recherche. Donc la fac, psycho, socio… J'allais chercher la connaissance. Mais là encore, je me suis retrouvé dans un milieu avec des stratégies professionnelles qui ne m'intéressaient pas. *Dans l'Anthropologie, ce qui m'intéressait c'était le côté profond des gens*. Et puis j'ai cherché *un média qui était les plantes médicinales*. La relation avec les plantes dans les sociétés humaines… *La plante comme moyen de discuter avec les gens. Savoir comment les gens pensent le monde, quels sont leurs systèmes de pensées.* Je me suis retrouvé dans d'autres sociétés, quinze ans au Guatemala, dans un projet humanitaire, dans une société Maya. Et là je me suis dit : « pourquoi ne pas utiliser les plantes médicinales ? ». *L'ethnobotanique me permet de voir comment les gens voient leur environnement humain et naturel* » souligne M. N.JP.

Enthnologue, ethnobotaniste, cinéaste animalier, scientifique biologiste, passionné(e) de la mer, leurs points communs ? Quelque part, comprendre la relation de l'Homme à son environnement, à autrui, sa façon de penser le monde et de le vivre. La Nature, quel que soit l'élément auquel on s'intéresse, peut devenir un moyen pertinent pour comprendre l'Homme parce que tout simplement « *la Nature est en Nous* » et nous sommes en Elle. Tout en elle parle à l'être et peut le faire parler. Pour l'en-quêté ci-dessus, la Nature, les plantes en particulier, sont ce par quoi le chercheur tente de comprendre l'Homme dans une démarche anthropologique. Si « l'altérité doit être considérée comme une notion relative et conjoncturelle : on n'est « Autre » que dans le regard de quelqu'un » (Kilani, 1992, 27), alors nous pouvons supposer que la compréhension de l'autre humain *via* la Nature permette en retour de comprendre comment, dans la société du chercheur, le rapport s'établit entre les êtres humains et cette Nature. Nous retrouvons ici ce qui fonde, entre autres, notre propre recherche. La Nature peut devenir un prétexte pour rencontrer l'autre, même si initialement l'intention est d'en partager des connaissances au travers d'un enseignement ou de conférences. La Nature comme média prend ici une connotation thérapeutique

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pour les en-quêtés car « l'autre, en miroir et en antithèse, nous invite à mieux nous connaître pour pouvoir mieux le reconnaître » (Rossi, 1995, 138). Nous développerons ce thème plus avant mais nous apportons ici une expérience personnelle : dans notre parcours professionnel, nous avons réalisé des films documentaires animaliers sous-marins pour valoriser un environnement, des formes de vie méconnues, une autre relation possible avec la vie sauvage. Notre intention était de partager avec le plus grand nombre, d'échanger des réflexions, d'apprendre à regarder autrement : « avant tout c'est une histoire de rencontres, une envie de partager la connaissance du milieu marin avec le public [8]». Une femme venue assister à une des conférences, nous a remerciée quelques semaines après, simplement parce que : « ça m'a fait réfléchir ». A travers cette Nature, de par les conférences et les outils de communication que nous employons, nous sommes en même temps « reliée » à l'autre, c'est-à-dire que l'échange crée le lien, le lien comme adhésion volontaire et création d'un sentiment d'union pour quelques heures. Non pas par rapport aux différentes problématiques soulevées par les films, car les avis peuvent diverger dans l'auditoire, mais parce qu'une conférence est avant tout un lieu de rencontre choisi par tous les participants. Et pour nous, c'est la possibilité de mieux comprendre l'autre dans sa relation à son environnement.
Nous soulignons ici un autre intérêt de l'image, en particulier du film, qui, au-delà de son rôle de « mémoire », de l'émotion qu'il peut offrir, permet aussi de s'interroger sur la façon dont la personne à filmé, son regard sur la Nature, son approche du milieu, la sensibilité de l'image. Un film porte une histoire, une information scientifique, mais raconte aussi celui qui le réalise. François Bell, cinéaste animalier précise ce travail qui opère entre l'observé, l'observateur et ce qui en résulte, alchimie de l'émotion et de l'image : « Je m'en imprègne [des lieux filmés]. Toutes ces sensations me transcendent, elles prennent corps dans mon esprit et provoquent l'émotion qui m'inspire l'image [9]». La Nature comme média pour rencontrer l'autre humain témoigne ici de ce qui en amont a nécessité de rencontre avec soi, tant dans l'engagement physique qu'émotionnel et psychique.

1.3.2. **La Nature pour renouer avec l'Humain**

M. SA.J. naufragé secouru par des dauphins, fait donc des conférences pour tout public où il parle des mammifères marins et de son expérience avec les dauphins. Et cette expérience, au travers de ce qu'elle a transformé en lui, lui permet aujourd'hui d'aller vers les autres et de témoigner. L'importance des mots qu'il emploie alors, n'est pas tant dans leur signification que dans l'intensité, dans la profondeur avec laquelle ils sont prononcés. Et c'est là que le sens même de

[8] Extrait d'un article de presse intitulé « La passion des vies sous-marines », Ouest-France, 15 août 2007, Pont-Croix.

[9] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 272

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'expérience prend sa valeur et sa résonance, parce qu'elle seule fait éprouver et transforme. Et c'est ce dont témoigne l'en-quêté :

> « *C'est la densité des émotions qui se dégage au travers des faits, des images, au travers de l'action qui s'est produite dans l'espace-temps où le mot n'est plus un mot mais le résultat du vécu dans son intensité même et au cœur même de l'action*. C'est pourquoi dans mes conférences, je voyais les gens pleurer ou à la limite de pleurer, l'atmosphère était particulière. Les gens me l'ont exprimé : « on ne sait pas ce qui s'est produit, mais à un moment donné on avait l'impression… Vous rayonnez une lumière… ». Et tu vois, tout ça, ça a fait gonfler mon ego, moi le miraculé. « Non, Jacques tu es toi-même » je me disais, et c'est ça ma petitesse aujourd'hui. Beaucoup de gens m'ont envoyé des mails, m'ont téléphoné et m'ont dit : « a*u travers de votre naufrage, de votre récit, de votre expérience, de votre vie, vous nous avez appris à aimer. A nous aimer et surtout à ne plus nous plaindre, à ne plus émettre ce qui nous empêche d'être heureux*. Par de simples mots. Vous nous avez emmené à l'endroit même du naufrage, avec les dauphins ». Des hommes me prenaient dans leur bras comme si j'étais leur fils : « merci, merci »».

L'amour pour la Nature, l'engouement pour une activité physique de pleine nature par exemple, peuvent conduire à vouloir partager ce que l'on y vit, ce qu'elles-mêmes transmettent. Il peut s'agir aussi d'une passion pour un animal sauvage en particulier dont on veut partager la connaissance et l'observation. Ce que la Nature permet de développer, c'est l'intérêt, une forme d'ouverture d'esprit, de curiosité. Ce qu'elle offre, ce sont des émotions, des sensations, des connaissances. Et la parole pour communiquer, la parole créatrice, unifiant l'expérience et l'élan vers l'autre, vient construire la relation d'altérité. A titre d'expérience personnelle, nous précisons que notre premier acte d'enseignement de la plongée sous-marine, à l'âge de dix sept ans (enseignement alors dispensé à des militaires d'une base aérienne), nous a « obligé » à sortir d'une forme de mutisme. Faire le choix d'une telle démarche, c'est aussi s'engager dans ce que nous pouvons décrire comme une première étape dans la réconciliation avec l'autre humain.

M. L.T. n'a pas vécu d'expérience aussi extrême que M. SA.J. qui était chef d'entreprise avant son naufrage. Après le drame puis la rencontre avec les dauphins, il a cessé son activité professionnelle et est entré dans une longue phase d'isolement. C'est seulement quelques années après qu'il est (re)tourné vers les autres, grandi d'une expérience particulière. M. LT., au contraire, vivait de façon plus isolée, et c'est au travers des activités comme la plongée - il plonge quasiment tous les weekends et toute l'année - qu'il a rencontré d'autres adeptes et s'est « ouvert » socialement :

> « *Si on sait l'apprécier elle nous rapproche aussi de l'homme ; l'homme, la nature, c'est indissociable donc elle nous rapproche de l'autre*. Même si moi, assez solitaire, je préfère être dans la Nature plutôt qu'avec les hommes. Mais la Nature me permet d'aller vers eux plus facilement,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> après. Elle te rend mieux, *plus perceptible aux autres*. Etre dans la Nature, ce n'est pas être en retrait, je ne pense pas, c'est au contraire aller se remplir de choses que l'on peut communiquer après. Elle m'apporte quelque chose que j'ai envie de partager. *En parler déjà. Trouver les mots pour dire à l'autre*. Ah, oui, *la Nature m'ouvre* ».

La Nature devient une forme de thérapie dans cette démarche de partage. Elle crée à nouveau le lien vers l'autre puisqu'en voulant communiquer ce que l'on vit ou ressent, ce que l'on connaît, on ne peut que réengager le lien avec l'autre. Lieu de refuge ou de fuite à un moment donné de l'existence, dès l'enfance ou après un traumatisme, la Nature devient médiatrice dans une relation humaine « déstructurée » qui nécessite pour l'équilibre personnel de l'individu une « reconstruction » :

> « Partager c'est important pour toi ? » « Pas avec n'importe qui, je tiens à mettre un bémol à mes propos. Il y a des gens qui sont complètement imperméables à mes propos, à ce que je suis en train de dire. *Partager, évidemment*. La Nature c'est pour qu'on la restitue aux autres, si moi je garde tout, alors je n'ai rien compris au sens de la Nature qui est là pour tout le monde. Il y a des gens qui sont un peu plus imperméables à ce qui les entoure, c'est peut-être à toi qui les reçoit mieux de le restituer », poursuit M. L.T.

Vouloir à tout prix partager ou transmettre ce que l'on vit n'est peut-être pas une démarche efficace, le « à tout prix » étant de trop. Entre militantisme et juste partage de ses idées, l'en-quêté peut ne pas trouver d'écho à ce qui l'anime en dehors d'un environnement social déjà prêt à l'entendre et à entendre, ce qu'avait souligné la navigatrice, Mme Q.A. Plusieurs don-neurs d'informations parlent d'une « mission » qu'ils se sentent d'accomplir. Bien que ce terme puisse être mal perçu par ceux qui y verraient une quelconque expression religieuse ou mystique, il reflète une motivation profonde, un engagement personnel fort et qui prend souvent racine dans l'enfance. Combien ne se sont pas dit : « c'est ce que je voulais faire quand j'étais petit(e) », alors parfois le chemin est direct, parfois, c'est dans l'extra-professionnel ou après bien des détours et des chemins de traverse, que l'individu se retrouve un jour à vivre effectivement ce qui l'animait dans l'enfance :

> « Soigner et protéger les animaux ou les hommes, oui, *c'était mon désir d'enfant*. Il m'a fallu bien des années pour construire, sans en avoir toujours bien conscience d'ailleurs ce qui aujourd'hui répond à ces deux engagements. Les choses s'affinent. Des rencontres avec la Nature, des formations…Et au final, c'est comme un puzzle… *sa vie en puzzle*. On a les morceaux, et puis un jour, comme un déclic, le fameux *Euréka* ! On découvre que les pièces peuvent s'emboîter. Et là tout s'accélère, tout prend sens. Et ça, c'est génial à vivre ! », explique Mme L.L.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous avons fait ce détour par cette notion de « chemin de vie » parce qu'il est nous est difficile de parler de l'engagement des en-quêtés vers et pour la Nature, comme d'ouverture à l'autre, sans connaître un tant soi peu ce qui les anime profondément. Les en-quêtés ont leurs centres d'intérêts, voire des passions, et surtout une relation forte avec la Nature. Sans avoir à se sentir non plus remplis d'une mission, les en-quêtés aiment à partager par différentes voies ce qu'ils vivent : interview et rencontre avec le public après une expédition, conférences, réalisation de films, écriture, simples échanges dans le quotidien. Par ses actions, par son engagement, au travers de ce qu'il témoigne, de ce qu'il partage, l'en-quêté est à la fois responsable de lui-même et des autres.
La Nature concilie ou réconcilie sans doute l'Homme avec ses propres fractures de vies et ses problématiques. La Nature vécue comme une thérapie, c'est aussi tout simplement aller vers la Nature pour vaincre ses propres peurs, celles liées au monde sauvage, de la bête féroce au insectes grouillant, des forêts sombres à la nuit noire angoissante. Puis, lorsque l'on a soi-même dépassé ses peurs, quand on pense que la destruction de la Nature est liée aux peurs de l'homme, alors, comme si on prenait son bâton de pèlerin, on veut partager ses propres expériences et permettre à l'autre d'appréhender la Nature autrement, non plus comme un ennemi mais comme un lieu de vie où s'expriment le sauvage et le beau. Pour cet en-quêté réalisateur de documentaires animaliers, la démarche est claire :

> « En même temps que j'essaie de faire *des thérapies pour tout le monde*, je m'en fais aussi pour moi à ce niveau là, c'est-à-dire *qu'à chaque fois que je connais une espèce nouvelle, et bien la peur que j'avais avant je ne l'ai plus* ». « Et en fait, tout ce que je passe en esprit dans mes films c'est ça. C'est de *faire aimer des animaux que les gens n'aiment pas* ».

1.3.3. **La Nature vécue en partage avec ceux qui sont proches d'Elle**

Les en-quêtés qui « fuient » les êtres humains ou recherchent le « repos social » en se réfugiant dans la Nature, acceptent la présence de ceux-ci, à la condition qu'ils aiment la Nature et soient en harmonie avec elle, qu'il n'y ait pas dans leur façon de vivre de dissonance, la résonance ou l'écho de ce qui avait motivé le départ. Ainsi, ces peuples qui vivent encore en harmonie avec la Nature s'intègrent pleinement dans leurs représentations et attentes, et l'en-quêté, dans sa quête de Nature, accepte la présence de cet autre qui ne lui renvoie pas d'image négative de l'Homme abîmant ou détruisant la Nature :

> « Là où je me sens le mieux c'est où il y a le plus de nature vierge et le moins de monde possible. Ou alors *des gens qui sont vraiment en harmonie avec cette nature, qui la respectent, qui ne dénotent pas dans le décor* » précise M. P.S.

Nous pouvons trouver ici deux démarches complémentaires : l'envie d'une part de partager ce que l'on ressent dans la Nature avec des personnes qui vivent des

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

émotions semblables ou proches des siennes, et d'autre part l'envie de partager leur mode de vie pour se rapprocher d'elle. L'autre est alors, à la fois un compagnon de partage et un médiateur dans la quête de Nature :

> « Je recherche un bien-être, *un partage sans doute aussi avec ces gens là au travers de leur nature, et un partage de leur nature au travers d'eux également*. Mais avec l'évolution de ce qu'on appelle aujourd'hui la mondialisation et qui existe depuis longtemps, il y a *une perte d'authenticité*, sans parler d'identité, *de vrais valeurs et de vrais relations de ces populations avec leur propre environnement*. Donc parfois, si on va chercher effectivement *ces gens là comme trait d'union avec leur propre nature*, on peut être déçu. Je l'ai vécu surtout avec les plus jeunes. Chez les plus anciens encore, on arrive à retrouver cela ». M. P.S. fait référence aux Inuit.

Pour ces peuples rencontrés par les en-quêtés, la Nature fait partie intégrante d'un vaste ensemble d'interactions où l'être humain n'est qu'un élément de cet ensemble, de ce « Tout », un acteur parmi toutes les espèces vivantes. La dualité culture/nature présente dans les sociétés modernes ne se perçoit pas dans la représentation des en-quêtés. C'est pourquoi ils trouvent en Nature et au contact de ceux qui vivent avec elle, les références à leurs propres conceptions du monde et des relations de l'Homme à son environnement. Mais bien souvent, le partage ne peut s'accomplir au sein de sa propre culture parce qu'elle ne se prête pas à sa conception de la vie, à ses attentes. La difficulté à communiquer sur sa propre sensibilité est bien présente, surtout lorsqu'elle ne correspond aux « normes » émotionnelles et affectives attendues :

> « Je sais très bien que je ne peux pas parler de ce que je ressens ou pense de la nature avec n'importe qui. Il y a des gens qui ne comprennent pas ta façon de voir ou de ressentir les choses. Des fois, il vaut mieux se taire… probablement que je ne comprends pas ou n'accepte pas certaines choses chez les autres » confie M. T.A.

Les peuples « traditionnels » représentent souvent ce à quoi aspirent les donneurs d'information, du moins ils se retrouvent dans cette conception de la Nature comme mère nourricière, avec tout ce que cela sous-entend et implique en termes de respect et de pratiques. Ils ont ici un écho de ce qu'ils ressentent au fond d'eux, de ce qui résonne en eux, malgré un poids éducatif et normatif. Ils cherchent à partager leurs propres représentations du monde, ou du moins souhaitent trouver chez l'autre ce qui leur correspond. Dans ce même état d'esprit, Vanier précise à propos du comportement de prédation : « ça découle d'une démarche d'un homme qui vit vraiment dans la nature et la respecte profondément, ne prélève que ce dont il a besoin et sacrifie sans faire souffrir » [10].

[10] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 291

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Il avait dû lui-même tuer un phoque pour se nourrir et nourrir ses chiens, mais c'est un acte qu'il a accompli dans le respect du vivant, dans un contexte qui lui offrait cette possibilité. Une culture avec ses modes de vie et représentations ne peut satisfaire ou correspondre à la totalité de ses membres. Certains vont trouver dans d'autres cultures un équivalent à leur façon de penser et aspirations à vivre. L'attrait pour des cultures différentes, souvent dénoncé comme recherche d'exotisme, devient pourtant incontournable et essentiel afin de s'affirmer soi-même dans ses propres représentations. Dans la même idée que Vanier, Mme L.L. apporte cette précision à propos de l'alimentation et du rapport au vivant, thème développé précédemment :

> « J'ai découvert, de par des lectures et rencontres, des personnes qui vivent la nature comme je l'aime… le respect profond de l'animal et le fait de le remercier avant de le sacrifier pour manger par exemple… je suis végétarienne pour des raisons d'éthique, parce que je ne supporte pas la souffrance, les conditions d'élevage, enfin tout ça (…) C'est un état d'esprit avant tout ».

Nous trouvons dans ces propos ce qu'évoque Terrasson : « Réflexion canaque : « Nous ne possédons pas la terre, c'est la terre qui nous possède ». Ce passage imagé d'une forme à l'autre maintient le lien d'identité avec la nature et assure le sentiment de familiarité, de parenté et de solidarité. Chez les anciens Inuit on traitait les animaux comme des parents. Il fallait leur expliquer pourquoi on les tuait. (…) Frontière ouverte, passage aisé et bénéfique dans certains peuples qui collaborent avec la Nature. Mais pour d'autres qui n'ont pas fait le même choix, attention aux loups-garous, aux monstres et autres bêtes du Gévaudan. La projection des sociétés en métaphores animales nous révèle la direction de leur sensibilité : pro ou anti-nature » (1993, 75).
Le partage permet aux en-quêtés d'apporter du sens à ce qu'ils vivent parce que justement, ils ne sont pas seuls à le vivre. La présence de l'autre permet de se resituer humain dans des situations parfois extrêmes, comme pour ne pas perdre le lien avec sa propre identité. L'autre devient, dans le plaisir même du partage, le miroir de sa propre condition. Mme. R.A. sait que son ressenti, sa quête, ses émotions, d'autres la vivent aussi dans des expéditions au large. Comme une évidence, la parole n'a pas lieu d'être, l'échange se situe à un autre niveau, par le regard qui intensifie et signe ce qui est en soi, ses valeurs profondes :

> « Il n'est même pas nécessaire d'échanger avec quelqu'un qui vit la Nature comme vous, pas besoin de mots, c'est *du vécu dans l'instant… il suffit d'échanger un regard et on a compris*… un peu comme *quelque chose d'universel* mais en même temps peu vécu et partagé. Il y a peut-être des gens que cela n'intéresse pas. Pour moi, c'est essentiel ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

1.3.4. **La Nature apaisante, lieu refuge et de méditation**

> « Pour moi, la Nature c'est le milieu maritime et son extension terrestre. Pour moi la nature dont j'ai besoin au quotidien c'est ça : c'est l'eau, la côte, le littoral pas abîmé, les plaines… *Quand je me retrouve dans des zones trop industrialisées ou trop urbanisées, je me sens vraiment un peu en décalage, je ne me sens pas intégré. J'aime bien… ça va paraître un peu bizarre, toucher les arbres par exemple. Avoir un échange, une osmose avec*. C'est pour ça que j'ai besoin de coins très calmes. J'ai un endroit comme ça à Plougastel : il y a de grands arbres, de grands rochers, et puis la mer, un ruisseau qui coule… *une espèce de magie. Il y a des moments où moi je ne suis pas bien et j'ai besoin de retrouver des endroits comme ça pour essayer de me détendre d'une part et pour essayer de questionner*. Soit ça me rassure, ça me détend, soit je sens des choses pas bien qui sont peut-être liées à mon état de mal être du moment », confie M. H.S.

La notion de « magie » d'un lieu, exprimée par l'en-quêté, sous-tend l'idée d'une action, ou plutôt d'un effet de la Nature sur l'être humain, sorte de force de séduction, d'émerveillement parce qu'elle agit directement sur le psychisme : l'en-quêté trouve refuge dans la Nature quand « il ne va pas bien », pour se détendre ou être rassuré. La magie, dans les sociétés traditionnelles, est entre autres cette « croyance irrationnelle en des rapports de « sympathie » existant dans la nature » (Morfaux, 1980, 202). La Nature semble jouer un rôle déterminant dans l'évolution de l'état émotionnel, et M. H.S fait appel à elle pour « aller mieux », sans qu'une explication précise puisse être donnée sur le comment de la transformation, ce qui opère via « l'osmose ». Mais ce qui importe c'est le moment de la rencontre avec la Nature, et le résultat attendu. Ce qui paraît « beau » pour l'en-quêté, ce qui le ravit, l'émotion que suscite un lieu, l'harmonie qui s'en dégage, suffit peut-être à remplir ou à combler l'individu d'un sentiment de contentement, être bienheureux simplement. Mais l'en-quêté précise aussi qu'il vient pour « questionner » la Nature, il vient rechercher une réponse à un « quelque chose » de particulier qu'il ressent, sentiment désagréable, forme de mal-être dont il ne sait pas s'il est de son fait ou bien s'il est extérieur à lui : « il y a quelque part ailleurs quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui est dans l'air » et que l'en-quêté reçoit ou perçoit par sa sensibilité. De cette situation, nous en reparlerons dans le chapitre consacré aux phénomènes « psi »[11].

Si l'aventure humaine est quelque part un retour sur soi, une quête personnelle, la Nature, de par son essence, apporte d'emblée des réponses à des besoins par ce qu'elle est, ce qu'« instinctivement » ou spontanément, ou le plus naturellement possible, elle éveille en l'individu comme sentiment, comme réflexion, ce qu'elle offre à l'esprit et qui permet de prendre le large, comme une « bouffée d'air frais » :

[11] Les phénomènes « psi » sont les phénomènes paranormaux.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « La Mer, c'est regarder loin, au-delà, au-delà de l'horizon, au-dessus. Un peu comme *une élévation de l'esprit* » souligne M. P.S.

Le besoin de se ressourcer est aussi ce qui pousse à revenir vers la Nature. Et se « ressourcer » traduit ce retour à la source, le lieu où l'on s'abreuve. Comme si l'être humain avait perdu une part de son essence même, parfois tout simplement de l'énergie. La Nature vient alors le nourrir en retour. Les don-neurs d'informations vont vers elle et ils y puisent à nouveau ce qui leur manque, ce qui en eux a pu s'épuiser. Mme C.C. témoigne :

> « *Si j'avais un dernier refuge, ce serait celui-là, celui de la Nature*. Si j'ai besoin de *me ressourcer* c'est dans ces endroits que j'aime, c'est évident. J'irais plus volontiers dans la Nature que vers une personne. *C'est des énergies qu'on retrouve, des énergies qui reviennent*. Dans un premier temps c'est *un apaisement*, c'est surtout ça en fait. Ca calme les choses au fond de toi, *ça donne le temps de la réflexion*. La Nature, même si elle bouge beaucoup, paradoxalement est assez statique, ça te calme, ça te pose, ça te permet de *prendre du recul*, et de retrouver de l'énergie. C'est une énergie qui t'est donnée, on sent qu'il y a beaucoup de force dans la Nature, et cette force tu peux la prendre aussi pour toi ».

Le retour à la Nature est comme un appel, un besoin de repos, cette Nature « refuge » parce qu'elle éloigne des brouhahas du quotidien... , même s'il est aussi possible de trouver son propre refuge chez soi, dans un espace-temps que l'on se crée, chacun à sa façon, en accord avec ce qui ressource (création en tout genre, méditation, etc).
Mais être en Nature n'est pas synonyme de complet repos, car cela n'exclut pas un travail sur soi, un retour sur soi : « La Nature sauvage me découvrait une autre réalité. Si un milieu urbain et socialisé présentait des échappatoires, mille manières subtiles de ne pas trop réfléchir, d'ignorer nos racines animales et terrestres, d'éviter un vrai retour sur nous-mêmes, pris dans un tourbillon qui cache notre angoisse mais écarte de nous la vraie joie, le bois est un miroir, terrible et fidèle, devant lequel nous ne pouvons fuir » (Ink, 1994, 336). Si la forêt ou le bois sacré est centre de vie, comme une sorte de matrice, symbole maternel (Durand, 1992), elle est aussi « la source de la régénérescence, réservoir de vie et de connaissances mystérieuses » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 135), ce qui, par effet « miroir » vient dévoiler l'intérieur de soi, ses attentes, ses espérances, ses désirs, ses besoins de changement. Cet espace-temps que procure la Nature permet ainsi une autre recherche, une autre quête, personnelle, celle qui interroge au plus profond de soi, celle qui ébranle parfois les raisons de vivre : le sens même de l'existence. Et comme le précise M. P.S., ethnologue et journaliste, le sens de la « vraie vie », qu'il différencie de la vie qu'il a pu mener à certaines périodes (précisons qu'il a enseigné trente années à l'Eduction Nationale avant de quitter cet emploi) :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « C'est *une valeur refuge* la nature, mais *ce lieu de méditation*, depuis quelques années s'est complètement bouleversé avec les problèmes de pollution, etc. J'ai une représentation et un mal-être face à tout ça. Q*uête de sens*… d'abord quête de bien-être, oui *de sens de ce qu'est la vie originelle, de ce que sont les valeurs fondamentales de notre situation d'être humain ou d'animal dans un milieu qui est cette nature… de sens de la vraie vie* ».

Certains choisiront de vivre la Nature en vivant à son rythme et avec ses exigences, parfois difficiles. Il est des voyages qui « posent » l'homme ou la femme dans un lieu particulier, où ils sentent qu'ils ont là quelque chose à vivre. Cette façon de faire avec et de se plier à la Nature, est une forme de souplesse, d'acceptation ou plutôt de conciliation qui fait éviter les enfermements de la pensée dans des zones d'ombre, le repli sur soi mal vécu. C'est ce que confie l'auteur - Ink a quitté la vie parisienne pour les contrées sauvages du Nord Canada : « Le bois me ramène toujours, directement et parfois sèchement, aux conditions matérielles de mon existence, fendre du bois pour les prochains froids, chasser et pêcher pour me nourrir, apprendre à vivre avec le gel, la canicule, les mouches. Il n'y a plus de zones grises, intermédiaires, où nos pensées tergiversent » (Ink, 1994, 332).

1.3.5. **Aller vers la Nature n'est pas synonyme d'aventure mais une épreuve face à soi-même, l'aventure de soi**

Toute la complexité et l'ambiguïté de la relation de l'Homme à la Nature apparaît particulièrement dans les aventures où la technologie semble, d'un prime abord, être devenue la raison même du départ vers un exploit garanti avec une prise de risques minimale. La relation se conjugue alors entre maîtrise, défi. Et pour Mme C.C., c'est chez certaines personnes l'expression de la maîtrise même de la Nature, par la croyance en la supériorité de l'être humain :

> « Il avait là un rapport à la nature qui ne me plaisait pas trop (elle fait référence à une personne rencontrée sur un tournage). Il y a avait *une supériorité sur la nature*, il y beaucoup chez les aventuriers ce « *je vais conquérir la nature* » ».

Mais l'individu souple et ouvert d'esprit, apprend aussi dans les moments d'affrontement avec l'élément, que se plier aux conditions de la Nature c'est transformer la relation, accepter de suivre et de faire avec, pour ne plus être contre dans un combat alors souvent inutile : « J'ai vraiment vu la mort de près, il y avait des creux hallucinants… j'ai vomi pendant quatre jours… la mer m'a vraiment fait payer mon arrogance. Je subissais ses colères… Je crois que personne ne peut dompter la mer, simplement, je me suis harmonisé avec elle. Je

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ne voulais pas être un galérien mais bien quelqu'un qui vogue sur les flots, j'ai réussi [12]».
Pour M. P.S., ethnologue et journaliste, comme pour Mme QA, navigatrice professionnelle, Nature et aventure n'ont pas de corrélation directe. Leur quête de Nature est ailleurs, dans une rencontre avec l'élément qui leur offre d'emblée des émotions. Pour eux, si aventure il y a, elle se situe aussi dans l'imprévisibilité des évènements, dans une part de risques, dans un voyage sans réel but avéré au départ, si ce n'est le prétexte affiché. Mais le dessein se profile au fur et à mesure, dans l'épreuve, dans la rencontre avec la Nature et avec eux-mêmes. Elle se différencie ainsi de l'exploit, en particulier celui médiatique :

> « Quand j'ai fait des traversées chez les Inuit je n'avais quasiment rien, pas de compas, pas de radio, le moins possible d'assistance. Je ne sais pas si ceux qui sont outillés à la pointe de la technologie vont vers la nature, non, vers l'aventure et c'est complètement différent. C'est *une sorte d'aventure entre guillemets, en nature.* J'ai toujours trouvé ça dommage, je trouvais que ça n'avait pas grand intérêt, si tu veux. Pour moi ce n'était pas une grande aventure de voir des gens ramener des reportages comme… je ne sais plus lequel des P. qui allait taquiner la banquise avec une planche à voile, avec une super-assistance, et la combinaison étanche, il y avait tout. Quand tu vois les Nenets qui se déplacent avec leurs rennes et leurs tentes par -40 -50 degrés pour nomadiser, c'est beaucoup plus méritant que ce que font la plupart des gens maintenant. *Pas besoin d'instruments, ils se déplacent avec leur sens, les étoiles*, etc. ».

La représentation de la Nature déploie celle de l'aventure. Quand Nature est synonyme de « contact direct avec », de « sens », une aventure instrumentalisée *via* une technologie de pointe ne peut trouver d'écho, à moins que ne soit vécue dans son for intérieur une autre aventure, celle de sa propre quête, comme nous en avons parlé précédemment. Ces dernières années ont cependant vu apparaître un grand intérêt pour une autre aventure extrême, celle du corps à corps avec l'élément, de l'aventure solidaire lorsqu'un groupe se coordonne pour déjouer les pièges de la nature ou pour défier un autre groupe. Dans cette aventure télévisée ou « showisée », l'homme ou la femme se rapproche du Robinson Crusoé. A propos de ces « nouveaux aventuriers », Le Breton précise : « Les sociétés occidentales ont vu leur espace entièrement recouvert par la technique (aménagement du territoire, urbanisation, déboisement, etc.). Le milieu naturel est largement refoulé par le milieu technique. Mais à l'évidence, la sécurité ainsi gagnée attise plutôt l'appel des forêts. Le goût pour les expériences associées à la « survie » se nourrit d'une volonté de corps à corps avec la nature où les seules ressources personnelles sont en jeu » (2000, 40). Mais en même temps, un tel exploit, une telle aventure, ne serait peut-être pas vécue s'il n'y avait la garantie du regard de l'autre, des autres, d'où une profonde interrogation sur la réelle motivation des aventuriers participants : « Sans la parole ou les images de

[12] Cité in « Passions du risque », Le Breton, Paris, Métaillé, 2000, p.4

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

restitution, sans l'appel aux médias, aucune entreprise ne semble aujourd'hui avoir de sens » (2000, 42). De sens pour qui ? De quel sens s'agit-il ? Pour celui qui mène l'aventure ou pour tous les autres, spectateurs d'un exploit à venir ? A ce sujet, Mme R.A. répond promptement :

> « Les seules histoires dont il (Le Breton) doit avoir connaissance sont celles qui lui ont été rapporté par les médias. Il y a des tas de gens qui ont fait des tas de trucs, et qui continuent à faire des tas de trucs et dont on ne parle jamais ! Je peux lui présenter des tas de copains qui ont traversé l'Atlantique à l'aviron et qui sont *les héros de leur petit village* mais ça s'est arrêté là. Et on a l'impression que ceux dont on entend parler (sa parole est emportée) sont les aventuriers d'aujourd'hui. Pour moi, *le voyageur d'aujourd'hui est probablement celui dont on parle le moins* ».

Les moyens techniques et financiers qui permettent l'aventure sont quelque part la mise en exergue des outils technologiques du moment, mais loin d'être un passage obligé, ils ressemblent davantage, pour Mme. R.A., à l'expression d'une œuvre collective, à l'engagement de plusieurs hommes et femmes qui, à défaut de pouvoir voyager eux-mêmes, vont participer indirectement à l'aventure et la vivre par procuration, au travers de celui ou celle qui prend le large :

> « On vit avec notre époque, et l'aventure a une définition différente aujourd'hui. Le GPS ne va pas nous aider à avancer ni à souffler dans les voiles… Le mécénat n'existe plus, il faut trouver le juste équilibre avec l'intégrité du voyageur (…) Parce que les peines sont aussi grandes que les joies, parce que c'est quand même assez motivant de monter un projet à plusieurs et de voir *qu'avec des moyens qui restent quand même relativement simples, on peut encore faire de belles choses*. Et que quand on en parle autour de soi, il y a quand même *une certaine magie* ».

Un désir authentique de vivre la Nature n'a besoin ni des autres, ni de matériel sophistiqué, parce que la Nature peut offrir bien plus qu'une aventure. Parce qu'elle est tout simplement une découverte que l'on peut qualifier d'infini, l'être humain peut se sentir très proche d'elle. Et si l'aventure est synonyme de quête de solitude, d'exploration de soi, alors elle ne peut souffrir de s'encombrer des outils technologiques les plus pointus. Mais entre escalader un sommet à mains nues, traverser l'Atlantique à la rame ou participer à un record de vitesse à la voile, les motifs de l'aventure prennent la coloration des motivations de l'aventurier, de ses véritables enjeux et « en je ». Toute aventure a son histoire, son relief, son succès. Intimiste, discrète, ou reconnue et médiatisée, finalement, les aventuriers gardent probablement au fond d'eux le secret d'une histoire toujours un peu hors-norme. Mais dans le fond, c'est peut-être simplement l'aventure de la vie.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour Le Breton : « Quand les limites données naturellement par le système de sens et de valeurs qui structure le champ social perdent leur légitimité, on doit s'attendre à voir se multiplier les explorations de l'« extrême » : quête de performance, d'exploits, de vitesse, d'immédiateté, de frontalité, une surenchère dans le risque, une poussée à leur terme de toutes les ressources physiques » (2000, 47). Sans chercher à développer le thème des explorations de l'extrême étudié par Le Breton, nous nous permettons d'apporter ici un éclairage complémentaire par l'intermédiaire de Mme R.A. :

> « Oui d'un certain côté, c'est vrai dans certains sports. Plus on est jeune et plus on va dans le risque. On n'a pas à 18 ans ce concept de la mort, pour moi, il est venu à la naissance de ma fille. La prise de risques est maximale quand on a ces âges là. On surenchérit dans le risque à un certain âge. Mais *mon voyage n'a jamais été une prise de risques*. Tout a été étudié. *La vie en elle-même est un risque*. Je ne suis pas un trompe la mort, je ne suis pas une mère courage. *C'est quoi le risque ? Si c'est vivre, oui*. Je suis quelqu'un de plutôt prudent par habitude ».

La notion de « prise de risques » est une affaire de perception et de représentation, une affaire d'expérience de terrain, une affaire personnelle. Quelqu'un qui a la maîtrise d'une pratique n'aura pas l'impression de vivre quelque chose d'extrême, alors qu'un non initié, pourrait « se faire un monde » de ce qu'il voit et qualifier d'extrême ce qui pour lui semble d'emblée insurmontable, irréalisable, ou de pure folie. Une vision globale apporte des éléments de réflexion, mais l'individualisation de la compréhension d'un engagement ou d'un acte relève d'un long travail d'exploration, avec empathie peut-être, et dont les conclusions sont une vérité et non la vérité. Mme Q.A. montre à quel point l'acceptation du « au cas par cas » reste incontournable, même si l'on peut parler, à l'instar de Boulier (1997), de « singularités plurielles ». Qui finalement se connaît mieux que soi-même ? Et se connaît-on finalement si bien que cela ? Nous verrons, au fil de la recherche, que les en-quêtés, au travers de la Nature, en compagnie de la Nature, répondent à ces interrogations.
Nous pouvons aussi poser la question de savoir si ces explorateurs de l'extrême iraient jusqu'à ces limites s'il n'y avait pas le regard des autres, la pression sociale exercée et amplifiée par la présence des médias. La question étant : est-ce que seul(e), je serais allé(e) aussi loin ? Ou bien, pour un aventurier qui lance un défi pour raison « humanitaire » – récolter des fonds pour une association par exemple -, où puise-t-il sa réelle motivation ? Quel est le profond moteur qui va permettre d'atteindre presque ses limites physiques et mentales ? Est-ce ce qui est mis en avant, une cause à défendre, la fuite d'une situation, le besoin de se rencontrer soi-même dans l'épreuve ? Peut-être un peu de tout ceci, comme l'évoque M.P.S. :

> « Ce qui avait motivé et mis en route tout ça, c'était *mon engagement pour la mucoviscidose*. Je trouvais toujours dommage qu'une aventure

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ne soit pas le support d'une cause, quelle soit scientifique, humanitaire quand elle est médiatisée. Sinon, je trouve que cela ne sert pas à grand chose ».
« Ca ne sert pas à celui qui la vit ? » « Si, si, mais étant médiatisée, elle devrait avoir d'autres fins. C'est bien quand ça peut servir autrement. Oui, j'avais *un profond besoin de me sentir utile*. Comme je n'étais pas médecin, je ne pouvais rien faire pour la recherche. Mais l'engagement c'était pour ma jeune sœur malade ».

M. G.E., père de famille, est un plongeur loisir passionné. Aujourd'hui atteint d'une maladie grave, il pratique encore la plongée sous-marine parce que « c'est primordial », parce que « le jour où je m'arrêterai de plonger je pense que je serai mort ». La plongée, la mer, c'est pour lui le fil qui le tient à la vie, qui lui donne cette force de se battre encore. Sa relation à la mer, ce qu'il vit en plongée, il en parle ainsi :

« Dans mes plongées profondes, je sais qu'il y avait *une part de risque* parce qu'à quatre vingt mètres de fond, en plongeant à l'air… on ne peut pas avoir la main sur tous les paramètres. Ni sur le milieu, ni sur soi-même, surtout quand on flirte avec ce qu'on appelle la narcose des profondeurs. Mais quelque part ce n'était pas pour moi repousser des limites, comme un exploit. Je crois que c'était plus *une découverte de mes propres possibilités* à supporter la pression. Savoir comment on se comporte passée une certaine profondeur, *une connaissance de soi en quelque sorte*. Mais je sais aussi que quelque part, *j'interrogeais là ma propre confiance en la vie*. Sans penser que je pouvais aussi ne pas remonter, je descendais et descendais… ».

Nous verrons dans un prochain chapitre, l'importance que peut prendre la rencontre avec la Nature dans une phase initiatique, celle qui pousse à une transformation de soi, qui répond à la quête de soi, à la compréhension de qui l'on est, dans toutes ses facettes. L'aventure des en-quêtés, même si ce terme d'« aventure » ne leur convient pas nécessairement, exprime un peu de cette mort symbolique pour une renaissance, mourir et renaître à soi, grandir, tout simplement, telle une initiation : « Initier, c'est d'une certaine façon faire mourir, provoquer la mort. Mais la mort est considérée comme une sortie, le franchissement d'une porte donnant accès à un ailleurs. A la sortie succède une entrée. Initier, c'est introduire » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 521). Introduire les éléments du changement, l'énergie du changement, pour féconder et réaliser cet autre soi, en devenir.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

1.4. **La Nature pour « booster » ses sens**

Alors que la Nature peut représenter une fuite par rapport aux pressions tant physiques que mentales vécues dans le quotidien, aller vers la Nature est aussi la recherche d'excitation des sens sous différentes formes : dans l'observation de spectacles naturels, dans une activité physique de pleine nature, dans l'observation de la vie sauvage. La Nature devient alors un lieu pour se ressourcer et se nourrir de sens, comme si l'absence de Nature en avait engendré un assèchement. En fonction des expériences, des besoins, des seuils d'excitabilité et « traits de personnalité » (Zuckerman[13]), la quête de Nature sera alors multiforme. Elle permettra entre autres, dans des milieux naturels changeant, présentant une part de risque et nécessitant le recours à la gestion de matériel, d'expérimenter ses propres capacités d'adaptation. Dans un environnement où l'homme ou la femme ne peut tricher, il n'y a pas de jeu social possible, pas de rôle à jouer, et ce, tout particulièrement dans des pratiques où l'être humain est seul, sans le regard de l'autre. On redevient « nature », entier, sans concession, avec le simple défi d'être bien, de se retrouver soi. Ainsi, pour M. L.T. :

> « Quand on est sous l'eau, on est quand même loin de tout… Est-ce que ça permet de *mieux se retrouver soi-même aussi*… être en face de soi-même. Tu as des émotions qui sont particulières, qui sont amplifiées, des inquiétudes quelquefois, tu es dans un milieu inhospitalier avec des impératifs de matériel, *ton propre stress qu'il faut savoir gérer*, etc, ce n'est pas simple non plus. Là, forcément, tu as un regard sur toi-même… qui ne trompe pas. *Tu ne triches pas quand tu es dans l'eau*, tu peux être très bien et très rapidement la tendance peut s'inverser. Ce qui fait que des fois on n'a pas envie de remonter… » (il rit alors d'un rire un peu gêné).

L'accès à la Nature extrême est elle la récompense d'efforts surhumains où sa propre vie est risquée. Si une technologie de pointe permet aujourd'hui de vivre des aventures extrêmes tout en assurant en permanence la sécurité de l'individu, faire appel à de tels outils n'est pas nécessairement l'option prise par l'aventurier. Quand Mme R.A. évoquait le choix d'une embarcation légère, elle le justifiait par le fait que « dans ce genre de voyages on ne peut pas s'encombrer d'inutile », l'important étant pour elle de « se déshabiller » au fur et à mesure pour finalement se retrouver elle-même dans un voyage, dans son « cocon ». Affronter la Nature, se confronter à soi-même, c'est aussi ce que M. P.S., au-delà des propos sur la beauté de la Nature, confia : « j'avais l'impression de vivre vraiment dans la dureté de l'expédition ». La Nature devient alors un alibi :

> « Ce qui ressort des voyages, de ce genre de périples, de contact avec la nature, quand on en parle ou ce qu'en perçoivent les gens, c'est ce qu'il y a de plus beau, ce qui fait rêver. Nous ce qu'on en retient, c'est

[13] Thème développé dans « La vie sensorielle – La clinique à l'épreuve des sens » , André et *al.*, Paris, P.U.F., 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> la beauté. Mais quand tu es par moins quarante en train de te peler et que tu ne sais pas si tu vas pouvoir monter ta tente, ou si tu ne vas pas y passer à la limite, comment les conditions vont évoluer, ce n'est pas toujours facile… Il y a *des moments où tu souffres,* mais avec le temps ça s'estompe, donc ça laisse la place à tout ce que la nature a pu t'apporter à ce moment là ».
>
> « Certains ont *une course effrénée au défi*, de plus en plus fort, ils sont *à la limite du casse-pipe*. Là, il y a autre chose que de vouloir sortir de la routine, il y a aussi *un défi par rapport à soi-même et à la vie*. *Friser la mort, être dans des conditions extrêmes, c'est un plaisir, c'est une jouissance, et là ça relève d'autre chose* ».

Ce point de vu soulevé par l'en-quêté rejoint la notion d'« ordalie » développée par Le Breton (2000), la prise de risque extrême aux limites de la vie, la recherche d'un paroxysme des sens, permise en particulier dans la Nature : « S'élargir aux limites de la nature pour que la chair du monde et celle du corps ne souffrent d'aucune séparation, mais en même temps rester soi-même » (2000, 42).
Aujourd'hui, la recherche de sensations est définie par ce besoin d'expériences nouvelles, par la volonté de s'engager dans des activités où le risque est présent. L'individu recherche des expériences sensorielles ou intellectuelles, au travers du danger et de l'aventure, prenant ainsi des risques. Ce comportement traduirait en partie une « susceptibilité à l'ennui, témoignant d'une intolérance à la monotonie, aux activités routinières et répétitives, menant à la recherche de sensations inhabituelles » (André et *al.* 2002, 89). Cette notion de risque, qui n'est pas synonyme ou l'apanage d'aventure ou de sport extrême, correspond a un besoin de vivre, de sentir la vie au travers de tous ses sens, dans l'effort physique comme dans l'effort mental, ce que le quotidien ne permet pas ou peu souvent d'exprimer et d'explorer :

> « Je crois qu'il y a *cette envie d'aventure, d'être un peu perdu, d'être un peu en danger quelque part, il y a un minimum de risque*. Ca fait du bien, c'est pas jouer avec ta vie, t'as l'impression de… il y a des individus qui ont besoin de *cette part d'aventure, même sans aller très loin, et elle va être plus forte en degré, en nature, selon ce que tu as déjà fait, ce que tu t'imposes comme seuil d'émotions ou d'adrénaline* ».

Pour Le Breton, « le risque de mort, en apparence ici anonyme et inéluctable, est vécu par de nombreux acteurs comme une manière ultime de tester le goût de vivre, de l'accroître ou de se démettre, de ressaisir enfin le fil d'une existence secrètement menacée par le vide ou la banalité » (2000, 163). Dans un même esprit, Mme L.L., partie le sac au dos dans des contrées sauvages à la rencontre des grands mammifères, précise :

> « Quand je suis dans la nature, je ressens plein de choses que je ne vis pas dans le quotidien. C'est un mélange de sensations, d'odeurs, de rencontres avec la vie sauvage. On retrouve presque *du sens à la vie*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

quand on est dehors dans la nature. C'est comme si un lien était rompu dans nos vies urbaines et puis là, le lien est renoué… ».

1.5. La Nature source de sensations et d'émotions vers la plénitude, vers la communication avec l'élément (ou les éléments)

1.5.1. Source de bien-être, voire lieu « refuge »

L'emploi du mot « source » est à appréhender dans la large et pleine dimension du lieu d'émergence. Nous avons entrevu précédemment tout ce que la Nature renvoie comme représentations, émotions, besoins parfois vitaux. La source traduit l'origine de la vie et de l'énergie, en particulier par le symbolisme et la réalité physique et biologique de la mer. Elle symbolise aussi dans les cultures traditionnelles « d'une façon plus générale, toute origine, celle du génie, de la puissance, de la grâce, celle du bonheur. Si la source découle elle-même du *marais de la Mémoire*, comment ne pas évoquer ici l'inconscient ? La source de la connaissance (…) » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 904). La Nature recèle des bienfaits indispensables pour les en-quêtés qui ne peuvent « se passer d'elle » comme de la mer, voire plus précisément de l'océan car il contient une énergie particulière et très marquée, celle des marées, comme le précisera une en-quêtée. Pour M. F.C. et M. H.S. :

> « Ma passion c'est la Mer depuis que je suis tout gamin, et la Nature d'une façon générale. *Si je veux me sentir bien, la première chose que je peux faire c'est aller dans l'eau, découvrir le milieu sous-marin mais si je n'ai pas moyen et que je suis dans la campagne, c'est aller me promener dans la Nature*, les arbres, la forêt, un ciel avec une pleine lune, l'environnement d'une façon générale ».

> « Quand je me déplace dans des grandes villes pour des campagnes européennes, au début j'avais du mal à m'y faire. Aller à Paris une journée, c'était l'enfer, c'était vraiment une phobie. Oui, j'ai besoin de la Nature, ça me donne de l'énergie, j'ai besoin d'elle ».

1.5.2. Recherche de l'authentique

M. T.R., membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature est souvent sur le terrain avec des scientifiques. Même s'il aime la Nature, il est lucide quant à son éventuelle difficulté voire incapacité à vivre lui-même réellement en pleine Nature à la façon des trappeurs. La Nature attire, mais jusqu'où l'individu accepte de la rencontrer, quelle limite se donne-t-il ? Cependant, pour lui, la « confrontation » à la Nature, dans le côté rude et hostile

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de l'environnement, semble importante pour ne pas faire de l'écologie une science « à côté » de la réalité, ce que soulignait aussi M. N.JP, ethnobotaniste :

> « Vivre plus proche de la Nature ? J'aurais aimé faire des opérations de survie en forêt, des épreuves de vérité. On me flanque tout seul dans ce milieu plutôt hostile, qu'est-ce qu'il me reste, qu'est-ce que je fais ? *J'y rechercherais quelque chose d'authentique, du vrai. Arrêter tout ce vernis sociétal, ce vernis d'urbain pour arriver au vrai des choses*, un peu comme Théodore Monod. Comprendre ce qu'est survivre dans la Nature pour ne pas devenir un ayatollah de l'écologie, qui est un urbain en fait, un urbain qui ne connaît rien à la Nature et qui a une idéologie. Un manque profond, ça c'est vrai, et tellement à côté de la plaque… *Qu'il cesse d'avoir des vues théoriques et qu'il se coltine à la Nature, à la survie, tout ce que l'on a vécu pendant des milliers d'années et qui dit notre peur de la nature* ».

Celles et ceux qui sont partis en pleine Nature, dans cette Nature sauvage, conscients des risques pris, témoignent, d'une vie plus intense, celle qui pousse les limites, toutes les limites, physiques, par de multiples agressions, émotionnelles et psychologiques, ce que Le Breton évoque dans la quête de l'aventurier : « Alors à défaut de limite de sens que la société ne lui donne plus, l'individu cherche autour de lui des limites de faits, tangibles. Il se procure, à travers le goût des obstacles et la frontalité de sa relation au monde, une occasion de trouver les repères dont il a besoin pour produire une identité personnelle. Le réel tend à remplacer le symbolique » (2000, 47). M. P.S., ethnologue et journaliste, parti en solitaire en Terre de Baffin et dans l'ancien Sahara espagnol (région aujourd'hui marocaine de l'ethnie des Sahraouis), confie :

> « Aller dans la Nature, c'est *vivre plus intensément, développer ses sens. Dans la Nature, j'ai mes sens en éveil* ».

1.5.3. **Entre expérience des sens et expression de l'intériorité**

La Nature refuge et lieu de bien-être, est aussi une Nature physique qui est associée à l'expérience des sens. Elle est alors vécue au travers d'une de ses caractéristiques comme par exemple l'attrait pour la chaleur et le refus du froid. Pour M. J.C., réalisateur de films documentaires animaliers, son expérience du froid dans sa jeunesse l'a suffisamment « marqué », pour qu'il ait accepté plus tard de s'immerger dans une Nature hostile, où la chaleur était alors bienfaisante. Nous retrouvons ici cette notion d'imprégnation envisagée plus-haut :

> « Il y avait (dans la forêt tropicale) l'aspect « *on n'a plus à lutter contre* le froid », pourtant je suis savoyard (…) Sumatra, Bornéo, le Gabon et le Cameroun, c'est inconfortable, il y a souvent des trucs qui vous piquent, d'ailleurs c'est pas le danger des serpents et tout, c'est vraiment les sangsues, les insectes, tout ce qui vous rend la vie

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> inconfortable. Mais c'était compensé par le fait de *ne plus jamais avoir à lutter contre le froid*, même la pluie n'est pas gênante, *donc il y avait une intégration. Est-ce que je me suis mal intégré finalement au froid et que j'ai considéré la nature froide comme une nature contre laquelle il fallait lutter, et arriver au chaud il y avait quelque chose tout d'un coup qui intégrait ça* ? (…) *C'est une question de confort et de sensibilité avant toute chose* ».

Entre la notion de confort et de réconfort évoqués, il y a d'un côté ce qui est plus du domaine du ressenti physique, et de l'autre, ce qui touche à l'aspect émotionnel. Mais la frontière est floue et ce qui relève du corps ou du psychique se confondent - la primauté de l'un sur l'autre n'a finalement que peu d'importance, et la notion de bien-être devient unitaire, intégrant et fusionnant probablement chacun de ces éléments pour être définie par elle seule, dans une globalité.
Le bien-être est le « fait d'être bien, satisfait dans ses besoins, ou exempt de besoins, d'inquiétudes ; sentiment agréable qui en résulte »[14]. C'est cette résultante qui importe, celle qui va donner à la Nature cette place privilégiée et cette grandeur pour ceux qui trouvent auprès d'elle la satisfaction de leurs attentes. Pour cette en-quêtée, jeune femme biologise marine, les notions d'espace, d'évasion et de mouvement sont essentielles. Au vu de son « tempérament », ses propos nous ont semblé « en accord » avec elle-même :

> « Je côtoie la mer depuis que je suis gamine (…) il faut toujours aller vers *l'évasion*, voilà, c'est ça. Tu as de *l'espace* quoi. Mais peut-être que si j'avais grandi dans le centre Bretagne j'aurais eu besoin d'aller au bord des cours d'eau. Parce que j'aime bien l'eau aussi, *j'aime bien l'eau qui coule*. Je ne sais pas pourquoi par contre, mais j'aime bien quand ça coule… quand il y a du *mouvement… C'est l'élément aquatique, enfin c'est l'eau en général* ».

Alors que pour Mme C.C., la mer est celle qui purifie, qui nettoie, qui « lave », avec cette notion toujours associée du mouvement, comme si la vague emportait avec elle, dans les flux et reflux, et par les bains de pieds, les souffrances personnelles de l'individu – le pied, n'est-ce pas dans la marche ce par quoi commence le mouvement et se termine le mouvement ?, (l'en-quêtée sort d'une longue phase dépressive). Les lavements de pieds sont d'ailleurs « des rites de purification » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 750) :

> « La mer c'est pour moi une force… *une force cosmique* (l'en-quêtée expire fort), *une force respiratoire*, parce qu'il y a toute cette étendue. A chaque fois que je vois la mer *j'ai l'impression que le mental est nettoyé. Voir ces vagues, voir cette pureté de l'eau…* ça m'apporte beaucoup. C'est un élément qui me va bien. Mais je préfère l'océan, je suis moins sensible à la Méditerranée. *Les marées, c'est le mouvement, pour moi il y a vraiment une plénitude*. Tout simplement marcher les pieds dans l'eau

[14] In « Le Petit Larousse Illustré », 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> sur la plage ; ça me ravit. *J'ai cette impression de solitude et de communion avec la nature* ».

Nous avons ici l'association faite entre l'élément naturel, ses propriétés physiques, ses caractéristiques, et les représentations mentales ou symboliques. Mais la représentation de la mer, son côté dynamique ou purificateur, peut aussi être issue des sensations, du sentiment éprouvé par les en-quêtées à sa vue et à son contact. Quand Mme C.C. ajoute : « *c'est un élément très fort, c'est un élément énergétique* », la mer joue un rôle transformateur, elle vient nourrir ou modifier par sa force et ses propriétés, l'état physique, émotionnel et psychique. Si les vagues symbolisent « les irruptions soudaines de l'inconscient », elles sont aussi, comme l'eau, « source de vie et de purification ; la matrice où l'être se dessine » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 991).
La mer est aussi une étendue qui permet d'exprimer une sensation physique et vitale : respirer pleinement comme une ouverture intérieure, ouverture qui permettrait à la pensée de cheminer au-delà des limites : la mer ouvre visuellement une perspective intérieure. Par son horizon, elle définit un espace dans lequel l'individu évolue. Mais cet espace physique peut aussi définir l'espace intérieur, celui qui « symbolise l'ensemble des potentialités humaines sur la voie des actualisations progressives, l'ensemble du conscient, de l'inconscient et d'imprévisibles possibles » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 414). M. P.S. précise avec insistance que devant la mer qui ouvre soit une étendue vers l'est ou soit vers l'ouest, il ne ressent pas les mêmes émotions :

> « La mer… Si je suis orienté vers l'ouest avec la mer en face de moi, alors c'est *comme une sensation intérieure, comme si… un flux…* des sensations à la fois physiques et puis mentales, émotionnelles je dirais, c'est une *expression des sensations à plusieurs niveaux*. C'est comme un appel, une force qui t'appelle vers l'autre côté, c'est une façon d'aller découvrir, d'aller de l'avant, aller voir là où le soleil s'est couché. Peut-être est-ce inconscient ».

1.5.4. **La plénitude comme sentiment d'« in-corporation » aboutie**

L'intégration de l'ensemble de ces sensations et émotions conduit à ce sentiment de plénitude, cet état le plus élevé comme un contentement absolu, comme l'expression de tout un travail intérieur, comme l'aboutissement d'une transformation, voire d'une création de soi. Pour M. P.S., la plénitude apparaît là où justement, il trouve « le repos social », là où il se retrouve et « éveille tous ses sens » :

> « *La plénitude* pour moi elle est dans des endroits où l'homme est très peu intervenu ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Je peux avoir des émotions comme quand je suis en montagne à haute altitude ou sous la mer à trois-quatre mètres de fond, *je peux accéder à un certain sentiment de plénitude, de sérénité, de forme d'osmose avec ce qui m'entoure…* », ajoute Mme L.L.

Le sentiment de bien-être éprouvé au contact de la Nature apparaît comme « inné », au sens de premier, d'essentiel, c'est un sentiment vécu dans l'instantanéité de la rencontre. Peut-être parce qu'il est profondément naturel et que la Nature est le lieu où il peut s'exprimer au mieux, sans contraintes, sans pressions sociales. Ainsi, pour Mme C.C., qui dit avoir réellement découvert la Nature après avoir quitté une longue vie au cœur de Paris :

> « C'est vrai que d'emblée j'avais plutôt tendance à me sentir bien, à me sentir en confiance dans la nature. Et c'est ça qui est étonnant, est-ce que c'est inné ? ».

Pour poursuivre et approfondir nos propos, nous prenons pour exemple ces mots écrits par Vallençant, skieur de l'extrême, et repris par Le Breton[15] : « Quand je file dans la pente, (…) dans ces moments si rares, si merveilleux, j'éprouve la sensation de pénétrer dans un monde vierge, de *participer de l'élément*, de *faire corps avec* la terre et le ciel dans leur manifestation la plus belle… véritable jouissance physique autant qu'intellectuelle qui me donne une dimension presque cosmique, parce que cette jouissance est *communication, communion avec les éléments, intégration au cœur même de la nature* ». Nous avons demandé à Mme R.A., navigatrice professionnelle, son avis par rapport à ces propos :

> « Oui, effectivement. C'est vrai que c'est difficile de mettre des mots sur des sensations ; mais dans cette espèce de plénitude, j'imagine ce qu'il ressent. Dans mes expériences, quand on surfe sur une houle portante, ça dure des secondes, le *temps devient élastique*, on a l'impression que ça ne finira plus. J'ai surfé comme ça avec tout un groupe de dauphins. Je ressentais cette espèce d'injustice : ils étaient en parfaite harmonie avec la vague et ils surfaient vachement mieux que moi, mais en même temps, comme ils étaient là, j'avais l'impression de faire partie de leur groupe. Et donc, *on a effectivement cette sensation de plénitude*. Et là justement, tous nos travers disparaissent d'un seul coup. *Tout ce qui est à l'intérieur de nous et qui ne nous plaît pas, le corps, la tête disparaîssent,* parce que d'un seul coup ça ne nous importe plus. Je pense que c'est ce qu'il veut dire. Je n'aurais pas mis ces mots là parce que je trouve que c'est un peu pompeux, mais c'est pompeux par rapport à cette *impression de simplicité*. Mais c'est ça, je suis assez d'accord ».

La jouissance tant physique qu'intellectuelle dont parle Vallençant est le reflet d'une intégration complète, comme si le corps et le mental fusionnaient pour

[15] In « Ski extrême », Paris, Flammarion, p.9-10

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

retrouver l'unité de l'être. Cette jouissance serait moins accessible dans le quotidien, elle se vit dans des états particuliers. Quand ce skieur évoque la jouissance comme communication, communion avec les éléments, intégration au cœur même de la nature, il s'agit sans doute ici de sa propre intégration. L'individu retrouve sa véritable nature, son essentiel, ce qui le lie avec la nature et tout ce qui l'entoure. Le Breton, en reprenant les propos de Vallençant, s'exprime ainsi : « Cet imaginaire de la fusion, nous le verrons, est souvent évoqué par les « nouveaux aventuriers », il irrigue notamment les nombreuses expériences de « survie ». (2000, 26). A la lecture de ceci, notre navigatrice s'emballe un peu, le ton de sa voix change, elle semble un tant soit peu énervée comme si cela la touchait. Peut-être est-ce sur le terme « imaginaire de la fusion » parce que l'ayant expérimenté, senti, vécu, cet imaginaire est pour elle du concret, et non un état lié à une quelconque forme de transcendance :

> « D'abord, nouveaux aventuriers, je n'aime pas ce terme là. *0n n'est pas aventurier dans cette histoire de glisse*. On n'est pas complètement sportif dans cette dimension là non plus. Ma frustration dans mes voyages, c'est au retour, quand les gens nous posent des questions par rapport à un univers qui leur est inconnu. Et bien, nous on se réfère à ce que l'on a vécu. Quand ils acquiescent, c'est parce que l'on a dit quelque chose qui leur est familier. *Si on décroche de leur familier, il y a un mur d'incompréhension. Il y a un tel décalage entre ceux qui ont vécu et ceux qui n'ont pas expérimenté*… Les mots qu'il (le skieur) emploie, je vois exactement ce qu'il veut dire. *Quand je discute avec d'autres personnes qui ont vécu d'autres choses, il y a par contre une telle osmose*… il y a une vraie compréhension entre nous. Ca fait « con » de dire ça parce qu'on a l'impression de mettre les autres à part. *Pas besoin d'expliquer, on sait que c'est vrai... C'est pourtant ça, on se comprend très bien sans parler. Cette espèce d'extraordinaire du voyage, ce « OUAOUHH ! »* (elle me raconte sa rencontre avec un cachalot), le côté « je suis dans un film, je suis passé derrière l'écran, *c'est bien moi qui suis en train de vivre ça ». Cette magie là* je l'ai retrouvé à travers des gens qui me parlaient de ce genre de rencontre. *C'est tellement rare et précieux*. On se dit qu'on était dans un endroit où probablement peu de gens sont allés, il y a subitement cet exception… *c'est ça l'extraordinaire du voyage.* Le Breton n'a pas pu voyager ou faire ce style de voyage ! Cette sensation de… *on se déshumanise*, mais pas dans le mauvais sens. *Tout ce qui fait nos qualités d'homme ou nos défauts n'existe plus. On est juste là, on est*. T*out est à l'instinct*. Dans des moments comme ça, on n'a même pas de réflexion, pas de recul par rapport à l'action ».

La fusion avec l'élément n'est pas une vue de l'esprit, ou une représentation quelconque, elle est pleinement un vécu qu'effectivement, pour reprendre les propos de la navigatrice, seuls les « initiés » peuvent connaître. « L'initié franchit le *rideau de feu* qui sépare le profane du sacré ; il passe d'un monde à un autre et subit de ce fait une transformation ; il change de niveau, il devient différent » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 521). C'est pourquoi l'expérience de l'initié se

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

partage plus facilement avec un autre initié, et demeure difficilement perceptible pour celui « qui n'a pas vécu ». Nous ne sommes pas ici dans de l'imaginaire mais bien dans l'expression des sens, jusqu'à leur paroxysme peut-être, l'expression des émotions, de l'intellect, une union de la matière et de l'esprit, mais un concret, un « quelque chose » de très personnel et de très abouti, un *summum*, car « l'initiation opère une métamorphose ».

1.6. La Nature, une attirance, un besoin, jusqu'à l'engagement La Nature, on y revient toujours…

M.T.R. confie avec beaucoup d'humour et d'exaltation ses souvenirs de l'enfance et de l'adolescence où la rencontre avec une fleur et un insecte ont été suffisamment marquants voire déterminants dans sa vie :

> « En classe de seconde on avait un herbier à faire. On arrive en forêt et là, au pied d'un arbre une Anémone Sylvie. Ouf… ! Cela a été un des chocs de ma vie. Je l'ai prise, elle est dans mon herbier depuis le jour où j'ai fait cette rencontre. Et je pense que cette rencontre a été déterminante dans la suite de ma vie. Mon engagement naturaliste a été pris ce jour là. Cette fleur représente pour moi le printemps, la beauté de la forêt. Mon premier souvenir d'enfance, c'est avoir peint un papillon avec une jeune femme yougoslave. Et ce papillon, il est toujours là gravé en moi. C'était le premier adulte qui me faisait faire quelque chose en rapport avec la Nature. Ca m'a beaucoup frappé aussi ».

L'attirance pour la Nature est une évidence pour les en-quêtés, mais en même temps les origines de cette attirance ne sont pas toujours bien définies. Dans tous les cas évoqués ci-dessous, c'est dans l'enfance que déjà s'exprime cette relation à la Nature. La Nature alors côtoyée dans cette période cruciale, agirait-elle comme une empreinte indélébile, ce vers quoi l'individu reviendrait toujours ?
La mer est « le symbole de la dynamique de la vie. Tout sort de la mer et tout y retourne : lieu des naissances, des transformations et des renaissances (…) la mer dont le symbolisme général rejoint celui de l'eau et de l'Océan » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 623). Pour les en-quêtés, la mer, et plus spécifiquement l'élément eau, sont devenus cet indispensable, ce qui n'accepte presque aucun compromis. Ainsi, pour M. L.T., Mme R.A. et Mme M.N., respectivement :

> « La plongée est arrivée par accident, par accident de moto. *L'eau m'attirait déjà beaucoup. L'eau…, tout petit, j'habitais à côté d'un ruisseau. Le bonheur pour un gamin, de ce côté-là. L'eau était mon élément, après le petit lac, la grande rivière et puis la mer quand j'étais grand.* J'ai toujours eu envie d'aller effectivement voir ce qu'il y avait en dessous ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Et moi, de toute façon, après avoir vécu la première partie de ma vie dehors (au bord de la mer et sur la mer), je ne me voyais pas m'enfermer dans la deuxième partie ».
>
> « Quand j'étais gamine je ne savais pas ce que je voulais faire mais il fallait que je fasse un truc avec la biologie. Et après, *ça devait être en moi, ça c'est exprimait qu'il fallait que je bosse avec l'eau* (…) C'était peut-être *caché en moi et je l'ai découvert au fur et à mesure*. Au jour d'aujourd'hui, je serais incapable de bosser à Rennes. Ou alors il faudrait que j'ai une autre vie à côté pour retrouver la mer ».

La vie des en-quêtés semble ainsi s'organiser autour de cette priorité. Vécue dans les activités professionnelles ou de loisirs, la relation à la Mer est toujours là, semble s'imposer à un moment ou un autre de l'existence, dans les différentes étapes de la vie, ou comme un fil ininterrompu de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge adulte, comme le décrit Mme M.N. chef de laboratoire en écloserie marine puis M. H.S., scientifique biologiste, chef de service d'un pôle Mammifères Marins :

> « Les élèves de B.E.P. me disent : « moi, *il faut absolument que je sois devant la mer, en contact avec la mer* », « *j'ai besoin de la nature, j'ai besoin de l'eau, de l'eau douce ou de l'eau de mer* ». Pour certains c'est : « *j'ai besoin de la rivière* ». Par contre, en formation adulte on a des exemples de gars qui habitaient Paris, des agents de sécurité vachement sur la défensive et qui ont eu besoin de quitter et de venir au bord de la mer parce que pour eux c'est la tranquillité. *Peut-être c'est en fonction de leur histoire ? Un jour on a besoin de vivre au bord de l'eau…* ».
>
> « L'intérêt pour la pêche, l'environnement, la mer remonte à loin ? » « *Ah, oui, ça remonte à mon enfance. J'ai toujours vécu au bord de l'eau, avec vue sur la mer*. Je suis né et j'ai vécu longtemps en Algérie. C'était un port de commerce et port de pêche à la fois, et donc j'ai toujours vu les bateaux et la mer. Les activités c'était les sardines et là, *je baignais dans les odeurs de sardines et de conserveries*, comme à Douarnenez et Concarneau. *Et donc, j'ai été très tôt imprégné par ça*. J'ai pensé à la Marine Marchande à un moment donné, mais j'aimais aussi beaucoup la biologie et je me suis dit que la biologie marine pouvait allier les deux. Mon plus vieux souvenir, *j'avais cinq ans, je voulais une canne à pêche pour pêcher du Rouget, c'était assez précis. C'était mon obsession*. J'ai très rapidement évolué avec palmes masque et tuba, puis j'ai fait de la chasse sous-marine. Je me suis fabriqué moi-même mon harpon parce que les fusils c'était trop cher. J'ai toujours vécu au bord de la mer, et j'ai fait mes études à Marseille. Et quand j'ai choisi ma maison, je l'ai choisie avec vue sur mer (rires) ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Comme l'évoque l'en-quêté, pouvons-nous parler d'imprégnation ? Alors que l'imprégnation désignait à l'origine un phénomène dans la relation d'une mère à son petit (étude de l'oie cendrée par Konrad Lorenz dans les années soixante dix), ce terme est aussi employé aujourd'hui pour le dressage des animaux. Si l'imprégnation concerne le lien parent-enfant dans le règne animal ou celui d'un dresseur avec un animal, pouvons-nous envisager une imprégnation de la Nature vers l'être humain ? Si nous revenons à l'origine de ce mot, du latin *impregnare* signifiant féconder, être imprégné c'est être influencé de façon profonde et plus ou moins insidieuse. Ainsi employé spontanément par l'en-quêté, l'imprégnation n'est pas que liée à une odeur, en l'occurrence celle des sardines, mais à un ensemble d'images, de sensations, d'émotions en lien avec la mer. Imprégnation, empreinte… Pour Cyrulnik la notion d'empreinte se situe surtout dans les expériences de la petite enfance et elle désigne « la simple présence de l'autre qui nous modifie »[16]. La relation de l'Homme à la Nature commencerait dès le plus jeune âge, et serait moins visible sans doute dans ses influences, que la relation à l'entourage familial et social. Elle est en tout cas moins prise en compte. Mais la résonance de cette « empreinte », ses conséquences, n'en serait pas moins déterminante pour l'individu, comme nous le constatons dans les parcours des en-quêtés :

> « Vivre loin de la mer ? Ca m'est impossible, je ne peux pas, c'est physique. L'eau, ça me repose, sinon je me sens un peu enfermé. Au large, en pleine mer, c'est là que je me sens le mieux, même par du très gros temps. Je ne suis jamais senti effrayé, je me sens bien, ça me berce d'ailleurs », poursuit M. H.S.

Le besoin exprimant aussi un manque, nous pouvons penser que ceux qui vivent loin des éléments de la Nature, peuvent un jour prendre la décision de quitter une manière de vivre pour la retrouver. La voie professionnelle, entre autres, permet ce changement. La reconversion professionnelle, quand on décide de « tout plaquer », entraîne avec elle un bouleversement du quotidien, un changement d'espace, un changement de relations avec autrui, un changement de soi probablement.
Pour les personnes qui travaillent en relation avec la Nature, les parcours professionnels ne sont pas des plus simples. « Peu d'élus », certains sauront apprécier un poste d'animateur de la nature ou à défaut un emploi administratif finalement loin du « terrain ». Les professions, avec leurs adaptations nécessaires aux exigences du progrès et à une société technocrate, apportent leur lot de contraintes technicoscientifiques et administratives. Le métier ne correspond plus aux valeurs qui lui étaient associées, engendrant déception, insatisfaction et perte de motivation. La Nature semble alors loin, et ce que l'homme ou la femme aurait voulu vivre ne peut s'exprimer pleinement. Mme M.N., technicienne en écloserie maritime, travaille dans un centre au bord de la mer et la côtoie tous les jours :

[16] Extrait de la conférence David Servan-Schreiber – Boris Cyrulnik, 2005.
Disponible sur :http://www. Guérir - Le forum - Conférence DSS & Boris Cyrulnik , EMDR, résilience.htm Consulté le 7 mars 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Alors maintenant, pour bosser, c'est devenu du n'importe quoi. Il faut trente six mille signatures pour un accord, et finalement on ne peut rien faire. Mon travail c'est de faire comprendre comment fonctionne l'écosystème, la mer… J'ai une formation de technicienne de laboratoire, *j'aurais préféré travailler plus dans le soin aux animaux*. Quand on est technicien, on maîtrise les pontes, la température, on gère des paramètres que l'on modifie comme on veut. Mais ce n'est pas ça qui m'intéresse ou me plaît vraiment. *J'aime voir évoluer les animaux*. Ici, on est une vitrine de la mer mais *on laisse la mer dominer*. Ces animaux ne sont pas des rats de laboratoire, et *je ne suis pas passionnée par les nouvelles technologies aquacoles* ».

Vouloir vivre avec la Nature prend différentes formes : un lieu pour l'habitat, une activité professionnelle, un engagement associatif, une expression artistique, une vie avec des animaux domestiques, etc. Mais tenace, cette volonté devient parfois ce autour de quoi tout s'articule, un peu comme une force intérieure qui guide l'en-quêté, et malgré les aléas de la vie, le parcours le ramène sur ce qui semble être sa motivation première, comme l'exprime Mme L.L. :

> « *J'ai toujours voulu travailler dans la nature ou avec les animaux*. Je n'ai pas pu être vétérinaire sans frontières, mais après bien des chemins de traverse, je me suis engagée pour le milieu marin, son étude et sa protection, dans le domaine du soin aussi, et je partage tout cela avec les gens. *C'est un parcours que les gens trouvent vraiment atypique, mais finalement les grandes lignes sont toujours là et tout finit par autour d'un axe principal*. *C'est comme inscrit au plus profond de soi*. Le fait d'être *autodidacte* m'a permis de franchir bien des étapes ».

1.7. La Nature comme Conscience globale et diffuse

1.7.1. « La pleine nature n'a pas d'opinion sur nous »

> « *La Nature dépasse notre entendement*. Elle est vivante, juste, claire, limpide, active, intelligente (…) *Elle est tout ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas* ».

Si pour ce chamane, M. N.JL., la représentation de la Nature sous-entend « le monde autre » avec lequel il entre en communication dans la pratique de ses soins – nous aurons l'occasion d'en discuter plus longuement -, c'est aussi plus qu'un ressenti, une expérience qui permet à l'en-quêté de percevoir et de concevoir la Nature comme l'essence même de tout, le « Tout ». Mais cette représentation n'appartient pas qu'à lui : l'ensemble des don-neurs d'informations fait référence à ce Tout, ce qui nous amène à penser que la conception de la Nature fait aussi référence à la cosmogonie : « La cosmogonie est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

le modèle exemplaire de toute espèce de faire : non seulement parce que le Cosmos est l'archétype idéal à la fois de toute situation créatrice et de toute création, mais aussi parce que le Cosmos est une œuvre divine ; il est donc sanctifié dans sa structure même. Par extension, tout ce qui est parfait, plein, harmonieux, fertile, en un mot : tout ce qui est cosmisé, est sacré » (Mircea Eliade[17]). Nous verrons avec quelle facilité les en-quêtés associent la Nature, l'Univers, le Tout pour décrire ce qu'ils ressentent et vivent dans leur for intérieur, avec toutefois cette difficulté à nommer ce qui dépasse peut-être le vocable de la culture occidentale et du monde moderne. Pour M. F.C. .:

> « Je fais partie intégrante de la Nature. J'ai une relation de symbiose avec elle. Quand je me retrouve dans une situation où il y a eu très peu ou pas du tout d'impact de l'homme, la Nature à l'état brut, c'est *une sensation fusionnelle* en fait que je ressens. La sensation de faire partie de ce Tout, de cet Univers là, d'appartenir complètement à ce Tout là, au même titre que chaque espèce présente. *C'est une symbiose totale, une confusion totale entre l'être et la Nature*. Je ne sais pas trop comment l'expliquer », et pour M. T.R. :

> « Pour moi, le monde c'est quelque chose d'assez parfait et si on n'en a pas cette vision parfaite c'est qu'on ne regarde pas de suffisamment haut. Globalement c'est parfait, rien à redire. *Dès que je sors, je sens l'harmonie, la beauté est partout. Il suffit d'ouvrir les yeux. Le contact à la Nature a largement contribué à la construction de ma représentation du Monde. Mon modèle est toujours dans la Nature, et rarement dans les productions humaines* ».

La Nature, si elle peut-être regardée avec des yeux de scientifique ou de chercheur, finit par dépasser largement cette vision explicative ou classificatoire liée à la profession, pour devenir à nouveau cette unité exprimée sous forme de « beau », de « beauté », comme au travers des propos de ces en-quêtés, vétérinaire de formation ou scientifique en biologie sous-marine :

> « C'est vrai que dans la nature je trouvais la beauté, et *c'est la beauté qui m'a toujours frappé* : la puissance des arbres, voir les mammifères, ça me faisait beaucoup de bien… *Et tout ça s'intégrait et je ne me posais plus trop de questions scientifiques* ».

> « Bien souvent le temps de plongée nous restreint à notre travail de prélèvement ou de comptage. Mais j'arrive toujours à observer la faune ou la flore telles quelles sont, dans *ce qu'il y a de curieux ou de beau*. On observe des vies de l'extérieur et personnellement, et bien… je ressens quelque chose de particulier. C'est à la fois… enfin, *un mélange de beau et de respect devant tout ça*. Pas facile de définir

[17] Cité in « Dictionnaire des Symboles », Chevalier Jean et Gheerbrant Alain, Paris, Laffont/Jupiter, 1982, p. 292

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> vraiment, ça peut tout simplement être une petite crevette d'un centimètre ou tout un paysage et les communautés qui la composent, *dans le petit et dans le tout*… Là, j'oublie que je suis scientifique ».

Ce sentiment de beau est l'expression d'un sentiment assez diffus émanant d'une globalité. Comme si la Nature, malgré son organisation diversifiée et complexe, se manifestait dans la plus simple des expressions et de façon spontanée. Et c'est aussi ce qu'exprime Terrasson, avec tout autant d'imprécision et de flou : « Il faut se rappeler que beaucoup (tous ?) de ceux qui aiment la nature sont sensibles à une émotion venue de la sauvagerie des lieux, de l'exubérance végétale, d'une spontanéité dans l'agencement des espaces et des êtres qui les peuplent, d'un « je-ne-sais-quoi » (…) » (1993, 159).

> « C'est bien souvent que je m'exclame « *que c'est beau !* » quand je suis dans la Nature, et *je ressens à ce moment là quelque chose de fort à l'intérieur*. Cet *émerveillement* vient d'un peu de tout. Quand je dis que c'est beau, c'est *l'expression de quelque chose de global* que je ne peux pas définir, *ça vient de partout… comme des énergies qui arrivent de toute part et s'expriment là, quand moi je me pose et contemple*, enfin… oui, c'est ça. C'est là tout le temps mais on n'a pas souvent la possibilité de le ressentir », souligne Mme L.L.

Nous ouvrons ici une parenthèse pour faire un lien avec le concept d'harmonie qui, pour certains scientifiques et philosophes, est une caractéristique essentielle du monde vivant. En effet, cette représentation holistique de la Nature nous rapproche fortement de l'hypothèse Gaïa de Lovelock qui définit la Nature, ou la biosphère, comme un écosystème global qui entoure tous les autres, le tout étant plus que la somme des parties isolées. Cette notion de « beau » est peut-être tout simplement l'expression intuitive et émotionnelle de quelque chose de beaucoup plus fondamental et propre à la Nature, à l'essence même de toute chose. Les représentations des en-quêtés sont proches de la vision amérindienne traditionnelle décrite par Fraisse, ethnologue et journaliste : « Un univers où tout est relié, où tout meurt et renaît dans un échange incessant de vibrations et d'énergie. Où chaque pierre, chaque être vivant, chaque astre, est partie prenante de l'Esprit. Où l'humain n'est qu'un parmi les espèces vivantes, avec lesquelles il dialogue, dont il obtient respectueusement le concours, s'il veut se nourrir, se vêtir et s'inscrire dans l'harmonie des choses. On l'a souvent qualifiée de holistique, par opposition aux grandes religions du Livre qui placent l'homme au sommet du vivant, d'où il exerce un contrôle légitimé par sa supériorité ontologique »[18]. Les en-quêtés sont non seulement proches des sociétés traditionnelles par leur conception de la Nature, mais aussi par leur logique représentative du monde, de l'Homme dans la Nature, qui se traduit en actes, en engagements de toutes sortes, professionnels ou bénévoles, dans leur mode de vie au quotidien, dans leurs aspirations.

[18] Fraisse Marie-Hélène, « Indiens », Editions du Chêne, Paris, 2004 (ouvrage non paginé).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *L'intelligence*, je la voyais *diffuse* dans une fourmilière, comme dans une termitière, elle n'était pas au niveau de l'individu. Et puis même pour nous, *cette conscience est partout* », insiste M. J.C.

Pour celles et ceux qui ressentent ainsi la Nature, l'Homme en est un élément indissociable, l'Homme fait partie de la Nature au même titre que toute forme vivante, matérielle ou immatérielle. Cette représentation n'exclut pas qu'une position particulière soit éventuellement accordée à l'être humain vis-à-vis des autres espèces vivantes. Cependant, la notion de respect est essentielle et pour les en-quêtés, qu'ils soient scientifiques ou passionnés de Nature, le sentiment d'appartenance à ce quelque chose de tellement plus grand que soi, ce ressenti, est dans l'humilité :

> « C'est vivant partout, dans l'invisible, *dans le plus grand comme dans le plus petit*, c'est ça la création, on est en plein dedans, on en fait partie ».

> « Pour moi *la nature est intégrée, d'ailleurs elle est en moi*, c'est du ressenti ».

La Nature est alors facilement personnifiée dans le discours comme une puissance, inaccessible aux prétentions de l'Homme à vouloir la maîtriser et l'organiser à sa façon. S'exprimer ainsi, c'est placer la Nature hors d'atteinte, et l'Homme comme un élément parmi tant d'autres. La personnification permet peut-être à celui ou celle qui la ressent ainsi, de lui donner cette force et cette puissance qui la rend inviolable, avec cet espoir fou de ne pas la voir détruite par les faits humains. Pourtant, les en-quêtés sont parfois rudement confrontés à la force de la Nature, et c'est le cas de Mme M. N., chef de laboratoire dans une écloserie marine. Cette écloserie est implantée en bord de mer pour l'acheminement de l'eau de mer dans les viviers, ce qui n'est pas sans poser parfois des difficultés :

> « J'ai compris que la mer est vitale pour nous mais pour moi c'est une amie, même quand elle est en colère … Non ! (un « non » affirmé mais dit en douceur) Là, je la déteste, c'est clair. C'est ambivalent (rires). Oui, parce que derrière ça, je suis avec ma perceuse à percussion en train de faire des trous dans la cale parce qu'on a des problèmes techniques, et je sais que je ne pourrai pas la dépasser. Mais en même temps c'est vachement bien parce que *c'est une force qu'elle a. L'homme ne va pas réussir à surmonter la mer*, et voilà. On est là et on est *dépendant d'elle complètement. On ne la maîtrise pas*. Et ça, pour certains c'est… intolérable ! ».

> « Là où je sens *une force* dans la nature, c'est qu'*elle est capable à un moment donné de nous remettre à notre place*. Tous les jours *la nature nous prouve qu'elle est supérieure à nous* (…) On n'a plus à dire : « la nature est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

là à notre disposition pour nous rendre service ». *La nature demande à être respectée* », Mme C.C.

Par rapport aux changements climatiques et catastrophes naturelles qui se multiplient, causant des dégâts humains et matériels considérables, les en-quêtés ont besoin de préciser qu'ils ne voient pas dans ces bouleversements une violence quelconque de la Nature dans le sens d'une entité qui nuirait pour le « mal » que l'Homme lui cause :

> « Je ne pense pas qu'il y ait de justice dans la Nature. *Elle est, point*. Elle est, et nous on est dedans. La *Nature est quelque chose de vivant, quelque chose qui évolue*, quelquefois qui amène des catastrophes, mais *il n'y a pas d'entité mauvaise* derrière ça. Je n'aime pas entendre : « la nature se venge » » insiste Mme C.C.

Ainsi, si la Nature est personnifiée, on ne lui prête pas non plus de volonté particulière. Elle est une grandeur et une force à elle seule, mouvante, en évolution permanente, elle *est* tout simplement : « Plus j'apprenais à la regarder, à atteindre un vrai degré d'écoute où l'esprit n'est pas mis de côté mais devient caisse de résonance, plus la Nature m'apparaissait ambivalente (…) Que nous la regardions, la pensions, l'ignorions, la détruisions, cette terre ne nous appartient pas, elle existe au-delà de nous. Se battre, tomber à genoux, trembler d'incertitude, crier ne sert à rien, qu'à accentuer le silence. Nietzsche disait que la pleine nature n'avait pas d'opinion sur nous, aussi pouvions-nous nous trouver si à l'aise en son sein » (Ink, 1994, 338).

1.7.2. **Le Respect de la Nature : l'apprécier et s'en imprégner**

> « La Nature englobe tout, après il y a des éléments dans la Nature. Je pense qu'il n'y a *pas beaucoup de gens qui partagent cette représentation de la Nature*. Vu justement le manque de respect qu'on lui témoigne, à mon avis, non, vu comment on l'a transformée et mal transformée, et là où on en est arrivé maintenant. Je suis un peu pessimiste. *Tout le monde est content d'y être, tout le monde est content d'en profiter, mais finalement peu de gens la respectent* ».

Il y a dans ces propos de Mme. R.A., une juste remarque quant au comportement de certains « utilisateurs » de la Nature : des randonneurs ou vététistes par exemple, qui se débarrassent des déchets encombrants en les laissant tomber à même le sol. Effectivement, nombreux sont ceux qui apprécient d'être en pleine nature, à l'extérieur, en activités physiques, mais comme le souligne à juste titre l'en-quêtée, le fait d'apprécier d'être dans la Nature n'est pas toujours synonyme de respect. Il serait intéressant de connaître leurs représentations de la Nature, ce qu'ils viennent précisément y chercher dans leurs incursions. Si la notion de respect, en parlant du respect de l'être humain, renvoie au fait qu'il ne peut être

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

considéré uniquement comme un moyen mais aussi comme une fin en soi (Morfaux, 1980, 316), alors le respect ainsi défini peut s'appliquer à la Nature. A l'opposé, le respect de la Nature amène une appréciation de ce qu'elle est et la volonté de ne pas l'abîmer :

> « Respecter la Nature, c'est la regarder déjà, trouver qu'elle est belle, *l'apprécier*, être content d'être dans un endroit, respecter l'environnement, et sentir qu'elle est toujours là autour de soi, c'est vraiment ça. Quand on est dans un lieu, ce n'est pas que l'esprit s'en aille et soit absent, c'est vraiment *être là avec cette Nature autour et l'apprécier tout le temps*. Vraiment toujours *s'imprégner du lieu où l'on est* ».

Nous demandons à M. L.T., plongeur passionné, de préciser ce qu'il entend par « s'imprégner » (notion antérieurement proposée par un en-quêté) :

> « Et bien c'est… (rires gênés) qu'elle rentre à l'intérieur de soi-même je pense, pas simplement par le regard, *c'est-à-dire voir les choses, mais au niveau de l'esprit*, il y a des choses qui rentrent. On se remplit de cette Nature. Finalement, elle nous fait du bien à l'intérieur (il insiste sur le mot « bien »), voilà. Je pense qu'elle nous rend meilleur finalement ».

Ce que la Nature apporte ne semble pas être qu'une nourriture pour les sens, mais au-delà, une transformation de soi, avec des nuances, certainement. Par le recul qu'elle permet de prendre par rapport aux rythmes et conditions de vie, par le « repos social » qu'elle offre, elle vient compléter des bienfaits communément retrouvés dans des expressions telles que : « aller au grand air », « prendre l'air » , « s'aérer ». La Nature apporte un enrichissement intérieur. Les don-neurs d'informations la respectent entre autres pour tout ceci, mais c'est aussi parce qu'ils savent l'apprécier pour ce qu'elle est, dans cette notion de « Tout », qu'ils la respectent. Le respect n'est pas une conséquence, comme une forme de remerciement, il est naturel ou évident, comme l'exprime Mme L.L. :

> « *Je respecte la Nature, oui, c'est normal, enfin… je ne me pose pas de questions à ce sujet*. Certains trouveraient exagéré de ne pas écraser une araignée dans la maison et de la mettre avec précaution dehors. Je ne crois pas que ce soit une question de sensibilité, ou de sensiblerie. *C'est respecter toute forme de vie,… quand on a le choix* ».

1.7.3. **Cette Nature qui nous veut du bien**

L'appel de la Nature peut devenir un lieu d'apprentissage. Pour M. SA.J., il s'agit d'un apprentissage de la vie. La façon dont il s'exprime montre l'importance de son engagement et de son investissement, mais surtout, la Nature devient cet autre qui lui permet de progresser, de comprendre sa propre histoire. La Nature

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

réparatrice, qui enseigne au travers du « Livre », ce « symbole de l'Univers » (Chevalier, Gheerrant, 1982, 579), de la manifestation :

> « *Les mammifères marins ont été une porte merveilleuse pour découvrir ce monde. Je passais des heures au bord de l'eau, sur l'eau, je me suis complètement oublié, je me suis mis à nu de mes pensées pour aller vers la Nature et la Nature est venue vers moi*. La Nature me disait : « Jacques, tu t'assois ici et devant toi tu vas voir le livre de la Nature. On va te tourner les pages et tu vas devenir un enfant, et tu vas apprendre ». Et je ne te cache pas que parfois, je pleurais ».

Une forme de personnification de la Nature apparaît ici et n'appartient qu'à l'en-quêté. Pour Ink, l'homme ou la femme, de par son attitude, sait recevoir ou non tout ce que la Nature peut offrir. Et plus que de bien-être, elle parle d'harmonie : « Le cadre d'une Nature dans sa pureté sauvage, originelle, bois, haute mer, désert, montagne, nous met à nu et par là même, si nous savons écouter, nous enseigne. Là, tout est possible, sans restriction et, naturellement, automatiquement, une voie se dessine, celle de l'harmonie » (Ink, 1994, 339). L'être humain apprend de la Nature parce qu'il sait être à l'écoute, parce qu'il sait sentir. Nous ne découvrons peut-être rien finalement, puisque les anciens qui travaillaient la terre avaient cette connaissance, peut-être même intuitive dans l'observation et le vécu quotidien. Seulement, nous retrouvons là, sous une expression différente, ce qui semble aller de soi puisque l'être humain « fait partie intégrante de la Nature ». L'homme moderne a probablement à retrouver cette part essentielle, à l'accepter, pour reconnaître et accueillir ce qui fait défaut dans les sociétés modernes, ce qui lui manque peut-être.

1.8. **Parler de la Nature, c'est parler de soi**

> « On parle de la Nature, de la Mer, mais bon, on parle de soi. *Parler de la Nature, c'est parler de soi* », précise M. F.C.

Dans les entretiens, nous explorons de larges définitions et représentations de la Nature. La relation que les en-quêtés établissent entre l'Homme et la Nature va bien au-delà de l'affirmation de l'espèce humaine comme espèce animale à part entière. Ils reconnaissent leur appartenance à la Nature, une forme de « connexion » entre elle et eux, d'harmonie, de complicité, de « miroir de soi », de ce qui « d'emblée » agit en soi : « J'ai plus de plaisir à être parmi les chevaux qu'à monter dessus. Quel que soit mon problème, lorsque j'en ai un, je me précipite dans un box avec un cheval et, d'emblée, je me sens mieux. C'est une question d'harmonie ou d'alchimie. Je n'explique pas »[19].

[19] Extrait de « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 226

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Commence à se dessiner ici ce que nous développerons longuement plus après, à savoir le lien sensible et subtil entre l'être intérieur et la Nature, cette Nature comme reflet de ce qu'est l'individu à un moment de sa vie, et donc inévitablement de tout ce qui est en travail au fond de lui et appelle au changement, au mouvement, conséquence et suite d'un parcours de vie. Ainsi, pour Mme N.G. :

> « Ma relation à la mer a été très changeante au fil de ma vie. Au départ j'ai été attirée puisque j'ai voulu faire de l'océanographie, j'ai adoré être sur la mer et dans la mer. *Et puis, une période difficile pour moi et j'ai eu des angoisses, je n'arrivais plus à, je ne pouvais plus. Et j'ai mis ça en relation avec ma mère.* Je faisais des cauchemars avec de grandes vagues. Aujourd'hui ça va, je me sens bien. Mais je n'ai pas fait le pas de vraiment reprendre la plongée. *J'ai perdu certaines sensations qui étaient pour moi un vrai bonheur : se sentir léger dans l'eau…* ».

Les don-neurs d'informations, qu'ils soient scientifiques, conférenciers, passionnés de nature, montrent que leurs activités orientées vers la Nature sont mues par une profonde histoire personnelle. Ceci paraît aller de soi, mais la subtilité de cette relation va au-delà de ce que nous pouvons entrevoir et appartient de façon absolue et définitive à chaque en-quêté. Et l'intensité des regards et des échanges lors des entretiens, la présence de l'autre et son envie de partager et de nous confier cette part personnelle, intime, de témoigner de la ferveur dans leur relation à la Nature, est pour nous une preuve de l'authenticité de leur vécu :

> « La Nature, c'est un berceau, un endroit où je me ressource, où j'aime bien sentir les odeurs… sentir cette présence, me promener sous les arbres, m'allonger dans l'herbe, écouter. C'est un endroit où je trouve mon équilibre, ça c'est clair. *La mer, c'est génial, c'est magique… c'est un truc très dingue, j'ai une relation très particulière avec la mer. Je pourrais t'en raconter des histoires…* » confie Mme P.C.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Intermède
Retour vers la Nature - Des « remédiations » à la peur

L'Homme surmonte sa peur de la Nature et se « transforme » pour explorer de nouvelles relations avec elle. Il retrouverait alors une forme d'équilibre, naturel. Le retour vers la Nature dans les sociétés modernes demande plus qu'une simple fenêtre ouverte sur l'extérieur. La Nature, « sauvage » - dans le sens de « vierge », est exigeante. Quand la peur, si peur il y a, cède place et laisse venir le ressenti, l'émotionnel, d'autres questionnements, elle offre l'occasion d'expériences et de transformations intimes. Dans cet intermède, nous proposons un aperçu de ce qui semble « conditionner » en partie le rapport à la Nature, et le potentiel de ressources que la Nature permettrait de retrouver, de développer. Pour Serres, ce qu'il nomme la « dépossession du monde » (2008), ce refus de l'appropriation de l'environnement par différentes formes de pollutions, permet de découvrir « la sensation et la beauté » : « Oui, la perception sauve le monde. Si et quand le marin, tangage et roulis, vit dans le sourire innombrable des divinités océanes, quand et si le paysan ne cesse, pour garder son nom, de magnifier le paysage, alors le premier ne lâchera plus de marée noire et le second ne livrera plus son volume au tsunami de la publicité. Extatique, fervente, rare… la désappropriation admire, lucide, et protège, efficace. Découvrir, déposséder ». (2008, 74). Mais cette désappropriation est une affaire à la fois individuelle et collective qui exige, sans doute, une remise en question des manières de percevoir la Nature et de se situer par rapport à elle. Un travail, dans le sens d'un changement, d'une transformation possible, telle que la décrivent les en-quêtés.

1. **Dépasser la peur**

Aller vers la Nature suppose entre autres d'avoir dépassé ou de dépasser ses peurs et de s'engager dans une dynamique d'exploration de soi, dans ses limites, mais aussi dans l'exploration de ce qui est relativement inconnu. La peur peut aussi rester inconsciente et se réveiller ou non en situation, *in situ*, plaçant l'homme ou la femme dans un défi, le poussant à ses limites, bousculant ses représentations, voire ses certitudes :

> « La domination sur la Nature, c'est lié souvent à la peur quand même. La peur est un très mauvais moteur. Et moi, j'en prends conscience tous les jours. Il faut réussir à *dépasser ça pour accéder à un bien être, un détachement*. Et la plénitude ne peut pas arriver sans ce *lâcher prise* là » insiste Mme C.C.

Pour Mme P.C., une sorte de maîtrise intérieure, une connaissance de soi sans doute, est un atout fondateur dans la rencontre avec la Nature :

> « On a une certaine sécurité à l'intérieur de soi qui nous permet de se sentir aussi en sécurité quand on est en Nature ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Cette remarque nous permet d'anticiper sur la notion de reflet, de miroir : ce qui est vécu dans la Nature, peur ou sentiment d'osmose, renvoie à ce qui est en soi, révèle la façon d'être au monde, mémoire d'expériences passées, fait résoner ce qui touche l'être et qui est appelé à être « réveillé », compris, transformé, transcendé. Dans le film documentaire « Grizzly Man », Werner Herzog conclut à propos de la vie de Timothy Treadwell, militant écologiste, qui a vécu parmi les grizzlys d'une contrée sauvage de l'Alaska : « Il ne s'agit pas tant d'un regard sur le monde sauvage que sur nous-mêmes, sur notre nature. Et cela, pour moi, au-delà de sa mission, donne une signification à sa vie et à sa mort » (2005[20]). Treadwell a beaucoup utilisé l'image, le film, pour communiquer, pour « dire au monde ». Il s'est lui-même mis en scène pour certes témoigner d'une autre relation possible avec les ours et défendre leur cause, mais aussi pour parler de lui, de sa vie parmi les animaux sauvages, de tout ce que cela exigeait de force intérieure, de « combat » intérieur. Cette relation à la peur, à la vie, à la mort, la Nature comme miroir des parties plus obscures de l'être humain, Le Braz, photographe animalière, le décrit aussi avec sa propre expérience : « C'est sans doute parce que l'homme des origines a eu peur de la nuit, de l'inconnu, des animaux et de ses propres rêves qui le faisaient voyager dans des mondes étranges qu'il a inventé l'art et que celui-ci est devenu un langage spirituel, un pacte avec la nature, une façon de négocier avec la mort et l'éternité. L'art est un éxutoire et l'animal un miroir (...) Longtemps j'ai eu peur de ces chevaux livrés à eux-mêmes, presque sauvages (...) C'était un apprivoisement réciproque. En appréciant leurs réactions, j'ai surtout appris à me connaître moi-même, à me contrôler. Une relation qui s'est installée dans le silence et le temps grâce au regard, dire tout sans parole, partager la vie, l'animal m'a enseigné l'intelligence du silence[21] ».

2. Un « terrain » favorable, une sensibilité à la Nature
Un état d'esprit

> « J'ai l'impression qu'il y a un décalage énorme entre les scientifiques et le public qui se contente de prendre l'info telle qu'on l'a lui donne. Entre internet, la télé, les livres, la radio, on nous balance des tas de trucs. On n'a pas toujours la possibilité d'entreprendre des voyages où l'on se retrouve vraiment en pleine nature, et donc oui, on mange la soupe qu'on nous sert en gros. On est à des âges où on est en train de passer le relais à nos enfants, la façon qu'on a de leur expliquer la nature est assez surprenante justement. Alors je ne sais pas où nos enfants vont se situer par rapport à tout ça. Pour nous les jeux sont déjà un peu faits. Et l'éducation aussi ».

[20] "Grizzly Man", un film réalisé et raconté par Werner Herzog, Lions Gate Films et Discovery Docs, 2005.
[21] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 168

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Les « jeux sont déjà un peu faits », nous dit M. T.R., lorsqu'il parle des adultes et de leurs conceptions de la Nature ; mais nous pensons au contraire qu'il n'y a pas d'âge pour découvrir et comprendre, pour changer son regard sur le monde, sur soi aussi. Il s'agit seulement d'expérience, de rencontre, d'un « déclic », d'un « quelque chose » qui fait que l'ordonné, l'établi se trouvent bousculés, laissant place au désordre, et donc à un potentiel de transformation. Et cela peut amener une nouvelle façon de penser, ou des actes concrets, voire des engagements.
Le rôle joué par l'éducation est évident en terme de représentations et permet sans nul doute de sensibiliser l'être à son environnement. Mais comme toute éducation et pédagogie, l'immersion dans le milieu, le palpable, le concret valent tous les discours et offrent à l'individu la possibilité de faire sien, au travers de multiples sensations, perceptions, émotions, tout ce qui constituera une première relation à la Nature :

> « A l'école on faisait tout le temps des sorties nature, observation ornithologique, la forêt la nuit… l'école primaire c'était pas mal. Mon père nous a emmené à la pêche moi et mes frangins. *Ca c'est aussi un moyen d'aimer la nature, d'être dedans, il m'a sans le savoir appris les notions de silence, de respect, d'observer, de lecture de l'eau* (…) c'était un héritage de mon grand-père. On allait à la mer, à la montagne, on été gâté à ce niveau là. Sans ça, j'aurais du mal à être ce que je suis. *Même si j'ai du mal à me définir, j'ai un sacré penchant pour tout ça, l'écologie mais pas au sens politique. Défense de la Nature mais sans la sublimer* », poursuit M. T.R.

« Le désenchantement de l'enfance et la dissolution des liens de l'amour, émergent progressivement avec le développement de la pensée rationnelle abstraite. Le raisonnement abstrait est inculqué aux enfants par le monde moderne, la famille, et par l'impact de la société dans laquelle l'enfant est exposé. L'enfant commence à se percevoir comme une unité séparée, séparée des autres et de la nature, fondamentalement dans son intimité et son intérêt personnel. Cependant, en apprenant à se penser ainsi séparé, comme une personne distincte avec ses idées propres, ses désirs et intérêts, il s'offre à de nouvelles possibilités d'être, de nouveaux projets de liberté » (2003, 63)[22]. Pour Ormiston, les expériences de l'enfance, aussi difficiles qu'elles puissant être, sont motrices et permettent à l'individu de prendre son indépendance et sa liberté, terrain favorable à ce qu'elle nomme « the negotiating transcendence », porte ouverte sur l'autre, l'amour, la transformation de soi. Et nous verrons dans la deuxième partie, l'importance de cet état d'être dans la rencontre avec la Nature et la

[22] Traduction personnelle : *"The disenchantment of the child's world, and the fragmentation of the bond of love, emerges gradually, with the development of the principle of abstract rationality. Abstract reasoning is inculcated in children by the modern, nuclear family, and by the impact of civil society to which the child is exposed. (…) the child comes to see herself as an isolated unit, as separate from others and from nature, as fundamentally private and self-interested. For learning to think of oneself as separate, as a distinct person with one's own ideas, desires, and interests, allows one to move into new possibilities of being, new prospects for freedom".*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

rencontre à soi. La façon de vivre la rencontre et la relation à la Nature est pour l'en-quêté dépendante en grande partie de ses *a priori*, de ses expériences antérieures, et surtout d'un état d'esprit qui peut venir conditionner l'expérience. Pour M. F.C.:

> « *C'est uniquement une façon de voir la vie, de ressentir les choses. Si une personne part avec un ressenti négatif…* : en Bretagne l'eau est verte, l'eau est froide, les poissons sont moins colorés, etc., j'aurais beau lui montrer toute la richesse possible de ce monde, il n'empêche que le plongeur ressortira avec ces *a priori* négatifs. Maintenant si je pars avec l'esprit que je vais faire une super plongée, que je vais découvrir un monde sensationnel, que la Nature va m'offrir cette possibilité, et bien j'aurai quatre vingt dix neuf pour cent de chance de faire une plongée magnifique avec des sensations inoubliables, avec des images parfaites, avec des ressentis très imprégnés de cette harmonie… *c'est pour une bonne part une vision de la vie en général et dans ma façon d'être, c'est ce que j'essaie de faire passer aux gens, déjà avant de plonger* ».

Cet état d'esprit deviendrait même créateur, permettant peut-être de voir au-delà du « banal », d'accéder à une beauté non familière, à voir autrement. Peut-être est-ce cette capacité à s'émerveiller encore, à aimer, à absorber et à se nourrir de ce qui est autour de soi et en soi ? « Regarder comme un enfant, aimer comme un enfant », ce sont les propos répétés de Treadwell dans « Grizzly Man ». Même si ce personnage est controversé, par son caractère et les limites qu'il a franchies, il n'en demeure pas moins que par son regard, sa façon d'être, il a laissé des images incomparables et exceptionnelles sur la vie sauvage. L'état d'esprit tel que les don-neurs d'informations l'expriment, agit non pas comme un filtre mais prépare à, prédispose, comme une porte ouverte sur tout possible, sans arrière-pensée. Laisser faire, laisser agir la Nature, se laisser surprendre, être dans la simplicité, dans la spontanéité, et non pas chercher à s'imposer et décider qu'il en soit ainsi ou comme cela.

3. **Etre dans la Nature développe les sens : entre « stratégie » professionnelle et sensibilité naturelle**

« En cas de menace grave, étant donné l'urgence des échéances, on doit agir même en l'absence de certitude scientifique, ce qui constitue une véritable révolution de la pensée appuyée sur un principe d'incertitude : apprendre, comme le propose Ravetz, « à se servir de l'ignorance comme nous nous servons de la connaissance », écrit Clary (1999[23]). Bien que ces propos concernent le principe de précaution environnementale, cette absence de certitude scientifique

[23] CLARY Maryse, « De la sensibilisation à la nature, à l'éducation, à la citoyenneté », Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999.
Disponible sur : http://fig-st-die.education.fr/actes_99/sensibilisation/article.htm

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

serait aussi à envisager dans le quotidien. Pour nous, la transcrire en terme « d'ignorance », à défaut de connaissance, c'est laisser fermée la porte à ce que nous pourrions appeler l'intuition par expérience, proche de l'anticipation de l'événement à venir. Il ne s'agit pas du fait d'ignorer, mais tout simplement ne pas disposer de la preuve scientifique normée et attendue. L'intuition, ce « sentir venir les choses », souvent issue d'une longue connaissance, peut s'avérer fort utile dans le domaine professionnel, entre autres. Si nous prenons l'exemple des professionnels de la mer, ces hommes et ces femmes apprennent à travailler avec les éléments naturels, et pouvoir anticiper sur des phénomènes leur permet de mieux gérer l'activité, comme pour M. M.P., enseignant chercheur, spécialiste du plancton :

> « On travaille sur *comment arriver à observer le milieu et détecter* que dans les quinze jours qui vont suivre va apparaître le dinophysis [du phytoplancton toxique]. Je pense qu'il y a des signes avant coureurs et on est tout doucement en train de les mettre en évidence. Mais pour montrer ça, il faut observer en permanence l'eau (…) L'idée c'est d'arriver quinze jours avant, de *sentir le milieu*, parce que dans le milieu il y a *des signaux d'alarme*, tu as des planctons qui t'annoncent les problèmes (…) le professionnel, s'il sent le milieu, et bien il va changer son comportement de commercialisation, il a le temps de mettre une *stratégie* en place. On peut quinze jours avant, *sentir le vent venir* et s'adapter ».

Dans le discours et les pratiques, il y a ce qui relève des données scientifiques et puis, tout ce qui est en aval, ce qui naît du ressenti, des impressions, de la réflexion, mais dont on oublie aussi le caractère premier lorsque la science a rendu son rapport et confirmé tout ceci. M. M.P. revendique cette capacité à anticiper, à ressentir, par le « flair ». Dans son expérience professionnelle, il est confronté à ce refus des « autorités » scientifiques à entendre ce qui est prouvé autrement que par des instruments de mesure conformes:

> « En fait *c'est parti d'un ressenti* et il faut aujourd'hui que tu puisses le prouver expérimentalement… voilà, et on restera toujours dans *l'à peu près*, et c'est comme ça. Le milieu c'est du *pifomètre*. La pifométrie c'est une science, l'à peu près c'est une science. *On se retrouve avec des gens qui ont été formatés scientifiques purs et qui te disent : « non, tant que ne tu peux pas le prouver tu ne peux pas le dire », ça c'est catastrophique parce que quand on la preuve c'est trop tard*, on est tous morts, et on a bonne mine ! Il faut que *les ressentis* rentrent en ligne de compte, même si c'est pas scientifiquement… qu'est-ce qu'on en a à faire ! Aujourd'hui je pense que les pesticides ont un rôle actif au niveau des productions de planctons, je n'ai pas les preuves mais je le dis ! Aujourd'hui il y des études mais on va attendre cinq ans, dix ans, quinze ans pour dire « ok c'est vrai », et on a continué à polluer pendant ce temps là, et les industriels continuent à nous vendre leurs produits ! ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Travailler avec un élément naturel développe une attention particulière à ses évolutions, à la lecture de ses changements. La nécessité et les impératifs professionnels obligent quelque part à cette sensibilité qui peut aussi devenir intuitive. Le rapport à la Nature devient plus intime. Comme une acuité toute particulière et presque instinctive, les en-quêtés développent un sens naturel adapté à l'élément. M. M.P. précise à propos d'une des ses collègues de travail :

> « Elle a un regard… *en fonction des vents… elle a tout compris. Elle sait* quand son plancton va souffrir, *elle sait déjà sur la route en venant. Elle a une sensibilité*… Oui, elle a un rapport avec le vent… et elle sait les influences sur les microorganismes ».

Nous avons donc interrogé Mme M.N. Chef de laboratoire en écloserie marine :

> « P. me disait que tu as développé une certaine sensibilité par rapport à la mer, aux vents en particulier ? », tu peux m'en parler ? « Il faut que je réfléchisse… attends. C'est totalement mécanique. Le matin quand j'arrive il faut que je vois la mer pour sentir, pour voir où sont les vents. Si les vents sont nord, c'est … c'est complètement mécanique comme je fonctionne mais je sens ».

L'exemple suivant montre l'évolution toute en finesse de la relation au milieu, quand la peur développe la capacité de perception et d'attention et oblige à une veille permanente des sens. Puis, quand la peur cède place à une forme de tranquillité ou repos intérieur pour laisser venir les informations de l'extérieur. C'est lorsque l'en-quêté se « relâche », se laisser aller, se laisse guider, quand il semble entrer progressivement dans une forme de passivité, d'intériorité, que la Nature, à ce moment là, lui « parle ». De l'agir à l'être agi, c'est peut-être ici l'étape de la confiance après la peur, qui apaise et rend disponible pour accéder à une autre perception. « L'intuition vient si on a de moins en moins de pensées, ça c'est clair » note Mme C.C.

> « Oui, *le côté intuitif, il s'est quand même pas mal développé en moi*. Je vois dans des forêts où je suis retourné quinze ans plus tard, et là *je la percevais vraiment différemment*. Grosso modo, dans la forêt du Gabon avec les gorilles, je me suis dit ça après coup, j'avais une présence telle que je contrôlais tout, j'écoutais tout, *au bout d'un moment on devient très intuitif*. Je dirais presque que *c'était dans une espèce d'« instase », c'est-à-dire une concentration sur des choses très petites*. Quand j'y suis retournée après, beaucoup plus cool, il y avait plus un sentiment… un côté extase justement, un côté où les choses sont perçues sans avoir à… la seule concentration à avoir est de *ne pas laisser venir trop de pensées*, et alors les choses venaient d'elles-mêmes, et là *on arrive vraiment à percevoir beaucoup de choses*. Et puis surtout, *quand la peur s'en va, on a une sorte de pressenti*. Vingt ans après, *j'avais changé intérieurement*, je me rappelle qu'avant je devais contrôler ma peur, je me souviens de

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> paniques... *ce pressenti, s'il y a quelque chose que l'on dérange, on le pressent et notre chemin ne va pas aller là* où on devrait être pour l'observation », explique M. J.C.

Varvoglis travaille sur les phénomènes « psi » et pose la question suivante : « Dans quelle mesure les sociétés occidentales, à travers les valeurs qu'elles prônent, pourraient-elles être en partie responsables d'une sorte de censure, d'atrophie de ces potentialités psychiques, alors que ces dernières sont acceptées, et même parfois l'objet d'un apprentissage, dans d'autres cultures ? » (1992, 11). Nous développerons ce sujet quand les en-quêtés nous parleront de ces autres capacités à percevoir et à ressentir, à communiquer avec les animaux. Mais dans le cas évoqué ci-dessus, ces sens, développés et utilisés dans des situations particulières, montrent déjà une potentialité d'appréhension de l'environnement toute en subtilité. Dans le cadre d'une activité professionnelle, dans le quotidien ou dans des situations plus ponctuelles et exigeantes en prise d'informations, l'expérience des sens se développe et s'affine, et permet aux en-quêtés de travailler autrement, avec plus de souplesse et d'aisance ou de perspicacité et de capacité d'anticipation.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE II

L'homme communique et communie avec la Nature

« Opposer rationnel et irrationnel nous apparaît particulièrement absurde, car nous ne jugeons irrationnel que ce dont nous ignorons encore les lois… L'univers de notre ignorance est effroyable, comparé à la plage étroite de nos connaissances. L'irrationnel puise dans cet univers sans fin… L'irrationnel ne paraît riche que de rationalité potentielle, et à « raison » n'est pas une chose, mais une fonction liée à la structure du cerveau humain, fonction qui se transforme avec les connaissances qu'elle traite ».

Laborit[24]

Introduction : évoluer entre objectivité et subjectivité, entre rationnel et irrationnel

Cette présentation de l'irrationnel par Laborit permet une entrée en matière nette et franche. Ce que nous allons aborder maintenant est bien une exploration de l'humain dans ses relations à la Nature, au travers de données qui pour certaines s'expliquent aisément mais qui, pour d'autres, vont nécessiter une acceptation des faits tels qu'ils se présentent, avec des émotions, des ressentis et des valeurs qui n'appartiennent qu'à ceux qui les expérimentent et les expriment. Le travail d'un chercheur en sciences humaines s'appuie sur une démarche de mise à distance de son sujet. Mais il n'est pas facile, faut-il le reconnaître vraiment et s'en rendre compte, de ne pas réagir, d'évaluer, voire de juger ou de s'approprier trop rapidement un élément qui permettrait d'apporter matière pour comprendre et analyser un fait et qui du coup occulterait la face immergée de l'iceberg.
Ce qui paraît irrationnel déroute, crée le doute, remet en question, et devant l'inconnu, on a tendance à se raccrocher à ce que l'on connaît pour rassurer sa propre connaissance et son champ de valeurs. Mais le « lâcher-prise », expression fort usitée aujourd'hui, est bien un état d'esprit et un état d'être qu'il est nécessaire d'adopter pour laisser venir librement tous les éléments du discours du don-neur d'informations. C'est comme si le chercheur se trouvait devant une double difficulté : celle propre à son travail, mais qui rebondit à nouveau sur l'information qui lui parvient parce qu'elle peut quitter son champ de connaissances et de certitudes, tout ce qui a construit sa façon de voir le monde. Comprendre l'information, lui donner du sens tout en acceptant de comprendre sa propre vision des choses, mais aussi les freins que la pensée a pu créer pour préserver ce qui est connu, comme les certitudes rassurantes. La compréhension du moment, la plus juste, nécessitera sans doute du temps, peut-être dans l'apparition de liens étroits et de correspondance, voire de causalité dans toutes les expériences dont nous allons parler maintenant.

[24] Cité in « La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux », Meinrad, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 11

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Communiquer ou communier avec la Nature nécessite comme toute démarche volontaire, un certain engagement, un désir, et dans certains cas une préparation de l'être dans son ensemble, spirituelle et corporelle. Mais nous verrons que ces expériences ne sont pas toujours consécutives d'une action réfléchie et décidée. Parfois, des situations se vivent dans l'imprévu, ou relèvent « presque du hasard ». Ce qu'elles engendrent, et ceci demeure le point clef de cette partie de notre recherche, ce sont de nouvelles perspectives et visions pour les en-quêtés, dans leur relation au monde, par l'expérimentation de sens et de ressentis plus particuliers, par des voies de communication autres que la parole. Un état d'esprit et un état d'être au monde préparent ou favorisent donc des rencontres attendues, suscitées ou imprévues, que l'on pourrait qualifier d'exceptionnelles dans le sens où elles ne sont pas communes, fréquentes. Mais ceux qui les expérimentent trouvent là quelque chose de naturel, dans l'évidence même, mais de quelle évidence s'agit-il ? Dans notre journal de bord tenu lors d'un voyage en Mer de Cortez, nous avons écrit, le 24 août 2001, à propos de la rencontre avec la Raie Manta :

> « Je suis consciente d'avoir vécu quelque chose d'exceptionnel, de rare. Ce qui s'est passé est désormais pour moi un des plus beaux moments de ma vie. Il me semble avoir touché à l'essentiel. *En même temps, c'était tellement évident, simple*. Un si long moment ensemble… une expérience unique, harmonie, symbiose, une Histoire ».

Peut-être est-ce l'évidence d'une situation qui s'inscrit dans un enchaînement d'évènements : cette expérience avait été vécue crescendo dans une journée de plongées au travers de plusieurs rencontres, jusqu'à celle ultime qui a concrétisé tout un ensemble de ressentis et d'émotions, le rêve d'une plongeuse. Et même plus qu'un rêve puisque nous avions alors écrit : « même dans mes rêves je n'aurais pas imaginé une telle chose ». Peut-être est-ce aussi l'évidence d'un rapport à l'Autre, d'une communication avec tout ce qui vit, que l'on vit aussi dans un quotidien avec les animaux dits de compagnie, mais que l'on n'explore pas suffisamment dans d'autres circonstances. Comme si le fait que l'animal soit domestiqué, lui donnait un statut à part, parce qu'il nous côtoie et qu'on a mis notre empreinte sur lui. Comme si il avait désormais une capacité d'échange avec l'Homme que ne peut avoir la vie sauvage. Dans le familier, nous occultons l'importance ou la réalité de certains faits parce qu'ils sont imprégnés du quotidien. Pourtant, nombre de personnes qui vivent avec un animal dit « de compagnie » expriment parfois dans la confidence, comme s'il y avait une gêne à dire les choses telles qu'elles sont, des échanges avec « leur » animal.
Nous voulons montrer ici la correspondance dans ces expériences de communication et de communion avec la Nature. Il y a chez les « enquêtés » des représentations communes de la Nature qui les conduisent à vivre et à se retrouver dans des situations particulières, mais il y a aussi tout un discours sur l'expérience vécue, où l'on retrouve, comme nous allons le voir, des modes de perception et de communication inhabituelles.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous avons en mémoire le travail de Meinrad qui, dans « La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux », prend pour postulat de départ : « si l'on veut pouvoir rendre compte de certains phénomènes, il faut d'entrée de jeu admettre une certaine homogénéité entre les deux termes de la dualité oppositionnelle appelée par la philosophie occidentale matière et esprit ». De la même façon, et sans tourner le dos à la modernité et à ses acquis scientifiques, nous allons évoquer des situations proches du paranormal ou relevant de la métaphysique. Pour Meinrad, « L'attitude d'un individu ou d'un groupe vis-à-vis des phénomènes paranormaux est fonction de leur schéma du composé humain. L'on pourrait aussi exprimer la même idée en une formule plus brève : « dis-moi comment tu conçois le composé humain, et je te dirai ta position sur les phénomènes paranormaux » (1998, 7). C'est pourquoi, nous interrogerons nos donneurs d'informations sur leur idée ou position à ce sujet, comment éventuellement ils expliquent leurs expériences, le cheminement et le sens qu'ils leur donnent, le sens qu'ils donnent à la vie en général. Nous présenterons également le travail de Laszlo sur sa théorie du Tout, théorie dont les conséquences nous permettront d'apporter une explication à certains phénomènes et situations : « Les mystiques et les sages savent depuis longtemps qu'il existe un champ cosmique reliant tout à tout au plus profond de la réalité, un champ qui conserve et transmet l'information. Ce champ est connu sous nom de « champ akashique ». De récentes découvertes en physique quantique indiquent que celui-ci est réel et qu'il a son équivalent dans le champ du point zéro qui sous-tend l'espace comme tel. Ce champ consiste en une mer subtile d'énergies fluctuantes à partir desquelles tout émerge : atomes, galaxies, planètes, êtres vivants, et même la conscience. Ce champ du point zéro, ou champ A, est la mémoire constante et éternelle de l'univers (…) Ce que découvrent [*les physiciens*] ressemble étroitement à ce que décrit l'écologie : un réseau de causes et d'effets que caractérisent la cohérence, l'ordre caché, l'inséparabilité et la connexion subtile » (2005, 267). Nous prenons ainsi pour référence dans la construction de notre propre connaissance cette autre réalité qui fait jour dans les sciences physiques et du vivant. Nous ouvrons de ce fait l'interprétation de notre travail à tout possible, ne limitant pas nos explications à ce qui « convient », mais osons dépasser le discours rationnel et laisser place à ce que s'exprime au fond de l'être, dans son ressenti, son intimité, ce qui relève peut-être de l'expérience première, celle qui n'est pas encore teintée par notre mode de perception et de connaissance sociale, nos représentations communes, nos préjugés, voire nos certitudes : « Une autre réalité sous-tend le monde isolé des objets ordinaires et de l'expérience humaine courante. C'est un monde interconnecté de relations et de possibilités qui se recoupent. Il est plus fondamental – au sens d' « originel » - que le monde des formes changeantes et des relations dynamiques de l'expérience familière », souligne Laszlo (2005, 267). Nous avons proposé à M. N.JL., chamane, de répondre à cette théorie, pour avoir l'avis d'un en-quêté, qui, au travers de sa pratique côtoie ce qu'il nomme « l'autre monde », et ce afin d'estimer dans quelle mesure cette nouvelle théorie peut apporter un éclairage sur les propos des en-quêtés :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « La théorie de Laszlo est vraie en partie. *L'Akashique c'est la dernière couche de la terre où sont contenues toutes les connaissances des profondeurs de l'Humanité et des êtres de la Nature*. C'est toute la connaissance, du premier âge à aujourd'hui, toute la bibliothèque du Monde. *C'est l'actif et le passif, toutes les consciences réunies,* de tout l'Univers du Père Céleste et de la Mère Céleste, en tout point. C'est la loi de cause à effet. C'est la dernière phase de ton âme. C'est la connaissance de toutes les connaissances ».

Ce que nous allons présenter maintenant, à savoir des définitions de ce qu'est le paranormal et des éléments qui s'y rapportent, vaut pour l'ensemble des thèmes ci-après. Nous ne développerons pas davantage ces définitions mais concentrerons notre travail sur le vécu et ses interprétations par les en-quêtés. Nous souhaitons clarifier ici certains concepts et champs d'expériences à l'intérieur desquelles une partie de notre recherche peut trouver une explication et un sens. Il s'agit en effet d'une réflexion sur les sens, la perception de l'environnement et du vivant, des modes de communication qui s'y établissent et qui sortent de l'ordinaire, à savoir de ce qui s'expliquent communément. La perception intuitive, le ressenti à distance, la représentation de l'autre au-delà de ce que décrivent les sciences « dures », ouvrent la porte sur des interrogations et des possibilités de voir autrement. Laszlo, à propos du nouvel esprit scientifique, cite Willis Harman, philosophe des sciences, pour qui : « Le contact avec la réalité n'est pas limité aux seuls sens physiques. Il est aussi atteint par la connaissance intuitive directe, par les sens esthétique, spirituel et mystique » (2005, 266). La terminologie « para » et les concepts qui s'y rapportent ne doivent pas inquiéter ou lever des soupçons. Il s'agit de champs de connaissances dont on parle encore peu et qui sont « à l'épreuve de la science », ce qui ne peut cependant constituer la preuve de leur authenticité car les connaissances sont trop souvent limitées par les outils scientifiques utilisés pour les explorer et les évaluer.
Nous allons probablement poser autant de questions que nous tenterons d'apporter d'éléments de réponse parce que nous allons être en présence d'expériences atypiques et que les sciences n'ont pas de réponse dans ce domaine ; ensuite parce que les expériences concernent des rencontres entre l'Homme et la Nature, avec les animaux sauvages, et posent deux inconnues en situation de rencontres, voire d'échanges et de communication. Sally Goerner, théoricienne des systèmes précise : « La causalité interactive requiert des questions telles que comment, quand, où et combien, au lieu du ou/ou bien. Si vous essayez d'explorer un système profondément interactif avec la mentalité dualiste, vous avez toutes les chances de tomber dans un cercle vicieux générateur de colère et de confusion [25]». De plus, certains vécus seront tellement extra-ordinaires que pour l'entendre, il faudra accepter ce qui est dit sans filtres quelconques, surtout celui de l'incrédulité. Nous aurons plus à déterminer les valeurs et « croyances » de nos enquêtés pour comprendre leurs représentations et réflexions qu'à tenter de valider ou non ce qu'ils nous disent. « La vieille

[25] Citée in « La conscience invisible – le paranormal à l'épreuve de la science », Radin Dean, Paris, Presses du Châtelet, 2000, p. 269

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

formule : « Je ne crois que ce que je vois » ne résume d'ailleurs que la moitié de l'affaire. Il faudrait souvent ajouter : « Je ne le vois que si j'y crois » » (Radin, 2000, 53). A partir de ce moment là, nos analyses exigeront d'autant plus de souplesse que de rigueur, de la souplesse et une ouverture d'esprit à tout possible.

Nous considérons et prenons ainsi pour position que certaines des situations que nous allons décrire relèvent du paranormal, non pas que nous ne soyons en mesure par notre travail de l'expliquer, mais parce qu'intrinsèquement, par nature, elles appartiennent à ce domaine. « La définition la plus souvent utilisée dans la littérature scientifique est celle de James E. Alcock (1981) : un phénomène paranormal est un phénomène qui est inexplicable dans les termes de la science actuelle… ». « Para » est ici ce qui voisin de, hors la norme qui, elle, a reçu le consensus scientifique pour décrire la réalité - le paranormal est à différencier du surnaturel qui implique des causes divines. « Traditionnellement, le paranormal recouvre l'ensemble des énigmes scientifiques se rapportant à des phénomènes rares et étonnants, dont les phénomènes parapsychologiques ne sont qu'un sous-ensemble. On peut avancer la définition suivante, très générale : la parapsychologie est l'étude rationnelle, approfondie, et pluridisciplinaire des faits semblant inexplicables en l'état actuel de nos connaissances scientifiques, et mettant en jeu le psychisme et son interaction avec l'environnement »[26]. L'aspect communicationnel étant important pour nous, nous apportons cette autre définition employée à l'université d'Edimbourg notamment : « étude des moyens de communications entre les organismes et leur environnement, autres que ceux actuellement expliqués par la communauté scientifique ». Comme nous apportons une grande importance à la notion de sens, signification, pour celui qui vit l'expérience, nous la complétons également par cette autre définition : « dans les années 70, des réflexions philosophiques ont amené des chercheurs à proposer la définition suivante : dans l'état actuel des connaissances, les phénomènes psi (et nous précisons « psi » et non « psy ») peuvent être définis comme objectivement inexplicables (ils sont quasi impossibles physiquement parlant) mais subjectivement compréhensibles : ils sont chargés de sens pour la ou les personnes concernées, au niveau conscient, ou, plus souvent, au niveau inconscient »[27].

Des situations d'échanges et de communication avec l'autre non humain, des ressentis non explicables mais vécus intensément, voilà ce que nous allons tenter de décrire. Nous précisons à nouveau que notre travail ne consiste pas à faire une recherche sur le paranormal, mais bien à présenter et à apporter une connaissance sur des phénomènes qui semblent relever de ce champ d'expériences. Varvoglis interroge : « Quels facteurs vont permettre d'envisager le psi non plus comme une lointaine possibilité ou, pire, une absurdité, mais plutôt comme une certitude fascinante, requérant toute notre attention afin de l'explorer ? (…) L'enjeu du psi n'est pas seulement une révolution scientifique. Ce saut vers un nouveau paradigme est une transformation de l'être, de la

[26] Propos et définitions disponibles sur http://www.metapsychique.org
[27] Ibid.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

conscience, afin d'entrer pleinement dans l'univers de la participation et de l'interconnexion » (1992, 230).
Au cours d'un congrès[28] qui s'est tenu en 2008 à Paris, nous avons recueilli les propos de Glaise, ancien membre de l'institut de Recherche Fondamentale dans le domaine de l'astrophysique nucléaire. Sa recherche personnelle l'a amené à une prise de conscience de l'Homme global. Il dit à propos de la démarche scientifique : « Pour moi, la véritable qualité scientifique, c'est d'accepter d'observer l'expérience qui nous est proposée sans la comprendre, d'être observateur jusqu'au bout, et d'accepter de voir qu'il y a un résultat. Mais avec le manque d'humilité de l'humanité en général, beaucoup de scientifiques ont du mal à accepter les résultats d'un processus qu'ils ne comprennent pas. Pour ma part, j'estime que quelqu'un qui arrive à un résultat a forcément mis en branle un processus valable. Même si je ne le comprends pas. Voilà la première attitude, et je pense que le monde scientifique n'avancera qu'à partir du moment où il aura acquis cette qualité d'observation. Avoir l'honnêteté d'aller jusqu'au bout et de regarder la qualité du résultat obtenu ». Nous sommes d'avis avec cette attitude où devant l'inexplicable il nous faut accepter, prendre note et continuer à chercher jusqu'à ce qu'une piste de compréhension se fasse jour. Nous avons largement développé notre position par rapport au contenu des entretiens, « matière » de notre recherche, dans la partie consacrée à la méthodologie. Dans le concret, dans le face à face, dans l'entretien, dans le vivant, dans la rencontre et la relation, des mots, des idées peuvent paraître « lointains », ou parfois très signifiants et en résonnance avec notre propre expérience. M. SA.J. exprime par exemple :

> « C'est vrai que quand on est dans l'authenticité, on a une récompense qu'on ne peut même pas imaginer. *Si tu es authentique* avec toi, si la personne a *une connaissance innée au sein même de son corps, par la vibration, en s'immergeant dans la Nature*, et qu'elle a acquis au fil du temps une expérience, ça vient renforcer *l'accès à l'information secrète de la vie de la Nature*. Mais il faut déjà avoir la base. Il y en a qui sont beaucoup plus sensibles que d'autres et cette sensibilité là peut faciliter l'accès ».

Il s'agira pour nous de comprendre le pourquoi de tels propos, ce qui dans le parcours des en-quêtés, dans la limite de ce que nous apprenons sur leurs histoires de vie, leur permettent de vivre des expériences atypiques, et par quoi sont induites ses représentations du monde, le sens qu'ils donnent aux « choses ». Varvoglis souligne à ce propos : « Si les phénomènes psi ont de profondes implications aux niveaux physique, théorique et métapsychique, ils en ont des non moins profondes à ceux de notre identité personnelle et des relations humaines » (1992, 11).

[28] Congrès National du GNOMA (Groupement National pour l'Organisation des Médecines Alternatives), Paris, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.1. **Les sens dans la Nature**

2.1.1. **Les sens en éveil**

> « Quand je suis dans la Nature, tous mes sens sensoriels sont en éveil ».
>
> « *Avoir un échange, une osmose avec*. C'est pour ça que j'ai besoin de coins très calmes. J'ai un endroit comme ça à Plougastel : il y a de grands arbres, de grands rochers, et puis la mer, un ruisseau qui coule… *une espèce de magie. Là, j'aime bien* ».

Ce que nous entendons respectivement de M. SA.J. et M. H.S., reprend en quelques mots certains « besoins de Nature » que nous avons déjà mis en évidence et définis, et aussi le contexte nécessaire pour les réaliser, à savoir un lieu en dehors de la société, un lieu qui exclut toute forme de « parasitages » et qui va permettre d'accéder à cet état d'osmose avec les éléments. Etre en osmose avec la Nature c'est la vivre en totale liberté, c'est laisser passer en soi toutes les énergies, les odeurs… s'en imprégner comme si l'être devenait un réceptacle mais aussi un lieu d'échange : ce qui pénètre l'individu est aussi le reflet de ce qu'il donne à la Nature, inconsciemment peut-être, mais qui se traduit dans un état d'esprit, une forme d'abandon en confiance. Le sentiment d'osmose traduit et sous-tend un niveau de sensibilité, d'ouverture, d'acceptation à pouvoir recevoir, une représentation de la Nature qui peut procurer une sorte de nourriture des sens et une satisfaction du mental et du cœur. L'osmose est cet état de diffusion de l'un vers l'autre, tel qu'il s'opère un aller-retour, une interpénétration, une influence réciproque qui ne peut être mesurée concrètement. Mais ces influences réciproques sont un des éléments clefs de la théorie de Laszlo, entre autres.

> « Par rapport à l'espèce de magie que vous ressentez, vous pourriez m'en dire plus ? », avons-nous demandé à M. H.S., scientifique biologiste. « Il y a des moments où j'ai l'impression… enfin, *ce ne sont pas des signes, mais je lis dans la Nature*. Je suis assez sensible à ça. *Je sens les choses*, alors on peut se planter complètement mais il y a des moments où je sens que ça ne va pas du tout, *une espèce de signal d'alarme*… des sensations qui ne sont pas bonnes. Je n'ai jamais essayé de faire le rapprochement pour savoir si après, réellement, il se passait des choses pas bien, mais *sur l'instant ce sont des sensations qui sont un peu désagréables et à d'autres moments au contraire, tout est serein*, on a l'impression que tout est possible, et… et voilà, ça détend ».
> « Vous le relier à quelque chose qui se passe ailleurs dans le monde ? »
> « Pas forcément. Je ne sais pas d'où ça vient. Il y a des moments où moi, je ne suis pas bien et j'ai besoin de retrouver des endroits comme ça pour essayer de me détendre d'une part et pour essayer de questionner. Soit ça me rassure, ça me détend. Soit je sens des choses pas bien qui sont peut-être liées à mon état de mal-être du moment,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> mais *des fois je suis bien et puis je sens qu'il y a quelque chose de mauvais dans l'air, dans la Nature. Pourquoi ? Comment ? Je ne sais pas* ».

L'en-quêté différencie son état d'être avant de se réfugier en pleine Nature, Nature qui pourrait influencer ses perceptions, de ce qu'il vit et ressent quand il s'y trouve. Il pose des questions mais constate avant tout ce qu'il éprouve, et même si les propos peuvent sembler « étranges » à quiconque n'aurait pas vécu ce ressenti, sa description montre l'importance de ce qui peut être vécu voire exploré au travers des sens, presque indicible et indéfinissable.
Nous ouvrons ici une parenthèse pour resituer notre travail de recherche : le statut de scientifique de l'en-quêté peut l'aider à prendre du recul et à observer de loin sa propre expérience, mais là encore, nous tenons à souligner que c'est dans une démarche de confiance que nous devons accueillir les informations, de qui que ce soit, sans juger de la qualité et de l'authenticité de propos sous prétexte que le don-neur d'informations pourrait disposer *a priori* d'un statut plus légitime qu'un autre, en terme de crédibilité. Mme L.L., chargée de mission en environnement marin et aujourd'hui investie dans le domaine du soin énergétique, décrit un vécu et un sentiment similaire à celui confié par l'en-quêté ci-dessus :

> « Je pense que certains d'entre nous sont reliés en permanence à quelque chose de beaucoup plus grand. *Ces moments où l'on ressent quelque chose de bizarre, de lourd, voire d'étrange, c'est dans le ciel, c'est dans l'air, autour de nous*. Ca n'est pas un sentiment agréable et j'ai l'impression que ça vient de loin. Mais on laisse passer, pas facile. *On est simplement à l'écoute mais c'est aussi un sentiment qui s'impose à nous. Il n'y a pas ici de contrôle mental sur quoi que ce soit, on reçoit en direct. C'est souvent une sorte de malaise que je ressens* ».

Se retrouver dans la Nature ne semble pas être sans incidence sur le corps, sur l'être physiologique et donc *a fortiori* sur l'être psychique. Si la Nature représente le Beau, les émotions, un lieu pour se ressourcer ou pour fuir, un lieu de méditation ou tout simplement un besoin, elle agit inévitablement ou plus profond de soi, dans le domaine des perceptions et des sensations. Les en-quêtés expérimentent plus ou moins consciemment leurs sens dans la nature parfois même dans une démarche volontaire et recherchée. Quel que soit le niveau de conscience, la Nature stimule, éveille ou réveille, par le bruit, par les odeurs, par le toucher, par la lumière ou les couleurs, par de l'impalpable - dont nous parlerons un peu plus loin :

> « *Vivre plus intensément quand je suis dans la nature, oui*, développer des sens… ? Je ne l'ai jamais vraiment orienté comme ça… bon, je me suis aperçu au contact avec les Inuit que la vue était très importante, pour les gens qui chassent, l'ouïe aussi est très importante. La différenciation des couleurs de la neige, ou des formes du sable dans le désert sont très importantes. De là à dire que j'ai cette démarche et cette recherche, non, ça ne serait pas honnête de dire ça. Par contre,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> quand je suis effectivement dans la nature, *j'ai mes sens en éveil* (…) *Les sens s'ouvrent* d'une manière assez passive, ce n'est pas vraiment volontaire, ça peut l'être parfois, et à ce moment là, effectivement, je vais être *beaucoup plus réceptif* », souligne M. P.S.

Cardinaux, géobiologiste, précise : « Le ressenti intérieur est prépondérant dans notre relation avec l'environnement. C'est un moyen d'apprentissage efficace que nous expérimentons tous les jours. L'expérience la plus matérielle ou la plus spirituelle passe par nos sens et notre cerveau. Toute expérimentation ne peut donc être que subjective » (2004, 4). L'expérience de la Nature, l'expérience des sens, peut apparaître comme un besoin, presque une nécessité. Elle est en tout cas recherchée par certains des en-quêtés, ceux qui sont le plus dans ce besoin permanent de Nature, comme une quête d'émotions, comme si une alliance évidente se réalisait entre l'Homme et la Nature et reconnectait à l'essentiel. Pour Laurence Ink, qui a passé sa jeunesse et la première partie de sa vie de femme à Paris, la Nature, cette nature grande et sauvage du Canada était comme un appel qui l'a poussée au départ et au changement radical de vie. Pour elle, la réalisation de soi passe par la nourriture de l'esprit et par celle du corps, un corps qui se nourrit d'émotions, de sensations, d'un contact direct avec les éléments de la nature : « le milieu du bois, solitaire et sauvage, a été et est encore, dans mon cheminement personnel, le cadre indispensable de mon évolution. Il m'est nécessaire de palper la vie dans son aspect le plus matériel, sentir au sens propre les changements de saison, comprendre que mon corps réagit au même titre qu'un animal aux ambiances orageuses, à l'attente de la neige, à l'euphorie éclatante du soleil. J'aime poser ma main sur l'écorce rugueuse du pin, sentir sous mes pieds nus la terre encore humide du printemps, humer l'éraflure résineuse d'une épinette, toucher la douceur lisse d'une feuille, la peau un peu visqueuse du poisson, le poil rêche d'un orignal » (1994, 331). Là encore, le corps qui se nourrit, nourrit l'esprit en retour et réciproquement. L'expression bien connue « quand on est dans la nature, ça vide la tête », montre ce processus de « relâchement » ou de libération du mental pour retrouver, reconnecter une autre partie de soi, émotionnelle et sensible : « J'y apprends à regarder, à sentir, à me concentrer sur ce qui m'entoure, à me percevoir liée à cette Nature » (Ink, 1994, 331), ou encore, pour Mme. R.A. :

> « On a même l'impression au fur et à mesure de *se déshabiller*…, se déshabiller, oui, et on *retrouve vraiment que ce qui nous est absolument indispensable* ».

Nous retrouvons certes ici la notion de repos social développée précédemment mais surtout ce besoin de se retrouver avec soi-même, de plonger au cœur de soi, dans ce qui paraît être primordial aux yeux de l'en-quêtée. Nous nous permettons d'ouvrir une large parenthèse afin de différencier, à la lumière de Jung, le moi et le soi qui correspond à l'âme : « le moi est doté d'un pouvoir, d'une force créatrice, que nous appelons volonté (…) Le « soi » que nous devons aimer, qui se manifeste en nous à travers notre existence individuelle, est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

différent du moi. Le Soi est notre totalité psychique, faite de la conscience et de l'océan infini de l'âme sur lequel elle flotte : Mon âme est ma conscience, voilà ce qu'est mon Soi, dans lequel je suis inclus comme une île dans les flots, comme une étoile dans le ciel. Ainsi le soi est infiniment plus vaste que le moi (Jung, 1987, 330). Si nous nous permettons cette précision, c'est parce que derrière la discipline spirituelle se trouve également cette notion de repos, cette phase d'inactivité intellectuelle apparente qui permet en fait un travail en profondeur - les artistes et créateurs le savent bien -. Ainsi, lorsque le corps se nourrit et vit pleinement au travers de toutes ses voies de communication avec son environnement, c'est un peu comme s'il permettait à l'esprit de se libérer de ce qui encombre et de revenir en douceur à l'essentiel. L'unité de l'être est peut-être alors atteinte et ouvre la porte à de nombreux possibles. Nous pouvons penser que cette navigatrice, avec la discipline et la force mentale, ô combien nécessaires pour réaliser les exploits qu'elle a accomplis en solitaire, a retrouvé son essence, son identité profonde :

> « C'est pour ça que je navigue sur des engins relativement simples, petits, basiques, et vraiment on se retrouve dans une espèce de cocon initial, où *l'instinct devient important, les sensations sont...* ce qui importe, c'est *se découvrir soi et avancer* ».

« Se déshabiller » pour mieux découvrir ce que l'on est, comme si les conditions de dénuement presque extrêmes, proches des états de survie, permettaient ce retour à la source. Certaines pratiques chamaniques comme les quêtes de vision, par exemple, relèvent d'une même « condition » dans laquelle le corps est placé pour que le mental puisse lâcher et que des informations inhabituelles puissent parvenir et se manifester à la conscience. Pour M. J.C. :

> « Ce sont des énergies que l'on retrouve, oui, *des énergies qui reviennent*. Dans un premier temps c'est *un apaisement*, c'est surtout ça en fait. Ca calme les choses au fond de toi, *ça donne le temps de la réflexion*. La Nature, même si elle bouge beaucoup, paradoxalement est assez statique, ça te calme, ça te pose, ça te permet de *prendre du recul*, et de retrouver de l'énergie ».

Il y a ici comme un paradoxe, ou une contradiction entre l'apaisement qu'apporte la Nature et le plein d'énergie qui « booste » l'individu. Vivre pleinement avec la Nature, c'est-à-dire vivre son corps, explorer ses sens, se laisser aller à, c'est peut-être tout simplement lâcher et retrouver l'essentiel – l'essence (dans le langage des oiseaux, l'essentiel est aussi l'essence qui vient du ciel). Nous ne pouvons pour l'instant dire du vécu des en-quêtés qu'il appartient au phénomène « psi », mais il semble s'en approcher. Dans les situations extrêmes que les en-quêtés vivent, seule en pleine mer ou dans une forêt vierge, nous pouvons supposer que l'homme ou la femme passe par des phases particulières, dans une grande vigilance et acuité liée à l'environnement, puis dans une sorte d'introspection qui ensuite crée une nouvelle ouverture sur l'extérieur mais dans un autre état

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'esprit et état d'être, en communion avec la Nature. Il n'est pas possible ici de déterminer le « processus » en place, mais Varvoglis apporte une explication à ces états particuliers dont nous aurons a reparlé longuement plus avant : « Si nous considérons que notre fonctionnement normal est limité par la « valve réductrice » du cerveau et du système nerveux, ainsi que par notre perception habituelle de notre moi et du monde, alors nous pouvons considérer que des états modifiés de conscience ont un effet similaire à celui d'un exercice spirituel, c'est-à-dire qu'ils peuvent circonscrire cette « valve » et nous mettre en contact avec le « Cerveau collectif », dont avec le psi (…) Le résultat de cette transformation peut être de nous replacer partiellement dans notre état premier – l'état d'indifférenciation – et ainsi de nous permettre de vivre certains phénomènes d'interconnexion comme les phénomènes psi ou les expériences transcendantes et extatiques » (1992, 80)[29].
De toute évidence, la Nature, au travers des sens et de tout ce qui peut être stimulé, semble déclencher un travail en profondeur dont les manifestations concernent tant le plan physique que psychique, avec des variables en intensité et en prise de conscience de ce qui bouge et évolue en soi. Bien plus que des sens en éveil, c'est une transformation de l'être que vivent les don-neurs d'informations, en correspondance avec une quête plus ou moins volontaire et attendue de ces changements.

2.1.2. **A chacun ses sensations**

« Cet instrument merveilleux qu'est l'organisme est entouré tout d'abord d'une mince pellicule qui lui sert à la fois de protection et de récepteur, c'est-à-dire de tambour vibrant qui émet des ondes en tous sens et sans arrêt. Car cette peau est en état de sensibilité constante » (Gaboury, 2001, 30). L'être humain a un corps, formidable récepteur, émetteur, qui lui offre cette relation directe et permanente avec son environnement. Pour Zuckerman, qui a développé le concept de recherche de sensations à partir de données psychophysiologiques, la recherche de sensations est implicitement assimilée à une recherche de plaisir : « L'amateur de sensations recherche des stimulations hédoniques et stimulantes, qui sont censées lui apporter un degré élevé de plaisir et d'activation » (2002, 91). C'est ce que décrit cet étudiant en sciences humaines, M. N., et que nous approfondirons :

[29] « Le philosophe Henri Bergson pensait que notre système nerveux et nos sens ne servaient pas seulement à recueillir des informations sur le monde environnant, mais qu'ils étaient aussi des mécanismes de « filtrage » pour toute information qui ne concernerait pas directement l'ego. De ce fait, ils limiteraient notre attention à un périmètre circonscrit autour de nous. Ce qu'Aldous Huxley (1963) commenta en ces termes : Selon cette théorie, chacun de nous est potentiellement le Cerveau Collectif. Mais, pour autant que nous sommes des animaux, notre intérêt est de survivre à tout prix. Pour que la survie biologique soit possible, le Cerveau Collectif doit être canalisé par la valve réductrice du cerveau et du système nerveux… Certaines personnes, cependant, semblent être nées avec une sorte d'ouverture capable de circonscrire la valve réductrice ; chez d'autres, des ouvertures contemporaines peuvent être acquises, soit spontanément, soit par l'effet d'« exercices spirituels volontaires » (1992, 79).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « (dans la nature) j'ai l'impression de m'ouvrir. Si je suis par exemple dans une forêt en pleine montagne, j'aime à être aux aguets, j'aime sentir, écouter… je pense que l'on est *d'emblée plus réceptif*, mais volontairement je m'amuse à tendre l'oreille, je dilate les narines, c'est comme un jeu, un plaisir surtout… j'ai l'impression d'être plus complet peut-être… ».

De plus, chaque individu possède un niveau optimum de stimulation. Zuckerman considère ainsi la recherche de sensations comme « un trait de personnalité » (2002). Nous acquiesçons à cette théorie. La diversité des êtres s'exprime à tous les niveaux. Une société, une culture donnée, construit l'individu dans son rapport aux autres mais aussi à lui-même. Il n'est qu'à prendre l'exemple du toucher pour réaliser à quel point les sociétés occidentales sont encore peu enclines aux pratiques de massage et de soin liées au toucher, même si depuis une vingtaine d'années ces pratiques se développent. Au niveau de l'individu, le contexte familial, l'éducation et les expériences de vie vont être déterminantes. Nous avons montré comment les représentations de la Nature étaient multiformes tant dans l'attente, l'approche que dans le vécu. De la même façon, chacun des en-quêtés (re)sent son environnement selon des modalités et des degrés divers. Là ou s'exprime l'émotion, peut aussi s'exprimer le non ressenti ou l'indifférence. Mais dans le domaine des sensations, toute interprétation reste possible ou plausible. « On ne sait rien du rôle que l'objet ou la situation sollicitée vient jouer, si ce n'est qu'il vient activer, exciter : s'agit-il d'une activation physiologique, une sollicitation de sensations corporelles, ou bien d'une activation émotionnelle – l'émotion étant entendue ici dans sa triple composition subjective, expressive et neurophysiologique, ou bien à un niveau encore supérieur, d'une activation de sentiments plus étroitement liés à une représentation ? (…) une recherche d'éprouvés (…) à l'inverse d'une recherche émotionnelle débridée, la recherche de sensations peut recouvrir chez certains sujets, et dans certaines addictions, un moyen efficace de contrôler son vécu émotionnel, de canaliser et maîtriser ses affects » souligne Zuckerman (2002, 93).
Les activités physiques de pleine nature, les activités pratiquées dans la Nature, le simple désir d'être dans la Nature, sont autant de modalités où les sens et les sensations naissent et prennent forme, répondant à un besoin d'être : « Aujourd'hui, la recherche de sensations est définie comme un trait caractérisé par le besoin d'expériences et de sensations variées, nouvelles et complexes » (2002, 89). Zuckerman différencie plus précisément plusieurs dimensions à la recherche de sensations dont la recherche d'expériences nouvelles, intellectuelles ou sensorielles, mais aussi la nécessité de répondre à ce qu'il nomme la « susceptibilité à l'ennui, témoignant d'une intolérance à la monotonie, aux activités routinières et répétitives, menant à la recherche de sensations inhabituelles ». Nous retrouvons lors de nos entretiens deux tendances : soit des individus qui ont grandi et toujours vécu dans la Nature et au contact de la Nature au travers de multiples activités, soit des individus qui au contraire se sont retrouvées hors Nature, passant leur enfance et leur adolescence à la ville, et qui un jour décident de tout quitter pour partir vers des espaces sauvages – les

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Etats-Unis et le Canada se révélant des destinations de choix pour les en-quêtés -. Dans cette situation, comme dans celle d'un éloignement soudain de la Nature, l'absence de contact et de sensations avec elle semblent déclencher des départs et un retour à la source où l'individu puise et se nourrit. Nous voyons aussi, ci-après, l'importance du parcours individuel et de la personnalité, des besoins de Nature propres à chacun, voire essentiels pour l'équilibre de l'individu, et de l'univers que chacun se construit pour satisfaire à son équilibre et à son évolution. Mme L.L. a quitté la mer et sa passion pour suivre son mari en province. Durant cette période qui s'est prolongée plusieurs années, elle qui se considère très peu malade, a eu de graves infections et dépressions :

> « J'étouffais littéralement. Que des murs, des routes, des voitures. *Je recherchais désespérément un coin de ciel bleu. J'allais courir la nuit pour retrouver le calme et une certaine communion avec la nuit qui me ressourçait…je recherchais la Lune*. Heureusement il y avait des forêts pas très loin. *La piscine, l'eau, même chlorée était devenue également un ressourcement*, j'y retrouvais un peu de cette liberté de la mer… *l'élément aquatique m'a permis de tenir plus longtemps. Cette piscine, c'était comme un lieu de vie, d'air, un cocon pour se ressourcer. Je me sentais me vider doucement de l'intérieur* au fil des mois. Je perdais ce qui était moi, en fait. *J'avais perdu ce contact avec la Nature qui m'est essentiel*. Ce que je pouvais puiser à droite ou à gauche c'était trop peu. *J'étais en train de mourir*, d'une certaine façon ».

M. G.E., plongeur passionné et père de famille, a dû s'arrêter de plonger pendant plusieurs mois pour raison de santé (il est atteint d'une grave maladie), il confie :

> « Je n'ai pas pu plonger pendant quatre mois. Je n'ai rien dit à personne, mais j'en étais malade ! *La plongée, la mer, c'est ce qui me tient en vie*. Quand j'ai repris la plongée, les amis m'ont dit « tu n'es plus le même, tu as vraiment retrouvé la forme, tu as changé ».

Dans une étape ou une phase particulière de la vie, comme le souligne Zuckerman, « la recherche de sensations se trouve associée à une difficulté à percevoir, identifier, reconnaître ses émotions » (2002, 92). En effet, nous voyons dans ces exemples que lorsque l'individu a oublié ce qu'il est, ce qui l'anime, ses véritables désirs, quand il s'oublie même dans une situation de vie tant affective que professionnelle qui ne lui correspond pas, la recherche de sensations et le retour à l'élément naturel qui attire le plus intensément se trouvent accrus. C'est comme si cette quête de sens, le fait de vivre et de retrouver ce qui apporte du plaisir, ce qui est en résonnance avec son être, pouvait aider à se retrouver, à identifier une part intime de soi et de ses besoins. Comme si les sens et leurs satisfactions réconciliaient avec soi-même et aidaient à « voir clair » en soi.
Au-delà de ce que Zuckerman présente cependant comme une recherche d'expériences nouvelles et de plaisir, le besoin de sensations ne serait-il pas tout simplement une nécessité quotidienne, comme une « nourriture », avant d'acquérir des caractéristiques spécifiques à chaque individu ? En effet, quel que

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

puisse être le mode de vie, chaque individu semble adapté et adaptable à l'environnement dans lequel il évolue, dans la mesure où la notion de choix est présente, que cet environnement lui « corresponde » *a minima*. N'entend-on pas dire souvent : « il faut être né à Paris pour y vivre, … il faut être né dans cette montagne pour y vivre… » ?

> « Je suis née et j'ai vécu à Paris pendant plus de cinquante ans. Quand je suis arrivée à Lorient, ça été comme un choc. Je ne supportais pas de me retrouver seule sans agitation autour de moi. Lorient, c'est une ville très calme. *Il me manquait l'énergie de Paris, la foule, le bruit, tout le temps*. Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'y faire. Mais je sais que je retournerais vivre à Paris. L., mon mari, c'est tout l'inverse. Il est né à Groix et il voudrait vivre à Groix, c'est son île, son jardin, la mer, la solitude. Paris, il ne veut plus y aller », insiste Mme. M.Y.

Et puis, pour celles et ceux « aventuriers ou baroudeurs », les retours appellent de nouveaux départs, non pas par insatisfaction, mais au contraire par goût, parce qu'ils ont goûté à autre chose, et que cette autre chose a finalement plus de saveurs que dans le quotidien, comme pour Mme R.A. :

> « Ce que je n'avais pas prévu c'est *cette envie de repartir encore et encore ensuite*. Ce besoin de repartir il est chez tout le monde, je m'en rends compte au travers de mes connaissances. A moins d'avoir envisagé un coup médiatique, et ça arrive aussi malheureusement, il y a ce genre de déviance même chez les voyageurs. Mais sinon, quand on part vraiment pour le voyage dans cette espèce de quête du Graal, sans savoir d'ailleurs ce qu'est le Graal, mais on part en quête, c'est pas la dérive non plus, *on y trouve tout ce qu'on y cherche justement. On revient à l'essentiel* ».

> « Ce n'est pas seulement partir qui compte. *Il a quelque chose en toi qui s'est réveillé, ou qui s'est déclenché, quand tu as eu ces émotions particulières, une vibration avec la nature. Pour celui qui a connu ça, ne plus pouvoir le faire, c'est mourir un peu. Mais il faut avoir vécu quelque chose de particulier dans le voyage.* Il y a quelque chose qui se passe et qui n'est pas vraiment définissable… c'est du domaine de l'émotionnel », précise M. P.S.

Mais lorsque dans le quotidien l'individu évolue dans ce qui ne lui correspond pas et ne peut satisf aire des émotions, tout simplement une joie de vivre, alors le besoin de contrées sauvages, d'immersion dans la Nature peut être est amplifié. C'est ainsi que cette en-quêtée, plongeuse professionnelle confie :

> « Mon parcours de vie m'a conduit à vivre avec excès dans l'élément eau, jusqu'à presque m'y perdre. *L'eau, ce sont les émotions, l'émotivité, l'hypersensibilité. C'était ma fuite*. Maintenant, je regarde et vis la mer

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

autrement. Ce n'est plus une relation de dépendance que je vis avec elle. *Ce sont des moments de bonheurs simples et justes dans mes besoins* ».

Chacun semble ainsi puiser dans son environnement ce qui lui correspond en fonction de ses expériences, et la recherche de sensations devient aussi une démarche volontaire et un engagement parfois extrême. Sans nous arrêter sur la définition de « sensations » employées parfois avec un sens large, nous voyons qu'elle appartient à un vaste champ d'expériences, de nécessités, d'expressions de soi. Pour M. P.S.:

> « La mer, si je suis orienté vers l'ouest avec la mer en face de moi, alors c'est *comme une sensation intérieure, comme si… un flux… des sensations à la fois physiques et puis mentales, émotionnelles m'envahissent*. C'est une *expression des sensations à plusieurs niveaux* ».

Toute une ambivalence de l'être humain apparaît avec les propos des en-quêtés, entre la mer vécue comme un lieu presque initiatique et comme un lieu de ressourcement. Entre la vie et la mort, « la mer est symbole de la dynamique de la vie, lieu des naissances, des transformations et des renaissances. Eaux en mouvement, la mer symbolise un état transitoire entre les possibles encore informels et les réalités formelles » (Chevalier, Gheerbrandt, 1982, 623). Entre représentations, expressions symboliques, émotions, la Nature offre à chacun une potentialité émotionnelle et psychique, pour une évolution personnelle d'une durée indéfinissable, mais dont les éléments les plus prégnants sont relatés ici.

2.2. Rencontre avec le milieu - des pratiques où l'homme EST avec et dans l'élément

> *« Pour moi, l'amour de la nature, c'est avant tout l'amour de la diversité, des espèces, donc des structures. C'est la communion avec toutes les formes de vie. Sans structure, pas d'amour ni de communion, mais confusion, mélange, égalisation dans l'entropie. Il serait temps que les naturalistes reprennent en main la protection de la nature, ce qui, évidemment, réduirait énormément le nombre de militants ».*
>
> Hainard[30]

2.2.1. Des perceptions et sensations dans l'élément aquatique et l'espace subaquatique

Nous choisissons de nous intéresser à l'élément Eau, à la Mer, par connaissance personnelle mais surtout pour des questions de faisabilité. L'environnement montagnard, les déserts, ou bien même le monde souterrain, et d'autres milieux naturels, seraient très intéressants à explorer au travers de ceux qui les

[30] Cité in, « Robert Hainard, chasseur au crayon », Carbonnaux Stéphan, Fondation Hainard, Hesse, 2006, p.278

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

parcourent et s'y aventurent. Quand le monde souterrain rejoint d'ailleurs celui de l'eau par les vasques et autres galeries immergées, nous pouvons nous demander si la quête de découverte, de sensations, appartient aux profondeurs de l'être comme celles du milieu exploré dans ce qu'il y a de plus intime et enfoui, dans les entrailles de la Terre, dans son eau intérieure.
Nombre de plongeurs et écrivains décrivent l'immersion de l'Homme dans la mer comme des moments privilégiés source de sensations physiques et d'émotions. Si la nage en surface est déjà prometteuse, l'évolution dans le milieu subaquatique plonge l'individu dans un monde en trois dimensions où les mouvements et les possibilités d'évolution vont pouvoir s'étendre et s'étoffer grâce à la palme de plongée. Nous ne pouvons parler des perceptions et sensations dans le milieu aquatique sans évoquer la palme. En effet, l'être humain a su, au travers de cette invention, produire ce qui vient comme le prolongement d'un corps pour être mieux adapté au milieu. C'est ainsi qu'un des inventeurs de la palme évoque ces premières utilisations d'un objet qui deviendra un élément essentiel et incontournable dans nombre de pratiques aquatiques : « Heureux comme un poisson dans l'eau… la liberté et la grâce du mouvement dans toutes les directions » (De Corlieu[31]), propos relevés par M. SA.J. :

> « Quand tu es en apnée, c'est le bonheur… tu roules, tu te mets au fond, tu regardes la surface et tu te sens libre ! ».

Koubi, pionnier de la plongée écrit en 1954 : « le charme prenant des fonds marins, l'attrait de la chasse dans ce grand silence lumineux, pénètrent l'être humain jusque dans ses fibres les plus intimes, et le chasseur sous-marin oublie son effort physique et la fatigue (…) son corps glisse lentement vers le fond et s'intègre à la faune. Peu à peu, insensiblement, le corps s'adapte au milieu, la pression est mieux supportée, le souffle devient plus profond. Une fois la nappe liquide déchirée, l'homme pense « poisson » ». Dans le catalogue *Sporasub* 2003, l'argument publicitaire pour la vente de matériel de plongée souligne cette notion d'osmose avec le milieu : « Se sentir confondu avec l'habitat sous-marin et s'émerveiller de la beauté silencieuse de la nature. Voilà ce qu'est l'apnée », et cette remarque d'un plongeur : « le fait est que dans l'eau *on se sent poisson* ». Corps dans l'eau, les sensations et les perceptions ne sont plus les mêmes. Le corps humain est principalement constitué d'eau. La teneur en eau d'un adulte représente 60% de sa masse totale (80% chez le nourrisson et 97% chez l'embryon). Les comparaisons entre la mer et les liquides intérieurs du corps sont surprenantes. Il n'est plus à démontrer que la mer est à l'origine de toute forme de vie et que tout être vivant porte en lui une fraction de ce milieu, liquide originel. Cependant, de telles analogies nous aident à comprendre que l'immersion n'est pas neutre, que les conséquences sont directement vécues, lisibles et descriptibles par les en-quêtées, dont Mme L.L. :

---

[31] Cité in « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée », Chanvallon S., 2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Dès que l'on est sous l'eau… c'est *comme si on retrouvait dans cet élément liquide une partie de nous*. C'est assez *fusionnel* et on n'a tout simplement pas envie de remonter. Pouvoir évoluer sous l'eau sans matériel, c'est ce qui permet le mieux de ressentir ce… *cette sorte de fusion, d'osmose*. Au sommet d'une montagne, les sentiments sont différents. Les pensées aussi d'ailleurs. *Le contact direct de l'eau sur la peau, ça crée comme une enveloppe* ».

Serres, dans un essai sur les sens, souhaitant relancer ce qu'il nomme l'aventure philosophique, évoque l'élément eau dans cette dimension évoquée par l'enquêtée « Peut-on définir un zéro sensoriel, une sorte de référence ? On peut, au moins, en rêver. On apprend dans les leçons de choses que l'eau se situe là : fluide exceptionnel à plusieurs égards et, de plus, inodore, incolore, sans saveur. Imprenable et presque intangible, quasi translucide, quiète quand rien ne l'agite, non bruyante. On dirait la définition de l'espace intelligible dans l'école de Platon, à l'époque où la géométrie naissait : quelle merveilleuse abstraction. Leçon pourtant fausse à l'évidence, l'eau a du goût, des couleurs, nous devinons à l'odeur son voisinage, nous distinguons les yeux fermés vingt saveurs, eaux plates, courantes, dormantes, urbaines ou montagnardes. Le zéro se décale » (1985[32]). Le zéro se décale et les échelles de valeur se multiplient. L'eau, est aussi enveloppe, deuxième peau, perceptions corporelles intégrales puis globales jusqu'à ce que eau et corps ne fassent plus qu'un, dessinent la plénitude de ce sentiment d'osmose et de fusion avec le milieu. « Tout ce qui diminue la pesanteur ou l'annule ramène à ce centre qui sort de la terre pour se donner à notre autonomie, autour duquel nos mouvements dans l'eau s'enroulent (…) si nous flottions ou plongions quelques millions d'années durant, deviendrons-nous un peu moins rationnels : émotifs et tendres ? » (1985). L'évolution dans le milieu liquide ne peut se contenter d'un corps de terrien simplement immergé. La physique et la physiologie rappellent ce qu'est l'être humain : matière, corps subissant des lois. A ce titre, les notions de pression, flottabilité, etc., deviennent prépondérantes dans les expériences puisqu'elles vont déterminer les perceptions et ressentis et agir de fait sur les représentations.

L'élément liquide transforme l'être. Et les objets imaginés et créés vont modifier et augmenter les perceptions. C'est l'exemple de la palme de plongée qui, en facilitant la glisse et les mouvements dans les trois dimensions, amplifie cette résonance qui vient du fond de l'être. Avec cette invention, l'homme immergé est passé de la position verticale, celle d'un terrien se déplaçant lesté en marchant au fond de l'eau, à la position horizontale, à l'instar des poissons et mammifères marins, libre d'évoluer dans les différents plans et de ressentir intrinsèquement cet état d'apesanteur au travers, entre autres, des sens kinesthésiques. Corps mais aussi cœur et esprit, l'eau devient ce qui procure du bonheur, ce qui ouvre la voie vers de nouvelles émotions. La façon de regarder la mer, de vivre la mer est

[32] Cité in « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée », Chanvallon S., 2004.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

profondément modifiée. Pour une fois, ainsi vécu pleinement, l'objet rapproche de la Nature. Mais dès l'instant où l'Homme recherche par déperdition ou par ambition sans fin le « encore plus » dans la quête de la performance parfois au travers de l'outil et en dépassant certaines limites, il brise et entame la destruction de ce qu'il croit être sien et son héritage, la Nature et sa propre nature.
Par la vision du monde et d'une Nature à maîtriser, à contrôler, l'Homme s'éloigne de l'élément, alors que dans l'eau, dénué de cet esprit de « *l'Homo industrialis* » dont parle Jacques Mayol, il peut découvrir ou redécouvrir une forme de communion avec la Nature. « Pour moi, le sentiment que la condition humaine n'est qu'une nuance d'existence dans l'existence universelle, me donne la certitude d'avoir accès à toute forme d'existence » exprime Hainard[33]. Naturaliste et philosophe, il a plaidé pour une réconciliation de l'homme avec la nature. La relation que chacun a avec la Nature semble aussi se construire et se façonner selon la représentation que l'individu a de l'être humain et de sa place dans l'Univers, tel que l'évoquait Meinrad (1998). Il est aussi fort probable qu'un aller-retour s'opère, que la représentation de la Nature, la modification des formes de penser à son égard varient aussi par des échanges et une influence qu'elle même a sur l'individu. Dans le domaine du « psi », Varvoglis précise que la recherche révèle la participation de l'Homme au Tout et « qu'elle suggère que la réalité est tissée d'un réseau d'interconnexions. Nos pensées et nos actions, nos désirs et nos attentes, nos croyances et nos peurs, nos intentions et nos valeurs, toutes ces facettes de l'être humain affectent le monde qui nous entoure et sont affecté par lui » (1992, 258). Si l'Homme se considère comme espèce supérieure et fondamentalement différente de la Nature, alors peu d'échanges et de relations pourront se développer, si ce n'est pour la satisfaction de besoins primordiaux et vitaux avec ce qui est considéré comme un simple environnement de nature. Il ne peut alors y avoir de quête de sensations liées à des odeurs, des couleurs, des sons, des échanges dans la communication avec d'autres formes de vie, l'expérience d'autres sens et sentations, etc. Il ne peut y avoir de recherche puisque la recherche est quelque part l'émanation d'une réponse à une demande, l'inconnu ne pourrait être exploré. Quel intérêt et quel sens aurait alors une relation proche avec la Nature ? Il serait intéressant de connaître ici les représentations de celles et ceux qui n'ont pas cette même relation à la Nature, interroger une autre « catégorie » de don-neurs d'informations pour comprendre les positions, démarches et évolutions de chacun, mais nous ne pouvons développer ceci dans le cadre de notre recherche.

2.2.2. **La quête de sens**

Les propos de M. SA.J. permettent d'introduire la relation à la Nature dans le rapport au corps et à l'intime, partie profonde, corporelle et émotionnelle :

[33] Cité in « Robert Hainard, chasseur au crayon », Carbonnaux Stéphan, Fondation Hainard, Hesse, 2006, p. 123

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Quand j'étais assis au bord de l'eau, *l'eau de mer remplissait tout mon corps.* L'évolution de notre société me fait travailler dans des phases à l'intérieur de moi, à lutter en permanence. *Dans la Nature je ne lutte pas. « Tu es »*, oui, exactement ! Je ne me dis pas que je vais dans l'eau parce que j'ai besoin mais parce que la mer, tous les êtres qui y sont, *c'est ma famille. Le but c'est de retourner au cœur même de la Nature*. Quand j'y retourne, c'est parce qu'elle me manque, ce n'est pas une recherche. *J'y vais parce que ça fait partie de ma vie, de mes cellules, de mon corps. La Nature et ma nature ça fait un.* C'est ».

Dans les sociétés modernes, et selon Le Breton (1999), le corps est devenu un élément distinct de la Nature et même dissocié de la nature même de l'Homme. Ainsi, le corps s'habille, se cache lorsqu'il ne répond plus aux critères sociaux de beauté, de jeunesse et de santé, se soigne à l'excès, pour protéger l'homme qui pense et ne mérite pas l'insoutenable fragilité et déchéance inévitable de l'être. L'unité n'est plus, certes. Nous ne partageons pas complètement cet avis. Il semble au contraire que l'être humain soit en recherche de sensations pour retrouver une façon de vivre que nos sociétés ont profondément modifiée, et non par peur de la mort ou par peur d'exister. Il ressent probablement un besoin de s'éprouver et de s'épanouir au travers de son corps, dans sa pleine expression, dans des émotions et sensations multiples, quelles soient liées à des pratiques physiques, l'art, la création, la rencontre avec l'autre, humain ou non humain. Cette autre perception et conscience du corps permettrait de redéfinir la conscience de soi, dans son interaction avec le monde, en dépassant au travers d'expériences atypiques et inhabituelles, les normes sociales d'un corps dont on ne sait plus s'il est seulement corps-machine ou objet de fantasmes. Nous rejoignons ici les propos de Shusterman qui dans la proposition d'une soma-esthétique énonce : « la conscience corporelle est certainement digne d'être cultivée, non seulement pour améliorer son acuité perceptuelle et savourer les satisfactions qu'elle apporte, mais également pour aborder l'injonction centrale de la philosophie, ce « connais-toi toi-même » (…) une telle intensification de la conscience que nous en avons [de notre propre corps] peut mener à un meilleur engagement dans le monde extérieur en améliorant l'usage de soi qui constitue l'instrument fondamental de toute perception et de toute action. Je soutiens en effet que toute conscience somatique et réflexive aiguë de soi sera toujours consciente de plus que d'elle-même » (2007[34]).

Nous ne reprendrons pas ce que nous avons déjà énoncé sur les représentations de la Nature dans les définitions vues précédemment, mais souhaitons à nouveau préciser et compléter quelques points concernant la quête de sens. Une quête qui semble être à la fois un besoin et une nécessité, ce qui peut-être éprouvé en Nature, à la fois une satisfaction des sens par la contemplation, mais aussi une forme d'équilibre venant compenser un déséquilibre, engendré dans une vie « pas toujours facile » :

[34] « Conscience du corps. Pour une soma-esthétique », préface à l'édition française et introduction (non paginées), Shusterman Richard, L'Eclat, 2007.
Disponible sur : http://www.lyber-eclat.net/lyber/shusterman/CC-introduction.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Ce que j'en retire de la nature ? A la fois *un élément modérateur, un équilibre, une compensation* à une réalité de la vie pas toujours facile. *Un besoin de se ressourcer* aussi par rapport à des difficultés, et puis *tout simplement la nécessité d'être en relation avec elle*. *Simplement par contemplation ou relation physique et sensorielle*, jusqu'à *la confrontation avec les éléments pour m'éprouver à fond*, et le contact, le besoin d'être en contact, le sensoriel. Pour les citadins, je pense qu'elle est volontairement occultée parce que la nature ne correspond plus à ce qu'ils cherchent, ça peut-être aussi par manque d'intérêt, ou bien la place est prise par autre chose, ou perdue ».

Nous allons prolonger cette étude sur la quête de sens dans la relation au milieu aquatique, et plus spécifiquement dans la relation au milieu subaquatique. Nous poursuivons ici notre travail réalisé pour le D.E.A.[35] Comme l'être humain évolue dans son environnement avec des outils, nous intéresser à la palme de plongée nous paraissait important afin d'analyser son rapport au milieu. Nous avions alors montré que la palme de plongée peut révéler et permettre de comprendre les rapports que l'Homme entretient avec le milieu aquatique, sa façon d'être au monde, d'expérimenter et de vivre des sensations, parce qu'elle véhicule des représentations, des idéaux : « la palme de plongée est devenue bien plus qu'un objet indispensable à la propulsion. Parce qu'elle prolonge le corps de l'Homme et lui permet de vivre une aventure personnelle (exploration, recherche de la profondeur, bien être, etc.), parce qu'elle symbolise la queue des mammifères marins et véhicule de nombreuses autres images, parce qu'elle évolue avec les matériaux et la technologie et fait à son tour progresser les savoirs et savoir faire, la palme est un élément de la culture non seulement du plongeur mais de l'Homme de notre société (…) Au-delà de tous ces aspects, la palme lui offre la possibilité de s'éprouver dans un milieu différent et ses façons de vivre la plongée traduisent aussi des états d'esprit qui nous conduisent vers une possible et petite compréhension de sa vision du monde et de la place qu'il veut y prendre ». Nous étions alors dans cette démarche de réflexion que souligne Diolé[36] : « Pour un plongeur qui se veut auteur il importe moins de bien plonger – moins encore de bien écrire - que de bien penser. Et le premier objet de ses méditations ne peut être que lui-même, sa place dans l'eau, sa place dans le monde (…) La mer a plus à nous apprendre sur nous-mêmes que nous n'avons à en apprendre sur elle, car il y a plus inconnu que la mer et c'est l'Homme ».
La palme modifie paradoxalement le rapport de l'être humain au milieu. Le plongeur emporte avec lui cet outil, ce produit technique, symbole de sa culture industrielle et technologique. Mais par la création de l'outil, comme s'il était devenu l'indispensable, l'Homme peut opérer un rapprochement avec le milieu

[35] « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée ». Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences Humaines et Sociales en Activités Physiques et Sportives. U.F.R.A.P.S. RENNES 2003-2004.

[36] Préface du livre « *Palmes et Masque* » de Koubi, 1954, p.8

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dans lequel il évolue. L'Homme est en quête de sens, peut-être sans en avoir pleinement conscience. Sa peau est un territoire qui s'ouvre aux pressions exercées en tous points, effleurements, toucher, corps englobé, enveloppé dans ce liquide, échanges par tous les pores, corps récepteur et réceptacle. La plongée, comme d'autres activités, offre la possibilité de retrouver son corps et d'accepter, parce que cela est profondément naturel, d'être cet être au monde, sensitif, sensible et joyeux. Le milieu aquatique a cette particularité de (re)plonger l'être humain dans le liquide nourricier aux origines de la vie. La palme est alors ce « plus » pour mieux accéder à ce milieu quelque part si familier. Nous pensons qu'elle agit d'abord sur l'imaginaire de l'homme ou de la femme et le prépare à l'aventure, qu'elle soit celle des sens ou de la découverte de nouveaux milieux. Que ce soit en effet les propos de Loïc Leferme - recordman de la plongée apnée *no limits* (décédé en 2007 au cours d'une tentative de record) - ou de tout autre plongeur, ressort à maintes reprises l'expression suivante :

> « Dès que tu mets les palmes, *tu changes* de panoplie, tu rentres dans un autre personnage, tu deviens un aquarien ».

L'Homme anticipe et se projette déjà dans ce liquide prometteur de multiples sensations pour le corps et découvertes pour l'esprit. Ce n'est pas un monde imaginé par le pur esprit, car le corps va participer en diluant une myriade d'informations nouvelles. Il chausse la palme et s'immerge… Le corps est là pour percevoir et recevoir de nouvelles sensations, le monde en apesanteur bouleverse les sens. L'eau est cet élément qui permet tous les échanges. Dans cette quête, le corps permet de (re)découvrir des émotions au travers des sensations. Le corps devient un réceptacle sensitif et redonne à une dimension entière. L'Homme n'est pas à la conquête du milieu mais à la conquête de son propre corps. Trop oublié dans la vie quotidienne et surtout dans nos sociétés occidentales, il est recherché dans ces moments d'aventure. Une aventure qui n'est pas seulement l'exploration du milieu, mais l'aventure dans l'exploration de son propre corps, que l'homme laisse parler librement. Une nourriture corporelle qui vient enrichir celle émotionnelle et donc « spirituelle ». Ce qui est vécu individuellement est cependant partagé dès le retour en surface, où les mots jaillissent, où les visages expriment une forme de renaissance, d'extase parfois. Et ce n'est pas l'observation seule d'un animal surprenant qui est responsable d'autant d'émotions. C'est le corps qui parle encore et à besoin de dire qu'il Vit. Et puis après la descente, la promesse du retour… A la sortie de l'eau, sur une plage ou sur un bateau, ce que nous nommons ici par analogie avec le rugby en faisant référence à la « troisième mi-temps » la « deuxième plongée », est ce moment où les plongeurs partagent des victuailles : boissons, panaché d'en-cas ou repas amélioré, ce temps fort permet de prolonger la plongée. Le corps récupère et prend le temps de s'alimenter ou de se réchauffer par exemple. Un temps de pause et de convivialité que décrit M. L.T. :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Au retour de la plongée on a *un sentiment de bien-être comme la satisfaction d'avoir réalisé quelque chose.* On a besoin de partager avec les autres. Pour moi, à la sortie de l'eau, le thé et les biscuits, c'est sacré ».

Mais nous devinons ici comme un paradoxe, et la quête de sens ne se vit pas sans une prise de risques plus ou moins consciente et mesurée. En immersion, le plongeur s'est éloigné de son milieu terrestre et aérien nécessaire à son existence. Il s'est immergé, il est de retour à l'air libre, il a vécu une aventure, il est allé un peu au bout de lui-même, il est descendu, il est allé flirter avec cette douce inconnue, mer et profondeur, il a survécu, c'est la victoire sur soi-même. Le corps mis à l'épreuve du milieu en est revenu grandi. Des rites s'instaurent autour d'une pratique pour permettre le partage et la transmission du sens. La ritualisation des activités corporelles symboliserait un rapport au monde spécifique. M. L.T., « amoureux de la Nature », comme il le dit lui-même, précise :

> « C'est vrai que la sortie de l'eau et l'heure qui suit est un moment particulier. On a besoin de boire et de manger, mais ce n'est pas là un besoin alimentaire. *On dirait plutôt qu'on fête notre retour au monde*. C'est un mélange de choses… à la fois on prend le temps de revivre la plongée, les moments les plus sympas, une ambiance, les poissons… mais *aussi le fait de revenir à la surface… vivant ! Comme si on venait de passer une épreuve.* On a vécu un moment intense, on en est grandi quelque part, c'est évident, mais il fallait pouvoir le faire aussi. Le froid en hiver, la nuit parfois, l'inattendu, la mer tout simplement avec ses aléas ».

Nous avons défini et précisé en première partie la façon dont nous avons mené notre recherche : une enquête sensible construite sur un nombre limité d'entretiens, mais des entretiens en « profondeur ». Or, ce que nous constatons, c'est que quel que soit le don-neur d'informations, celui ou celle qui vit des moments intenses en Nature, la quête de sens, la relation d'osmose avec le milieu, la qualité des sensations vécues, sont toujours mises en avant et livrées avec émotion et ferveur, comme le confie Mme L.L. :

> « Je plonge très souvent seule et je prends ce temps, après une plongée pour me retrouver profondément et revivre ce qui vient de se passer. *Il se passe tout plein de choses, aussi bien dans le corps que dans la tête*. On se sent différent, presque un peu *nouveau*. Il y a comme une bulle autour de soi, *une bulle de sensations, d'émotions, un profond bien être*, c'est très particulier (…) Je dis nouveau parce que c'est *comme si quelque chose s'était transformé, je ne sais pas à quel niveau d'ailleurs, c'est tout au fond de soi*, et on dirait que c'est un mélange de ce que l'on vient de vivre : être dans l'eau, l'osmose avec le milieu, les rencontres avec les animaux, la vie quoi, *une communion dont on a pas forcément conscience pleinement*. Et tout ça dans un milieu très doux, surtout en plongée de nuit… ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Il en est de même pour les représentations que les en-quêtés partagent, à savoir un profond respect et le sentiment de « faire partie intégrante de cette Nature ». Ce qui va les différencier relève plus de leur parcours de vie respectif. Comme notre travail n'est pas une analyse psychologique de l'individu, nous nous en tiendrons, au-delà de l'information brute, à ce que nous relevons en entretien mais aussi aux grandes lignes de leur histoire de vie quand nous en avons connaissance. Nous restons dans l'objectif de comprendre globalement l'individu qui est au cœur de notre recherche, et de mettre en exergue ce que les êtres ont de commun et comment relier tout ceci. Nous développerons également plus loin la théorie du « Tout » de Laszlo, et nous verrons comment cela peut nous aider à affiner notre compréhension. Dans cette démarche, nous aurons, entre les lignes de notre écriture, la célèbre phrase de Socrate : « connais-toi toi-même et tu connais le cosmos, connais le cosmos et tu te connais toi-même ». Cette connaissance de soi qui passe par des phases de transformation, parfois initiatiques, ouvrent à une autre appréhension plus humaniste, celle de l'Autre. Phase « intime, extime » que nous développerons plus après.
La notion de sens, cette quête de sens que nous avons mise en avant, n'est pas la priorité de M. SA.J., naufragé secouru par des dauphins. Aujourd'hui, quelques années après son naufrage et de multiples rencontres avec deux dauphins « sauvages », il considère que ses sens, sont « en permanence en éveil », et c'est sur la notion de silence qu'il insiste et sur celle de la transformation intérieure :

> « Pour moi le mot silence est extrêmement important, et il est même sacré. Le fait de ne plus rien dire en marchant vers la Nature, *je suis en phase de métamorphose, en mutation. Je fusionne à un moment donné avec la Nature là où je suis*. C'est-à-dire que, physiquement je reste le même, mais mon état d'être énergétique se modifie. Et quand je me suis mis à l'eau avec Randy et Jean Floc'h (dauphins solitaires), plus je descendais les marches, plus mon rythme cardiaque descendait. *Je savais que j'allais rencontrer la Nature avec tous mes sens. Je n'étais pas en recherche. J'étais là pour refaire la naissance* ».

Par le biais de ces deux notions, sans doute liées dans une phase que nous pourrions qualifier d'initiatique, nous retrouvons ce que décrivent Chevalier et Geerbrandt à propos du silence et de ce qu'il anticipe et prépare : « le silence est un prélude d'ouverture à la révélation, il ouvre un passage, il donne aux choses grandeur et majesté, il marque un progrès » (1982, 883).
Les sens sont là, ils ont « besoin » de cette nourriture qui les remplit, les stimule, leur permet sans doute de s'affiner, d'évoluer. Etre dans la Nature permet alors simplement de vibrer à leur taux, de les faire résonner, de se mettre ainsi en accord avec son environnement et de sentir, d'éprouver ce sentiment de fusion, de correspondance totale, d'harmonie. Pas seulement une quête, tout simplement une rencontre de sens entre ce que l'individu est, comment il vibre, et le milieu qui l'entoure. Une adéquation qui lui permet d'exprimer son être, son état d'être, ce qu'il est dans l'instant, en fonction de son histoire, des ses expériences, de son aspiration, de tout ce qui aura participer à sa transformation dans les dimensions corporelles, émotionnelles, psychiques, spirituelles.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.2.3. **Communion intime avec l'élément ou « se fondre dans le milieu »**

> « *C'est une symbiose totale, une confusion entre l'être et la Nature. Je ne sais pas trop comment l'expliquer. Ce sentiment là, c'est un Tout. C'est pratiquement un moment de béatitude, total*. *D'un point de vue physique*, c'est un relâchement musculaire, une détente totale, un oubli du stress, un oubli de l'angoisse, un oubli de la société, des problèmes et tracas quotidiens. *D'un point de vue intellectuel*, c'est toujours une recherche de découverte et de transmission de passion, cette volonté d'aller voir plus loin. Après, *d'un point de vue spirituel j'irais même jusqu'à dire que c'est un partage complet entre la Nature et moi* ».

Le terme de « confusion » employé par M. F.C., entre confus et fusion, montre cette difficulté à définir ce qu'il ressent, ce qui entre le soi et le milieu ne semble plus avoir de limite, comme une imprécision, un mélange. Le sentiment de « béatitude » traduit une presque perfection, l'atteinte d'un état particulier de bonheur, totalement intime, l'accomplissement d'un accord entre toutes les dimensions de l'être humain. Ce plongeur professionnel, harnaché de tout un équipement, dépasse les outils technologiques, parce qu'il a atteint un niveau de maîtrise. Cette maîtrise technique, sa connaissance du milieu et des risques inhérents à la pratique lui permettent de dépasser l'attention qu'elles suscitent pour vivre en intériorité, dégagé de tout élément perturbant (stress, etc.), et accueillir d'autres émotions, d'autres sentiments, une autre conscience, une autre réalité, la communion avec la Nature. Son évocation de la spiritualité et du sentiment de béatitude ajoutés à ces propos, laissent à supposer un état particulier vécu à ce moment de la plongée, comme un état de contentement total proche d'un état de conscience modifié. Varvoglis précise que ces états de conscience sont, pour les sages de l'Orient, en lien direct avec les aspects spirituels de l'être et que « pour ceux qui ont exploré les profondeurs de leur être à travers la méditation, les rêves, la prière ou, d'une certaine manière, quelques substances psycho-actives, cette ouverture intérieure se révèle être, encore plus que l'ouverture sociale, la clef de l'interconnexion et de la transcendance de l'ego » (1992, 185). Nous supposons que pour cet en-quêté, l'immersion dans le milieu subaquatique, dans un relâchement total, dans un contact direct, dans un état « d'apesanteur » – le monde subaquatique est un monde en trois dimensions où agissent sur le corps différents principes physiques dont le principe d'Archimède -, offre un accès privilégié à l'interconnexion entre le soi et le milieu environnant, la mer.

Exemple : « être comme un poisson », et n'être plus que « un morceau de milieu » (Cyrulnik, 1997)

> « *Etre une conscience, ou plutôt une expérience,c'est communiquer intérieurement avec le monde, le corps, et les autres* » Prats (2002, 219[37])

[37] In « La profondeur. Fondements poétiques, anthropologiques, sémiotiques, linguistiques, archétypiques, psychanalytiques », Robert Michel Palem, Paris, L'Harmattan, 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous allons à nouveau évoquer la palme de plongée parce que cette invention fait partie intégrante du quotidien du plongeur, et que, dans le milieu subaquatique, il a transformé sa relation à l'élément eau et la représentation qu'il en avait. L'outil est ainsi relié à ce que l'homme ou la femme expérimentent dans sa quête de sens. En effet, le matériel de plongée, et tout particulièrement la palme, symbolise au travers des représentations qu'elle véhicule, une évolution, des étapes dans l'appréhension du milieu puis dans des relations avec son propre corps. D'abord conçu pour favoriser, améliorer la pénétration dans le milieu, cet outil est perfectionné pour permettre à l'être humain d'augmenter ses performances : plus indépendant, plus autonome, plus profond, plus vite, avec un coût énergétique plus faible. Certains plongeurs recherchent au travers de la palme non seulement « la légèreté, la fluidité », mais aussi « une économie d'énergie », « la puissance sous l'eau avec la sensation de peu d'effort à fournir [38]». La conquête du milieu se réalise mais c'est aussi dans cette recherche du progrès à tout prix, une forme d'appropriation du milieu par l'Homme. La technicité ne peut en effet résumer à elle seule cette relation au monde : la fusion, l'appropriation, cet « être avec », cet « être comme ». M. L.T. s'exprime :

> « Sous l'eau, je suis à la recherche de sensations. La palme, c'est la continuité du pied. *L'idéal c'est de pouvoir se fondre dans le milieu* ».
> « Etre sous l'eau, c'est la Nature. On peut s'isoler pour découvrir de belles choses. *S'imprégner* d'un milieu qui est normalement inhospitalier et *se fondre dans ce milieu*, et là, apprécier tout ce qui peut se mettre en place autour de soi. C'est-à-dire *faire partie intégrante… j'aime bien ce mot : se fondre dans la Nature*. Je ne suis pas un élément étranger dans la Nature. Je suis un élément parmi d'autres qui composent la Nature en fait. La Nature c'est pas un élément, c'est plein de choses qui la composent et moi, l'être humain, j'en fais partie. *Se fondre dans l'eau, c'est vraiment ça*. C'est une image qui me plaît bien ».

Nous retrouvons l'idée de cet être « indivisible et poreux » qu'est l'Homme, que Cyrulnik présente ainsi : « Si nous possédons en nous la folie de vivre, nous devons chercher les situations par où nous serons pénétrés par les éléments physiques, tels que l'eau… par les éléments sensoriels tels que le toucher… par des éléments sociaux tels que la famille (…) l'individu est un objet à la fois indivisible et poreux… suffisamment poreux pour se laisser pénétrer, au point de devenir lui-même un morceau de milieu » (1997, 55). L'Homme est une unité, entre la pensée et le corps, entre les émotions et les sensations, un être ouvert et réceptif, qui intègre dans différents plans et de différentes façons les informations et messages de son environnement. M. O.B. plongeur apnéiste vidéaste professionnel, souligne le fait de se sentir observé et d'être aussi acteur car il pratique la chasse sous-marine. Dans ces conditions, on ne sait plus qui observe qui en premier, du chasseur ou de la proie :

[38] In « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *Se fondre dans le milieu,… c'est la barrière entre cette nature, cette faune et cette flore, et je pense qu'on fait partie de ce tout là, divers élément, mais je ne dissocie pas la faune, la flore, et moi, je fais partie de cet ensemble là*. (…) Au niveau des sens… ? Je ne sais pas. Je ne suis pas l'observateur de quelque chose, je suis moi-même observé et à la fois un acteur, c'est très bizarre. Je ne me sens pas étranger (…) Le corps n'existe plus dans l'eau. *Le corps c'est un moyen qui tu oublies très vite*. Je crois que c'est ce que tu as dans la tête qui est mis en avant, ton corps est le moyen de t'emmener là ».

Le corps dans l'eau reçoit une myriade d'informations et le fait d'oublier un peu son corps est peut-être le signe de cette imprégnation du milieu, ce qui permet une forme de libération par rapport à des tensions, ce qui permet de ressentir une forme de fusion, de complétude, de dépasser le sensoriel pour accéder au mental plus subtil, le tout conservant une unité essentielle. La grande expérience de ce plongeur est sans doute importante pour atteindre cette forme de « détachement » ou d'oubli du corps mais elle n'en est pas essentielle pour autant. Peut-être est-elle fonction avant tout d'un état d'esprit, d'un état d'être favorisé par les propriétés intrinsèques de l'élément aquatique précise M. L.T. :

> « *L'état d'apesanteur aide à oublier le corps*, ah, oui, sûrement. Oui. Tous ces mouvements terrestres qui nécessitent des efforts, même si on en est pas toujours conscients, sont très vite oubliés dans l'eau ».

Le point ultime de cette imprégnation du milieu pourrait bien être verbalisé au travers du sentiment d'osmose :

> « Oui, je me suis déjà senti en osmose avec le milieu, sans substances et heureusement parce que sinon ce serait triste si on devait avoir recours à un artifice pour ça. *C'est ce vers quoi on tend en permanence quand on se met dans l'eau* pour faire des images, on y arrive de mieux en mieux si justement *on est en plénitude, en osmose avec le milieu*. On arrive vraiment à son but si on est en osmose avec le milieu quoi ».
> « Et être en osmose, c'est quoi ? » « C'est savoir ce qui se passe derrière le rocher avant que tu l'es atteint. C'est comprendre en fait. Tu comprends, alors tu comprends quoi ? Je ne sais pas, mais tu comprends. Par contre, tu comprends jamais pourquoi tu es là, ça c'est compliqué et c'est encore autre chose. Mais *tu comprends le milieu, le fonctionnement de ce qui t'entoure* ».

Pour M. O.B., être en osmose avec c'est comprendre, mais ce « comprendre » dépasse la signification strictement intellectuelle, l'acte de pensée. Comprendre le milieu jusqu'à ressentir et anticiper ce qui est à venir implique une intégration à l'élément, un aller-retour permanent, pour évoluer, pour percevoir et comprendre autre chose, autrement. Pour M. T.R., ce lien est essentiel :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *Etre en osmose avec la Nature, la définition d'osmose est intéressante. La diffusion qui tend à un équilibre de part et d'autre, ça donne une bonne image de cette interpénétration, de ce nourrissage réciproque de l'Homme et de la Nature. Et si on coupe ce lien, la déshumanisation n'est pas loin*. C'est le règne de la machine, c'est ce vers quoi, malheureusement, bien quand étant optimiste, j'ai l'impression, notre époque tend ».

D'un point de vue physiologique et sensori-moteur, « la perception qui désigne l'ensemble des procédures qui nous permettent de prendre connaissance du monde environnant et de construire nos propres représentations mentales de ce monde, est le résultat d'une interprétation des informations sensorielles. L'Homme est fait pour vivre dans un milieu aérien. Le passage dans le milieu aquatique va bouleverser ses modes de fonctionnement habituels: ses réflexes seront inadaptés, sa perception et sa motricité vont être bouleversées. Il va devoir modifier ses comportements pour s'adapter à ce nouveau milieu voire fusionner avec lui. La réorganisation de la prise d'informations est l'étape essentielle pouvant assurer cette adaptation. Ceci sera d'autant plus important que le sujet évoluera dans un milieu aquatique naturel (rivière, mer) et donc fluctuant » (Chanvallon, 2004). En effet, cet environnement naturel en trois dimensions expose le pratiquant à de multiples incertitudes auxquelles il devra répondre par une prise d'informations pertinente afin d'ajuster en permanence et au mieux ses conduites motrices. Au-delà de tout ceci, il semble que l'accord entre le milieu et l'être soit facilité dans les déplacements par la palme. La palme cristallise cette évolution, ce passage de la verticalité à l'horizontalité, du terrien au « merien », de l'homme immergé à l'homme poisson. Cyrulnik précise à propos de l'outil : « lorsqu'un outil est produit, il modifie la manière dont on éprouve le monde (…) Utiliser un objet du monde extérieur et le mettre à la place d'une insuffisance, se donner corps pour appréhender un autre objet distant » (1997, 253). La palme vient en effet combler l'insuffisance de l'Homme à pouvoir se mouvoir aisément dans l'élément liquide. La palme est comme le lien entre le corps et la mer, l'eau, ce qui permet la transformation pour faciliter la mobilité et l'aisance dans un premier temps, et développer aussi des sensations dans une relation intime avec l'élément. Elle est devenue l'élément clef de ces nouveaux rapports de l'Homme au milieu. Le corps et sa mobilité en sont transformés, le milieu est vécu différemment, et le corps par essence étranger au milieu devient corps fusionnel avec lui, souligne Mme L.L. :

> « Oui, la palme permet bien de *vivre mieux l'évolution dans l'eau et donc du coup on peut sentir des choses plus fortes*. Avec la palme, on avance facilement, on se déplace comme un poisson ou un dauphin, c'est facile. Et là on a vraiment l'impression d'être comme eux. C'est peut-être une vue de l'esprit… mais c'est vraiment ce que je ressens. Je ne sais pas ce que vivent les poissons vraiment mais j'ai déjà nagé avec un dauphin sauvage et avec les palmes j'évoluais beaucoup mieux dans l'eau à ses côtés, je pouvais descendre avec lui, accélérer, tourner rapidement, *me rapprocher de ce qu'il est. Ca, on le sent intimement. L'eau est vraiment un élément dans lequel on ressent plein d'émotions*. On est fait

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> d'eau, de beaucoup d'eau, on vient de l'eau, il y a tout dans une goutte d'eau de mer. Et quand on y a goûté, quand on sait, *après ça manque. Il y a ce besoin qui se fait sentir, le besoin de retourner dans l'eau pour revivre, pour s'imprégner à nouveau de tout ça, presque s'en nourrir…* ».

Nous avons montré ce sentiment de « fusion avec le milieu » qu'éprouvent ceux qui évoluent dans le milieu aquatique. Mais dans tout milieu, cette expérience est possible. Et nous remarquons à nouveau ici que la représentation de l'Homme comme partie intégrante de la Nature est un élément clef pour atteindre ce sentiment de fusion. Mais nous ne pourrons préciser si la représentation est l'élément nécessaire et déclencheur ou bien si ce sont les ressentis et perceptions qui vont transformer la représentation. Sans doute un peu des deux à la fois, en fonction des expériences de chacun, et là, l'âge de l'en-quêté n'a rien à voir avec la qualité de l'information que nous recueillons car elle est déterminée par ce que l'en-quêté aura éprouvé. M. N. livre ceci :

> « La nature ne me fait pas peur d'un point de vue général, je m'y sens plutôt bien. Sauf par moment, j'ai un petit bois à côté de chez moi et là seul, j'aurais peur. L'imagination fertile d'un jeune rêveur… Finalement dans le noir avec juste ses yeux, on a moins peur qu'avec une lampe torche. C'est une question de *se fondre avec le milieu*, d'accepter ce qui est (…) Et bien par exemple, quand tu te promènes dans la prairie, au lieu de considérer qu'il y a toi et puis la prairie, et bien *considérer que toi tu es la prairie aussi*. En fait quand tu es allongé, quand tu marches, *tu fais partie du vent*, *tu fais partie du chant des oiseaux, le vent chante sur toi*. Etre discret comme les animaux quand tu avances dans la forêt, ne pas avancer en faisant craquer les branches avec ses grosses bottes… *Essayer d'être comme le reste* ».

La quête de sens, de sensations, d'émotions, tout ce qui peut nourrir l'être, semble donc à la fois un besoin profond, peut-être même pour certains une nécessité absolue. L'Homme moderne n'est peut-être pas cet être dénaturé, dont parle Le Breton (1991), qui cherche inconsciemment la mort symbolique – mais pas toujours - dans différentes pratiques parce qu'il n'est plus en harmonie avec son corps. L'Homme est dans certains lieux, certaines conditions d'existence et de vie en dysharmonie avec lui-même. Il y a certes à différencier les pratiques de l'extrême où l'individu se met effectivement en danger et joue avec sa vie, mais ceci concerne une toute petite partie de la population. Mais à côté de cela, les rencontres avec les milieux, qu'elles soient au travers de simples balades, de voyages, d'activités de pleine nature, sont une forme de ressourcement, de reconnexion avec soi. Certains semblent effectivement être plus en « demande » que d'autres, et les histoires de vies, les trajectoires, les expériences, créent des besoins puis des passages à l'acte où s'expriment les sens et les émotions, dans des formes, des intensités différentes. De la simple nécessité d'être dans un jardin jusqu'à la recherche d'un lieu extrême au sommet d'une montagne ou au milieu de l'océan, les don-neurs d'informations vivent des moments en relation avec la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nature qui leur apportent ce qu'ils recherchent à un moment donné. Mais là encore, entre ce dont l'en-quêté dit avoir besoin, ce qu'il vit, ce qu'il éprouve, voici des réalités parmi tant d'autres, explorables et définissables parfois difficilement, pourtant palpables, mais tellement personnelles. Pour M. L.T. et Mme L.L. :

> « *En communion, … en osmose* oui, et me sentir un petit élément de cette nature »,

> « Quand je suis trop longtemps sans être dans l'eau, je commence à ne plus me sentir très bien, tant au niveau physique que mental. Et là, si je retourne en mer pour un simple bain, c'est *un bonheur immense*. J'ai tout simplement *le sentiment de me réunifier… de redevenir « un », comme si j'étais un peu morcelé et puis la mer, par son enveloppe, me permet de retrouver mon unité*. Alors cela relève peut-être d'un problème de névrose ou plus, mais peu importe. Je remercie la mer… c'est *un moment intense et nécessaire*. Je me sens *en communion avec elle à ce moment là*. J'ai vécu loin de la mer, mais je vivais justement mal à cette époque là, j'allais très souvent à la piscine, faute de mieux… ».

2.2.4. **De l'Homme-poisson à l'Homme-caméléon, s'affranchir d'un corps déficient pour fusionner avec le milieu**

L'Homme utilise par exemple la palme de plongée comme une prothèse pour améliorer son mode de déplacement et d'évolution dans l'espace subaquatique. Mais cette modification de la propulsion, cette transformation de l'élément moteur, amène de nouvelles perceptions. Pour les plongeurs elle est « *un appendice comme des ailes pour voler* », et pour Leferme, apnéiste professionnel, recordman du monde de plongée *no limits* :

> « Quand on a mis la palme, ce n'est plus le même monde, *on a l'impression que ça va te changer toi* ».

« Avec la palme c'est relaxe, on va calmement, sans violence. On épouse les mouvements de la mer, *on est confondu au milieu naturel* ». C'est la continuité, le prolongement du corps, « c'est l'artifice *pour nous faire ressembler au dauphin*. La prothèse des humains qui *nous identifie aux poissons* ». Comme le précisait Cyrulnik, cet objet distant, la mer, le milieu aquatique, est alors au travers de la palme saisi différemment. Mais au-delà de cette appréhension, bien plus qu'un objet pour « appréhender », nous pensons que l'individu vit une réelle transformation intérieure. Appréhender ne reflète qu'une façon de saisir, une première étape, une approche, alors que nous voyons dans les propos et réflexions des personnes interrogées que l'être tout entier se perçoit déjà comme un élément du milieu, poisson ou dauphin par exemple, jusqu'au sentiment « d'intégration à ». L'être humain conçoit un objet tellement bien adapté à son corps que cet objet finit par devenir une partie de lui-même, fait le lien entre le

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

corps et le milieu, et permet à ce qui fait déficience de devenir naissance. Cyrulnik précise : « On peut considérer que l'homme possède un organisme si déficient qu'il est contraint à chercher des prothèses pour le soutenir. A l'inverse, on peut considérer que son cerveau, le rendant capable de se représenter des objets imperçus, crée un espace psychique qui le pousse à inventer les outils et les mots pour y avoir accès » (1997, 256). L'individu comprend, plus ou moins consciemment, que pour se fondre dans le milieu il doit en prendre l'apparence :

> « La palme est indispensable car il est important de ressembler à un poisson quand on plonge. C'est comme aller à un bal masqué en costume de ville, ça dépareille. *Pour s'apparenter au milieu et se fondre dans ce milieu* il faut se déguiser en poisson. C'est le milieu qui a fait qu'en le copiant *on se retrouve déguisé en poisson*, parce que la nature a bien fait les choses, elle nous a montré le chemin, et donc on la copie », précise M. S.D. enseignant de technologie.

Mais cela ne passe pas nécessairement par un « appareillage » spécifique, une transformation physique pour se confondre avec, à l'image du caméléon. La transformation peut aussi se réaliser dans un état d'être, un état d'esprit, une façon d'être à l'écoute, réceptif et patient, discret spectateur ou habile acteur dans une façon de se mouvoir, d'approcher le vivant, avec un réel respect[39]. Carbonnaux va plus loin encore et évoque la transformation de l'être : « Animal, *anima*, âme. En ces moments, l'homme sensible a des sens de la bête, il oublie sa propre manière, il est émondé de ses principes et de ses prérogatives, il appartient au monde pur qui le simplifie, l'éclaire et lui pardonne, ressentira François Merlet, alors en quête de l'ours des Pyrénées. Toute quête est transformation, toute quête est alchimie » (2006, 87).

2.2.5. **Le corps réceptacle**

> *« La pleine lune brillait dans un ciel qui avait été prévu couvert et, à sa clarté, il m'est apparu que le monde était à l'envers. Je le savais, je l'avais écrit et imprimé ; sortant du sommeil, cela m'était plus évident. A l'envers de quoi ? De l'image que nous en avons. Et comme les idées sont plus lourdes que les choses, nous préférons déplacer les choses. Moins inertes que les idées, les faits se vengent. Ils ne s'intègrent pas au monde où nous vivons. Ne soyons pas trop intelligents, trop aptes à monter des systèmes qui nous enferment ».*
>
> Hainard[40]

[39] Nous présentons en Annexe 4 (p.7) une expérience personnelle montrant l'influence de l'état d'esprit et du comportement du caméraman lorsqu'il réalise des prises des vues animalières.

[40] Cité in « Robert Hainard, chasseur au crayon », Carbonnaux Stéphan, Fondation Hainard, Hesse, 2006.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Vers la plénitude d'Etre

> « Je dois beaucoup au monde de l'océan. *J'ai vécu une période où tous mes sens ont pu s'éveiller, grâce aux flux des vagues qui est comme le souffle de la vie. Plus elles sont grandes et plus on apprend à s'abandonner, à faire confiance. On s'abandonne à la force de la vague, on apprend à être réceptif aux multiples sensations.* Le vent est aussi une énergie de souffle qui vous traverse ».

Mme H.C. est une ex-championne du monde de fundboard. Elle a joué dans les plus grandes vagues, avec la mer, avec le vent, avec sa planche, son corps et tous ses sens. Les quelques années qu'elle a consacrées à sa passion lui ont ouvert une autre dimension, intime et spirituelle. Elle l'exprimera quelques années après dans la création artistique et l'accompagnement des autres, dans ce qu'elle définit comme « l'éveil à la beauté qui est en soi ». A l'instar de Bergeron nous donnons au corps sa part d'essentielle, un corps qui demande à être vécu et à se vivre pleinement : « Le corps est la forme spatio-temporelle de l'âme, l'épiphanie physique du moi spirituel et la manifestation cosmique de l'esprit. Redécouvrir son corps, c'est commencer une patiente éducation qui refait l'unité de la personne. Il faut passer du corps que l'on a au corps que l'on est (Karl Graf Dürckheim), du corps vécu sous le mode de l'avoir au corps vécu sous le mode de l'être (Eric Fromm) » (1999, 244). Refaire l'unité de la personne… nous développerons longuement cette notion d'unité. Dans leur relation à la Nature, les hommes et les femmes que nous avons rencontrés nous ont montré, par leurs expériences, que retrouver la nature en soi au travers de la Nature correspond à un travail intérieur pour retrouver l'unité de l'être, une cohérence qui construit aussi un équilibre avec le monde extérieur. Mais la première des étapes est bien dans ce corps sensations, dans le concret, dans la « matière », et c'est ce que nous présente Le Breton : « L'individu ne prend conscience de soi qu'à travers le sentir, il éprouve son existence par les résonances sensorielles et perceptives qui ne cessent de le traverser. Il est inclus dans le mouvement des choses et se mêle à elles de tous ses sens. Pourtant, la perception n'est pas coïncidence avec les choses, mais interprétation. Tout homme chemine dans un univers sensoriel lié à ce que son histoire personnelle a fait de son éducation. Le monde est l'émanation d'un corps qui le traduit en termes de perceptions et de sens, l'un n'allant pas sans l'autre. Le corps est un filtre sémantique. Nos perceptions sensorielles, enchevêtrées à des significations, dessinent les limites fluctuantes de l'environnement où nous vivons » (2007, 158).

> « En fait, *c'est réellement quand je suis en osmose avec la Nature que j'ai cette sensation d'harmonie, de « plein pouvoir », de bien être total*. L'harmonie, le bonheur simple, provient du fait que je suis en osmose avec la Nature », confie M. F.C.

Osmose, harmonie, l'en-quêté peut préciser, différencier une émotion, une cause et un effet. Le sentiment d'harmonie est pour lui la résultante de cet état d'osmose entre le milieu et lui-même. Mais l'osmose est aussi l'accomplissement

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de tout un ensemble, une forme de plénitude. Il ne nous paraît pas réalisable d'en déterminer le processus. Ce qui importe ici se situe dans la relation consciente, dans ce qui permet à l'individu de réaliser ce par quoi il se sent bien, ce pour quoi il vit la relation, ce qu'elle lui apporte, et dans un mouvement de soi vers les autres, ce qui donne envie de partager, le bonheur qu'il souhaite communiquer et qui construit l'échange :

> « *Cette osmose là correspond un peu à un échange entre ce que je désire voir, ce que je désire montrer aux gens, et ce que la Nature me rend*. C'est un peu de l'affectif tout ça, du ressenti. Par exemple, lors d'une plongée d'exploration ou d'un baptême, je trouve que ce jour là ça manque un petit peu de vie et je me dis : « tiens, ce serait pas mal si on voyait une seiche, ou un bar » pour donner un petit peu plus de piquant à la plongée et là souvent, ça se produit ».

L'osmose porte une signification qui parle du dedans et nous fait penser d'un prime abord à quelque chose relevant d'un « mécanisme » physiologique et psychique. L'osmose traduit une influence réciproque, une interpénétration entre ce qui en moi et en dehors de moi, entre mon être et l'environnement. L'harmonie serait un sentiment d'unité émanant d'un phénomène préalable comme l'osmose, et de l'ordre de la pensée émotionnelle et spirituelle, voire métaphysique. Trouver ou retrouver ce sentiment d'harmonie, serait une façon d'atteindre une forme d'accomplissement dans un sentiment d'équilibre tendant vers l'unité des « choses » et des êtres. Pour M. O.B. :

> « Oui, je me suis déjà senti en osmose. C'est ce vers quoi on tend en permanence quand on se met dans l'eau pour faire des image. On y arrive de mieux en mieux si justement on est en plénitude, en osmose avec le milieu. Alors, on arrive vraiment à son but. *Etre en osmose c'est savoir ce qui se passe* derrière le rocher avant que tu l'aies atteint. C'est comprendre en fait. Tu comprends, alors tu comprends quoi ? Ca, je ne sais pas, mais tu comprends. *Tu comprends le milieu, le fonctionnement de ce qui t'entoure* ».

Mme P.C., Chargée de Recherche en Ecologie des Récifs Coralliens montre, par ses propos, la dimension de l'échange entre soi et le milieu. La pratique de la plongée sous-marine, l'immersion dans l'élément liquide à quelque chose de tout à fait à part. L'individu « entre » dans un autre élément, dans un monde à trois dimensions où les repères sont transformés. Mais cela s'apparente aussi à une reconnexion, une reconnaissance ; après tout, l'être humain a vécu neuf mois en apesanteur dans un milieu aquatique… avant de respirer. Peu importe ici le processus qui conduit au ressenti, car ce qui prime est ce qui est vécu dans l'instant présent, ce sentiment d'osmose, l'impression d'être nettoyé puis rempli d'une énergie positive, dynamisante :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Des expériences avec la mer, j'en ai au quotidien. Bien sûr tu as des rencontres particulières avec les animaux, mais c'est vraiment au quotidien que je la vis. Avec mon métier je suis souvent dans l'eau. Et quand je fais une bascule arrière, *à chaque fois que je rentre dans l'eau, il se passe quelque chose : je me fonds dans l'eau, je deviens mer… c'est incroyable l'énergie que ça me donne. Et puis ça capte, les mauvaises ondes ça les prend doucement, gentiment, et ça t'en redonne des bonnes. J'ai complètement l'impression d'être en osmose, oui, en osmose.* J'ai l'impression de voler d'en l'eau, je plane. Tu respires tranquillement, doucement… *je suis toujours hyper zen sous l'eau*. J'ai toujours voulu travailler pour l'environnement, apporter mon petit grain de sable à la plage, et en plus je le fais avec la mer. *C'est géant* ».

Le corps n'est pas parfait mais l'être humain exploite-t-il toutes ses possibilités ? Pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'il a peut-être de caché en lui. Pourquoi ne pas envisager l'existence d'un sens enfoui mais prêt à parler ? Sur d'autres pistes, de nombreux scientifiques s'intéressent aujourd'hui aux NDE (Near Death Experiences), à d'autres formes de compréhension et d'exploration de l'individu. Des théories comme celle de Laszlo permettent une approche globale de l'être et une conception vivante de l'univers où tout est en interaction. Voilà qui pourrait remettre en cause le déterminisme analytique de Descartes, les fondements et principes de certaines approches scientifiques. Rien de mystique dans cette autre vision et tentative de compréhension, mais seulement un manque de connaissance, voire un déni, par ce que les instruments de mesure ne peuvent préciser et quantifier ce pour quoi ils ne sont pas conçus.
Peut-on parler d'ondes particulières, de rayonnement, d'hyper sensibilité, d'autre « chose » ? Le corps est critiqué dans ses faiblesses et dans ses manques, mais l'Homme moderne est-il seulement capable de le laisser parler ? Ne fait-il pas taire lui-même son propre corps ? Ne lui donne-t-il pas ses propres limites ? Ne le place-t-il pas sous la contrainte, dans le non vécu, de peur de voir jaillir des « informations » qu'il ne peut comprendre ? La peur de l'inconnu reste. Mais peut-être est-il possible de se préparer en acceptant cette autre potentialité. Et pourquoi pas ? Le corps (re)trouverait alors pleinement sa place, son sens et son rôle dans les sociétés occidentales. Varvoglis souligne un point intéressant qui renvoie à cette difficulté à appréhender ou simplement à concevoir ce qui n'est pas de l'ordinaire : « la dissonance cognitive est difficile à assumer. Aussi, nous avons tendance à sélectionner les informations qui correspondent à nos croyances, évitant ainsi de nous retrouver en porte-à-faux. Lorsque nous ne pouvons plus ignorer l'information conflictuelle, nous nous attachons à la rationaliser et à supprimer son sens premier (…) Eviter la dissonance cognitive semble impliquer beaucoup plus qu'une simple rationalisation car cela met en action des processus dynamiques inconscients » (1992, 170). Alors comment laisser venir à soi d'autres perceptions et ainsi d'autres représentations ?
En recherchant un corps-machine supra sophistiqué, un corps technoscientifique parfait, l'homme moderne semble étouffer son corps animal. Pourquoi a-t-il besoin de tant de subterfuges ? Aurait-il peur de ses propres possibilités qui sont des possibilités naturelles autant que culturelles ? Peur de se retrouver devant un

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

corps capables de multiples perceptions ? Alors il se protège, il préfère refouler et rejeter plutôt que d'aller vers ce qu'il ne connaît pas, une fuite possible de son animalité. La machine qui vient supplanter le corps déficient est un système informationnel restrictif. Tellement performant, tellement rassurant, mais tellement maîtrisé par l'homme, ou presque. Tellement parfait pour un monde technologique qu'il se construit. C'est peut-être grâce au corps et au travers du corps que l'être pourrait renouer avec la Nature. Le souhaite-t-il seulement ? Est-il capable de se placer comme receveur, être dans l'attente de… Le corps réceptacle, le corps en devenir. Et non plus un corps renié et simple support, outil, objet. De toute évidence, ceux qui aiment être en Nature découvrent et explorent des sens qu'ils n'expérimentent pas dans le quotidien, tel que M.O.B. :

> « *Je dirais qu'inconsciemment on fait une sorte de compilation de diverses informations très fines, très ténues, très subtiles, et à ce moment là viendrait une certitude. Mais je pense qu'il y a des choses qui passent inconsciemment, qui sont vraiment très…* Tu sais, en apnée on est assez concentré sur sa respiration, faut pas trop penser non plus, faut être vachement dans l'instinct sinon tu consommes de l'oxygène et ça c'est pas bon non plus, faut pas trop gamberger, et c'est un peu difficile de faire de l'introspection dans ces moments là. Mais on va dire que *c'est quand il y a une sorte de relâchement, on n'est plus trop dans la pensée et là ce genre de chose arrive. Sixième sens, je ne sais pas si on peut appeler cela sixième sens ou… nous on parle vraiment plus de sentir, comme si on reniflait une piste ou quelque chose comme ça* ».

C'est probablement dans cette attitude de « lâcher-prise », de laisser-faire, avec beaucoup d'ouvertures sur soi et sur l'extérieur que les expériences corporelles et psychiques se manifestent. Mais ceci est peut-être déjà la deuxième phase d'une expérience des sens qui aura nécessité au préalable un « travail » sur soi, une maîtrise de tout ce qui pourrait être un frein ou un obstacle : le stress, l'attention soutenue pour gérer du matériel par exemple, l'évolution de son propre corps dans le milieu, etc. C'est dans cette première étape, dans cet « apprentissage » que se dessine la rencontre avec d'autres possibles, c'est dans cet attendu que se joue probablement l'aptitude à recevoir, à la fois passif et en recherche. Cette relative dynamique rejoint la démarche que Varvoglis précise à propos des phénomènes « psi » : « on a l'impression que l'induction consciente et volontaire du psi est liée à ce refus de l'ancien et du connu, à cette recherche de la nouveauté et de la stimulation. Elle n'est pas compatible avec la linéarité, les a priori ou la prédiction logique. Plus l'esprit s'engage dans des fonctionnements formalistes et rigides et moins le psi aura de chances de se manifester » (1992, 161). Dans nos sociétés occidentales, l'homme n'utilise que peu son corps. Sans généraliser, nous pouvons observer qu'il est devenu essentiellement une fonction vouée à l'alimentation pour assurer le minimum vital. Quand l'individu se déplace, il utilise les moyens de transports mécaniques qui n'utilisent pas son énergie, si ce n'est son attention dans la conduite d'un engin. Lorsqu'il recherche des émotions, il les vit entre autres au travers de la cyberculture, et pour les adeptes de l'Intelligence Artificielle, la machine pourra accomplir bien des tâches

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

humaines. L'homme se mécanise en même temps que la machine s'humanise (Le Breton, 2007). Guillot, chercheur à l'Institut des systèmes intelligents et de robotique, travaille sur des robots « bio-inspirés » où il est question de « faire émerger le sens au moyen de capteurs qui mettent le robot en contact direct et physique avec le monde réel, et de boucles sensori-motrices, qui s'occupent de garder le robot en constante connexion avec l'extérieur et son milieu interne », « il s'agit d'offrir à l'organisme artificiel des « marqueurs somatiques », des informations d'où pourrait émerger une conscience du corps… »[41]. Nous voyons, au travers de cette recherche du vivant dans la robotique, l'importance du contact permanent avec l'environnement, de l'incorporation, de l'être au monde pour développer et favoriser les sens et la personnalité, de l'incorporéité, terme que nous employons pour souligner cette qualité d'intégration.

Le corps n'a peut-être jamais été aussi peu sollicité. Et plus l'être se complait et vit ainsi, plus il met de la distance avec son propre corps. Et plus les discours pour un retour aux sources peuvent devenir imperméables. Comment croire à ce qui n'est plus fondé sur un minimum d'expérience corporelle ? Comment parler de sensations et de perceptions quand l'individu ne vit plus « sensitivement » et « sensoriellement ». Le corps ne participe-t-il pas à l'intelligence ? « A chaque instant à travers son corps, l'individu interprète son environnement et agit en fonction des orientations venues de son éducation ou de ses habitudes. La condition humaine est corporelle. Il y a une conceptualité du corps, de même qu'il y a un enracinement charnel de la pensée. Tout dualisme s'efface devant cette constatation fondée sur l'expérience courante de la vie » (Le Breton, 2007, 159). Le déni progressif peut entraîner vers l'oubli, définitif. Plus rien à transmettre alors, plus d'éducation corporelle… Qui veut cela ? Alors que les enquêtés qui s'expriment sur ce sujet, défendent cette relation au monde par le corps, par les sens, par les émotions, dans la Nature, berceau de l'Humanité dont l'être humain a encore tant à apprendre. Pourquoi et pour quoi cette course, quelle urgence ? Trop vite, on prend le risque de perdre ici et là des clefs pour ouvrir d'autres voies de compréhension. La farce du lièvre parti trop vite, mais arrivera-t-il à ses fins sans que le plus grand nombre soit aliéné ? Course effrénée, course éperdue, recherchant en permanence à prouver une puissance et une supériorité sur tout, mais jusqu'où ? Quel respect de la vie dans tout cela ? Admettre que l'Homme n'est pas une perfection, qu'il n'est pas infaillible, est-ce envisageable ? Finalement, une autre alternative, être tout simplement et laisser faire, se laisser recevoir, être pleinement en Nature et vivre sa nature, comme l'exprime Hainard : « Je récuse le modèle soixante-huitard de mes disciples, obnubilés par la société dont viendrait tout le mal, aveugle au monde, à sa fécondité et surtout à sa résistance. J'ai récusé le modèle mécanique, le modèle thermodynamique. J'ajouterai que je me méfie des para-trucs et para-machins, tentatives de sauter hors de la condition humaine et naturelle (…) Que reste-t-il ? Le contact immédiat (mais structuré !), la bête et la plante, en nous et en face de

[41] Cités dans l'article « Vers une vie sur support numérique… », Ikonicoff Roman, *Sciences et Vie*, Hors-série N°245, Mondadori France, décembre 2008, p. 148

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

nous » [42]. Alors que Hainard se méfie du « psi » qu'il considère a-naturel, nous défendons l'idée que l'exploration des sens et du psychisme peut atteindre et dépasser des frontières connues pour entrer dans des champs que l'on qualifie de « para », parce que la société moderne n'est pas tout à fait prête à les nommer autrement, à les intégrer dans une réalité plus proche de la normale et de la norme. Mais le caractère peut-être encore exceptionnel des expériences des enquêtés est déjà une preuve de leur existence :

> « Ca appartiendrait plus à ce qui se passe dans l'eau, à des messages comme les perçoivent les animaux mais en utilisant des sens dont on n'a pas conscience, ou bien est-ce que ça passe à un autre plan, qui serait plus… éthéré ? *Oui, c'est peut-être plus une communication globale. Oui, parfois juste rien qu'en regardant tu sais* », et M. O.B. insiste sur le « sais ».

Ce que vit, ressent et décrit l'en-quêté, se situe à la fois dans le conscient et le subtil, le presque indéfinissable, mais lui laisse ce sentiment de globalité, d'interconnexion. Varvoglis pose la question : « se pourrait-il, lorsque nous percevons une infime partie de l'Univers, que nous soyons en contact sans le vouloir avec l'information venant du Tout ? Pribram souligna que les phénomènes psi pourraient être des émergences, dans le monde explicite, des connexions existant dans le monde impliqué. La relation profonde entre les phénomènes psi et l'inconscient, et les nombreuses indications de leur relation, non moins profonde, avec les états modifiés de conscience et avec des styles de personnalités ouverts, expansifs et fluides, tout ceci renforce l'idée que le psi pourrait résulter de plongées dans un ordre fluide et « flou », dans lequel différences et disparités ne seraient que secondaires par rapport aux connexions et similitudes » (1992, 242).

Nous avons vu l'importance de l'expérience des sensations, des sens, du corporel, et du vécu intime. Pour Prats, l'espace est une condition nécessaire à l'émergence de la conscience parce qu'il construit le milieu spatial de la conscience, mais l'émergence de celle-ci est aussi directement liée à la formation du corps, « le corps est le lieu de résonance de l'esprit » (Prats, 2002, 218[43]). L'espace et le soi, qui se renvoient l'un à l'autre, développent la profondeur d'être. Le sens de l'intériorité et de l'extériorité devient ainsi fondamental parce qu'il est communication avec soi mais aussi avec les autres, par l'expérience de la rencontre. Corps, intimité, espace, extériorité, et l'autre. En s'aventurant au-delà des normes imposées par la société, en élargissant le champ des expériences, du corps et de l'esprit, par l'ouverture à de nouvelles rencontres et interactions, nous pouvons dépasser notre « cadre » émotionnel, psychique, « habituel ». L'espace dans lequel nous pouvons évoluer, à l'intérieur duquel nous choisissons

---

[42] Cité in « Robert Hainard, chasseur au crayon », Carbonnaux Stéphan, Fondation Hainard, Hesse, 2006, p. 274

[43] In « La profondeur. Fondements poétiques, anthropologiques, sémiotiques, linguistiques, archétypiques, psychanalytiques », Robert Michel Palem, Paris, L'Harmattan, 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'évoluer, tels que les choix des en-quêtés, sera garant des transformations de l'être et s'associera à cette capacité – elle même mue par les expériences - à renverser les valeurs et voir l'autre autrement, par une nouvelle forme d'appréhension et pour une ouverture de la conscience à un autre possible. La dialectique intériorité/extériorité crée le lieu de l'expérience intime du soi et de l'autre. Cette altérité qui renforce sans doute aussi le sentiment de la profondeur de sa propre existence. L'extériorité, l'espace, s'élargissent et par là même l'intériorité, son propre espace intérieur. D'avis avec Prats, nous pouvons dire qu'« avoir un maximum d'être, c'est avoir un maximum de présence », c'est « faire corps avec une pensée qui a de l'ampleur », et la profondeur « c'est la permanence de cette expérience qui se renouvelle dans un présent qui produit la densité d'un « ici et maintenant » et dont la conscience est la hauteur de vue de la réflexion » (2002, 227). Plus l'individu s'engage en profondeur et plus il peut élargir cet autre espace et passer, peut-être, dans cette dimension spirituelle exprimée par les don-neurs d'informations. Pour M. F.C. :

> « (…) *d'un point de vue spirituel j'irais même jusqu'à dire que c'est un partage complet entre la Nature et moi*. C'est presque une relation personnalisée, préférentielle. *Quand je suis en harmonie complète avec la Nature, en symbiose complète, quand tu as l'impression de ne faire plus qu'un, de faire partie de cet élément*. Et bien dans ces moments là *j'ai vraiment l'impression d'échanger avec la Nature, de découvrir ou que l'on essaie de me faire découvrir des choses*, tu vois ? J'ai du mal à mettre des mots pour l'expliquer. Ce sont des sensations, un ressenti. C'est dans cette découverte de la Nature que se situe l'échange, *cet échange qui m'apporte du bien être, une harmonie totale* ».

Et cette dimension spirituelle, accessible par le corps, les sens, et la pensée, indissociables, Bergeron l'évoque en ces termes : « La spiritualité à venir prend le relais des mouvements les plus vivants et les plus inventifs de la culture contemporaine, [qui] veulent promouvoir une relation au corps qui soit différente de celle imposée par la culture moderne. Une fois dépassée la revendication brutale, cette redécouverte de la dimension corporelle ne veut pas s'opposer à l'esprit et à ses valeurs, mais bien s'y intégrer. La référence au corps ne se présente plus alors comme une régression ou comme un pur retour à l'expérience corporelle infantile mais comme la découverte d'une autre dimension, où l'expérience de l'esprit et celle du corps s'impliquent réciproquement. Le corps — avec ses activités, pulsions, sensations — est donc partie prenante de l'expérience spirituelle. Le progrès de la vie intérieure passe par une meilleure expérience du corps dont il faut libérer le mystère total. La démarche spirituelle va du corps à l'âme, du dehors au dedans, du sensible au transcendant. Aussi la nouvelle spiritualité part-elle humblement des sensations, auxquelles elle porte grande attention avant de passer au niveau des émotions et des pensées » (1999, 245). C'est aussi ce que Jean-Louis Etienne exprime après des années d'explorations scientifiques et de découvertes de soi : « ce serait dommage de se priver de l'idée du divin, de passer à côté d'une invitation simple à ressentir la Vie. Entrer dans la magie de la création ouvre en soi des espaces d'apaisement.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

On se sent faire partie du monde, appartenir à un tout ; on prend aussi conscience de sa juste mesure. Dans ces instants de félicité, de réunification entre le corps et l'esprit, on ressent l'émergence d'une paix intérieure. Allégé du fardeau d'exister, on renoue avec l'insouciance créatrice. Soulagé du poids des soucis du monde, dont la culpabilité nous paralyse, l'homme retrouve sa force, sa justesse, sa lumière » (1999, 337).

> « Quand on a été gâté par la vie, on a envie de partager ce que l'on a vécu et appris. *Quand on a été touché par la beauté, et on souhaite manifester quelque chose qui est impalpable* ».
> Mme H.C., ex-championne du monde de funboard. Passionnée, entre autres, par les mammifères marins. Artiste peintre, elle pratique l'art-thérapie.

2.2.6. **De l'instinct à l'instant « sauvage »**

Dans cette partie, nous montrons l'importance de l'écoute du milieu. Mais cette écoute, être attentif à l'environnement, dans des situations particulières, dans des situations de danger potentiel, n'est peut-être pas du seul ressort d'une volonté mentale. Les apprentissages nécessaires à la pratique d'une activité physique à risques, par exemple, offrent des réponses rapides, des automatismes certes adaptables, pour agir dans l'urgence. Mais nous savons combien la connaissance du milieu est fondamentale. Et par connaissance, nous entendons celle intime, ce qui dépasse parfois la partie consciente et qui, à un moment donné, va entraîner un processus de réflexion et déclencher un acte de prévention. Nous sommes davantage ici dans un apprentissage que seul l'individu peut conduire, une sorte d'auto-apprentissage, fin, intériorisé, en lien direct avec la Nature, avec l'élément. La connaissance englobe ici la compréhension des lois du milieu et une part de réceptivité particulière qui dépasse la notion d'enseignement. Il s'agit de l'expérience, du vécu personnel, d'une capacité à décoder, à lire, une réelle ouverture sur l'extérieur, possible quand la confiance, le respect et l'amour de la Nature sont là. Dans une sorte de lâcher-prise, de maîtrise, on peut entendre et recevoir tous les signes. Un des don-neurs d'informations, M. F.C., fait le lien entre être en osmose avec le milieu et cette capacité d'écoute et d'action. Nous tenons à argumenter nos propos par son récit dans sa totalité qui apporte des détails essentiels. Nous lui avons demandé s'il pouvait nous décrire une situation dans laquelle il s'est senti en osmose avec son environnement, en l'occurence la mer :

> « Oui. Je formais un plongeur au niveau deux. Ce jour là, je n'avais pas de sécurité surface. On est parti avec une mer d'huile, pétole. On a commencé à faire notre plongée à moins vingt mètres, tranquillement et en remontant *j'ai eu un ressenti, un sentiment assez glauque, une émotion particulière*. Ça provenait d'une part de ce qui se passait au niveau de l'environnement : le ciel se couvrait, le vent arrivait, on

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

commençait à avoir une très bonne houle, on a fini avec du trois mètres de creux, quand on est arrivé en surface la mer était toute blanche, le ciel tout noir, et on voyait les éclairs qui tapaient. Orage de mer. *Mais ce qui est très particulier, c'est qu'au fond, j'ai eu ce ressenti, un petit peu comme si on voulait me prévenir* : l'eau qui était verte avec une bonne visibilité est devenue très noire et obscure, très froide. L'ambiance est devenue froide. La sensation que j'ai eu c'est : « bon, maintenant, il est temps d'y aller ». C'est ce qui m'a fait décider d'arrêter ma séance plus tôt que prévu et remonter. *J'ai écouté ce ressenti qui venait de mon environnement*, j'ai écouté. En gros c'est : « les éléments me préviennent que ça commence à sentir mauvais, j'arrête là ». On s'est retrouvé dans une mer déchaînée, on s'en est pris plein la tête. Je l'ai pris comme une mise en garde, il était effectivement temps de rentrer ».

Nous avons au travers de ce récit, l'expérience sensible de l'en-quêté qui analyse l'évolution de son environnement par une observation attentive, nous-dirons logique et professionnelle du fait de son expérience et de son statut de moniteur : il observe les changements du mileu, couleur, température, mouvement, etc. Mais en même temps, il souligne à plusieurs reprises comme une sorte de mise en garde, de pressentiment, quelque chose en provenance non pas d'une information extérieure mais d'une émotion, de l'intérieur, et qui le met en alerte. Ce que nous souhaitions mettre ici en apparence, c'est cette capacité - peut-être insoupçonnée pour nombre d'individus, parce que peu expérimentée du fait du milieu « moderne », prévisible, contrôlé, sécuritaire du quotidien – que certains qualifieraient d'animale. Pour nous, elle représente une forme d'intelligence sauvage, c'est-à-dire première, presque fondamentale, ravivée par une capacité à ressentir, vivre et à comprendre dans l'instant, dans un espace-temps donné. Une part de notre être riche, complexe, encore mystérieuse, à explorer, à laisser être surtout.

2.2.7. **Un comportement instinctif de « l'Homme chasseur » ?**

Il semblerait que l'aventure en Nature prenne aussi l'apparence d'une forme de jeu où l'en-quêté retrouve et explore un comportement comme instinctif, celui où ses capacités d'adaptation au milieu vont déterminer une habilité, en l'occurrence à survivre et donc à être prédateur. Une telle situation requiert de l'être dans sa totalité qu'il soit à l'écoute de son environnement et use de perspicacité, d'attention, pour mener à bien son action. Hainard, philosophe et naturaliste, dessinait les animaux sauvages dans des instants de leur vie qu'il saisissait, captait au crayon, après de longues heures de patience : « S'il n'y a pas ce côté chasse, surprise, poursuite de l'animal, au fond ça ne m'intéresse pas vraiment. J'ai l'impression que je le tiens, que je l'ai saisi. Et puis je me dis, je t'ai roulé, tu

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ne sais pas que je suis à deux mètres de toi. Ca, ça me fait plaisir »[44]. « Si je chasse en montagne, c'est avant tout pour aller rôder, c'est l'instinct primitif qui rejaillit. J'ai l'impression de m'affranchir de toute contrainte, de toute loi, de toute certitude »[45] ajoute Vaucher, naturaliste et chasseur.
La référence aux peuples chasseurs Indiens ou Inuit est souvent de mise. L'image de l'Indien chassant à l'affût, pistant l'animal, rampant pour approcher sa proie est présente dans les imaginaires, et l'expérimentation, l'apprentissage de ce type de démarche se fait *in situ*, naturellement, instinctivement, comme le montre les deux en-quêtés suivants, M. P.S. et M. N., qui ont cherché à approcher au plus près des animaux sauvages, respectivement des phoques et des chevreuils :

> « Et puis les moments intenses avec les deux phoques sur la banquise en Terre de Baffin. Là, par contre, j'ai eu l'impression d'être comme les Inuit d'avant, c'est-à-dire que j'étais habillé avec l'*amautik* qui est le vêtement traditionnel en peau de caribou, avec les bottes de chasseur, etc. Je me suis approché des deux phoques en imitant leur comportement, successivement et en des lieux différents, *comme j'imaginais que les Inuit avant pouvaient le faire*, c'est vrai que ça s'est confirmé que c'était comme ça. J'ai donc pu les attraper ».

> « J'ai toujours été attiré par les Indiens, ils ont nourri mon imagination depuis gamin et depuis ça s'est beaucoup développé. *Dans mon imagination, un Indien* ne se fait pas remarquer par le bison qu'il approche. J'ai décidé à partir de ce moment là d'être le plus silencieux possible dans la nature. J'observe le vent pour savoir si je suis à couvert ou pas, j'avance discrètement, m'arrête tous les deux pas, regarde, essaie d'écouter, de sentir. On n'a pas un flair super développé donc c'est surtout la vue. Avancer doucement, être le plus léger possible dans le déplacement, *faire comme un animal* même si c'est difficile pour nous qui ne sommes pas des animaux n'est-ce pas ? J'ai réussi à approcher un groupe de chevreuils ».

Les en-quêtés comparent leurs expériences aux méthodes de chasse traditionnelles, mais ils se situent en même temps dans ce « faire comme l'animal » prédateur qui approche sa proie. Une partie des techniques de chasse est en fait empruntée aux animaux car l'Homme a su très tôt les observer pour les imiter. Cyrulnik précise : « A force de les observer [les oiseaux], les Mohana ont appris, au cours des siècles, à développer un véritable langage similaire à celui des échassiers. Chaque année, ils organisent un duel entre familles pour mesurer leurs talents d'imitation » (2001, 85). Il semble que cette façon de faire ne soit pas l'apanage des sociétés traditionnelles et qu'en Nature, l'homme ou la femme puissent spontanément rechercher cette proximité au « sauvage », au travers des

[44] Cité in « Robert Hainard, chasseur au crayon », Carbonnaux Stéphan, Fondation Hainard, Hesse, 2006, p. 55
[45] Cité in « Robert Hainard, chasseur au crayon », Carbonnaux Stéphan, Fondation Hainard, Hesse, 2006, p. 131

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sens en éveil et de comportements adaptés à la situation, comme se mouvoir avec aisance, discrétion. M. P.S. précise :

> « (…) en avançant doucement accroupi, puis en rampant, en plaçant l'*aglu*, c'est-à-dire le trou qui est dans la banquise entre eux et moi. Donc à partir du moment où moi j'avançais vers eux, ils n'osaient plus bouger. Bon, c'était totalement empirique, en avançant progressivement *j'imitais* leurs petits cris et les mouvements de griffes qu'ils faisaient avec les membres antérieurs, et effectivement je me suis aperçu qu'ils avaient peur d'avancer. Pour pouvoir s'échapper il fallait qu'ils aillent vers l'*aglu* et pour aller vers l'*aglu* il fallait qu'ils vienent vers moi. Et à deux reprises j'ai pu arriver vers eux… poser les pieds dessus et les prendre comme une chatte prend son chaton par le coup. Ensuite, même s'ils n'étaient pas très « contents » au départ, une fois que je les ai eus dans les bras, ils ne sont pas tellement rebiffés. Au bout de quelques instants, ça c'est bien passé. Ils ont du sentir que je ne leur voulais aucun mal. Et puis là c'est vrai que ce sont des émotions fortes… ».

Nicolas Vanier voit revenir ces pratiques et ces savoir-faire : « les Indiens que j'avais imaginés couverts du sang des animaux chassés baignaient dans l'alcool. La plupart ne savaient même plus reconnaître les traces des bêtes dans la neige ni conduire un traîneau. Mais tout n'est pas perdu car, aujourd'hui, les jeunes renouent avec les traditions des anciens [46] ». Alors que les outils et la technologie permettent aujourd'hui des chasses « modernes », l'on peut se demander ce qui fonde ce besoin de renouer avec les traditions. Pour les en-quêtés il s'agit, entre autres, de se prouver que l'on est capable de survivre, de s'adapter à une situation, d'explorer et d'exploiter ses sens, ses capacités et ce, sans artifices. Etre à l'écoute du milieu et de son corps, procure du plaisir à différents niveaux, ainsi le souligne M. P.S. :

> « Mon but n'était pas de leur faire peur, je pense que j'avais surtout envie de les prendre… de *montrer que j'étais capable de les attraper comme ça*, et donc que j'aurais été capable aussi de survivre. Est-ce que c'est un instinct de chasse ou pas, je ne sais pas. Je n'avais surtout pas envie de leur faire du mal, d'ailleurs j'ai demandé aux Inuit qui m'avaient rejoint qu'on ne les tue pas. C'est vrai que *ce sont des moments forts*, parce que peut-être uniques, privilégiés, et… complètement différents ».

Il y a là certainement une forme de satisfaction intellectuelle mais également celle de pouvoir approcher l'autre au plus près, sans nuire. L'amour de l'animal libre,

[46] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 291

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

rencontré dans son milieu naturel est une quête de ces hommes et de ces femmes qui aiment aller à la rencontre de la vie sauvage. Pour Mme L.L. et M. N. :

> « J'ai rampé sur les blocs rocheux pour pouvoir observer la marmotte. J'ai réussi à m'approcher à moins de deux mètres. Je crois que *le sentiment était partagé entre la réussite, comme un défi, d'avoir pu l'approcher sans se faire voir. Puis d'être là à l'observer de longues minutes sans la déranger, la regarder, la sentir, sentir le musc, voir ses yeux, ses moustaches, enfin tout*. Contempler la nature… ».

> « A force d'approche j'ai pu me mettre à vingt mètres, je me suis assis auprès d'un arbre. Il savait que j'étais là parce qu'il me regardait. *J'ai essayé par mon souffle de lui transmettre à distance* que je ne voulais pas l'ennuyer, et il n'a pas détalé. Et c'était un beau cadeau pour moi, c'était super. *C'est une approche qui est possible quant tu es tout seul ou quand tu es un groupe d'Indiens*. C'est le genre de choses que j'aime bien faire *et pour moi c'est une façon concrète de se fondre dans le milieu.* Essayer d'être comme ce qui est autour de soi ».

Nous avons à nouveau cette expression de l'être humain qui se sent en unité avec la Nature, parce qu'il expérimente tous ses sens, retrouve une partie de lui sans doute enfouie puisque non nécessaire pour le mode de vie actuel. Il est intéressant de noter ici ce que la chasse symbolise. Chevalier et Gheerbrant voient dans la chasse, dans la recherche du gibier, « la poursuite à la trace qui signifie la quête spirituelle » (1982, 213). Mais ils apportent aussi une autre dimension liée aux sens et aux plaisirs : « suivant l'interprétation biologicoéthique de Paul Diel, la chasse est le vice d'un Dionysos Zagreus, le grand chasseur, et elle révèle son désir insatiable de jouissances sensibles » (1982, 214). Quoi qu'il en soit, comme un révélateur de son intimité mais aussi des ses potentialités, la vie dans la Nature permet de se dévoiler et d'accéder à des états d'être particuliers où le mental n'est peut-être plus l'unique décideur. C'est presque comme une connivence qui s'établit ici entre les deux protagonistes, dont on ne sait plus finalement qui est l'observé et qui est l'observateur. Cyrulnik précise à ce sujet : « Si les animaux vivent dans un monde qui leur est propre, il existe cependant des connexions entre eux et nous qui favorisent une complicité et un ensorcellement réciproques. On sait désormais que les postures, les comportements, les odeurs, les sons, le toucher et les regards sont autant de passerelles sensorielles qui président à la manière dont l'homme et l'animal peuvent interagir et « s'entrepercevoir » (2001, 8). En observant l'animal, en allant au plus près de lui, en partageant un fragment de sa vie, l'Homme, en particulier l'Homme moderne, se reconnecte à sa part animale et peut ainsi comprendre sa propre condition. C'est comme une porte qui s'ouvre sur une dimension cachée, voilée, par des siècles de suprématie sur le vivant.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.2.8. **Etre seul pleinement pour s'ouvrir aux « interférences mondaines »**

Pour celles et ceux qui sont en quête de Nature « sauvage », loin des bruits qui président à la vie dans les cités, il y a l'envie et le besoin d'une rencontre avec la Nature qui soit la plus « *épurée* » possible. Epurée par rapport au quotidien et à ces exigences propres à la civilisation moderne : course après le temps, obligations multiples, pressions et tensions en tous genres. Alors que le contact intime avec la Nature demande une pleine disponibilité de soi, voire la nécessité d'être seul, comme le précise M. N. :

> « Et bien quand tu te balades dans la forêt, *à moins d'être deux et deux complices, mais vraiment complices*, à mon avis, si tu es plus de deux tu ne peux pas voir les animaux. Et si tu es deux et bien complices il y en a quand même un qui va finir par tousser par exemple et faire fuir l'animal. C*'est pour ça que je préfère partir seul parfois* ».

Il ne s'agit pas ici d'une incapacité à supporter la présence d'une autre personne mais de ressentir le besoin de silence, qui est la possibilité d'un retour sur soi, de l'écoute de son propre être, pour justement s'ouvrir à toute écoute, qu'elle soit de sensations, de vibrations, de tout ce qui peut être perçu. S'intérioriser pour mieux s'ouvrir au monde… Mais cela peut traduire aussi une peur de l'incompréhension, du regard de l'autre sur son expérience. Cette expérience vécue par les en-quêtés est parfois « violente » et amène peut-être une forme d'isolement. Mais celui-ci est accepté et la force de l'individu lui permet de poursuivre son cheminement, la compréhension de l'expérience, le pourquoi de l'engagement, et de poursuivre ensuite avec volonté :

> « *Aujourd'hui je plonge seul alors qu'avant le naufrage je plongeais en équipe.* Mes amis me disaient que j'étais devenu fou ou inconscient et je leur répondais que quand on est passé dans des phases où vous voyez la mort, le tunnel, la porte qui s'ouvre et un blanc immaculé inestimable… quand la porte se referme parce que ce n'est pas le moment pour vous, et bien là vous savez que vous avez côtoyé la mort, que vous avez franchi quelque chose d'extrêmement important dans l'évolution de l'être, l'accès à une forme de communication… *Il y a des choses qu'on ne peut vivre que seul ensuite, à moins d'être avec quelqu'un qui en est au même point que soi…* », insiste M. SA.J.

L'expérience décrite ci-dessus est proche de celle de M. T.A. qui a vécu une épreuve initiatique en Amérique du Sud durant laquelle, loin de toute attente, il a ressenti un amour absolu, un état de grâce qu'il devine n'appartenir qu'à des moments particuliers de l'existence. Mais il sait, il a éprouvé cette « plénitude » et c'est en Nature, seul, qu'il part à sa recherche. Pour ces deux en-quêtés, l'expérience est telle qu'ils pensent ne pouvoir la partager qu'avec ceux qui auraient aussi vécu et qui pourraient alors comprendre :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Je pense pouvoir retrouver *ce sentiment d'Amour* dans la Nature, dans son authenticité ».
> « Tu pourrais le partager avec quelqu'un qui serait sur la même longueur d'onde que toi ? » « Oui, c'est possible, mais *il faudrait qu'on soit vraiment en phase* ».

L'être en phase avec son milieu intime et son « extérieur »

Serres, en réaction à l'appropriation et à la destruction de la Nature, propose de se dégager de tout ce qui pollue et empêche d'accéder à l'essentiel. Dans un style engagé, il invite à se retrouver soi, ce « caché » que découvrent aussi les en-quêtés : « comment défaire cette croûte de surface qui empêche tellement d'accéder au réel que l'on doute même qu'il existe, que l'on peut même démontrer par raisons probantes qu'il n'existe pas ? Puis-je dire, alors, décrire, montrer… ce que je perçois ? Non, car je ne dispose d'aucun langage pour cela (…) La seule expérience directe que j'en puis avoir ne me donne que cette extase. Le même effort désespéré concerne les couches épaisses, qui, en le recouvrant, montrent et cachent le moi lui-même ou moi-même à moi-même ; d'où s 'ensuit la même silencieuse extase. Derechef, puis-je dire ce qu'alors je perçois ? Ce qui ne peut appartenir à personne ? Le Beau ? Rien ? Le Néant ? Dieu ? » (2008, 76-77). Dans leurs rencontres avec la Nature, les en-quêtés sont touchés dans leur intime, dans ses dimensions corporelles, émotionnelles, cognitives et spirituelles. Les sens, l'expérience des sens, de l'indéfinissable, de ce qui conjugue l'ici et le maintenant avec une forme d'appréhension du Tout, ouvrent en perspective une réhabilitation du corps, une allégorie du corps relié à l'être, à la connaissance de soi, de son environnement, de la Nature, de l'Autre. Peut-être voyons nous se dessiner, se profiler ici, ce que Dalla Bernardina rappelle à propos de l'œuvre « Hommes domestiques et Hommes sauvages » de Moscovici : « le désir de retour à la nature comme une constante anthropologique réapparaissant au cours des siècles sous différentes formes (…) dont l'objectif est la réconciliation de l'homme avec la nature » (1996, 87), et avec sa nature, pouvons-nous ajouter. Ni militantisme à outrance, ni leçons de morale, mais des expériences profondément personnelles vécues par les en-quêtés, démontrant un réel engagement vers l'inconnu, l'ineffable. Nous pensons avec Viguier que « les possibilités d'évolution qui sont offertes aux initiatives de l'Homme résident dans la possibilité d'orienter les pulsions de son psychisme, et non pas dans l'illusoire transformation de sa nature. Elles se trouvent dans le regard porté sur ce psychisme, dans son usage, dans le développement judicieux de potentialités prometteuses et dans la sagesse des mentalités qui en découlent » (2004, 35). Et si les rencontres avec la Nature offrent le sentiment de communion, de reliance et d'osmose, les rencontres avec les animaux « non humains » promettent une aventure humaine en miroir et potentiellement transformatrice.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE III

L'Homme et l'Autre animal

« … une histoire naturelle et culturelle de la subjectivité,
dans le cadre d'une anthropologie fondamentale
des relations de l'homme à l'animal »
Lestel (2001, 14)

Après ce chapitre consacré aux relations entre l'être humain et la Nature, nous allons nous intéresser plus spécifiquement aux relations avec l'animal « sauvage », aux interactions entre les deux êtres. En effet, « les bêtes ont sans aucun doute participé à la condition humaine et nos destins restent intimement liés. Maintenant que nous découvrons les animaux comme des individus et non plus comme des machines ou des idoles, il va bien falloir les côtoyer d'une autre manière », souligne Cyrulnik (2001, 147). Mais les rencontres avec l'animal sauvage, ont ce caractère particulier d'être « à part », de se situer hors d'un contexte urbain, familier, des conditions normalisées propres aux échanges avec les animaux domestiques. Pour les en-quêtés, ces rencontres sont soit attendues et le fruit d'une longue quête qui les emmenent à voyager, soit totalement imprévues voire imprévisibles. Nous employons volontairement le terme « sauvage » pour qualifier l'animal qui vit librement dans son espace naturel et le différencier ainsi facilement de celui domestiqué, même si pour Lestel (2008) : par le fait qu'un animal sauvage soit en présence et au contact de l'Homme, il perde justement cette « caractéristique ». « Sauvage » signifie dans le langage courant « qui n'est pas apprivoisé [47]». Or, nous pouvons supposer qu'une recontre soit déjà une forme d'apprivoisement réciproque, mais dans quelles limites ? « Que signifie « apprivoiser ? » demande le Petit Prince au renard. C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ca signifie « créer des liens… » Créer des liens ? Bien sûr dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde… »[48]. Nous verrons au fil des récits des en-quêtés, que le lien est effectivement présent, quelle que soit la durée ou la fréquence de la rencontre, que ce soit quelques minutes ou des heures en présence, et que la rencontre avec l'autre a ce quelque chose d'unique, d'exceptionnel.

Dans ce chapitre de notre recherche nous allons, entre autres et en partie, répondre à une remarque soulevée par Staszak à propos de la place de l'animal : « De nombreuses controverses scientifiques et sociales se développent autour de

[47] In « Le Petit Larousse illustré 2002 ». A noter que le terme « sauvage » n'est employé qu'en référence à l'être humain dans le « Volcabulaire de la philosophie et des sciences humaines », Colin, 1980 et n'est pas évoqué dans le « Dictionnaire des symboles », Laffont, 1982.
[48] « Le Petit Prince », Saint-Exupéry Antoine, Gallimard, 1996, p. 68

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

la place à assigner à l'animal, dans une vision dynamique et relationnelle relativisant la prééminence ontologique de l'Homme par rapport à ce qui l'entoure. L'animal a-t-il, au-delà de ce que les Hommes en pensent ou en décident, une place qui lui soit vraiment propre, dans un monde où l'espèce humaine ne serait qu'une espèce parmi d'autres ? » (2002[49]). Ce que nous allons mettre en évidence, ce n'est pas tant la place qui lui est accordée, dans une géographie humaine qui consent à intégrer l'animal, parfois dans des tensions territoriales aux enjeux sociopolitiques (animaux sauvages réintroduits), comme objet de discours ou de spectacle, comme nuisible ou animal de compagnie, mais la relation que l'Homme peut avoir avec un animal sauvage lors d'une rencontre, rencontre désirée ou fortuite, et qui va devenir le lieu de nouvelles expériences, au travers des sens et du ressenti, moteurs de transformations. Nous essaierons de dépasser ici le point de vue de Singer (1993) présenté par Staszak : « L'attribution d'une place à l'animal peut être contestée du fait du caractère anthropocentrique de la démarche. Celle-ci perpétuerait une vision hiérarchique et « spéciste » et, sur la base de catégories biaisées, dénierait finalement toute valeur intrinsèque aux « animaux non-humains » ». Comment « intuiter » l'autre, l'animal, dans une relation ? Est-il possible de le percevoir pour ce qu'il est, dans son essence, sans l'affubler de représentations diverses, sans le catégoriser ? Nous verrons, comme le précise Cyrulnik, que « communiquer avec un animal ne nécessite par forcément l'usage de la parole. Nombreuses sont les passerelles sensorielles qui permettent d'aller l'un vers l'autre pour apprendre à se connaître, à se côtoyer et à se parler » (2001, 115). Pourrions-nous alors entrer dans une relation de donner-recevoir équilibrée, chacun trouvant là son intérêt, sa motivation ? Ce que nous ne pourrons par ailleurs déterminer que pour le genre humain, ne prétendant aucunement estimer l'impact de la rencontre pour l'animal. Une mise en présence singulière et prometteuse pour les don-neurs d'informations, en termes d'émotions, de transformations, voire de bouleversements, mais une rencontre qui offre la possibilité de voir l'autre non humain autrement.

3.1. Rencontres avec la vie sauvage[50]
Récits d'expériences vécues et témoignages

3.1.1. Ressentir et vivre de l'intérieur ; cheminer vers une autre compréhension

La curiosité est un signe d'intérêt pour l'autre, que ce soit l'être humain pour l'animal ou l'animal à l'égard de l'Homme comme le vivent les en-quêtés avec des animaux sauvages, qu'ils soient du milieu terrestre ou marin. Nous avons déjà noté que la seule capacité à pouvoir approcher un tel animal pouvait être un

[49] « La place de l'animal », Espaces et Sociétés, Paris, L'Harmattan, Volume 110-111, N°3-4, 2002 Disponible sur : http:/www.espacesetsocietes.msh-paris.fr/110111/intro.html (non paginé).

[50] Des illustrations de rencontres, issues de photographies et films documentaires, sont présentes en Annexe 1.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

plaisir en soi, et que le côté un peu exceptionnel de la rencontre montrait aussi une forme d'atypisme :

> « *J'ai toujours eu envie de rencontrer un maximum d'animaux sauvages*… Sans aller chercher des animaux exceptionnels, des mammifères énormes, j'ai déjà rencontré des phoques, des dauphins… *rester quelques secondes à côté* d'un phoque comme le phoque de l'île Molène qui vient, s'il n'a pas peur, *si tu es arrivé suffisamment doucement, sans bruit, sous le vent, etc, qui vient t'observer, qui est même curieux…*», raconte M. P.S.

Nous avons montré dans la quête de Nature, un besoin exprimé par certains de se différencier de l'Homme de la société moderne, du commun, de l'ordinaire qui ne satisfait pas, pour vivre d'autres expériences plus authentiques. Ce besoin de vivre des différences, dans des voyages parfois difficiles, se retrouve aussi dans la recherche de rencontres avec les animaux sauvages :

> « *J'ai l'impression que c'est parce que tu arrives à faire quelque chose, pas comme un défi, faire ce que peu de gens font, soit de pouvoir les approcher* (les animaux sauvages)*, ne pas les faire fuir…* Dans ma démarche il y a peut-être un peu de ça, mais ça c'est une forme d'atypisme, c'est pas forcément vouloir se singulariser ou faire différemment des autres, mais quand même ça touche un peu à ça, il est évident que depuis des années, voir depuis longtemps, j'apprécie de ne pas faire comme les autres... ».

Ce vétérinaire de formation, M. J.C., réalisateur de films documentaires animaliers pour des chaînes télévisées, montre aussi une autre intention dans sa démarche personnelle. Sa recherche est celle d'une authenticité perdue dans la société humaine :

> « Il y a peut-être plus d'authenticité (dans les relations avec les animaux sauvages). Pour moi, l'animal ne peut pas avoir les défauts de l'être humain*, il y a une authenticité*, il lutte pour sa vie, pour sa survie, et l'être humain développe d'autres choses. S'il ne luttait que pour ça, enfin luttait…s'il ne mettait son énergie que pour satisfaire ses besoins et en groupe… J*e vois dans l'animal quelque chose de beaucoup plus sain*, d'ailleurs les animaux qui font le plus de conneries sont les animaux qui ont été domestiqués, dressés par les hommes, ceux qui développent des comportements méchants voire pathologiques ».

En se retrouvant au cœur de la vie sauvage, l'homme (re)découvre chez l'animal une simplicité de l'être, simplicité dans le sens d'une façon d'être au monde qu'il qualifie de « saine », mais ceci n'est pas à opposer à la complexité mais plutôt à rapprocher de ce qui est compliqué, voire « tordu », pas clair, ce qui en fait rend difficilement lisible des relations entre individus et qui dans le quotidien peut

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

être porteur de tensions plus ou moins conscientes. Ainsi, l'homme recherche une forme de repos, encore ce fameux « repos social », qu'il pense trouver auprès d'animaux sauvages non « pollués » par l'être humain et qui dégagent cette forme d'authenticité.
Au-delà d'une appréhension voire d'une peur que l'en-quêté surmonte dans la rencontre avec un animal sauvage - et qui pourtant pourrait être un frein -, la relation tant attendue se construit dans une recherche de communication, d'un besoin d'entre en contact avec :

> « Et si l'animal n'était pas sauvage, est-ce qu'il t'intéresserait de la même façon ? », demandons-nous à M. P.S.
> « Avec les animaux domestiques *j'ai autant de plaisir à communiquer… à être en relation, à les imiter*. L'approche n'est pas là même… non, je ne pense pas. Peut-être qu'il y a parfois une notion de risque qui est plus importante, donc tu as dominé une certaine peur face à l'animal qui est potentiellement dangereux ».

Rencontrer des animaux sauvages et entrer dans une forme de communication avec eux relève d'aventures extraordinaires. Extraordinaires non pas parce qu'elles seraient de l'ordre du « magique » ou de l'irrationnel mais tout simplement parce qu'elles sont vécues par peu d'entre nous et peu souvent. Il s'agit ici d'une forme de sensibilité et de disponibilité, d'envie, de besoin de se sentir dans la Nature comme entité fusionnelle, d'échanger avec elle. Activement recherchées, souvent objectif premier d'un voyage au bout du monde, elles sont porteuses d'émotions fortes. Ces rencontres sont aussi parfois inattendues et vont alors pour certains être reliées à une signification toute particulière correspondant à la représentation symbolique de l'animal. Dans les sociétés traditionnelles, et les exemples sont nombreux, c'est dans la vie de tous les jours que l'animal occupe une place particulière car il fait partie du cosmos, comme tout forme de vie, toute matière vivante ou inerte, de la même façon que l'Homme fait partie du grand cycle de la vie. Collignon précise à propos des Inuit : « Mais si l'homme est possesseur en propre de son âme, qui meurt avec lui, le gibier n'en est que le dépositaire, de sorte que le chasseur tue sa forme mais non pas son âme. Ainsi la violence de la mise à mort est–elle atténuée, car elle ne touche pas ce que seuls les hommes et le gibier on en partage, et qui les rapproche : *tarniq*. Cette dernière se dépose dans une autre forme, sous laquelle elle reviendra vers le chasseur si celui-ci s'est comporté comme il se doit avec sa proie : s'il ne l'a pas fait souffrir inutilement et s'il n'a rien gâché de l'animal » (1999[51]).
La Nature n'est pas cet autre grand Tout qui s'observe de l'extérieur. L'être humain en est un élément constitutif et nous n'avons pas à être surpris des relations et des formes de communication, certes parfois surprenantes, que des

[51] « Les Inuit, la Nature et les Uumjuit, « ceux qui sont vivants » », les Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999.
Disponible sur : http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_99/inuit/article.htm (non paginé).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

hommes ou des femmes peuvent établir avec elle. Seulement, elles ne sont pas du commun, et ce, pour différentes raisons. Elles prennent forme dans des situations et contextes particuliers déjà au niveau géographique, bien que certaines expériences se déroulent aussi « juste à côté de chez soi » ; ensuite, elles requièrent un niveau de perception et d'écoute, de sensibilité que certaines personnes, à l'instar des en-quêtés, développent tout particulièrement. D'aucuns pourraient penser que ces expériences ne sont que vues de l'esprit entre l'imagination et les travers de l'anthropomorphisme. Pourtant, comme le précise Lestel : « Dans son « Appendix II : Note on anthropomorphism », Jonas estime que le refus de l'anthropomorphisme est lié au monopole épistémologique qui est abusivement accordé à un mode cognitif particulier, celui de la perception. La perception visuelle n'est pourtant pas la seule modalité de nos relations avec le monde extérieur. Quand nous faisons l'expérience de la résistance des choses, nous avons une perception kinesthésique forte de l'environnement qui n'est pas du tout visuelle. Dans notre culture, notre rapport au réel s'est établi sur l'idée qu'il devait être distancié et objectivant » (2001, 286). Nous pensons effectivement que l'expérience de la rencontre avec l'autre est culturelle à différents niveaux, en termes de représentations et de perceptions. Cependant, si nous considérons que nous avons tous des potentialités communes, une expérience de ce type peut être le révélateur de ce qui vit en soi mais que le mode d'existence, la société, occultent ou font oublier pour différentes raisons. Hors de ces contraintes, toute transformation des structures et schémas de pensée devient alors possible. Ainsi, Mme L.L. précise que la rencontre se « joue » sans doute à un autre niveau :

> « Dans la rencontre avec l'animal sauvage, on se rend vite compte qu'on perçoit notre environnement avec plus de finesse, ou différemment, parce que les circonstances nous l'imposent sans doute. Quand je vois ce fameux dauphin dit « ambassadeur », j'essaie *toujours de sentir ce qui se passe, ce qui est* ; avant de me mettre à l'eau. Le comportement du dauphin, l'état de la mer, et si je ne sens pas, alors je ne me mets pas à l'eau. (…) Et sentir comme ça, ça ne s'apprend pas dans les livres, ça se vit. *Il faut être dedans, être bien présent dans l'instant, se laisser imprégner de plein de choses*. Je ne crois pas que l'on contrôle quoi que ce soit à ce moment là, bien au contraire, on se laisse pénétrer, on se laisse aller à. C'est peut être très subjectif, mais en tout cas *c'est aussi intuitif*, et l'intuition première ne trompe jamais (…) parce qu'on n'a pas encore mis de raison dessus, *ça vient du cœur, c'est du brut, du premier* ».

Nous retrouvons cette forme d'authenticité dont nous parlait le vétérinaire cinéaste, cette perception de l'autre autrement que par le filtre des préjugés mais par l'ouverture du coeur et de l'esprit. L'authenticité réfère ici à la propre façon de percevoir et de recevoir le monde, l'environnement, la Nature et autrui. Bien sûr, on pourrait rétorquer que la culture dans laquelle naît, grandit et évolue l'individu va déterminer sa perception, mais par la voie du cœur, à l'opposé du mental que contrôle l'ego, c'est dans la résonance et l'écoute première que

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'individu peut voir autrement, et cela n'est sans doute pas une qualité développée par le seul fait de l'éducation et du contexte socio-culturel.
Nous allons parler des liens que les en-quêtés créent ou tentent de créer avec l'animal, et réciproquement, mais l'objectif n'est pas pour nous de traduire ou de comprendre le comportement de l'animal, mais bien de déterminer ce que l'individu perçoit de la relation en terme de ressentis mais aussi de représentations. L'anthropomorphisme est souvent décrié parce que l'être humain attribuerait à l'animal des caractères et caractéristiques humaines, mais qui peut dire ce qui relève d'une projection sur l'autre de ce qui peut être une réalité, en termes d'émotions par exemple ? Cyrulnik précise : « formidable révolution, les fantastiques avancées de la science nous ont permis depuis peu d'entrer dans l'univers intime des bêtes, de les décrire et, de fait, d'admettre enfin qu'une pensée sans parole les habite » (2001, 8). Et si l'autre non humain n'était-il pas si différent ? Sans doute cette attitude est considérée comme anthropomorphique parce qu'elle rapproche l'animal de l'Homme, ou pire l'Homme de l'animal. Un tel négativisme est la marque de cette distanciation homme-animal propre à la culture occidentale. Nous rejoignons la position de Lestel à propos de l'anthropomorphisme et laissons ainsi la porte ouverte à tout possible : « (…) l'anthropomorphisme est une *difficulté* pour comprendre le comportement et la psychologie de l'animal ; ce n'est pas un *obstacle* (…). Nous ne pouvons considérer *a priori* qu'il existe une différence radicale de nature entre l'homme et l'animal avant même d'avoir essayé de l'établir. Inversement, nous ne devons jamais nier que l'accès à l'intériorité de l'animal est toujours problématique – mais il ne l'est pas nécessairement beaucoup plus que l'accès à l'intériorité de l'autre humain ».
Voici en introduction de notre travail, et pour en présenter dans un court aperçu la teneur, le récit de J-F. Vibert, journaliste et photographe, parti à la rencontre du Cachalot : « c'est en plein Grand bleu à plusieurs milles au large de la Guadeloupe que l'on observe cachalots, baleines, orques naines et dauphins. Ce matin nous croisons la route d'un cachalot d'une douzaine de mètres. Espérant qu'il ne sonde pas, je me glisse à l'eau et nage à sa rencontre... D'un coup, l'énorme masse sombre apparaît à une cinquantaine de mètres devant moi. (…) Me reviennent alors les conseils de Renato Rinaldi, le spécialiste qui m'a entraîné dans cette aventure : « Ne cherche pas à t'approcher de l'animal, seulement s'il le veut bien, c'est lui qui viendra à toi ». Je n'ai pas peur. Mais j'ai les guiboles en compote. Incroyable : il est en train de me tourner autour. Je suis au-dessus de sa gueule qui mesure presque deux mètres, puis son ventre défile sous mes palmes et me voilà surplombant sa nageoire caudale dont un seul coup pourrait me tuer. Je refais une apnée et le ballet sous-marin recommence. Confiant, le cachalot s'approche de plus en plus près (…) je me sens en parfaite sécurité, oserais-je dire: en harmonie avec mon nouveau copain [52]».

[52] Disponible sur : http://www.actionreporter.com/001.monde/0007.cachalot

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.1.2. **Communiquer sous différentes formes – le non verbal Entre communication corporelle (faire comme), orale (imitation des cris) et sensorielle (toucher) ; des voies d'échanges réciproques**

Imiter les animaux, dans leurs cris le plus souvent, imiter leurs attitudes, leurs mouvements, traduit l'envie de se rapprocher du monde de l'autre, pour comprendre qui il est, ou pour le simple plaisir d'entrer en relation avec lui, de se placer dans son « paysage » et d'attirer son attention. La communication non verbale est riche de possibilités. Les en-quêtés exploitent ces différents modes. L'un d'entre eux, M. P.S., souligne cette notion de respect si nécessaire pour s'approcher de l'autre, pour montrer « patte blanche », pour dépasser les *a priori* et les barrières inter espèces :

> « Ca toujours été un plaisir pour moi d'imiter les animaux et de voir que quelque part, ils réagissent souvent. Et puis essayer de comprendre comment ils se comportent. C'est de la curiosité je crois, et puis voir en discutant avec eux, en discutant entre guillemets. *Voir comment ils peuvent réagir, c'est un plaisir aussi… ce n'est pas de la communication, c'est peut-être un début de communication, une recherche de communication, en fait, il y a peu de gens, je pense, qui s'y essaient*. Je ne cherche pas à faire ça de manière scientifique, structurée même, mais c'est un plaisir, c'est même un début que de passer par le cri des animaux. Mais c'est *dans l'attitude aussi* ».

> « Le plaisir d'être accepté par eux, pouvoir s'approcher et être acceptés, qu'ils ne fuient pas au bout d'un moment. J'ai vu avec certains animaux, *en les imitant*, en étant calme dans les déplacements, etc., ils acceptent progressivement ta présence. Ca, c'est important. Tu n'es pas un animal mais tu peux être accepté d'une certaine façon. *Je crois que c'est faire preuve de patience, faire preuve de respect pour leur territoire, pour leur façon d'être* (…) c'est *une forme de respect, d'écoute…* peut-être que eux aussi en retirent des émotions positives », complète M. N.

Communiquer avec un animal, si aujourd'hui cela appartient aux rêves ou aux projets menés avec force et conviction par les en-quêtés, il n'en a pas toujours été de même comme le rappelle l'éthologue Werner Freund : « C'était il y a cinq siècles. L'homme était accusé d'avoir communiqué avec les loups, pactisé avec Satan. L'odeur de la chair brûlée se répandit dans les hameaux aussi vite que l'heureuse et folle nouvelle : la part obscure de l'homme venait d'être vaincue et, avec elle, la peur de la différence abandonnée à la haine de l'animalité »[53]. Nous verrons au fil de notre recherche, que cette part obscure de l'être humain, les en-quêtés et des auteurs l'évoqueront pour témoigner du rôle que joue aussi l'animal

[53] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 295

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dans cette interface, l'animal étant un miroir des propres angoisses et peurs de l'Homme, mais dans la rencontre, l'individu accepte ce rendez-vous avec lui-même, conscient de l'avancée personnelle qu'il enclenche.
Le 25 juin 1995, sur l'île Hanson, au large de Vancouver, à Orcalab, laboratoire d'observation et d'étude des orques (*Orcinus orca*), nous écrivions sur notre journal de bord : « J'aimerais rentrer en communication avec les orques, être au milieu de la mer avec eux, ne pas avoir froid, les sentir au plus profond de moi. Quand je pense à toutes les expériences que l'on peut faire sur ces animaux, sur les dauphins, pour essayer de comprendre leur intelligence… On est loin d'avoir compris, ce n'est pas avec des électrodes plantées dans le cerveau ou tout autre montage savant. C'est certainement au plus profond de nous, dans la mesure où l'on peut y avoir accès. Comment y accéder ? Quel chemin prendre ? J'aimerais faire un rêve… ».
L'extrait d'entretien suivant est riche d'informations concernant le potentiel de « moyens » que l'être humain a à sa disposition pour entrer en relation et échanger avec l'autre, animal. L'expérience très particulière de M. SA.J. n'est pas unique. Ami de Jacques Mayol, que nous avons également rencontré il y a quelques années, ils ont tous deux cette approche sensible et intelligente du dauphin. De la prononciation de mots aux gestes, en passant par l'émission d'une pensée, la communication, multiforme, s'appuie sur une écoute attentive et un grand respect de l'autre :

> « Je lui ai dit (il s'adressait à une jeune femme) : « maintenant plus un mot parce que là on va rentrer chez nos amis les dauphins, *on va frapper à l'eau comme on frappe à une porte pour lui dire : est-ce qu'on peut venir te rendre une visite ?* ». Et le dauphin, avant que l'on se mette à l'eau, il avait déjà compris. Il s'était mis sur le côté, à tapoter l'eau avec sa nageoire et nous a invité à le rejoindre. *Je lui ai exprimé comme à une personne ma gratitude mais là c'était pas une embrassade comme entre humains mais un rayonnement d'amour, un rayonnement d'énergie par la pensée, par tous les sens, parce que j'ai développé ce contexte là par le comportement, et lui il avait juste à lire*. Mais lui avait déjà lu dans mes pensées. Je sentais ma vibration monter à une vitesse… ! Parce qu'il émettait sa propre vibration pour complètement m'envelopper. *Et là, tu ne sais plus, tu ne peux plus fonctionner avec ton mental. Tu fonctionnes avec le cœur*. Je lui ai demandé s'il acceptait de rencontrer cette jeune femme. « Ta ta ta ta, ta ta ta ! » (bruit du dauphin), ça c'est un langage bien spécifique dans ma direction ».
>
> « J'ai demandé à Jean Floc'h « mais pourquoi tu me transmets tout ça ? ». Alors avec son rostre, tout doucement, il l'a mis sur mon front. « Ai-je quelque chose au cerveau qui ne fonctionne plus ? » et le dauphin de me dire non avec sa tête et avec ses sons bien particuliers, « je ne comprends rien ». En fait, *il me disait de communiquer* et s'il avait mis son rostre au niveau de ma gorge, j'aurais mieux compris ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous pouvons dire, par expérience et « expérimentation », que l'échange avec l'animal, par des attitudes corporelles particulières, est souvent usité dans l'interrelation, comme une « entrée en matière », un « jeu ». Le 22 août 2001, en mer de Cortez, au large du Mexique, nous étions en plongée au contact des otaries : « L'otarie curieuse est revenue. Je ne sais qui apprivoise qui, mais c'était fabuleux. J'essayais de tourner, elle se rapprochait et tournait aussi. Je suis allée voir un autre groupe près du bateau. Une otarie me fonçait dessus la gueule ouverte, c'était impressionnant. Apparemment un mâle. Un autre comportement, peut-être plus agressif. Génial !!! ». L'imitation se présente souvent comme une première passerelle, permettant peut-être à l'animal d'évaluer en partie le « qui nous sommes », car si nous avions imité son comportement pour attirer son attention, l'otarie a ensuite cherché à nous imiter. Un exemple que nous avait rapporté un collègue plongeur professionnel venait confirmer ce que nous avions observé : l'otarie, comme le dauphin, se place face au plongeur, verticalement et émet des bulles par la gueule ou par l'évent, imitant ainsi les bulles qui s'échappent du détendeur du plongeur (sauf que l'animal remonte ensuite très rapidement en surface car il ne dispose pas d'une réserve d'air suffisante... !). D'autres voies d'échanges sont possibles. L'utilisation du son est souvent utilisé avec les cétacés et M. SA.J. attire l'attention des orques et des dauphins par ce média :

> « A Vorlenn, les deux dauphins étaient là, je me suis dit : ça y est c'est le moment. J'ai pris ma flûte et j'ai commencé à jouer. Les dauphins ont arrêté de jouer avec toutes les personnes et de leurs rostres au niveau de mes talons m'ont poussé en arrière et m'ont baladé comme ça dans l'anse, pendant plus d'une demie heure ».

Cyrulnik pose la question : « se pourrait-il qu'il existe une forme rythmique commune entre les hommes et les animaux qui remonterait aux origines ? Et peut-on imaginer par ce biais réaliser l'un des rêves les plus vieux de l'humanité : communiquer avec le monde animal ? En respectant le rythme codé qui convient à une espèce, il est en effet possible pour un homme de « communiquer » avec elle, insecte compris. Reste maintenant à comprendre le contenu de la conversation » (2001, 140). Ce n'est pas tant ici le contenu de la conversation qui nous intéresse, mais le « canal » utilisé pour la communication, ce qu'il requiert et nécessite de la part des deux protagonistes. Pour l'en-quêté, cela se situe au niveau des échanges d'énergie, au niveau vibratoire, et par la pensée même, thème que nous allons approfondir. « Bartabas [« faiseur de danse » avec les chevaux] évoque la musique comme le moyen de retrouver l'art de l'instant. Il parle aussi de l'amplitude et de la rondeur du mouvement, de son rôle dans notre relation à l'autre, à la terre, au ciel et à notre animalité, de cet équilibre entre l'action et l'instant, notion fondamentale de l'être, qui nous échappe, à peine sorti de l'enfance »[54]. Cette musique dont parle Bartabas, utilisée aussi dans la communication avec les mammifères marins, c'est probablement cette alchimie

[54] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 206

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

qui opère en l'Homme et qui lui permet d'accéder au monde de l'autre, « de s'associer à la plénitude de la vie cosmique ». Selon les trois types symboliques de musique que distingue Boèce, la musique de l'homme « régit l'homme et c'est en lui-même qu'il la saisit. Elle suppose un accord de l'âme et du corps… une harmonie des facultés de l'âme et des éléments constitutifs du corps » (Chevalier, Geerhbrant, 1982, 655). Si nous apportons cette précision sur la musique, c'est parce qu'elle vient proclamer une harmonie de l'être, un état d'être, qui permettrait de rencontrer l'autre, dans une phase particulière, un juste accord. Mais c'est surtout le son, mouvement vibratoire rythmique qu'il faut considérer ici, à la fois audible et plus intérieur, subtil, un son inaudible perçu par le cœur. Les Indiens de l'Inde considèrent d'ailleurs que l'ouïe est antérieure à la vue et que la connaissance est aussi une perception auditive (Chevalier, Geerhbrant, 1982).
Le langage animal, celui qui est perçu sous la forme de cris, de sifflements, etc., est relativement hors de portée de l'humain. La complexité du langage des mammifères marins, par exemple, est reconnue, en particulier celui des orques[55]. Et puis il y a toutes ces formes de communication qui, au-delà des sons, viennent construire le langage ou l'enrichir et le complexifier de la même façon que la langue française emploie des adverbes ou des adjectifs. Comme le souligne Lestel, avant de comprendre un langage, il est nécessaire de pouvoir l'appréhender, ce qui suppose de laisser de côté les principes de perception et de compréhension dictés par la logique scientifique : « Dans quelle mesure nos langues et nos pensées peuvent-elles appréhender les communications animales ? (…) certains modes de communications animales sont d'une complexité que nous avons sous-estimée. (…) nous pouvons comprendre ces communications animales en recourant à des stratégies *non langagières* pour en briser le code » (2001, 170). Peut-être est-ce, entre autres, ce qu'évoque M. SA.J. :

> « Depuis le naufrage, dans le naufrage, il y a *des clefs qui m'ont permis d'accéder à un langage et à une communication entre l'homme et animal,* qui me permettent *d'accéder à la salle, à la chambre secrète de la communication* et là je rejoins Jacques Mayol qui lui aussi avait cet élément là ».

La communication avec l'animal explore des domaines vastes dans les possibles. Mais elle requiert avant tout une curiosité, un appel vers l'autre, réciproques.

3.1.3. **Etre en relation avec… percevoir autrement**

Nous nous sommes donnée la possibilité de suivre certains des en-quêtés sur leur propre terrain de recherche. Nous avons entre autres accompagné Mme N.G.,

[55] Ford John K.B. and Co., "Killer Whales, the natural history and genealogy of *Orcinus Orca* in British Columbia and Whashington State", Vancouver, UBC, 1994.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Docteur en Océanographie, spécialiste des Hydraires[56]. Sa passion pour la Nature est surtout palpable et visible quand nous l'observons passer des heures, parfois la nuit, les yeux sur son microscope. La vie qu'elle étudie est fascinante, surprenante et tellement méconnue. Elle témoigne avec la sensibilité de sa relation avec ces vies du microcosme, prononçant avec élan les mots de « magie », d'« amour » :

> « Tout m'intéressait quand j'étais jeune *et un jour j'ai découvert la microfaune et pour moi ça a été merveilleux. Il y a quelque chose qui s'est passé de très fort, je trouvais merveilleux de découvrir toutes ces formes de vies inaccessibles à l'œil nu*. J'ai eu la chance de pouvoir choisir à l'époque mon sujet de thèse et c'était sur les hydraires de phanérogames marines de Tuléar… J'ai vécu grâce aux hydraires une aventure extraordinaire pour moi. J'avais vingt deux ans, j'ai pris l'avion pour la première fois, j'ai découvert les récifs coralliens, extraordinaire… *c'était une expérience magique pour moi qui aimait la Nature. Et mon amour des hydraires ne s'est pas jamais éteint. Je suis tombée amoureuse de ces animaux et voilà*. J'ai toujours eu des problèmes de situation professionnelle mais je me suis toujours accroché à ça. *J'ai gardé cette passion que je partage maintenant* ».

La relation au monde sauvage et la compréhension de ces interactions demande une autre approche du vivant, non pas comme un objet que l'on met à distance pour se différencier de, mais comme étant intégré à cet univers dont l'être humain fait partie, ni inférieur, ni maîtrisable, mais simplement et en partie seulement, différent. Les en-quêtés montrent une forme d'humilité, en tout cas de respect évident de l'autre, de non imposition de ce qu'ils sont, et surtout une attitude d'écoute et d'observation, importante pour ces deux en-quêtés, M. N. puis Mme L.L., qui rencontrent respectivement de nuit un cheval, dont le « propriétaire » dira plus-tard: « mais t'es fou d'être rentré là, c'est le mâle dominant, personne ne l'approche ! », et en plongée, une tortue marine :

> « (…) je suis rentré chez lui, j'ai frappé à la porte en passant sous le barbelé, « excuse-moi j'arrive ». Il y avait une intrusion et déjà je n'étais pas à mon avantage. Donc, tu t'invites chez une personne et tu ne la ramènes pas quoi. Là, c'était pareil. *J'ai essayé de me mettre à son niveau, c'est moi qui suis allé vers lui, je ne l'ai pas fait venir vers moi. Il m'a accepté, c'est sûr.* Avec un petit peu de doute, ses oreilles, ses naseaux… oui il m'a accepté et je me demande bien ce qui a pu se passer dans sa tête à ce moment là, moi qui ne sais même pas ce qui s'est passé à ce moment là ».

[56] Les hydraires, de la « famille » des gorgones, sont des animaux de très petite taille, observables le plus souvent grâce à un microscope, et qui vivent fixés sur des structures plus ou moins calcaire ou chitineuse.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *Je suis restée à une certaine distance de la* tortue*, au départ. Je lui ai parlé dans ma tête et je me suis rapprochée peu à peu jusqu'à pouvoir la toucher, mais ça, je ne l'ai pas fait. Je l'ai observée longuement cette tortue…* il y avait quelque chose de fascinant. Elle était chez elle dans cette petite grotte et moi j'étais là sous l'eau, pas à ma place vraiment. Je pense que lorsqu'on pénètre sur le territoire d'un animal, il faut vraiment « montrer pattes blanches » si je peux dire ainsi. Ils sont chez eux tous ces habitants de l'eau, et nous on vient en explorateurs. *C'est un respect qui me semble évident, naturel* ».

A l'instar de Lestel, nous pensons que : « (…) en abordant le vivant comme s'il s'agissait de phénomènes purement matériels, nous n'en avons qu'un accès très superficiel qui ne rend pas vraiment compte de ses spécificités. Le monde vivant nous reste fondamentalement obscur, mais renoncer à l'intelligibilité de la vie rend le monde inintelligible » (2001, 286). Ainsi, une approche de l'autre dans ce qu'il peut être vraiment, devient possible s'il est perçu avec le cœur et non avec des schémas de pensée, des préjugés, des *a priori*, tout ce que l'individu reçoit comme informations et connaissances de sa culture. Peut-être l'être humain dispose-t-il tout au fond de lui d'une autre connaissance, d'un autre savoir, mais les années d'éducation, de « formatage » et de normalisation peuvent faire oublier l'importance de cette perception première et relèguer au cœur le côté sentimental dans ce qu'il peut avoir même de faible, de féminin. Or il sait sans doute d'emblée. Nous avions déjà noté chez les don-neurs d'information la correspondance de leurs représentations de l'Homme faisant partie d'un Tout, à l'égal des autres êtres vivants. Au-delà de ceci, ils pensent que l'autre est tout aussi capable de communiquer et qu'une relation d'échange est possible à condition de trouver la juste voie, le bon canal, sans imposer quoi que ce soit. Parce qu'ils « accordent » à l'autre animal non humain cette possibilité d'interagir, à un même niveau et dans un « plan » qui n'est pas celui que les humains utilisent quotidiennement pour communiquer - nous pensons ici au langage verbal et non aux formes de communication non verbales qui s'apparentent aux modes de communication vus précédemment.
Bartabas, cité plus haut, évoquait cette capacité de l'enfant à être dans l'action et l'instant, comme si dans cette attitude, étant tout entier « donné » à ce qui est à vivre et ressentir, l'enfant pouvait percevoir « autre chose ». Si, comme le souligne Jung, il peut « converser avec l'animal qui est lui », il aurait alors cette aptitude à renter plus facilement en relation avec l'autre animal, parce qu'il n'y aurait pas de jugement, de barrière et tout frein qui devient alors obstacle à une réelle relation, à l'instauration ou à la création d'un lien, d'une relliance, une capacité à aimer alors de manière « très pure » (Cyrulnik, 2001). « L'enfant qui n'a qu'un pied dans le monde de la conscience, qui n'y est pas encore comprimé et enrégimenté, dispose toujours du flair nécessaire pour converser avec « l'animal qui est en lui » ; cette dernière expression éveille dans notre esprit un dégoût profond. « Cet animal en nous » n'a cependant rien que de très naturel. Notre ambition ne vise pas à réaliser la totalité de notre être. Les animaux, eux, sont vraiment eux-mêmes. Nous avons tout lieu de nous inspirer de leur exemple : ils

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

vivent la totalité de leur être comme l'enfant vit la sienne. Dans l'empire des hommes cette inconsciente plénitude, naturellement, a disparu » (Jung, 1987, 329). Esc-ce à dire que les en-quêtés ont préservé cette part d'enfant ? Cette humilité, cette ouverture à l'autre, cette candeur qui laisse venir et appréhender les choses telles quelles sont, sans juger ? Pour M.T.R., la communication entre les enfants et les animaux est facilité parce que « les enfants sont plus sensibles, ils ont beaucoup plus de spontanéité, ils sont beaucoup plus proches, ils ont beaucoup moins d'a priori. Ils sont plus proches de la racine » :

> « Une amie que j'ai rencontrée il y a deux jours et qui fréquente des spécialistes des ours, m'a raconté des choses inouïes. Ces gens là communiquent avec les ours et les ours communiquent avec les enfants. Un enfant qui s'était perdu, ils l'ont retrouvé avec un ourson et sa mère, « attablés » (rires). Les enfants je suis sûre qu'ils communiquent complètement avec les animaux ».

La façon que l'individu a d'appréhender le monde est essentielle pour toute relation qu'il peut établir et construire avec lui, que ce soit dans l'échange avec l'autre humain, animal ou pour toute forme de vie. Les siècles de découvertes et de connaissances scientifiques ont certes permis de grandes avancées, mais dans la perception globale de la vie, les peuples premiers ont su garder une représentation et une connaissance spécifique qui nous permettent de mieux comprendre les phénomènes et expériences que nous décrivons actuellement dans notre travail. Laszlo précise d'ailleurs : « Les cosmologies hindoues et chinoises ont toujours affirmé que les objets et les êtres existant dans le monde sont une manifestation concrète de l'énergie fondamentale du cosmos. Le monde physique est le reflet des vibrations énergétiques provenant de mondes plus subtils qui, eux-mêmes, sont le reflet de champs énergétiques encore plus subtils » (2005, 173). V. Duport, « baroudeuse » évoque cette notion de « pont », ce qui à un moment donné instaure le lien entre deux consciences différentes : « J'ai donc côtoyé Stéphania [un dauphin femelle] pendant un an. Une relation privilégiée s'est tissée entre elle et moi alors qu'elle continuait à agresser toute autre personne cherchant à entrer dans son bassin. C'était une belle dauphine, vigoureuse, arrogante, curieuse. Nous parvenions chacune à décoder les comportements et l'état émotionnel de l'autre. Je ne délire pas là-dessus. C'était comme un pont invisible entre deux univers sensoriels différents [57]». Dans les rencontres vécues avec des animaux, la référence à une autre conception du monde est donnée, et elle se rapproche de celle décrite par Laszlo. La place accordée à l'être vivant est valable pour l'Homme comme pour l'animal et semble dépasser la simple notion de respect. Mais c'est dans une attitude et un état d'esprit préalables que l'expérience particulière semble s'installer : comme si l'homme ou la femme pouvaient se placer à un « taux vibratoire » dirons-nous, terme employé par un en-quêté, dans une énergie telle qu'ils seraient alors reliés

[57] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 191

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

à celle de l'animal, tous deux liés par une énergie plus fondamentale encore. C'est ce qu'exprime à nouveau ce jeune étudiant, M. N. :

> « (…) et puis essayer de *passer un cap qui nous fait barrière à chaque fois, cette barrière entre l'homme et l'animal.* Essayer d'*être en lien*, plus commun. Essayer de *se mettre au même niveau*… Dans ce moment d'échange, qu'est-ce que lui (le cheval) a été pour moi à un moment, et qu'est-ce que j'ai été pour lui à ce moment là ? Je ne sais pas. Lui, il était sur ses quatre pattes, il m'écoutait. Dans quel état étions-nous tous les deux ? ».

Les en-quêtés ont mis en évidence une démarche volontaire mais aussi cette ouverture d'esprit permettant d'aller à la rencontre de l'autre, de franchir la frontière pour voir autrement, au-delà de cette « barrière » qui met à distance de l'Autre, l'animal. Sans doute et entre autres par peur de la ressemblance et des points communs, par peur de l'inconnu qui se trouve derrière toutes ces connaissances scientifiques qui ont construit le savoir. Mais elles ont aussi édifié la propre tour dans laquelle l'être humain s'est peut-être lui-même enfermé et à partir de laquelle il observe et comprend le monde. Alors que dans une tentative d'ouverture, comme une libération du mental et des schémas classiques de pensée, de l'émotionnel, les en-quêtés découvrent et vivent l'autre avec un autre regard. Ce qui, nous le verrons plus loin, amène une évolution des représentations et une transformation de soi. De par ce que nous avons vécu avec la Raie Manta, nous pouvons effectivement parler d'une passerelle entre deux mondes, entre deux êtres différents, expérience très particulière qui fait s'interroger sur le « qui est l'autre ? » et le pourquoi de cette rencontre. Si nous suivons la classification donnée par les scientifiques, les raies font partie des sélaciens, des poissons au même titre que les requins. Pourtant, cette rencontre reste pour nous la plus forte à côté de celles que nous avons pu vivre avec les mammifères marins, et ce sur tous les plans : émotionnel, dans le ressenti, les échanges subtils, le spirituel pouvons-nous dire… Ceci, bien sûr, et pour nous, fragilise un discours scientifique non pas sur l'évolution du règne animal mais sur le plan de conscience qui est accordé communément aux espèces animales, voire à certaines espèces, et qui les relègue d'office à un plan inférieur : « J'étais là sous son corps, je me sentais si bien, protégée, en phase complète avec elle. Je lui parlais mentalement (…) Je me suis placée à la hauteur de sa tête, sur sa gauche, mes yeux plongés dans son œil, je la regardais profondément, essayant de comprendre ce qu'elle est, qui elle est. Et puis je me suis sentie si bien, il se passait quelque chose de spécial. Je regardais devant, je sentais qu'on nageait à la même allure et qu'on restait proche. Quand je tournais la tête, je retrouvais son regard. Il y a dans l'œil de la raie manta autre chose qu'un simple œil de poisson, de la curiosité, une autre dimension de je ne sais quoi…[58]».
Dans une attitude qui permet d'oublier le temps de la rencontre des représentations et considérations pour se laisser être « entier » dans la relation, apparaît la possibilité d'accéder à un mode d'échange différent de ceux

[58] Extrait de notre journal de bord, le 24 août 2001, Mer de Cortez, Mexique.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

couramment « utilisés ». Peut-être que la façon de voir et de comprendre le vivant, par les filtres de la société occidentale, dépassera des *a priori* et des certitudes pour laisser place à une attitude nouvelle, spontanée et libre, se laissant suprendre par l'Autre, mais pour l'instant, ceci n'est pas tout à fait d'actualité. C'est aussi pour cette raison que ces hommes et ces femmes nous ont exprimé leur difficulté à raconter leurs expériences, parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent dire leur vécu, leur ressenti et leur façons de voir, sans être jugés « d'illuminés », de « trop sensibles ». Nous retrouvons dans les propos de Nicolas Hulot différents thèmes développés jusqu'ici, de la communication à l'état d'être et aux possibles qu'offre une rencontre avec la vie sauvage : « Bien que je souhaite tout faire partager, certaines émotions resteront secrètes. Le dauphin des îles Turks a joué avec moi pendant trois jours. Trois jours de suite il a renouvelé une communication que je croyais impossible. Il me suivait au fond, faisait le poirier comme moi, poussait des cris qui se moquaient ! Possesseur accueillant de ces eaux, il me recevait, me faisait profiter de sa haute intelligence. Amical, humain, plus qu'humain, il domine le bipède muni de drôles de palmes. Cette complicité, on peut la ressentir avec beaucoup d'animaux à condition de prendre le temps, de perdre des habitudes déplorables et d'écouter. Si j'étais resté un mois avec ce dauphin qui me « parlait », nous serions devenus inséparables. Les barrières entre l'homme et l'animal sont inventées. Nous appartenons au même règne. Les animaux ont beaucoup à nous apprendre » (1989, 260).

3.1.4. **Un préalable - mais non indispensable : « être sur la même longueur d'onde »**

> « Je fais de la voile toute l'année. J'avais construit mon voilier. Je voulais toujours garder cette union avec la mer. (…) La rencontre avec Eric Tabarly et Jacques Mayol ont été pour moi inestimables. C'était mes grands frères, ont été sur la même longueur d'onde. *Jacques m'a ouvert la porte de la communication avec les dauphins, il m'a dit « Jacques, tu as la possibilité de communiquer avec les dauphins. Et en plus tu as les capacités d'un apnéiste. Sois patient, tu vas pouvoir découvrir ce monde merveilleux* », confie M. SA.J.

Il semble que l'expérience de l'échange avec la vie sauvage requiert une forme de préparation ou du moins de prédisposition à, d'état d'esprit pour. Sans que ceci apparaisse comme une étape nécessaire et indispensable, dans les expériences où la rencontre est « construite », désirée et attendue, cela paraît être un élément clef pour l'approche de l'autre, un incontournable afin de mieux le saisir, de rentrer dans son univers, se préparer à la rencontre. Varvoglis précise : « la plupart des sujets psi, des guérisseurs et des médiums ont tendance à se servir de techniques les dissociant de leur ego, afin d'agir comme un canal par lequel passera l'information psi » (1992, 186). Bien qu'il soit difficile de déterminer si les enquêtés sont dans un état de dissociation de leur ego, nous pouvons dire au moins qu'ils se placent dans une façon d'être, de penser et d'agir qui n'est pas ordinaire et qui leur permet de se « connecter », de se mettre en phase avec celui avec qui

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ils cherchent à communiquer. Nous tenterons dans un prochain développement d'approfondir ce « fait ».

> « La rencontre avec les orques est nouvelle chaque année parce que les orques acceptent un peu plus la présence de l'homme parmi eux, elles invitent les hommes (…) *Là-bas, on pense orque, on mange orque (je précise harengs), on dort orque, on nage orque… Chacun est un peu dans sa bulle* ».
> M. P.L. travaille pour un Conseil Général. Président d'une association pour la Nature et les Hommes, il est passionné par les orques.

> « Et là on s'est dit que c'était génial*, il se passait quelque chose*. Tous étaient en train de jouer avec les animaux. Et puis il y a eu le cheval qu'on a appelé Timide et qui finalement est venu aussi nous voir mais après un long moment. Et là, on s'est dit que c'était comme une récompense, qu'*on était sur la bonne tonalité pour être avec eux* », précise M. N.

Le sentiment d'appartenance à la Nature, à une forme de globalité, permet probablement à l'être humain d'écarter de lui toute barrière mentale ou conditionnement social pour laisser place à « quelque chose » de plus fluide. Mais en même temps, il semble ouvert et sensible à d'autres informations, vibrant à d'autres messages ; comme plongé dans un flux ininterrompu d'informations, ouvert et harmonisé à ce qui l'entoure, tout se fait dans la douceur, sans à coup. Le sentiment d'unité serait possible parce que justement l'individu reçoit une grande quantité d'informations, se laisse pénétrer par tous ses sens, parce qu'il est ouvert à tout et en même temps, comme il est « souple » et ne n'impose pas de barrières, il ne se fige pas par des peurs, laisse faire, et tout passe, le saisit et l'imprègne. Entre l'intériorité et l'extériorité, les limites, et quelles limites ?, se confondent. L'être se laisse interpeller par les priorités du moment : vibrer au rythme du milieu naturel, sentir à distance la présence d'un animal, et se préparer pour établir le lien. Pour Varvoglis, les phénomènes psi spontanés se produisent plus souvent dans un état modifié de conscience que lors de l'état ordinaire de veille. Cet état de veille est caractérisé par une séparation entre son moi et son monde environnant, distinction qui induit chez l'individu un état d'esprit opposé au « sentiment d'interconnexion qui sous-tend le psi ». De plus, le quotidien crée du stress qui entraîne un repli sur soi et « renforce la prédominance de l'ego ». « Nos sens sont presque uniquement dirigés vers les évènements et les incidents se trouvant à notre portée immédiate. Cette focalisation de notre esprit a tendance à bloquer une conscience plus subtile, qui pourrait s'établir s'il était parfaitement calme et détaché du monde environnant » (1992, 79). Nous pouvons alors supposer que lors de leurs voyages les en-quêtés arrivent à se « libérer » de toutes ces contraintes, inconsciemment, pour se rendre disponibles. Lorsque nous naviguons des jours au large, loin de la civilisation, nous finissons par penser et sentir la vie différemment. On est imprégné du milieu, on vit au rythme du milieu. Et dans ces conditions, on est perceptible et sensible, on sent les choses venir, comme la présence d'un groupe de dauphins

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

par exemple. Il y a comme une unité qui se crée entre soi et le milieu, on est plus proche, plus à l'écoute, en phase avec, en harmonie. « Tout est grandiose ici. La vie sous l'eau est en surface. Sommes-nous juste là pour admirer la Nature et vivre en son sein ? Nous sommes bien trop loin de tout cela (…) je sentais bien qu'on allait voir les orques sur le retour. Et on les a vu, par deux fois. La première fois Paul [le scientifique Paul Spong] s'est arrêté, je suis sortie à l'avant du bateau et deux femelles sont passées juste devant. Ouaah ! On a repris la route, je regardais par la vitre, j'attendais, quand soudain j'ai vu un mâle. Il pensait que je me trompais, mais non ! Un super pod [nom donné à un groupe d'orques spécifique], des orques partout. A droite et à gauche. Et il y avait un arc-en-ciel tellement splendide… l'ambiance était superbe »[59].

Cette perception du monde, cette connexion, trouve un sens dans cette conception de l'univers décrite par Laszlo : « Selon ce concept, l'univers est un système cohérent hautement coordonné, tel un organisme vivant. Sa caractéristique principale est l'in-formation, générée, conservée et transmise par et entre toutes ses parties. Il s'agit d'une caractéristique tout à fait fondamentale qui transforme un univers trouvant son chemin à tâtons, d'une phase à une autre de son évolution, en un système fortement interconnecté s'élaborant sur l'information formative qu'il a déjà générée. Un champ cosmique qui sous-tend et relie toutes choses dans le monde est depuis longtemps déjà une « institution » aussi bien dans les cosmologies traditionnelles qu'en métaphysique » (2005, 140)

Nous aurons l'occasion de nous appuyer davantage sur cette notion dans la partie consacrée à la communication à distance. Mais déjà, nous pouvons supposer que sentir la présence de l'autre, anticiper sur un évènement à venir, puisse trouver une explication par cette théorie de l'in-formation - qui est bien à différencier du concept de « théorie de l'information » -, de l'interconnexion permanente grâce à l'empreinte que laissent les choses et les évènements dans l'espace et le temps. Sans doute une sensibilité particulière qu'à l'individu lui permet de vivre des expériences atypiques. Et nous ne permettrons pas de porter un jugement sur cette sensibilité, c'est un constat. Elle est, ceci est un fait, une réalité pour les en-quêtés, et parce qu'elle est, par ce qu'elle est, elle permet d'accéder à d'autres perceptions et conceptions du monde.

Et ce que vit un individu n'est pas partagé par tous au même moment, et l'expérience de la rencontre reste unique par le fait que chaque individu est unique et perçoit l'environnement à sa façon, avec ses attentes, ses expériences, ses représentations, sa sensibilité. Lorque nous étions à bord du bateau, en Mer de Cortez, nous partagions la vie avec d'autres plongeurs, américains. Après une plongée durant laquelle le comportement d'un plongeur en particulier nous avait « blessé » affectivement, nous avions écrit : « Une des femmes se détache du groupe, c'est une nageuse, elle est proche elle aussi des mammifères, ça se voit dans sa façon d'observer la mer, de nager, de les sentir venir (…) Mes yeux étaient à la hauteur des siens [de la Raie manta] à moins d'un mètre, elle fait

[59] Extrait de notre journal de bord, à la date du 27 juillet 1995. Nous précisons que les orques sont sur écoute 24h/24 par l'intermédiaire d'hydrophones et qu'ils n'étaient ni entendus ni observés dans le détroit lors de notre traversée en bateau. Pourtant, nous avions senti leur présence. Paul Spong a alors été étonné de voir apparaître ces orques qu'il n'attendait pas à cet endroit là.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pourtant trois mètres cinquante d'envergure, ses grandes ailes doivent être déployées au-dessus de moi. Je me sentais vraiment proche d'elle. Je n'avais même pas à la regarder, je savais que nous avancions ensemble. Et puis quelque chose s'est passé. Je sens qu'elle accélère, quelque chose ne va pas. Je me retourne et je vois Doug qui arrive, palmant à toute vitesse pour nous rattraper, brute dans son approche, sans un réel respect de l'animal et une réelle compréhension de cette beauté. Il l'a dérangée, et j'ai préféré la quitter. « Abruti !» j'ai hurlé dans ma tête et dans mon détendeur. Et j'ai pleuré dans mon masque. Les plongeurs agissent tous de la même façon, il y en a même qui s'accrochaient aux rémoras [grands poissons fixés par ventouse sur la raie manta], les tiraient par la queue pour pouvoir suivre la manta. Ca me faisait du mal de les voir ainsi se comporter (…) A la troisième plongée j'ai su qu'une rencontre encore plus proche serait possible. Mais il me fallait quitter le groupe des plongeurs ».

Ce comportement à l'égard des animaux, ce besoin de vouloir aller vers et de quelque part tenter de s'approprier l'autre par la force, de forcer le contact, montre une certaine forme de supériorité, de domination, de non respect de l'animal, à l'opposé de « je ne voulais pas la toucher de peur de lui voler quelque chose »[60]. A moins que ce soit une « inaptitude » à voir l'autre comme il est, un être vivant à part entière, un être libre et non assujetti au bon vouloir et au désir de l'Homme. Et c'est exactement ce qui s'est passé sur la côte sud du Finistère avec le dauphin solitaire Jean Floc'h qui a défrayé et défraye encore la chronique depuis l'année 2003. Dans cette histoire avec un animal sauvage, de l'avis de scientifiques, des gens du pays et d'ailleurs, ici encore c'est par le fait du comportement de l'Homme que la situation s'est dégradée. Excessif et ne prenant pas en compte l'animal, sans respect pour ce qu'il est vraiment, faisant passer en priorité son rêve de « Flipper le dauphin », il oublie qu'il a en face de lui un animal non domestiqué de plusieurs centaines de kilos avec ses propres comportements et envies. En 2003, ce dauphin faisait le bonheur des pêcheurs, des riverains, des nageurs. En 2006, les pêcheurs ont demandé à Madame Roselyne Bachelot, la Ministre de l'Ecologie et du Développement Durable alors en place, de faire abattre l'animal[61]. Nous prenons ici position, non pas pour donner tort ou raison, mais parce que notre expérience et notre connaissance dans ce domaine nous permettent d'avoir un recul nécessaire pour mieux comprendre certains comportements et aller plus avant dans la connaissance de l'Homme. Vaste et complexe sujet. Ces dauphins solitaires qui recherchet la compagnie humaine ont longtemps été appelés « ambassadeurs » parce les hommes et les femmes aimaient à penser qu'ils venaient apporter un message. Nous pouvons dire que si quelque chose est effectivement à comprendre c'est par rapport à la façon d'être et d'agir de l'humain, ses comportements et représentations à l'égard de ce qui vit autour de lui, mais aussi ce qui est en lui. Et la rencontre entre le dauphin et l'animal permet de mettre en évidence, de dévoiler ces comportements. Si « message » il y a, c'est entre autres à ce niveau

[60] Extrait du film documentaire « Rencontres » réalisé en 2001 sur la Raie manta et les otaries de la Mer de Cortez.

[61] Film documentaire « Arabesques ou 48h de la vie d'un dauphin » réalisé en 2003. Une production de l'association Images Océanes –Terres Océanes.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

que nous le situons, dans tout ce que renvoie l'animal, ses réponses aux comportements des individus. « Qu'est-ce qui s'est passé, comment et pouquoi ? », dans le cas de la relation avec ce fameux dauphin, sont des questions à ne pas laisser de côté et pour lesquelles il est intéressant et important de répondre à un niveau collectif et individuel.

3.1.5. **La spontanéité dans la communication**

Dans ces rencontres, le vécu et les échanges s'expriment à différents niveaux : par la pensée, l'émotion, sans expression directe de la parole, mais plutôt dans une forme de communication intériorisée, un « je lui parle mentalement ». Non pas parce qu'il pourrait sembler ridicule de parler à un animal comme on parle à un autre humain, mais bien parce que cette forme de communication semble être la plus appropriée à cet instant précis. Cet élan vers l'autre, dans ce vouloir lui dire, est spontané et dépasse une quelconque forme de retenue, d'évaluation sur sa propre capacité et la capacité de l'autre à pouvoir entrer dans cette forme de communication. Et c'est aussi accepter de passer outre la crainte d'être jugé dans son propre comportement, qui reste toutefois souvent sous silence : « On pourrait nous prendre pour des tarés » précise Mme R.A. qui se confie peu sur ses expériences de ce type. Et puis le fait « d'humaniser » l'animal, mais ce n'est pas une attitude adoptée communément par les en-quêtés, aide sans doute à franchir le pas pour communiquer et dépasser cette barrière que l'être humain a pour sa part dressé entre ces deux mondes : humain et animal. C'est ce qu'exprime Mme. R.A. :

> « Je vois les tortues au dernier moment en navigation. Mais là, j'en vois une qui fait demi tour et revient vers moi. Génial ! Elle venait manger sous le bateau devenu un vrai garde manger. Et j'ai ri… parce que toutes les sept secondes je surfais sur une vague, et avec cette accélération j'entendais la tortue cogner sous la coque, « et chtong ! » et elle restait là derrière le bateau un peu genre « mais qu'est-ce qui s'est passé ? », et hop elle réaccélérait, repassait sous le bateau, et bing rebelote, je surfais à nouveau, c'était… et je la voyais comme un personnage comique, un peu un Bourvil maladroit, et donc *je l'avais humanisée*. Et je lui parlais : « mais t'es con enfin, tu devrais savoir quand même au bout du troisième coup, et le réflexe pavlovien, il est où là dedans ? ». Quand je repense à cette scène là *je me revois dialoguer avec elle. On pourrait nous prendre pour des tarées à ce moment là, mais non. Il se passe une scène et quelque chose de particulier*, et l'animal n'est plus comme à terre cet animal domestiqué ». « Vous étiez dans une forme de communication ? » « Ah oui, complètement. Et du coup, quand je suis rentrée, j'ai fait des recherches sur ces tortues, je me suis intéressée à elles ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Cependant, si avoir « humanisé » l'autre peut aider à franchir le pas de la communication, elle peut être mue par des motivations différentes : tout simplement se rassurer et se protéger en établissant un lien avec l'animal sauvage pour justifier le pourquoi de sa présence sur son territoire par exemple. C'est sans doute davantage, dans une situation qui relève plus de l'urgence, le son alors émis que le sens des mots eux-mêmes qui « agissent » ici et l'état d'esprit de l'en-quêté. La parole semble être spontanément le premier « outil » à disposition pour exprimer à l'autre, comme un acte initial, une charge d'énergie qui signifie sa présence, ce qu'a expérimenté M. J.C. :

> « La peur c'est un sentiment qui est basée sur des pensées qui sont tordues, enfin, de par mon expérience. Il m'est arrivé de me faire charger par un gorille et de lui parler, de lui dire : « et bien écoute, je suis pas là pour t'embêter mais pour t'étudier et puis du coup tu vas te protéger ». C'était mon travail d'habituer les gorilles à la présence d'observateurs. Je sais qu'à l'époque *je lui parlais, je n'étais pas non plus aussi sensible que maintenant, mais ça me rassurait ça* ».

Chercher à communiquer est aussi pour les en-quêtés l'envie de dire le bonheur d'être là et de partager un moment de sa vie avec les êtres en présence, remercier la Nature de l'instant presque unique qui semble offert, comme la reconnaissance du caractère un peu exceptionnel ou magique de l'instant. Il semble qu'il n'y ait alors aucune forme de contrôle dans l'expression, comme si le cœur, dans un élan quasi-instinctif, prenait l'ascendant et dictait les mots, dans une forme de détachement et de relâchement intérieur :

> « En Atlantique Nord, dans la baie de Boston, il y avait des baleines, des dauphins, des globicéphales, des requins, et moi j'étais là avec mes avirons et je ne les dérangeais pas. Ils venaient voir par curiosité. Et puis il y a eu une mère et son petit, chacun d'un côté de la coque, et ils communiquaient. *J'avais envie d'être dans l'eau avec eux. Je partage un bout de vie avec ces animaux mais en même temps il y a encore un mur, cette épaisseur de coque de cinq millimètres qui m'empêche de faire vraiment corps avec le monde qui m'entoure. Mais quand même, oui la communication avec les animaux… elle est…* elle doit être aussi vraie pour un alpiniste, pour un marcheur du désert, pour ceux qui vont aux pôles », témoigne Mme. R.A., puis M. N. :

> « Je pense que c'était hyper personnel, pas pour dire intime parce que ça ne me dérange pas d'en parler. Je pense que c'était vraiment pour dire mon affection. *C'est comme si le cheval représentait un peu tout ce qu'il y avait autour, j'adressais au cheval des prières que j'aurais pu adresser au cosmos en fait, d'une certaine manière*. Sachant que *chaque élément est l'équivalent du Tout puisque ça fait partie du Tout. Je pense que je lui ai beaucoup dit merci*, on ne dit pas assez merci dans la vie, on oublie, et c'est pour ça qu'on a des dettes envers tout le monde. Il nous faudrait trente ans pour tout réparer, c'est énorme, mais ce serait bien de l'avoir

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

fait avant de partir d'ici. J'essayais d'être plus zen avec moi-même en disant des douleurs… ».

La spontanéité de l'échange exprime ce non contrôle, ce non jugement que nous avons évoqué plus haut. Communiquer, échanger dans la simplicité, traduit un réajustement du positionnement de l'Homme dans la représentation de la place qu'il croit occuper dans le monde et par rapport au vivant qui l'entoure. Ni supérieur, ni inférieur, mais justement à sa place. Les don-neurs d'information partagent cette même façon de voir l'autre égal à eux-mêmes dans le sens de l'échange possible à un instant donné, deux êtres vivants alors au même niveau. Et là, la notion de respect et de non supériorité de l'homme sur le vivant prend toute son importance. En se mettant au niveau de l'autre, réciproquement peut-être, l'individu se donne la possibilité d'échanger, de partager et cette attitude témoigne d'une forme d'humilité :

> « On était comme ça juste en promenade et moi, spontanément j'ai été attiré par un enclos où il y avait un cheval. J'y suis rentré et j'ai commencé à parler au cheval, et ça ne m'a pas paru anormal. *Parler avec les animaux de façon aussi naturelle qu'avec un homme, avec sincérité… l'animal va comprendre.* Je lui disais que je n'étais pas là pour lui faire du mal, que je voulais juste être ami avec lui, et *j'essayais juste d'être naturel, plus qu'habituellement* (…) Mon ami et moi, on considère par exemple que parler à une plante c'est tout à fais normal, comme parler à un chien. *On est déjà dans une logique d'écoute, de respect de la vie, d'essayer de se dégager de ce sentiment de supériorité qu'on a pu emmagasiner dans notre vie* ».

> « Le premier mot qui vient c'est « *Bonjour* ». Après on laisse faire. Quand la baleine est repartie, je lui ai dit « *Merci* » tout simplement. Entre le bonjour et le merci on échange beaucoup de choses, mais *ces deux mots qui viennent spontanément sont comme… une politesse de respect.* Parce que quelque part je suis ici chez elle, elle vient me voir, me montre quelque chose et repart avec autant de grâce et me laissant un souvenir énorme. Et puis après on remercie encore, mais là, c'est *un merci universel, pour le cadeau qui nous est fait*. Ce sont vraiment des instants magiques » souligne Mme L.L.

Ces expériences vécues semblent sortir de l'ordinaire, mais sans doute que dans le quotidien, des personnes pourraient confier leurs réflexions et pensées intimes et privilégiées avec leur compagnon à quatre pattes, à plumes... Cependant, une étape est franchie ici : cette notion de respect pour la vie est la reconnaissance de l'autre comme un être non pas inférieur mais seulement différent, l'un et l'autre appartenant à une même dimension, au cosmos, au Tout. Le scientifique et naturaliste Hainard va plus loin et propose de voir cette vision de la vie et des êtres vivants comme une nouvelle conscience de l'Homme, une « puissance d'amour » ayant dépassé des siècles de représentations et de conditionnements alors nécessaires pour extraire l'Homme de sa condition

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

animale et le distinguer du reste du vivant : « Par protection de la nature, je n'entends nullement le « retour à la nature », à un état primitif de l'homme. Je pense que c'est au contraire le fruit d'une civilisation très évoluée et consciente. Je m'étais même résigné assez volontiers à la disparition du primitivisme humain. (…) Pour moi, l'amour de la nature c'est la communion avec toutes les formes de vie » (2004, 189). A la façon d'une « civilisation des mœurs », nous pouvons envisager une élévation des consciences vers une perception plus subtile de l'ensemble du vivant et de l'Univers, vers peut-être une autre appréhension et interprétation du monde, globale. Peut-être n'est-ce que le fait isolé d'êtres percevant la vie autrement, ou peut-être est-ce ce qui anime chacun finalement ? Hardy précise que cette force de créativité et d'innovation se trouve surtout chez les marginaux (1983). « Quelque chose est en train de se passer entre la science, l'économie et le monde de la spiritualité qui est le monde de la relation. Il y a actuellement une conjugaison de forces qui va dans ce sens... » constate Hardy (1983, 25), et de rajouter qu'il est nécessaire de considérer aussi les différents modes de connaissance, qu'ils soient scientifiques, symboliques, intuitifs, voire mystiques, afin de mieux élaborer celle-ci.

L'intentionnalité de la rencontre. Respecter et appréhender

> *« Ni l'observation, ni la généralisation, ni le traitement hypothético-déductif des suppositions, ni l'usage d'instruments, ni l'élaboration mathématique – ni l'ensemble de ces procédés tous à la fois – ne peuvent être considérés comme essentiels à la science »*
> Jerome Black [62]

> « *Avec ma sensibilité, je capte les infrasons. C'est une fréquence qui fait que dans l'eau tous les êtres savent et sentent*. C'est pourquoi les dauphins par exemple, sentent plusieurs heures à l'avance un tremblement de terre, le déplacement d'un banc de poissons aussi. *L'eau transporte les messages, c'est pourquoi j'ai commencé à utiliser les sons avec ma flûte en Norvège pour communiquer avec les orques*. Et quand les scientifiques ont vu ça, tous les orques se sont mis en positon espionnage et sont venus sous moi : « Mais qu'est-ce que tu as fait ? Nous, on a rien compris », « Je n'ai rien fait, *j'ai parlé avec mon cœur, j'ai écouté mon cœur en émettant de simples sons*. Et comme les orques sont curieuses et qu'elles ont entendu des sons qui ne sont pas dans leur répertoire, et bien elles sont venues voir » ».

Si M. SA.J. connaît et explore une voie de communication peu commune, et dont nous ne pouvons évaluer la « qualité », il montre aussi que son engagement, sa foi en ce qu'il vit et ce qu'il ressent sont essentiels. Il est avant tout et en premier lieu à l'écoute de lui-même, de ce qu'il ressent, et il agit en conséquence pour se

[62] Cité dans « La conscience invisible – le paranormal à l'épreuve de la science »Radin Dean,, Paris, Presses du Châtelet, 2000, p. 32

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

mettre à l'écoute de l'autre. Quand l'en-quêté recherche la rencontre, le contact avec l'animal sauvage, se sentir accepté dépasse le simple fait d'une approche réussie, et relève du respect que l'on porte à celui qui laisse faire. C'est sans doute cette première étape qui sera primordiale pour la suite de la rencontre. La non agressivité et un comportement respectueux montrent déjà l'intention et la qualité de l'échange. Dans bien des circonstances, c'est l'animal qui décide et vient vers soi. Dès cet instant, la communication est établie puisque un accord est déjà passé. Nous ne parlons pas ici de comportement animal lié à la défense du territoire par exemple ou d'une attitude simplement curieuse. Les expériences décrites permettent de comprendre qu'il s'agit ici d'entrer dans une dimension d'échanges, dans une volonté commune partagée entre l'être humain et l'animal. Quels que soient les en-quêtés, un de leur point commun est cette marque de respect pour l'autre et surtout la représentation de l'autre comme égal dans le cadre d'une expérience de la rencontre. Des êtres vivants, ni inférieurs ni supérieurs, mais détenteurs d'une aptitude commune à pouvoir se rapprocher à un moment donné pour communiquer et échanger dans un pan différent de l'ordinaire. Les descriptions qui nous sont données montrent aussi l'intensité de ce qui a été vécu, de la finesse de la perception et surtout de l'écoute, de l'attention portée à l'autre. Cette écoute que nous avons évoquée plus haut, semble être une des clefs qui ouvrent les portes à d'autres possibles. Quand la communication n'empreinte pas le chemin du langage, le non-verbal s'impose. Le désir n'est pas de vouloir transmettre par des gestes, des attitudes, une façon d'être, une correspondance à des mots, un sens précis, mais plutôt de montrer simplement une intention d'être avec. Faire savoir à l'animal que l'on souhaite l'approcher, échanger par imitation de son comportement par exemple. C'est peut être faire preuve d'intérêt pour lui et donc entrer dans son mode de communication, se mettre à sa portée, témoigner et faire preuve d'humilité, comme le montre M. N. :

> « Le cheval a très bien réagi, il ne m'a pas chassé de l'enclos. Au fur et à mesure je me suis approché de lui, *il m'envoyait des messages qui n'étaient pas du tout rationnels. Ma raison ne pouvait pas les comprendre, je ne cherchais pas à les comprendre d'ailleurs, je voyais juste au niveau de ses oreilles, des signes extérieurs, dans sa façon d'être, de réagir… Je lui envoyais mon souffle, je lui montrais mes mains, j'essayais tout en pensant, parce que je n'étais pas obligé de lui parler pour lui transmettre mes pensées, avec mes paumes ouvertes et mon souffle, j'essayais de lui dire que je voulais être son ami*. Au fur et à mesure, je me suis rapproché de lui jusqu'à le prendre dans mes bras et ça a duré peut-être une heure ou deux ».

Dans cette rencontre, l'en-quêté trouve naturellement, spontanément et empiriquement les gestes, l'attitude, la façon de faire, la façon d'être, pour être en accord avec l'autre, et aussi les mots exprimés par la simple pensée pour communiquer l'essentiel. Dans « communiquer » nous trouvons le mot commun. Communiquer c'est mettre en commun, partager, une réflexion, une émotion, une intention, ou tout autre chose. C'est à un moment donné être en phase avec l'autre en dépassant ici ce qui paraît irrationnel, en laissant faire, en étant

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

confiant. Ce jeune homme se retrouve dans un champ la nuit avec un cheval qu'il ne connaît pas et dont il apprendra plus tard par le « propriétaire » le caractère pas facile voire dangereux. Il ne cherche pas à comprendre, il est dans l'instant, il vit le moment, observe et ressent pour adopter un comportement qui semble en phase avec cette situation, sur la bonne tonalité, sur la bonne fréquence, dans la vibration juste. Mais la beauté sauvage, le fait d'être en pleine nature avec un animal que l'en-quêté rencontre et découvre dans un cadre inédit, un temps qu'il a su prendre, un instant qu'il a su capter, forment un tout, l'aboutissement comme la récompense d'un engagement personnel, celui entre autres de vivre pleinement ses expériences et de suivre ses inspirations, de réaliser ses rêves aussi. L'envie d'en savoir plus, l'envie de comprendre, déclenchent une relation et de premiers échanges, des tentatives réciproques de se rapprocher de l'autre. Pour M. F.C. :

> « Ma rencontre avec le dauphin Randy [un des deux dauphins sauvages solitaires présents en Bretagne]. J'ai eu l'impression de redevenir un gamin. *Ce côté contact direct avec l'animal sauvage a été surprenant. Je ne m'attendais pas à un tel échange en fait*. Je ne sais pas comment l'expliquer. *Il était là pour se montrer, pour jouer, mais il était là aussi pour échanger quelque chose, pour parler, pour discuter, pour communiquer. C'était assez remarquable. C'était une invitation à venir jouer avec lui, à découvrir son monde. C'est un peu comme ça que je l'ai ressenti* ».

L'intérêt porté à l'autre semble aussi important pour l'Homme que pour l'animal sauvage lui-même. L'animal est d'ailleurs le déclencheur de la recontre puisque c'est lui qui décide ou non de cette volonté d'échanger et du temps qui y sera consacré : « Seule une confiance mutuelle et le respect permettent l'échange. De la très grande proximité à la caresse, un moment de complicité jamais provoqué par l'homme mais toujours offert par l'animal, libre, sauvage et beau »[63]. C'est l'avis de M. OB. plongeur apnéiste vidéaste professionnel et chasseur sous-marin :

> « *Il faut que ce soit l'animal qui choisisse. Ce n'est jamais l'homme qui choisit d'aller vers l'animal, c'est l'animal qui choisit de venir vers toi*, et quand tu as compris ça, tu approches à peu près tout. Et tous les poissons sont très réceptifs à ça ».

Dans ces moments de tentative de communication, l'en-quêté comprend l'animal dans le sens où il perçoit ce qu'il « désire », son envie d'être en relation ou non. Cette perception de l'autre demeure dans le domaine du ressenti, de ce qui se dégage de l'instant, dans l'observation, le regard, et quelque chose de plus subtil encore, toujours aussi indéfinissable :

> « Je repense à l'exemple précis de ce phoque, le premier jour, on a eu plus d'une heure et quart de jeux avec lui. *Il était vraiment très intéressé*

[63] Extrait du fim documentaire "Arabesques ou 48 heures de la vie d'un dauphin", 2003, une production de l'association Images Océanes – Terres Océanes.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> *par notre présence*. Il nous touchait, il nous reniflait, il y a eu des moments où surtout au début, il se mettait au fond sur le ventre, il nous regardait et il émettait des sortes de cris à peine audibles. *Et puis il prenait des postures, et j'ai bien senti qu'il sentait que ça ne suffisait pas parce qu'on restait immobile. Et alors à certains moments j'ai senti qu'il essayait autre chose.* J'ai juste senti qu'il essayait. Par contre je n'ai pas entendu d'appels particuliers. Après *on a développé une gestuelle avec lui*. Il se couchait sur le fond, il se mettait à l'envers et nous aussi on se mettait à l'envers. Là, *il avait compris qu'on comprenait* et on a pu entamer le jeu. *Il a essayé tout un panel de comportements et de postures, je pense* ».

En même temps, M. O.B. essaie aussi par différentes modalités de faire adhérer l'autre à son souhait de proximité. Les efforts déployés sont à la fois d'ordre physique et mental, dans l'habilité, dans l'ingéniosité, dans la création, la concentration. La notion de « jeu » qui s'installe alors montre qu'une forme de code, qu'une voie de communication est construite, permettant à chacun de répondre et de transmettre un message :

> « *C'est plus une question d'attitude, ce que tu dégages*. De prime abord, il y a la posture, puis l'attitude qu'on va avoir dans l'eau: il y a beaucoup de poissons qui sont réceptifs au mouvement de retrait, ça c'est une généralité et c'est entre autres la grande leçon que m'a appris le champion du monde de chasse sous-marine (…) Donc, ça c'est la première chose, et en même temps, par exemple avec les sars *je feins la peur. Je me pique un peu au jeu, je pense que les poissons sont joueurs aussi*. Tu vois les congres, je me demande même si ça a un cerveau, et bien tu fais ça avec eux et il viennent vers toi. Je fais semblant d'avoir peur. J'ai une attitude non agressive, ils viennent vers moi et « hop ! » je feins le retrait comme si j'avais peur et j'essaie d'avoir le sentiment d'avoir peur, et là ils viennent voir. Mais je pense qu'ils ne sont pas dupes non plus. *Il y a un jeu qui s'installe*, surtout avecs le sars, surtout quand ils sont en bandes ».

Nous pouvons être surpris que le don-neur d'informations soit à juger l'animal comme plus « bête » qu'un autre, cela dénote d'une façon de comprendre la vie en général qu'il nous avait confié auparavant. Mais nous voyons ici que l'intérêt porté à l'animal est dans la satisfaction d'un échange qui s'établit avec lui, en l'occurrence dans un jeu d'attitude de peur feintée. L'autre est intéressant parce qu'il entre dans une communication et donc répond à un message que l'en-quêté lui transmet. Parce qu'il lui répond, il devient intéressant à un moment donné et ceci crée du sens dans un monde sauvage où il est seul être humain. Alors juger l'autre comme « bête » semble plus traduire une déception dans le comportement sans remettre en cause le respect de la vie. Car cette plongeuse scientifique, Mme L.L., semble avoir un avis différent sur le « congre » (poisson proche de la murène qui est plus connue) :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Du côté de Perpignan, je plongeais souvent sur des sites où l'on rencontrait facilement les congres. Un jour, j'en ai vu un vraiment énorme. Je me suis approchée très doucement, je l'ai regardé m'observer un long moment et j'ai fini par le caresser du bout des doigts. Et là, surprise, je l'ai vu sortir davantage du trou et il s'est incliné sur le côté pour me présenter son flanc, comme l'aurait fait un chien ou un chat, et je l'ai caressé encore plus longuement sur une surface plus grande de son corps. Les autres plongeurs ont été surpris. C'était génial ! Un beau moment d'échange ! »

3.1.7. **Du langage intérieur à la fusion**

Comme nous l'avons vu précédemment, le langage intérieur arrive « spontanément » dans l'échange avec l'autre. Peut-être que la parole semble d'emblée inappropriée parce que l'en-quêté suppose et sait que les mots ne peuvent être compris tels quels par l'animal, et pourtant, les mots de la pensée restent les mêmes. Alors où se fonde la différence dans ce qu'il croit être de circonstance, quelle différence entre des mots prononcés et des mots mentalisés ? Il semble que dans l'intériorisation, dans ce qui vient profondément du dedans, se trouve une façon d'être au monde plus en accord, plus juste, comme allant de soi, non calculé, sans détours. Nous proposerons plus loin une explication au langage intérieur, mais pour l'instant, voici ce qu'expérimente et ressent M. O.B., et qui laisse entrevoir une autre forme de communication et d'échange :

> « Dans ta tête tu parles à l'autre, une forme de langage intérieur quand tu es sous l'eau ? » « *Oui, mais je ne suis pas dans ma tête*. Parce que pour bien faire une bonne apnée il ne faut pas être dans sa tête. Tous les apnéistes te le diront, plus tu penses, plus tu consommes d'oxygène. *Disons que s'il y a des informations à faire passer, je ne les fais pas passer par le mental forcément* ».

« Elle (la raie manta) se déplaçait au-dessus de cette « clairière » sous-marine. Elle tournait lentement, à deux mètres au-dessus du fond. C'était extraordinaire. J'étais là sous son corps, je me sentais si bien, protégée, en phase complète avec elle. Je lui parlais dans ma tête. Trop de bonheur (…) J'étais comme elle. Je la caressais en essayant de ressentir ce qu'elle aimait le plus. Je suis consciente d'avoir vécu quelque chose d'exceptionnel, de rare »[64].
De toute évidence, il s'agit d'un vécu intérieur dans le sens où il ne peut être extériorisé verbalement, comme s'il était placé dans le non visible. Mais ce vécu intérieur n'est peut-être que la face cachée de l'iceberg, car nous pouvons penser que c'est dans ce retour profond sur soi que la reliance à la Nature et au Tout est la plus grande, comme si la porte était en dedans. Mentalisée ou non, le fait est que les don-neurs d'informations ressentent une communication, un lien plutôt, qui se tisse entre eux et un autre indéfinissable. C'est un fait que nous notons,

[64] Extrait de notre journal de bord du 24 août 2001, Mer de Cortez, Golfe du Mexique.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sans interpréter davantage, et que nous essaierons d'éclairer autrement plus après. Bartabas évoque cette capacité qu'aurait l'animal à « lire » l'autre, ses intentions : « Le cheval a un pouvoir sensitif bien supérieur à l'homme. Les chevaux te voient l'intérieur. Tu peux te représenter à eux affublés d'une barben, d'un grand chapeau et d'un manteau, dès que tu auras fait trois mouvements, ils t'auront parfaitement identifié par ton aura, ton rythme intérieur, la manière dont tu te déplaces. Personnellement, je suis incapable de dire ce qui provoque le mouvement d'un cheval que je monte, pourtant il suffit que je pense à une figure pour qu'il l'exécute. Plus qu'un développement de ton propre corps, c'est un rapport quasi mystique, une espèce de fusion sur le plan à la fois physique et mental. Il est impensable de ressentir une telle complicité, une telle osmose avec un autre être humain »[65]. Lorque nous naviguions sous le corps de la raie manta, nous avions le sentiment qu'une unité s'était réalisée entre elle et nous, une forme d'incorporation, comme si elle nous avait intégré à elle. La raie manta se déplaçait au-dessus d'un plateau de roches, et nous nous demandions si nous allions les « percuter », mais la confiance était-elle que nous la laissions faire et nous passions effectivement juste à quelques centimètres des rochers, sans rien heurter : « un voyage extraordinaire, plus de quiétude, de douceur. Nous passions juste au-dessus des rochers. M'avait-elle intégré comme partie d'elle-même ? Savait-elle à quelle distance mon corps évoluait de la roche ? Pourquoi est-elle revenue me chercher à chaque fois ? ».
Comme le souligne Picq : « Les animaux ne sont ni des machines, ni des humains, ni des idoles, et je pense que le IIIième millénaire sera celui de la découverte des mondes animaux. Avec leur chair, nous avons fait du social en inventant la chasse. Avec leur os, nous avons fabriqué nos premiers outils. En les peignant et en les sculptant, nous avons fait naître nos croyances originelles. En les observant, nous avons compris notre place dans le monde. Et pourtant, c'est la première fois dans l'histoire de l'homme que nous sommes capables de découvrir et de comprendre les mondes mentaux et animaux. J'insiste là-dessus : le jour où l'on acceptera enfin qu'il existe une pensée sans parole chez les animaux, nous éprouverons un grand malaise à les avoir humiliés et considérés aussi longtemps comme des outils » (1999, 218).

3.1.8. **Et si c'était « simplement » par l'ouverture du cœur ?**

Dans cette courte partie, nous allons volontairement laisser la parole à M. SA. J. Nous aurons l'occasion dans le chapitre consacré à la transformation créatrice, de développer la notion d'amour et de spiritualité, expérience qui se vit aussi en lien direct avec la Nature. Rappelons qu'après son expérience de naufragé, l'en-quêté, ancien chef d'entreprise, a décidé de changer de vie. Sa situation financière est aujourd'hui précaire, mais il a fait un choix, conscient de ce qu'il a laissé mais de tout ce qui pour lui enrichit sa vie :

[65] Cité in « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 2007

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Cette personne m'a dit « mais comment avez-vous tout cela pour communiquer avec le dauphin ? ». Je lui ai répondu : tout le monde l'a, mais là (il montre sa tête) il faut mettre sur arrêt, et là (il montre son cœur) il faut mettre sur marche. Tout ça fait un avec la Nature (…) Aux gens, je dis que ce que j'ai vécu, je l'ai là (il montre son cœur), je n'ai pas la richesse financière mais j'ai une autre richesse. Et ça c'est le plus beau, c'est ce que nous devrions tous avoir. A chaque instant je dis merci, parce ce que ce que j'ai vécu là est inestimable. Tout le monde peut le vivre. *Et quand on se rend compte qu'en ouvrant le cœur et en faisant taire le mental ça marche et bien on se dit pourquoi on ne la pas fait plus tôt ! C'est une remise en question de soi, un travail énorme,* qu'est-ce que j'ai fait de ma vie jusqu'à présent ? Il y a des moments, quand je vois ce que l'homme fait à la Nature, et bien je pleure ».

Pour Viguier il y aurait « un espoir, utopique peut-être, celui d'une élévation du niveau de conscience de l'Homme, puisqu'il est certain que ne se modifiera ni l'univers environnant ni la constitution de son psychisme. Et cette interrogation ne peut s'énoncer qu'en termes d'universel, c'est-à-dire applicable à tout homme » (2004, 20). Quand Viguier évoque ce psychisme humain, il s'agit pour lui de ce qu'il nomme le psychisme primaire, dont les limites freineraient les gains de l'Evolution. Quand à son tour Cyrulnik énonce : « ils [les animaux] nous ont rendu curieux de leur monde, ce qui nous a permis de mieux saisir le nôtre » (2001, 112), il évoque le fait que plus l'être humain s'engagera à « décoder » le comportement et l'organisation du monde animal, plus il se comprendra lui-même. Si pour l'en-quêté l'ouverture du coeur et le fait de « shunter » le mental permettent l'accès à des expériences particulières qui enrichissent la perception et la compréhension du monde, les animaux sont ces alliés qui enclenchent, par leurs rencontres, cette dynamique de transformation et cette prise de conscience dont parle Viguier.

3.1.9. **La rencontre a un sens : la réciprocité d'échanges**

Pour les en-quêtés qui ont rencontré des baleines ou des dauphins, par exemple, le sentiment d'une communication particulière, d'un message, revient régulièrement dans le témoignage de la rencontre. Parfois, il s'agit d'un moment de bonheur intense, presque d'extase, une explosion de joie, de quelque chose qui vient du fond de soi. Pour d'autres, c'est comme la révélation de quelque chose, un déclic, une transformation :

> « C'est assez incroyable quand on observe les gens sur le bateau à l'approche des orques. *Il y a une énergie, quelque chose de fort, de dense, c'est l'euphorie à bord*. Des cris de joie, des pleurs aussi, par la force de l'émotion. *C'est tellement beau tout ce qui se passe à ce moment là*. Même les membres de l'équipage qui ont pourtant l'habitude sont toujours émus (…) *Quelles que soient les rencontres, je pense aujourd'hui qu'elles ont*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

toutes une raison d'être. Pour moi, *les animaux ont eux aussi des messages à nous faire passer* », insiste Mme L.L.

« Je suis allée au laboratoire, on entendait les cris des orques dans le noir, c'était un peu magique. Ils sont arrivés dans Blackney Pass [nom d'un fjord] et on a entendu leurs souffles. C'est si puissant… C'est tellement beau de les entendre. Ca donne envie de rigoler, ça vous prend aux tripes. Si seulement je pouvais prendre un kayak et avancer dans la nuit à leur rencontre, les sentir passer tout proche, et vibrer avec eux »[66].

Aujourd'hui, nous avons pu faire le bilan de quatre rencontres extraordinaires avec des animaux sauvages : la Raie Manta, la Baleine à bosse, la Tortue, l'Orque. Ils sont tous arrivés à un moment particulier de notre vie. Tous ces animaux nous ont offert « quelque chose » qui était à vivre dans l'instant, et ils nous ont montré « quelque chose » que nous ne pouvions comprendre qu'avec du recul. Nous pourrions en parler très longuement mais ce serait aussi parler de notre intime, de notre histoire, parce que ces rencontres résonnent avec ce que nous avons au fond de nous. Et puis, comme les anciens ou des peuples premiers le pensent, les animaux portent des messages forts, des symboliques liées à leur trait de caractère, à leur origine. Un animal n'est jamais là par hasard.

Un plongeur spécialiste de la rencontre avec les orques en Norvège, M. P.L., précise que l'animal est lui aussi en recherche d'informations, que les rencontres peuvent aussi se construire sur une attente réciproque. Ses années d'expérience et de partage avec ces grands mammifères lui ont montré que d'une saison à l'autre, les orques savent et attendent l'arrivée des plongeurs et tout particulièrement la sienne. Ses expériences de plusieurs années, les récits et témoignages de ceux qui ont accompagné cet homme montrent les liens qui se nouent avec l'animal[67]. Les animaux possèdent une intelligence spécifique, tout particulièrement les orques grands prédateurs au sommet de la chaîne alimentaire, et les scientifiques qui étudient ces animaux ont bien des histoires à rapporter. La littérature, y compris scientifique, est riche de ces éléments. Nous ne pouvons pas, dans le cadre de notre travail, relater l'ensemble des récits et témoignages de rencontres et relations particulières ou peu ordinaires avec la vie sauvage. Seulement, nous croisons certains d'entre eux et montrons des points communs. Mais là encore, nous savons pertinemment que rien ne pourra remplacer l'expérience personnelle, celle qui permet de vivre et de dire. Voici ce qu'exprime un autre plongeur, vidéaste professionnel, M. O.B., qui connaît M. P.L. et qui est allé à la rencontre des orques avec lui :

> « *Lui, il est chimiste et très rationnel mais il faut absolument que tu l'interviewes parce que tu découvriras sa part d'irrationalité en posant les bonnes questions*. Il en a une quand même. Elle est plus présente dans sa façon de voir les orques. Il a tendance à penser que ce sont des êtres presque humains dans leur comportement. Alors que moi pas du tout, je les classifie bien comme des êtres vivants qui n'ont pas le même

[66] Extrait de notre carnet de bord, le 27 juin 1995, Orcalab, Colombie Britannique
[67] Disponible sur : http://www.orquesansfrontières.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

fonctionnement que nous. *P.L. va beaucoup projeter sur eux parce qu'il ressent énormément de choses vis-à-vis d'eux, plus que moi.* Tu verras avec lui ».

Ces propos montrent que la représentation que l'homme ou la femme ont de l'Autre est fonction d'une capacité à voir et à « lire » : « il ressent énormément de choses vis-à-vis d'eux, plus que moi». Le terme anthropomorphisme porte certaines conotations négatives comme le sens de l'exagération de ce que l'humain ressent pour l'animal. Or il ne peut y avoir d'exagération, ce serait juger ce que l'en-quêté a vécu. C'est dans la confiance et l'écoute que nous pouvons comprendre ou du moins mieux percevoir l'être humain dans sa relation au monde. L'en-quêté, M. P.L., explique comment il y a quelques années de cela il avait sauvé un grand mâle coincé dans un filet et la relation qu'il avait alors construite avec la famille orque :

> « *L'orque vient voir le plongeur parce qu'il vient chercher une information, il vient communiquer et puis il s'en va.* C'est incroyable parce que la matriarche du groupe a connu la période où les orques étaient chassés et a vu les fusils pointés sur eux. Et pourtant aujourd'hui *elle nous accueille parmi eux*. *Les orques dégagent une tension énorme*. Je ne connais pas bien les autres animaux, mais *je crois que c'est exceptionnel*. Tout le monde n'est pas prêt à recevoir ça » « C'est comme une grosse boule d'énergie ? » « Oui, c'est tout à fait çà, une grosse boule d'énergie (…) L'année dernière, un prof est venu pour la première fois. *Il a eu une connexion extrêmement serrée avec un orque. Je les ai observés. Quand il est sorti de l'eau, il a pleuré. Je crois que ça été pour lui une révélation*. Il revient cette année ».

Ces propos se retrouvent chez nombre de personnes qui ont un jour croisé la route d'un grand mammifère marin. Par expérience, nous pouvons dire qu'effectivement la rencontre avec ces animaux - ceci est sans aucun doute possible avec différents êtres vivants -, est un moment intense parce que nous découvrons et ressentons une énergie très particulière, une force et une puissance, mais surtout parce que nous avons le sentiment profond ou l'intime conviction d'être en présence d'une intelligence dont nous ne pouvons évaluer le degré. Comme si nous étions en présence et en face de quelqu'un qui « sait » un quelque chose que nous aurions à découvrir. Alors savoir quoi ? Comment ? Pourquoi ? C'est un inattendu et un inconnu qui se dévoilent, le fruit et l'émergence d'une rencontre extra-ordinaire. Alors le terme « révélation » employé par l'en-quêté semble bien approprié. Il n'y a ici rien de mystique ou de déraisonnable, simplement un échange entre deux êtres vivants différents. L'un s'est donné les moyens d'aller vers l'autre, et c'est l'homme, et cet autre, l'animal, a choisi à ce moment là de se montrer pour qu'il y ait la rencontre et l'échange qui au final leur sont très « personnels ». La rencontre dépasse la notion de hasard et semble prendre un sens autre qu'une relation construite sur la simple curiosité. Comme si l'être humain et l'animal pouvaient apprendre

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

réciproquement de l'un et de l'autre, dans un espace donné, dans un temps donné, pour une raison donnée, comme en témoigne M. O.B. :

> « La rencontre avec la nature ou la faune en général a un sens pour toi ? » « Oui, oui. Je suis persuadé que comme dans les rencontres avec les humains… quand je te parlais de choix de construction d'une certaine conscience, je crois beaucoup qu'on est construit de hasards et de nécessités. Il y a des rencontres qui sont fortuites, des choses qui arrivent malgré nous et *il y en a beaucoup d'autres qu'on croit fortuites mais qui arrivent par nécessité : on crée les rencontres de façon inconsciente.* (…) *Mais même les rencontres avec les animaux, on ne va pas dire programmées mais comment dire… apportent quelque chose forcément, et autant à l'animal qu'à nous* ».

3.2. Communion intime avec la vie sauvage

> *« Le concept d'interconnexion conduit à penser que le vieux débat sur les relations de l'esprit et de la matière a été mal posé. Nous n'avons probablement pas affaire à des interactions entre deux entités dissemblables, mais à un phénomène unique ».*
> Radin[68]

Les propos de M. SA.J. viennent illustrer ce qu'explique Dean : la notion d'unité. Elle passe par une écoute profonde de soi, de l'autre, une intériorité qui se rapproche sans doute d'un état de conscience particulier :

> « *La communion c'est deux éléments de même nature ou différents qui s'approchent l'un vers l'autre pour essayer d'être le plus possible, d'être dans l'union pour former une fluidité, une osmose, pour faire un. La personne qui va vers la Nature va en communion, va se dépouiller de ce qu'elle a en elle pour que la Nature puisse la remplir, pour que la Nature extérieure puisse être la nature même qui est en elle.* J'ai du mal à l'expliquer. Pour moi, j'ai dépassé ça depuis longtemps et *ça vit en moi*. C'est là et c'est tout. Vas-t'en mettre des mots derrière ! *Le mot silence est un mot puissant qui englobe tout. Voilà, le silence...* ».

Ce que nous allons aborder ici ne peut être expliqué par les connaissances issues de sciences pures. Radin précise : « Nous savons que les postulats de la science classique ne permettent pas plus de comprendre le psi que la conscience en général. Comme l'a fait remarquer le mathématicien Sir Roger Penrose, puisque cette vision du monde n'accorde pas de place à l'esprit, alors « la physique classique doit être déviée pour permettre de comprendre nos esprits » (2002, 265).

[68] Cité in « La vie sensorielle – La clinique à l'épreuve des sens » André Jacques, Baudin Marianne, Golse Bernard et al., Paris, PUF, 2002, p. 268

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous entrons en effet sur le terrain de phénomènes qui sont étudiés dans le champ du paranormal. Sans chercher à comprendre intrinsèquement les expériences décrites ci-dessous, ce que nous souhaitons mettre en avant c'est le partage de ces expériences, ce qui semblent se vivre et s'expérimenter dans des circonstances similaires. Comme nous l'avons déjà explicité, notre recherche et les enquêtes sont surtout des en-quêtes d'exploration, des en-quêtes de sens. La relation à la Nature telle qu'elle peut se vivre intensément et autrement que dans le quotidien, ouvre des portes à des perceptions et des ressentis, à des émotions, des perceptions que l'être humain n'a pas l'habitude de vivre.
Pour entendre et appréhender ces expériences, nous devons laisser de côté nos façons de penser habituelles, nous devons lâcher prise et écouter en confiance. Ce que l'autre vit ne nous appartiendra jamais mais notre propre expérience, notre implication, nous permet ce détachement nécessaire, l'écoute sans jugement et en même temps une compréhension qui devient non pas un risque mais une force dans notre travail de recherche. Ce n'est pas sans raison que nous rencontrons lors d'entretiens des expériences de vie, parfois inattendues, que nous partageons. Ce que nous sommes quelque part un peu nous rapproche de l'autre dans des ressemblances ou des similitudes d'être, de penser, de perception du monde. En même temps, nous découvrons que ces expériences qui sembleraient relativement exceptionnelles ne sont de toute évidence pas si exceptionnelles que cela. Peut-être est-ce la crainte d'être jugé, la crainte du ridicule, de la différence et de la non-conformité, qui font que les personnes ne parlent que très peu de ce qu'ils vivent d'a-normal. Et c'est le plus souvent dans la confidence que les mots sont prononcés, et la confiance qui se lit sur le visage et dans l'expression de l'être, montre alors le plaisir de communiquer et de partager, de poser les mots de l'intime ébranlé par la force des expériences et des questions qu'elles soulèvent. Cyrulnik n'hésite pas à parler en ces termes : « lorsque l'entente est établie et vécue au quotidien, la complicité est parfois si forte entre un homme et un animal, sauvage ou domestique, qu'on a parfois l'impression qu'il y a transmission de pensée » (2001, 128). Mais nous souhaitons dépasser ici la simple « impression de » pour tenter de comprendre ce qui se joue dans la relation, comment les don-neurs d'informations la décrivent, comment ils la comprennent, en le mettant en perspective avec ce que différents auteurs peuvent apporter comme éléments de réflexion à ce sujet. Nous tenterons de relever ce défi que soulève Levinas : « L'humanité dans l'être historique et objectif, la percée même du subjectif, du psychisme humain, dans son originelle vigilance ou dégrisement, c'est l'être qui se défait de sa condition d'être : le dés-intéres*sement* » (2006[69]).

[69] Postface de l'ouvrage : « Autrement qu'être ou au-delà de l'essence », Levinas Emmanuel, Le Livre de Poche, Edition 5, Paris, 2006

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.2.1. **Un sens pour ressentir à distance – l'être intuitif**
Le corps réceptacle par un nième sens ?

« Ceux qui ne s'attendent pas à l'inattendu ne le trouveront pas,
car il est inexploré et dénué de piste »
Héraclite.

Dans l'expérience décrite ci-dessous, nous ne nous situons pas dans une communication avec l'animal à proprement parler, mais dans ce que nous considérons être un préalable : cette capacité à pouvoir sentir la présence de l'autre, ce qui tient les sens en alerte plus ou moins consciemment. Sentir la présence fait appel à d'autres modes de perceptions que ceux communément utilisés. Nous avons vécu à plusieurs reprises cette expérience. Celle qui nous a sans doute le plus marquée s'est déroulée à Vancouver, quand nous étudions les orques. Elle est pour nous d'importance car au travers de cette expérience nous nous avons été directement « confronté » aux outils scientifiques et montré qu'il était possible de « sentir » la présence des orques alors que les outils ne les détectaient pas : « Il est 8h10. J'assure la surveillance dehors, Hide est à l'intérieur, les hydrophones sur les oreilles. Le chenal est calme. Aucun son dans les hydrophones. J'ai pourtant entendu des souffles à 6h15. Je les sentais. Je me suis rappochée de la plage et là, près du phare, j'ai vu trois ailerons fendre la surface, dans le silence le plus total. J'ai crié « Orcas ! ». Tout le monde était endormi. Les orques étaient arrivés du détroit en silence. La scientifique s'est exclamée en anglais quelque chose comme « she felt them ! »[70].
L'attitude est en tout cas dans une forme de relâchement et de possibilités sensorielles autres, et M. N. n'en est pas à sa première expérience dans ce domaine. « Il faut savoir s'écouter et s'ouvrir à tout ». Faire confiance et se faire confiance, être à l'écoute de soi, de ce qui vibre en soi et autour de soi, être dans une attitude d'ouverture et de non contrôle afin que le mental ne puisse rien filtrer, bloquer, qui soit hors du commun et inhabituel et qui ne pourrait alors se manifester à la conscience. Nous entrons ici dans le champ d'expériences qui relève du « para-normal », pour reprendre un terme explicite mais qui dérange et éveille souvent des soupçons et de la méfiance. Alors, nous préférons dans ce cas précis, parler de « voir autrement », comme le précise M. N. :

> « *Je dirais plutôt un neuvième sens* pour sortir ma science. On n'a pas que cinq sens, on en a huit. Alors la vue, l'ouïe, l'odorat, le goûter, le toucher, mais on aussi le sens du mouvement, kinesthésique il me semble, le sens de l'équilibre, le sens du temps qui passe. Tu sais quand il s'est passé une heure ou cinq minutes. Ca c'est un sens. Est-ce qu'on peut avoir un neuvième sens, ou est-ce qu'on a un neuvième sens ? *Je dirais oui assez promptement, c'est l'intuition ni plus ni moins*. On l'appelle comme ça, « sixième sens », intuition. Oui, on a une intuition mais est-ce que l'on écoute plus ou moins, c'est là la question. *Est-ce qu'on va faire confiance à quelque chose qui n'est pas rationnel ?* On dit « Et

[70] Extrait de notre journal de bord du 6 août 1995, Hanson Island, Colombie Britannique.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

bien non, c'est pas très bien, c'est pas un bon calcul ». Au contraire… ! ».

L'intuition est cette « perception immédiate de la vérité sans l'aide du raisonnement », une faculté de prévoir, de deviner ce qui est à venir. Combien d'individus ne se sont pas déjà dit : « je l'ai senti(e) venir » ou bien « je sentais quelque chose », « je sentais bien que… ». Autant d'expressions qui traduisent ce que l'être humain ressent à l'avance ou bien à distance, mais dont il ne peut rien préciser de plus. Cette aptitude, que l'on peut vivre au quotidien, est particulièrement présente dans les expériences de rencontre avec la vie sauvage et prend alors toute son importance puisqu'elle sert de guide, dans un état d'esprit loin des conditionnements, des restrictions et des mentalisations qui empêchent bien trop souvent d'agir avec spontanéité. Et agir dans la spontanéité ne signifie pas agir dans l'erreur parce qu'il n'y a pas là un temps de réflexion préalable, c'est au contraire agir dans l'écoute du soi véritable, celui qui n'est pas mû par des contraintes et jugements en tout genre, mais qui est plus « libre », tel que le décrit M. N. :

> « J'ai eu un élan spontané et je l'ai suivi, puisqu'une intuition c'est bien de la suivre. Enfin, c'est ce que je pense. Puisque c'est comme si par l'intuition on était réceptif à quelque chose. Ce n'est pas « tu dois faire ça », *c'est « il y a ça ». C'était hyper spontané, je n'attendais rien en fait, je n'avais rien programmé* ».

Au-delà de nos multiples sens[71], nous admettons qu'une autre faculté de perception appartient à l'être humain, développé à des degrés divers suivant les individus. Ce sens est souvent associé à un ressenti, à la capacité à sentir une présence avant qu'elle ne soit confirmée par la vue ou tout autre sens d'ordinaire sollicité : M. P.S. et M. N. confient respectivement à ce sujet :

> « Les sens me permettent de *mieux voir les choses*, je crois qu'il y a *un sixième sens qui me permet de ressentir « la présence de… »*. Et ça ce sont des choses… combien de fois je me suis retourné… Je me rappelle dans les Pyrénées, il y avait un bois, je savais que je n'étais pas loin c'est vrai de la réserve des ours, mais *je sentais au travers du bois* qu'il était là. Effectivement, en cherchant bien, j'ai trouvé des marques de griffes d'ours, des traces sur les arbres. Et il m'a été confirmé ensuite

---

[71] « Il n'y a pas d'accord véritable des neurophysiologistes sur le nombre exact de sens chez l'humain et les autres animaux. La multiplicité des rapports entre le monde sensible et le monde intelligible laisse augurer des difficultés rencontrées dans la recherche d'une définition précise. Une définition largement répandue sous-entend le monde sensible comme restreint à cinq sens : goût, odorat, audition, vision et tact. Mais il est admis que la perception sensorielle des animaux est en fait bien plus vaste ». Disponible sur http://www. wikipédia.fr

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

qu'ils pouvaient être dans ce coin là. Mais *je sentais quelque chose*… ça effectivement, c'est un sens ».

« Quand tu sens une présence, tu la sens physiquement, c'est ce grand frisson qui te parcourt l'échine. Tu as un grand frisson qui te traverse et qui arrive jusque tes yeux, une petite humidité. Et à ce moment là il y a quelque chose. C'est pas de l'intuition, *une sensibilité je dirais plutôt. Tu laisses un peu ta raison de côté, elle n'est plus à la place centrale, et là tu vas pouvoir être réceptif à d'autres phénomènes que peuvent sentir les animaux* ».

Chaque individu, dans son domaine professionnel en particulier, développe des capacités spécifiques qui lui permettent de répondre avec efficacité ou efficience aux tâches qui lui incombent (Héas, 2008 et 2009[72]). Comme une spécialisation, ces capacités marquent une compétence, une facilité, une forme de maîtrise. Ainsi, pour les activités qui se déroulent en milieu naturel ou au contact d'animaux, l'individu apprend à lire son environnement en décodant des informations qui sortent certes de l'ordinaire parce que la situation est ainsi, mais le processus est similaire : il s'agit bien d'être à l'écoute, réceptif, pour comprendre et agir en conséquence. Ensuite, l'habitude, le développement des sens adaptés au milieu, font que la lecture est presque immédiate, comme le montre M. O.B. :

« Par contre *il y a quelque chose que l'on ressent, enfin je trouve, personnellement, sur les poissons, entre autres, c'est la peur. C'est un peu comme si ils émettaient des ondes dans l'eau*. Beaucoup de poissons font ça avec leurs écailles aussi. En pêche sous-marine, on reconnaît les poissons avant même de les avoir vus, c'est-à-dire que… le mulet, le sar, le bogue, tous les autres poissons, chaque poisson a son bruit d'écailles bien particulier. Tous les pêcheurs sous-marins pourront te le dire, ça c'est pas moi qui fabule. Tu reconnais très bien un bruit de bar d'un bruit de vieille et ce sont des signaux qu'ils s'envoient les uns les autres et ça veut dire « attention danger », ou « tiens il y quelque chose qui m'intéresse et je viens voir » et ça attire les autres du groupe ou ça prévient même d'autres groupes encore. Et les oiseaux font pareil de toute façon. *Mais il y a des fois tu sens vraiment qu'il y a …* surtout quand tu les déranges et qu'il y a du stress, *tu sens vraiment qu'il y a autre chose que ce bruit d'écailles. Tu arrives un peu à ressentir leur émotion*, c'est ça qui est bizarre quoi. Sans que ça passe par le bruit forcément. *Il y a des choses qui passent, oui, mais ça reste du domaine du sensible et c'est très difficile de…* ».

72 Héas S., (2008). « Des sens d'exception ? Premiers éléments d'analyse de l'excellence corporelle contemporaine », *Champ psychosomatique*, n°51, « Performances corporelles », décembre, pp. 25-42. Héas S. (2009). « La mesure corporelle dans les métiers du sport, du luxe et de l'art », *Le corps comme étalon de mesure*, J. Dubois (dir.), www.magma.analisiqualitativa.com.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Mais ces expériences extra-ordinaires sont loin d'être une condition nécessaire à l'aptitude au « sentir » ou « ressentir », car chacun porte une sensibilité particulière, qui s'exprime à des degrés divers et peut se développer dès l'enfance. Sans doute chaque individu détient cette aptitude qui, en fonction du milieu dans lequel il évolue, finit par se mettre en retrait, par être voilée. Elle laisse alors place aux sens qui sont davantage sollicités quotidiennement dans une société normative, société qui laisse peu de place à ce domaine d'expression. Nous allons maintenant explorer plus en profondeur l'expérience des sens au travers de témoignages et tenter une compréhension plus fine de la situation : un contexte, un historique, des représentations, un homme ou une femme dans un état d'esprit et un état d'être particuliers. « A la troisième plongée j'ai su qu'une rencontre encore plus proche serait possible. Mais il me fallait quitter le groupe des plongeurs (…) Je suis partie vers la gauche de la roche sans prévenir personne. Je regardais au loin ». Je pensais « si seulement la raie manta pouvait elle aussi quitter les autres raies… ». J'en avais cette intime conviction. Toute la journée je l'avais passée avec les raies mantas et tout particulièrement la raie claire. « Et puis soudain elle est apparue juste devant moi ! Quand j'ai compris qu'on allait être ensemble un long moment, je crois que je ne réalisais pas vraiment »[73]. Nous sommes ici dans la perception d'un évènement à venir mais très certainement aussi dans une forme de communication ou de communion avec un être différent qui a favorisé et permis ce type de ressenti - nous développerons ce point ultérieurement Nous étions en sortie au large sur un petit bateau, pendant plusieurs jours, loin de tout et de tout rapport à un quotidien « civilisé ». Nous vivions au rythme de la mer, au rythme des plongées qui s'enchaînaient, au rythme de la Nature avec les levers et les couchers de soleil. Nous espérions les rencontres sans être non plus focalisée là-dessus, étant surtout dans un « laisser faire » : « Mardi 21 août, quelque part en Mer de Cortez, derniers éclats des étoiles dans les premières lumières du matin, il est un peu plus de 6h30 (…) Tout est grandiose ici, la vie sous l'eau comme en surface. C'est comme une harmonie. Hier, première rencontre avec les otaries, et juste avant le repas du soir, dans le soleil couchant, un banc de dauphins ».

Ce sens particulier du ressenti de l'autre, du ressenti à distance, s'exprime probablement dans un contexte particulier : soit qu'il n'est pas possible de sentir par d'autres sens, soit que ce sens est favorisé par un contexte particulier, par la mise en place progressive de cet état d'esprit et un état d'être contemplatif, réceptif, en phase avec le milieu, dans la perception de l'autre, dans une forme à la fois de détachement et de reliance : détachement du côté matériel de l'existence, de ses contraintes, et reliance aux énergies, à la vie, à des éléments sans doute plus subtils, à la beauté et aux sentiments qu'elle éveille. Peut-être est-il également nécessaire, comme préalable, que l'un individu soit prêt à ce type d'expérience, ouvert à autre chose, à tout possible, non parasité par un environnement qui peut « brouiller » les échanges. Ce que nous constatons dans cet exemple, ce sont des situations qui laissent à penser que l'individu se met progressivement dans un état modifié de conscience, préalable à l'émergence des phénomènes psi tels que décrits par Varvolgis : l'être est dans une situation loin

[73] Extrait de notre journal de bord du 24 août 2001, Mer de Cortez, Golfe du Mexique

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

du stress qui bloque une « conscience plus subtile » (1992), et il est en interconnexion avec le monde environnant. Varvoglis considère aussi que les phénomènes psi agissent avec une certaine spécificité : « en effet, l'agent se trouve dans une relation particulière avec un événement, ou une personne, et non pas avec le monde entier, ou le Tout (...) Bien que toutes les facettes de l'Univers puissent être interreliées, il faut considérer que certaines relations sont primordiales par rapport à d'autres et qu'elles dénotent un plus haut niveau d'intimité » (1992, 243). En effet, par-delà l'environnement et les conditions dans lesquels se situel'en-quêté, que ce soit M. SA.J., M.O.B., M. N., nous constatons une relation particulière à l'animal avec lequel le contact est souhaité. Cette intimité avec l'autre évoquée par Varvoglis, nous pensons qu'elle peut s'installer entre un humain et un non humain, entre l'homme ou la femme et l'animal. Le fait d'être en mer au large, totalement disponible et ouvert à la rencontre, dans l'attente même, favoriserait la mise en place de cette conscience plus sutile. L'attirance pour un animal particulier permettrait et faciliterait une mise en relation, une connexion plus ou moins consciente qui préparerait progressivement la rencontre.

Par exemple, pour M. SA.J., le niveau des échanges qui s'établissent entre lui et les dauphins s'est construit sur plusieurs rencontres, consécutives à son naufrage. Les dauphins lui ont permis progressivement de « reconnecter » à son moi profond puis, cette étape franchie, ils lui ont montré une autre réalité, faite de champs d'énergies et d'une autre conscience de la vie en général, des liens entre les êtres et l'Univers. Pour M. O.B, la pratique à haut niveau de la chasse sous-marine puis de la prise de vue subaquaties l'a amené à développer une perception plus fine des animaux qu'il « traque », et qui lui permet certes de mieux les comprendre, mais aussi de « sentir vraiment parfois des influences qui sont d'ailleurs », de penser « qu'il y a des choses qui dépassent notre entendement ». Des heures d'immersion en apnée en mer, une grande sensibilité aux choses de la vie, au cosmos, nous pouvons penser qu'une certaine intimité s'est alors créée entre lui et le monde de la mer. Pour nous-même, par rapport à la raie manta, si notre voyage avait pour objectif initial de découvrir la population des phoques de la Mer de Cortez et toute la vie de cette région, cette rencontre s'est vraiment préparée tout au long d'une journée et certainement depuis notre départ. Nous avons plongé plusieurs fois sur le site, nous avons espéré jusqu'à la dernière immersion pouvoir être seule avec elle, et tout s'est mis en place, progressivement, comme une forme d'apprivoisement, certes, mais surtout une préparation, pour nous, à tout ce que le voyage « à l'ombre sous ses ailes [74]» allait nous offrir et nous dévoiler. Oui, nous pouvons parler d'intimité et d'un lien particulier qui s'est installé dès la première rencontre, dès la première plongée, et qui a permis cette interconnexion subtile, ces échanges permanents, cette communion avec un être d'une autre espèce, d'un autre milieu. Dans les expériences que nous relatons ici, il s'agit essentiellement de ressentis vécus en lien avec le monde maritime ou subaquatique parce que nous avons choisi les en-quêtés aussi en fonction d'un réseau de relations. Mais d'autres expériences

[74] La Raie manta que nous avons rencontrée faisait approximativement 3m50 d'envergure, les plus grandes atteignant plus de 6 mètres.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

relatées concernent le milieu terrestre. Et quel que soit le milieu, il est perçu avec des sens développés et sollicités quotidiennement, en fonction de l'environnement dans lequel l'individu évolue, en fonction de ses besoins. Or, nous pensons qu'il est possible d'appréhender le milieu avec un sens particulier, enfoui et non « exploité », une sensibilité particulière associée à une possibilité de connexion à d'autres champs d'énergie. Un sens qui attend d'être mis en valeur mais que l'être humain ne soupçonne sans doute même pas, sauf à avoir vécu une expérience extra-ordinaire, et entre autres, un phénomène « psi ». Un sens qui permettrait de « voir » et même d'interpréter différemment l'environnement. Pline l'Ancien remarquait en ces termes : combien de choses l'Homme regarde comme impossibles jusqu'au jour où il les réalise vraiment. Nous pouvons alors proposer cette interrogation : combien encore de visions « minimalistes » sur les potentialités de l'Homme, jusqu'au jour où nous appréhenderons le Monde avec un autre regard ?

Malgré cette difficulté à définir l'émotion – nous en parlerons plus loin -, ce qui est vécu et perçu par les en-quêtés, exprimé sous le vocable du « sentir, ressentir » mais aussi « être et savoir », se manifeste avec intensité. « C'est » ou bien « je sais » sont des affirmations qui viennet de l'esprit tout autant que du cœur semble-t-il, non pas comme une certitude mais comme un fait qui s'impose tout simplement parce qu'il vécu de l'intérieur, parce qu'il est intense, sans doute parce qu'il fait appel à un ensemble de prédispositions et dispositions de l'en-quêté que nous avons déjà relevées : ouverture, lâcher prise, réceptivité, expérience, état d'esprit et état de conscience particulier, harmonie avec le milieu. M. O.B. explique en détails :

> « Ah, oui, je ne suis pas le seul et surtout dans le domaine de la chasse à l'image sous-marine. Je peux te citer l'exemple des pêcheurs sous-marins, parce que je communique bien avec eux, l'exemple où des fois on plonge dans des conditions de turbidité, l'eau est sale, il n'y a pas de lumière (…) je l'ai souvent fait avec la pêche aux coquilles Saint Jacques : tu es en surface, tu sais qu'il y a des coquilles sur le fond, c'est disséminé un peu partout, bon, il n'y en a pas tous les centimètres carrés mais une ou deux même pas au mètre carré, *mais quand on plonge dans ces conditions on sait juste avant d'arriver au fond, je tends la main et je sais que je vais mettre la main sur une coquille et je mets la main dessus. Après, des exemples, il y en a plein d'autres. Il y a plein d'autres moments où on met la tête dans l'eau, pour pêcher ou pour faire des images et on sait immédiatement ce qu'il va y avoir comme type de poisson et où ils vont se trouver*. Bon, ça c'est quand tu es habitué, quand tu les connais, mais tu sais s'il y a de la vie ou pas, tout de suite, tu le sens. *Ce n'est pas rationnel du tout et il faut aller voir pour constater mais très souvent juste le fait de se mettre dans l'eau, de mettre le visage dans l'eau, de regarder vers le fond, même dès la première apnée on sait immédiatement, tu le sens, il y a des choses*. Des fois il n'y a vraiment rien, aucun signe, *et tu sais quand même tout de suite si tu vas trouver du poisson ou pas. Avant même de l'avoir vu. Et ça c'est assez étrange, ça me le fait très souvent et ça le fait à énormément de chasseurs sous-marins surtout quand on a passé déjà beaucoup d'heures*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dans l'eau, qu'on a une expérience. De toute façon, on le dit, quand on parle de ça. Tu vois, il y a sous l'eau des endroits où il y a plus de poissons qu'à d'autres et *on dit qu'on « sent la pierre »*. Mettons, s'il y a une pierre qui est censée retenir les poissons, parce que souvent ils se mettent dans des trous en dessous, et *on sent si la pierre est bonne ou pas. Est-ce que l'on a réussi à compiler toutes sortes d'informations dont certaines qui nous échapperaient de façon inconsciente. Et puis, à la fin on développe une sorte de sixième sens, je ne sais pas exactement. Mais oui, effectivement il y a des choses qu'on sait, que l'on sent avant qu'elles n'arrivent* ».

Nous verrons également que le recul que les en-quêtés peuvent prendre sur de telles expériences amène à une transformation de soi, de leur représentation du monde, parce que le « hors du commun » interroge et ouvre de nouvelles portes, élargit l'horizon pour une nouvelle conscience. Cet autre sens qui est expérimenté, qui est exprimé dans des contextes relativement similaires, marque la possibilité d'un corps encore plus emphatique. L'être humain peut-il ou s'autorise-t-il à s'ouvrir à un flot d'informations et d'émotions autres, qu'il faudrait sans doute apprendre à maîtriser pour ne pas se laisser submerger ? Inconsciemment sans doute, l'être fait déjà le tri dans tout ce qu'il peut percevoir et ressentir pour ne laisser venir à la conscience que ce qui lui est utile. Mais ce sens intuitif ou du ressenti à distance semble se dévoiler, se manifester, chez ceux ou celles qui montrent - dans des circonstances particulières - une disponibilité à…, une ouverture, une sensibilité, voire une « attente pour... ». Alors, le corps s'ouvre à de nouvelles informations, plus subtiles, et qui dépassent pour l'instant une compréhension claire du phénomène. Sentir à distance relève, pour certains, de circonstances particulières ou l'intention et la concentration, le fait d'être fixé sur un but amènent à ce type de ressenti :

« Sentir une présence à distance, c'est autre chose pour toi ? » Et M. O. B. de préciser : « Oui, c'est autre chose. Parce que pour sentir une présence à distance il faut vraiment être concentré dessus. Ce dont je te parlais *ça vient de façon un peu spontanée, c'est global, on est dessus en permanence, on est en quête du poisson, ça vient tout de suite comme ça. Par contre, pour sentir à distance, il faut se fixer un but.* Je veux voir telle ou telle espèce de poisson ou de mammifère et je vais prospecter, je vais me concentrer dessus, je vais nager, je vais chercher, on se fixe un but. Des fois, on a la certitude, on persévère, et là c'est bon ».

« Par rapport aux orques, tu m'as dis que tu sentais les orques à distance ? » « Oui, mais c'est un peu pareil avec les phoques aussi. Et là, je ne sais pas si c'est parce que je suis concentré sur une « cible » potentielle qu'étaient les orques ou les phoques, parce que ça me fait pareil avec les humains : quand je cherche quelqu'un, j'arrive à savoir à peu près où il est, ce qui se passe, dans quel état d'esprit il se trouve à distance. C'est vraiment parce que *je suis concentré sur un but* ».

Mais la faculté de sentir ou non une présence à distance, à identifier une situation à un instant « T » autrement que par les sens habituels, ne relève pas

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

nécessairement d'une intentionnalité ou d'une expérience du milieu. Comme dans le domaine de la chasse sous-marine par exemple, où le plongeur est à la recherche de quelque chose et a appris à affiner sa perception et son analyse de l'environnement. Nous avons vu que ce ressenti dépasse effectivement l'expérience, qu'il existe tout simplement. Une affinité particulière avec le milieu peut favoriser cette aptitude, telle que la décrit Mme L.L. :

> « Je suis allée nager avec le masque, sur un fond de sable. J'avançais et puis je me suis dit, ou plutôt j'ai senti que j'allais croiser un banc de petits poissons, ce qui n'est pas non plus fréquent dans ce secteur. Peut-être une ou deux minutes après je me suis retrouvée dans ce banc de poissons. J'ai alors senti que j'allais croiser un gros poisson, et là pareil, une minute après un énorme mulet m'est passé devant. *J'avais senti leur présence, ça c'est sûr, et j'avais senti que j'allais les rencontrer*. Quand on sent et que l'on voit après, en fait, tout semble évident ».
>
> « Ca vient peut-être de l'élément eau, parce qu'il est porteur de… Oui, parce qu'il transporte peut-être plus de choses » ajoute M. O.B.

Le milieu aquatique permet une plus grande conduction et nous pouvons considérer qu'il puisse permettre également une plus grande perception. L'être humain étant composé de soixante quinze pour cent d'eau, on peut supposer que l'eau résonne problement en lui. L'être et le milieu se font écho. Des échanges subtils seraient alors possibles, à l'instar des animaux qui ont développé des facultés sensorielles différentes pour évoluer dans un milieu différent.

3.2.2. **Un champ à explorer, à retrouver ?**

> « Randy [le dauphin] a tourné autour de moi en accélérant comme s'il voulait instaurer quelque chose, comme une spirale et là j'ai senti une joie qui montait, j'étais dans une colonne de lumière tout autour de moi qui montait. Et plus j'exprimais ma joie, plus elle s'intensifiait et lui il était là à me regarder de l'extérieur. Pour la première fois je découvrais l'énergie des dauphins. J'ai été émerveillé, la lumière… ».

Le témoignage de M. SA.J. soulève des interrogations et met en avant des mots porteurs d'une signification particulière : spirale, lumière, énergie. La spirale, par exemple, est présente dans toutes les cultures : « elle évoque l'évolution d'une force, d'un état. La spirale est un leitmotiv constant (…) comme le dit Gilbert Durand à propos des derviches-tourneurs, c'est assurer la permanence de l'être à travers les fluctuations du changement » (Chevalier, Gheerbrant, 1980, 907). Que perçoit ici l'en-quêté ? Nous nous sommes nous aussi retrouvée dans une expérience similaire avec un dauphin, mais que pouvons-nous en conclure ? La seule chose que nous pouvons affirmer c'est ce sentiment de joie presque explosif, mais après ?

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour Picq il ne fait aucun doute que les capacités de l'Homme moderne, certes adaptées à leur environnement, performantes en certains domaines, ne sont pas représentatives des potentialités humaines. Les en-quêtés ont su découvrir une autre façon et voie de sentir le monde, parce que justement ils sont allés en Nature vivre des expériences qui ont exigé de sortir d'une sorte de cloisonnement sensoriel et émotif et de briser les murs. « Oui, il y a des interférences entre les animaux et les hommes. Un sens inexploité, oh oui, certainement. Quand on voit les aborigènes australiens, l'outil qui leur permet de communiquer à distance, comme la télépathie. Il y a là des choses à développer et à approfondir. Nous, je pense, on a développé l'hémisphère verbal au détriment de l'hémisphère spatial. Notre mode de vie a rétréci toutes ces capacités, elles n'ont pas été alimentées. On a développé la rationalisation, un système de communication de plus en plus éloigné du réel, des signes de signes de signes… toute cette signalisation qu'on a développé a occulté la vision généraliste qu'on pouvait avoir au départ et on est devenu de plus en plus pointu dans des domaines de plus en plus isolés. On a perdu le lien. On est devenu des « taupes mono maniaques » (Picq, 2005[75]).
La perception de l'environnement, si elle s'affine, peut être dépendante d'une évolution de l'être, une évolution d'être, personnelle, d'une ouverture au monde, d'une intégration, dans son intime, dans sa façon de se percevoir en tant qu'humain, sa place dans le monde – le monde étant ici assimilé à l'Univers -, sa conception d'un Tout indissociable où tout est en relation permanente, interconnecté. Nous constatons que les donneurs d'information partagent globalement cette représentation du Tout, cette correspondance entre les choses, cette communication permanente entre les êtres, ce qu'évoque plus poétiquement Francis Thompson : « Toutes choses proches ou lointaines, secrètement sont reliées les unes aux autres, et vous ne pouvez toucher une fleur sans déranger une étoile »[76]. Cette représentation du monde fait aussi que les expériences sont vécues et perçues avec cette compréhension qu'il y a en effet d'autres façons d'être en communication avec l'environnement, que la notion de communion et d'osmose n'est pas qu'une vue de l'esprit plaisante et gratifiante mais bien une expérience première, encore floue certes, parce que la culture occidentale ne dispose pas du vocable nécessaire, parce qu'elle n'est pas toujours disposée à entendre et admettre ce qui ne s'explique pas par une relation de causalité par exemple, et donc ne facilite pas le développement de la connaissance. Alors que dans d'autres cultures, le « curieux », ou l'« étrange », appartient tout simplement à la « normalité », au réel, comme nous le verrons plus après. Ceux qui vivent pleinement cet appel vers d'autres expressions de vie peuvent effectivement paraître « déconnectés » de la réalité, mais nous pensons au contraire qu'ils sont connectés à une autre réalité, et pour ceux qui savent explorer et vivre leur différence, leurs aptitudes sont des atouts :

---

[75] « De l'hominisation au développement durable : d'un paradigme à l'autre », Communiqué de presse du 25 Janvier 2005, et synthèse du débat (non paginé).
Disponible sur : http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-picq-90-41.html

[76] Citation relevée sur un affichage public lors du « printemps des poètes », Perpignan, 2007.
Poète cité dans de nombreux blogs dont : http://www.crysalidea.skynet.blog.be

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Oui, tu retrouveras ça aussi chez des gens qui font des expériences en milieu terrestre. Je connais quelqu'un qui a vécu un peu comme un sauvage toute sa vie, qui est un grand ornithologue français. A quinze ans, il a fui l'école et est parti dans les bois. Il tirait les faisans à l'arc... il travaille maintenant pour le Muséum et pour le CNRS (…) Et je n'exagère pas là. *Il a vraiment plus qu'un sixième sens ce mec là. Mais c'est un sauvage* », rapporte M. O.B.
>
> Pour M.T.R. : « La télépathie, c'est une communication à distance en temps réel. J'ai eu un aumônier qui était très versé dans ces affaires là, il était médium. Il faisait des expériences avec des amis et nous racontait. C'était étonnant (…) On n'a pas encore digéré les travaux d'Einstein. Oui, il y a quelque chose qui nous plonge tellement dans des abîmes de nouveautés que… pour intégrer ça, ce sera très très long ».

Avec l'éclairage de toutes ces expériences des en-quêtés, nous pouvons acquiescer aux propos de Picq : « L'homme n'a rien perdu [de son acuité sensorielle au cours de son évolution], mais il n'utilise qu'une partie de ses capacités sensorielles. Nous avons développé des compétences par nos métiers, mais par notre confort, nous avons perdu notre capacité à lire les changements possibles de notre environnement immédiat » (2005[77]). M. SA.J., prolonge et enrichit par son expérience personnelle ce que souligne Picq et annonçait Varvoglis (1992) :

> « L'intuition fait partie des facultés sensorielles. C'est ce qui permet de déduire en fonction des informations que tu as, ce sont *des codes hypersophistiqués*, et si l'homme n'a pas le mode d'emploi il ne comprend rien. *Les dauphins m'ont donné le décodage pour que je puisse grandir et m'enrichir*, parce que la phase c'est de grandir à tout point de vue, avec tous nos sens. *Nous avons un nouveau sens à développer parce que la Nature nous pousse à retrouver* ces capacités qui sont endormis en nous, mais en train de se réveiller. *Ce énième sens serait une accumulation de tous les sens existant, c'est le sens même de l'unité qui forme le tout. C'est beaucoup plus qu'une énergie, qu'une perception subtile* ».

3.2.3. **Comment retranscrire les émotions ?**

« On ne peut penser, raisonner, réfléchir, déduire,
que si l'on a d'abord senti, perçu, reçu ».
Ilke-Angela Maréchal[78]

[77] cf. supra
[78] Cité in « Chakras & Corps éthériques », Cardinaux Stéphane, Ed. Trajectoire, 2004

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous allons voir maintenant que préciser toutes ces émotions et ressentis n'est pas évident, comme s'il manquait des mots au vocabulaire, des mots nécessaires pour affiner ou dire simplement sans hésitation :

> « (…) il y a des choses qui passent et se passent, oui, mais ça reste du domaine du sensible et c'est très difficile de… »
> « De mettre des mots et d'exprimer ? »
> « Oui de mettre des mots là-dessus. *Ce sont des émotions assez fugaces et c'est difficile de bien l'expliquer* », souligne M. F. C.

Ce domaine du ressenti pourrait sembler spécifique à un milieu tel que le milieu aquatique, mais c'est l'état d'esprit qui va déterminer les ressentis. En effet, c'est parce que l'individu est dans cet état d'esprit, réceptif, engagé pour telle ou telle motivation et orienté vers tel but, qu'il s'ouvre et peut recevoir ce type d'informations. Il est prédisposé à, plus ou moins consciemment. Dans un même temps, le milieu, par ce qu'il permet de recueillir comme informations, va également susciter tel ou tel sens. Il semble qu'il s'agisse ici d'un « schéma » normal de communication : un émetteur et un récepteur avec un canal pour transmettre le signal. Ce qui peut seulement sembler surprenant et inhabituel, c'est la voie, le canal emprunté, la nature des signaux, et aussi le fait d'admettre que communiquer est possible avec tout être vivant, humain ou non humain :

> « Je pense que le milieu aquatique, comme il y a la barrière pour le cri, la parole, on est peut-être plus concentré sur ces choses là. Ca, je le ressens vraiment sous la surface des eaux (…) *J'ai l'impression d'être confus, c'est pas facile, c'est pas évident à transmettre*. J'ai été en Inde, et j'ai lu pas mal de choses sur l'hindouisme et eux ont *beaucoup de vocabulaire pour exprimer justement tout ce qui touche à la spiritualité*, les niveaux de conscience. Le bouddhisme a également un vocabulaire très précis sur cela. Nous, on est un peu en retard. Dans le domaine de l'intuition aussi », complète M. O.B.

L'adage bien connu « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire vous viennent aisément » éclaire ce qui va suivre. En effet, le ressenti touche une dimension de l'être pour laquelle les en-quêtés ne peuvent apporter de précisions, si ce n'est à formuler des hypothèses que nous n'avons pas les moyens de vérifier au jour d'aujourd'hui - est-ce nécessaire d'ailleurs ? - : de quelle nature est ce sens, s'appuie-t-il sur récepteur particulier, dans quelles conditions apparaît-il, développe-t-il des représentations qui lui sont propres ? Respectivement, pour M. O.B., Mme R.A. et M. N. :

> « Sans aller chercher loin, sans vouloir réfléchir trop, je dirais *qu'il faut être prêt à ça. Je ne sais pas si tous les gens ont ça, mais il faut être à la recherche de quelque chose. Prêt à ressentir ce genre de chose et peut-être qu'à ce moment là tous les autres sens aussi se combinent*, mais ça c'est tout à fait empirique, pour pouvoir rendre celui-là disponible. *Il faut être prêt mentalement* ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Il y a un tel décalage entre ceux qui ont vécu et ceux qui n'ont pas expérimenté… ».
>
> « Je crois qu'il y a *des choses dans la vie qu'on ne peut pas vraiment expliquer* à des gens qui ne les ont pas vécues ».

Mais si la parole se libère, sans la pression d'un groupe social qui a tendance à juger, sans la peur de l'incompréhension ou du ridicule, sans la « barrière » de l'expérience qui freine par crainte de ne pas être entendu, nous pouvons recueillir de nombreux témoignages, « Oui, parce qu'on aura été confronté… beaucoup de gens qui l'auront ressenti pourront arriver à l'exprimer » souligne M. SA.J. Un des don-neurs d'informations, réalisateur de films en milieu extrême, relate une expérience où lors d'un tournage l'équipe a été prise d'assaut par des abeilles. Ils étaient tous équipés de moustiquaires sauf lui, et finalement il a été le seul à ne pas avoir été piqué :

> « *Ce jour là je me sentais bien, je sentais tellement qu'il ne pouvait rien m'arriver* que je suis le dernier à être resté dans cet endroit. Je les avais dans les cheveux et je sentais intérieurement que je ne pouvais pas me faire piquer. *Quand on est bien comme ça, c'est là qu'il ne peut rien t'arriver, mais c'est un ressenti, c'est pas scientifique* ».

Quand les en-quêtés cherchent à définir ce ressenti, à le mettre en mots au-delà de « je ressens quelque chose », les difficultés font jour. « Ressentir » n'est déjà pas très explicite, « quelque chose » l'est encore moins. Par contre, l'effet est suffisamment fort pour laisser une trace, qui, loin de laisser dans l'indifférence, interpelle, transforme, voire bouleverse et ouvre l'esprit, témoigne d'émotions et de sensations atypiques. Une trace que l'on voudrait voir devenir marque indélébile pour ne pas oublier : après notre rencontre avec la raie manta, nous avions souhaité imprégner par un tatouage ce moment comme un souvenir ineffaçable, à l'endroit de la main la plus marquée, la plus touchée[79] : « Ce matin je regarde ma main, elle porte encore les souvenirs de ces longs moments sous le corps de la manta. Ma peau est bien abraséee à deux endroits. Si seulement il pouvait m'en rester une jolie cicatrice »[80]. Pour Le Breton « Le corps est une matière d'identité qui permet de trouver sa place dans le tissu du monde » (2003, 134). Il est aussi ce qui permet d'y inscrire sa présence après des expériences particulières, comme témoignage d'un évènement à partir duquel une vie peut aussi se modifier, comme témoignage de l'éprouvé, la preuve de ce que l'homme ou la femme est dans sa relation à ce monde, ce qu'ils souhaitent aussi montrer, même discrètement, pour se différencier d'un mode de vie ou de penser cette relation qui ne satisfait pas.

[79] La peau des raies, comme celle des requins, consituée de denticules, est abrasive.
[80] Extrait de notre journal de bord du 25 août 2001, Mer de Cortez, Golfe du Mexique.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Si une tentative d'explication est donnée à et par l'expérience, le ressenti se rapproche alors de modes de perception et de communication que l'on retrouve chez d'autres animaux :

> « *Ce sont peut-être des ondes*, il y a peut-être le regard aussi. Je peux supposer qu'il y avait un ours dans le bois qui me regardait. Je ne savais pas qu'il était là mais je sentais quelque chose. J'avais même des frissons, *c'était particulier comme sensation*. U*ne sensation diffuse*… non, *c'est pas quantifiable vraiment*. D'où ça vient ? C'est un peu comme le regard de quelqu'un sur toi. Les animaux ont la capacité de t'avoir détecté, tu prends par exemple les orques ou les dauphins avec leur système d'émission d'ondes, et avec ces ondes là, toi tu deviens alors pour eux comme un réflecteur radar, et tant qu'ils continuent à émettre pour se rapprocher, toi tu vas les sentir. Je pense que ça vient de là. Est-ce que ce serait *un sens primitif que nous, humains, avons perdu*, un sens de localisation, que certains mammifères ont conservé et entretiennent ? Mais il faut aussi faire attention à ces extrapolations (…) Les mammifères marins vivent dans un milieu où les ondes se déplacent très rapidement, ils ont cette écholocalisation. Quels sont, dans le domaine terrestre et aérien, les systèmes qui pourraient être mis en parallèle avec celui-ci ? » interroge M. P.S.

Différents concepts faisant partie du vocabulaire employé dans les médecines parallèles ou pratiques de méditation, sont évoqués pour expliquer en partie les phénomènes vécus, comme la notion de « bulle » qui correspondrait à l'aura, au corps éthérique et à ses différentes couches :

> « Dans tout ce qui est sauvage on a moins de risques de recevoir *une charge négative*, par rapport à des animaux domestiqués. Surtout si soi-même *on arrive positif*, ça c'est clair (…) Toi, tu parlais de *bulle*, c'est comme si tu allais te mélanger à chaque fois dans les bulles des autres, et si ta bulle est de travers, tu attires la même zone vibratoire chez l'autre, si tu es agressif, si tu es peureux, tu vas aller toucher la peur de l'autre qui, lui, contre sa propre peur va être agressif, etc. Ca, *c'est l'effet miroir* » explique M. J.C.

Cardinaux rappelle que « la science éthérique est le prolongement de la science physique dans les plans les plus subtils de la matière. Les dernières découvertes en physique quantique confirment le savoir ancestral d'une manière plus subtile qui entoure la matière dense. Comme en sciences physiques, tous les phénomènes éthériques obéissent à des lois mathématiques précises que l'on peut découvrir par certaines expériences et vérifier par les statistiques » (2004, 5). Ce que nous retrouvons de commun dans les expériences des personnes interrogées semble émaner d'une perception semblable, un état de fait à la fois très concret et présent, mais en même temps dans un champ de connaissances encore mal défini. Chacun, dans sa dynamique, dans ce qui le préoccupe dans

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'instant, et peut-être surtout en fonction de sa représentation du monde, met en mots ses expériences. Pour M. O.B. :

> « Autant sur terre c'est quelque chose [la « bulle »] que je peux ressentir avec les gens, un chat, un chien, des plantes, un arbre mais sous l'eau c'est difficile à ressentir, ça demande beaucoup d'énergie en fait je pense. Elle n'est pas forcément disponible si on veut faire de l'apnée ; j'ai du mal à me concentrer là-dessus. Les gens, je peux les voir de l'intérieur, leurs organes par exemple… *je ne sais pas si c'est le fruit de mon imagination, des choses que je projette ou vraiment que je ressens, mais je sais que j'ai cette facilité à conceptualiser ce qui est à l'intérieur. Alors est-ce que j'arrive à les sentir à distance ? Je pense que oui certainement*. Mais je ne m'attarde pas là-dessus parce que ce n'est pas une priorité pour moi, bien que je trouve intéressant de le faire avec les plantes ou les arbres parce que ça apaise. Je pense qu'il peut y avoir un dialogue, un retour. Ce que montre Jeremy Narby dans sa tournée des laboratoires sur les essais avec les plantes m'a beaucoup intéressé ».

Nous pensons que la notion de « bulle » est valable dans tous milieux. Maintenant, quand ce plongeur est en apnée et est à l'affût du poisson, il est peut-être plus orienté sur certaines choses et opère en fonction de son objectif. C'est comme s'il avait une priorité dans l'instant et son énergie est concentrée sur celle-ci. Elle est sans doute active, c'est-à-dire perçue par son environnement mais il n'en a peut-être pas conscience de la même façon. Quand un individu est concentré sur un élément précis, il oriente le type informations qu'il attend et il ne peut être au même moment autant attentif à d'autres informations. Il sélectionne en fonction de ses besoins et en même temps, il y a des sens, ou des canaux dont il n'a pas forcément conscience et qui oeuvrent dans le silence, à la façon de la mémoire sélective. Quelle que soit l'expérience, l'épreuve des sens marque suffisamment les consciences pour en laisser une mémoire vive. Les donneurs d'informations n'ont pas de difficulté à relater leur vécu en notre présence et prennent même plaisir à pouvoir parler de ce sur quoi ils échangent peu dans le quotidien, parce que hors de l'ordinaire. La difficulté réside plutôt dans l'explication du comment, comment cela se traduit, de quel type d'informations il s'agit, ce qui est éprouvé. Nous verrons, dans une partie consacrée au chamanisme, que les personnes qui ont des explications claires à ce sujet sont dans une représentation construite et affinée, dans laquelle tout pour eux est évidence. A propos de l'aura, « cette atmosphère spirituelle qui enveloppe un être »[81], nous avons ci-après, avec Mme M.Y., une explication et une voie de compréhension du pourquoi l'être humain serait ainsi « coupé » de l'essence de la Nature :

> « Pour moi, l'aura c'est l'enveloppe, ce qui entoure le corps physique. Et ce qui fait briller l'aura c'est pour moi la reliance entre le visible et l'invisible. *L'aura, c'est la charnière.* Le monde visible et invisible c'est la

[81] In « Le Petit Larousse illustré 2002 », Paris, Larousse.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

représentation intérieure et extérieure. On rend ce qui est visible invisible et inversement en permanence toute la journée au travers des symboles. *Pour moi, c'est la Nature qui est suprême*. Au-dessus c'est le cosmos, une énergie pure, des énergies pures qui redescendent dans la matière. Ce sont des émanations. Pour moi, *la Nature a une aura pure alors que pour l'être humain : il faut transformer sans arrêt son éveil parce que son mental le pollue en permanence* ».

Quand Jung, cité par Cazenave, écrivait « Nous avons en toute naïveté oublié que sous notre monde de raison est enfoui un autre monde. Je ne sais tout ce que l'humanité devra encore subir avant de se faire cet aveu ! » (1987, 329), il évoquait entre autres l'âme et la partie de l'Homme qui, au-delà de sa partie empirique, est « à la fois transcendental et transcendant à lui-même, à la fois composé par et capable de sa nature suprasensible » (2007, 539). Nous comprenons alors cette difficulté à définir ce qui appartient d'un autre type d'expérience encore trop peu exploré.

3.2.4. **La télépathie et la clairvoyance comme voies de communication**

Pour Brennan : « L'information n'est pas autre chose que de l'énergie vibrant sur certaines fréquences élevées (…) La perception extra-sensorielle consiste en fait à nous échapper de la cuirasse caractérielle humaine pour nous brancher sur ces fréquences vibratoires (celles des vibrations des particules d'énergie) plus rapides et subtiles. C'est pourquoi, de l'avis général, le prochain pas en avant dans l'étude scientifique des phénomènes encore appelés, bien improprement « paranormaux », sera fait pas les astrophysiciens » (1993, 264). Cette introduction permet de cerner d'emblée la discussion dans laquelle nous allons nous inscrire. Nous avons entre aperçu jusqu'ici ce que la relation avec la Nature pouvait apporter comme élément de réflexion sur des domaines de perception et de communication peu communs. Il n'est pas toujours évident de tout comprendre des expériences, de ce qui d'ailleurs pour les en-quêtés reste parfois dans le champ de l'indicible ou difficilement définissable. Pour M. SA.J., la communication avec l'animal sauvage se situe dans un « espace » qui est le lieu d'une rencontre, d'un pas que l'homme comme l'animal effectue pour aller vers l'autre, quittant, en tout cas pour l'homme, son mode d'expression et d'appréhension habituelle :

> « Le dauphin et l'homme ont leur propre mode de communication et il y a toujours cet espace où l'un ne peut passer dans l'univers de l'autre. Sauf à avoir un élément en correspondance : ton animal intérieur, et que l'animal se rapproche de l'homme. *Et ce passage là, c'est l'union de la communication. Et celui là, pour l'avoir… souvent en observation, souvent dans le silence, il faut s'oublier complètement.* La Nature même s'intègre, s'invite dans ton corps, ton âme, ton esprit. A partir de là, ça se fait tout seul. Et là j'ai compris que je n'avais plus besoin de parler à haute

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> voix. J'émettais une pensée sous une forme d'image, puis de l'amour et plus j'émettais de l'amour et plus le dauphin venait vers moi ».

Cyrulnik souligne entre autres cette possibilité de communication par la transmission de pensée (2001). Le récit de Brennan montre tout le chemin parcouru depuis l'enfance, de l'apprentissage en Nature aux recherches scientifiques et professionnelles qui lui ont permis de comprendre et même d'étudier son sens de perception hors du commun : « Dans mon enfance, je passais le plus clair de mon temps toute seule. Je m'intégrais à tout ce qui m'environnait. Ces moments de quiétude me permettaient d'accéder à un état de conscience amplifié, dans lequel j'étais capable de percevoir ce qui m'entourait au-delà de la portée humaine naturelle. Je me suis mise à voir aussi que tout était connecté par ces champs d'énergie. Tout, y compris moi, vivait dans une mer d'énergie. (…) J'ai travaillé pour le Département de Recherche de la NASA. Et puis j'ai compris que ces expériences de mon enfance préludaient à la naissance de mon haut sens de perception, disons de ma clairvoyance et m'ont conduite au diagnostic et à la guérison des maladies graves. Les sensations éprouvées dans les bois m'ont aidé à aiguiser mes sens. Mes années d'université (études en physique atmosphérique) ont contribué à développer ma pensée logique. Ma formation de conseillère psychologique m'a ouvert les yeux et le cœur sur l'humanité, et, pour finir, mon éducation spirituelle a conféré à mes expériences hors du commun suffisamment de crédibilité pour permettre à mon esprit d'en accepter la « réalité » (1993, 24).

Avant d'aller plus avant dans notre recherche dans les voies de communication et d'échanges que l'homme expérimente dans ses relations à la Nature et à la vie sauvage, nous allons préciser quelques notions clefs, vocables usités dans le domaine de la parapsychologie et emprunté à Radin[82]: « Ce qui est subjectif se déroule « en moi, dans ma tête », et ce qui est objectif se passe « à l'extérieur, dans le monde ». Au lieu de cette stricte dichotomie, les phénomènes psi suggèrent plutôt un spectre continu : l'habituelle dissociation entre l'espace et le temps est probablement trop restrictive » (2000, 26). Voilà de quoi donner un aperçu du terrain dans lequel nous nous engageons pour approfondir notre travail.

> « Et la télépathie ? » demandons-nous à M. O.B. « C'est un grand mot. *Moi, d'humain à humain j'ai déjà expérimenté des situations comme ça qui sont assez troublantes. Surtout par le biais du rêve, et en contact direct aussi, ça arrive assez fréquemment*. Mais avec les animaux… ? Parfois j'ai vraiment senti de la curiosité, tu vois par exemple dernièrement avec les phoques de Molène. Là, vraiment *on sentait qu'il y avait un effort de communication qui passait par autre chose que le gestuel ou le sonore*, et… mais je ne sais pas. Non, je n'ai pas encore fait l'expérience de lire dans les pensées d'un dauphin ou qu'un dauphin vienne me « dire quelque chose dans ma tête ». Mais j'ai senti vraiment dans les efforts de

[82] Radin Dean, Docteur en psychologie et ingénieur, est un des spécialistes mondiaux de parapsychologie. Il dirige le « Consciousness Research Laboratory » de l'Université du Névada.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

communication qui étaient faits entre autres avec les phoques, là oui *il y avait quelque chose qui me titillait* ».

« *C'est une sensibilité affinée*, je ne sais pas comment on pourrait l'appeler. Pouvoir se retourner quand quelqu'un nous regarde dans le dos. Là, il y a quelque chose à développer et qu'il ne faut pas laisser de côté. *On a tous des petits dons comme ça qui finissent à la trappe si on ne les exploite pas*. On peut se jeter des ondes par le regard, c'est projeter l'attention sur… c'est intéressant », poursuit M. N.

La clairvoyance, parfois nommée « claire audience », est une information reçue à distance, au-delà de ce que perçoivent habituellement les sens. De son côté, la télépathie est « un échange d'information à distance entre deux esprits, ou davantage, n'utilisant pas les sens ordinaires » (Radin, 2000, 27). Ainsi, « La clairvoyance diffère de la télépathie dans la mesure où personne n'a « envoyé » l'information qui a été reçue. Celle-ci provient d'un endroit éloigné ou caché et a été obtenue d'une manière qui transcende les limites ordinaires de l'espace », précise Radin (2000, 103). Nous retrouvons ici ce qu'évoquait préalablement certains des en-quêtés : « un des phénomènes les plus couramment signalés est « l'impression d'être observé ». Un regard intense peut-il affecter le système nerveux ? (…) Nous devons en déduire que nous devons être beaucoup plus influencés par autrui que nous ne le présumons » (2000, 41). Nous pouvons, au travers des entretiens, différencier deux situations : celle où l'en-quêté ressent à distance une présence et celle où l'en-quêté est dans une forme de communication non rationnelle avec un animal par exemple. L'esprit rationnel comme l'ouverture d'esprit sont mis à l'épreuve par ces récits. Nous souhaitons que ces expériences confiées lors d'entretiens ne soient classées comme du superflu exotique ou de l'exceptionnel inclassable, non entendues, mais apportent une connaissance dans les relations de l'Homme à son environnement. Comme nous l'avons montré précédemment et comme le souligne Radin : « ces expériences dites « psychiques » ou « psi », suggèrent l'existence d'interconnections invisibles entre les humains, ainsi qu'entre les êtres et les choses (…) Il semble que nous devions concevoir la perception psi en tant qu'aptitude générale à obtenir de l'information à distance, au-delà des limites spatiale et temporelle ordinaires » (2000, 125). A propos de notre expérience avec la raie manta, nous consirons qu'il y a eu un échange d'informations entre elle et nous, mais à quel niveau, dans quel plan ? Nous avions clairement exprimé mentalement le souhait de la retrouver seule plus loin. Mais c'était comme un rêve que nous imaginions. A-t-elle « entendu » ? De toute façon, pour nous la notion de hasard n'a pas sa place dans ce qui s'est passé car ce que nous avons vécu cet après-midi là était la suite logique des plongées du matin. Ce que nous avons vécu ensemble, après nous êtres retrouvées toutes les deux à l'écart loin de plongeurs et des autres raies manta, était aussi l'aboutissement de tout ceci. Tout semble tellement évident pour nous aujourd'hui. C'était comme un fil continu. Nous avons probalement communiqué par la pensée, mais dans un champ plus subtil qu'un dialogue intérieur. Quand nous étions en voyage sous son corps,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

nous lui parlions mentalement. Nous n'avons pas reçu de réponse, mais la réponse était ailleurs, car ce qu'elle nous communiquait, ce qu'elle nous transmettait, c'était ce bonheur, cette plénitude, une douceur indicible. Un message que nous avons décodé et compris quelques années après, parce qu'alors nous étions en mesure de donner du sens à la rencontre. C'est comme si notre corps et notre cœur, notre esprit, notre être en totalité avait reçu quelque chose d'elle, mais de façon très subtile. Il y a une forme de communication autre, plus intérieure et en même temps plus diffuse, plus globale. Cela dépasse de toute évidence ce que nous pouvons concevoir et intrepréter aujourd'hui. C'est une expérience unique qui ouvre une porte sur un « autre monde ».

Les voies de communication et les échanges entre l'Homme et l'animal dépassent les concepts et définitions que nous avons présentés auparavant, parce qu'elles « touchent » l'individu dans son entier, du mental à l'émotionnel, sans mots, mais dans une perception globale. L'émotionnel n'est pas seulement un effet, ce qui nous touche dans le message, une résultante de, mais le réceptacle, la cause même de ce qui sera une compréhension ultérieure. L'information semble aussi vouloir se décoder plus tard comme si un message avait été posé là et attendait une évolution de l'être pour pouvoir être perçu et « décodé » en totalité. Mais nous entrons là dans une dimension qui, d'une part concerne l'histoire et l'intimité de l'individu, et d'autre part une dimension plus « mystique », voire spirituelle. Radin précise à ce sujet : « La recherche psi est au cœur des nouvelles fondations métaphysiques de la science, et l'expérimentation psi s'avance dans les domaines holistiques que seules la mythologie et la mystique décrivaient auparavant » (2000, 270). Et de rajouter : « Il est possible qu'on découvre un jour que nous possédons tous un organe supersensible encore inconnu, et qui serait à l'origine de la télépathie et peut-être même de la clairvoyance… » (2000, 123).

Voici le récit de trois personnes, provenant de sources différentes : livre, article dans une revue et entretien. Ces trois témoignages parlent d'un même thème : la connexion avec un animal sauvage : la buse ou le faucon. Nous allons voir que les circonstances de la situation, l'état d'esprit, le moment de la rencontre, l'instant même de la communion avec l'animal, les émotions, sont très proches. Nous ne pouvons réduire davantage le contenu de ce que nous vous présentons ci-dessous car le contexte de l'expérience comme son déroulement ont toute leur importance. Maud Séjournant, psychothérapeute devenue chamane raconte : « J'avais encore une heure avant le départ de l'avion. Qu'allais-je trouver là-bas, à cinq mille kilomètres ? Les doutes m'assaillaient. La peur aussi sans doute. A ce moment, je sentis, plus que je ne vis, une présence. Je levai les yeux et vis le grigri (faucon de l'île de Saint-Barth). Il était là, qui volait juste au-dessus de moi, à peine à quatre ou cinq mètres, pile à la verticale de ma tête. (…) Nous étions l'un avec l'autre, immobiles. *Une immense émotion s'empara de moi. Un lien magique s'était créé dans l'instant, une relation au-delà de toute rationalisation. Nous étions tous deux dans un champ d'énergie particulier, dans une bulle de temps. Nous communiquions avec cet aspect infini que décrivent les personnes voyant arriver leur mort et repassant toute leur vie en détail en une seconde*. (…) Il savait pertinemment que j'étais au-dessous de lui. Il était venu me confirmer dans mon choix, dans ma décision. (…) Je sautai dans ma voiture. Sur la route je vis perchés sur les fils électriques trois faucons ! C'était trop fort ! Le Saint Thomas en moi eut

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

instantanément besoin d'une nouvelle confirmation. « Il faut que j'en ai le cœur net » me dis-je. M'adressant aux oiseaux je pensai : « Si vous êtes vraiment des messagers pour moi, venez donc tout de suite au-dessus du toit de ma voiture ! ». Dans la seconde qui suivit, les trois faucons s'élancèrent des fils et planèrent au-dessus de ma voiture qu'ils suivirent pendant deux à trois cent mètres. Je sortis ma tête pour vérifier, c'était inconcevable. Une exultation folle s'empara de moi. Au sens le plus abrupt : je crus. « Et où allons-nous maintenant ? » leur demandai-je. Comme un seul faucon, je les vis incurver leur vol vers le nord-ouest. De Saint-Barth à Santa Fe, c'est exactement la direction. Là-dessus, ils continuèrent leur vol jusqu'à disparaître derrière la colline. « Alors cette fois tu nous crois ? » semblaient-ils laisser dans leur sillage. Je ne savais plus que penser. *C'était fou. Ces deux rencontres successives avec des faucons me projetèrent d'emblée dans une vie radicalement nouvelle. Jamais pareil contact ne m'était arrivé auparavant* » (2001, 308). L'instant d'hésitation, d'incertitude, le besoin de vérifier que c'est bien pour soi, comme un cadeau, un message, un signe, montre cette part de doute qui est en soi face à l'inattendu, à l'insolite. Mais ce doute disparaît aussi vite devant la réalité du fait pour laisser place à la magie de l'instant, à la communion subtile entre l'individu et l'animal.

Frank Distelbrink, biologiste est aussi guide de voyage et Fondateur de l'association Nature et Conscience. Il relate ceci : « Un jour, alors que je viens de terminer mon travail matinal au potager, je suis attiré par quelque chose dans le ciel. Sur un fond bleu profond, je vois une buse qui se déplace lentement en décrivant de grands cercles. Soudain j'ai envie d'entrer en contact avec elle et je sens monter en moi l'excitation de lui demander quelque chose. « Mais comment ! Demander ? On ne peut pas poser une question à un oiseau dans le ciel ! ». Je suis énormément partagé. D'un côté, je veux établir un contact avec la buse et ce côté en moi y croit, et de l'autre côté, il y a mes doutes éternels et mon côté scientifique qui croit que cela est impossible. Je m'entends penser : « si tu n'y crois pas, tu n'auras jamais une réponse positive ». Je sens quelque chose changer en moi, une confiance nouvelle ; si cette buse ne veut pas m'écouter, cela ne voudra pas dire qu'elle ne m'entend pas, qu'elle ne m'aime pas ! Alors je dis : « Chère buse, merci de te poser sur mon arbre, le grand noyer en face, à l'autre bout du jardin ! ». Eh oui… elle s'arrête de faire des cercles dans le ciel et, sans que je n'en sois étonné (cela viendra après), elle se tourne doucement et se dirige vers l'arbre indiqué. Elle m'a écouté ! Je n'avais encore jamais vu une buse faire le « saint esprit » mais là, elle le fait, et à mon grand plaisir, me laissant étonné et admiratif, elle choisit de le faire juste au-dessus du noyer, à deux mètres des branches les plus hautes. *Je sens mon cœur s'ouvrir au maximum et tout mon amour pour la buse s'envole vers elle. Je peux véritablement communiquer avec elle ! Je sens mon sang couler chaudement dans mon corps. C'est le retour vers la source, cette source qui est le point confluant où tout dans la nature est enraciné et vient ensemble à la fois*. Sans se poser sur l'arbre, la buse repart et reprend lentement son chemin vers les collines. Je me sens tellement en connexion avec la nature, si fortement aimé, complètement entouré de lumière. Quand elle passe au-dessus de moi, je ne veux qu'une chose : *faire « Un » avec elle dans une union totale*. Cette expérience, comme beaucoup d'entre nous ont pu la vivre, renforce de plus en plus l'idée que *la nature est une porte fantastique vers l'amour et la lumière, si simple, si forte. J'ai vécu à*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

plusieurs reprises cette union avec le tout, le fait de devenir UN avec la vie. Il ne s'agit pas seulement de sentir mon rayon de lumière, mais de le devenir et plus encore, d'être la lumière, « d'être » tout court. Je ne me pose plus la question. *Je suis convaincu que la nature peut nous rapprocher de nous-mêmes, que la nature peut réveiller la conscience de l'étincelle de Dieu en nous, de la lumière, de l'union avec le tout* » (2006, 12). La prononciation du mot « Dieu » peut surprendre mais c'est volontairement que nous laissons cette partie du récit car elle précise ce que perçoit et ressent intimement Distelbrink. Dieu n'est pas nécessairement le Dieu d'une religion. Il est aussi ce que l'individu a parfois du mal à définir, ce que nous traduisons par l'Amour universel et inconditionnel. Pour Jean-Louis Etienne : « Le Divin n'est ni laïque ni religieux, il est la Vie, et nous en sommes chacun investi, au même titre que toutes les espèces vivantes. La croyance en un Dieu créateur s'est affirmée en moi peu à peu, comme une découverte progressive, par la voie d'une approche intime et sensible de la nature » (1999, 336).
Cette expérience d'ouverture nouvelle peut se vivre dans le quotidien. Et elle se vit tout particulièrement en Nature, dans un lieu, un instant, en communion avec les éléments ou bien avec un animal. Ce que nous pouvons garder ici en mémoire, et que nous démontrons depuis le début de notre recherche, est que « la nature peut nous rapprocher de nous-mêmes, de l'union avec le tout ». Ceci dépasse toutes croyances religieuses et se rapproche de la théorie de Laszlo déjà citée ou de celle de Bohm. Pour lui, « le monde matériel, tel que nous le percevons à travers nos sens et avec l'aide d'instruments variés qui étendent la portée de nos organes sensoriels, est seulement un aspect de la réalité qu'il appelle l'ordre déplié ou développé. La matrice qui le génère, c'est-à-dire l'ordre implié ou inveloppé, n'est pas normalement accessible aux sens ni à l'investigation scientifique directe ; de plus Bohm insiste sur la nature dynamique et le flux continu de l'Univers. A la fois la mécanique quantique et la théorie de la relativité impliquent clairement que la relativité doit être comprise, non comme un assemblage d'objets ou entités séparées, mais comme un processus de plénitude indivisé en état de flux et de changement constant »[83]. Ce Tout ainsi perçu, ressenti intimement comme une évidence, s'apparente, à une autre échelle peut-être, à cette conception développée par des philosophes et scientifiques. Pour Mme L. L. :

> « (…) l'après-midi, je suis partie dans les dunes au bord de la mer pour m'aérer l'esprit. Et puis j'ai vu soudainement un faucon un peu plus loin devant moi, en vol plané. *J'ai osé lui demander : « Si tu es là pour moi, alors montre-le moi, vient au-dessus de moi ». A peine ai-je pensé ces paroles qu'il a fait un décroché et après un virement de bord est venu juste au-dessus de moi. Je n'en revenais pas. Il était là à me regarder, juste quelques mètres au-dessus de ma tête. C'était magique, c'était beau... incroyable* ».

Nous verrons dans la partie consacrée au chamanisme, que ces expériences n'ont rien d'irrationnelles, tout au plus peuvent-elles sembler exceptionnelles. Elles témoignent en tout cas de ce que nous appelons la véracité du fait, et surtout de

[83] Cité dans un article de l'Agence de presse Courrier Nord-Sud, 1998.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ce qui représente la force de conviction, la croyance en un lien entre tous les êtres vivants, en d'autres possibles. Pour Picq aussi, de façon plus générale et par rapport au respect de la vie : « il est grand temps de nous affranchir de plusieurs millénaires d'une pensée judéo-chrétienne focalisée sur l'homme. A l'aube de l'odyssée de l'espace, nos représentations culturelles perpétuent une conception péjorative de ce qui vient de la Terre, alors que ce qui est dans le ciel n'est qu'élévation, beauté et spiritualité. Nous avons les pieds sur terre et il est temps de dire la beauté du monde animal qui nous entoure et qui est aussi le nôtre » (1999, 209).

3.2.5. **Etat modifié de conscience ou simple état d'esprit, état d'être au monde ?**

Mme N. G. confie ce qu'elle ressentait lorsqu'elle passait des heures en laboratoire à observer et étudier des animaux de très petites tailles :

> « *Pour moi, cette espèce c'est comme un individu. Le fait de l'observer vivant a été pour moi très important. Et j'ai vécu des moments très forts, en particulier la nuit toute seule dans le laboratoire à essayer d'être en contact. Je me suis rendue compte après que je m'oubliais moi-même : j'étais là dans l'observation pure, dans la communion.* Je ne saurais pas dire exactement mais, sur le moment, je ne réfléchissais pas vraiment à ça. Les heures passaient sans que j'aie aucune conscience de l'heure, et j'étais dans le plaisir, le bonheur d'être. Et ça, c'est marrant… le fait d'être dans ce monde microscopique j'échappais aussi à l'environnement. *C'était peut-être aussi une manière d'accéder à la Nature d'une autre façon*.».

Pour M. J. C., ce qui importe afin de pouvoir communiquer avec des éléments de la Nature, c'est de parvenir à « shunter le mental » pour dépasser les *a priori* et accéder à un autre mode de communication, non mentalisé :

> « Et vous, vous appelleriez ça comment ? »
> « Ce n'est pas sixième sens… J'ai lu souvent les états altérés de conscience, c'est-à-dire que *ce n'est pas la conscience de notre mental, des pensées structurées telles qu'on les entend*. Et les scientifiques, ils n'aiment pas trop ça… *et puis tant qu'on ne l'a pas vécu, on ne sait pas trop ce que c'est.* Ce n'est pas non plus un état d'ébriété, même si prendre des petits trucs ça peut aider, ça peut enlever les barrières mentales, et on est peut-être plus à même de communiquer comme ça ».

Se pose à nouveau le problème de ce que l'individu a l'habitude d'entendre, de reconnaître du fait de sa culture et de sa façon de recevoir le monde, ce qu'il a appris dans son environnement familial, professionnel, social en général. Les enquêtés ont exprimé à plusieurs reprises que « tant qu'on ne l'a pas vécu, on ne peut pas savoir vraiment ». Préciser ceci ce n'est pas mettre une barrière ou un frein à la compréhension de l'autre, mettre une distance et se placer dans une sorte de situation privilégiée de celui qui a vécu. Mais au contraire, c'est presque

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

s'excuser de ne pas pouvoir expliquer davantage parce que pour soi-même ce n'est déjà pas simple et totalement limpide, presque comme un aveu de ce que l'on ne perçoit pas en totalité. En même temps, c'est peut-être aussi se rassurer de ne pas pouvoir être compris ou entendu par ce que justement seule l'expérience personnelle peut faire admettre cette réalité ou cet état de fait. Et puis, comme le rappellent avec justesse les en-quêtés, la société enferme les individus dans des schémas de pensée et des états d'être qui sont alors vécus comme en désaccord avec ce qu'ils sont intimement et ce qu'ils ressentent ou pressentent :

> « En ville, on est un peu retiré de cette nature, on fait en sorte qu'elle nous embête le moins possible. *On nous enferme dans des petites boîtes et on n'est plus trop réceptif à tout ça* ».

> « Quand j'étais en Terminale j'étais un peu perdu parce que j'étais à fond dans le chamanisme et en même temps il fallait construire une pensée rationnelle avec Descartes, entre autres » souligne M. N.

Il semble que les en-quêtés soient disposés, à des degrés différents, à une écoute d'informations plus subtiles venant de leur environnement naturel. Mais quand ils doivent l'exprimer dans un langage qui soit compréhensible pour l'autre, quand il faut trouver les mots pour ne pas « heurter » les consciences et rester crédible, le vocabulaire semble restreint pour définir l'état dans lequel ils se trouvent et ce qu'ils vivent intimement. Même si le mot « magique » est employé parfois pour décrire un évènement, il n'exprime pas tant une situation non expliquée que l'intensité d'un bonheur ressenti, quand subjectivité et objectivité se confondent dans une réalité : « mes yeux se perdaient dans une féerie. C'est magique… quand le rêve rejoint la réalité »[84]. Pour M. J. C. :

> « On en revient à une histoire de communication. *Dans nos sociétés très intellectuelles, matérialistes*, on est dans un mode de pensée où, pour la plupart des individus, on se fie à ses sens… Saint Thomas du matérialisme, je ne crois que ce que je vois, ce que je sens ou touche… Bon, ça c'est une manière de voir la nature. Après *on se laisse aller à autre chose.* La poésie, déjà, c'est s'extraire un petit peu de ça, parce que elle est plus large. Après ce sont *des états où le mental n'est plus là. Alors comment faire taire le mental* ? Il y a là plein de méthodes mais *parfois il se met en retrait de lui-même. Et là, on communique vraiment. C'est bien le mental qui est un mur* ».

Une barrière semble donc devoir être franchie pour arriver à cette « autre chose », pour « voir la nature autrement avec un autre regard ». Lâcher le mental, c'est se libérer de ses repères habituels, ses représentations, pour accepter de voir tout simplement autrement. Presque comme un tour de passe-passe, sauf qu'ici il n'y a pas de manipulation, l'individu reste seul juge et au cœur de l'action. En

[84] Extrait du film documentaire « Rencontres », 2001, une production Images Océanes –Terres Océanes

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

évoquant la poésie, l'en-quêté rappelle qu'elle a ce côté universel et libre car elle se joue des mots et flotte dans l'air pour que chacun la saisisse et en face son sens, se l'approprie. Le mental en poésie est comme libéré, et c'est bien lui qu'il nous est suggéré de taire pour laisser place à une autre vision de la réalité, pour accéder à une autre réalité, loin des clichés communs. Alors comment taire le mental ? Peut-être en écoutant la voie de son cœur, nous permettons-nous de répondre ici. Mais ce n'est qu'un début de réponse, à approfondir, à compléter, ou à modifier totalement. Et puis, d'autres facteurs importent comme le fait d'être dans un milieu sauvage, loin de tout autre repère, où se crée une nouvelle relation à l'environnement, et c'est celle-ci qui ouvre l'accès à une autre expérience du monde, comme nous l'avons expliqué précédemment en nous appuyant sur les propos de Radin et Varvoglis. Tout est ainsi question d'attitude, d'état d'esprit, de disposition à et de prédisposition. Le rôle des sens n'est sans doute pas anodin et prépare le « terrain ». Nous avons déjà évoqué ce que nous appelons une culture des sens, « *dès qu'on naît on est cloisonné dans plein de choses*, au niveau du goût, du toucher par exemple » dixit un en-quêté. Or, pour accéder à des états d'être ou des expériences hors du commun, les en-quêtés entrent dans une représentation différente du quotidien et donc dans une perception d'un autre niveau. Ce sens du ressenti, cet énième sens, est peut-être directement lié à la cette capacité à vivre une expérience de communion et de communication précise M. J.C. :

> « Ce qu'il faut c'est *réussir à shunter le mental*. Le mental c'est ce niveau de conscience de pensées qui sont vraiment structurées sur des souvenirs. Tout est affaire de communication. Et j'essaie de communiquer à ce sujet : voilà, on a des formes de pensée qui sont dans tel type et qui font *qu'on préconstruit la nature, quand on arrive dedans elle est préfabriquée, on projette nos pensées* sur chaque chose qu'on va voir. *Quand on passe à un état altéré de conscience, on n'a plus ces a priori, donc il y a un autre type de communication qui peut se mettre en place*. Je préfère les expériences où l'on contrôle, où j'y vais et j'en reviens, et je reste surtout conscient de ce qui se passe. A tout moment c'est une affaire de communication. Toi, avec la raie manta, tu as communiqué d'une autre manière, ce n'était plus uniquement les cinq sens. *A un moment, par un état altéré de conscience tu as pu ressentir des choses, ce n'est pas intellectuel et tu as du mal à les retranscrire* ».

Plus l'en-quêté « lâche prise» avec son mental et plus il devient le canal de multitude d'informations. La pensée, les pensées, le mental, le vécu et les représentations, viendraient parasiter systématiquement une aptitude que l'Homme porterait en lui, comme tout être, une aptitude à être dans un lien permanent avec son environnement, en phase, en accord, en communion. Mais l'espèce humaine a toujours besoin de tout contrôler, de garder la main sur tout, par peur sans doute. C'est pourtant dans une forme d'abandon qu'il parviendrait à voir autrement et à sentir d'autres choses. Bien sûr, il faut l'intention au départ, mais après, c'est dans sa façon d'être au monde : ouvert et prêt à recevoir ce qui

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

peut arriver de toute part. Admettre ou accepter que d'autres possibles, loin des schémas classiques de pensée, puissent prendre place, est une étape incontournable. La réalité n'est pas seulement ce qui est imposé. La réalité perçue est liée à la construction de l'être, à ses expériences, à tout ce qu'il a osé et ose vivre, et tout ce qu'il laisse venir, sans contrôle. Alors approchés par la télépathie, la clairvoyance, ces phénomènes décrits jusqu'ici pourraient appartenir un peu plus à l'ordinaire et non plus au para-normal, ainsi, pour M. F.C. :

> « Dans les siècles à venir je pense *qu'on va en découvrir bien davantage sur les capacités intellectuelles de l'homme, et psychiques en particulier. On n'exploite pas assez nos compétences*, et à mon avis tout est lié aussi au doute et à la peur, et c'est ce qui nous freine ».

3.2.6. **Pendant et après, ce que l'on pense, ce que l'on ressent**

Ce qui semble relativement extraordinaire, hors du commun, dans les expériences relatées ci-dessus, paraît être en fait d'une profonde simplicité, ou plutôt évidence, pour ceux qui le vivent. Et il est probablement là quelque chose à découvrir et à comprendre, car de l'extraordinaire à la simplicité, à l'ordinaire, il n'est peut-être qu'à vivre le passage de l'expérience pour que cet écart s'efface souligne M. N. :

> « *Alors je ne pense pas que ce soit exceptionnel, ni extraordinaire. Seulement ça l'est quand même pour nous qui sommes habitués à vivre de façon assez dominante sur ce qui nous entoure* ».

Mais la simplicité n'est pas dénuée de force de sentiments, bien au contraire. La simplicité représente ce qui se fait en douceur, ce qui va de soi, comme une harmonie, une fluidité, ce qui va sans à coup. Elle n'en est pas moins accompagnée de fortes émotions et ressentis. C'est un peu comme si les donneurs d'informations éprouvaient le connu dans l'inconnu. Cette simplicité montre alors ce qui au fond de soi est déjà présent, une émotion, une communion, et qui vient se dévoiler dans une situation hors de notre ordinaire, de notre habituel. Comme si finalement tout ceci n'était qu'une réalité des relations entre l'Homme et la Nature, par trop oubliée et enfouie. La simplicité est finalement dans la situation et dans l'acte, dans l'échange, juste un partage, un donner et recevoir dans une forme dépouillée : toucher, caresses, mots, sans peur et donc sans rigidité ou rigueur mentale qui cherche à contrôler. Pour M. N. :

> « J'ai passé un moment très… comment dire, le poids du mot est important… : très simple. *En fait c'était très simple et en même temps très émotif*. Je n'ai pas pleuré ou peut-être que j'avais les yeux mouillés parce que je trouvais ça assez beau, c'était très simple. Je le prenais dans mes bras au niveau de l'encolure et avec sa tête posée dans mon dos, et là je continuais à lui parler. Je pense qu'il m'a apporté là

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> beaucoup d'énergie, je ne me suis pas senti plus fort ni rien du tout mais je pense qu'il *y a eu un contact, un échange de fluide, d'énergie qui était très bien, très simple et ça m'a rend très heureux* ».

La simplicité marque peut-être le non contrôle sur, le laisser faire ou lâcher prise évoqué plus haut, une confiance dans l'autre et dans ce qui est à venir, un état d'être tel qu'aucun barrage mental n'est dressé et qu'alors tout devient possible. Il semble que soit atteint un état d'osmose et de communion telle que l'évidence de la relation et de ce qui est vécu et ressenti intimement s'imposent de fait. L'évidence, l'essentiel. A propos de notre rencontre avec la raie manta nous soulignons qu'il est difficile, ou plutôt délicat de poser des mots pour relater une telle expérience. Nous avons rencontré de nombreux mammifères marins, mais cette relation était au-delà de tout. Fusionnelle, intime, respectueuse et douce. Lorsque nous sommes sortie de l'eau, nous dégagions une telle énergie qu'elle n'a pas laissé insensibles l'équipage et les autres plongeurs. Elle, elle était toujours là, sous le bateau, elle tournait. Nous regardions nos mains, le bout de nos doigts marqués par sa peau rugueuse. Nous savions cette rencontre exceptionnelle, nous savions ce moment comme un temps fort dans notre vie. Il nous semblait avoir touché à l'essentiel.
Mme H.C. - rappelons qu'elle est ex-championne du monde de funboard et passionnée par les mammifères marins – a croisé les dauphins lors de ses navigations, des rencontres qui l'ont beaucoup marqué, mais elle nous confiait avec regret qu'elle les avait côtoyés qu'en étant sur sa planche à voile. Et puis un jour, elle a fait la connaissance d'un dauphin, dans l'eau :

> « *Mais c'est surtout la rencontre avec Flipper* (le dauphin tant médiatisé) *qui a été déterminante. En l'observant, j'ai réalisé qu'il se présentait comme un joli miroir : quand il était avec un enfant, il avait envie de jouer, avec une personne âgée il était plutôt calme, et avec moi, il se mettait à méditer. Il vous rencontre avec une douceur incroyable, et là, une chaleur vous parcourt… Le soir même, je suis allée dans un magasin de peinture car j'avais vraiment envie d'exprimer cette beauté.* Et j'ai commencé à peindre, ce que je n'avais jamais fait auparavant. La créativité demande de suivre un élan spontané qui vient du cœur ».

Le parcours sportif professionnel de Mme H.C. l'a amenée à explorer des sens qu'elle ne connaissait pas alors en elle, « j'étais beaucoup dans le physique et les sensations, et j'ai beaucoup appris sur moi », précise-t'elle. Après avoir quitté subitement le milieu de la planche à voile, elle a eu besoin de partager toute cette « beauté » que lui avait offert l'océan et reconnaît que le dauphin a été pour elle « déclencheur » d'un mouvement créatif d'expression intérieure. Nous tenons à préciser le talent artistique de Mme H.C. Ses peintures et son écriture ont fait l'objet d'un conte pour enfant préfacé par Hubert Reeves qui a reçu un prix littéraire. Par-delà les sens, le Beau se sublime, et après un travail et cheminement intérieur, il s'exprime et se partage. Dans notre parcours personnel, en tant que réalisatrice de films documentaires subaquatiques, la rencontre avec ce sentiment

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de beauté émanant du monde vivant a engendré un processus similaire. Du ressenti, à l'expression, c'est une transformation de l'intime qui se dévoile.

3.2.7. **Un vécu extraordinaire et simple à la fois - des transformations en soi**

> « *Depuis le naufrage, il s'est passé beaucoup de choses. Mais à l'heure où je te parle, je pense même que je ne connais pas encore tout de ce qui s'est produit parce que ça été très puissant, très beau.* Les mots n'existent pas pour exprimer ça. C'est là en moi mais c'est indéfinissable, c'est assez spécial, particulier, puissant, mais je ne peux le classer dans aucun des éléments qui nous entourent dans notre quotidien. Je l'ai accepté, je vis avec. C'est vrai qu'au départ je l'ai refusé. Je pensais qu'au bout d'un certain temps il était normal de retrouver une phase normale comme monsieur et madame tout le monde et ça, ça ne s'est pas produit. *Je suis passé par des psychologues, des psychiatres, j'ai tout fait et la seule et unique phase où je pouvais être dans une phase d'évolution de mon être, de ma nature même, ça été en prière et en étant dans l'eau en plongée, seul* ».

Pour M. SA.J. , l'expérience passée, le retour à une « phase normale », n'est pas envisageable. Telle une initiation, l'expérience qu'il a vécu est comme un passage de l'ancien au nouveau. Les expériences sont toujours de fait porteuses d'une transformation, d'une modification de quelque chose, quel qu'il soit, minime et presque imperceptible ou au contraire vraiment important et déterminant pour et par la suite. L'essentiel n'est pas flagrant d'emblée, mais la transformation est en soi profonde, et un changement d'attitude et de comportement est déjà révélateur du fruit de l'expérience. Pour M. N. :

> « Voilà ce qui s'est passé, *quelque chose de très simple sans illumination mystique, sans grande révélation, sans grand changement dans ma vie*. Mais ce qui m'a étonné c'est le lendemain quand le propriétaire des lieux m'a dit « mais t'es fou d'être rentré là, c'est le mâle dominant, personne ne l'approche ! » il m'a fait comprendre que ce que j'avais fait était quelque chose d'assez irréalisable et il se demandait bien comment ça avait pu marcher. C'est un mâle qui ne se laisse pas approcher, qui a un caractère pourri,… et donc moi, *ça m'a réconforté dans l'idée que ce que j'avais fait était bien, c'était sur une bonne longueur d'ondes. Maintenant, j'ai beaucoupt moins peur des chevaux, je sais comment mieux me comporter* ».

Et ce qui change semble globalement majeur car il touche des représentations essentielles : « une vision globale du monde et de l'homme », de la vie. Les donneurs d'informations ont déjà au préalable de ces expériences une représentation de la Nature, une affinité pour elle : quête de sens, désir de vivre des choses à part, sensibilité pour un milieu, qui les conduisent vers ces expériences. L'expérience renvoie à ce qui ressemble de près à ces questions fondamentales et existentielles qui traversent les siècles, les civilisations, les cultures : pourquoi la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

vie, pourquoi sa vie, où l'on va, l'infini, etc. Une forme de perception plus large encore, une compréhension plus grande semble se construire alors : « *la vie comme quelque chose où tout est relié, où rien n'arrive vraiment par hasard, où tout prend sens* ». De ce qui aurait pu n'être qu'une rencontre avec un animal sauvage, certes atypique et souvent extra-ordinaire, semble naître ou grandir une forme de spiritualité, de vision élargie de la vie. Pour Mme L.L. et M. O.B., respectivement :

> « Je ne dirais pas que cette rencontre a transformé ma façon de voir les animaux, parce que je les ai toujours perçu comme des êtres avec leur intelligence et leurs émotions. Je cherchais plutôt à les rencontrer pour partager un moment de leur vie et essayer de communiquer avec eux. *Par contre, cela a renforcé mes convictions, tout ce que je pressentais.* Mais effectivement, avec du recul, je peux dire que *je perçois maintenant encore plus la vie comme quelque chose où tout est relié, où rien n'arrive vraiment par hasard, où tout prend sens quand on cherche vraiment à comprendre*. Comme si une puissance, une intelligence et un amour bien au-delà de tout ce qu'on peut imaginer était à l'œuvre. Ca doit faire un peu « religieux » mais… ».
>
> « Dans tes expériences, dans tout ce que tu vis, cela transforme des choses en toi ? »
> « Ah, oui, oui. *Dans ma vision globale du monde, dans ma façon aussi de voir les rapports… même des hommes vivant entre eux*. Comme je pense que l'homme est intégré à la nature et que c'est un Tout, il n'a pas à se placer comme régulateur, et je crois que les animaux nous offrent une belle leçon… ».

Souvent, l'instant de l'expérience est suffisamment fort pour que l'émotion prenne toute la place, mais c'est après, peut-être des mois ou des années, que ce qui a été vécu se révèle et acquiert tout son sens, que l'individu réalise pleinement le pourquoi, voire le comment de ce qui a conduit l'expérience et qui en est le cœur. Les en-quêtés parlent de conscience, de niveaux de conscience, comme si leurs propres représentations du monde, qui se sont modifiées au fil des ans, leur permettaient d'accéder par paliers à une vision globale où tout finit par s'assembler et se structurer. Parce que reliées entre elles, les expériences prennent tout leur sens et s'accordent les unes aux autres, comme le « puzzle d'une vie. Nous avons personnellement rencontré différents animaux sauvages : l'Orque, la Tortue marine, la Baleine à bosse, la Raie Manta et le Dauphin. Cinq grands animaux marins qui portent tous en eux une énergie particulière, et qui, pour nous, ont tous quelque chose à « dire », à nous transmettre plutôt. Nous voyons au travers de ces rencontres comme un lien, un fil continu, une suite « logique ». Chacun de ces animaux nous a apporté quelque chose de singulier, quelque chose de spécifique à des moments particuliers de notre vie, mais avec en commun cette sensibilité, cette communion intime, des instants rares. Nous percevons dans ces rencontres de la puissance, de la sagesse, une mémoire profonde, de la douceur et de la joie. La relation a la Nature éveille, ou réveille un

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

lien profond entre soi et le monde, un lien propre au vivant et qui relève aussi d'une autre dimension, au-dessus de la matière et du palpable, de l'ordre du spirituel. « Werner Freund (éthologue autodidacte) vit depuis vingt sept ans en étroite compagnie avec une meute d'une trentaine de loups (…) Plus il grandit, plus il lui semble que l'animal reste le lien intime de l'homme avec la réalité de la nature qu'il a perdue en se civilisant » (2000, 298) écrit Matignon. Pour Werner Freund : « Je n'ai pas le sentiment que l'oubli de la nature ait contribué à faire de l'homme un être abouti. Je pense plutôt l'inverse. C'est l'union entre nature et culture qui nous donne ce sentiment puissant d'appartenir au monde et fait de nous des êtres exceptionnels parce que capables d'émotions devant le grand spectacle de la vie. Le loup, mon frère sauvage, me rappelle sans cesse mes origines humaines » (2000, 305).

> « Je crois pas qu'il n'y ait qu'une vérité. *C'est un ensemble de choses qui me semble essentielles et qui valent le coup d'être cherchées*. Je ne crois pas qu'il n'y ait qu'une vérité universelle, ça serait pas marrant sinon, s'il y en avait qu'une (…) Je parlerais plus de niveaux de conscience. *Suivant la conscience que tu veux avoir et que tu découvres, les choix que tu fais, le monde qui est comme ci, comme ça, mais sur les niveaux de conscience* j'ai beaucoup apprécié les travaux de Castaneda, docteur en anthropologie. Il a été novateur un peu dans la façon de voir les connaissances primitives. Il est toujours controversé mais il n'a jamais été démonté » souligne M. O.B.

Les propos de Cyrulnik soulignent cette transformation et cette évolution de la connaissance par la rencontre avec l'autre, non humain : « l'éthologue va sur le terrain, observe l'animal dans son existence et se laisse imprégner par la vie naturelle jusqu'à ce qu'apparaisse une situation qui suscite le questionnement et fasse évoluer les théories et les idées reçues » (2001, 137). Les en-quêtés parlent aussi de curiosité qui amène à des choix, et donc quelque part d'une liberté à être et à penser, à concevoir le monde, à rechercher ce qui peut faire avancer encore, ce qui peut révéler un autre chose. Le libre-arbitre dans chaque instant devient comme le moteur de l'évolution personnelle. Et dans ces aventures où ces moments au contact direct avec la Nature, il semble qu'à chaque nouvelle expérience se construisent et s'affinent leurs représentations. Sans que celles-ci se figent à un moment donné. Ils sont en quête, vont toujours chercher plus avant tout en gardant cet esprit d'ouverture, une sorte de légèreté et d'adaptabilité à toute nouveauté : situation et rencontre particulière, perception, ressenti, compréhension, etc., tout ce qui va déclencher une remise en question d'un acquis, un peu à la façon de ces explorateurs « qui ne se laissent pas brider par une société qui, aujourd'hui, tend à tout cadrer, tout assurer. Qui joue à l'excès le principe de précaution et les certitudes. Pour être explorateur, il faut de l'imagination, des doutes, de la curiosité. Il faut accepter un risque calculé pour donner plus de sel à la vie » exprime Archambeau, président de la Société des

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

explorateurs français[85]. Mais ce qu'ils explorent et tentent de découvrir, ce ne sont pas des lieux géographiques inexplorés, des terres vierges, des lieux inédits, mais leur propre nature, une nature humaine qui détient tout autant de mystères. Si l'un des en-quêtés parle de choix, choisir ce qu'il désire savoir ou pas, découvrir, il s'agit d'une dynamique et d'une évolution personnelle qui n'est pas nécessairement conscientisée. Jusqu'où l'individu est-il curieux ? Probablement que le cheminement intérieur se poursuit ou se stabilise de la façon qui est juste pour soi, pour son évolution, à moins que l'individu refuse parfois de voir, par peur de l'inconnu qui bouleverse parfois considérablement les repères. M. O.B. évoque sa curiosité à comprendre et à explorer ce qu'il vit à différents niveaux de son être, dans son corps et dans son esprit, et le fait que chacun entre ou non dans cette dynamique d'expériences. Il insiste sur la notion de choix, mais il est difficile de différencier ce qui relève d'un choix, d'une option consciente, d'une volonté et démarche déterminée, d'une absence d'engagement parce que la première expérience ne s'est pas présentée, celle qui initie et ouvre la porte à un autre possible :

> « *Au fur et à mesure des années, ça a transformé ma conception du monde. Au départ je n'avais pas cette conscience là, je sentais mais je n'arrivais pas à l'intellectualiser de la même façon*. On construit sa personnalité avec les années, avec l'expérience aussi et on fait des choix. On choisit de s'intéresser à tel ou tel ressenti que l'on a dans son corps, ou même telle ou telle pensée comme ça qui est récurrente. Alors, soit on la met de côté, soit on creuse un petit peu, on se demande d'où ça vient, de ci de là on découvre de nouvelles choses. *Et je ne place pas cela sur le compte du don, ce sont des choses qui peuvent s'apprendre, qu'on peut apprendre à décortiquer, on a tous ça en nous, après ce sont des choix que l'on fait sur la perception du monde en général*. Il y a des choix qui peuvent remonter assez loin dans l'enfance ou la petite enfance, ça c'est certain. On choisit de voir le monde tel qu'on veut bien le voir. Après on est plus ou moins curieux. J'ai plein de copains qui sont du milieu de la plongée, de la pêche ou d'autres milieux, qui sont des amoureux de la nature en général, mais on sent vraiment qu'ils ont fait des choix. Pourtant je leur souhaite de changer, mais ils n'ont pas de curiosité pour se remettre en question, pour essayer de voir le monde différemment. J*e sais que je suis curieux de nature, c'est ce qui m'a permis de découvrir tout ça* ».

Nous remarquons, lors des entretiens, qu'il n'y a pas chez l'autre le désir d'imposer une vérité ou une croyance quelconque. L'attitude, ce qui émane dans le discours est de l'ordre du détachement, d'un constat certes, mais qui n'appartient qu'à celui qui l'a expérimenté.

[85] Extrait de l'article de presse intitulé « La société des explorateurs embauche », Ouest France, le 7 janvier 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.2.8. **De cette autre représentation du monde**

Si les expériences et ressentis étaient pour les en-quêtés difficiles à définir et à exprimer pour différentes raisons : manque de précision dans le vocable pour dire avec justesse ou peur d'être jugés, ce qu'ils vivent dans leur quotidien, leur évolution et quête personnelle, relèvent parfois de l'intime et du secret. Ils pressentent qu'ils ont encore à apprendre et que d'autres expériences sont à venir, que leurs connaissances et appréhensions du monde vont évoluer et mûrir davantage. Il y a là une forme de sagesse, de patience mais surtout d'humilité. Nous avons demandé à M. O.B., s'il se confiait facilement et partagait ses expériences :

> « Non, non. C'est assez difficile. Non pas que je ne veuille pas mais *l'élaboration de la conscience se fait sur des choix* et la priorité des gens n'est absolument pas dans ces choix là, *c'est-à-dire d'élargir leur conscience de la nature ou leur spiritualité*. Les choix des gens sont orientés sur des choses très matérialistes, ce que j'aime bien aussi par ailleurs, c'est pas le problème, mais j'avoue que *je consacre beaucoup d'énergie à ces champs d'investigation* que je ne retrouve pas chez tous. *Mais quand je rencontre des gens comme toi, ou que je retrouve des écrits comme Jeremy Narby, et bien c'est intéressant de voir qu'on n'est pas tout seul à partager ce point de vue là, à avoir fait ce choix là* ».

Les limites dans la conceptualisation de ce que les en-quêtés peuvent percevoir ne sont pas un frein et n'engendrent pas une fermeture, une clôture à d'autres possibles. Au contraire, l'individu perçoit ce qu'il nomme « l'indéfini », sa perception est déjà une forme première et primaire de connaissance, il « pressent » ce qu'il ne peut voir ou nommer mais c'est là, en attente peut-être, et en évoquant ce qui est justement « l'indéfini », il pointe du doigt ce qui est indéterminé mais déjà existant. Et de poursuivre :

> « Jusque l'invisible et l'infini ? Alors ce sont les limites de mon esprit. J'arrive à concevoir la terre, le système solaire et au-delà. Après mes limites c'est l'indéfini. On peut concevoir l'infini, qu'on est dans une galaxie et qu'il y en a d'autres et qu'entre les galaxies il y a de grands vides, *mais au-delà de ça il y a vraiment quelque chose qui nous échappe complètement, ce que j'appellerais l'indéfini*. Et je n'arrive pas du tout à voir au-delà. *La raison ou le mental trouvent leurs limites dans la conceptualisation, dans l'imagination qu'on pourrait faire de cet espace au-delà de l'infini* ».

Ci-dessous, ce que l'en-quêté présente ne peut être compris ou accepté que par celui qui l'a vécu, ces « influences qui sont d'ailleurs », ces « choses qui dépassent notre entendement ». Sa démarche est aussi expérimentale : il s'interroge, se documente, acquiert des connaissances dans des domaines qui lui apportent des pistes pour mieux appréhender son ressenti. Il ne reste pas dans un savoir livresque mais fait de sa connaissance quelque chose de vivant et son travail

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

devient plutôt labeur, lieu de l'expérimentation, en milieu subaquatique au contact de la faune sauvage et de la Nature :

> « … je me sens vraiment relié à tout ce qui est autour de moi mais je dirais que je situerais cela à deux niveaux : un niveau terrestre et puis un niveau spatial. *Je sens vraiment parfois des influences qui sont d'ailleurs, qui ne viennent pas de la terre*. Et j'avais lu quelques trucs là-dessus vraiment intéressants (…) Et ça, dans mon quotidien, de travail, de plongeur, de cinéaste, d'observateur de la nature, tout le temps à l'affût des poissons, tout ce qui se passe sous l'eau, j'ai parfois des ressentis sans comprendre d'où ils viennent. *Je pense que la cause est vraiment extérieure à l'enveloppe terrestre par ce qu'il y a des choses qui dépassent notre entendement. C'est de l'intuitif.* Tu vois, des fois tu as des perceptions que tu sais analyser parce qu'il y a un changement de lumière, un changement de temps, tu sais qu'il y a une perturbation qui va arriver. Et il y a d'autres fois où tu penses comprendre tous les paramètres, les maîtriser tous et puis « pof ! » il y en a quand même quelques uns qui t'échappent un peu. *Et tu sens qu'ils viennent de plus haut, quelque part de l'espace ou d'autre part, peut-être plus loin que notre système. C'est peut-être moi qui aie l'imagination un peu débordante mais c'est surtout du feeling dont je te parle, du ressenti* » confie M. O.B.

Si Dalla Bernardina évoque à propos des chasseurs, écologistes et touristes une « véritable utopie à l'usage de l'homme contemporain », et considère que « la nature, pour le novice d'aujourd'hui comme pour celui d'hier, n'est autre qu'un lieu rhétorique, un atelier où réparer, et si possible rectifier, son propre rapport à l'univers social » (1996, 282), nous pensons au contraire, dans le cas précis de ce que vivent les en-quêtés, au travers de ce qu'ils sont et expérimentent, que la Nature est plus qu'un lieu de ressourcement, mais un lieu de rencontre avec l'autre, et avec soi, un lieu de transformations. Ceci dépasse un rapport à « l'univers social » pour s'étendre à la représentation et à la conscience de l'Homme dans l'Univers.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.3. Les échanges inter espèces vécus par certains peuvent-ils témoigner de relations « intelligentes » possibles avec d'autres espèces vivantes ?

« L'irrationnel n'est pas la fosse sceptique où nous enfouissons l'inavouable, toute la pourriture malodorante de notre pensée que nous n'osons pas produire en public. L'inavouable n'est tel qu'en fonction des critères moraux d'une société particulière à une époque particulière. Il s'agit donc de jugements de valeur, alors que les choses se contentent d'être et que notre inconscient fait de même sans être beau, ou laid, bon ou mauvais, utile ou nuisible, si ce n'est en fonction des préjugés d'une époque. On peut aussi bien dire qu'il constitue la source profonde de notre créativité, le trésor caché des intuitions générales et des motivations qui les engendrent ».
Laborit (1974, 95)

3.3.1. La communication inter espèces. Sympathie, empathie, télépathie

« Il y avait plus de six mois que j'essayais de vaincre, chez les chimpanzés, cette peur de moi qui les rejetait dans les broussailles chaque fois que je m'approchais. Au début, ils détalaient alors même que je me trouvais encore à cinq cents mètres, et ils s'empressaient de mettre un ravin entre nous. Or voici qu'aujourd'hui deux mâles étaient assis si près que je pouvais presque écouter leur respiration. Je vécus là certainement mon plus grand moment de fierté. Les deux animaux qui s'épouillaient mutuellement sous mes yeux m'avaient enfin acceptée » (Goodall, 1971,10)[86]. Comme ce fut le cas pour Jane Goodall nous savons que nous pouvons écouter avec le plus grand intérêt et la plus grande attention celles et ceux qui s'intéressent à la Nature. Sans toutefois qu'ils aient au préalable des compétences considérées par certains comme indispensables afin que leurs dires soient pris au sérieux. En effet, Jane Goodall se vit confier en 1960 l'étude des chimpanzés dans le parc naturel du Gombe en Tanzanie alors qu'elle n'avait suivi aucun parcours universitaire prompt à la lancer armée sur le terrain : « Certes, c'était là exactement la sorte de chose dont j'avais le plus envie ; mais je me sentais nullement qualifiée pour me livrer à une étude scientifique sur le comportement d'un animal. Louis [Dr Louis Leakey, conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle], toutefois, savait parfaitement ce qu'il faisait. Non seulement il pensait qu'une formation universitaire n'était pas nécessaire, mais il était persuadé qu'à certains égards elle se révèlerait désavantageuse. Il lui fallait quelqu'un qui n'eût pas l'esprit figé par la théorie, donc partial ; quelqu'un qui étudierait sans autre raison qu'un véritable désir de savoir ; quelqu'un, enfin, qui comprendrait les animaux en sympathisant avec eux » (1971, 15). Comme nous l'avons déjà évoqué, nous ne sommes pas ici dans une communication à proprement parler entre l'être humain et l'animal mais le comportement, l'attitude, ce que dégage l'individu est déjà un moyen de montrer à l'autre ses intentions. Une autre forme de communication existe entre les êtres vivants, subtile, présente au-delà de ce que peut être observé avec les sens. Laszlo précise que « les peuples dits primitifs

[86] Jane Van Lawick-Goodall a rédigé ses résultats dans une thèse de doctorat en philosophie à l'université de Cambridge.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sont dotés d'une remarquable faculté qui leur permet de recevoir des signes des membres de leur tribu même lorsqu'ils sont loin de chez eux. Une telle faculté semble également répandue dans le monde animal. Au cours des dix dernières années, le biologiste Rupert Sheldrake a mené une série de sondages et d'expériences qui indiquent que les animaux de compagnie ayant un profond lien affectif avec leur maître connaissent les intentions et les expériences de celui-ci. En d'autres mots, ils peuvent « lire dans l'esprit » de cette personne » (2005, 103). L'expérience de l'en-quêté montre que cette connexion n'est pas évidente en soi pour l'humain. Elle n'est pas définie, ne se traduit pas comme une forme pensée bien consciente. Elle reste encore dans le « je sentais » mais ceci nous met aussi en face d'une porte dont il ne manque que la clef. M. N.JL., chamane, à qui nous avons confié l'expérience de certains des en-quêtés, offre une explication en différenciant la communication par télépathie et la transmission d'énergie par d'autres sens :

> « Avec la raie manta, il y a eu une communication d'essence, de nature, mais tu n'en as pas forcément conscience, tu la sens. La communication télépathique c'est la pensée supérieure où tu transmets une phrase, une image, et tu la perçois telle quelle ou d'une autre manière qui te convient, mais il y a le retour. C'est véritable. Une communication vibratoire de plan supérieur à plan supérieur. Ce qui s'est passé avec la raie manta, c'est une énergie d'osmose. La vibration, l'odeur que tu émets, un son, une couleur,… l'eau est très émettrice. La raie a une masse énergétique beaucoup plus forte que la tienne ; alors c'est une communication vibratoire, d'essence de ton être, il y a un partage, une harmonie qui se fait. La raie manta et la plongeuse se sont rapprochées à cet endroit là, à ce moment là, pour que la raie lui transmette la force dans ses émotions et dans toute sa mémoire cellulaire pour lui faire reconnaître certaines choses, amener des codages et des décodages. Et ça tu le perçois, tu le sens par tout ton être, mais pas par télépathie ».

Laszlo précise : « Il semblerait que d'autres espèces puissent capter des indices provenant d'autres organismes, qu'il s'agisse des membres de leur propre espèce, de prédateurs ou de proies, ou même d'humains avec qui ils ont établi un lien profond. Jane Goodall, célèbre zoologiste spécialiste des chimpanzés, raconte qu'une femelle chimpanzé qui s'était particulièrement prise d'affection pour elle sur une période de plusieurs années, se pointait régulièrement à son camp la veille de son arrivée au Kenya. Les chiens, les chats, les perroquets et les chimpanzés semblent donc dotés de facultés télépathiques, ainsi que les humains l'étaient il y a très longtemps et que les peuples traditionnels africains et les aborigènes d'Australie le sont encore de nos jours » (2005, 104). Le phénomène de la télépathie ne semble pas si éloigné et ne semble pas appartenir qu'aux peuples traditionnels et anciens. Il s'apparente à ce qui est expérimenté par les en-quêtés. La télépathie est sans nul doute associée à une représentation non seulement de la Nature, de l'Univers, du Tout, mais aussi d'une connaissance profonde des

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

capacités des êtres vivants et de l'humain en particulier. Les échanges entre deux êtres, ne se situent pas seulement au niveau du verbe, ils empruntent d'autres voies. M. SA.J., explique comment il conçoit sa communication avec le dauphin :

> « La télépathie, j'en ai fait l'expérience avec les dauphins. Il faut que j'enlève les « pollutions » de ma vie en société et après ça se fait tout seul, c'est comme un nettoyage pour se préparer à. Une fois que tu es dans l'authenticité, la télépathie se fait toute seule, et là tu es spectateur au travers de ta pensée, de ce que tu vois par l'image. Comme si tu avais au milieu de ton front un écran de cinéma où tu vois défiler ce que tu penses ou souhaites, et ça va très vite. La mémoire cellulaire enregistre tout et la télépathie est dans ce mode de fonctionnement ».

Pour Laszlo, ce dialogue avec la nature aurait toujours existé : « Les peuples indigènes d'Amazonie et d'ailleurs disent depuis longtemps que les oiseaux et autres animaux peuvent communiquer avec les humains. Le chamanisme repose essentiellement sur l'expérience du dialogue avec la nature. Quand les chamanes entrent en transe et communiquent en esprit avec le monde végétal et animal, on dit d'eux qu'ils parlent *le langage des oiseaux*. Les historiens des religions ont documenté ce phénomène en divers points du globe » (2005, 32). Sympathie, empathie, télépathie, ces trois notions témoignent d'une intentionnalité de l'échange, du duo, de la prise en compte de l'autre, élément fondateur de la rencontre. Attrait spontané éprouvé pour un autre, disposition affective analogue, pour Marx Sheler, la véritable sympathie est « un acte intentionnel de communication intersubjective » (Morfaux, 1980, 353). L'empathie, après la sympathie, montre une connaissance d'autrui « par communication affective ou par communion sympathique » (Morfaux, 1980, 99), un effort de compréhension de l'autre dénué de jugement moral. La télépathie, qui signifie selon l'étymologie grecque « porter au loin un sentiment », se situe dans l'acte de communication pour échanger au-delà de la sympathie et de l'empathie, comme un acte faisant passer le senti intérieur dans une projection vers l'autre.

3.3.2. **L'Homme de terrain et le scientifique**

> « Si j'ai envie de dire les choses parce que je sens que c'est comme ça, quand on est sur le terrain, on voit bien ce qui se passe. Qu'est-ce que j'en ai à faire si je ne suis pas scientifique ? S'il faut attendre que les scientifiques nous apportent une réponse… mais ce sera trop tard. Alors je dis ».

M. M.P. a souvent travaillé dans l'urgence pour alerter les pêcheurs professionnels d'une pollution à venir pour cause de toxicité du plancton. Sa connaissance de la mer, devenue intuitive après des années passées à l'observer et à l'apprendre, lui permet aujourd'hui de « sentir à l'avance », avant que la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

preuve scientifique (observation sous microscope) n'apparaisse, avant que les bulletins d'alerte de l'Ifremer ne tombent. Cette aptitude, ce savoir, c'est celle de l'homme de terrain, de celui qui a intégré consciemment ou non les éléments de la Nature qui lui permettent de décoder dans son environnement des éléments en transformation. Parmi les en-quêtés, scientifiques ou non, nous retrouvons cette capacité présentée dans un chapitre précédent. Elle témoigne d'une écoute attentive de la Nature, d'une imprégnation, d'une réelle expérience de terrain :

> « J'avais remarqué quelque chose de très particulier en 2006. J'*ai décidé d'interroger la mer*, je suis allé dans l'eau et au cours de la plongée et je lui ai parlé, je lui ai posé une question. Sur le coup je n'ai pas eu de réponse mais quand je suis sorti de l'eau, après m'être séché, je suis retourné au bord de l'eau et j'ai regardé l'horizon. Quand j'ai été bien détendu, j'ai pu recevoir l'information. En fait, sous l'eau j'ai reçu l'information sous une fréquence particulière et mon corps l'a analysé, l'a transmise au cerveau. C'est à sortie de l'eau que j'ai eu ma réponse sous la forme d'une image précise. *La seule preuve que j'avais c'était mon ressenti et quelques mois après des scientifiques ont apporté la même réponse* ».

M. SA.J., que nous avons rencontré à plusieurs reprises, a dépassé cette sorte de colère intérieure à ne pas être vraiment reconnu par la communauté scientifique. Des chercheurs font appel à lui pour ses connaissances, il est invité lors de réunions où il vient témoigner de faits et d'observations, mais rien d'autre ne lui est proposé aujourd'hui.

> « Les scientifiques nous apportent beaucoup de connaissances, mais tant qu'ils n'ont pas de preuves multipliées par x fois, ils ne peuvent l'affirmer. Depuis longtemps on nous inculque qu'il faut des preuves en béton. Moi, *ce que je vis au sein de la Nature, ça va plus loin, je suis un homme de terrain, ma connaissance vient de ce que je vis*. Ce scientifique [que nous avons également rencontré pour un entretien, M. HS] m'a bien dit qu'ils avaient besoin de gens comme moi, mais de nos jours on a du mal à nous croire. Avant, il y avait le respect de tout le monde, de cette connaissance de nos anciens, hommes de terrain. On aurait pu aller plus loin dans la communication et la compréhension des dauphins, mais il m'a dit qu'ils n'avaient pas les moyens pour ce type de recherche ».

Est-il envisageable et possible de concevoir une science dont les fondements et les critères permettraient d'accueillir de nouvelles perspectives, mêmes suspectées d'irrationalité ? Hardy précise : « Nous assistons actuellement, après la découverte de la théorie quantique, à une remise en question identique du concept de « fait scientifique ». Comme l'a fait remarquer Reeves au Colloque de Cordoue, la science ne peut plus se limiter aux processus capables de répétition, car « en astronomie, en astrophysique, par exemple, nous n'avons pas de choses

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

répétables, nous sommes continuellement confrontés à des phénomènes nouveaux et nous avons forcément une réalité que nous n'avons aucun moyen de contrôler. De même, il paraît évident que le refus de prendre en considération les phénomènes psychiques en tant que « faits scientifiques », sous le prétexte qu'ils ne sont pas mesurables, est un leurre, parce que les événements sont ou ne sont pas mesurables en eux-mêmes » (1983, 14).

> « J'ai voulu partir à l'étranger, comme en Australie. Ils ont compris d'autres choses. Les passionnés sont là-bas devenus des scientifiques aidés financièrement. Et j'ai voulu créer ça en Bretagne. J'ai donc fait ces études en solo. *Un jour, un scientifique m'a dit : « oui, ton travail, c'est super, mais on est dans un monde rationnel et il nous faut des preuves. Toi, dans la nature, tu n'as pas besoin de preuves parce que la nature te transmets, tu as compris, mais nous, on n'est pas prêt* ». En Nouvelle-Zélande par exemple, ils ont compris que *les gens de terrain sont importants pour l'évolution et ils sont intégrés aux programmes de recherche* ».

En accord avec Hardy, nous pouvons avancer : « Si un système est défini par la nature et le nombre de ses composants, et par toutes les interactions susceptibles de les lier, alors, dans le système que représente la connaissance, il faut prendre en considération non seulement les différentes sciences et leurs interrelations (la pluridisciplinarité obligatoire pour rendre compte globalement d'un phénomène), mais encore les différents modes de connaissance : scientifique, intuitif, symbolique, mystique, etc. Ces diverses approches seront nécessaires pour comprendre la totalité de la connaissance à un moment donné, que nous nommons culture » (1983, 15). Il nous est difficile, pour l'heure, de prolonger cette réflexion. Mais dans notre recherche sur les relations de l'Homme à la Nature nous pointons du doigt cette urgence pour l'être humain à reconnecter à sa source naturelle, son essence, à son humanité sensible, perceptive, intuitive, aimante, parce qu'elle est riche de transformations et de compréhensions. Rester libre dans sa façon de penser, réfléchir, se poser les bonnes questions passent peut-être par une réelle connaissance de qui l'on est, d'une confiance en ce que l'on vit et en ses choix. La Nature offre cet apprentissage pour qui ose s'investir et s'engager dans des chemins de traverse, n'ayant crainte des jugements et d'une non-reconnaissance sociale. La Nature est une voie, parmi tant d'autres sûrement, et les expériences des don-neurs d'informations montrent qu'ils ont ce « petit quelque chose » de différent, cette force intérieure, parce que leurs expériences, parfois « cher payées », leur ont permis d'apprendre ce qu'ils nomment l'essentiel. Les propos de M. T.R. soulèvent deux points : l'importance de la science et ces limites dans la compréhension de certains phénomènes, et puis cette notion de réalité qu'il différencie du réel :

> « Les scientifiques sont des besogneux, mais ce qu'ils construisent tient un petit moment. Ils ont une vision trop étroite, mais de degrés en degrés, on construit. *On butte sur des limites qui nous montrent que notre science est une représentation de la réalité, mais* qui ne touche pas le réel. C'est une représentation qui fait ses preuves. On perçoit des choses et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> on en a confirmation parce que ça marche, mais de là à dire qu'on tient l'explication dernière…, loin de là. Et à mon avis, on est obligé d'admettre, et les mathématiciens les plus à la pointe l'on dit, *ils ont démontré qu'il y a des choses qu'on ne démontrera pas*. Mais bon, ils sont très très loin, et ne sont que quelques uns. Ca devient incompréhensible et ils sont tout seuls. Eux ils inventent leur monde. Einstein avait trouvé les images pour rendre les choses dicibles et exprimables. C'est très beau ces visions. Je me souviens d'un ami mathématicien qui préparait une thèse (…) il était allongé pendant huit - dix heures, et il travaillait à ce moment là. C'était une équation, il savait qu'il trouverait la solution. *Il y a pendant ce temps une alchimie fantastique qui se passe et des choses inouïes…* Peut-être percevait-il des messages ».

« L'homme de terrain » représente celui qui se plonge dans des situations concrètes pour apprendre, qui met en relation son savoir, sa recherche avec ce qu'il étudie, *in situ*. Le mot « terrain », du latin *terrenus* signifiant formé de terre, rappelle que ce savoir est issu de la matrice, de l'origine. Les en-quêtés sont en relation directe avec « l'objet », leur quête : l'autre et eux-mêmes. Leurs expériences sont celles du sensible, de l'émotif, du corps et de l'esprit. Elles les interrogent et les interpellent sans compromissions parce qu'elles sont exigeantes. Il nous semble alors légitime qu'ils souhaitent s'exprimer à ce sujet. Certains utilisent la voie du film documentaire pour cela, d'autres des conférences, ou encore de la création artistique ou du soin, mais ils sont toujours en quête. Ils sont non seulement des femmes et des hommes de terrain, mais ils s'engagent aussi en terra incognita.

3.3.3. **Apprendre avec les animaux**

Nous ne pouvons, dans le cadre de notre recherche, pousser plus avant ce thème, mais nous soulignons juste ces propos de M. SA. J., pour mettre en avant une piste de réflexion :

> « Jean Floc'h [le dauphin] m'a fait découvrir qu'à certains endroits il peut y avoir des champs magnétiques plus puissants que d'autres. Ils ont un quadrillage par écholocation, ils connaissent parfaitement ces points, ceux sont ce qu'on appelle des points d'acupuncture terrestre. Il m'a montré tout ça, ils fonctionnent comme avec nos GPS. Si nous étions vraiment au contact de la Nature, on serait riche de connaissances… ».

L'anthropozoologie apporte aujourd'hui des champs d'études novateurs et innovants, poussant à la réflexion sur la place de l'Homme dans la Nature, le fondement et le pourquoi de sa relation avec le monde animal. Nous avions évoqué jusqu'à présent le fait qu'au contact de la Nature et des animaux non humains, les en-quêtés apprenaient avant tout d'eux-mêmes et élargissaient leurs

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

perceptions et représentations. Il semble que l'animal puisse aussi transmettre une connaissance plus fondamentale sur la Nature, sur son mode de fonctionnement. Pour M. N.JL. :

> « *L'animal communique plus facilement avec l'homme qu'inversement car comme l'être primitif, l'animal est très instinctif. Il est très développé mais non conditionné, il fonctionne en direct, dans le ressenti et il ne fait pas de détail, il est clair et limpide. Il vit ce qu'il a à vivre dans l'instant présent. Il est plus proche de son âme que l'homme car l'homme conditionne,* manipule, met des voiles, autosuggestionne, pour que l'autre perde pouvoir. Ca n'est pas la même intelligence. Les animaux sont à leur vraie valeur, à leur place et ils ne se posent pas de questions. Il y a des animaux plus évolués que d'autres : les orques, les dauphins, les baleines. Les baleines ont des masses de conscience intelligente très active, ce que l'on appelle un peu comme les animaux « chakras » d'une planète, les animaux majeurs par rapport aux mineurs qui sont là pour les soutenir. Les loups sont majeurs ».

Ces propos viennent s'ajouter et apportent un complément à ceux de M. SA.J., car lorsque les en-quêtés parlent de « points d'énergie » ou de « chakras », ils décrivent un phénomène, une réalité pour d'autres cultures, une connaissance utilisée tout particulièrement en médecine et soins énergétiques dans une conception holistique de l'être humain. Mais pour le chamane, l'homme moderne s'est éloigné de cette intelligence première, pour développer une autre intelligence qui sert d'autres intérêts. Tout ceci peut sembler déroutant. Pourtant, nous verrons au fil de notre recherche que cette autre représentation du monde, de la réalité, n'est pas si anodine et si hors norme que cela.

3.3.4. **De la Nature, de l'animalité, de l'intelligence, de la supériorité**

> *« Replacer pleinement l'homme dans l'animalité ne signifie en aucun cas le réduire à l'animal. L'humain doit cependant être repensé de fond en comble, et sa différence doit être réévaluée ».*
> Lestel (2001, 323)

3.3.4.1. **Voir autrement, dépasser intuitivement le concept d'intelligence**

Avec humour, Picq évoque à propos de la représentation que l'Homme a de lui-même et ce déni de la condition animale : « Je suis effectivement darwinien, mais il s'agit là d'une appréciation scientifique de l'évolution. L'affirmation selon laquelle l'homme descend du singe n'a pas été facile à admettre, à cause de notre ignorance, souvent génératrice de peur. Je citerai cette réplique célèbre : « Mon Dieu ! Ainsi, l'homme descendrait du singe. Pourvu que cela ne soit pas vrai ! Mais si cela l'était, prions pour que cela ne se sache pas ! ». L'évolution de l'homme a été conçue ainsi : l'homme descend du singe, avec une devise :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« Cachez-moi ce singe que je ne saurais voir ». De fait, cette vision péjorative du rapport de l'homme au singe vient de ce que l'on ne connaissait pas les grands singes, surtout en France, où nous avons une culture traditionnellement très anthropocentrique » (2005[87]).

> « *Les animaux, oui, on a complètement sous-estimé les animaux. Faire la distinction entre l'intelligence et l'instinct c'était quand même bien pour nous permettre d'asseoir la différence, et qu'il n'y ait pas de confusion possible.* J'ai vu en Roumanie des bandes de chiens très organisées. Fabuleux, inquiétant même. Il y avait à décoder pas mal là. *Oui, notre perception de l'intelligence et notre prétention à la quantifier* en ajoutant des choses qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres, et puis en sortant un chiffre… c'est drôle. Enfin ça serait drôle si ça n'était pas utilisé » remarque M. T.R.

Nous ne souhaitons pas entrer dans l'unique débat de l'intelligence et du sujet animal, tout simplement parce que notre sujet ne s'y prête pas en totalité. Mais puisque nous nous intéressons aux rapports de l'Homme à la Nature, aux représentations, nous ne pouvons faire l'impasse de ce délicat sujet qu'est l'intelligence et comment l'être humain perçoit l'animal. Les représentations semblent déterminer en grande partie les potentialités perçues chez l'autre. Parfois, c'est une expérience particulière qui transforme chez l'en-quêté sa façon même de voir l'autre et l'amène à reconsidérer la place de l'Homme dans la Nature et parmi les autres espèces vivantes. En accord avec Picq, nous pouvons dire que : « plus nous découvrons la condition animale, plus il me semble que nous soulignons la dimension humaine. Personnellement, j'ai du mal à me sentir humilié lorsque j'observe des goélands, des singes et des chiens. Ils nous enseignent l'origine de nos propres comportements. En observant les animaux, j'ai compris à quel point le langage, la symbolique, le social, nous permettent de fonctionner ensemble » (1999, 215). Bien souvent, les représentations participent de cette dynamique, de la mise en place des rencontres et des expériences et amènent les en-quêtés à se retrouver dans des situations où l'autre leur apparaît tel qu'ils le perçoivent. Chaque expérience est alors un affinement de leurs représentations, élargissant leur champ de connaissances et leur façon d'appréhender l'autre, non humain.

Nous nous souvenons de ces paroles d'un vieil homme qui travaillait dans un restaurant au port de commerce de Porto-Vecchio. Nous venions de prendre un café et d'écrire sur notre journal de bord en attendant l'embarquement sur le Ferry. Il est venu nous dire juste ceci : « La vie est splendide… Les animaux savent tout. Nous les humains, nous avons tout à apprendre. L'intelligence c'est savoir remettre chaque chose à sa place. C'est difficile. C'est ce que vous êtes en train de faire ». Et puis il a continué à placer les tables sur la terrasse

[87] « De l'hominisation au développement durable : d'un paradigme à l'autre », Communiqué de presse du 25 Janvier 2005, et synthèse du débat.
Disponible sur : http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-picq-90-41.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

méticuleusement. Si nous devions demander « qu'est-ce que pour vous l'intelligence ? » nous aurions sans doute, comme pour la Nature, autant de définitions que de personnes interrogées. Buytendijk voit une parenté entre l'être humain et l'animal : « L'organisme animal et humain ne fait pas que vivre, il existe, c'est-à-dire qu'il crée une relation avec l'entourage. L'entourage n'est pas seulement la condition nécessaire au processus vivant intra-organique, mais il existe avec l'animal ou l'homme, pour eux et à travers eux en tant que structure significative… Ce qu'ils ont en commun, c'est qu'ils sont constitués tous deux dans le comportement et qu'ils appellent et façonnent ce dernier ». Mais au-delà du comportement, pouvons-nous, dans un autre niveau de relation et d'implication dans le monde, penser l'animal comme sujet ? Pour Buytendijk, cité par Misslin (2006), « le terme de sujet est plus large que celui de conscience. Ce terme désigne un mode d'existence qui s'affirme comme le fondement d'une réceptivité aux significations intelligibles et en même temps d'une activité qui crée ces significations et y répond intelligemment ». Nous considérons que l'Homme n'est pas le seul « sujet » vivant et que les capacités d'adaptation et d'adaptabilité dont font preuve les animaux sont une réponse à ces « significations intelligibles ». Mais la notion d'intelligence est difficile à définir. Utilisée à des fins de discriminations par l'emploi de méthodes multiples, tant entre les hommes qu'avec les animaux, elle prend la définition de ce qui permet de se différencier de, alors qu'elle peut être aussi ce qui rassemble, et là est toute la différence dans les intentions. Nous pensons que c'est donc en interrogeant ce concept, que nous pourrons le dépasser pour voir autrement :

> « *Je suis persuadé que tous les êtres vivants ont leur intelligence*, et chez les hommes, elle s'exprime sous différentes formes. Non, honnêtement, *je n'ai jamais eu ce sentiment là, d'être supérieur aux animaux*, tu vois, je suis même étonné de la question, non absolument pas. Pour moi, *il n'y a pas de comparaison* avec les animaux, ils ne sont pas pareils, non, ce n'est pas comparable. Chaque espèce à son mode d'adaptation, de déplacement, etc. », souligne M. P.S.

Nous retrouvons ici le « chacun est à sa place », ce que semblait aussi nous dire plus mystérieusement le vieil homme cité précédemment. L'être humain n'a pas besoin de se comparer à l'autre, ainsi faisant il ne crée pas de tensions, ni n'alimente de peurs ou de frustrations, tout ce qui se fonde sur la différence. Si comparaison il y a, elle se doit être enrichissante et non discriminative. L'être serait ainsi perçu tel qu'il est et non au travers d'une projection faite sur lui. Et « le chacun est à sa place » rappelle les Lois de la vie dont celle de la chaîne alimentaire. Nous tenons à préciser que les don-neurs d'informations ne sont pas végétariens ou végétaliens et leur respect pour la vie n'interfère pas sur ce qui est naturel, dans l'ordre des choses, le manger et être mangé.

> « Comme je pense que l'homme est intégré à la nature et que c'est un tout, il n'a pas à se placer comme régulateur, et je crois les animaux nous offrent une belle leçon. On dit tout le temps que les animaux sont

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

moins intelligents parce qu'ils n'ont pas la parole, une culture. *On trouve plein d'arguments pour ne pas les placer au même niveau que nous. Je ne dis pas que je place la fourmi au même niveau que l'orque… c'est dur intellectuellement aussi d'accepter ça, mais toutes les vies se valent* » insiste M. J.C.

Le « toutes les vies se valent » est aussi fondateur d'un profond et réel respect. En accordant à toute forme de vie et de présence une valeur, indépendante d'une démonstration de supériorité quelconque - nous employons volontairement le terme de présence car pour les radiesthésistes entre autres, le monde minéral est vibrant et vivant -, nous sortons des débats classiques, non pas qu'ils ne vaillent pas la peine d'être tenus mais parce que nous nous en tenons à l'essentiel, écartant à nouveau ce que l'humanité érige en suprématie. Pour M. O.B. :

« Je dirais que les animaux ont des priorités qui ne sont pas les nôtres, qui sont survie, nourriture, tout ce qui leur est primordial mais *ils sont intelligents, pour moi il n'y a pas de d'équivoque, ils le sont même parfois beaucoup plus que nous, mais ils ne gèrent pas leurs ressources biologiques de la même façon*. Nous, on arrive à extérioriser notre mémoire en écrivant des livres, on a plein d'artifices. *Eux, sont plus un concentré d'intelligence brute sans artifices*. La simplicité de leur intelligence les rend quelque part supérieur à nous. Moi, *je pense qu'ils sont supérieurs à nous pour ça, parce qu'ils arrivent à être simples*. C'est une chose qu'on ne pourra plus réussir à redevenir »
« Si on s'ouvrait vraiment à tout ce que l'on peut ressentir, on retrouverait cette part d'intelligence qu'on les animaux ? »
« Oui, mais à ce moment là tu te ferais bouffer par les autres, donc… On est des prédateurs et en premier lieu pour nous-mêmes ».

La notion d'outil, au travers de la technologie, dont nous parle l'en-quêté est intéressante car elle nous rappelle que sans lui, l'Homme est nu, dans toute sa simplicité. Nous ne reviendrons pas sur l'origine de l'outil mais sur ce qu'est l'outil aujourd'hui, parce que finalement, ils sont là pour simplifier la vie, pour rendre accessible plus rapidement, pour satisfaire le progrès, mais aussi pour vivre des sensations particulières comme dans certaines pratiques sportives. La technologie au service des sens, comme nous l'avons montré plus haut, et surtout au service de performances. L'Homme ne cherche-t'il pas à voler comme un oiseau, à nager comme un dauphin ? Ne cherche-t-il pas à retrouver aussi une forme de simplicité, celle qui peut être enviée aux animaux, qui fait qu'ils sont parfaitement adaptés à leur milieu à un moment donné de leur évolution ? N'est-ce pas l'essentiel ? Sur l'outil, il est beaucoup à dire et nous en avons déjà parlé en première partie, mais nous dépassons là le cadre de notre recherche.

« Et l'homme, tu penses qu'il est adapté à son milieu ? », demandons-nous à M. P.S. « Non, non. Je pense qu'il l'est de moins en moins. *Il est globalement adapté à un nouveau milieu qu'il s'est créé* et qui est beaucoup plus urbain, domestiqué qu'il ne l'était avant, en s'écartant de la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> nature donc… mais je crois qu'il a créé un tel déséquilibre justement entre ce nouveau milieu et la nature… *Il y a quand même en l'homme une part d'originel et de primitif qui fait qu'il ne peut pas être très bien entre les deux. C'est toute la différence entre l'homme nature et l'homme culture*, la complexité nature-culture justement ».

Pour revenir aux définitions de l'intelligence et de ce qui est accordé à l'animal, nous allons voir que les avis et croyances à ce sujet divergent dans le domaine scientifique mais les don-neurs d'informations ont eux des représentations de la Nature et des animaux, de la place de l'Homme, très proches. Et finalement le débat n'en devient plus vraiment un quand la notion de respect de toutes formes de vie est invoquée. Nous tenons cependant à préciser ce qui est aujourd'hui communément admis ou isolément perçu. Les relations de l'Homme à la Nature sont interdépendantes de ce que l'humain croit être, son origine, etc, et du comment il perçoit l'Autre. Nous ne pouvons nous faire l'écho de tous les débats existants ni de toutes les représentations. Mais à l'instar de Hainard, nous pouvons déjà exprimer : « Je suis persuadé que si un jour, les rapports entre les hommes sont plus justes et la vie plus facile, le problème du rapport de l'homme et de la nature viendra au premier plan (au point de vue culturel plutôt qu'économique), et il ne peut être résolu par un simple impérialisme de notre espèce » (2006, 192).
Narby voit chez l'animal une intelligence qui n'est pas « moins évoluée » que celle de l'homme, mais tout simplement une intelligence « différente ». Et comme le souligne Lestel : « la question qui se pose, et à laquelle aucun éthologue ou zoologue n'est capable de répondre, est de savoir quelle est la complexité que peuvent atteindre *les* intelligences de l'animal ? » (2001, 329). Cependant, bien que cette question soit importante, elle n'est pas déterminante pour notre recherche. C'est plutôt parce que l'individu peut avoir un regard différent sur la vie sauvage et la Nature en général, par ce fameux « voir autrement », qu'il s'ouvre de nouvelles portes de compréhension(s) et d'acceptation(s), qu'il peut même changer radicalement ses représentations et donc sa façon de vivre dans la Nature et de vivre sa nature. En cela nous rejoignons Lestel qui dit également : « Montrer l'idée que les animaux sauvages ont des cultures et qu'ils peuvent être considérés comme des sujets est parfaitement défendable, qu'elle transforme profondément non seulement nos concepts nature/culture, mais aussi ceux du couple homme/animal, et que les arguments les plus importants en faveur d'une telle position ne sont pas nécessairement ceux qui sont habituellement mis en avant » (2001, 14). L'être humain qui considère l'animal comme une espèce inférieure ne peut évidemment qu'avoir le désir de tout mettre en œuvre pour ériger des barrières et frontières infranchissables, pour éliminer ou plutôt masquer toute forme de ressemblance. Alors que ceux qui reconnaissent et admirent l'intelligence dans la Nature n'ont pas ce sentiment de vouloir être supérieurs et d'affirmer leur différence. C'est au contraire en recherchant un lien, en partageant un instant de vie dans une forme d'intimité, de communion ou d'osmose, que l'homme peut retrouver une part de lui-même, qu'il se (re)découvre :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Il est évident que le regard change. Mes rencontres n'ont pas modifié ce que je pense des animaux, elles ont affiné et dépassé ce que je voyais jusque là. Ce n'est pas en terme d'intelligence, mais plutôt dans le fait que tout est relié, que *nous pouvons apprendre de tout à tout mo*ment, en nageant avec le plus grand des mammifères marins comme en observant la plus petite des crevettes. *Ca dépasse des réflexions purement biologiques, c'est… Ca bouscule. C'est plus comme une leçon sur ce qu'est la vie, mais la vie avec un grand « V », le chaque chose est à sa place et en même temps tout est interconnecté. Et nous on est là dedans, et on se retrouve quelque part…on retrouve une réalité… ce que nous sommes. Enfin, c'est ce que je ressens au plus profond de moi* » confie Mme L.L.

Par l'observation de la vie sauvage, au travers des rencontres et expériences que vivent nos interlocuteurs, la perception de l'autre change mais dépasse aussi des considérations scientifiques pour toucher la sphère spirituelle, et relancer les grandes questions existentielles. Elle montre également la limitation de l'esprit quant à sa capacité à percevoir au-delà de ce qui est dans la matière même, le concret, le palpable. Narby donne comme autre exemple à ce sujet : « les communications des dauphins sont intéressantes, parce qu'elles montrent bien la très grande difficulté que nous avons à en comprendre la logique et à en identifier les caractéristiques importantes. Comme dans le cas des abeilles, nos intuitions humaines se révèlent rarement opérationnelles. Nos limites sont moins celles de nos projections fantasmatiques que celles des bornes de notre imagination » (2005, 191).

3.3.4.2. **Ce qui est au-delà de ce qui nous arrange**

S'intéresser à la notion d'intelligence va nous permettre de poser certaines notions et de clarifier notre pensée. Il nous semble important pour poursuivre notre réflexion, de dépasser la notion d'intelligence comme spécificité de l'Homme, qui a permis, cautionné et cautionne encore son emprise sur le règne du vivant. Nous n'aborderons pas ici le problème de la douleur ou de la souffrance qui relèvent de la même démarche de pensée pour aboutir aux mêmes effets et qui, jusqu'à peu, n'était pas accordée aux animaux - et il n'y a pas si longtemps encore aux enfants. Picq exprime aussi : « L'ennui avec les humains, c'est qu'ils voient l'univers avec leurs idées bien plus qu'avec leurs yeux. De fait, l'histoire des animaux reste dépendante de nos cultures et de nos propres discours à travers lesquels transparaît encore l'idée d'une pyramide du monde vivant, couronné par l'homme » (1999, 151). Et à propos des espèces dites « inférieures » et « supérieures », il ajoute : « Ces formulations résultent d'un concept de la vie complètement erroné et n'ont pas plus de légitimité que la catégorisation des espèces utiles et nuisibles. Elles résultent d'une représentation sociale des hommes, où certains seraient de sang bleu et d'autres sans valeurs » (1999, 156). Le concept d'intelligence a aussi une signification différente suivant les auteurs, les ouvrages de vulgarisation scientifique ou ceux spécialisés dans un

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

domaine particulier. Il est fort regrettable de pouvoir lire que les animaux font preuve d'intelligence dans certains écrits ou qu'ils en sont dénués dans d'autres. L'intelligence est communément : « la faculté de comprendre, de saisir par la pensée ; ensemble des fonctions mentales ayant pour objet la connaissance conceptuelle et rationnelle. L'intelligence distingue l'homme de l'animal »[88]. L'animal étant un « être animé, dépourvu du langage (par opposition à homme) ». Nous voyons là, l'incohérence du système de pensée puisque vingt années plus tôt était écrit dans le « Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines » : « Selon Bergson, l'intelligence est la « faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés », c'est-à-dire des outils ». Pour Burloud, il s'agit d'une « situation ou problème, problème théorique ou pratique, partout où il y a intelligence, il y a une difficulté à surmonter, une difficulté pour laquelle nous ne disposons d'aucune habitude, d'aucun automatisme préétabli et dont la solution doit être trouvée par un acte *sui generis* » ; ce critère d'aptitude permet de distinguer, chez certains animaux supérieurs, les comportements intelligents des comportements instinctifs » (Morfaux, 1980, 176). Au travers de ces quelques définitions, nous mesurons déjà la difficulté à définir l'intelligence, ce à quoi elle réfère, et les conséquences qui en découlent en terme de représentations.

Nous présentons ci-dessous de grandes lignes sur la notion d'intelligence et les connaissances scientifiques qui ont permis de modifier le contenu de ce concept, ce qui aujourd'hui prévaut pour certains, sans pour autant être connu du plus grand nombre. Dans notre démarche nous allons peut-être sembler systématiquement contredire certains propos mais ils nous paraissent trop solidement ancrés, et il est important pour nous, non pas de contredire car il faudrait d'autres avis et argumentations – est-ce seulement possible ? - mais de montrer en posant certaines questions et apportant d'autres points de vue, que tout ceci n'est pas si évident ni certain, à bien y regarder. Et à bien y regarder suppose et sous-tend que nous acceptions de voir au-delà de ce qui nous arrange.

Pour Clarke, journaliste scientifique travaillant pour la vulgarisation scientifique : « La station verticale a eu, chez l'hominien, une conséquence essentielle : elle a provoqué le développement de son cerveau. Etre debout l'a rendu intelligent. A cela, nul paradoxe : les anatomistes expliquent que si le crâne n'est plus accroché à l'extrémité d'une colonne vertébrale horizontale mais posé en équilibre au sommet d'une colonne verticale, il peut plus facilement se développer dans tous les sens » (1980, 16). Voici donc la frontière entre l'Homme et l'animal ? De toute évidence une rapide leçon de choses. Des ouvrages écrits dans les années quatre vingt font encore l'éloge de la suprématie de l'Homme par une mise en avant de faits qui viendraient justifier la différence entre l'être humain et l'animal. Nous pouvons juste donner quelques exemples afin de montrer que les critères pris pour édifier cette différence en terme d'intelligence, de dépendance ou de soumission n'étaient pas fondés scientifiquement et qu'aujourd'hui la réalité prouve les raisonnements hâtifs et induits par ce besoin de supériorité. Clarke poursuit : « Que l'homme ne s'occupe plus d'un cheval de course, d'une vache laitière ou ne donne plus à son haricot « amélioré » les engrais nécessaires, et ces espèces seront en grand danger de disparaître, car elles n'ont plus en elles les

[88] In « Le Petit Larrouse illustré 2002 ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ressources en gènes diversifiés qui leur permettraient de s'adapter à des conditions différentes. Elles ont perdu, à cause de l'action que nous avons eue sur elles, cette possibilité d'adaptation incluse dans la diversité du patrimoine héréditaire, qui a permis à l'homme de survivre, à travers les millénaires » (1980, 38). Nombre d'espèces ont pourtant réussi à revenir à l'état sauvage. Domestiquées, elles ont échappé au contrôle de l'homme et découvrant un nouvel environnement - après avoir été importées sur un autre continent – se sont totalement adaptés aux conditions du milieu et ont formé de nouvelles populations. Nous pouvons citer en exemple le ragondin, le cochon corse, le chien errant (Hurault, 2006[89]). On peut lire également : « Face à la raréfaction de la nourriture, il invente le nomadisme, alors que les animaux sont généralement prisonniers de leur « niche écologique » (…) Il utilise cette invention capitale de devenir omnivore, alors que la plupart des animaux sont tributaires d'une seule forme d'alimentation » (1980, 212). Pourtant, nombre d'espèces démontre une grande diversité alimentaire, mais aussi « des adaptations comportementales et physiologiques subtiles » et de fines stratégies de stockage alimentaire afin de répondre à leurs besoins. Il en est ainsi de l'ours, du sanglier comme de l'éponge carnivore ou de la mésange charbonnière.
« Chaque fois que la nature lui pose un problème nouveau, l'homme répond par son imagination créatrice, sa remarquable faculté d'adaptation culturelle, et il se détache, ainsi, à chaque occasion, plus fortement du destin animal ». Les animaux auraient donc un destin qui ne saurait que la reproduction et la mort ? Nous ne trouvons pas ici de différence avec l'Homme. « Le fait pour l'homme de posséder à la naissance un cerveau qui soit comme un ordinateur programmable (…) revient, pour l'homme à disposer d'un ensemble de structures nerveuses, qui, étant éminemment « plastiques », peuvent se spécialiser au gré de l'apprentissage, en fonction du milieu. Ce qui lui permet d'échapper aux comportements stéréotypés des animaux, à leur déterminisme génétique » (1980, 33). Nous n'irons pas plus loin dans la critique de ce contenu, mais proposons juste cette remarque faite par un jeune pêcheur, et qui représente un exemple parmi tant d'autres de l'adaptation rapide de l'animal à son environnement. Ce pêcheur revenait juste des Iles Kerguelen, d'une pêche à la légine, poisson capturé entre -500 et -1500 mètres de profondeur :

> « J'ai vu des orques aussi. Ils ne descendent que jusqu'à 500 mètres. Mais là un jour il y en a un qui est venu voir, il a goûté le poisson au bout de la ligne et comme c'était bon il a passé le mot à tous les autres. Maintenant ils sont tous là. Ils entendent nos bateaux et le bruit des lignes quand on les met à l'eau, ça fait « tac, tac, tac, tac…et ils arrivent. Ils apprennent à leurs petits à choisir le poisson. Ils font des razzias ! Et ils ne mordent même pas à l'hameçon… ! ».

Aujourd'hui, la science montre à quel point l'écart entre l'être humain et l'animal se réduit. Ce que certains avaient pressenti ou sentaient déjà de par une relation différente à la Nature, pouvait enfin être entendu et validé. Reconnaissons que

[89] In "D'où viennent les animaux domestiques?", Hurault Etienne, Terre Sauvage, mars 2006, p. 47

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

parler de l'intelligence d'un animal était, il y a quelques années encore, une aberration, un délire passager pour ceux qui l'exprimaient, ou gentiment entendu quand c'était les paroles d'un enfant, tel que le confie M. P.S. :

> « Quand j'étais jeune, on ne m'écoutait pas quand je parlais des animaux. Au collège, quand j'étais prof., je ne pouvais avoir aucune discussion à ce sujet avec mes collègues, sauf peut-être un ou deux. *On me prenait pour un extravagant. Parler d'intelligence animale, c'était complètement fou. Et c'était il y a une quinzaine d'années seulement* ».

Les résultats de grandes études éthologiques menées le siècle dernier sur les gorilles et les chimpanzés ont radicalement transformé le regard de l'Homme sur ces animaux, puis progressivement sur le règne animal dans son ensemble. Le pavé était jeté dans la marre, ouvrant de nouvelles voies de réflexion et de compréhension. Goodall fut une pionnière dans ce domaine : « Jusqu'à présent, l'homme avait été considéré comme le seul animal fabriquant des outils ; en vérité, l'une des clauses communément acceptées de la définition de l'homme stipulait qu'il était une créature qui « fabriquait des outils sur un modèle fixe et régulier ». Bien entendu les chimpanzés n'avaient pas fabriqué d'outils selon un modèle fixe. Mes premières observations sur la capacité primitive de fabriquer des outils convainquirent cependant un certain nombre de savants de la nécessité de redéfinir l'homme d'une manière moins simpliste » (1971, 49). Le travail mené par cette femme fut exemplaire et retentit aujourd'hui au travers de projets internationaux pour la préservation des espèces. Nous regrettons cependant que ce soit le regard d'une spécialiste des primates. En effet, considérer l'utilisation de l'outil comme caractéristique de l'intelligence est très restrictif. Certes, ceci permet de placer sur une échelle de valeur un degré d'intelligence en fonction de la présence ou non de l'outil chez l'espèce concernée. Et Goodall précise : « C'est parce que la plupart des gens associent étroitement dans leur esprit les outils à l'homme que nous avons toujours prêté une attention particulière à tout animal capable d'utiliser un objet comme instrument ; il est toutefois important de bien comprendre que cette aptitude, en soi, n'indique pas obligatoirement une intelligence spéciale chez la créature intéressée (…) Là où l'emploi et la fabrication d'outils, en tant que tels, acquièrent une signification évolutionnaire, c'est sûrement quand un animal peut adapter sa capacité à manipuler des objets à une pluralité de fins, et quand il peut se servir spontanément d'un objet pour résoudre un problème tout nouveau qui, sans l'emploi d'un outil, se révèlerait insoluble » (1971, 266). Si nous prenons le cas des scientifiques qui s'intéressent aux cétacés, cette définition est totalement inadaptée. En effet, ces espèces aquatiques ont une morphologie et une physiologie totalement adaptée à leur milieu avec un système spécifique : le sonar. L'orque (*Orcinus orca*), odontocète de la famille des grands dauphins, ne dispose absolument pas d'outils. Cet animal, le plus grand prédateur des océans en fin de chaîne alimentaire, montre une très grande intelligence et une adaptation surprenante à ce milieu. Ses techniques de chasse nécessitent une grande coopération entre les individus et un long apprentissage pour les plus jeunes. L'exemple d'une orque qui utilise le

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

bruit des moteurs d'un ferry comme couverture pour se rapprocher de sa proie et fondre sur elle au dernier moment est significatif d'une utilisation intelligente, d'une adaptabilité opportuniste aux éléments de l'environnement présents à un moment donné. Outre des liens familiaux très forts et très serrés dans ces structures matriarcales, les subtilités et complexités de la vie sociale des orques nous sont largement inconnus. Il n'est pas nécessaire de poursuivre sur d'autres espèces animales pour montrer que l'intelligence n'est pas liée à l'utilisation de l'outil. Par contre, pour une espèce qui l'utilise, il est possible, comme pour l'Homme, que ce fait renforce l'intelligence : « On a longtemps cru que l'homme était devenu intelligent parce qu'il avait imaginé, un jour, de fabriquer des outils. Les préhistoriens considèrent aujourd'hui que les choses sont à la fois différentes et plus complexes : né de l'intelligence de l'homme, c'est en quelque sorte l'outil qui l'a rendu intelligent » (Clarke, 1980, 23).
L'Homme moderne a aujourd'hui besoin de l'outil pour survivre et invente des machines hyper sophistiquées ; le poulpe est lui très habile dans la transformation de son propre corps et fait preuve de réflexion quand il s'agit de trouver de la nourriture, la plante part à la recherche de la lumière et se développe dans les endroits les plus improbables, et les bactéries… l'intelligence n'est pas un critère de classification dans le règne vivant, l'embranchement ou l'espèce, elle n'est pas le propre des vertébrés ou des mammifères, elle n'est pas fonction de la taille d'un cerveau ni de la durée de vie de l'individu, du langage, « l'intelligence » est partout, dans tout être vivant. Elle peut se définir comme la capacité à trouver ce dont l'organisme a besoin pour survivre, les adaptations qu'il développe en fonction des changements du milieu dans lequel il se trouve. Narby propose : « Et Trewavas fit référence à la formulation donnée en 1974 par le philosophe et psychologue néo-zélandais David Stenhouse, qui décrivait l'intelligence comme un « comportement adaptatif qui varie au cours de la vie d'un individu » (2005, 103). Blondel précise et complète : « Il faut distinguer l'adaptation jamais idéale, qui est une mesure absolue et instantanée de la capacité à survivre et à se reproduire, de l'adaptabilité qui est le potentiel de réponse évolutive aux pressions de sélection. La valeur sélective (*fitness*) d'un trait est toujours relative car elle dépend de chaque situation particulière d'environnement » (1995, 187). Nous ne pouvons pas au final de cet exposé, définir clairement l'intelligence. Peut-être ce mot n'est-il tout simplement pas approprié pour englober et représenter un ensemble de caractéristiques propres aux espèces vivantes, du règne végétal au règne animal, des spongiaires à l'*homo sapiens*. « La science montre maintenant que les plantes, tout comme les animaux et les humains, peuvent faire l'apprentissage du monde qui les entoure, en utilisant des mécanismes cellulaires semblables aux nôtres. Les plantes apprennent, mémorisent et décident, cela, bien qu'elles soient dépourvues de cerveaux » (Narby, 2005, 110). L'intelligence est un concept dont la résonance demeure malgré tout humaine. Accepter quelle soit déjà multiple chez l'Homme n'est pas un fait qui va de soi. Intelligence sensible, intelligence musicale, intelligence mathématique, intelligence artistique… sont des termes qui précisent davantage une capacité particulière propre à un individu. Mais il nous faut aussi mentionner les aptitudes manuelles et physiques qui relient le mental et le corps.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Parler donc, d'intelligence chez l'animal serait sans doute ou peut-être inapproprié. Il s'agit d'autre chose. Nous pouvons écrire que toute espèce vivante est capable, à des degrés divers, d'adaptabilité et de communication avec son environnement. Mais après ?
« Biologistes, généticiens, mais aussi physiciens, astrochimistes… tous cherchent à délimiter les contours de la vie, sans qu'aucune définition précise fasse l'unanimité. La vie serait-elle donc fondamentalement insaisissable ? » interroge Debroise (2008). Si la question sur la vie soulève à ce point des définitions, des controverses et des énigmes, la question de l'intelligence semble se concevoir avec autant de difficultés, et ceci semble, de fait, logique. Mais c'est sans doute aussi une question qui n'appartient qu'à la conception occidentale de la vie et à laquelle l'Homme occidental cherchera à répondre par la science et ses techniques.

3.3.4.3. **La subjectivité pour voir autrement**

« Après avoir longtemps traité les humains comme des animaux et certains animaux mieux que des humains, il est grand temps de considérer les uns et les autres pour ce qu'ils sont dans le respect bien compris de la vie et des êtres ».
Digard (1999, 214)

Selon Picq : « La conscience a existé dans le monde vivant bien avant l'homme. Elle n'est pas de nature spirituelle, ni d'essence surnaturelle et n'est pas davantage le résultat d'une combinaison neurochimique. Pour qu'elle se manifeste, il faut que l'être vivant réponde à une représentation et non pas à une perception. Or, la représentation est possible, on l'a vu, dès que le phénomène de la mémoire apparaît. A ce moment-là, l'être vivant est capable d'apprentissage et répond à ce qu'il se représente et non plus à ce qu'il perçoit. La capacité animale de former une image de soi, d'éprouver des émotions, de mémoriser, de rêver est donc bien réelle même si elle est graduelle car variable selon les espèces » (1999, 163). Voilà ce qui peut nous permettre de conclure en partie. Mais pour avancer dans notre travail, il nous faut dépasser cette réflexion sur l'intelligence et sur la supériorité de l'Homme. Il est une autre donnée qui nous semble essentielle. Si certains pensent que l'être humain est une espèce supérieure, il n'en demeure pas moins que ce fait ne lui donne pas le droit d'utiliser ou d'exterminer les autres espèces. Tout le monde s'accorde sur un point, à savoir que la vie qui s'anime dans la plus petite des cellules reste une énigme pour la science. Et si les religions ont une explication à cela, elles s'en remettent alors à la puissance divine. Nous voilà revenu au point de départ, car l'existence du Divin n'est en rien vérifiable. Qu'est-ce qui est donc important ? Avoir une éthique vis-à-vis des autres espèces vivantes ? La diversité des cultures avec son lot de représentations et de comportements montre que l'égalité des chances de vie pour les animaux domestiques comme pour les animaux sauvages – et comme pour les hommes - est trop variable d'un pays à un autre, voire à l'intérieur même d'un pays si l'on compare la vie citadine à celle des campagnes.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L'Homme a toujours cherché à établir une comparaison avec lui-même. Tout ce qui n'était pas homme, humain, – parfois homme blanc - était inférieur. Après, il n'est pas difficile de faire l'état de différences : morphologiques, physiologiques, comportementales, pour justifier une incapacité à la réflexion ou à toute forme d'expression des émotions. L'Homme appartient pourtant au règne animal à part entière, avec sa spécificité. Et ce qui est nommé conscience est considéré comme moyen pour se différencier de toute autre forme de vie. Mais qu'est-ce que la conscience de soi ? L'Homme cherche ici la comparaison. Existerait-il mieux que lui ? Ou est-ce une réaction à la peur de l'inconnu, de cet autre finalement si peu connu. Il est facile de dresser des critères et de remplir des cases. L'être humain dispose de nombreux tests pour établir des comparaisons inter espèces. Heureusement, demeure l'intelligence sensible. Les voici « sauvés », ceux qui comprennent et ressentent le monde ou qui l'expriment à travers leurs affects et leurs réflexions et non au travers de préjugés, de modes de pensée rationnels orchestrés par une société qui pense pour eux. Alors laissons parler les sens, nous qui les avons tant réfrénés, si ce n'est enfouis. Voici que s'ouvre une autre dimension dans l'interprétation et la compréhension du monde. La connaissance objective ne peut se passer de la connaissance subjective. Elles devraient pouvoir se nourrir l'une l'autre. Nous connaissons la maxime « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (Rabelais[90]). Alors nous nous permettons de compléter cette réflexion par celle-ci : savoir sans les sens – et l'essence - n'est que puits de connaissances asséché. Goodall s'exprime de cette même façon lorsqu'elle dit : « David [un singe], en raison de la douceur de son caractère, permit à un singe blanc de le toucher. Quel triomphe pour moi, sur le plan des relations qu'un être humain peut établir avec une créature sauvage ! Je peux dire sincèrement que, lorsque j'étais avec David, je sentais souvent que nos rapports se teintaient d'une amitié que je n'aurais jamais crue possible avec un animal farouche, totalement libre, qui ignorait la captivité (…) Il tint ma main avec une douce fermeté entre les siennes (…) A ce moment-là, je n'avais plus besoin d'avoir de connaissances scientifiques pour comprendre qu'il avait voulu me rassurer par la seule communication dont il était capable. La pression gentille de ses doigts me parla, non point par l'intermédiaire de mon intelligence, mais par le canal plus primitif de l'émotion : la barrière des siècles innombrables et muets qui s'étaient dressée au cours de l'évolution distincte de l'homme et du chimpanzé venait de s'abattre pendant ces quelques secondes » (1971, 298).

Mais on pourra nous rétorquer que la perception et la compréhension par la voix de l'émotion, du ressenti et de la subjectivité ne constituent pas une preuve scientifique. Nous avons pourtant montré que la science a ses limites et qu'il nous faut dépasser un mode de raisonnement pour voir autrement et plus loin. Et il s'agit bien plus que d'un simple mode de raisonnement. Des inconnues, des énigmes, rappellent que l'être humain n'est pas infaillible et que le « bon » chemin n'est peut-être pas celui que l'on croit, ou en tout cas, qu'il n'est pas le seul et l'unique. Lestel en donne un exemple, exemple parmi tant d'autres : « Le constat désabusé de Tim Caro est toujours d'actualité : « il faut bien admettre

[90] Cette maxime est extraite de "Pantagruel" de Rabelais. Elle est representative de l'Humanisme du XVIième siècle.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

qu'après quinze années de travaux théoriques et expérimentaux consacrés à ce sujet, on ne sait toujours pas très bien pourquoi les animaux jouent (…) La fonction de jeu reste l'une des grandes énigmes du comportement animal » (2001, 203). Objectivité et subjectivité ne peuvent être dissociées quand on parle de l'Humanité, de l'Animalité, quand on parle de Nature. Quand nous parcourons des ouvrages qui font référence à des études en primatologie par exemple, nous voyons que les expériences mettent l'animal dans des situations où il doit ou non produire une réponse attendue, c'est-à-dire une expérience élaborée et mise en place par l'être humain, avec sa logique, son mode de pensée ou de représentation. L'objectif est donc de confondre l'animal dans la similitude ou non avec l'Homme, donc dans la comparaison. Et il serait difficile d'envisager qu'il en soit autrement, que puissent émerger d'autres conditions d'expérience, une autre forme de réflexion. « Les éthologues de cabinet, ceux qu'il convient d'appeler des savants et non des chercheurs, ne doutent jamais en effet de leurs convictions. D'un côté, donc, ceux qui savent, et de l'autre ceux qui doivent apporter la preuve. On exige des éthologues de terrain de fournir les élément susceptibles d'invalider des convictions qui, quant à elles, ne reposent sur aucune observation, n'ont jamais été confrontées aux objets – et non aux sujets – d'étude » (Picq 2001, 508). Le chercheur reste profondément ancré dans cette approche anthropocentriste. Tout tourne et se construit autour de lui. Certains éthologues ont cependant osé innover en préférant l'observation de terrain aux tests de laboratoire. Heureusement.

Tout ce qui ne correspond pas à une attitude humaine n'est pas une preuve d'un signe d'intelligence ou de sentiment, est-il communément partagé. L'Homme ne peut voir ou entrevoir chez l'autre que le reflet de lui-même. Est-ce une impasse ? Et si oui, comment en sortir ? L'Homme ne pourrait donc déceler chez l'animal que des comportements qui sont semblables ou proches des siens, mais il ne peut absolument pas observer, dans ce type de démarche scientifique, ce qui lui est étranger. Et s'il cessait de se prendre pour référence. Et si l'intérêt pour l'animal n'était que pour lui-même, en lui accordant tous possibles. Car sinon, et de ce fait, que peut-il comprendre du langage des cétacés ? Comment concevoir que des traitements informatiques de cris et appels enregistrés puissent permettre de décoder quoi que ce soit dans la signification de leurs échanges ? Mme L.L. témoigne de ce qu'elle a observé lors d'une séance de dressage de mammifères marins pour des spectacles :

> « J'ai observé et filmé, à leur demande, des dresseurs d'orques et scientifiques. C'était d'un profond ridicule. J'étais censée être là pour observer le comportement de l'orque face aux différentes jeux et stimulations que lui proposaient le dresseur et j'en suis venue à regarder ces hommes et femmes au bord du bassin, gesticulant, attendant des réponses qui n'arrivaient pas ou, si elles arrivaient, elles semblaient décalées. Je me demandais ce qu'ils attendaient au fond, mais *je crois que j'ai surtout été choquée par tout ceci. On était encore dans des stimuli-réponses. Mais comment rabaisser un tel animal à ça ?* Je sais que des jeunes chercheurs ont arrêté de travailler de cette façon avec

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> des dauphins parce qu'ils ont fini par réaliser l'absurdité de la chose ? *A ce « jeu », l'homme se rabaisse lui-même*. Mais j'ai surtout fini par penser, en observant l'orque, que c'était lui qui se jouait de l'homme, et je crois que de voir toute cette scène et d'avoir ce sentiment, et bien ça m'a fait plaisir ».

Séjournant précise : « Certaines espèces animales ont attiré l'attention des chercheurs par leur comportement et leur capacité de communiquer entre eux mais aussi avec l'homme. Dans Le Cinquième Rêve, des histoires étonnantes sont rapportées, où le chercheur qui croyait étudier le dauphin finit par réaliser que, parfois, c'est le dauphin qui fait des expériences sur lui ! Au-delà de l'affectif et de l'instinct, de nombreuses recherches nous font découvrir que les animaux ont aussi un appareil mental, et que la communication entre eux et nous se fait d'être pensant à être pensant. Cela renverse bien des idées préconçues sur le monde animal » (2001, 311). Les travaux des paléoanthropologues, des primatologues montrent que l'Homme partage avec l'animal certaines caractéristiques, comportements et attitudes psychiques qu'on lui croyait spécifiques. Sa place est donc à redéfinir. Le propre de l'Homme est battu en brèche. Picq exprime des oppositions quant aux droits à accorder aux animaux, des droits car il y a des traits communs partagés avec d'autres espèces qui leur ouvrent le respect et le droit de vivre, mais finalement, ces traits communs sont-ils importants ? : « Les premiers grands singes arrivent en Europe au moment où s'élaborent les droits de l'homme. Trois siècles plus tard, en ce début du troisième millénaire, l'un des grands débats consiste à savoir si les droits de l'homme peuvent être étendus aux grands singes. Une telle idée est à peine concevable en France, pays de forte culture humaniste. Mais des groupes de plus en plus actifs se font entendre, principalement dans les pays anglo-saxons ou réformés, là où l'éthologie jouit d'un authentique statut scientifique. Ils mettent en évidence, chez les grands singes, de nombreuses caractéristiques comportementales que l'on a trop longtemps crues propres aux seuls hommes, et souhaitent voir s'ouvrir certains droits à ces quelques espèces qui entrent dans la sphère du propre de l'homme » (2001, 508). L'Homme évalue l'autre à partir de critères purement anthropocentriques. Etablir des comparaisons n'est pas la solution car cela n'ouvre aucune porte nouvelle, aucune piste possible. Mais est-il seulement prêt à accueillir autre chose ? Comment faire fi de toutes ces exigences de « laboratoire » et interroger autrement ? On se demande comment il est possible de penser par comparaison pour octroyer des droits à l'animal. Cela semble assez incroyable et relève presque autant d'un choix intéressé, car combien d'espèces animales sont vraiment étudiées sur l'ensemble de toutes celles qui partagent avec l'Homme la vie sur la Terre? Et pourquoi ? Quand une espèce vivante est qualifiée de « nuisible » et donc à détruire parce qu'elle interfère dans le seul processus économique, nous nous demandons jusqu'où l'être humain moderne peut donner droit de vie et de mort.

L'Homme cherche entre autres des réponses à ses propres questions en essayant de trouver sa place dans le grand cycle de la vie. Nous ouvrons cette parenthèse : peut-être qu'une autre démarche pourrait, non pas lui apporter ces réponses mais

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

au moins lui permettre de vivre « mieux » ici et maintenant. Dire que l'agressivité existe chez les grands singes donne-t-elle une justification quant au comportement humain ? Et puis pourquoi octroyer des droits aux animaux ? Pourquoi chercher à classer ceux qui sont plus proches de l'Homme, qui lui ressemblent ? N'y aurait il pas à construire profondément et plutôt des devoirs de l'Homme à leur égard ? Mais alors, sans différenciation entre les espèces. Nous aurions tout simplement envie de dire : « mais laissez-les vivre ! ». Ost évoque : « Entre hommes et animaux, une communauté éthique doit être établie, mais une communauté asymétrique : si les animaux sont objets de sollicitude, de respects et de devoirs, ils ne sauraient en effet se présenter comme titulaires de droits, cette qualité ne faisant sens qu'à l'égard de sujets moraux que, sauf à projeter sur eux une énième représentation anthropomorphique, à l'évidence, ils ne sont pas » (1995, 206). A l'opposé, Lestel soutient la thèse selon laquelle « loin de s'opposer à la nature, la culture est un phénomène qui est intrinsèque au vivant dont elle constitue une niche particulière, qu'on en trouve les prémices dès les débuts de la vie animale, et que le développement de ces comportements permet de comprendre comment un authentique « sujet » a émergé dans l'animalité (…) Les anthropologues ne savent pas définir la culture, mais ils ont une idée implicite et forte de ce qu'elle est ; et la place du sujet y est essentielle. Les cultures sont d'abord des sociétés de sujets (…), est-il si évident que les animaux ne sont pas des sujets ? » (2001, 12). Nous partageons cette opinion, à savoir qu'il n'est plus possible de ne pas considérer certains animaux comme des sujets. Mais il nous semble qu'accorder cette distinction à certains animaux, c'est à nouveau prendre le risque de se reconstruire une échelle de valeurs entre les êtres vivants qui auraient cette caractéristique et ceux qui ne l'auraient pas. Une abeille, comme une fourmi représentent relativement « peu » à l'échelle de l'individu, de l'unité, mais en groupe, une autre dimension et une structure étonnante est observée, très complexe, où naît un langage, une communication, une organisation sociale et un tout qui dépasse le système de pensée. Ce vétérinaire, réalisateur de films pour des chaînes télévisées précise :

> « En conscience, elle (la Nature) est différente. *Il y a des niveaux de conscience différents,* sinon on pourrait dire qu'on va traiter de la même manière un moustique et un orang-outan… ».

Il relate l'expérience d'un film documentaire sur les fourmis réalisé avec une vingtaine de scientifiques :

> « Un de ces scientifiques me parlait de la relation arbres-fourmis et au lieu de me parler de prédation il me parle des arbres tropicaux qui, sans la présence des fourmis, sont incapables de vivre (…) *C'est la symbiose. Pour une fois on parle de la forêt tropicale en terme d'amitié, d'entre-aide* au lieu que toutes les recherches soient concentrées sur la prédation, la loi du plus fort, et tout ce dont se sont inspirés Marx et Hengels pour parler de la nature, et d'un autre côté les philosophes pro-capitalistes utilisaient la même chose, à la fois pour défendre le

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> communisme et le capitalisme (…) Et puis, dans cette forêt tropicale, ça a fait « tilt » : *pour une fois on va donc pouvoir parler des lois de l'amour au lieu de parler de la loi du plus fort, qui existe, mais il n'y a pas quelle ».*

Dépasser ce que l'on voit d'emblée, accepter et accéder à ce fameux « voir autrement », renvoie à nouveau à ce qui relève du cœur : communion, symbiose, harmonie et à cet engagement dans le vouloir signifier et partager :

> « Pour moi, un film est réussi au niveau de son énergie quand je suis content de ce que j'ai fait, quand les gens chez qui je filme sont contents du film, quand les gens de la télé l'aiment bien et quand le public est là aussi. Ca c'est la réussite totale, quand tout le monde est content et quand même temps je fais passer un message qui va un peu contre ce qui se fait. Et là, ça veut dire que je suis vraiment arrivé à contourner pour *dire ce que je ressens dans mon cœur*. Donc là, avec ce scientifique de l'arbre et les fourmis, il était très content. Ce film a vraiment bien marché (…) *Et là, j'ai fait passer le message : pour une fois la forêt tropicale apparaît comme sympathique* ».

Aller au-delà des représentations, des bases solides depuis si lontemps édifiées, bousculer les fondations et reconstruire. Accepter que la réalité est peut-être seulement et avant tout le fruit d'une longue culture ; il en va ainsi de la façon de percevoir et de concevoir l'autre, l'animal : « (…) pour n'importe quelle culture, le « monde de l'animal » n'est jamais perçu comme une catégorie indivisible mais comme constituée historiquement, conditionnée, et moralement chargé de significations qui dérivent des habitudes de l'Homme à vouloir étendre et imposer ses logiques sociales, ses complexités, et ses conflits par rapport au monde naturel, et tout particulièrement par rapport aux animaux » (Franklin, 2007[91]). Alors parler d'intelligence, de sujet, c'est fort intéressant, mais cela ne nous permet pas d'interroger ce qui pourrait être essentiel. Nous pouvons seulement et simplement redire que les êtres vivants, par ce qu'ils sont, par ce seul fait, ils font partie d'un Tout, de ce qui à un autre niveau, en delà, est interdépendant de ce qui est en deçà. De la fourmi à l'arbre, de l'arbre à la forêt, de la forêt à… car « tout ce qui est en haut et comme tout ce qui est en bas et tout ce qui est en bas est comme tout ce qui est en haut » reprend un en-quêté. Nous parlons de la Nature, nous parlons de l'Homme. Hainard poursuit la réflexion en s'exprimant, en 1969, dans un discours à l'Université : « En m'honorant, vous honorez la pensée animale. (…) Car, si pendant des millénaires, nous nous sommes prévalus de notre raison pour nous distinguer de la bête, le moment est venu d'invoquer nos facultés animales pour nous distinguer du robot et justifier notre existence » (2006, 222).

---

[91] Traduction personnelle : *"(…) for any one culture, the "animal world" is never seen as one indivisible category but as a historically constituted, contingent, and morally loaded field of meanings that derive from the human habit of extending/imposing social logics, complexities, and conflicts onto the natural world and particularly onto animals other than ourselves"*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.3.5. **Quand la relation Homme-Animal échoue**

Dans notre recherche, nous avons mis en avant la relation de l'Homme à l'animal sauvage dans ce qu'elle offre de « beau ». Nous avons aussi été le témoin d'une dégradation de la relation entre les hommes et un des dauphins solitaires présents sur la côte finistérienne de 2003 à 2007. Cette situation renvoie à la façon de concevoir et de comprendre l'autre, animal sauvage, qui justement échappe, échappe aux désirs de l'Homme, à ce qu'il veut s'approprier. M. SA.J. a été témoin prvilégié de la rencontre entre des hommes et des femmes qui « se précipitaient » vers l'animal sans chercher apparemment à comprendre la situation. Le mythe de « Flipper le dauphin », le rêve de nager avec cet animal, a déclenché des comportements passionnés mais où le désir de l'humain passait outre le respect de l'animal et des conseils avisés, comme si toucher le dauphin et s'accrocher à son dos s'était érigé comme un droit, un « à tout prix » que rien n'aurait pu empêcher :

> « Je disais aux gens qui voulaient se précipiter pour aller voir le dauphin qu'il fallait l'observer avant de faire quoi que ce soit, parce que s'ils ne sont pas invités, ils vont se faire sortir de l'eau plus vite qu'ils n'y sont rentrés, « Mais ça, ça nous regarde » me répondaient-ils. Je savais exactement ce qui allait arriver. Le dauphin a foncé sur eux en émettant des sons agressifs, les gens ont paniqué et il les a fait sortir ! ».

Nous avons eu la possibilité d'assister à certaines scènes « comportementales » entre des plongeurs et ce fameux dauphin. Nous avons, entre autres, observé l'attitude agressive et violente d'un plongeur, qui était rentré dans un rapport de force avec le dauphin - alors en maturation sexuelle - dans un jeu de domination que nous qualifierons de malsain. L'animal sauvage renvoie à quelque chose de très particulier : il n'appartient à personne et l'être humain n'a aucun droit ni pouvoir sur lui, le dauphin lui échappe. Et c'est peut-être là que la vie sauvage reflète les peurs, car l'individu ne maîtrise pas ici la rencontre, voire la relation. A l'extrême, nous pouvons dire qu'il remet l'Homme à une place à laquelle il souhaitait peut-être échapper : l'être humain comme espèce animale à part entière, prédateur mais aussi proie potentielle, à la fois dominant et dominé. M. H.S., scientifique biologiste et chef de service d'un pôle mammifères marins considère que les individus ne « se rendent pas compte » de la nature de l'animal, nous pensons plutôt qu'ils ne veulent pas la voir quand elle entre en conflit avec leurs représentations :

> « Il y a eu beaucoup de maladresses de la part des humains là-dedans. Tous les illuminés qui plongent avec lui en faisant du bruit, en essayant de l'attirer. Il vaut mieux éviter parce qu'on conditionne l'animal. Plus on est distant avec ces animaux là, et mieux ça se passe. C'est compliqué à gérer, *et il faut gérer l'homme avant tout*. Je pense que dans l'esprit de beaucoup de gens, ils ont du mal à intégrer que c'est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

un animal sauvage. Les mâles ont un comportement dominant, plus agressif, ils s'imposent, et les humains ne s'en rendent pas compte ».

Au travers de nos expériences personnelles, il apparaît évident que c'est l'animal qui décide de la rencontre. Que ce soit la baleine à bosse ou la raie manta, nous n'avons rien fait d'autre que d'aller vers, puis d'espérer et d'attendre. Quand vous êtes seul sous l'eau, dans cet espace sauvage, dans ce bleu, vous êtes à l'écoute, vous faîtes confiance. Le respect et l'humilité, l'écoute de l'animal semblent essentiels. Maîtriser une relation, c'est sans doute accepter toutes les énergies qui circulent, celles que l'on contrôle et celles qui échappent. C'est prendre conscience de ses limites, de ce qui est juste, pour soi, pour l'autre. Rentrer dans un rapport de force, c'est se placer dans le non respect, c'est nier l'autre. Matignon précise à propos de l'éthologue Freund : « la compagnie des loups développe en lui la faculté de tempérer ses émotions intérieures. Il se rend compte en effet que les loups lisent en lui et réagissent à ses variations d'humeur » (2000, 300). Nous développerons en conclusion de cette partie la notion de travail intérieur et de transformation que la rencontre avec l'animal suscite et favorise. M. SA.J. ouvre le débat :

> « Mais c'est toujours l'homme qui empiète sur la Nature, par son pouvoir, parce qu'il ne sait plus communiquer, parce qu'il s'est écarté de la source. La source est toujours présente. Donc la seule et unique phase qu'il doit entreprendre s'est d'aller vers lui-même, se remettre en question. Pourquoi telle chose agit de telle façon ? Pourquoi losrqu'on approche un animal, il peut devenir agressif ? Parce que l'animal nous renvoie l'agressivité qui est en nous ».

3.3.6. **L'anthropomorphisme, un « outil puissant » pour comprendre l'animal (De Wall, 2001)**

> « L'anthropomorphisme c'est tout ramener à nous-mêmes comme si on était l'unique modèle alors qu'il y a un mystère singulier de l'animal, de la plante » précise M. F.C.

L'anthropomorphisme est une « tendance d'esprit à étendre à tous les êtres, spécialement aux animaux, les manières de penser et de raisonner qui sont propres à l'homme » (Morfaux, 1980, 20). Les en-quêtés ne paraissent pas se situer dans cette dynamique et démarche intellectuelle. Ce qu'ils perçoivent et ressentent n'appartient qu'à eux et ils ne semblent pas chercher à transférer sur l'autre. Mme L.L. précise sa position :

> « Puisque tu parles d'anthropomorphisme, je ne pense pas du tout être dans ce contexte là. Je ne donne pas à l'animal des sentiments que je peux avoir, tout simplement parce que je ne sais pas ce qu'il pense ou ressent vraiment. Et quand je dis « pense », je ne sais même pas si c'est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> une faculté chez lui. En fait je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est ce que j'ai ressenti, cette communion, quelque chose de très intense, de très fort, de très beau, une recherche mutuelle d'être ensemble ».

Mais il reste délicat de déterminer ce qui pour l'en-quêtée est ressenti comme « une recherche mutuelle d'être ensemble ». Dans son expérience, comme pour toutes les autres, c'est l'animal qui vient à la rencontre de l'être humain. Lorsqu'elle évoque cette recherche mutuelle, elle décrit ce qui crée la rencontre : une motivation des deux protagonistes. Sa position ne traduit pas une attitude anthropocentrique où elle aurait voulu voir chez l'animal ce qu'elle-même désirait. Il paraît indéniable que la rencontre soit effectivement construite sur un attrait commun entre les deux espèces. Mais la motivation de celle animale reste insondable, au-delà d'une curiosité que nous pouvons supposer.
La pensée occidentale s'est enfermée dans le dualisme homme/animal et dans la dichotomie nature/culture. Lestel dit avec une pointe d'humour : « Les sciences sociales ne peuvent plus se concevoir de la même façon qu'avant, car elles doivent désormais assumer le fait que l'étude de l'animal fait partie des sciences sociales, *aussi*. Il existera certes toujours une zoologie, mais personne n'a jamais prétendu que l'émergence des sciences sociales avait rendu l'anatomie obsolète » (2001, 332). En soulignant la faculté de l'Homme de prendre distance par rapport à ce qu'il est, fait ou dit, de se projeter dans un espace-temps différent, Ost souligne son « don d'universalisation » : « s'arrachant aux déterminations de l'*hic et nunc*, l'homme est capable de s'universaliser : se mettre à la place de l'autre, de n'importe quel autre » (1995, 217). Dans cette position, dans cette attitude intellectuelle et sensible, l'étude de l'animal non humain peut alors s'envisager à condition qu'elle ne vienne pas servir des intérêts qui ne sont pas ceux des sujets étudiés. Est-ce seulement concevable ? Et si cela l'était, est-ce alors seulement envisageable ?
Comment alors considérer l'anthropomorphisme ? Le primatologue De Waal écrivait en 2001 : « La proximité des animaux donne envie de les comprendre, pas seulement en partie, mais en totalité. Elle nous amène à nous demander ce qui se passe dans leurs têtes, tout en réalisant bien que la réponse ne peut être qu'approximative. Pour cela, nous utilisons tous les outils à disposition, y compris l'extrapolation à partir du comportement humain. L'anthropomorphisme est donc non seulement inévitable, il représente un outil puissant »[92]. Parce que certains individus ont su voir les animaux avec un autre regard, en osant l'impensable, en tout cas par rapport à l'esprit occidental, ils ont observé et étudié les animaux différemment, sans utiliser de filtre, en leur prêtant intérêt, non pour ce qu'ils représentaient, mais pour ce qu'ils étaient vraiment en dehors de jugements de valeur. Ils ont su ainsi redonner leur place aux espèces vivantes – place qui était tout particulièrement perdue dans les représentations humaines occidentales – et ils ont ouvert leur propre esprit sur le monde. « En traitant les primates comme des humains, les scientifiques japonais ont réussi à dépasser de plusieurs coudées leurs collègues occidentaux. En traitant les animaux avec intelligence, ils ont découvert de l'intelligence » (2005, 67). Cette

[92] Cité in « Les origines animales de la culture », Lestel Dominique, Paris, Flammarion, 2001, p. 68

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

remarque de Narby montre deux points importants : d'une part la capacité de voir l'autre sans condition de supériorité, en préambule au moins, et de lui accorder ainsi toutes possibilités, et d'autre part, chemin faisant, en se mettant à la portée de, ou en croyant se mettre à la portée de, lâcher prise sur des convictions et lever les barrières mentales. Mais n'est-ce pas là qu'un jeu de miroirs ? Ce qu'il faut sans doute retenir de cette démarche, c'est de pouvoir et savoir recueillir des informations qui ne sont pas seulement en résonance avec l'idée que nous nous faisons du monde. Laisser la porte ouverte à tout possible, laisser venir les choses, l'inconnu, l'inattendu qui ne demandent qu'à être explorés. L'Homme pourrait, sinon, courir le risque de ne « rien » voir en dehors des attendus. Et c'est ici que l'écoute de soi, des ressentis, des émotions, montre sa singularité, car elle fait fi des méthodes scientifiques et autres protocoles, reflet et outil de nos schémas de pensée. Elle accueille sans détours, en direct, en spontanéité. Mais cela ne signifie pas qu'elle ne puisse être porteuse de sens. Nous pouvons parler de l'empathie qui, sans jugement, montre un effort de compréhension de l'autre, ce qui construit une connaissance sur l'autre, mais aussi une connaissance sur soi.

Dans une démarche anthropomorphique, l'écueil serait de basculer dans l'excès, de ne comprendre l'animal qu'au travers de ce que l'être humain est, par jeux de correspondances, dans une forme de projection. L'Homme fait parfois de l'animal un être vivant « habillé » à son image – ce que nous observons avec les animaux de compagnie -, ou plus encore, « transformé » selon ses désirs – il en est ainsi des manipulations génétiques. Alors que l'Homme a pendant des siècles méprisé et maltraité l'autre, il serait plus que dommageable de voir maintenant l'animal comme un objet « considéré » parce qu'il servirait à une forme d'auto-valorisation. De la mise à distance à l'appropriation, le non respect et la privation de liberté pour l'autre demeurent. Picq fait la remarque suivante, à propos des sacrifices animaux au Moyen Age : « En ces périodes de terreur et de famine où la mort est quotidienne, exorciser les peurs de la population est vital. L'homme avait besoin de fabriquer du pouvoir en s'identifiant au vainqueur. Le recul du temps nous permet de juger « bête » cette époque, mais je suis convaincu que notre époque scientifique commet, elle aussi, sa part de « bêtise » que nos successeurs jugeront avec condescendance » (1999, 151). Les animaux ont leur identité, voire leur âme. L'attitude se doit d'être plus libérée, plus libre, plus ouverte, indépendante et autonome si l'Homme souhaite voir vraiment et autrement. Dans ses travaux en éthologie, Lestel observe la particularité de certains comportements isolés et souligne « Le caractère de faible occurrence de certaines observations ». Et alors ? Ne sont-elles pas significatives pour autant ? L'importance des faits isolés, du côté anecdotique des choses et des expériences est pour nous, comme nous l'avons déjà évoqué, une preuve suffisante de leur existence. Le fait est cette « donnée réelle de l'expérience bien établie et sur laquelle on peut faire fond » ou encore en distinguant le fait brut du fait scientifique : « une donnée empirique pure saisie par l'intuition sensible » (Morfaux, 1980, 122). Les faits sont donc en eux déjà « quelque chose », ils appartiennent à l'expérience et parce que nous les inscrivons dans un cadre théorique, méthodologique, celui de notre recherche, ces faits prennent sens et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

nous permettent de construire notre connaissance. Même si nous ne pouvons à partir de quelques rencontres, à caractère somme toute exceptionnel, avancer une réalité du monde animal, nous montrons déjà que les en-quêtés, par leurs capacités réceptives et sensibles, perçoivent celui-ci autrement que par ce que le monde scientifique a bien voulu en dire jusque là. Nous nous appuyons sur le terme « umwelt », mot allemand usité en écologie, pour signifier ce « monde propre à chaque espèce, constitué par ce qu'elle perçoit spécifiquement et électivement dans un milieu donné, grâce à quoi elle peut agir activement pour modifier ses relations avec le milieu » (Morfaux, 1980, 376). Même si cette définition est employée en psychologie animale, nous sommes là dans une perception propre à chacun, qui entraîne une transformation dans la relation au monde. Mais à expériences isolées, personnes isolées, ce sont aussi des horizons de consciences qui s'interpénètrent pour constituer presque un « monde commun » pour reprendre une formule d'Husserl (Morfaux, 1980, 376).
De toute évidence, l'animal non humain est considéré et évalué avec un regard d'humain, mais l'animal perçoit aussi pareillement à sa « façon », et il s'agit ici d'une rencontre où chacun joue ce qu'il est, un duo qui dépasse de loin la simple conception de l'approche anthropocentrique. Car penser que l'autre n'influe pas sur soi, ne peut potentiellement transformer, est une illusion révélant cette tendance à la supériorité de l'Homme sur le vivant. L'anthropocentrisme serait alors une vue de l'esprit, dupée par sa propre motivation. Pour clore ce chapitre, nous laissons la parole à Lestel : « C'est la quatrième blessure narcissique apportée par la *révolution invisible* de l'éthologie contemporaine : après Copernic, Darwin et Freud, l'éthologie montre que nous vivons dans un monde dans lequel coexiste une pluralité de sujets, même si les sujets animaux ne sont pas superposables aux sujets humains (…) Les enjeux sous-jacents sont énormes. Rien de moins que l'identité de l'homme comme humain, c'est-à-dire la question majeure du XXI ième siècle » (2001, 331).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE IV

De ces pratiques « empruntées » au chamanisme pour la quête et/ou la reconstruction de soi

« Les anciens veillent… Ils m'ont chargé de te dire
qu'ils t'ont cru quand tu as dit que tu prendrais position.
Ils ont cru que tu connaissais les coutumes de la nature.
Ils ont cru que tu respectais la terre.
Ils veulent que tu saches qu'ils t'ont confié la terre, l'air et l'eau,
l'aigle, le faucon et le corbeau, le saumon, la baleine et l'ours ».
Vickers[93]

S'intéresser au chamanisme et aux relations que l'être humain entretient avec des forces ou énergies extérieures, ne semble pas, de prime abord, aller de soi pour notre travail de recherche. Pourtant… Le terme « chamanisme » renvoie souvent comme image celle des hommes et des femmes un peu mystérieux des peuples anciens, guérisseurs ou sorciers, hommes ou femmes de sagesse, « médiateurs entre les humains et les esprits » (Descola, 2005, 42). Ce chamanisme occupe une place non négligeable aujourd'hui dans la littérature. Il n'est qu'à constater le nombre d'ouvrages sur les peuples amérindiens par exemple, et les paroles des grands chefs Indiens choisies pour l'intensité de leur message, qui fleurissent dans de nombreux recueils, livres de poche, mais aussi au travers d'expositions, et puis les autobiographies de ceux, occidentaux, devenus apprentis chamanes, intiés dans d'autres lieux. Leurs réflexions sur l'Homme et la Nature « parlent » à ceux qui se sentent concernés. Elles induisent le sens du respect de toutes formes de vie mais aussi une forme de responsabilité vis-à-vis d'elles, de la Nature en général, et vis-à-vis de soi en particulier. Et des pratiques inspirées de certains usages chamaniques et réappropriées – c'est-à-dire pour certains auteurs « néochamanisme » (Massé, Benoit, 2002, 156) prennent leur essor dans les sociétés contemporaines, entraînant dans leur sillage nombre de ceux et celles qui désirent vivre autrement, en quête d'une autre vie, d'un autre mode de relation au monde, à autrui, à l'environnement. Mais cette notion de « néochamanisme » serait à nommer autrement pour éviter toute confusion ou contresens avec le chamanisme, car, comme le souligne Rossi et Kaech : « Bien que faisant référence au chamanisme et à ses pratiques, les manifestations sociales de ce phénomène apparaissent surtout marquées par les différences qu'elles présentent avec les savoirs et les conceptions indigènes. Ainsi, ces activités semblent davantage influencées par le contexte social dont elles sont issues que par son modèle d'inspiration. Il peut alors s'apparenter au mouvement New Age, en partageant bon nombre de ses valeurs et de ses conceptions caractéristiques (holisme, écologisme, individualisme, pacifisme, communications avec des autres niveaux

[93] The Art of Tsimshian Artist, citation de Roy Henry Vickers illustrant une peinture à la Eagle's Moon Gallery Tofino, 1995.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de réalité dans un but thérapeutique et de développement du potentiel humain) » (2008, 16-18).
Dans notre recherche, nous allons découvrir une part de la connaissance et du savoir-faire de l'homme et de la femme devenus chamanes[94], mais surtout approcher ce que vivent ces occidentaux qui ont fait l'expérience des plantes psychoactives (Gonzalez, 2009) par exemple. Et nous avons eu la surprise de découvrir que certains de nos interlocuteurs avaient eu accès à ces pratiques ou bien s'y intéressent tout particulièrement. Et ceux qui en ont fait l'expérience déclarent avoir accès à d'autres « plans », « puissants », *dixit* un en-quêté. Alors, quel rapport avec le sujet de notre recherche ? Il nous faut préciser que ces « plans » ou « Mondes » (Harner[95]) sont de différents ordres et qu'un chamane est souvent lié à un Plan ou Monde[96] en particulier, qu'il explore, qui lui sert de guide, de soutien pour qu'il puisse lui-même accomplir sa « mission », à savoir l'aide aux autres par la guérison, l'intégration de la symbolique sociale au travers du corps (Rossi et Kaech, 2008). Parmi ces autres réalités figurent des entités, et des esprits animaux appartenant au Monde Animal. L'enseignement des Maîtres Animaux serait ainsi constitué de nombreux messages qui pourraient aider les individus, par des expériences particulières, à avancer dans la compréhension de leur propre histoire et offrir un autre regard sur la Nature certes, mais aussi voire surtout sur soi. Pour James, la compréhension de ces autres formes de conscience est indispensable à la compréhension de l'univers (1958). Elles relèvent d'expériences « mystiques » qui ont quatre qualités, dont deux qui nous intéressent tout particulièrement. Hardy les présente ainsi : « l'ineffabilité : toute expérience mystique est impossible à décrire. On ne peut que la vivre ; on ne peut la donner ou la révéler aux autres ; et une qualité poétique : ces expériences sont des « états de connaissance ; ce sont des états de compréhension intuitive plongeant dans la profondeur des vérités non voilées par l'intellect discursif » (1996, 97). Nous avons là aperçu de cette difficulté à rendre compte du vécu de l'autre. Nous avons donc tenté de dépasser cette barrière de l'inaccessibilité.
Dans notre démarche nous sommes vigilante à bien des égards quant à notre façon d'observer et de recueillir des informations qui peuvent venir « heurter » notre propre représentation du monde. Hardy souligne à ce propos : « Malheureusement, les ethnologues ont souvent un regard très extérieur ; la volonté d'objectivité qu'ils ont nourrie jusqu'à présent n'a pu les protéger de la coloration culturelle de leur propre regard (…) Ce mythe de l'objectivité a plutôt créé un fossé entre eux et les ethnies, car il n'a fait que renforcer leur attachement aux valeurs et aux normes de leur culture d'origine, les empêchant de comprendre intuitivement et comme de l'intérieur la cohérence particulière d'une vision du monde propre à une autre culture » (1996, 9). Nous allons, non pas étudier une société traditionnelle de culture chamanique, mais nous rapprocher d'hommes et de femmes, de notre société, chamanes ou guérisseurs, initiés.

[94] Chamane ou shaman. « Shaman », du toungouse, langue d'Asie et d'Europe orientale, signifie : celui qui est bouleversé, transporté (Morfaux, 1980, 45).
[95] Cité par Christian Ghasarian in « Explorations (néo)shamaniques en terra incognita de l'anthropologie » (2009).
[96] Nous choisissons pour la suite de notre travail, de parler de ces « plan » et « monde » en les écrivant avec une majuscule et sans guillemet, soit : Plan et Monde.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Comment alors recevoir, entendre, interpréter, avec le plus de justesse possible et de discernement ce qui d'un prime abord peut sembler étranger à notre culture, mais qui, appartient de l'expérience d'individus avec lesquels nous partageons un contexte social, politique, économique et culturel commun ? La difficulté de l'anthropologue ou de l'ethnologue qui s'intéresse à une ethnie, nous la retrouvons ici, à une autre échelle. Nous adoptons et souhaitons défendre la position de Hardy, à savoir que « seule une approche emphatique et initiatique peut circonscrire et neutraliser les limitations inhérentes à notre appartenance à une culture étrangère à celle qui est étudiée » (1996, 9).
Au-delà de cette volonté d'ouverture, attitude d'esprit, nous nous sommes immergée dans le monde chamanique par une voie initiatique, pour vivre et comprendre de l'intérieur, pour nous rapprocher de l'expérience de l'autre et tenter de déterminer ou non une forme de cohérence interne à l'intérieur de ce que nous allions entendre et vivre. Notre aptitude à l'empathie, sensible, a été donc sollicitée. Il nous incombait de faire la part des choses, de passer d'une connaissance sensible à une connaissance objectivée. Ainsi, « Le fait que la sensibilité peut se faire « intuition sensible » et entrer dans l'aventure de la connaissance – n'est pas une contingence. La signification dominante de la sensibilité déjà aperçue dans la vulnérabilité et qui se montrera dans la responsabilité de la proximité, dans son inquiétude et dans son insomnie, contient la motivation de sa fonction cognitive » (Levinas, 2006, 104-105). L'initiation au monde « Autre » a effectivement « bouleversé » nos propres représentations. Notre travail en a été d'autant plus difficile et délicat, mais ô combien riche et motivant. Ceci participe sans doute de l'aventure de l'anthropologue qui s'implique et prend appui sur sa propre expérience pour appréhender celle des autres. Nous avons longuement justifiée[97] cette attitude et posture intellectuelle.
Précisons à nouveau que notre travail a ici pour objectif de comprendre ce qui sous-tend, motive des individus à consulter ce type de praticien dans le cadre d'une thérapie personnelle, et aussi le phénomène « néochamanique » par trop décrié. Nous ne pouvons postuler que les en-quêtés appartiennent à une culture animiste ou totémique qui pourrait justifier ce recours. Alors, comment comprendre ceci, qu'elles sont les représentations sous-jacentes ? Pouvons-nous envisager une analogie entre une pratique isolée, en l'occurrence en France, et celle d'un groupe ou peuple « traditionnel » ? Et si oui, sur quels critères ? N'étant pas spécialiste du chamanisme, et afin de répondre à ces questions, avec humilité, nous allons interroger la pratique, ce qui s'en dit, ce qui se fait, ce qui est vécu, et pratiquer par nous-mêmes. Il s'agit peut-être davantage d'un essai qui s'attache à une tentative de compréhension de ce qui, individuellement, opère, qu'à une tentative de comparaison entre des individus de cultures différentes.
Pour une plus ample appréhension du chamanisme (origines du chamanisme, sens de la pratique au sein de la société d'appartenance, représentations du chamanisme par les occidentaux et regards sur la pratique, le chamane, son histoire, son engagement, ses « pouvoirs », etc, nous invitons nos lecteurs à

[97] Cf. sous-chapitre 3.8.2. « La distance à son sujet d'étude ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

consulter les travaux de différents chercheurs (Eliade, Rasmussen, Rossi, Walsh, Costa, Myerhoff…). Pour la suite de notre recherche, nous allons employer le terme « chamane » parce que c'est ainsi que nos interlocuteurs occidentaux les nomment ou se nomment, mais nous insistons sur le fait que nous ne pouvons comparer au-delà un chamane d'une culture d'ailleurs, américaine ou sibérienne, par exemple avec ceux exerceant en occident. Nous insistons sur cette précaution afin qu'aucune analogie de sens ne puisse entraver la compréhension de notre démarche et de ce sujet. Et nous emploierons le terme « néochamanisme » par souci de simplification, même si nous pensons que ce vocable serait à nommer autrement : pratiques inspirées d'usages chamaniques et réappropriées, à visée thérapeutiques et/ou spirituelles, par exemple.

4.1. Approcher le Chamanisme

4.1.1. Un parcours anthropologique particulier

> *« Le sentiment d'union avec une puissance au-delà de nous est une intuition de quelque chose qui n'est pas seulement apparemment, mais littéralement, vraie »*
> James (1958[98])

Pour les en-quêtés, la Nature est un lieu de profond ressourcement. Son observation permet un retour et une réflexion sur soi. Ceci a été largement développé dans la partie de notre travail consacrée aux définitions de la Nature et aux expériences singulières des hommes et femmes rencontrés. Une meilleure compréhension des relations Homme-Nature apporte des éléments de réponse sur la nature humaine. N'est-ce donc pas là le cœur de notre recherche ? Approfondissons cette réflexion et puisons suffisamment dans les connaissances des en-quêtés, leurs vécus, leurs expériences, pour enrichir de nouveaux éclairages et, à plus long terme, proposer de nouveaux questionnements.
Van Eersel indique qu'« extérieurement, le monde a totalement changé. Au-dedans, nous sommes restés en partie les mêmes que les humains d'il y a quinze ou vingt mille ans. Intuitivement, nos ancêtres savaient ce que médecins et thérapeutes découvrent aujourd'hui : notre corps matière ne constitue qu'un niveau de la réalité intime ; nous existons aussi à d'autres niveaux, dans d'autres corps (corps d'image, corps de souffle, corps d'esprit, etc.) et notre santé, tant physique que psychique, dépend du lien harmonieux entre ces différents corps » (2001, 12). Nous souhaitons dépasser une pensée cartésienne pour approfondir notre travail, en faisant appel, si cela nous est possible, à ces qualités de perception de la « réalité intime ». Nous soutenons le fait que les connaissances des hommes ou femmes de « terrain », construites hors du domaine scientifique, sont des sources d'informations à valoriser, et qu'il nous faut les accueillir avec plus d'ouverture d'esprit. Elles sont souvent à l'origine et initiatrices de démarches de recherches scientifiques, menées par exemple par des

[98] Cité in « La connaissance de l'invisible. Une approche ethnologique… et psychologique de l'autre réalité », Hardy Christine, Philippe Lebeaud Editeur, Paris, 1996, p. 9

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

anthropologues, ethnobotabistes et biochimistes qui vont sur leur terrain pour comprendre les pratiques. Nous souhaitons aussi préserver notre discernement, comme l'exprime Costa : « Je suis un chercheur éternel des phénomènes mystérieux de la vie, comme le sont les chamans et comme nous devrions tous l'être. Je ne suis lié à aucune structure et je n'ai aucun cadre institutionnel, ce qui m'amène à réfléchir et écrire sur ce que je vis dans ma chair. Finalement, dans cette recherche quotidienne, mon seul cadre serait de ne pas prendre tous mes rêves pour des réalités phénomène fréquent lorsque l'on s'immerge dans le chamanisme ! » (2005[99]).

La société moderne, ou plutôt post-industrielle, a atteint un très haut degré de technicité dans de nombreux domaines. A côté des déséquilibres de toutes sortes dont souffre parallèlement l'Humanité, nous nous interrogeons sur la nature et la qualité de l'intelligence sensible, de la réflexion plus ou moins philosophique de l'Homme d'aujourd'hui. Ce « mal de vivre » (Salvador Juan, 2001, 40) qui s'empare de la jeunesse mais aussi des autres classes d'âge, prend sans doute racine dans une multiplicité de facteurs, de modes d'évolution historiques et sociologiques. Pour Ormiston, « le désenchantement du monde de l'enfance et la fragmentation des liens de l'amour, émergent progressivement » (2003, 63[100]). Salvador Juan distingue quatre tendances lourdes inhérentes au développement des systèmes à forte croissance économique au travers desquelles peuvent s'apprécier « la dégradation relative des conditions de la vie quotidienne » : « les tensions spatio-temporelles, le déficit relationnel, l'éclatement du symbolique et l'incorporation, en pathologies, des dégradations de l'environnement » (2001, 40). Pour cet auteur, le « mal de vivre » serait, dans une certaine mesure, une crise de l'abondance, un décalage entre les aspirations et les possibilités objectives de les satisfaire (2001, 105). Nous pensons qu'il traduit également un déficit de sens, un malaise face au vide intérieur que ne peut effectivement combler une consommation effrénée. Ce mal de vivre serait alors la résonance d'une perte de repères dans une époque où les valeurs et les représentations, les connaissances sur le monde changent : l'opposition nature/culture, homme/animal, les limites sans cesse repoussées dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit et ces nouvelles théories comme celle du « champ akashique » (Laszlo, 2005). Tout ceci ébranle des certitudes construites sur des dualités propres aux cultures occidentales, et avec elles, ce qui a pu séparer l'individu de ses réflexions propres, de ses libertés de penser et d'agir. Ormiston précise : « le monde devient comme « désenchanté », comme dénué de significations et d'importance, un substrat brut de morales indifférentes. La relation à la Nature est progressivement marquée par ce « désenchantement », par l'aliénation, la sensation d'une perte d'intégrité. Nous sommes comme suspendus hors de nous, fermés à toute signification plus large ou appel venus de l'extérieur » (2003, 55[101]).

---

[99] In Revue Synapse, 2005.
Disponible sur : http://www.metaphysique.org/entretien-avec-Jean-Patrick-Costa.html

[100] Traduction personnelle : "*The disenchantment of the child's world, and the fragmentation of the bond of love, emerges gradually*".

[101] Traduction personnelle : "*The world comes to be seen as "disenchanted", as devoid of meaning and significance, a brute substratum of morally indifferent facts. Our usual relationship to nature becomes*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Ce vide proviendrait en partie de toutes ces promesses politiciennes et religieuses qui n'apaisent pas les souffrances ; c'est l'incompréhension face à des certitudes ébranlées, dont celle du progrès coûte que coûte. Certains hommes et femmes recherchent autre chose. Non pas une autre vérité, mais d'autres voies possibles portées par des mots qui font sens : le partage, le respect, le temps non pas consommé mais vécu et ressenti... (Dolto, 2009). Le « néochamanisme » apporte, certes, des éléments de réponses mais surtout des passerelles pour aller « voir ailleurs », pour voir autrement, pour faire que chacun entre dans une démarche de responsabilité vis-à-vis de soi, dans un premier temps. Bien sûr, il n'est pas nécessaire d'être chamane pour apporter aide ou soutien. Mais le chamane apporte aussi cela dans le domaine du soin, et en s'appuyant tout particulièrement sur la Nature, par la connexion à « la nature humaine qui n'est que le reflet de la Nature », exprime M. N.JL., lui-même chamane. En outre, nous précisons que certains de nos interlocuteurs rencontrent des chamanes ou des guérisseurs dans le cadre d'une thérapie personnelle (Mme M.Y., Mme L.L., M. P.S., M. T.A.).

Le travail du chamane n'est pas une sinécure : « les chamanes traditionnels ne vont pas se balader à la rencontre des esprits pour s'amuser. Leur voyage est souvent pénible, prend du temps et de l'énergie. Ce n'est pas une mince affaire que de s'engager dans le monde d'en haut et le monde d'en bas. Si le chamane consent à s'y rendre, c'est pour se mettre au service de sa communauté, qui lui en est reconnaissante » (Séjournant, 2001, 352). L'un des enquêtés, M. N.JL, se nomme lui-même « Homme de la Nature », soulignant ce lien puissant. Il reçoit ceux qui sont en souffrance. Il accompagne des hommes et des femmes qui souffrent dans leur cœur et leur esprit, et dont les corps résonnent ces déséquilibres. Et c'est là qu'il exerce toute sa connaissance. Mais qu'a-t-il donc à nous dire, qu'avons-nous à apprendre auprès de lui ? Nous soulignons à nouveau que notre démarche n'est pas d'établir une comparaison entre les pratiques qui se sont développées ces dernières décennies en Occident, et le Chamanisme étudié et présenté au travers d'une large littérature scientifique, ni même de jauger ces « autres réalités » - qui pourrait d'ailleurs se prononcer sur cela à moins d'être lui-même initié ? Et il se trouverait alors à son tour confronté au doute d'autrui et au scepticisme ambiant. Nous souhaitons connaître et comprendre la position de ce guérisseur quant à la Nature, la place de l'Homme dans cette Nature, ses représentations et conceptions, et surtout celles des enquêtés qui ont expérimenté ces usages de plantes psychoactives.

Nous démarche rejoint ici et en partie celle de Markale qui propose une meilleure compréhension des mythes, folklores et autres pratiques « obscures », pour retrouver la connaissance ancienne : « Quand les grandes options qui ont fait une civilisation bien déterminée sont remises en cause, il est urgent de se tourner vers des sources d'énergies nouvelles. La tradition celtique et la tradition chamanique sont deux de ces sources. Elles sont en quelque sorte vierges, n'ayant que très peu été utilisées en dehors de leurs territoires d'origine (…) En un mot, face au vertige qui saisit les êtres humains au milieu de la civilisation universaliste qui

---

marked by this "disenchantment", by alienation, a sense of lost wholeness. We become suspended within ourselves, closed off to any larger meaning or call from the beyond".

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

est la nôtre, le remède paraît bien être le recours, non pas au passé en lui-même, mais aux enseignements de ce passé *oublié,* revus et corrigés par les données de l'actualité » (2005, 206). Nous pensons cependant que le recours à des formes de pratiques chamanistes n'est pas seulement une réaction à un état de la société que les gens récusent, mais qu'il est motivé par quelque chose de plus profond qui concerne l'individu, l'être, tout en étant peut-être relié à ce qui toucherait un inconscient collectif. Le « néochamanisme » concerne de près ou de loin, une frange minime de la population, tout du moins en Occident. Nous ne pouvons donc nous attendre à retrouver chez tous les en-quêtés une expérience en lien avec ce domaine. Cependant, un quart d'entre eux a eu ou a recours à ces pratiques ou a vécu des expériences singulières voire exceptionnelles, tel M. T.A., jeune homme en formation aux médecines parallèles :

> « Tout d'abord, il s'agissait de ma toute première expérience chamanique et j'avoue que *cela m'a complètement bouleversé*. C'était il y a deux ans à peu près. J'ai vécu au Pérou, et durant l'un de mes voyages dans la jungle, j'ai eu l'occasion de prendre de l'Ayahuasca, une liane aux propriétés psychotropes (…) Je conseille à tous de le faire une fois dans leur vie ».

Cette expérience particulière est intéressante à souligner car nous la retrouvons exprimée par les enquêtés, par le biais de propos qui renvoient à cette communion avec la Nature, cet instant de vie qui leur révèle une autre réalité, qui bouleverse, transforme. Mme P.C. confie :

> « J'ai essayé les champignons hallucinogènes à l'époque où j'étais aux Etats Unis. *Cela a été une des plus belles expériences*… Je suis devenue un oiseau (…) un voyage astral. J'ai le souvenir de ce vol, j'étais un rapace et je suis revenue dans une forêt. Je n'étais pas en contact direct avec la Nature mais *je me suis réintégrée à la Nature, je faisais partie d'elle* ».

Nous allons largement développer tout ceci, ces représentations communes sur la Nature, sur la nature de l'être humain, sur sa possibilité de communiquer avec la Nature, sur les transformations de l'être, l'accès à une forme de spiritualité et force de vie. Nous avons aussi constaté que chacun avait au moins quelque chose à dire à ce sujet, et que même ceux qui apparaissaient au cours des entretiens les plus réfractaires à cet « univers de pratiques » relataient un fait personnel ou qui concernait un membre de leur entourage. Ils se retrouvaient alors devant des faits, sans explications scientifiques, mais avec leurs croyances du moment, leurs convictions, leurs espoirs, leurs représentations sur l'être humain, sur le monde visible et invisible, le tangible et l'intangible. Mais une fois encore nous nous en tenons à l'expérience des don-neurs d'informations, expériences singulières, parfois uniques. Seules leurs émotions, leurs sensations, leurs réflexions, l'éventuelle compréhension ou connaissance qu'ils construisent à partir de l'expérience, nous apportent un éclairage complémentaire sur la façon dont

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'individu expérimente sa nature et la Nature. Car la Nature est au cœur même de ces pratiques que nous pouvons qualifier d'« initiatiques ». M. T.A. poursuit :

> « (cette expérience chamanique) c'était surpuissant. Un bonheur, une extase... Je n'ai qu'une envie, retourner au Pérou et aller plus loin dans mon expérience. Avec beaucoup plus de sérieux cette fois : un régime approprié, purification du corps et de l'esprit auparavant… ».

Ces expériences particulières suscitent, comme dans cet exemple précis, une volonté de les poursuivre, de les approfondir. Pinkola Estés évoque : « Dans son magnifique essai *La Fonction transcendante*, Jung effectue une mise en garde. Certaines personnes, dit-il, dans leur quête du Soi, pourront suresthétiser l'expérience de Dieu ou du Soi, d'autres la sous-évaluer, d'autres encore être blessées par elle, faute d'être prêtes pour une telle expérience. Mais d'autres trouveront le chemin de ce que Jung appelle « l'obligation morale » de vivre et d'exprimer ce qu'on a appris dans la descente ou l'ascension vers le Soi sauvage » (1996, 55). Ce qu'exprime Jung, nous le retrouverons dans les propos des en-quêtés. Il n'est pas aisé de construire une connaissance à partir de données à la fois profondément subjectives et objectives, sans juger, mais en constatant, en prenant en compte ce qui, dans l'expérience vécue par autrui, peut nous interpeller par son caractère d'étrangeté. Car cette expérience lui appartient, et c'est son chemin. Ce que nous apportons est un témoignage d'une rencontre à soi, un soi qui semble révéler un pouvoir et une puissance qu'il s'agirait de maîtriser, maîtriser au sens noble du terme, pour accéder à une nouvelle compréhension. Les en-quêtés ont accepté de partager leur intimité en l'exprimant simplement et sans détours. Il est de notre responsabilité d'accomplir notre recherche dans le respect de ce qui nous est confié, sans minimiser ni détourner l'intensité des mots. Parce que ces mots sont le reflet d'une expérience personnelle, qu'ils nous aident à comprendre un peu plus, au travers des différences, les relations des êtres humains à la Nature et à eux-mêmes :

> « Le monde des chamanes, je l'ai un peu côtoyé. Pour moi, ils sont reliés à la Nature. *Ils se servent de la nature pour que les gens soient en bonne santé, puisque tout est dans la Nature pour se soigner*. Et le chamane va trouver la ressource de guérison », souligne Mme. M.Y.

> « *Les chamanes oeuvrent avec la Nature. Le chamane c'est quelqu'un qui, par sa connaissance de la Nature nous relie à elle. La connaissance des plantes, des animaux… et il a la notion de l'autre dimension. Ils reçoivent des messages des plantes, des animaux, parce qu'ils font un avec la Nature*. Ils savent lire les messages de la Nature, ils en ont le langage. Quand un chamane a l'amour de la Nature et qu'il se sent connecté à elle, il a les moyens de relier les autres avec la Nature », précise M. T.A.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

4.1.2. **Rencontrer un chamane – entre passage « obligé » et évidence**

> « Tu connais d'autres chamanes ? », avons-nous demandé à M. N.JL.
> « A part ceux du Dakota dont je t'ai parlé, non. J'en ai rencontré un au Québec, il vient en France de temps en temps. Je l'ai justement rencontré par les huttes de sudation amérindiennes. J'ai connu une vraie femme chamane qui m'a beaucoup aidé, mais elle a arrêté pour travailler autrement. Elle a décidé de vivre une autre fonction thérapeutique ».

Au tout début de la recherche pour cette thèse, lorsque nous avions entrevu le fait chamanique comme thème intéressant afin d'avancer dans notre problématique, nous avions émis le souhait de pouvoir rencontrer des chamanes. Nous ne pouvions envisager en effet de parler de ces hommes et de ces femmes entourés de tant de mystères et aussi de critiques en ne s'appuyant que sur des ouvrages. Le « terrain » nous semblait plus qu'une nécessité : une évidence. L'évidence de voir et de « sentir », d'écouter et d'entendre, d'observer et de vivre par nous-mêmes une séance avec un chamane, « évaluer » par soi-même. Les voyages hors du continent semblaient alors l'unique moyen de rencontres car nous avions, à tort, cette vision « exotique » du chamanisme. Et puis, notre parcours, dans un contexte à la fois professionnel et personnel, nous a permis de rencontrer un chamane et une « Passeuse d'Ames » en France. Nous étions alors dans le quotidien, sans l'exotisme, sans les sens sur-aiguisés par la découverte d'une autre culture. Les ouvrages disponibles sont souvent étayés par des pratiques chamaniques d'autres cultures, amérindiennes, sibériennes, esquimaudes… ou par ce « néo-chamanisme ». Nous ne pensions pas avoir l'opportunité d'une telle rencontre en France, en Bretagne, à quelques kilomètres de notre lieu de résidence. Le « hasard » a alors semblé bien faire les choses. Mais encore fallait-il rencontrer un « vrai » chamane - et sommes-nous seulement sûr de ceci ? Ce que nous avons échangé, entendu du chamane, dépasse largement ce qui relève du quotidien. Cela nécessitait sans doute une préparation, plus ou moins consciente, et que nous avons ressentie comme telle. Nous ne doutions pas que nous allions devoir faire preuve de vigilance et de discernement et suivre ce court conseil d'un ami reçu un jour en mots (par sms) sur téléphone portable : « Garde bien la tête sur les épaules, attention au gourou, analyse bien les situations ». Il ne s'agissait plus ici de penser aux conditions et principes qui fondent le travail d'un anthropologue, mais d'être préalablement et avant tout au clair dans son propre ressenti, pouvoir analyser la situation et ne pas soi-même se laisser prendre dans sa propre attirance pour ce qui sort du commun, de l'ordinaire. Après ces mises en garde, et suite à un surprenant enchaînement de contacts et rencontres, nous avons fait la connaissance de M. N.JL. Et une grande simplicité s'imposa après coup.
La rencontre avec un chamane bouleverse forcément. Cela ne signifie pas que nous n'avons pu réaliser cet entretien dans les « règles de l'art ». Mais cette rencontre ne pouvait se faire que si nous étions réellement disposée à cela. Les entretiens se situaient un peu « hors du temps », mais ils étaient en même temps

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

précis dans la symbolique et les messages. Etre prête à entendre était la condition ultime. Des dispositions ou un état d'esprit particulier imposent un relationnel autre, nécessaire pour être à la bonne écoute. La « neutralité » de l'anthropologue est plus que délicate à exercer. Si nous approchons un chamane avec l'idée préconçue qu'il est un « manipulateur » de conscience, fin psychologue à des fins bonnes ou mauvaises d'ailleurs, nous ne pouvons recueillir les informations. Peut-être est-il plus facile finalement d'être « ouvert » et dans un état d'esprit positif, au risque d'être déçue et de se sentir « malmenée », que d'être d'emblée dans la recherche de ce que l'autre peut montrer de « faux » en lui. Evidemment, la première situation peut être douloureuse, touchant à l'émotionnel et quelque part à soi-même, mais la seconde est vécue dans une forme « d'indifférence » presque, voire de suspicion à l'égard de l'autre. Mais l'anthropologue que nous apprenons à être est cette femme de terrain... Cela ne signifie pas que nous ayons un quelconque parti pris, mais que nous laissons toute possibilité de compréhension, sans laisser le doute nous envahir et jouer son rôle de filtre négatif et sélectif.

Nous n'avons pas cherché à « multiplier » les rencontres et entretiens. D'ailleurs, les chamanes sont apparemment peu nombreux en Occident, ensuite, ils sont relativement discrets. La parole d'un seul chamane pourrait suffire. Les différences relèveraient sans doute plus de leurs parcours personnels. Nous complétons les données recueillies en entretien avec celles d'ouvrages autobiographiques ou traitant de ce sujet. La relation de confiance est ici comme une évidence absolue. Nous n'avons pas cherché à comprendre le « dit » et le « non-dit » parce qu'il y a surtout une autre priorité qui s'impose : celle de pouvoir saisir au mieux une portée de mots qui résonnent autrement que dans un langage ordinaire. Nous avons tenté de dépasser ce que Markale exprime comme une impossibilité à connaître réellement le chamane quand on reste dans l'observation : « En elles-mêmes, les observations faites sur le terrain ne signifient rien et ne peuvent guère être interprétées que comme des descriptions de rituels en usage dans un but déterminé, par exemple pour guérir un malade, pour avoir la vision de l'avenir ou pour conjurer un mauvais sort » (2005, 64). C'est pourquoi nous avons complété l'observation par des entretiens et par une expérience personnelle, telle que le suggère l'auteur : « Partir à la rencontre des « techniques de l'extase » qui caractérisent le chamanisme », sans oublier « qu'il s'agit bien d'expériences personnelles, à vrai dire *individuelles*, et par conséquent uniques et incontrôlables » (2005, 63). Nous verrons que ces « techniques de l'extase », comme par exemple l'emploi de plantes dites « hallucinogènes », ne sont pas nécessaires à l'œuvre du chamane. De plus, la pratique chamanique ne semble possible que lorsque l'individu a entrepris un long travail sur lui, de compréhension, de « nettoyage », pour aller vers une évolution spirituelle qui signe un profond engagement pour soi et pour les autres. Les entretiens vont à eux seuls nous aider à comprendre et à dépasser nos propres représentations pour interroger une autre réalité. Notre expérience nous a montré le comment de cette autre réalité, comment il nous est possible de la percevoir : dans la confiance, le « lâcher prise », le dépassement des conditionnements de toutes sortes. Si le chamanisme pouvait sembler hors de nos propos, nous allons

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

comprendre pourquoi et comment il nous apporte des clefs de compréhension et des éléments de réponse. Nous précisons à nouveau ceci : la compréhension des relations de l'Homme à la Nature via le chamanisme va nous entraîner sur une compréhension de l'être humain certes, mais aussi de la nature qui est en lui, et du lien de causalité entre les désordres internes et externes évident pour nombre des enquêtés. Tout ceci peut sembler encore flou, voire déroutant, mais prenons le temps d'observer et de nous interroger sur les expériences d'autrui.
Brennan, guérisseuse et psychothérapeute a étudié les champs d'énergie humaine. Elle a parallèlement travaillé à la NASA et rédigé une thèse en physique atmosphérique. Pour elle, « le corps humain est environné par un champ d'énergie (aura) à travers lequel nous faisons l'expérience de la réalité, de la santé et de la maladie. L'ouverture de nos perceptions aux niveaux supérieurs de la réalité se fait par l'accélération de la fréquence des vibrations de notre champ aurique (…) Les humains définissent la réalité en fonction de ce qu'ils sont capables d'en percevoir. Nous tenons pour réel ce qui se trouve à l'intérieur de notre cône de perception. Ce qui est à l'intérieur est réel. Ce qui est à l'extérieur est irréel. Si nous ne percevons rien, rien n'existe » (1993, 297). Alors nous dépassons notre réalité pour arriver à la porte de celle du chamane et nous laisser guider, sans chercher à contrôler notre perception, en étant ouverte et respectueuse de l'expérience et de la réalité du don-neur d'informations quel que peu atypique, car il s'agit bien d'une réalité à explorer, la sienne, à comprendre, à discerner dans son fondement, son contexte, ses enjeux.

4.1.3. **Un retour du chamanisme ? Des freins au changement ou un essentiel fustigé ?**

Le chamanisme, malgré une longue période d'anéantissement, a subsisté et traversé les siècles. Il reprend force, révélant les liens profonds de l'Homme à la Nature. Boisvieux a rencontré les Tsaatan, éleveurs de rennes aux confins de la Mongolie et de la Sibérie : « Loin de répondre tous aux sirènes de la vie sédentaire, ils renouent même aujourd'hui avec leurs racines spirituelles, mises sous le boisseau pendant le protectorat soviétique. Tabou sous l'ancien régime, le chamanisme a repris ses droits et se manifeste à l'intérieur de chaque tente sous la forme d'écharpes de cérémonie, symbolisant les esprits de la nature (…) Quatre se lèvent pour danser autour du feu dans un tintamarre de grelots. Ils s'approchent dangereusement du brasier, et semblent se charger à son contact d'une énergie renouvelée. Dans l'espace saturé d'électricité, leurs tambours redoublent de vigueur et leur transe se fait communicative : l'âme de tout un peuple se révèle soudain au plus profond de la forêt. (…) Le chamanisme renaît de ses cendres grâce à quelques grands maîtres qui ont continué de le pratiquer pendant les années noires. Les Mongols font souvent de longs déplacements pour consulter un chaman, tant cette religion est ancrée dans leur mémoire collective et dans leur inconscient » (Boisvieux, 2007, 71).
Depuis le retour à la démocratie en 1990, Tsering a voué son énergie à la transmission de son savoir aux nouvelles générations : « J'avais enterré mon tambour et mon costume dans la forêt. Tous les chamans khalka ont été tués.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Quelques Tsaatan et Bouriates ont survécu. J'ai passé huit ans en prison. Avant l'arrivée des communistes, ce sont les bouddhistes qui nous ont persécutés, ils ont brûlé des chamans… Ici, nous cherchons la paix entre les deux religions. Nous honorons les esprits de la terre, de la forêt, de l'eau, de l'air et surtout du ciel » (Morandi, 2007, 84). Comme le précise Markale, « le chamanisme, quelles que soient ses formes, quelles que soient ses dégénérescences probables, est toujours une réalité vécue au début du troisième millénaire (…) Les chamanes sont bien réels et ils appartiennent à notre époque » (2005, 20). Le néo-chamanisme, même s'il empreinte et se réapproprie certaines pratiques du chamanisme, n'en porte pas les caractéristiques fondamentales mais il permet individuellement, de répondre à une quête de soi, par des altérations de la conscience, une quête de l'intime voire de spiritualité. Comme le souligne Rossi et Kaech : « Elles (les expériences vécues par les pratiquants) nourrissent une mise en récit de soi à travers un mythe personnel et ritualisent l'entrée dans un cheminement spirituel. La personne devient seule juge de la nature et de la qualité de l'expéience qu'elle vit et de la résonance qu'elle aura sur son existence » (2008[102]). D'aucuns diront que les « pertes de valeurs et de repères » dans les sociétés modernes sont déclencheurs de ce retour au spirituel qui répond à des attentes particulières, spécifiques. Il pourrait fort bien s'agir aussi d'une volonté de l'individu de se prendre en charge et de renouer avec ce qui lui « parle », sans crainte d'être jugé, et s'accordant cette liberté de penser et de faire qui n'a pas toujours été possible, s'autorisant à découvrir et à dépasser ce que la société donne ou impose comme filtre pour comprendre et agir dans et sur son environnement. Pour Mme L.L. :

> « On sent effectivement que les gens cherchent autre chose, je le vois bien dans mon entourage. Pour ma part, on arrive aux limites de ce que l'on peut accepter de cette société de consommation, et des formes de pouvoirs nombreux et presque invisibles. *La spiritualité fait peur parce que les gens qui ne sont pas là-dedans n'ont pas de prises dessus*. C'est une affaire personnelle. Chacun est libre. *Cette liberté inquiète parce que dans la spiritualité il y a une grande force à redécouvrir.* Etre ce que l'on a envie d'être ».

Parler de la liberté pourrait nous entraîner sur un nouveau chapitre. Tout passionnant que cela soit, nous ferons à ce sujet juste quelques remarques. Nombreux sont ceux qui pensent que la liberté est une quête illusoire. Il nous semble qu'elle n'est pas à appréhender uniquement dans le rapport de l'individu à son milieu et contexte social, mais dans un rapport avec soi-même. L'expérience de la liberté serait un cheminement et une prise de conscience très personnelle dont la spiritualité ne serait pas exclue. Quand elle est vécue intimement, la liberté est comme dévoilée, reconnue. Mme L.L. témoigne :

---

[102] « Psychotropes et quêtes existentielles : logiques d'ailleurs et d'ici », avec Kaech François, *Dépendances* 34, juin 2008, pp. 16-18

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « (…) ce que j'ai compris et accepté, ce que j'ai à dépasser, à comprendre dans cette vie, le pourquoi de toutes ces expériences, parfois traumatisantes… quand on sait, les plus grandes peurs s'en vont parce qu'on a pu donner du sens. Là, déjà, on gagne en liberté, on arrive parfois à faire taire cet ego. Et puis c'est tout simplement savoir (elle insiste sur ce mot). Alors on lâche-prise, et on fait confiance ».

Ces propos rejoignent ceux très nombreux des « ayahuasqueiros »[103], ceux qui ont fait l'expérience de la rencontre avec l'ayahuasca, tels Steve, psychiatre : « Je la recommande à ceux qui sont dans une recherche sérieuse et préparés à faire face à leurs difficultés personnelles » ou Sohan Ko, Bouddhiste Sangha : « En étant conscient du changement d'état d'esprit, nous pouvons recevoir une importante liberté et force. J'ai aussi compris que cette réalité est juste une illusion comme le rêve. Les choses existent seulement parce que nous pensons qu'elles sont ainsi ». « J'ai trouvé un sens à concentrer mon attention, ici et maintenant, sur la beauté, sur le pouvoir et l'intégration de la nature, et, de cette manière, honorer, célébrer et sentir la vie plus pleinement. J'ai compris que le sens de notre existence est de faire partie de la conscience universelle ; nous sommes une des parties de l'univers capables de se contempler elles-mêmes. J'ai trouvé plus de sens en recherchant la transcendance, en concentrant mon attention sur l'infini universel (…) », Paulo ingénieur brésilien cité par C. Noaves (2006, 43[104]). Le savoir holistique, cette connaissance et conscience de l'unité dans le Tout traverse les âges. Exprimée par les philosophes, des scientifiques en offrent des approches aujourd'hui : Laszlo (le Champ Akashique), Bohm (la Plénitude de l'Univers). La société moderne semble, elle, avoir progressivement transformé sa relation au vivant, tentant de s'approprier ce que certains nomment « les biens qui nous sont confiés », ou plus simplement « la Nature ». Elle ne reçoit pas, elle s'accapare par profit. Il n'y a plus d'équilibre dans les échanges, ce qui semble paradoxal. Mais les chamanes sont et seront toujours là, parce qu'ils traversent le temps, ces siècles, qui à l'échelle humaine sont poussières d'étoiles pour l'Histoire de la planète. Ils évoluent dans ce monde mais ont cette connaissance et cette « mise à distance » qui, semble t'il, leur permet d'avancer autrement. Le chamane, comme tous ces êtres appelés sorciers, druides… est un citoyen, mais avec ce quelque chose de différent, une forme de détachement en même temps qu'un profond engagement pour autrui et une relation intime avec la Nature. Nous verrons aussi que les en-quêtés, malgré des parcours de vie différents, sont dans cette

---

[103] Traductions personnelles : *"I recommend it for people who are on a serious search and are prepared to face personal difficulties".*
"With control of our changing mind, we can receive enormous amount of freedom and strength. I also realized that this reality is just delusion like dream. things only exist because we think they do".
Disponibles sur : http://www.ayahuasca-wasi.com

[104] « L'expérience de l'ayahuasca et ses « états modifiés de conscience ». Une étude transculturelle des récits des usagers urbains de l'ayahuasca. Une lecture à travers le concept de l'inconscient selon Gilles Deleuze » par Clara Novaes. Sous la direction de Marie Rose Moro, sous la co-direction de Olivier Taïeb, Université Paris 13, Master Recherche Développement, Psychopathologie et Psychanalyse et Clinique Transculturelle, 2005-2006.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

voie : la connaissance de soi par des rencontres, entre autres, avec la Nature ; et puis une capacité d'écoute, une forme de compassion, qui montre la qualité des expériences vécues. C'est grâce à la nature même des entretiens et de notre implication, parfois aussi dans des échanges professionnels avec les en-quêtés, que nous pouvons sans équivoque aucune préciser ceci.
En commençant notre recherche, nous n'avions pas soupçonné les portes qu'elle allait nous ouvrir. En pensant « Nature » nous n'avions pour point de vue que le résultat d'expériences encore trop étriquées et peu comprises dans leur essence. Le chamanisme, ce qui le fonde et le constitue, ouvre une de ces portes, de la même façon qu'il élargit notre champ de vision et de compréhension du néochamanisme. Le chamanisme, les animaux, les plantes de pouvoir, les savoirs indigènes perdurent. Vitebsky, anthropologue britannique, pointe du doigt le pouvoir d'appropriation de la société, pour ne pas citer de multinaltionales, et soulève des questions cruciales : « au niveau global de la prise de décision, c'est le désir d'agir qui fait du savoir indigène un bien de première nécessité plutôt qu'une façon de faire et qui fait qu'il ne pourra jamais s'enraciner profondément dans un nouveau contexte (…) Les herboristes de la jungle sont aux prises avec les multinationales pharmaceutiques dans le bourbier des droits de propriété intellectuelle, mais le débat est déjà défini selon les termes de ces firmes : les plantes ne sont rien de plus que des usines à molécules. Le savoir indigène doit être contrôlé jusqu'à ce qu'il ne puisse plus remettre en cause la connaissance hégémonique. La sagesse indigène doit être empaquetée, formatée pour les banques de données : le papillon doit être tué pour qu'il puisse prendre la place qui lui revient dans le coffret de verre (…) Une fois transplanté et transformé en marchandise, le savoir indigène finit par adopter la nature fragmentaire de la société qui se l'approprie. S'il y a une chose que la culture globale est incapable de capturer, c'est bien la nature holistique de la connaissance indigène[105] ».

4.2. Des pratiques en lien direct et subtil avec la Nature

4.2.1. Comme des rites de passage

Des anthropologues, psychologues ou psychanalystes proposent des ouvrages riches d'informations sur ce que l'on nomme les « nouveaux rites de passage ». Ces pratiques répondraient à la quête de sens de la vie dans une société où les rites initiatiques sont quasi-absents. A l'opposé d'une forme d'individualisme, de perte du lien communautaire, la quête de spiritualité, la Connaissance de Soi, offrent à l'individu une autre façon de se penser dans le monde, de penser autrui, et l'Humanité. De la naissance à la mort, des étapes se dessinent et se vivent, des passages, des transitions, de petites morts et renaissances s'inscrivent comme des épreuves à franchir pour du nouveau. Ces étapes remettent en question des façons de fonctionner, de vivre dans le quotidien, dans des choix, dans l'essentiel parfois de l'existence. Plus ou moins prégnantes et marquantes, elles sont

[105] Cité in « Chamanes au fil du temps » 2002, 313.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

hautement personnelles et uniques dans les transformations qu'elles impliquent. Dans les sociétés, surtout traditionnelles, les croyances, les religions, les coutumes, offrent un soutien et un accompagnement, voire un rituel particulier pour marquer les transitions, les passages, et les dépasser. Mais dans les sociétés modernes, l'individu peut se retrouver seul pour franchir ses épreuves. Il doit trouver son chemin et, s'il refuse le recours à une religion ou l'aide d'un thérapeute, se retrouve seul et va construire son mode de franchissement. Si certains refusent l'alternative « religion, psychothérapie, ou rien » ils innovent et mettent en œuvre de « nouveaux rites de passage » (Fellous, 2001). Ce que nous voulons montrer, est que ces « nouveaux rites » ne concernent pas uniquement les évènements de la vie généralement décrits : naissance, adolescence, maladie, mariage, décès… mais aussi des phases de « mutations » plus diffuses, qui ne sont pas liées à des évènements nécessairement marqués dans le temps et visibles de l'extérieur, mais plus intérieurs, intimes et qui renvoient à des interrogations sur ce que l'on est, ce que l'on a à vivre ou à accomplir, l'adéquation entre son projet de vie et ce qu'est sa réalité quotidienne, par exemple. Remises en question, doutes, peurs, incertitudes, épreuves du choix, ces passages sont aussi l'empreinte d'une évolution spirituelle, l'accès à une autre connaissance, hors des enseignements et pratiques sociales ordinaires :

Psychanalyste et chamane, Kharitidi a suivi un long chemin, inattendu et bouleversant, qui l'a conduite à retrouver la femme chamane qui était en elle. Dans sa pratique de thérapeute, elle s'appuie sur ses explorations et connaissances des dimensions de l'être humain, fruit d'un parcours personnel initiatique : « Plus tard, j'apprendrais que la quête du savoir suivait en fait une série de cercles liés en une spirale ascendante. Dès que nous avons parcouru un cercle et qu'il fait partie intégrante de notre expérience, nous nous retrouvons à la circonférence du cercle qui suit. Alors nous sommes prêts à emprunter la spirale qui nous mènera au niveau supérieur » (1997, 259). Quand les en-quêtés parlent de leur rencontre avec un chamane, un guérisseur, d'une expérience avec une plante, ces moments sont pour eux des aides pour dépasser les épreuves et accéder à d'autres états, à d'autres perceptions qu'ils pouvaient pressentir mais dont ils n'ont pu comprendre l'intensité et le sens qu'une fois l'expérience vécue. Peut-on considérer ces phases, ces rencontres et pratiques mises en place comme des rites de passage, dont l'individu seul choisit le temps et le lieu – en respectant son temps intérieur (Dolto, 2009) - et celui qui l'accompagne sur le chemin ? Au concept rite de passage, nous préférons alors celui du « chemin initiatique », préférant réserver le mot « rite » à la pratique proprement parlée et plus ou moins codifiée : un protocole définissant le déroulement d'une séance, le recours à des plantes, des prières, etc. Notons que l'individu peut aussi se donner un rituel, dans un espace-temps consacré, de façon régulière. Le chemin initiatique marque ainsi une évolution de l'être, « on pourrait prendre peur de ceci, mais on suit son intuition » (dixit un en-quêté).

Séjournant confie : « Je vis à ma manière la chute de l'homme qui s'est éloigné depuis des centaines de milliers d'années de la satisfaction de l'unité indifférenciée. Je revis en quelques semaines cette incarnation dans la matière et je sens une densité de plus en plus forte, presque une lourdeur handicapante. Je

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sens mon corps émotionnel se désagréger. Je pleure sur moi, sur le monde (…) Peu à peu ma perspective se transforme. Quel cadeau extraordinaire de m'ouvrir à cette réalité ! Pour la première fois je comprends ce qu'est la compassion. Je « vis, supporte, ressens avec ». Le nouvel espace s'agrandit et je n'en vois plus les limites » (2001, 121). Nous précisons à nouveau que tout ceci vient compléter notre compréhension du chamane contemporain, de l'Homme subtilement relié la Nature, ce qui nous semble indispensable pour en déjouer toute la portée. Nous ne pouvons faire fi de ces parcours de vie qui montrent que la voie du guérisseur est un engagement profond qui ne se fait pas sans douleur, ne relève pas du hasard ou d'une simple envie de vouloir aider à la guérison des autres. Car nous parlons ici d'hommes et de femmes qui travaillent avec la Nature et pour la Nature mais dans des plans différents de ce que nous connaissons. « Soudain, je fus submergé par ma toute profonde tristesse de solitude, dans un grand désarroi. Tel un raz-de-marée, mes cellules libérèrent la mémoire de mon corps, de mon cœur, de mon âme et témoignèrent tour à tour de leur détresse. Jamais de ma vie je n'avais été dans un état pareil. Mes cris déchiraient l'atmosphère. Je savais que je ne devais surtout rien faire pour arrêter cela : ça s'arrêterait tout seul quand toute la charge émotionnelle qui se défaisait enfin aurait été libérée » (Lenaif, 2007, 125). Mme L.L. rebondit sur ce témoignage :

> « Ce que vous me dîtes de ce Monsieur Lenaif, c'est ce que j'ai vécu. Cette douleur si forte qui vous arrache la poitrine et qui remonte de si loin… J'y suis passée, dans un moment où je ne m'y attendais pas vraiment. Ce n'est pas qu'une douleur consécutive à un traumatisme présent. *Ca remue au-delà de la réalité présente, ça vient de toutes ces expériences de l'âme, à travers de multiples vies, sans doute* ».

Dans ces parcours où des phases d'évolution profondes se vivent dans le plan du corps physique, du mental et du psychisme, nous devinons l'intensité et l'exigence du passage dans l'exploration intérieure de l'histoire personnelle, pour déjouer, comprendre tout ce qui peut être obstacle, pour avancer vers une conscience autre. La Nature offre un lieu de possibles pour ces transformations mais aussi un « support » pour le thérapeute, le guérisseur, support pour aider l'autre à accomplir son chemin. Pour les thérapeutes, le parcours dans le soin est fait de rencontres, d'initiations à des pratiques diverses, jusqu'à ce qu'enfin, chacun trouve celles qui lui correspondent le mieux, avec lesquelles il « vibre ». Pour M. A. JM., thérapeute, ostéopathe formé à la médecine tibétaine :

> « La voie de thérapeute est longue, très longue. *C'est un parcours très personnel.* C'est beaucoup de formations, ostéopathie puis médecine chinoise, tibétaine, shiatsu… Chacun avance et construit sa pratique en fonction de sa sensibilité. *Il faut trouver, construire son outil. Après, quand le patient est là, on adapte… c'est un engagement très fort* ».

M. N. JL. a également été initié à différentes pratiques qui lui ont permis de découvrir et de sentir son potentiel et ses capacités. Tout ce cheminement

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

confronte l'individu à lui-même et lui permet ainsi de cheminer dans sa propre guérison pour pouvoir un jour prétendre aider l'autre. Les voies, les parcours initiatiques, montrent que la connaissance n'est pas seulement transmise par un seul et unique « maître », que les pratiques sont multiples. Si les formes, les modalités évoluent pour répondre à l'évolution même de la société, nous pouvons penser que dans le fond, c'est toujours l'intention, l'engagement, l'acte de don qui transcendent à cette pluralité, mais aussi ce mouvement vers une transformation personnelle.

4.2.2. **Un outil, une voie initiatique parmi tant d'autres**

Nous allons pouvoir mieux cerner les relations à la Nature de l'homme et de la femme guérisseurs, initiés au chamanisme. « Il existe de nombreuses approches. Par exemple, l'animal de pouvoir vient en rêve au cours de la nuit, ou bien il émerge au cours d'un voyage intérieur. Toutes ces méthodes sont valables à partir du moment où elles aboutissent à un résultat, c'est-à-dire que l'animal de pouvoir se manifeste. Le chamane est un être pragmatique ; ce qui compte pour lui, ce sont les résultats : la guérison, la réponse à une question, l'amélioration de la vie quotidienne… » (Séjournant, 2001, 320). Nous touchons ici une autre représentation de la Nature que nous ne pouvions ignorer dans le cadre de notre recherche. Même s'il s'agit d'hommes et de femmes aux fonctions un peu particulières, même si leurs relations à la Nature dans le cadre de leurs activités « professionnelles » appartiennent à d'autres domaines ou sphères que nous n'avons pas l'habitude de côtoyer, il n'en demeure pas moins que ce qu'ils nous en disent concerne un domaine de perception et d'appréhension du réel tout autre, énigmatique, mais fort intéressant. « Les chamanes savaient rentrer en contact avec le monde des animaux bien au-delà du monde physique. Ils entretenaient des rapports extrêmement puissants avec un ou plusieurs animaux de pouvoir avec lesquels ils conversaient ou à qui ils demandaient de l'aide lorsqu'ils en avaient besoin » précise Séjournant (2001, 318). Pour Lenaif, ingénieur industriel et thérapeute chamane : « La santé de l'individu passe par une connexion profonde à sa dimension animale et à ses instincts, à sa dimension humaine et son affectivité, à sa dimension spirituelle et sa relation à l'Esprit » (2007, 265). Il livre une expérience de guérison avec les plantes. Nous ne pouvons reprendre tout le processus de guérison mais voici en quelques mots l'essentiel : « Je partis donc voir le Guide pour lui présenter ma douleur à l'épaule et lui demander de l'aide. Il me répondit que cette guérison là, je la devrais à l'ingestion du remède et il ajouta : « De toute façon, on ne peut apprendre des plantes constituant un remède comme celui-là, qu'en les ingérant, en les laissant nous enseigner de l'intérieur ». Chacun son truc, chacun son combat, et la plante visait juste » (2007, 57). Un point soulevé ici est le parcours personnel que chacun accomplit dans sa relation à la Nature, en fonction de ce qu'il a déjà vécu et expérimenté, de ses connaissances et ce qui se présentera à lui sera en lien avec ses potentialités, sa sensibilité, sa réceptivité à l'environnement, ce qu'il est à ce moment précis de sa vie. Et ce qui se présentera comme rencontre, comme

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

événement ou nouvelle expérience sera en accord avec ce qui est à transformer et à faire évoluer en lui. Mais plus simplement, la Nature est un lieu de ressourcement, comme le rappelle Lenaif : « Pour elle (il parle de son amie), c'était le contact avec la nature qui déclenchait ses moments d'extase dans lesquels elle se ressourçait. « Tu trouveras ta manière à toi, me dit-elle encore. Il se peut qu'elle soit complètement différente de la mienne, à toi de voir. En ce qui me concerne, le simple fait de m'arrêter sur un bourgeon, un coucher de soleil, un orage, et de m'y identifier suffit à produire une sensation de chaleur irradiant tout mon être » (2007, 48). M. T.A. évoque ce qu'il a aussi vécu lors de son expérience avec la plante Ayahuasca :

> « (…) ce qui s'est passé, c'est que *je me suis connecté avec le peuple du centre de la terre*, j'ai senti énormément d'amour, chaque question que j'avais, trouvait une réponse. Je me suis senti très lié avec ma famille, c'était surpuissant ».

Nous allons maintenant approfondir comment ces êtres communiquent avec la Nature, et comment ils font appel à elle dans leur fonction de guérisseur. Séjournant précise : « Les animaux ne se contentent pas de se donner à nous en partage, ils offrent aussi leur grande sagesse. Celle-ci consiste à être totalement en accord avec leur essence d'animal : ils s'acceptent totalement tels qu'ils sont, sans vouloir être autre chose (…) Les animaux nous apprennent à faire la différence entre jugement de valeur et discernement. Ils nous confrontent à l'acceptation de l'individualité de chacun. Ils nous aident aussi à communiquer par la voix intérieure. Les citadins d'aujourd'hui ne sont évidemment plus en contact avec le monde animal qu'ont connu nos ancêtres chasseurs. Nous avons perdu ce lien, et donc ce dialogue avec la nature » (2001, 318).

> « *Au cours du premier soin que j'ai reçu, c'était ma première rencontre avec le chamane, j'ai vu clairement deux animaux*, et j'ai compris leur message. On apprend dans ces visions à différencier ce qui est imagination et perception réelle. Les animaux sont souvent là. Et puis il y a tous ces animaux que nous n'avons pas l'habitude de rencontrer, ces animaux dits mythiques », précise Mme L.L.

Séjournant, rappelons qu'elle est femme chamane et psychothérapeute, apporte une précision sur sa pratique, et surtout sur une attitude face à des faits qu'elle considère « normale », mais qui déroutent ceux qui n'ont pas l'habitude de côtoyer ce plan de la Nature et qui s'interrogent sur leur réalité ou non : « Le processus psychique à l'œuvre ici, notre esprit rationnel essaie fébrilement de le saisir et de le rapporter à des concepts connus. On me demande souvent : « Ces animaux de pouvoir, là, c'est de l'imagination ou sont-ils réels ? ». Voilà typiquement une situation où la conjonction de coordination exclusive *ou* nous mène dans une impasse. La physique quantique nous apprend qu'un phénomène peut être à la fois plusieurs choses à la fois. Ainsi, un électron est-il particule *et* onde ; c'est notre cerveau qui crée l'alternative. Ainsi en va-t-il de notre relation

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

avec nos animaux intérieurs : ils sont *à la fois* une création intérieure et une réalité dans un monde parallèle auquel nous avons accès plus rarement » (2001, 321).
Nous aurons l'occasion d'aborder la notion de « fait » qui se pose avec cette non obligation ou nécessité à rechercher sa véracité car le « fait » est, nous le constatons. Mais nous ne pouvons pas toujours en définir la nature ou le processus. Cet état, de « fait », nous permet de développer, d'approfondir et de comprendre non pas le phénomène mais tout ce qui permet aux en-quêtés de le vivre, par leurs croyances, leurs dispositions, leurs besoins. A la manière de Bergeron, sans pour l'instant développer la notion de spiritualité, nous relions les expériences chamaniques, les rencontres avec les Animaux de pouvoir et autres guides avec une quête personnelle, la recherche de soi : « L'expérience subjective est le point de départ de la nouvelle spiritualité. Le sujet, dans ses amours, sa conscience, ses angoisses, ses limites et espérances est au coeur de la démarche spirituelle ; il est appelé à expérimenter un aspect « autre » de la vie, une dimension « autre » de son être. Il s'agit de « croire » parce que c'est vrai, parce qu'on l'a expérimenté, senti, éprouvé dans son être personnel. La vie spirituelle est un retournement du regard vers l'intérieur ; elle est une entrée dans le dedans, un itinéraire vers le Centre, une odyssée vers le Soi, une descente vers le Fond (…) Il y a une profondeur dans l'homme qui échappe à tout. Et le fond, c'est le mystère » (1999, 232). M. SA.J, ancien chef d'entreprise, a été secouru par des dauphins après avoir passé plus de dix heures dans l'eau de mer en hiver. Après cet événement bouleversant et déterminant dans sa vie, il a fait appel à un guérisseur qui lui a permis de se reconnecter à son animal intérieur et d'entamer son chemin de guérison. Pour lui, ce naufrage est une initiation spirituelle en lien avec la Nature, avec sa nature :

> « *On a tous les éléments de la Nature en soi, et la Nature nous renvoie celui sur lequel il nous faut travailler en nous, notre part manquante. Chacun a à retrouver son essence*. Celui qui a déjà cela rayonne et impulse autour de lui. Nous sommes porteur d'une mémoire cellulaire et nous sommes tous reliés, ce qui fait que nous résonnons et recevons ».

4.2.3. L'« esprit » de la plante « maîtresse » (Delacroix, 2004)

Lorsque nous avons rencontré nos interlocuteurs pour connaître et comprendre leurs relations à la Nature, nous avons aussi eu la surprise de découvrir que parmi eux, certains avaient connu l'expérience des plantes psychotropes ou des champignons hallucinogènes. Nous profitons de ces rencontres pour aborder ce thème car dans la relation à la Nature, les plantes comme les animaux auraient, selon les en-quêtés, « des messages à transmettre ». Ce qui nous intéresse ici est, par delà la comparaison des témoignages (d'ailleurs largement disponible sur le net pour ce qui concerne les usagers de l'ayahuasca[106]), de

[106] « En Quechua le mot *ayahuasca* désigne une plante et signifie « *liane des esprits* » ou encore *de la petite mort* ». Le mot est composé de *aya*, la mort ou l'esprit des morts, et de *huasca*, vigne. Il s'agit

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« débusquer » d'éventuels ressemblances dans le vécu de leur expérience et de leur voyage intérieur, de comprendre à nouveau le fondement de la quête, ce qui la motive, plus ou moins consciemment, et ses conséquences. Et nous verrons que toutes ces expériences, qu'elles soient aidées ou non par des substances extérieures, apportent des réponses similaires. Bien évidemment, nous ne pouvons émettre un quelconque avis quant à la nature même de l'action du végétal, de ce qu'il produit chez l'homme ou la femme, mais nous recueillons toutes ces informations pour avancer dans la compréhension, discuter et poser des questions. Pour les en-quêtés, comme pour les scientifiques qui se sont également essayés à l'ayahuasca, le constat s'impose : la plante agit au niveau des sensations, des perceptions et permettrait un « travail » en relation avec ce qui est à comprendre dans sa période de vie, telle une expérience initiatique pour dépasser un problème, pour transformer en soi ce qui retient ou freine l'avancée personnelle. Mais aussi, elle donne un sentiment d'unité et d'union avec un « Tout ». C. Noaves précise dans son étude : « Nous avons constaté que l'usage de l'ayahuasca est sujet aux transformations par les populations urbaines des grands centres et que cela donne lieu à de nouvelles manières de « se subjectiver », car si dans le passé ces pratiques avec leurs tambours et leurs plantes sacrées ne sortaient pas de la forêt amazonienne, aujourd'hui nous constatons la rencontre de ces substances avec les nouvelles technologies, engendrant de nouvelles formes d'expression culturelle et même de nouvelles subjectivités en rapport à l'amplification ou « l'expansion » de la conscience » (2006, 79[107]).

« (Mon) Extérieur : jour. (Mon) Intérieur : voudrait s'échapper, désespérément » (2002, 18), c'est ainsi que se décrit Corine Sombrun à un moment de sa vie. Suite au décès de sa mère, cette jeune femme pianiste et compositeur à Londres, a décidé de suivre l'enseignement d'un chamane péruvien. Nous nous appuyons également sur son expérience afin d'élargir cette approche de la relation de l'être humain et du végétal. C. Sombrun a été accostée à Londres par ce chamane lors d'une exposition de peinture sur l'Amazonie : « Il me dit que je pourrais recevoir l'enseignement des plantes d'Amazonie, que j'ai un son à découvrir, mon propre son. Ce son serait comme une « clef » vibratoire, qui permettrait de rééquilibrer les énergies de chacun, de restituer une certaine harmonie intérieure. Je sens ma troisième oreille de compositeur se dresser pour applaudir » (2002, 15). Suite à son voyage au Pérou, qui a fait l'objet d'un reportage pour la B.B.C., elle relate son voyage initiatique dans « Journal d'une apprentie chamane ».

Nous donnons ici un premier extrait de l'expérience de M. T.A., récit[108] que nous de développerons dans le chapitre dédié à la transformation créatrice :

---

d'une décoction de deux végétaux, *Banisteriopsis Caapi* et *Psychotria Viridis*, utilisés à des fins magico-spirituelles dans le bassin amazonien depuis au moins trois mille ans » (C. Noaves, 2006, 13).

[107] Cf. infra.

[108] Avant de rencontrer M. T.A. pour un premier entretien, nous avons échangé par mail alors qu'il était encore à l'étranger et lui avons demandé de nous relater son expérience avec l'ayahuasca.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « On va prendre l'Ayahuasca. Arrivés chez le chamane, il nous accueille gentiment. Là, il nous touche le front, prononce quelques paroles et nous souffle dessus avec sa pipe. L'odeur est bizarre, l'ambiance est bizarre. Il nous sert l'Ayahuasca, et là on attend.... Moins d'une demie heure plus tard, Pascale et moi on gerbe nos tripes ; c'est normal, ça purifie le corps. Puis, je commence à ne plus sentir mon corps, ma vue se brouille. J'essaye de me lever, mais mes membres me trahissent. Je suis en sueur. Et alors le chamane se met à chanter.... quelle horreur ! cela me fait un mauvais effet, je panique, je hurle, je lui demande d'arrêter, mais il continue de chanter plus fort. Mon coeur bat super vite, comme jamais, je crois que je vais faire une attaque. Non, je dois me calmer... *petit à petit, je me laisse bercer par les chants... et là, je commence à atteindre l'extase* (…) ».

Voici ce que décrit C. Sombrun : « Ca commence comme un tremblement de tripes qui s'étend. Une énergie de la terre (…) C'est toi, ayahuasca. Je le sais. Tu prends possession de moi. Tu pousses en repoussant mes limites. Tu les anéantis (…) Les ondes se concentrent sur mon estomac. Comme des griffes qui voudraient arracher, extirper ce quelque chose, cet otage que j'y ai laissé traîner. C'est là qu'est ma douleur. Je dois te vomir (…) Un personnage apparaît. Je suis enfin dans l'instant. Depuis ta mort (décès de sa mère) je n'avais pas eu le choix. J'étais prisonnière de la vie. Je n'avais pu que subir ton injustice. Ayahuasca ! en me plongeant dans l'instant où je pouvais retrouver l'énergie de son âme, tu m'as fait découvrir que je voulais vivre… Rire. Envie de rire ; De la vie. D'une illusion. Qu'est la douleur » (2002, 62-64). Pour cette musicienne comme pour les enquêtés, l'expérience apparaît à un moment crucial de leur vie et permet de voir autrement la situation alors vécue douloureusement, de prendre de la distance par rapport à la souffrance, de réaliser que la vie est plus que ce qui est expérimenté dans le quotidien. Alors, à une époque où les religions sont « en crise » et s'essoufflent, on peut se demander si le recours à de telles expériences que permet la Nature, par des individus qui ne sont pas issus des sociétés traditionnelles, n'est pas une voie possible pour explorer ses souffrances et les dépasser, pour retrouver une forme de spiritualité et d'espoir, de donner du sens au vécu, de se responsabiliser, comme le confie Mme P.C. :

> « Je n'étais pas en direct avec la Nature mais *je me suis réintégrée à la Nature, je faisais partie d'elle. Et j'ai appris des tas de choses à ce moment là.* Tes chaînes, ta douleur, c'est toi qui les fabriques. Tu es libre dans ta tête. Personne ne peut rien te faire en fait. Je crois que là je me suis rapprochée de la liberté. J'avais vingt cinq ans ».

> Pour M. O.B. *: « J'ai eu des expériences très positives avec des plantes. Soit de communication, soit pour entrer en harmonie*. Ca, c'était assez étrange. Tu sens qu'il y a des choses qui te dépassent… *sentir la terre, des odeurs, l'humidité dans l'air, et ça devient essentiel et la terre prend une place que tu ne lui donnais pas auparavant.* Mais cela peut être lié au charivari des sens, enfin je ne sais pas si c'était réel ou halluciné ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Les effets de substances sont souvent associés à un delirium et au côté fantastique des visions et expériences alors ressenties quand elles expriment des phénomènes « étranges ». Cependant, dans ce que confient les en-quêtés, ce que nous comprenons, c'est avant tout une expérience particulière des sens qui semble dépasser un fonctionnement habituel pour ouvrir complètement, comme une libération intérieure. Et la signification qui est alors donnée peut être simple, il s'agirait de l'essentiel que l'on voit en soi et autour de soi, la Nature que l'on perçoit et que l'on ressent autrement. Et M. O. B. pose lui-même une question : réalité ou hallucination ? Nous n'avons pas de réponse à apporter et considérons que l'important est la transformation que l'expérience enclenche, puisque le changement de représentation, voire le cours de l'existence de l'en-quêté, s'inscrit lui dans la réalité. En Amazonie animiste, « la prise de substances hallucinogènes telle que l'ayahuasca (*Banisteriopsis sp*.) n'a aucunement pour fonction d'importer une intériorité exogène qui viendrait établir son emprise sur celle déjà présente ; elle sert au contraire à délivrer l'intériorité de son carcan physique, en décuplant son acuité et sa clairvoyance, et en lui permettant éventuellement de se libérer du corps afin d'interagir sans contraintes avec ses semblables » (Descola, 2005, 297). L'expérience des en-quêtés, M. T.A., Mme P.C., de l'auteur Corine Sombrun et de Delacroix, vient confirmer ces propos. Certaines personnes sont amenées à utiliser des substances pour favoriser un état d'être particulier. D'autres vont vivre un évènement à part sans qu'il soit prémédité et voulu mais parce que « l'état » dans lequel elles se trouvaient leur a permis d'accéder à cela :

> « On en revient toujours au même, que ce soit dans un mode altéré de conscience ou provoqué par des hallucinogènes par exemple. Là aussi, *il y a des communications avec les entités de la nature*. Un anthropologue avait expérimenté cela, d'ailleurs. Après, il y a ceux qui l'ont vécu par des expériences ou après un long travail de méditation. J*e sais que ça a dû m'arriver comme ça de manière un peu fortuite, sans l'attendre. On ressent tout d'un coup qu'il y a quelque chose qui passe mais on ne le recherchait pas* », précise M. J.C.

Delacroix, avec son expérience personnelle du végétal, à la fois en tant qu'expérimentateur et psychologue accompagnant d'autres sujets, offre un témoignage intéressant qui éclaire et prolonge les propos de nos interlocuteurs : « Voici quelques-uns des effets de cette plante prise dans le contexte d'un traitement chamanique : elle déclenche des réactions physiologiques telles que nausées et vomissements, elle met la personne dans un état modifié de conscience : la conscience est élargie et, à partir de là, les ressentis corporels, émotionnels ou imaginaires sont amplifiés, elle peut provoquer des visions et des hallucinations. Certains scientifiques émettent l'hypothèse qu'elle réveille les mémoires inscrites dans l'organisme, et plus particulièrement dans l'ADN, elle permet de « voir », de conscientiser, de revivre des éléments de l'histoire personnelle et familiale, mais aussi de l'histoire de la genèse de l'humanité. Certains l'appellent la plante qui psychanalyse. Mon engagement de psychologue dans une initiation à ce type de chamanisme me permet d'attester que l'ayahuasca est réellement une plante qui psychanalyse et dont l'action va

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

beaucoup plus loin que la psychanalyse freudienne puisqu'elle permet de contacter certains aspects des origines de l'histoire de l'humanité et du cosmos » (2004, 99). Le désir de communiquer, d'entrer en communion avec la Nature, de percevoir autrement, de découvrir le côté un peu « magique » de « l'apprenti-sorcier » est fondateur de l'expérience pour M. N. :

> « C'était l'occasion de faire une fête entre nous ; séance lecture de poésie au bord de la rivière avec accordéon. Le fait est, qu'un des mes amis apprenti botaniste avait ramené une herbe : la *Bella donna* (belladone). On en a juste fumé un peu pour voir les effets. *C'était juste par curiosité pour essayer d'approcher un état dans lequel se mettent les sorciers pour percevoir les choses qui nous entourent d'une autre façon*. Une espèce de curiosité occidentale… On est sorti se promener pour observer les étoiles, prendre l'air. *On était bien réceptifs, hypersensibles*, l'effet des champignons hallucinogènes mais sans la torture mentale ».

M. N. précise que l'utilisation d'une substance n'est qu'un éventuel « coup de pouce », un plus, peut-être inscrit dans un rituel d'un autre temps, mais c'est surtout l'état d'esprit et l'intention qui entourent le dessein qui vont être déterminants dans les expériences vécues :

> « J'ai eu un élan spontané, et je l'ai suivi puisqu'une intuition c'est bien de la suivre, enfin c'est ce que je pense (…) *C'était très spontané, je n'attendais rien en fait, je n'avais rien programmé*. Je le redis, on n'était pas dans une quête de vision extralucide. *Là, c'était affiner quelque chose.* C'est une expérience que j'aimerais renouveler sans la plante ».
> « Est-ce que tu penses que c'est la plante qui a favorisé ça ? »
> « Oui d'un certain côté mais en fait pas vraiment. Si on n'avait pas pris la plante, ça se serait passé mais pas pareil. Mais si tu donnes cette plante là à n'importe qui, ça n'arrivera pas pour autant. *C'est une espèce d'adition de facteurs réunis, une volonté de respect, en même temps lié à une quête de perceptions un peu nouvelles* ».

L'utilisation de telles substances amènerait, ainsi et entre autres, à vivre et ressentir l'environnement avec plus d'intensité, la communication avec l'autre s'affine et se densifie, parfois même jusqu'à atteindre et ressentir l'osmose, la communion. C. Sombrun pose des questions : « Comment aurais-je pu imaginer ce que j'allais vivre ? Au-delà des mots, j'ai appris à percevoir. J'ai appris qu'une certaine connaissance ne pouvait pas s'atteindre par la pensée. Qu'il fallait l'écouter avec les sens. S'y glisser par la perception. Intuitions. Sensations. Petites touches de ce monde des esprits qui envoie des messages. Comme de tout petit pont tendu entre lui et nous. Qui peut les traverser ? Celui qui pense ? Celui qui perçoit ? Peut-être les deux. Il faut les unir. Les équilibrer. Les développer. Celui qui pense ET celui qui perçoit » (2002, 151).
Pour Delacroix, les ouvertures apportées par la thérapie chamanique et par la psychothérapie contemporaine de type humaniste (gestalt-thérapie) se rejoignent

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sur les trois points suivants : l'ouverture physiologique, énergétique et l'ouverture extrasensorielle. « Étant donné les caractéristiques psychothérapeutiques de l'ayahuasca et ses propriétés d'amplification, les capacités sensorielles habituelles sont modifiées, et à partir de cela, la capacité à « voir », à « ressentir », à s'appréhender soi-même ainsi que l'univers d'une autre façon. Cette ouverture va très loin puisqu'elle permet de « voir » ou de « ressentir » les origines de la « névrose », de l'être humain, de la vie, du cosmos (…) Mais la thérapie chamanique amazonienne diffère sur deux points au moins : étant donné la modification de l'état de conscience qu'elle crée et à partir de l'amplification du vécu et le voyage dans les « mondes invisibles », l'organisme est beaucoup plus fortement marqué, et dans son ressenti et dans son processus de guérison. A propos de ces mondes invisibles, on pourrait dire qu'ils font partie de l'immensité des espaces non conscients ou des mémoires inscrites en nous, mais encore non révélées. Ces mondes invisibles renvoient à la notion d'inconscient au sens jungien du terme » (2004, 110).

> « Vers l'âge de dix sept-dix huit ans, avant de commencer la plongée, j'ai eu plusieurs expériences avec des substances hallucinogènes, mais pas synthétiques, entre autres des champignons, la *psylocibine*. C'est des choses très puissantes qui t'emmènent pendant sept heures, ou huit heures. Elles sont utilisées depuis la nuit des temps par l'homme. *J'ai eu alors des expériences de communication parfaite avec les animaux, avec la nature*. Je me rappelle très bien d'un chat avec qui j'ai parlé. Alors est-ce que ça relève du délire ou de l'hallucination pure, je ne sais pas. Mais *tu communiques vraiment avec tout ce qui est naturel autour de toi, naturel et vivant*, avec une vision assez déformée », confie M. O.B.

Mais rappelons qu'user de substances n'est aucunement indispensable pour accéder à ces états. La relation de communion, presque fusionnelle, avec un autre être vivant, même si elle semble hors de l'ordinaire, peut s'expérimenter « naturellement ». C'est sans doute l'état d'esprit de l'individu, sa sensibilité, peut-être certaines aptitudes, les conditions qui entourent l'expérience du moment, qui vont être déterminants, et aussi sa représentation et conscience du monde :

> « C'est vrai que *j'ai regardé la nature et les animaux différemment*. J'avais déjà été bien initié à la nature par mes parents, *j'avais déjà des prédispositions* » souligne M. O.B.

Quoi qu'il en soit, les expériences amènent à percevoir l'environnement différemment jusqu'à transformer sa représentation comme si une porte s'était entrouverte et qu'il devenait alors possible de découvrir ou d'approfondir à travers l'entrebâillement une autre perception, une autre réalité, suffisamment évidente pour s'inscrire définitivement en soi dans le quotidien. Ainsi, comme l'évoque C. Noaves : « L'ayahuasca donc, touche la modernité, la culture et ses mécanismes dynamiques, ses mouvements plastiques, accélérés, rhizomatiques et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

en devenir, comme l'homme. Elle ouvre un territoire irrationnel, subjectif, terrifiant et fascinant, qui entraîne un débat autour des thématiques liées aux questions contemporaines de la subjectivité. Elle nous met en contact avec des nouveaux régimes de sensibilité ce qui nous fait sortir un minimum de notre si forte tradition cartésienne » (2006, 81).

Nous pouvons nous demander ce qui fondamentalement différencie un amérindien d'un européen, quand tous deux entreprennent ce type d'expériences et de rencontres avec eux-mêmes ou au contraire ce qui les réunit profondément au-delà des répartitions entre « continuités et discontinuités entre l'homme et son environnement » ? (Descola, 2005). « Je parle des serpents au chaman (serpents que C. Sombrun a vu en elle au cours de l'expérience). Il sourit. Il me dit que le serpent est le symbole de l'ayahuasca et que c'est toujours sous cette forme que l'esprit de la plante apparaît. Surprise. Silence. Pensée profonde. Si cette vision est commune à plusieurs personnes, c'est peut-être qu'elle est une réalité. Quel est cet esprit-serpent qui entre en contact avec nous ? Je commence à comprendre pourquoi, partout à Sachamama, on peut lire des petits panneaux qui serinent : « Une vision est une réalité » » (Sombrun, 2002, 67).

C. Noaves (2006) apporte comme résultat de son étude réalisée auprès des usagers « ayahuasqueiros » les éléments suivants : « la rencontre avec soi, la transformation de soi, une meilleure compréhension de l'histoire de vie, un état ineffable de grâce spirituelle dans lequel l'univers est expérimenté plus comme énergie que comme matière, l'impression que tout ce qui existe est lié d'une manière au-delà de notre compréhension, la sensation d'être relié à la nature et au cosmos, le respect de la nature ». Voici les propos d'un de ses enquêtés, un médecin français de soixante deux ans qui vit au Brésil depuis plus de trente ans : « J'ai compris que tout est, d'une manière ou d'une autre, dans la nature cosmique, dans ses aspects connus ou inconnus. J'ai compris que l'Univers, existence absolue, ne peut être qu'objet et sujet de lui-même, tout simplement « IL EST », il se suffit à lui-même. J'ai perçu la beauté et la grandeur de la nature universelle, sa totalité, sa divinité, sa luminescence ». Nous avons ici des éléments semblables aux propos de nos en-quêtés, de leur rencontre avec la Nature dans des lieux et des situations différentes. Et quel que soit le contexte, nous pouvons dire que des expériences personnelles, vécues par des individus qui ont pour point commun, que nous avons identifié dans un premier temps, d'aimer le contact avec la Nature, s'inscrivent dans un processus similaire dont nous ne faisons que mesurer l'importance pour l'instant. De nombreuses questions nous viennent alors, venant prolonger celles que nous avions émises empiriquement à partir de nos propres expériences. La remarque de Delacroix, dans son champ de compétence, rejoint la nôtre. Il interroge : « Cet élargissement du champ de la conscience nous permettrait de passer de la notion d'inconscient à la notion de mémoires organismiques et cellulaires. Les plantes sacrées réveilleraient jusqu'aux mémoires inscrites dans l'ADN, hypothèse développée par certains scientifiques et par Jérémy Narby dans son ouvrage *Le serpent cosmique*, et qui peut donner une ouverture considérable à la notion d'inconscient. L'ayahuasca amplifie et enseigne. Elle est considérée comme une plante « maîtresse », ce qui signifie dans la logique traditionnelle que son « esprit » agit

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

comme un thérapeute ou comme un maître », ce qui permet d'éviter l'injonction projective du psychothérapeute ou l'interprétation projective du psychanalyste » (2004, 112).
Une étude anthropologique, à elle seule, ne peut répondre à ces questionnements. L'intuition guide le chercheur aux prémisses de son travail, mais comment poursuivre une telle recherche qui ne peut s'appuyer sur une compréhension des « existants » (Descola, 2005) à partir d'un unique point de vue culturel ? Pour Gonzalez, une étude autour de trois pôles : la plante, l'utilisateur et le contexte, permettrait d'analyser les états modifiés de conscience liés à l'usage des plantes psychoactives. « Chaque pôle comporterait à son tour des variables ayant une incidence dans leur ensemble, sur les processus des états modifiés de conscience et le sens donné par l'individu et sa communauté à l'expérience peyoltique (…) c'est une posture holiste qui tente de relier de façon pertinente plusieurs sphères sémantiques qui décrivent la plante, de sa constitution matérielle jusqu'à ses aspects symboliques les plus sophistiqués » (2009, 42).

4.2.4. **Animal Totem, Animal de Pouvoir**

« Depuis toujours, l'homme a rêvé de communiquer avec les animaux. Il s'est servi de leurs dons pour l'aider dans son activité de chasseur et de cueilleur. Fasciné par leur rapidité, leur vue, leur agilité, il s'est approprié leurs divers talents en les apprivoisant. Une surprenante alliance est née. Elle s'est répétée partout dans le monde, à toutes les époques et avec différents animaux. Mais quelle est la clé de cette connivence ? Par quels moyens l'homme et l'animal parviennent-ils à se comprendre ? » (Cyrulnik, 2001, 99). Cyrulnik interroge la relation entre l'être humain et l'animal dans le concret de l'existence, pour laquelle nous avons apporté des éléments et pistes de compréhension. Mais dans la pratique chamanique, c'est à un autre niveau de la relation, dans une autre dimension et perspective que les questions se posent. Lenaif raconte : « Début 1995, une série d'évènements peu ordinaires secoua tout mon être comme un vieux sac poussiéreux. La Vie me sortait brutalement de ma torpeur et tentait de m'éveiller à son essence, à mon essence. *Ce fut le commencement d'un parcours initiatique à la fois riche et tumultueux au cours duquel je me retrouvai d'emblée projeté sauvagement dans la réalité non ordinaire pour y rencontrer Guide, Animaux de Pouvoir, Entités…* Il me fallut beaucoup d'années pour m'y retrouver, ne serait-ce qu'un peu, dans ce monde étrange, et vivre ces expériences avec un poil de sérénité » (2007, 11). L'animal joue ici le rôle d'un messager entre un événement important et une compréhension de cet événement. Un messager entre l'individu et des plans supérieurs, ou « Mondes », comme si l'animal venait apporter la confirmation d'une reliance entre la vie ici bas et une volonté émanant de plus haut. L'animal de pouvoir est à la fois soutien, réconfort, annonciateur, ou initiateur dans une décision à prendre. Sa présence et la symbolique qu'en a l'homme ou la femme participent de la construction de sa représentation de la Nature et de la place qu'il y tient. La littérature offre nombre de récits similaires et explications de ce qu'est un animal totem, du pourquoi et du comment de son apparition dans certaines thérapies. Séjournant précise : « On découvre, en

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

particulier par l'étude de l'autisme et grâce à certaines thérapies familiales, que nombre de nos maladies nous viennent du fait que tel et telle de nos aïeux n'avaient pas du tout réglé leurs problèmes avant de partir, que leur deuil a été mal vécu et que leurs « fantômes » nous hantent. Il faut donc apprendre à « libérer ces fantômes » que le chaman, lui, sait directement voir dans les corps subtils et extraire, en s'alliant notamment avec les fameux animaux de pouvoir, si l'on veut avoir une chance de vivre libre soi-même » (2001, 13).

4.2.5. **La Nature dans sa totalité comme miroir de l'être et support d'une évolution**

Si les animaux interviennent dans un processus d'évolution intérieure, tant sur le plan physique que psychique, le monde végétal détiendrait lui aussi les clefs d'une connaissance, d'un savoir et d'un pouvoir thérapeutique accessible à ceux qui sont en connexion intime, spirituelle, dans « le plan des âmes », avec les végétaux. Nous dépassons ici ce qui relève par exemple de la biochimie et des caractéristiques intrinsèques à une plante - il pourrait aussi s'agir d'un minéral - pour évoquer cet élément de la Nature comme une forme « intelligente », qui aurait un potentiel pour transmettre, à qui pourrait le recevoir, des informations spécifiques. A ce sujet, les recherches de Costa, pharmacien et spécialiste du chamanisme, témoignent de ce rapport particulier entre des chamanes, et des plantes. Voici un extrait d'un entretien réalisé avec un ethnojournaliste. Nous tenons à ce sujet à préciser que pour des raisons de faisabilité – nous aurions souhaité nous entretenir avec Costa - il ne nous est pas possible de rencontrer toutes les personnes qui apportent des éléments intéressants pour notre recherche. Nous nous permettons ainsi, comme précisé dans la partie méthodologie, de rapporter des extraits autobiographiques et d'entretien réalisés par d'autres personnes et en d'autres lieux. Costa explique : « Dans mon article *Les origines du savoir autochtone*, ma recherche s'inspire directement des paroles de certains chamans ayahuasqueros que j'ai rencontrés en forêt, et ceci en les prenant au pied de la lettre : « pour comprendre (le monde), il faut prendre la Grand-Mère Ayahuasca », « Elle est une plante enseignante, intelligente, maîtresse », « Elle travaille en moi. Tout ce que je dis vient de la plante. C'est elle qui me l'a appris », « Elle fait venir à moi les plantes qui conviennent à mon patient », « On ne trouve pas les vertus thérapeutiques d'une plante donnée, c'est elle qui se manifeste à nous ». « Elles se mettent en travers de notre chemin ; elles nous appellent ; elles changent [d'attitude] si on leur parle ». A partir de là et en constatant que les Indiens n'avaient ni calepin, ni système sophistiqué de mémorisation, ni méthode en matière de transmission intergénérationnelle du savoir, je me suis dit que la théorie du tâtonnement empirique, par essai et erreur, ne pouvait pas fonctionner chez eux, qu'elle était une extrapolation à partir de notre propre conception du monde. Alors, je me suis permis d'imaginer une autre explication, celle-là plus conforme aux peuples autochtones : les plantes sont douées d'intelligence, elles ont une mémoire de l'univers parce qu'elles font partie du même processus de la Vie que nous. Il nous est possible de communiquer avec elles, selon certaines conditions (la transe, le rêve notamment)

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

et ainsi pouvoir en retirer des informations, de type thérapeutique par exemple » (2005[109]). Ce qu'exprime Costa, c'est ce que des botanistes anglais du XVIIème siècle révélaient déjà en évoquant la « médecine des signatures » ou médecine par analogie, c'est-à-dire la correspondance entre des plantes, leurs formes, leurs couleurs, leurs odeurs, leurs goûts, et des maladies du corps humain. « En 1624, Oswald Crollius explique, dans La Royale Chimie : « Les herbes parlent au curieux médecin par leur signature, lui découvrant par quelque ressemblance leurs vertus intérieures, cachées sous le voile du silence de la Nature ». De nombreux exemples pourraient venir illustrer ces propos. Pour en citer un, l'anémone hépatique (*Hepatica triloba*) dont les feuilles rappellent la forme du foie, est utilisée en pharmacopée traditionnelle pour soigner les maladies de cet organe. Et depuis quelques années, les laboratoires s'intéressent de très près à cette connaissance ancestrale, valident les propriétés curatives de certaines plantes au travers de médicaments et autres supports qui ont valeur dans la société moderne. Un des en-quêtés, M. T.A., a expérimenté l'Ayahuasca au cours d'un voyage au Pérou. Il nous dit à propos de son action :

> « *Elle permet de nettoyer le corps et l'esprit*. C'est *une plante qui nous met en connexion, avec l'aide d'un chamane, avec les esprits de la nature*, tout simplement. *Le principe, c'est un voyage intérieur*. Je ne m'attendais pas du tout à ça ! Je pensais que c'était seulement hallucinogène et je l'ai fait par curiosité plus que par volonté interne. *Et ça été l'expérience la plus forte de ma vie…* ».

Pour apporter du « concret » à ces propos, M. N.JL nous explique sa façon de travailler en thérapie, en lien avec des animaux ou des plantes, par connexion avec un autre monde, ou plan :

> *« Les chamanes sont des hommes de Nature, ils ont un rapport privilégié avec elle, avec les plans supérieurs de la Nature, et communiquent avec elle*. Je communique avec les plans supérieurs des végétaux, des animaux. Parfois on entend des mots, parfois c'est une vibration. Mot, son, couleur, la plante par exemple transmet à l'âme du patient le message, puis son âme communique avec la mienne et fait redescendre l'information en moi selon le support que je peux recevoir et comprendre. *L'âme de la plante va se mettre en phase avec ma plante intérieure. Je ne peux entendre l'âme de la plante directement, ça passe par mon âme. Je suis en harmonie avec elle. En soin, cela me sert à reconnaître ce qui est défectueux chez la personne. Les plantes vont me communiquer ce dont la personne à besoin pour mettre l'équilibre et guérir.* Après, une fois que j'ai l'information, j'utilise l'huile essentielle de la plante, teinture mère, extrait de plante, de l'homéopathie, mais comme là ça passe en labo, la vibration est un peu perdue ».

[109] Disponible sur : http://www.metaphysique.org/entretien-avec-Jean-Patrick-Costa.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Dans cette exploration surprenante de la Nature, nous voyons que les en-quêtés, avec des parcours de vie, des situations socio-professionnelles différentes, tiennent un discours similaire sur ce qu'ils découvrent, expérimentent, connaissent des éléments de la Nature. Pour eux, la Nature, sous toutes ses formes, est Intelligence et l'être humain en fait partie en totalité. Et plus encore qu'en faire partie, il est à son image, portant en lui tous ses éléments, et c'est au travers de cette réalité qu'il peut trouver des réponses à ses questionnements multiples. Nous avons vu, par les entretiens avec celles et ceux qui vivent des expériences particulières : scientifiques, aventuriers, vidéastes, passionnés de la mer, que des éléments se rejoignent. Et ce qui, pour certains, est de l'ordre du ressenti, du non définissable, est pour d'autres clairement exprimé et expliqué.

> « J'ai vécu des expériences extraordinaires avec des animaux, l'esprit animal, l'âme de l'animal s'intègre en moi. *Nous intégrons leur énergie, leur état d'âme complet dans tous nos corps. L'âme animale intervient en toi et s'imprègne en toi en totalité. Cette partie animale en toi a tous les fruits d'un instinct développé, d'un ressenti, d'un odorat, d'une écoute, d'un œil développé, une communication vibratoire autre nécessaire pour communiquer avec le plan animal, végétal, minéral, organique du patient* ».

Et si un chamane s'appuie sur la Nature pour aider à la guérison de l'autre, c'est aussi parce qu'un travail personnel d'auto-guérison a été réalisé, qu'il est entré en contact avec la Nature dans des expériences singulières, où se côtoient réalité dans la matière et symboliques. Lenaif confie une de ces expériences : « Je m'enfonce subitement dans l'eau déjà très froide en cette période. Je me mets à nager de plus en plus loin de la berge et j'entre soudain en état de transe, malgré moi, de manière très similaire à ma toute première transe avec le Loup. Cette fois, ça ressemble à un animal marin, une sorte de demi-humain, de demi-monstre primitif. Cette « chose » prend toute la place dans mon corps et je nage comme un chien. Et je gronde, je gronde, de manière gutturale (…) Je ressors de l'eau en poussant un hurlement rauque venant du plus profond de ma poitrine. Je sens cette eau agir sur moi, libérer quelque chose en moi. L'eau me rend ma force, mon intégrité. C'est une force belle, pure, simple, naturelle, débarrassée de la rage qui l'a toujours habitée, rage avec laquelle je revendiquais cette force du fond de sa castration. Une force archaïque animale qui vient du cœur. Cette eau, c'est la mère porteuse, qui soutient, qui nourrit, qui accompagne, qui fait naître » (2007, 153). Pour M. N.JL. :

> « *Le chamanisme et la Nature ne font qu'un. Chaque être humain porte la Nature entière en lui, oui. Et notre rôle est de nous reconnecter à tout cela.* Chacun a la capacité de le faire par différentes étapes. Mais chaque chose en son temps. Tout se fait par cycles. *L'essentiel de tout ce que l'on doit comprendre est en nous. Pour être en phase avec la Nature, pour comprendre ce qu'elle est, pour vivre ce qu'elle est, avec ses souffrances comme ses beautés, il faut accepter tout en nous, souffrances, joies, tout, sans exception* ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Lenaif précise que le chamane apprend de lui-même et des autres dans une relation intime à la Nature, reliée à une forme de Foi, une croyance dans un Tout qui dépasse l'entendement humain : « Dans les sociétés tribales, le processus d'appréhension de cette dimension [l'inconscient] se fait par voie de rites initiatiques. Ce que ne proposent malheureusement pas nos modes d'enseignements traditionnels où l'emphase est mise sur la toute puissance du néo-cortex (pensée), nous coupant au passage de la sagesse de vie inscrite dans nos cerveaux reptiliens (instincts) et mammifères (émotions). Alors que pour les chamans, le seul livre jamais écrit par Dieu, c'est la nature ; et c'est par le vécu, l'interaction et l'étude dans la nature que l'on peut rencontrer le divin. Pour eux, instinct et divin sont au sein de la nature» (2007, 271). Au-delà de l'aspect « religieux », le terme religieux n'est ici que la croyance dans l'existence d'un être ou principe, d'un au-delà, d'un « infini qui déborde la finitude humaine », c'est par les enseignements de la Nature, par les animaux, les plantes, les minéraux, par un contact par les âmes, que ces hommes ou femmes agissent pour les autres, pour l'évolution personnelle voire spirituelle, pour le mieux-être, voire la guérison. Pour Rossi et Kaech, il s'agit d'« une rencontre avec soi-même et le monde, à travers l'expérimentation d'un vécu corporel différent aux tonalités émotionnelles et affectives intenses, voire fusionnelles. Parler de substance «enthéogène», qui signifie «la libération ou l'expression d'un sentiment divin à l'intérieur de soi» prend alors tout son sens » (Rossi, Kaech, 2008).
Pour S. Sonera, biologiste, qui a expérimenté l'ayahuasca : « Je recommanderais l'expérience à tous ceux qui veulent travailler sur eux-mêmes et qui sont prêt à vivre potentiellement un difficile processus, à tous ceux qui ont besoin d'aide pour guérir des traumatismes ou pour trouver la force de leur propre esprit et aider les autres »[110], et pour M. Jespersen, informaticien : « Je recommande l'expérience à ceux qui sont intéressés pour se connaître eux-mêmes profondément, ou qui veulent voir les choses avec une perspective différente »[111].
Nous concluons avec Costa : « Cette symbiose va même au-delà du biologique, comme je le disais tout à l'heure. Nous sommes l'air que nous respirons, nous sommes les aliments que nous mangeons, nous sommes le soleil que nous captons tous les jours. Toute personne qui prend le temps de vivre, le ressent un jour où l'autre dans son corps. Alors dans ces conditions, on peut penser que le règne végétal qui historiquement et biologiquement nous a enfanté, se comporte un peu comme une mère pour nous : elle nous nourrit, nous surveille et peut-être nous protège contre nous-mêmes... Inutile de dire que cette hypothèse va à l'encontre de notre rationalité et qu'elle est donc irrecevable pour le monde scientifique. En tout cas, il me plait à la présenter partout où l'on m'invite et notamment dans des congrès scientifiques, ne serait-ce que pour montrer à tous que rien ne doit être figé dans nos têtes... » (2005).

---

110 Traductions personnelles : *"I could recommend this experience to anyone wanting to work on themselves and ready for a possible difficult process; to those needing help / healing of past traumas or strength for their own soul and to help others"* Disponibles sur : http://www.ayahuasca-wasi.com

111 « I would recommend this to everyone who is interested in knowing themselves deeply, or wants to see things from a different perspective ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

4.3. **De l'ordinaire aux extra-ordinaires**

4.3.1. **« Voir » autrement le monde**

> « Je hurle, je demande au chamane d'arrêter, mais il continue de chanter plus fort. Mon cœur bat super vite, comme jamais, je crois que je vais faire une attaque. Non, je dois me calmer... petit à petit, je me laisse bercer par les chants... et là, je commence à atteindre l'extase. Pendant une heure, je souris, je rigole, je chante, je danse même! Je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie, jamais (et il installe avec force sur le « jamais »). Pour la première fois je sais ce qu'est le bonheur total. Incroyable ! *J'ai compris beaucoup de choses sur ma vie... Notamment j'ai revécu mon accouchement. Je me souviens de tout, c'est ça qui est bien. J'ai eu des révélations sur ma vie...* Petit à petit je suis revenu à la réalité, tout en souriant bêtement. *Je sais ce que c'est que le bonheur total, plus jamais de ma vie j'aurai peur de l'avenir !* », s'exclame M. T.A.

Pour Bergeron, la recherche de soi comme spiritualité de l'être, se vit aussi dans un retour à la Nature, une exploration des sens, un retour au corps. Mais pour l'auteur, elle a aussi à s'affranchir de tout dogme et pratique extérieure à soi et non maîtrisée : « Cet ancrage dans la nature se différencie du néo-chamanisme qui, lui, s'apparente à une régression à un état de conscience atavique et est finalement un retour à une vision du monde dominée par des énergies que l'on peut capter et orienter au moyen de rituels magiques. Il n'a rien à voir non plus avec le retour à la terre du « gentleman farmer » en mal de moutons, ni avec la nostalgie bucolique du retraité qui s'immerge dans la nature » (1999, 243). Le recours à certaines pratiques chamaniques est pourtant un « outil » comme un autre dans le chemin que l'individu entreprend pour évoluer. Nous pensons que toute expérience vécue en conscience et avec discernement apporte des éléments de progression. La Nature, vécue « en direct » ou au travers de rituels construits collectivement ou individuellement, permet d'enclencher des processus intérieurs en intervenant à la fois dans la matière, par les sens, mais aussi au niveau symbolique, dans les représentations. Elle favoriserait aussi un réajustement de l'être dans ses différentes composantes et structures, si l'on admet que la société moderne, dans sa conception du monde, objective, mécaniste, aliène en partie l'être humain dans sa dimension émotionnelle et spirituelle. Pour M. SA.J. et M. N. JL., respectivement :

> « *Comprendre les rapports de l'homme à la Nature permet à chacun de comprendre qui il est et surtout de grandir en fonction de ses phases d'évolution*. La Nature nous renvoie tout ce qu'il y a depuis la nuit des temps et qui a été mis dans un ordre précis. Dans notre corps physique, c'est en ordre comme dans la Nature, mais l'homme au fil du temps de son évolution, a mis du désordre, et la Nature n'est plus en résonance, je dirais en résonance magnétique avec sa propre nature. Car la Nature a des Lois, dans le corps humain elles sont les mêmes

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sauf que l'homme, par sa pensée, les a un peu déroutées. *Quand il revient dans la Nature, celle-ci, par son champ vibratoire, par le contact au niveau des pieds, par tout ce qui l'enveloppe, le sensoriel… elle le remet dans le bon sens, elle remet de l'ordre*. Et là, quand on revient de la montagne, de la mer, on se dit : « qu'est-ce que je me sens bien » ».

« *Les gens cherchent à s'élever au travers des médecines parallèles, ils cherchent une autre issue par la médecine naturelle : par les plantes, les minéraux, les animaux, les fonctions énergétiques ou directement vibratoires de la Terre Mère. Les gens changent de conscience.* Le temps importe peu. Ce qui compte c'est que ce soit fait. Notre rôle, au travers des techniques naturelles, est d'aider à transformer chacun, à élever les consciences. Nous ne faisons qu'un et toutes les transformations majeures se font d'une façon ou d'une autre. *Les gens cherchent une porte de sortie à tout ce pouvoir et à toutes ces manipulations. Notre vraie liberté c'est d'être soi-même, à l'intérieur de soi, responsable de tout ce que l'on vit, sans peurs. C'est pour cela qu'il faut transformer toutes ses peurs* ».

Alors pour expérimenter, pour s'expérimenter, pour dépasser ce qui encombre, retrouver l'authenticité, la voie chamanique ou néochamanique, se propose comme une voie possible. « Le chamane est souvent qualifié d'un terme qui veut dire « celui-qui-voit » ou, à la fois, « celui-qui-sait » et « celui-qui-peut ». Et il s'agit d'un savoir et d'un pouvoir différents de ceux des gens ordinaires, car ils concernent la face secrète du monde » (Markale, 2005, 63). Perrin pose une question intéressante : « Le chamanisme produit-il des phénomènes dont l'appréhension a jusqu'ici échappé à la science ou que la science ne veut pas reconnaître pour ne pas se remettre en cause ? » (1995, 106). Le chamanisme se situe dans d'autres Plans que la science pourrait difficilement soumettre à l'épreuve, dans l'état actuel des connaissances et des outils employés pour la servir. Il n'est probablement pas nécessaire que la science reconnaisse ou non dans la pratique chamanique une validité scientifique car il s'agit ici d'un champ d'expérience relié à un autre monde. Les recherches dans ce domaine, même si les approchent varient, mettent en avant le dicours du protagoniste : « Ces voix sont souvent les seules sources d'information sur des groupes ou des individus au sujet desquels il n'existe pas de corpus canonique ou académique » (Marshall, 2003). Le chamanisme, on y croit ou on n'y croit pas, et la position du doute laisse la porte ouverte, motive à aller chercher et comprendre par soi-même. La réponse est personnelle. Mais il est sûr que la rencontre avec un chamane apporte des éléments de réponse à condition de s'être laissé aller et être soi-même ouvert à cette rencontre, sans *a priori*. Et ces portes d'accès que l'on ouvre offrent la possibilité de comprendre comment et pourquoi, avec quelles motivations et dans quels buts les acteurs de ces pratiques occidentales opèrent et évoluent, vers quelle connaissance ils s'engagent. Ils montrent aussi tout simplement cette propension humaine à vouloir explorer, transformer.

Ce qui attire également notre attention et l'intérêt des scientifiques pour le chamanisme : ils tentent l'expérience d'une séance avec un chamane afin de « voir » s'ils peuvent accéder par cette voie à des informations concernant leur

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

domaine de recherche. Même si le résultat de ces expériences est pour certains concluant, il est surtout remarquable de noter le fondement de leur démarche. Si des scientifiques adhèrent ainsi à ce qui pourrait être une autre forme d'accès à la connaissance par le biais de « l'irrationnel », c'est que, malgré le cartésianisme dominant, des hommes et des femmes de science sont ouverts à ce qui aurait été il y a quelques années encore complètement rejeté et considéré peut-être comme « une folie passagère liée à un phase de surmenage ». Les esprits modernes s'ouvrent donc et prêtent plus que de l'attention à ceux qui communiquent avec le surnaturel. Le surnaturel est communément « ce qui dépasse la nature des objets créés, qui semble en dehors du domaine de l'expérience et échapper aux lois de la nature » (Morfaux, 198, 350). Et c'est pour cette raison, parce que le surnaturel est au-delà du champ ordinaire des expériences et modes de perception, qu'il est visité et appelé à être, si ce n'est élucidé, au moins ressenti et éprouvé. Il nous est difficile ici de proposer une réflexion sur les termes « Nature » et « surnaturel ». Les en-quêtés oeuvrent avec la Nature dans le concret et la matière par l'utilisation de plantes par exemple, mais aussi en faisant appel aux esprits animaux. Cette Nature est à la fois dans le monde humain mais aussi dans ce que nous préférons appeler le monde « autre » et non « surnaturel ». Parce que pour les chamanes comme pour les en-quêtés, il n'y a pas de scission entre ce qui est en Bas et ce qui est en Haut, c'est « l'Humanité Une » (Elia, 2001). Le surnaturel devient pour eux une réalité. « L 'article d'Ormiston, Hegel on Negotiating Transcendence, discute de l'aliénation de la conscience occidentale moderne, séculière, orientée vers un but, qui s'est dissociée de la totalité spirituelle du corps et de l'âme » (Marshall, 2003). Dans les pratiques extatiques comme dans des rencontres extraordinaires avec des animaux par exemple, c'est cette dimension, cette révélation de l'âme et de « l'union avec l'absolu », ce sentiment du Tout, qui est exprimé. L'homme ou la femme, peut à tout moment vouloir explorer, expérimenter, aller chercher une autre compréhension de ce qui est, accepter l'initiation et la transformation. Cela est possible à des moments de vie, en fonction des parcours personnels. Ceci n'est pas un engagement mû et vécu par tous, mais les en-quêtés nous font partager le leur. Ceux qui sont dans la voie de la spiritualité souhaitent aussi un rapprochement des sciences avec leur travail parce qu'ils pensent qu'une complémentarité est possible, dans le but de servir la guérison. Nous évoquons un exemple de guérison d'une patiente de Brennan, un exemple parmi tant d'autres qu'elle décrit dans son ouvrage. Elle fait un constat : « Je ne prétends certes pas avoir guéri Rose (…) En ma qualité de guérisseuse, j'avais accès à l'information qui leur manquait (aux médecins). Ce qui démontre une fois de plus qu'une sincère et honnête collaboration entre les guérisseurs spirituels et les médecins ne peut être que bénéfique pour les patients. Nous avons beaucoup à nous apporter mutuellement. Et davantage encore au processus de guérison » (1993, 273). Un constat à l'instar de M. N.JL :

> « *Ce serait formidable que les scientifiques s'allient au monde spirituel.* Et c'est en train de bouger. *Les jeunes cherchent instinctivement la vérité en eux, la confiance en eux, en l'homme, en la société. La Terre Mère a confiance en l'homme mais l'homme n'a pas confiance en la Terre Mère c'est pour cela*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

qu'il veut la contrôler. La jeunesse d'aujourd'hui ne peut plus vivre comme ça et elle va bouleverser énormément les consciences et c'est très bien. Ils ont raison ».

Dans le même sens, et malgré son opposition au recours chamanique, Bergeron exprime une alliance espérée entre science, théologie et psychologie pour que soit possible une évolution de l'être humain dans sa dimension spirituelle : « Je dirai seulement que la spiritualité de demain devra prendre en compte les requêtes de certains scientifiques (Hubert Reeves, Karl Pribram, Henri Laborit, Ilya Prigogine, Rupert Sheldrake, Jean Charon, Fritjof Capra, les Gnostiques de Princeton), et de théologiens (Pierre Teilhard de Chardin) qui pensent qu'il est possible de surmonter l'antagonisme traditionnel entre la science et la religion et qu'on peut rester dans le champ de la science pour développer l'expérience spirituelle. Ce dialogue entre la science et la spiritualité suppose que l'on change de paradigmes : autant celui de la science positiviste qui réduit la réalité au mesurable, que celui de la religion institutionnalisée qui doit passer du point de vue théocratique à une perspective anthropologique. La nouvelle spiritualité sera aussi en dialogue avec la psychologie. Beaucoup de psychologues (Carl Gustav Jung, Abraham Maslow, Ken Wilber, Charles Tart, Arthur Deikman, Roberto Assagioli) recherchent un nouveau paradigme qui inscrive la spiritualité dans la psychologie ; et certains théologiens, tel Drewermann, réclament à grands cris non seulement que la religion prenne la psychanalyse au sérieux mais qu'elle retrouve son fondement anthropologique : celui des structures du psychisme humain » (1999, 239).

Certains voient dans le chamanisme « le rôle positif que le chamane pouvait exercer en tant qu'innovateur dans les processus de changement ou d'adaptation » (Narby, 2005, 60). Seraient-ils à même de nous aider à avancer dans ces questions universelles, le sens de l'existence, … ? Les « néo-chamanes » expriment eux, une représentation du monde plus spirituelle, par opposition à la société matérialiste et scientiste. Mais ce préfixe « néo » ne peut avoir de sens que dans une réappropriation occidentale des usages chamaniques ancestraux à des fins de développement personnel, dans un contexte social et historique particulier. Ces quêtes spirituelles, qui ont peut-être toujours existé sous des formes différentes, posent ici un lien de causalité entre malaise de société et chamanisme. Mais cette relation n'est pas incontournable, la présence de l'un n'étant pas nécessairement consécutive de l'autre. Si un mouvement semble se dessiner vers la quête d'une spiritualité, elle se traduit aussi par des envies de vivre différentes, qui se manifestent – pour ceux qui en ont les moyens financiers - dans des lieux de vies, des choix alimentaires, des méthodes de soin telle que la médecine traditionnelle chinoise ou tibétaine. Il est intéressant de noter que ces médecines, qui ont parcouru des millénaires, empreintes d'une philosophie qui relie l'Homme à l'Univers, intéressent de très près la médecine occidentale par les réponses qu'elles apportent là ou celle-ci échoue. Et puis, il y a la pharmacopée, toutes ces plantes employées aussi dans certaines pratiques druidiques et chamaniques construites à partir de la connaissance du « langage » des plantes. Ainsi, l'Occident, la science, ouvre ses portes à d'autres formes de connaissances.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Espérons qu'elle saura entendre et respecter l'état d'esprit et la conscience qui les accompagnent, l'essence même de ce qui les fonde. En accord avec Picq, nous pensons : « A une époque où l'impératif écologique s'impose inexorablement, mais de manière souvent encore niaisement technicienne, l'Occident est lentement en train de comprendre qu'il va lui falloir, lui aussi, se ré-animer : savoir retrouver l'enchantement du monde de l'esprit en tout élément de la nature, afin de mieux pouvoir ensuite, mais ensuite seulement, entrer en résonance avec ce qui transcende la nature, c'est-à-dire qui la dépasse infiniment » (2001, 14).

> « Oui, de plus en plus de personnes se tournent vers les médecines parallèles lorsque la médecine occidentale ne peut plus rien faire. Parce que cette médecine c'est du chimique, parce qu'il n'y a plus l'écoute du patient, *il n'y a plus d'amour ni de partage*. Aujourd'hui, c'est vingt cinq euros, tu prends tes antibiotiques et point barre. Et si ça va pas on change. *Il n'y a plus rien, il n'y a plus l'espace humain, c'est un espace codé, code-barres, un numéro. Si la médecine « scientifique » s'ouvre et se met en accord avec les médecines parallèles, là de belles choses peuvent se faire. Il faut à la fois les progrès scientifiques et l'ouverture spirituelle, l'écoute*. Et cela amènera des guérisons, des changements de conscience, une nouvelle humanité qui sera vraiment ouverte ».

Lenaif cite Carl Gustav Jung, qui, dans « L'Homme à la découverte de son âme », met l'accent sur l'aspect incontournable d'une dimension spirituelle pour garantir la santé : « « De fait, les représentations spirituelles générales sont un élément constitutif indispensable pour la vie psychique ; elles se retrouvent chez tous les peuples jouissant d'une conscience déjà quelque peu déliée. C'est pourquoi leur absence partielle ou même leur négation occasionnelle chez des peuples civilisés doivent être considérées comme un signe de dégénérescence (…) Nous savons aujourd'hui qu'il existe dans l'âme des opérations de métamorphose conditionnées spirituellement, et qui sont, entre autres, à la base des initiations bien connues dans la psychologie des primitifs (…) La majorité des névroses tient à une perturbation de ces processus ». L'Afrique du Sud où, sous l'impulsion de Nelson Mandela, se côtoient médecine traditionnelle et médecine occidentale, devrait pouvoir être un exemple à suivre » (2007, 269). Ce désir d'alliance du monde spirituel et du monde scientifique se retrouve chez nos interlocuteurs. Ils demandent à pouvoir partager leurs connaissances, à les mettre à l'épreuve du doute, en attendant que de nouveaux outils ou formes de pensées viennent accréditer leur savoir et savoir faire, leurs intuitions. Cet esprit d'ouverture et leur démarche sont de plus en plus accueillis dans le monde médical. Non seulement des thérapeutes investissent le milieu hospitalier dans différents domaines d'intervention : aromathérapie, guérison par les énergies, tarot-thérapie, etc., mais les médecins demandent eux-mêmes à être formés au vu des résultats qu'ils observent, même s'ils n'en détiennent pas toute la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

compréhension[112]. Gageons que les années à venir seront prometteuses d'ouvertures et de nouvelles expériences dans nombre de domaines encore insoupçonnés[113].
Pour conclure brièvement sur ce chapitre ouvert sur des pratiques chamaniques et la Nature, nous allons aborder la dimension de la réalité, ou plutôt des réalités, ce qui est à dépasser et ce qui reste à découvrir. M. P-H F. raconte :

> « J'ai connu le chamanisme en Afrique où j'ai vécu deux ans, mais là-bas, on parle de sorcier. Et j'ai vu des rituels et des gens mourir malgré des rituels de guérison. Un jour, un africain m'a montré un arbre fendu en deux et brûlé. Il m'a demandé de lui expliquer ce qui c'était passé. Je lui ai dit que c'était la foudre, mais bon, je me suis aussi retrouvé limité dans l'explication de ce qu'est le phénomène électrique et tout le procédé. Lui, de son côté, il a cherché son explication. Il a trouvé un caillou à la forme particulière, en forme de hache. Voilà, pour lui c'était ce Dieu en colère qui avait jeté le caillou du ciel sur l'arbre. Il m'a offert ce caillou : « C'est contre les mauvaises choses » m'a t'il dit. Et c'est vrai que je l'ai toujours avec moi. Je sais qu'il me l'a offert parce que moi j'ai su l'écouter. D'autres blancs auraient ri. *Moi, j'ai entendu et accepté ce qu'il m'a dit parce que c'est son univers, sa façon d'expliquer son monde. Il a apprécié ce respect de l'autre que je lui ai témoigné* ».

Nous avons à plusieurs reprises mentionné le chamane Lenaif. Voici ce qu'il dit, en toute simplicité : « Il m'a fallut beaucoup d'années pour m'y retrouver, ne serait ce qu'un peu, dans ce monde étrange, et vivre ces expériences avec un poil de sérénité. Au bout du compte, je ne sais plus si tout cela existe vraiment, les Guides, les Entités, les Animaux de Pouvoir… J'ai même de plus en plus de doutes sur le sujet – en tout cas, présenté de la sorte. Si j'avais l'occasion de parler avec Carl Gustav Jung des divinités Oriscas, les Forces de la Nature, il me dirait certainement qu'il n'est question que de figures archétypales. Et vous ? Que diriez-vous sachant qu'en définitive cela n'a pas beaucoup d'importance ? » (2007, 11). Mme L.L. nous a confié sa part d'interrogation mais surtout cette liberté trouvée, celle qui s'acquiert en dépassant les grandes contradictions et oppositions, source de dualité en l'être :

---

[112] « Ils sont médecins, kinés, infirmières, sages-femmes. Après une formation « classique » et quelques années de pratique conventionnelle, ils se sont tournés vers ces médecines complémentaires… (…) Ils y trouvent une approche globale du malade, quand la médecine classique se focalise sur les organes et le traitement des symptômes, entraînant une approche morcelée du corps et des soins. En replaçant la personne dans son environnement social et émotionnel, les médecines alternatives rendent la relation entre soignant et malade une humanité que les gestes techniques et le manque de temps mettent à mal ». Pour le Professeur Lazarus : « Les médecines alternatives sont un excellent complément à la médecine conventionnelle. Les Chinois l'ont bien compris, ils disent : « On veut garder notre médecine traditionnelle, mais on veut aussi votre scanner ». L'inverse sera-t-il possible chez nous ? », in *Viva*, le magazine mutualiste, n°244, mai 2009, respectivement p. 44 et 19

[113] Cf. Annexe 4 : « A propos des pratiques alternatives ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « En quelques mois seulement, j'ai côtoyé, et c'est même plus que côtoyé, j'ai expérimenté dans leurs extrêmes le chamanisme et la dimension religieuse chrétienne (…) Et aujourd'hui, je peux dire que j'ai retrouvé ma liberté. Oui, je me sens libérée de tout dogme, de toute emprise, de tout ce qui dépasse le raisonnable. Je pense que c'est apprendre *à se connaître soi, et soi-même* dans des situations difficiles mais sans doute nécessaires. *Aujourd'hui je crois en la capacité de l'homme à s'ouvrir à plus de conscience, d'autonomie, de responsabilité, d'engagement, et surtout d'amour. La nature est pour moi et sera toujours mon lieu de ressourcement pour me retrouver, me recentrer. Après, des questions restent en suspend, sur la réalité ou non de ce que j'ai vécu. Personne ne pourra affirmer ou contredire, c'est à vivre* ».

Alors, en accord avec Bergeron, nous pouvons dire que l'Homme a besoin d'aller dans la direction d'une conscience « unifiée et intégrative » : « Il faut dépasser les effets néfastes d'une opposition entre sujet et objet, nature et homme, corps et âme, au profit d'une manière de penser et de vivre plus soucieuse d'unité. L'unité embrasse la différence entre le sujet et l'objet (épistémologie), entre l'homme et la nature (cosmologie), et enfin celle entre l'âme et le corps (anthropologie) » (1999, 241).

4.3.2. **La recherche de Soi**

Pour notre recherche, nous avons rencontré un chamane, des « ayahuasqueiros » et des thérapeutes exerçant dans des domaines variés, dans cette pensée commune que les êtres humains sont tous liés et participent d'une même évolution : « J'ai compris qu'en tant qu'être humain incarné sur le corps de la Terre, je ne pouvais participer à sa guérison qu'en me guérissant moi-même, c'est-à-dire en mettant tout en œuvre pour devenir un canal de Lumière pour les autres et pour la Terre. Car c'est la maladie de l'homme qui entraîne celle de la Terre » (Elia, 2001, 5). Au vu du contexte socioculturel, nous ne pouvons établir de comparaison entre le chamanisme d'une société traditionnelle et le néochamanisme à l'œuvre dans les sociétés dites modernes. Rossi et Kaech précisent : « Si, dans le chamanisme huichol, le recours au peyotl répond à une demande collective et s'intègre comme pratique dans des structures culturelles préalables, pour le sujet occidental, l'usage obéit essentiellement à des attentes individuelles. Dans le premier cas, l'expérience, balisée par la mythologie, se donne à lire a priori, alors que dans le second, le sens accordé à l'épreuve impose une relecture et une réinterprétation du vécu a posteriori (Rossi,1997) » (2008).

Si l'alliance avec l'invisible est un élément incontournable, la possession, les transes et autre jeu théâtral, n'appartiennent pas à la pratique que nous avons observée et expérimentée. Dans ses recherches menées au Maroc et liées entre autres au langage du corps et à la possession, Hell parle d'une marginalisation croissante de celles et ceux qui passent par une « possession sauvage » pour réintégrer, équilibrer, permettre ainsi la « reconstruction du Soi » (2000, 9-17). Cette marginalisation croissante ressemble à ce que nous constatons dans notre

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

recherche : des hommes et des femmes, relativement isolées dans leur démarche et leur parcours initiatique, mais en même temps, se dessinent un mouvement et un élan qui semblent s'accentuer. Et ces personnes se rencontrent, se (re)trouvent et partagent leurs expériences, leur chemin initiatique (stage, hutte de sudation, etc.). Le système de possession étudié par Hell revient à « développer de nouvelles images de soi », à « se libérer d'émotions conjoncturelles » car l'Homme, interroge l'auteur, « est-il réductible à un être normalisé émotionnellement ? ». « Le besoin d'être possédé », les initiations, tout ce qu'expérimentent les personnes qui nous ont livré un peu de leur vie dans ce qu'elle a d'« à part », montrent l'intensité de ce qu'elles recherchent, de ce qu'elles éprouvent, de ce qu'elles découvrent. Bouleversements, remises en questions puissantes, émotions vécues dans les profondeurs de l'être, dans le corps, dans le psychisme. Quelles que soient les sociétés, quelles que soient les pratiques - plus ou moins ritualisées suivant qu'elles s'inscrivent ou non dans une pratique collective, dans la répétition et la durée -, pour les en-quêtés, pour les auteurs évoqués, nous observons une réflexion, un mouvement, un engagement déterminés dans une évolution, une rencontre avec ce qui est « autre ». Pour Leiris (cité par Hell, 2000) : « Etre un autre que soi, se dépasser dans l'enthousiasme ou dans la transe, n'est-ce pas un des besoins fondamentaux des hommes ? ».

Nous pensons que dans ces expériences, quand l'individu entre en contact avec un autre : une entité, un animal, dans un rêve, une expérience hors du commun, dans une transe, l'aboutissement est finalement la rencontre avec soi. L'Autre est celui qui permet de dépasser ses représentations, ses schémas de pensée imprégnés de tant de rationalité et de normes, pour découvrir « ce que je suis », au-delà de son inscription dans l'espace et le temps de la société, le temps de l'horloge qui n'est pas le temps personnel, au-delà de ce que « je » représente aux yeux des autres : homme ou femme, dans un contexte familial, social, professionnel. L'expérience n'est pas incorporelle, elle est émotion, paroxysme parfois, dans toutes les dimensions de l'être et modifie profondément sa façon de penser le monde et de s'y inscrire. L'Autre n'est pas le but de l'expérience, il en est le guide. Et chacun, en fonction de son histoire, peut, selon les en-quêtés, rencontrer ce guide. Les croyances, les religions, les arts comme la musique et la danse, les explorations dans des univers extrêmes et des rencontres avec la vie sauvage, les lectures, tout événement, toute parole, peut déclencher un mouvement. Tout est « outil », potentiellement, et alors chacun prend son chemin. Mais le mouvement engagé, c'est l'accès à la Connaissance de Soi, à une autre réalité aussi, pour mieux vivre et comprendre ce qui se déroule : « J'ai trouvé des alliés fidèles dans ces belles énergies que nous apportent les fleurs de Bach. Ce sont des élixirs floraux qui peuvent aider l'âme à se relier à l'Esprit, c'est-à-dire tout simplement à la Lumière. A travers elles, c'est tout l'amour et l'accompagnement des devas, des intelligences de la nature, qui s'offrent pour nous aider » (Elia, 2001, 15).

Dans ce parcours de transformation, ce que les en-quêtés nomment l'ego, c'est ce qui est appelé à être transmuté, « Si la Vie ne va pas dans le sens de ton avis, qui dirige : la Vie ou ton avis ? L'ego en crève mais la destinée réussit… » dit Mme

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

E.M., thérapeute. Cet ego est ce par quoi, d'après la définition de nos interlocuteurs, dès sa conception, l'individu se construit dans la famille, dans la société, avec ses valeurs, ses interdits, voire ses conditionnements. Tout peut limiter, voire être déstructurant pour certains, alors que le sens de la vie, pour les en-quêtés, est celui de la compassion et de l'Amour, même si les réalités et contraintes quotidiennes alimentent toujours et encore cet ego, limitateur et dépositaire des peurs. Mais « Attention à l'ego spirituel », tout est bien dans la mesure et l'équilibre. Les don-neurs d'information mettent en garde face à cet ego spirituel, qu'ils ont tous plus ou moins expérimentés : il devient une façon de juger, de se placer à distance des autres et donc de ne plus être dans l'amour. Transcender son être dans des expériences intimes, individuelles ou collectives, apporte une compréhension spirituelle du monde, pour apprendre à comprendre l'Homme, dans sa complexité, dans ses possibles. Les chamanes et autres guérisseurs évoluent certes dans un plan de communication particulier, mais tout individu peut accéder à la reliance, à ce que Elia, thérapeute, confie : « Dans les années qui suivirent, je connus des périodes très difficiles, où mon âme étouffait, privée de Lumière, cette nourriture essentielle. Tout chercheur sur le chemin spirituel connaît sans doute ces moments de désespoir. Car, toucher ou même simplement pressentir, ne serait-ce qu'un instant, la plénitude d'être Vivant, et ensuite être séparé de ce vécu, est une douleur intolérable que rien d'extérieur ne peut apaiser » (2001, 6). Et c'est aussi ce qu'exprime Mme L.L. :

> « On m'a un jour demandé de définir la Foi. Pour moi, elle est au-delà de toutes religions, de tout ce qui nous permet de communiquer avec les autres êtres. C'est une expérience personnelle que l'on ne peut définir. *C'est une rencontre avec la Lumière* quand on est dans le gouffre, dans l'ombre absolue et qu'on ne peut que lâcher-prise et s'en remettre à *un espoir d'amour infini* pour sortir de là… La Foi, c'est *savoir très intimement qu'il y a autre chose* (elle insiste sur le mot « savoir ») ».

Les en-quêtés, dans une recherche de connaissance transcendante, engagés dans la guérison par la voie empruntée au chamanisme ou en utilisant d'autres « supports », montrent par leurs démarches personnelles et/ou professionnelles la pluralité de leurs expériences et cheminements. Chamanisme, pratiques inspirées de certains usages chamaniques et réappropriées,… L'important n'était pas pour nous de discourir sur cette terminologie mais de comprendre comment certains hommes ou femmes, quel que soit le lieu ou le temps, se construisent dans leur relation au monde, et tout particulièrement à la Nature ; comment cette Nature renvoie l'individu à lui-même, dans un chemin initiatique. Nous pensions avoir dépassé dans ce chapitre notre préoccupation première, mais il nous a paru important d'approfondir certaines réflexions autour du chamanisme pour comprendre, non pas les nouveaux usages occidentaux dans leur essence et leur essentiel, mais la façon dont ils sont appréhendés et évalués en fonction des représentations et des expériences des enquêtés.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

4.3.3. **Les « extatiques »**

Pour Winch, tout anthropologue ou ethnologue qui étudie une société primitive espère rendre intelligibles à lui et à ses lecteurs, ses croyances et ses pratiques, « dans un compte rendu qui doit satisfaire aux critères de rationalité qui ont cours dans leur culture d'appartenance » (2003, 235). Il en est de même pour un phénomène qui se situe à l'intérieur même de la culture de l'anthropologue et de ses lecteurs : en nous intéressant aux pratiques des chamanes et guérisseurs qui officient dans notre pays, nous avions pour exigence de donner du sens non pas tant aux praticiens qu'à la démarche des patients et de ceux qui côtoient ce milieu : dépasser le côté irrationnel, irréel, voire magique, pour inscrire ces pratiques dans une activité, certes extra-ordinaire, mais pertinente, tant en terme d'acteurs concernés que par les résultats obtenus dans cette forme d'acte thérapeutique et le sens qui lui est donné. Pour James : « Notre conscience de veille normale – la conscience rationnelle comme nous l'appelons – n'est qu'un type particulier de conscience, tandis que tout autour d'elle, séparée d'elle par l'écran le plus fin, il existe d'autres formes potentielles de conscience, entièrement différentes. On peut passer toute notre vie sans même suspecter leur existence (…) Aucune compréhension de l'univers ne peut être totale si elle laisse de côté ces autres formes de conscience » (1958[114]). La définition de Janet nous semble intéressante quand il dit à propos du sens du réel qu'il est « une prise de conscience correcte de la réalité perçue et la faculté d'adapter sa pensée et ses actes à cette réalité et au moment présent » (Morfaux, 1980, 309). Le réel devient ainsi ce qui appartient à l'individu pour, dans une situation donnée par rapport à ce qui est perçu, produire du sens et agir dans ce sens. Pour M. T.A. :

> « Depuis cette expérience [avec la plante Ayahuasca] j'ai changé mes perspectives de vie, ma perception du bonheur, de la carrière, je n'ai plus ce souci. J'ai surtout envie d'être dans le bonheur. Je sais ce que je ne veux plus. Je me suis rendu compte que j'étais trop dans le passé ou l'avenir. Et c'est dans ces moments d'extase que j'ai réalisé l'importance du présent. *Vivre dans le présent. Le moment présent c'est la seule vérité que l'on a finalement. Et le bonheur est dans le présent* ; mais c'est difficile à appliquer car le mental empêche cela. *Etre, c'est pour moi être dans le présent et l'état d'Etre absolu c'est l'Amour. Je suis bien conscient de tout ceci et de tout ce qui me reste à faire* ».

Le perçu est propre à chacun et dépasse le seul contexte socio-culturel, il est dans l'histoire de l'individu, dans une intimité qui ne peut être énoncée. Nous avons retrouvé cette notion d'être soi, d'être en accord avec soi et son environnement, dans un temps et un lieu : « *Il n'y a pas beaucoup de gens qui sont dans cette évidence un jour de se dire je suis là au bon moment au bon endroit. Ce qui permet de se découvrir soi et d'avancer* » confia la navigatrice Mme Q.A. Le sens du réel acquiert ici une dimension personnelle, et montre aussi comment une réalité, plus grande, à

[114] Cité in « La connaissance de l'invisible. Une approche ethnologique… et psychologique de l'autre réalité », Hardy Christine, Philippe Lebeaud Editeur, Paris, 1996, p. 96

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'échelle d'une société par exemple, peut alors s'énoncer, puisque les individus seraient en correspondance, en corrélation, co-auteurs et co-acteurs. Du un au Un, existe une infinité de possibles, et l'anthropologue, à sa façon, participe de cette compréhension de l'Humain, à un niveau individuel et collectif. Pour Winch : « La capacité de saisir le sens de la vie ne dépend pas du seul individu concerné, ce qui ne signifie pas qu'elle ne dépend pas du tout de lui. Elle dépend aussi des possibilités que la culture dans laquelle il vit, offre, ou n'offre pas de produire un tel sens » (2003, 257). Nous sommes en partie d'accord avec cette affrimation mais nous pensons aussi que l'individu est suffisamment autonome et peut aller chercher dans une autre culture ce qui peut l'aider à donner du sens à son expérience et parcours personnel. Nous exprimons également l'idée que l'expérience intime, profonde, dépasse la notion de culture, se place quelque part en deçà parce qu'elle est une rencontre avec Soi. Une unité à retrouver au fond de soi pour participer et être co-créateur du Un, voici peut-être le sens de l'expérience humaine, « contempler le sens de sa vie comme un tout » (Winch, 2003, 257). Bancel, physicien, travaille actuellement sur le « Projet de Conscience Globale » (GCP) et ses recherches suggèrent aussi que « en tant qu'humains, nous sommes connectés avec notre planète, mais aussi avec les autres, par des moyens que nous n'avions peut-être pas imaginés »[115]. Si pour Winch (2003), ce que nous pouvons apprendre en étudiant d'autres cultures c'est aussi d'autres possibilités de faire du sens, nous voyons qu'à l'échelle de l'individu même, et non plus d'une culture, au regard des en-quêtés, nous pouvons aussi trouver ce sens, par les expériences et interrogations d'un seul individu. La correspondance ou la différence, dans les discours et propos recueillis, sont d'importance, et nous accordons une place à chacun d'entre eux. Nous ne pouvons construire une connaissance sur des expériences isolées, mais la réflexion du chercheur en sciences humaines et sociales ne peut tout énoncer en une seule et même donnée. Le tout ne sera jamais la somme des parties et nous souhaitons rendre compte de cette dimension personnelle, individuelle, qui participe nécessairement à la dimension culturelle. Par contre, la dimension culturelle n'est peut-être pas seule déterminante pour la construction, la transformation et l'évolution de l'individu. D'avis avec Marshall : « les extatiques tels que les chamanes, les médiums, les amoureux, les artistes et les danseurs, sont des canaux permettant la connexion entre l'état terrestre ordinaire de l'existence et les états extraordinaires. Ils nous rappellent l'aptitude humaine au changement et à la transformation. Il nous arrive souvent de regarder ces extatiques à travers le prisme de notre propre situation, de notre expérience de vie, de nos attentes et de nos champs d'étude » (2003, 11). Dans les chapitres précédents, avec les témoignages et les analyses consacrés aux hommes et aux femmes en quête de Nature, nous considérons

[115] « Le GCP (Global Consciousness Project) est une expérience sur une longue durée qui explore la possibilité que les liens psi entre l'esprit et la matière sont étendus, voire planétaire (…) Après dix ans de fonctionnement, les résultats surprenants montrent que le réseau global des GNA (Générateurs de Nombre Aléatoires) enregistre des variations subtiles à des moments d'émotions collectives et massives dans le monde – par exemple, la célébration du nouvel an ou la réaction au tsunami d'Asie du sud-est en 2004 ». Disponible sur : http://metapsychique.org

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

aussi comme « extatiques » ces amoureux de la Nature et ceux qui vivent des expériences extraordinaires.

4.3.4. **Les expériences au cœur de la Nature et aux frontières de la rationalité**

Si Collot évoque à propos des échanges entre individus, « ce lien subtil et profond de nature affective qui lie, essentiellement par des processus inconscients , deux (ou plusieurs) sujets » (2009, 139), nous tenons à interroger ces expériences des en-quêtés dans leur relation avec des animaux, non pas des Esprits animaux, mais des êtres vivants. Si nous admetttons que des plantes psychoactives offrent la possibilité de se relier à des entités d'une autre réalité, nous pouvons aussi appréhender le fait qu'un état de conscience modifié, par une mise en situation particulière – idée et perspective de réflexion développés précédemment – puisse permettre de se rapprocher du monde sensoriel et cognitif d'un autre être animal par exemple. Cette connexion subtile apporterait, entre autres des révélations intérieures et compréhensions, identifiées par le protagoniste humain de la rencontre. Ainsi, et pour reprendre la réflexion de Collot, nous pouvons « admettre qu'il existe un invisible qui ne sera jamais accessible en totalité, bien qu'il contribue de façon mémorable à l'exercice de toutes formes de thérapies » (Collot, 2009, 148). Pour Mme L.L. :

> « *L'animal qui m'accompagne est l'aigle et la buse. L'aigle dans mes pensées, lors des soins, mais la buse dans tout ce que je vis dans la réalité.* C'est un rapace qui est toujours là dans le ciel quand un événement marquant est en cours, heureux ou plutôt dramatique (elle nous fait le récit d'une chute à cheval). Au début je me disais « coïncidence » mais non, *quand les choses se répètent dans des circonstances similaires, on est dans l'évidence. Et c'est là qu'il faut être à l'écoute* ».

Si l'animal accompagne un événement particulier, il agit également dans la guérison, montrant le chemin pour appréhender ce qui est en cours dans son existence, dans une épreuve, en aidant à « visiter son corps, l'intérieur de soi » et donner un signification, une piste pour comprendre ce qui est en jeu, comme l'explique M. SA.J.:

> « Après un accident de plongée qui a touché mon oreille, le chirurgien m'avait dit « plus de plongée ». C'était comme si on m'enlevait la vie. Bien sûr j'ai fait un travail sur moi, bien sûr je me suis remis en question. *Le petit dauphin est venu dans mon esprit comme image qui m'accompagnait à l'intérieur de moi pour me permettre de visiter mon corps et voir qui je suis vraiment.* A partir de là j'ai visité mon oreille, j'ai compris les dégâts et le pourquoi. Au travers de cette pensée, *la Nature m'a donné cette image pour pouvoir voir ce qui se passe à l'intérieur de moi-même* (…) *En retrouvant sa propre nature, ce qu'il est, l'homme va retrouver la Nature, il faut passer par un travail sur soi*. C'est comme moi avec les dauphins. Il y a l'élément principal qui est l'eau, *l'eau est porteuse, elle*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

transmet. Le dauphin est dans son élément. J'y suis sans l'être mais en même temps *l'eau nous permet d'être en union et en fusion…* ».

M. SA.J. évoquait une « chambre secrète » qui lui permettait d'entrer en communication avec le dauphin. Selon Chevalier et Gheerbrant : « Dans tout rituel d'initiation se présente une épreuve, qui est le passage par une chambre secrète [caveau, forêt, etc.] qui symbolise le lieu de la mort du *vieil homme* et de la naissance de l'*homme nouveau*. Toute initiation, fut-elle la plus naturelle, comporte une part de secret et de retraite, et la vie nouvelle qu'elle inaugure se fonde sur une certaine mort, sur une part d'abandon » (1982, 204). Que ce soit avec « l'aide » d'une substance naturelle ou sans « artifice », il semble que les enquêtés vivent une initiation qui leur permet une prise de conscience qui va transformer leurs représentations, dans un vécu intime, intériorisé, une expérience corporelle, sensorielle, émotive et spirituelle, une transformation qui, symboliquement, comme l'évoquent et Chevalier et Gheerbrant, fait passer de l'ancien au nouveau. Nous voulons souligner ici deux points : le premier étant que l'expérience initiatique peut se réaliser dans la Nature, sans passer par l'utilisation de plantes psychotropes et sans avoir recours au collectif comme en thérapie de groupe. Et deuxièmement, que la Nature, que les animaux comme les plantes, offrent des possibles que nous avons écartés dans la société occidentale par une conception naturaliste et cette mise à distance de l'Autre.
La Nature serait ainsi bien plus que ce l'Homme en voit, palpe, hume. Nous pouvons alors entrevoir et « imaginer » l'étendue de ces relations Homme-Nature. Car ceux qui disent vivre une relation « privilégiée » ou particulière avec elle sont relativement « nombreux » au vu de ce que nous pouvons lire dans des ouvrages et revues spécialisées. Après, entre le dire et le faire, entre le dire et le vivre, il est certainement un décalage que seul le discernement nous permet d'évaluer pour comprendre et différencier ce qui est une expérience unique, d'un « art de vivre » au quotidien. Quoi qu'il en soit, et quoi que nous puissions en penser, il s'offre à nous une autre perception de la Nature que nous avons personnellement appréhendée en nous initiant au moins à certaines pratiques dont nous avons parlé ici. Ni vérité fondée, ni vue de l'esprit ou illumination, juste de nouvelles perspectives et l'acceptation de la différence dans les représentations et relations à la Nature. Ainsi, pour M. T.A., sa définition du chamane – définition qui montre aussi cette réappropriation occidentale du fait chamanique - renvoie en priorité à la relation particulière à la Nature :

> « Un chamane n'est pas forcément quelqu'un qui est dans la jungle. *Toute personne qui est connectée à la Nature et qui transmet, et qui permet aux autres de se relier à la Nature et au Tout, est un chama*ne. Et peu importe les méthodes qu'il utilise. *Chamane des temps modernes, et je pense qu'il y en a de plus en plus. C'est peut-être pour ça qu'il y a autant d'échanges en ce moment entre les chamanes traditionnels et les gens comme nous* ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour conclure à ce jour

La Nature est mise en boîte, mais la Nature est aussi en nous…

En relevant les définitions que les en-quêtés donnaient de la Nature, nous avons ouvert un livre de représentations ; en explorant les relations de l'Homme à la Nature, nous avons réalisé à quel point cette relation dépasse la seule notion d'aventure ou d'expérience corporelle pour pénétrer l'intimité, engendrer une transformation, construire dans le quotidien un rapprochement, presque une connivence avec ce qui devient une partie de soi. La Nature, Moves en montre la complexité et le lien étroit qui l'associe à l'être humain : « Le problème de la relation entre la société et la nature est tellement fondamental qu'aucune théorie sociale ne peut totalement l'ignorer. Par exemple, Alfred Schütz a vu « la Nature universelle » comme élément constitutif dans l'intersubjectivité et comme une chance pour la compréhension interculturelle. Il a attiré l'attention sur le fait que la Nature comme élément constitutif de la vie sur la terre est quelque chose d'assez différent de la Nature pensée comme objet des sciences naturelles, parce que la première est partagée par la pensée du monde et « qu'elle se constitue à elle seule dans notre expérience significative de tous les jours, expérience qui réalise notre évolution historique humaine » (Schütz, 1978) [116]» (1996, 18).
Au terme de cette deuxième partie, nous allons non pas conclure mais mettre en avant ce qui nous paraît être à la fois déterminant dans cette relation et peut-être éclairant pour comprendre les enjeux actuels. Différents thèmes sont repris ici, comme une synthèse de l'ensemble de ceux développés précédemment, et sont complétés par d'autres apports emprunts à la littérature[117]. Ce bilan, provisoire, offre surtout une perspective de compréhension, un nouveau regard possible sur l'Homme, son évolution.

1. Un engagement de l'être total. Des modèles explicatifs éclairants mais insuffisants

Dans leur travail sur la course au large en solitaire, Soulé et Routier soulignent la pluralité des éléments qui motivent les navigateurs « hauturiers » : « Outre les

[116] Traduction personnelle *: "The problem of the relation between society and nature is so basic that no social theorist can totally ignore it. For instance Alfred Schütz saw "universal Nature" constituting itself in intersubjectivity and chances for intercultural understanding. He emphasized that Nature as a constitutive element of life world is something quite different from Nature as the object of the natural sciences, because the former has its share in the mental sphere and "it constitutes itself in our everyday meaningful experience as this experience develops in our historically determined being" (Schütz, 1978)".*

[117] Deux sous-chapitres sont reportés en ANNEXE 5 : « Une spiritualité en dialogue » (Bergeron, 1999), « Quand l'homme ou la femme s'investit dans une « mission » ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

justifications somme toute classiques (quête de liberté, réalisation d'un rêve, assouvissement d'une passion, attrait pour l'aventure, l'évasion, le voyage), tout un ensemble d'autres aspects apparaissent : familiarisation, dès l'enfance avec la voile et/ou les croisières ; quête de plaisir et d'émotions fortes ; authenticité du rapport à la mer ; rupture avec le quotidien et ses contraintes ; logique du défi lancé à soi-même et aux autres ; recherche de performance et de vitesse ; « pilotage » d'un système technologique *high tech* ; recherche de solitude ; sentiment de fusion avec le milieu marin ; etc » (2008, 99). Ces auteurs n'ont pas cherché à approfondir toutes ces explications, mises en avant par les interviewés, puisque leur travail consistaient à évoquer les théories sociologiques autour de ce qu'ils nomment l'engagement corporel. Nous retrouvons chez les don-neurs d'informations l'ensemble de ces motivations, les amenant à vouloir rencontrer et vivre la Nature, ce qui a sans doute aussi été un facteur déterminant dans leur histoire. Et surtout, nous pouvons apporter des éléments complémentaires approfondissant la compréhension des relations de l'Homme à la Nature, vécues tant dans des situations relevant d'un défi à soi, défi que l'on pourrait qualifier de plus extériorisé : traversée de l'Atlantique en solitaire à la rame, traversée du désert, etc, ou intériorisé : reprendre contact avec l'eau après avoir manqué de périr noyé par exemple. Nous avons aussi développé la notion de « repos social », quête de sens et d'authenticité, mais surtout la représentation de la Nature et du milieu sauvage comme une partie de soi, sa propre nature reflet de la Nature, la Nature comme miroir d'une part enfouie au fond de l'être, ce que les en-quêtés rechercheraient finalement. Ce qui pourrait expliquer aussi les sentiments de communion et d'osmose avec le milieu, exprimés avec tant de force, de conviction et de sensibilité.

Nous ne souhaitons pas faire correspondre les réponses des en-quêtés à des théories et catégories sociologiques explicatives qui réduiraient les valeurs intrinsèques de leurs vécus. Parce qu'elles sont uniques et en même temps parlent de l'Homme au travers de toutes ses composantes : familiales, sociales, professionnelles, morales, physiques, émotionnelles, spirituelles, parcours de vie. Les expériences et tout ce qui est dit, non-dit, pour les exprimer, ouvrent les portes de l'individu dans sa dimension plurielle. Nous ne pouvons presque qu'« effleurer » la compréhension de tout ceci. Nous ne réduisons nullement la démarche du sociologue ou de l'anthropologue dans sa propre quête de connaissance, mais nous savons aussi que chaque auteur apporte un éclairage possible, et que tous ces éclairages sont complémentaires, parfois contradictoires, interdépendants peut-être. Nous pourrions citer davantage d'auteurs afin d'appuyer nos propos mais nous ne prendrons pas une position définitive qui nous « cadrerait» ou nous « encadrerait » dans une théorie pour comprendre les relations de l'Homme à la Nature. Nous mettons en évidence des points particuliers, approfondissons la teneur des propos des en-quêtés, nous ouvrons les portes de l'inédit, interrogeons beaucoup et soulevons le fait que chacun est dans un rapport particulier à la Nature malgré une culture occidentale commune. L'ouverture du monde aujourd'hui permet à chacun de s'enrichir, d'aller chercher ailleurs et de ne pas en rester à ce qu'il a reçu dans son éducation de valeurs ou de croyances, d'interdits voire de préjugés. Cet enrichissement

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

personnel accentue la difficulté de notre travail. Cette espace-temps ouvert, ce sans frontière nous pousse à explorer non pas différemment mais davantage de domaines. Quand les en-quêtés vivent une expérience particulière avec la Nature et la confient, nous ne pouvons que soupçonner la profondeur de leur expérience, tout ce qui l'anime et la sous-tend, tout ce qui est aussi en évolution dans leur intériorité et qui n'appartient qu'à eux.

Dans notre recherche, nous précisons comment l'Homme construit sa relation à la Nature, quelle est la nature de ce rapport, les changements qu'il implique tant au niveau des représentations que des engagements corporels, émotionnels… Non pas pour dire que telle personne ayant tels critères répond de telle façon et qu'une autre avec des critères différents répond d'une autre façon, mais afin d'explorer plus avant l'être humain dans son rapport à lui-même, à l'Autre, à la Nature, à ce « Tout » et à « l'Univers dont je fais partie ». Ceci apporte un nouvel éclairage sur tout ce qui se passe aujourd'hui, après des siècles d'évolution, et c'est pourquoi le regard et les réflexions des paléoanthropologues cités précédemment sont pertinentes. Dans un même esprit, les avis des éthologues, tel Lestel, offrent pareillement une vision intéressante de l'être humain qui se place dans le monde vivant soit comme espèce à part ou alors totalement intégrée et dépendante de son milieu, mais surtout dans les représentations qu'il a de lui-même : « En abandonnant l'idée d'un propre de l'homme fondé de droit (droit divin en particulier) ou fondé par nature, il est possible de ne pas seulement en rechercher les caractéristiques, mais aussi d'en déterminer l'économie dans nos représentations de soi, et en particulier de nos représentations d'homme en tant qu'humain. L'idée de propre de l'homme permet de faire sens de qui nous sommes, et des rapports que nous pouvons avoir avec les autres, humains ou non. C'est une idée régulatrice, non de nos comportements (ou pas seulement) mais surtout de nos représentations de soi » (2007, 4). La grande pluralité des données communiquées par les en-quêtés quant à leur relation à la Nature impose une toute aussi grande précaution dans l'analyse et la compréhension, afin de ne rien réduire et de ne pas catégoriser ce qui n'a pas à l'être. Par contre, nous pouvons effectivement définir ce qui à un moment donné, au travers d'une expérience ou d'une représentation, est sous-tendu et recherché. Nous percevons aussi au-delà ou en deçà de tout ceci, une quête, celle de soi, qui passe par la Nature, pour des raisons évoquées que nous allons développer plus longuement.

Alors, dans notre travail d'anthropologue, nous mettons en avant une analyse multicausale, multiévènementielle voire multiconséquentielle, en somme une pluralité qui ne doit pas être un frein à la compréhension, bien au contraire. Et nous pouvons aussi préciser que l'entretien, dans sa forme et sa teneur, devient finalement notre outil privilégié, car c'est par lui que nous est restituée la presque globalité des informations.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2. Des pistes pour accueillir, explorer et comprendre ce qui est au-delà du rationnel

> « *Oui, il y en a qui vont de plus en plus vers la Nature pour retrouver des émotions*. L'émotion c'est bien ce qui nous met en mouvement. Ce ne sont pas les froides perspectives financières du pouvoir d'achat, etc, toute la part matérialiste du quotidien qui va étancher la soif de l'homme. *C'est une quête d'un autre ordre, un besoin d'émotions, mais à un autre niveau encore*. Aujourd'hui on fait du spectacle, on crée des besoins, mais là, dans la Nature, c'est différent ».

« Une quête d'émotions à un autre niveau », voilà un aperçu de ce que la rencontre avec la Nature offre à M. T.R. Mais cet autre niveau, cette autre dimension de l'expérience, nous avons vu précédemment que l'explication que nous pouvions en avoir s'arrêtait aux mots de la langue française et des limites du vocabulaire. L'expression non verbale prenait le relais : par l'intensité des gestes et du regard. Mais d'autres vocables sont aussi apparus : osmose, fusion, aura, énergie vibratoire. Et ces expressions n'appartiennent pas aux seuls en-quêtés puisque Soulé et Routier étayent en partie leur recherche sur les interviews de navigateurs. Dans « l'engagement corporel », comme dans la course au large en solitaire, ces auteurs parlent ainsi de la démesure : « (…) la démesure exprime un besoin de dépassement de la personne et de sortie de la banalité quotidienne, qui rend impossible le fait de se contenter des normes requises par l'équilibre social. Elle génère la déraison et l'expérience des limites » (2008, 104). Cette expérience des limites peut effectivement se concevoir dans les limites que physiquement et psychologiquement l'homme est capable d'atteindre dans des pratiques sportives dites « à risque ». Dans la quête de Nature et des rencontres que l'Homme vit en son sein, nous avons retrouvé la notion de dépassement de soi, le besoin de « repos social » et de « vivre autre chose » que la routine quotidienne, ce « faire comme tout le monde » appauvrissant les rêves souvent abandonnés et les désirs les plus hors normes, eux-mêmes éteints par l'égalisation au seuil de la normalité. Mais l'expérience des limites c'est aussi chez les en-quêtés cette frontière entre ce que l'Homme comprend et ce qui fait partie de l'insondable, entre le rationnel et l'irrationnel. Si ces auteurs parlent de « déraison », alors nous entrons dans ce qui est au-delà de la raison, et si cela n'est pas identifié ou reconnu, nous pouvons bien parler d'irrationnel.

Le risque pris alors par les don-neurs d'informations est dans l'expression de l'expérience à l'autre, cet autre qui potentiellement peut émettre un jugement ; nous sommes d'ailleurs parfois dans la confidence car « ce que j'ai vécu ou ressenti dépasse l'entendement, comment je peux alors l'exprimer sans être jugé ? Comment je peux déjà tout simplement le vivre et l'intégrer dans mon être sans me demander ce qui est normal ou non ? Sans me juger moi-même et ne pas éteindre ce qui m'anime quand je m'engage totalement dans une pratique physique, dans une rencontre… ». L'engagement et le risque peuvent s'expérimenter dans tous les domaines de la vie et la référence à la norme permet de rester cohérent et de ne pas « déborder du cadre de la sagesse » (Soulé et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Routier, 2008, 103). Mais que veut dire « sagesse » ? Nous ne nous essaierons pas à la définir ici, ce terme étant bien trop vaste et complexe à lui seul. Dans la quête de Nature, d'émotions, de sensations, de perceptions nouvelles, d'expérimentations de Soi au travers du Tout, cette sagesse ne doit en aucun cas être un frein au contraste, à la démesure, à ce qui permet justement de vivre autre chose et autrement. La Nature peut devenir cet espace-temps où se tisse une nouvelle perception de la vie, de sa propre vie, parce qu'elle semble relier la femme ou l'homme à sa part d'essentiel. Cet essentiel qui est profondément en lui, il le perçoit dans un moment particulier : lorsqu'il se retrouve œil dans œil avec un géant des mers, quand dans l'instant au milieu de l'océan, sur une petite embarcation, il se dit qu'il est « au bon moment au bon endroit ». Ces lieux et moments conjugués dans une presque perfection semblent ouvrir une porte, celle qui donne sur la dimension de son être, comme le souligne Mme L.L. :

> « Ce que je ressens dans ces moments là, je pense que tous ceux qui vivent des expériences un peu à part le ressentent. Un artiste le ressent aussi dans sa création et mon amie danseuse à l'Opéra de Paris m'exprimait ce *sentiment d'être reliée à quelque chose d'autre. C'est comme une transcendance*, et on peut tous vivre ces instants d'extase, de bonheur pur. On est comme détaché… je dirais de la banalité, pour faire simple, mais ça n'est pas péjoratif. *On est en lien avec quelque chose qui est au-delà du plan terrestre, plus élevé. Chacun peut trouver une voie pour y accéder, en fonction de ces affinités, dans la nature, en méditation, peut-être dans tout finalement parce que ça relève sans doute de l'état d'esprit et de la conscience justement que ceci est bien possible* ».

Quand on est bien là, quand « l'être-là » (Heidegger) est vécu dans sa plénitude, quand le mental se tait et lève les barrières des préjugés et certitudes, quand tous les sens reçoivent et expriment, quand on est ouvert et perceptif, accueillant, à la fois à l'écoute de soi et de l'autre, l'autre étant toute présence avec laquelle l'Homme crée un lien et entre en communication sous quelque forme que ce soit, quand le sentiment d'osmose et de fusion est vécue, alors, à la façon de Bréhier, nous pouvons dire : « par le fait d'*être-là*, l'homme ne peut se connaître comme tel qu'au sein de quelque chose qui le dépasse et qu'on appelle le monde » (Morfaux, 1980, 371). Et la Nature, par son essence même, est pour les en-quêtés ce qui permet cette exploration.

Les navigateurs de l'extrême justifient leur engagement dans des aspects semblables : « la griserie des sens provoqués par la vitesse et le vent, l'esthétique marine, le sentiment de fusion avec l'élément ou le bateau constituent un large éventail d'expériences émotionnelles et sensibles revêtant une valeur intrinsèque. Ces activités vertigineuses contribuent à la construction de l'identité du sportif, être sensible tout autant que rationnel. Ainsi, des individus autant que des communautés peuvent se former sur la base du rapport sensible à la mer » (Soulé et Routier, 2008, 108). Cependant, nous pensons que ces expériences, aux confins de l'individu, dans son intimité et sa subjectivé, plus que de construire son identité, vont lui permettre d'accéder à une élévation de sa conscience dans un rapport au monde qui ne se contente pas de la vision ordinaire des choses. C'est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sans doute cela, la spiritualité évoquée par tant d'auteurs, sociologues, philosophes, ou scientifiques ; parfois juste évoquée par crainte sans doute de dépasser le cadre de l'objectivité, ou longuement développée parce que justement elle est d'importance. Entre la Nature et l'être humain semble se profiler, et plus nous avançons dans notre recherche et nos en-quêtes et plus nous le percevons, une sorte de clef pour comprendre la rupture ou le lien profond dans l'essence de la relation Homme-Nature, comme l'évoque M. T.R., enseignant en sciences naturelles :

> « *En Nature, j'ai l'impression d'être accordé à un temps qui a son propre rythme. Un temps qui n'a rien à voir avec le temps imposé, le temps des horloges*. « Le jour où les pendules se sont arrêtées », le poème d'une jeune fille malade… très très beau poème. Le jour où les forêts ne seront plus déboisées, où les gens seront souriants… Avant de mourir, elle a peut-être acquis des perceptions étonnement pertinentes et elle avait donné des « missions » à ses camarades de classe dans son Adieu : « Vise la Lune et même si tu la rates, c'est pas grave, tu te retrouveras au milieu des étoiles ». Michel Serres disait à propos du millénaire en route « on arrive dans le domaine d'Hermès », le messager, la communication. Je m'intéresse beaucoup aux mythes, c'est quand même quelque chose de commun à toute l'humanité. Je suis un peu religieux et un peu mystique. *Je pense qu'on ne peut pas faire l'économie du métaphysique* ».

Ce que nous avons pu relever jusqu'ici sur l'intériorité de l'être dans son rapport à la Nature, Costa le résume en quelques mots : « s'il existe un lien entre tous les êtres vivants (qui d'ailleurs partage une histoire et des structures génétiques et biologiques communes), il semble logique que celui-ci dépasse les cultures, car elle concerne l'être profond. On peut alors postuler que certaines sociétés ont cherché à développer ce lien et que d'autres l'ont négligé, notamment toutes les civilisations hiérarchisées (essentiellement concentrées en zone tempérée). Il faut dire que partout où la nature est généreuse (tropiques) ou à l'opposé, là où elle est extrême (pôles, désert), les hommes ont donné un large crédit aux rêves, comme étant des messages du monde des esprits. On voit là une certaine prédisposition à écouter la nature, tout comme leur nature intérieure » (2005[118]). Mais nous constatons aussi que ce rapprochement sensible à la Nature, par la voie de l'expérience corporelle, sensorielle, émotionnelle, cognitive voire spirituelle, n'est aucunement l'apanage des sociétés traditionnelles et qu'en Occident, cette disposition, cet état d'esprit, cet engagement de soi est présent chez nombre d'individus. Nous ne pouvons faire ici état de toutes nos rencontres, nous centrant sur les en-quêtés, mais dans des discussions à caractère professionnel - hors champ de notre recherche - avec des élus engagés contre la misère sociale par exemple, nous soulignons que dans des temps de pause

[118] In Revue Synapse. Disponible sur : http://www.metaphysique.org/entretien-avec-Jean-Patrick-Costa.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

permettant les échanges plus personnels, ces représentations de l'Homme et de la Nature étaient évoquées avec lucidité. Et l'ouverture d'esprit des interlocuteurs, leur tolérance à la différence, les encourageaient à exprimer l'irrationnel, l'a-normal, ce qu'ils avaient pu éprouver ou ressentaient intimement, ce qui était tout à fait hors cadre du contexte de la rencontre. Se présentait alors une perspective de recherche encore plus grande, mais que nous ne pouvions envisager ici. Seulement, un fil est tissé, le lien entre la dimension psychique de l'individu, son rapport intime au monde, et celui du monde objectif, tout du moins reconnu comme tel par la société occidentale.

3. De la pluralité des représentations de la Nature et des modes d'identification

« La question de la culture se pose avant tout comme celle du sujet et de son rôle dans la dynamique des sociétés. L'histoire naturelle de la culture est d'abord une histoire naturelle de la subjectivité, de la signification et de la liberté »
Lestel (2001, 15).

Après tout ce cheminement sur les relations de l'Homme à la Nature, après en avoir montré la nature, leurs aspects parfois hors du commun, intimes et profonds, présents dans une réflexion quotidienne ou un état d'esprit et d'être d'hommes et de femmes que nous avons interrogés, après avoir « regardé » d'autres pratiques des sociétés différentes, nous pouvons soulever ce qui a longtemps prévalu ou prévaut encore : la scission Culture/Nature. Opposition fondamentale mais non irréductible dans la pensée occidentale. Alors que l'Homme est posé comme hors de l'animalité, et l'animal depuis longtemps considéré comme un condensé de stimuli-réponses, programmé et sans culture, et bien voici que « des phénomènes qui étaient supposés être propres aux sociétés humaines, comme la morale, la politique ou l'art, ont été observés chez l'animal, au moins sous une forme primitive. Il ne s'agit donc plus de donner aux sociétés humaines un statut d'exception, mais de chercher à aborder le *phénomène culturel* dans son authentique globalité » propose Lestel (2001, 322). Ce que nous voulons montrer ici, c'est la « fragilité » des représentations dans le sens où les convictions et certitudes sont à revisiter quant aux relations au monde environnant, monde vivant, complexe et surprenant. Si les en-quêtés expriment à ce point leur sentiment d'un lien étroit entre l'Homme et la Nature, c'est peut-être parce que, au travers de leur histoire personnelle, de leur goût pour cette Nature – remontant souvent à l'enfance –, de leurs représentations, ils étaient réceptifs et prêts à vivre des expériences particulières qui ont renforcé et affiné leurs représentations. L'inattendu ne demande qu'à être exploré et le percevoir, le voir, est peut-être une expérience qui se construit avec et par la subjectivité et l'objectivité. Ainsi, sans reprendre ce long et périlleux débat, d'avis avec Lestel, nous pouvons dire que « la distinction entre l'homme et l'animal ne se superpose pas à la distinction nature/culture, comme on l'a cru pendant longtemps.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L'homme aussi bien que l'animal évoluent à l'interface de la nature et de la culture. Il ne faut plus penser la culture en opposition à la nature, mais prendre conscience de la pluralité des cultures chez des créatures d'espèces très différentes » (2001, 8). Et dans ces expériences parfois extraordinaires de rencontres avec la vie sauvage, ce serait la rencontre de cultures aux caractéristiques différentes qui permettrait aux en-quêtés de prendre ce grand recul pour regarder l'Homme de l'extérieur et essayer de le comprendre dans sa relation au monde, dans la complexité des phénomènes en jeu et en « je »[119].
Descola propose non pas un dualisme opposant nature et culture ou nature et société, mais un dualisme entre « l'intériorité et la physicalité » de l'être : « l'intériorité, c'est l'idée qu'il y a au fond des humains, à l'intérieur d'eux-mêmes, quelque chose qui peut avoir son siège dans un organe mais qui, d'une certaine façon n'est visible que par les effets qu'il produit. Ces effets étant la conscience, la conscience réflexive, la capacité d'agir, la capacité de signifier, etc. Et, par ailleurs, il existe un effet d'actions sur le monde qui est lié à des mécanismes physiques que l'on peut voir à l'œuvre et que l'on peut mettre en branle. Ces deux notions ne sont pas des substances, mais des plans d'expérience. Ces deux plans d'expérience me semblent universels » (2007[120]). Pour Descola, l'individu disposerait alors de quatre « modes d'identification » pour distinguer le soi et le non-soi, « des façons à la fois de s'identifier et d'identifier autrui » : l'animisme, le naturalisme, le totémisme et l'analogie des singularités. Dans l'animisme, « les humains et non humains ont une intériorité de même nature, qui permet des rapports de personne à personne, mais ils se distinguent par leur enveloppes corporelles ». C'est, par exemple, un type de représentation que nous avons observé avec l'en-quêté chamane et ceux qui travaillent en énergétique ou ont vécu des expériences avec les esprits animaux. Le naturalisme, que l'auteur associe à la culture occidentale, correspond à l'idée que « seuls les humains ont une intériorité. Le reste, c'est-à-dire la nature et les artefacts, n'en ont pas, mais ils sont gouvernés par des lois et des principes identiques à ceux qui gouvernent la physicalité des humains ». Dans cette perpective, l'existence du surnaturel n'est pas envisageable, de la même façon que la notion de transcendance de l'être. Les en-quêtés ne nous paraissent pas dans cet état d'esprit et de penser le monde, au contraire. Le totémisme, quant à lui, « suppose l'identité des intériorités et l'identité des physicalités entre humains et non-humains à l'intérieur de certains groupes (…) humains et de non-humains partagent des propriétés à l'intérieur d'une classe totémique ». Les en-quetés ont une conception d'un Tout dont ils font partie intégrante, à l'instar de tous les êtres vivants, et de tout ce qui compose la Nature. Si nous remarquons une différence de représentation entre un mammifère et un poisson par exemple, des en-quêtés considèrent un groupe de poissons comme une réalité, qui, au-delà du poisson unique, dégage un champ d'énergie et une « conscience » particulière. De la même façon, notre

[119] Nous reprenons ce jeu de mots déjà employé entre « enjeu » et en « je » car il soulève deux notions différentes que nous souhaitons mettre en avant.
[120] Philippe Descola, « À propos de Par-delà nature et culture », Tracés. Revue de Sciences humaines, n° 12, Faut-il avoir peur du relativisme ? mai 2007 [en ligne], mis en ligne le 18 avril 2008. Disponible sur : http://traces.revues.org/index229.html. Consulté le 25 février 2009.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

expérience personnelle avec la raie manta (poisson cartilagineux), nous fait dire avec force conviction que notre relation avec cet animal était d'intensité et de qualité au moins égale à celle avec la baleine ou le dauphin (mammifères). Nous ne pensons pas que la notion de totémisme appartienne aux représentations des en-quêtés. Enfin, le quatrième mode d'identification suppose « des discontinuités à la fois d'intériorité et de physicalité entre tous les existants et leurs composantes », et l'analogie devient alors le moyen de « réunir ces entités fragmentées et de les rendre concevables et tolérables », de les structurer. Peut-être est-ce ce que nous essayons de réaliser dans notre recherche : nous considérons chaque être comme unique, par son histoire, son expérience, son cheminement, son aboutissement, sa façon de se représenter le monde, d'agir sur lui et d'être agi par lui, et parce qu'ils considèrent appartenir à un « Tout » indéfinissable, hors de portée. Mais nous observons aussi des similitudes entre eux et avec les différents témoignages d'auteurs et d'internautes. Cependant, nous n'avons pas cherché à catégoriser ou structurer. Parce que chaque être reste insondable en totalité, parce que nous ne percevons que des « fragments » d'humanité et que nous ne pouvons percevoir un sens, une unité que dans des moments d'intériorité-extériorité singuliers qui relèvent de l'empirique, du sensible, nous ne prétendons pas proposer ici une classification quelconque pour identifier les en-quêtés. Ces modes d'identification, selon l'hypothèse de Descola, sont présents sous forme potentielle en chacun d'entre nous. Mais l'un d'entre eux serait dominant et agirait comme un filtre à partir duquel l'individu percevrait et découperait la réalité, « comme une manière de répartir et de qualifier les propriétés des existants » : « par exemple, je suppose que la plupart d'entre nous ici sommes naturalistes, puisque nous avons été élevés dans un monde naturaliste. Mais cela n'empêche pas les gens élevés dans un monde naturaliste de consulter leur horoscope, c'est-à-dire de faire une inférence analogique, ça ne les empêche pas de parler à leur chat (ça m'arrive…), et donc, d'une certaine façon, même si ce n'est pas une inférence raisonnée, d'avoir un comportement en tout cas animique (...) Il y a une coexistence possible, en chacun d'entre nous, de ces quatre modes d'identification ». Nous pensons que chaque en-quêté, au cours de son évolution, en fonction de ses expériences, observe et comprend le monde par rapport à tout ce qu'il a pu éprouver, penser, conclure, transformer. La représentation, le filtre qui agit, peut saturer à un moment donné, parce que les éléments reçus ne sont plus en correspondance avec la nature du filtre. L'individu reçoit en fonction de ce qu'il conçoit, mais nous pensons aussi que certaines expériences viennent bousculer les représentations et qu'alors, à la manière de grains de sable, viennent obstruer le filtre. Ainsi, seule une remise en cause des représentations permet d'accepter cette nouvelle donnée qui crée des tensions et des résistances. Comme le soulignait Varvoglis, la transformation réside justement dans cette « dissonance cognitive » difficile à assumer (1992). Mourir à l'ancien et naître au nouveau. Nous considérons effectivement que des modes d'indentification sont à l'œuvre, mais qu'ils sont changeants, évolutifs, dépendants des expériences et d'un état d'esprit ouvert. Rien n'est figé ni permanent, mais reflète une dynamique d'évolution et de transformation des conceptions du monde et aussi de soi, une compréhension de sa propre nature.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous en revenons à cette question : le sens, la finalité de tout ceci. Mais cette question a-t-elle seulement un fondement, une raison d'être ? Est-elle, comme ces questions sur la vie et sur la Nature, propre à la pensée occidentale ? Alors met-elle en doute, en se formulant, l'entendement du monde vu par l'Homme moderne ? A côté de cette notion d'opposition intériorité-physicalité, nous proposons un « conflit » entre l'être éprouvé, le moi transcendant, et cet individu « normal » attendu par la société.

Nous pensons intimement que loin de toute démarche scientifique, une certaine « intuition » du monde, dans sa globalité, peut aider à voir une réalité et à résoudre ce que la science ne peut toujours exprimer. Des mouvements de pensée sont animés par ce désir de relier les Hommes à la Nature, ce qu'intuitivement vivent les peuples natifs – cela ne signifie pas que la relation soit nécessairement harmonieuse entre les Hommes et la Nature sauvage, au contraire. Ceci nécessite et passe par une autre façon de voir, une autre façon de penser et raisonner. Nous entendons souvent dire que la société est riche de matières, au sens matériel, mais que les grands penseurs ont disparu, ces philosophes d'autres siècles qui nous inspirent encore, heureusement. Il est peut-être temps de redonner place au cosmique, à la spiritualité. Tout ce qui n'est pas producteur de matière mais élève l'être humain autrement, de l'intérieur. Physique, biologique, émotionnel et psychique ne peuvent être dissociés et, s'ils le sont dans la pensée, ils ne peuvent l'être dans les faits. Ormiston parle de l'aliénation de la conscience occidentale moderne, de cette dissociation vécue du corps et de l'âme, loin de la spiritualité qui unit totalement âme et corps : « Dans la conception de l'Absolu de Hegel, la réalité de l'existence est en fait une unité primordiale de soi et de l'autre, de la raison et de l'émotion, du fini et de l'infini. L'influence de la dualité de la pensée rationnelle vient rompre l'unité sous-jacente de l'existence. Cela crée des divisions fondamentales entre le soi et son monde, ce qui obscurcit la très profonde vérité de l'unité[121] ». Au travers de l'étude de l'œuvre de Hegel, cette auteur montre comment l'idée d'amour et de vie éthique, de réconciliation de l'Homme dans son unité corps et âme, contribue aux réflexions sur la transcendance : « dans l'amour nous retrouvons ce qui a été polarisé par la raison. L'amour est par conséquence une transcendance de la position de la pensée rationnelle, une redécouverte ou réexpérience de l'expérience primordiale de l'unité qui a été perdue du fait de l'influence de la pensée duelle. C'est le triomphe sur la division sujet-objet » (2003, 61[122]). Nous reparlerons de cette notion d'Amour car au travers des en-quêtés nous retrouvons ce qui anime aussi cette quête intérieure et discrète, ce qui prend part dans les discussions contemporaines sur l'expérience initiatique, la recherche du Soi. Cette notion

[121] Traduction personnelle : *"In Hegel's conception of the Absolute, the real truth of existence is in fact a primordial unity of self and other, reason and emotion, and finite and infinite. The separative influence of abstract rationality is derivative, and distorts the underlying unity of existence. It creates fundamental divisions between the self and its world which obscure the deeper truth of unity".*

[122] Traduction personnelle : *« In love we have a recapturing of what has been polarized by reason. Love is hence a transcendence of the position of abstract rationality, a re-finding or re-experiencing of a primordial experience of unity that is lost due to the separative influence of abstract reasoning. It is the overcoming of the subject-object divide"*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'Amour est à comprendre dans une unité, dans une réconciliation des dualités, tant au niveau individuel que collectif.

4. La synergie des relations Homme/Nature

4.1. **Les Hommes et leurs natures**

Si Soulé et Routier, comme d'autres auteurs, évoquent « l'anomie spirituelle » (2008, 104) comme caractéristique de la modernité, nous allons tout simplement nous référer à un auteur en particulier, Bergeron qui, dans cette nouvelle spiritualité naissante, voit le lien entre l'Homme et l'Univers. Une vision globale qui est aussi au cœur des sciences du vivant dont l'écologie : « Elle (la spiritualité) voit l'univers comme un grand tout organique dont toutes les parties sont interreliées. L'être humain fait un avec le cosmos ; les lois qui régissent l'univers à ses différents niveaux sont en lui. La nouvelle spiritualité vise à mettre les humains en synthonie avec l'univers » (1999, 242).

> « Pour moi la Nature est pure. C'est l'espace, l'infini, l'abondance, c'est ce qui nous nourrit. *La Nature rejoint notre nature humaine* ».

Mme. M.Y. souligne à nouveau ce lien indissoluble et presque ineffable. Nous avons vu à plusieurs reprises, dans la partie consacrée aux définitions que les don-neurs d'informations ont de la Nature, que l'Homme s'inscrit dans « un Tout » et qu'« il fait partie intégrante de la Nature ». Nous allons maintenant – et voyons tout l'intérêt d'avoir interrogé le monde chamanique -, explorer davantage cette notion de Tout, de l'unité. Il semblerait en effet que si l'Homme et la Nature font « un », c'est non seulement dans une forme de reliance et de communion, mais aussi et peut-être surtout dans la constitution même de l'être humain qui porterait en lui tous les éléments de cette Nature. Minéral, organique, végétal, animal,… la Terre, l'Eau, le Feu, l'Air, les quatre directions… Nous retrouvons ici ce qui fonde la médecine traditionnelle chinoise et tibétaine et bien d'autres médecines traditionnelles. Pour M. SA.J. et Mme L.L., respectivement :

> « *La Nature et ma nature, ça fait un*. C'est pourquoi il est très difficile de mettre des mots. La Nature est une grande Dame, elle nous apporte tout ce dont on a besoin (…) Aucun élément ne peut résister à cette vibration d'amour. *On est rien sans la Nature, on fait un tout, et si on se défait de ce tout là, on est mort* ».

> « *En comprenant ce besoin de l'eau et de la mer si important pour moi, j'en ai aussi compris à quel point nous sommes fait de la nature*. J'ai suivi une année de formation en médecine chinoise, c'était fort intéressant et malgré la complexité de cet apprentissage, tout semblait aller de soi (…) *L'élément eau, c'est aussi les émotions, celles parfois dans lesquelles on se noie*, d*onc voilà pourquoi je sens en moi à quel point chaque partie de mon*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

être est directement reliée à la Nature. Ce que j'ai appris au travers de la médecine chinoise n'a été qu'un approfondissement et une meilleure compréhension de ce que je ressentais au plus profond de moi ».

Lorsque les en-quêtés se réalisent au contact de la Nature dans une forme d'évolution personnelle, (re)trouvent ce lien intime avec la Nature, ils disent ressentir une sorte de rayonnement, de lumière intérieure qui s'exprime aussi au travers du regard de l'autre. C'est ce que confie Mme L.L. qui a vécu une rencontre extraordinaire avec un animal marin :

> « *Quand je suis sortie de l'eau, j'étais complètement comme une boule de joie et de lumière, je ressentais quelque chose de très fort et ça sortait de moi*. On m'a pris en photo alors que j'étais encore dans l'eau. *Les hommes d'équipage m'ont remercié pour ça, pour ce que j'avais partagé avec eux, pour ce que j'étais, pour ce que je dégageais. J'avais un sourire énorme...* Je le dis très simplement parce que je sais que c'est important pour votre enquête d'avoir ce type d'info, mais ces choses là, ce que les gens vous disent, je n'en parle pas. Ca fait partie du moment ».
>
> « *On a tous les éléments de la Nature en soi, l'eau, la terre, etc, et la Nature nous renvoie celui sur lequel il nous faut travailler en nous, notre part manquante*. *Chacun a à retrouver son essence*. Oui, exactement. Celui qui a déjà cela rayonne et impulse autour de lui. Nous sommes porteur d'une mémoire cellulaire et nous sommes tous reliés, ce qui fait que nous résonnons et recevons. Nous avons cet instinct d'aller vers la Nature car nous ne pouvons pas être séparés, *nous ne pouvons pas séparer la nature humaine de la Nature*. Même si la personne vit en centre ville et va en Nature une fois dans l'année, elle a cette fibre et elle l'aura jusqu'à la fin de ses jours. *Le jour où elle ressent qu'il se passe quelque chose quand elle est dans la Nature, elle le sent profondément en elle. On ne peut pas toujours le sentir, ni l'exprimer. Parce que dans cette société la Nature est bien occultée*», poursuit M. SA.J.

Voici une phrase clef pour comprendre en quoi s'intéresser aux relations de l'Homme à la Nature permet de mieux comprendre l'Homme : « *on a tous les éléments de la Nature en soi, et la Nature nous renvoie celui sur lequel il nous faut travailler en nous, notre part manquante* ». L'en-quêté va encore plus loin, et parle d'une mémoire cellulaire, notion que nous avons abordé, entre autres, lorsque nous nous sommes appuyée sur le discours de paléontologues pour tenter de comprendre la peur de la Nature, « une peur inscrite au plus profond de nos cellules », et remontant à des temps forts anciens. Des liens semblent se faire ici dans la compréhension de la nature humaine. Alors, si l'individu a à « réparer » ou construire, à retrouver ce qui en lui fait défaut, la Nature deviendrait son miroir, la Nature qui peut être aussi l'Autre et tout ce que la rencontre implique et suscite alors. Elle pourrait ainsi apporter les moyens de travailler sur cette « part manquante », au travers de la relation instaurée avec elle, avec un élément naturel en particulier, avec un animal. Pour Cyrulnik, « L'animal n'a jamais cessé

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

d'être un miroir dans lequel se reflètent les préoccupations des humains. Depuis les premières aubes du monde, les bêtes ont marqué notre imaginaire. Elles ont été peintes dans les grottes, ont accompagné les défunts lors des premiers rituels funéraires et figurent dans les mythes fondateurs des origines. Par leurs aptitudes au vol, à la course ou à la nage, elles ont embelli et égayé nos vies, nous ont permis d'exprimer nos peurs, nos espoirs et notre religiosité comme notre part d'obscur » (2001, 47). Cette part obscure évoquée par Cyrulnik, si nous pouvons difficilement la concevoir au niveau de l'humanité, est plus facilement perceptible au travers des témoignages des en-quêtés qui identifient cette part sombre en eux et un travail à réaliser pour la dépasser. Dans cette même idée, Werner Freund, éthologue spécialiste des loups écrit : « Chaque fois que l'homme a investi un territoire pour s'y installer et s'y développer, il a associé le loup à la nature qu'il faut combattre pour mieux maîtriser la vie. Un des exemples les plus marquants est l'arrivée des colons en Amérique du Nord. Forts de leur culture européenne, ils ont déclaré la guerre aux Indiens et aux loups, accusés à tort d'être des ennemis. Tous deux ont été exterminés parce qu'ils symbolisaient l'essence même de la nature. Je rejoins tout à fait la réflexion de l'écrivain et philosophe Barry Lopez lorsqu'il fait remarquer que nous avons projeté sur le loup les qualités que nous haïssons et craignions le plus en nous-mêmes »[123].
Si l'animal est effectivement un « miroir » de l'être humain, comme peut l'être aussi cet autre humain, il reflèterait « l'image » d'une part de soi avec laquelle l'individu serait en désaccord, avec laquelle il ne voudrait pas se reconnaître. Pour illustrer ceci nous pourrions dire qu'une personne qui a peur de l'eau est en conflit avec l'élément eau en elle, celui-ci renvoyant au monde subtil des émotions. Nous avons là une base de travail commune aux thérapeutes des médecines naturelles. Ceci relève de tout un assemblage de causes et effets fort complexes à dénouer et qui semble susciter un long travail intérieur. « Le miroir, en tant que surface réfléchissante, est le support d'un symbolisme extrêmement riche dans l'ordre de la connaissance (…) Il reflète la vérité, la sincérité, le contenu du cœur et de la conscience » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 636). Même si la notion de « miroir » peut paraître assez floue, Bartabas évoque ce reflet des émotions et de l'état intérieur dans la rencontre avec l'animal : « Le cheval a un pouvoir sensitif bien supérieur à l'homme. Les chevaux te voient l'intérieur (…) Le cheval reflète l'identité et la qualité d'être de l'homme qui le côtoie »[124]. Et c'est ce qu'exprime aussi Mme L.L. :

> « Petite j'avais la passion des chevaux et je rêvais de ce cheval sauvage qui devenait mon ami. Mais j'ai vite déchantée quand j'ai découvert les centres équestres, ces chevaux dans les box, les manèges... J'ai même pris peur alors qu'au départ il n'y avait pas cette peur en moi. J'ai

[123] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 304

[124] Cité dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 209

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

perdu confiance. Plus de vingt ans après, j'ai décidé de renouer avec le monde équin en faisait un stage d'éthologie équine. Il a été très formateur. *Là, j'ai compris que ma peur, la moindre de mes tensions, le cheval la percevait*. L'approche de l'animal ne peut se faire que lorsque que tu as laissé au placard tout ce qui t'encombre, en fait, *on se met presque à nu.* Et si jamais tu n'es pas juste avec toi, si tu montes sur le dos d'un animal avec tous tes bagages de peurs, de colères intérieures, et bien le cheval te met très vite par terre ! ».

L'Homme a beaucoup à apprendre sur lui-même, et dispose pour cela de nombreux « moyens ». La rencontre avec l'autre est déterminante dans la compréhension de son propre système de fonctionnement. Et l'avantage avec les animaux, c'est l'authenticité, le « direct » de la relation. Dans cette idée de l'animal authentique et entier, Cyrulnik propose : « On peut constater des attachements extrêmement forts entre un homme ou un enfant et un animal et l'on dira qu'il s'agit d'amitié. « Si l'amitié comme fin en soi, celle qui n'est pas susceptible de dépérir avec le déclin de l'intérêt qui lui a donné corps, est la seule véritablement éthique, alors l'amitié avec l'animal y répond par excellence », souligne la philosophe Florence Burgat. Elle est comme indéfiniment neuve, toujours recommencée » (2001, 142).
L'Homme est entré dans une complexité de comportements, de jeux, de manipulations parfois, conscientes ou inconscientes, qui font que la vérité est parfois très lointaine du faux-semblant. L'animal ne semble pas combiner à ce point. Il est dans l'essentiel, il ne s'encombre pas de choses à remettre à plus tard ou à transférer. Dans le rapport au monde sauvage, au monde animal, à la Nature en général, l'individu se retrouve en fait devant lui-même. C'est peut-être aussi pourquoi il y a autant de rapports différents à la Nature qu'il y a d'êtres humains, d'individualités et surtout d'êtres uniques. De celui qui a peur de la nuit à celui qui fuit la foule pour se retrouver seul en Nature, il y a là des façons d'être et de vivre le monde qui se sont construites avec les histoires personnelles, les héritages parentaux et familiaux, les expériences. Et tout évolue, en permanence, et plus l'homme ou la femme chemine dans cette compréhension de soi, dans cette appréhension de soi, plus il libère de comportements, de façons d'être et d'agir qu'il n'aurait pas même soupçonnés. L'être se dévoile à lui-même en se dévoilant aux autres s'il accepte cette part de travail et cette prise de conscience. Ceci se vit, avec un recul, une compréhension et un intérêt différent pour chacun. L'authenticité, l'être soi, est une recherche permanente. Quand l'individu veut vraiment voir et accepter qui il est, alors les murs tombent. L'Homme vit dans un monde où les illusions ne sont pas absentes, et le monde virtuel dans lequel la société le plonge, l'éloigne encore plus de lui-même, de cette part de travail à accomplir. Depuis la naissance, combien de conditionnement et de croyances ne sont-ils pas inculqués... où est la part de vérité? Peut-être tout simplement en soi. L'Homme construit et vit dans une réalité qui est son monde intérieur, se combinant à celui extérieur. Mais « qui est-il ? », et « que veut-il vraiment ? » sont des questions souvent laissées de côté.
Alors entre peur destructrice et communion intime, les relations de l'Homme à la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nature sont, dans leur reconnaissance et leur compréhension, d'une grande richesse potentielle pour comprendre l'Homme. L'être humain détruit la Nature, il détruit une part de lui-même ou plus encore, il se détruit tout simplement. Ceci, nous l'entendons et le lisons un peu partout. Mais pour bien comprendre ce qui est en « jeu » il faut prendre du recul et comprendre le « je ». Dépasser la dualité Nature-Culture et toute autre dissonance pour renouer avec la vie, sa valeur fondamentale. Nous pouvons penser que les outils et la très haute technicité permettent de survivre aux plus grandes catastrophes et d'anticiper une colonisation extra-terrestre. C'est sans doute possible. Mais il ne s'agit pas de fuir, de penser à la fuite. Il s'agit de prendre conscience, de comprendre en profondeur son rapport au monde. C'est sans doute se « retrouver la Source » dont nous parlait le spécialiste des dauphins. La Vie est partout, elle est vibration aussi, échanges et transformations perpétuelles.

4.2. **Un travail dans l'intériorité**

> « Nous sommes à l'image de la Terre qui nous donne notre corps. Et ensuite c'est l'âme qui descend dans notre corps, correspondant aux expériences de vie qui nous devons transformer, dans l'amour et la lumière, la sagesse, la vérité, le respect total de ce que l'on est. La Terre serait guérie. *Si les gens arrêtaient de se polluer eux-mêmes, de se rendre malades, on pourrait retrouver du sain* ».

Par ces propos de M. N.JL, et au-delà de la notion d'âme, apparaît cette réflexion sur l'Homme en tant que responsable et créateur de sa vie mais aussi l'idée que celle-ci est étroitement liée à celle des autres, à celle de l'humanité, et que ce qui est accompli au niveau individuel peut résonner à un niveau beaucoup plus large, celui de la planète même. Jung reconnaissait en l'Homme cette part non pas obscure mais presque inaccessible, et « contre » laquelle il proposait l'acte d'amour, de s'aimer soi pour pouvoir dépasser ce qui oeuvre inconsciemment : « il apparaît en effet, avec une clarté toujours plus aveuglante, que ce sont ni la famine, ni les tremblements de terre, ni les microbes, ni le cancer, mais que c'est bel et bien l'homme qui constitue pour l'homme le plus grand des dangers. La cause en est simple : il n'existe encore aucune protection efficace contre les épidémies psychiques ; or, ces épidémies-là sont infiniment plus dévastatrices que les pires catastrophes de la nature ! Le suprême danger qui menace aussi bien l'être individuel que les peuples pris dans leur ensemble, c'est le danger psychique. A son égard, la raison a fait preuve d'une impuissance totale, explicable par le fait que ses arguments agissent sur la conscience, mais sur la conscience seule, sans avoir la moindre prise sur l'inconscient » (1987, 334). Cette prise de conscience, double, soi et l'autre, à la fois totalement indépendants, autonomes et tellement complémentaires, en interrelation permanente, est peut-être, comme le souligne Ormiston, le départ d'un travail intérieur : « L'acquisition de la connaissance que je suis le même que toi, que nous partageons une même humanité, au-delà des apparences qui nous dissemblent,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

est le commencement de la transendance de la conscience individuelle dans la vie de l'adulte moderne individuel » (2003, 67[125]). M. B.G., enseignant-chercheur, exprime ce sentiment de reliance entre tous les êtres et l'Univers :

> « Comme je fais partie de la nature, je ne sens pas de coupure, de rupture, entre ce qui m'entoure et ce que je suis, si ce n'est au niveau du langage. Je *suis très attaché à cette unité du monde vivant à laquelle j'appartien et dont tous les hommes font partie*. Et cette unité m'assure une force, il n'y a pas d'éclatement, de division, de rupture, je suis dans cette démarche, dans ce mouvement au sein d'un même ensemble, et je le vis comme ça. Je pratique des activités comme le Yoga qui procurent un sentiment d'unité, ce qui permet de se dégager d'une agitation mentale dont on a du mal à se défaire. *Dans la sérénité retrouvée on accède à une connaissance essentielle, fondamentale de ce que nous sommes* ».

Cette « connaissance essentielle et fondamentale de ce que nous sommes », nous la croyons directement liée au sentiment d'unité, qui dépasse la dissonance et se transcende dans cette communion. Elle est ce sentiment qui se vit sans doute pour le commun des mortels dans des états de conscience particuliers, moments fugaces, furtifs à l'échelle d'une vie humaine, mais qui, pour les en-quêtés est le signe et le témoin d'un « autre chose » qui ressemble à un amour incommensurable, qui appartient au Tout, « l'amour qui continue à opérer à un niveau intuitif, comme un mouvement nous poussant en avant à travers le rétablissement de l'unité avec le monde » (Ormiston, 2003, 64[126]).
Si pour Soulé et Routier la course au large s'identifie et se mesure au travers de ce qu'ils nomment un « engagement corporel » (2008, 103), nous pensons que la rencontre avec la Nature et les êtres qui la composent dépassent la notion de corporel. Les enjeux que ces aventures sous-tendent, les transformations qu'elles impliquent, dépassent largement le cadre du corps mis en scène et engagé. C'est non seulement le corps qui est exploré dans tous les sens et dans tous ses sens mais aussi toute la dimension émotionnelle, intellectuelle ou spirituelle de l'homme et de la femme qui sont alors pénétrés par tout ce que l'expérience induit. Pour exemple, le « sentiment de fusion avec le milieu marin » évoqué par ces auteurs et que nous avons mis en avant et développé, dépasse la simple sensation physique pour explorer des dimensions de l'être dans son rapport au monde, levant en lui de nombreuses interrogations sur la place qu'il y occupe : cet être humain qui, dans des situations où il est immergé dans la Nature, remet en cause ou redéfinit son appartenance à la Nature, explore son intimité dans ses ressentis et ses émotions, dans ce qu'il reçoit et perçoit de ce qui l'entoure. C'est

---

125 Traduction personnelle : *"The acquisition of the knowledge that I am the same as you, that we have a common humanity, regardless of the particularities that divide us, is the beginning of the transcendence of the individualistic consciousness in the life of modern adult individual".*

126 Traduction personnelle : *"Love continues to operate at an intuitive level, as a drive pushing us forward towards the reestablishment of a unity with the world".*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

au-delà d'un engagement corporel, un engagement de Soi, celui où l'on n'hésite pas à s'explorer, à se remettre en question, à renverser et dépasser des croyances et les références à une éducation pour se construire et cheminer dans de nouvelles valeurs, personnelles voire intimes. Pour les en-quêtés, cette exploration de la Nature, cette exploration de soi, redonne du sens, reconstruit l'unité de l'être en retrouvant la simplicité de la rencontre. M. SA.J. ressent ainsi :

> « L'homme a développé un pouvoir qui n'est pas en lien avec la Nature. *La Nature est une phase pour aller vers l'unité. Elle te donne toutes les informations dont tu as besoin*. Dans ce monde moderne je me sens perdu, par contre dans la Nature c'est ma vraie maison. Je venais dans la Nature pour revenir à la maison même de ma vie, à ma source. Je sais que là il ne m'arrivera rien, c'est là que je me sens le mieux. *La personne qui va vers la Nature va en communion, va se dépouiller de ce qu'il a de lui pour que la Nature puisse le remplir, pour que la Nature extérieure puisse être la nature même qui est en lui* ».

Le retour à la Nature serait donc un retour à son essence, un « dépouillement » pour retrouver le lien. Nous ouvrons une parenthèse : la très haute technicité des équipements sportifs que nous utilisons aujourd'hui, toute cette instrumentation dont l'être humain est appareillé nuit-elle à ce retour vers une communion, une intimité avec la Nature ? Car si le mot « dépouillement » reste en soi symbolique, il marque tout de même une mise à nu de l'être, en confiance, pour se laisser pénétrer au travers de tous ses sens, par l'essence même de la Nature. Notre recherche dans le cadre du Diplôme d'Etudes Approfondies apportait déjà des éléments de réponse. Il semble que « l'habit », quel qu'il soit, ne soit pas important en soi, l'intention étant le moteur et le déclencheur de la synergie possible entre l'individu et l'environnement qu'il explore et à l'intérieur duquel il se plonge : air, montagne, mer, terre, en surface ou en immersion… Ensuite, c'est tout un travail intérieur qui se mettrait donc en place, dans un rapport pas nécessairement privilégié avec la Nature, puisqu'à son seul contact, des transformations se font. Mais peut-être que la rencontre avec la Nature, l'expérience vécue, est proportionnelle à ce travail intérieur qui se réalise : de la simple balade en forêt à une expérience hors du commun avec un animal sauvage par exemple, la « force » des émotions, des ressentis, des transformations ultérieures, des messages véhiculés, serait le reflet de ce que l'individu répare en lui, ou de l'évolution personnelle qu'il est amené à vivre. M. SA.J. montre, comme le supposait Varvoglis (1982), qu'une « profonde transformation de l'être » nécessite une ouverture intérieure :

> « *En retrouvant sa propre nature, ce qu'il est, l'homme va retrouver la Nature, il faut passer par un travail sur soi*. Certains ont déjà eu cette rencontre et cela les incite à le partager. *C'est comme moi avec les dauphins. Il y a l'élément principal qui est l'eau,* l'eau est porteuse, elle transmet. Le dauphin est dans son élément, moi j'y suis sans l'être mais en même temps *l'eau nous permet d'être en union et en fusion… pour*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

faire passer de l'un à l'autre l'information ou l'élément nécessaire. Ca découle de l'essence même de la Nature ».

Dans ces réflexions, le constat d'un pouvoir de l'Homme sur la Nature revient souvent, comme si, dans son comportement de domination et d'éloignement de la Nature, de la « Source », il se mettait lui-même en dysharmonie, se coupant de ses racines, de son identité profonde, créant ainsi des déséquilibres intérieurs que seule la reconnexion à la Nature pourrait réparer. Ces besoins de reconnexions à la Nature sont peut-être ce retour aux médecines douces et aux thérapies qui font appel au toucher, aux plantes, aux méditations, aux magnétiseurs et chamanes. Et c'est aussi ce qu'exprime Bergeron : « Etre homme ne se limite pas à produire, ou à jouer au démiurge qui fonctionne, projette et transforme. Être homme signifie aussi savoir écouter le mystère des choses, contempler la réalité, retrouver l'unité avec la nature et avec soi-même, réfléchir sur le sens de l'existence à travers des gestes et des rites symboliques » (1999, 246). Si Shusterman considère que « tant que le futur impliquera des transformations de l'usage et de l'expérience du corps, la conscience de soi somatique devra jouer un rôle central pour déceler ces changements, les guider, et y répondre », alors nous pensons que cette conscience de soi, intime, transformante, permettra entre autres de répondre aux pressions mutliples exercées par la société sur l'individu, à ces pollutions « dures » et « douces » dont parle Serres (2008).

> « L'homme ne fait pas de cadeau à la Nature. L'homme n'a jamais voulu être en union à cent pour cent avec la Nature, il a toujours voulu s'en écarter. *J'ai appris à lire la Nature. Avant de transmettre avec des mots, il faut pouvoir le recevoir, l'analyser, le décortiquer, le ressentir, le vivre en soi* », ajoute M. SA.J.

La prise de distance entre l'expérience vécue et l'intégration d'un nouveau savoir est un élément important avant l'étape de la communication, de la transmission de cette connaissance vers l'Autre. Cette phase peut prendre des mois, voire des années, car elle nécessite un travail sur soi en profondeur, qui, en fonction de chacun, s'exprimera sous des formes différentes. Pour Mme L.L. :

> « *Le travail que l'on fait en soi, d'abord il se fait tout seul, ou plutôt on ne peut pas y échapper*. Si on émet des résistances, on retarde la phase de travail intérieur. *Pour moi, l'outil d'extériorisation de mon expérience initiatique, je le répète à nouveau, a été celui de la création artistique* ».

Ensuite, la mise à distance n'est plus celle de soi à l'expérience, mais de soi à l'Autre rencontré, qui, en demande, devient à son tour responsable et « maître » de sa propre évolution. Comme nous le présentons en annexe[127], les don-neurs d'informations sentent qu'ils ont un « message à faire passer » mais que leur investissement a aussi pour règle le respect de soi, et la conscience que la prise en

[127] En ANNEXE 5 : « Quand l'homme ou la femme s'investit dans une « mission » ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

charge de l'autre a ses limites, que la responsabilité individuelle est essentielle. « Il faut juste donner quelques clefs Après *c'est l'expérience et le libre-arbitre* », souligne l'homme aux dauphins.

5. Transformation de soi

« Dans cet état transcendant, l'être entrevoit la signification ultime de l'univers ainsi que de lui-même »
Hardy (1996, 77)

5.1. **De soi à l'autre**

La Transformation Créatrice. "The Re-capturing of Love, or, "Negotiating Transcendence" (Ormiston, 2003).

La société contemporaine, par les pressions qu'elle exerce au niveau collectif et individuel, par sa trop grande rationalité, éloignerait l'individu de cette quête intérieure qui permet à la fois une remise en question permanente et donc une évolution intérieure : « Le thème de la négociation transcendante – l'effort pour aller au-delà de l'ordinaire et de la pensée séculaire obstinée – peut être vue comme appartenant à une longue tradition de réflexion et pratique qui a cherché à répondre aux étouffants et « dé-spiritualisants » effets de la science rationnelle » (Ormiston, 2003, 56[128]).
En suivant cet auteur, nous pensons également que l'ascension individuelle vers une autre conscience peut être relativement indépendante du contexte social dans lequel la femme ou l'homme évolue, et qu'elle est avant tout une démarche exigeante qui opère quand l'individu est prêt à cela. Car elle requiert de l'énergie et des passages initiatiques. La conscience de qui on est, de qui est l'autre, des jeux et rôles de chacun, la capacité à diriger sa vie, en étant auteur, responsable de ses pensées, de ses paroles, de ses actes… être créateur au sens plein de sa vie et de tout ce que l'individu entreprend dans la relation à l'autre, voilà ce que peut apporter une transformation individuelle, consciente et si possible maîtrisée. La transformation de soi est à la fois une étape, parfois fortement initiatrice, et à la fois ce qui en permanence s'active en soi et permet d'accéder progressivement à cette maîtrise, cette juste régulation des forces, cette reliance du Moi au Soi. Dans des chapitres antérieurs est sous-tendue cette notion de transformation de soi.
Cette transformation est un sujet développé abondamment dans la littérature psychologique. Nous ne souhaitons pas ici dénouer le processus même en œuvre, ceci dépasse notre champ de compétences et notre sujet de recherche mais nous allons nous intéresser surtout au pourquoi de cette transformation, et au pour quoi ? La transformation de soi relèverait d'une phase initiatique, d'une initiation que Hardy, dans une approche de psychologie transpersonnelle, présente

[128] Traduction personnelle : *"The theme of negotiating transcendence – the struggle to get beyond the ordinary and stubbornly secular mind-set of the modern individual – can be seen to be part of a long tradition of reflection and practice that has sought to respond to the deadening and de-spiritualizing effects to scientific rationality".*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

ainsi : « l'accès au monde de l'ordre après le démembrement, c'est-à-dire le morcellement de l'organisation psychique ancienne de nature chaotique précédant une restructuration basée sur l'unification de la psyché et la participation harmonique du monde (…) pour Carl Jung ces processus de transformation guident l'esprit conscient vers un but : la découverte progressive du Soi, sujet global de l'inconscient, puis l'harmonisation entre le Moi et le Soi » (1996, 98). Qu'est-ce que les don-neurs d'information, dans leurs expériences en relation avec la Nature, ont dévoilé en eux, en quoi peut-on dire qu'ils ont vécu une transformation ? Nous allons essentiellement nous appuyer sur les données de Getz (1996) qui dans son étude sur la transformation de soi s'est intéressé au processus sous-jacent, au rôle de l'émotion, et au lien entre transformation et créativité. Nous ne pourrons parfois que « survoler » certaines notions, mais nous essaierons au moins d'apporter des éléments de réflexion à partir des expériences relatées dans les entretiens et/ou directement observées sur le terrain.

Selon Getz, la transformation de soi s'organiserait en trois types : les transformations qui modifient la manière qu'à un individu de se considérer lui-même sans qu'il change pour autant ses valeurs primordiales, ses opinions et le comportement durable qui en découlent, les transformations qui opèrent justement une modification de ces valeurs et du comportement dans des directions attendues par la culture, et enfin celles où le comportement prend des directions à l'encontre des valeurs de la culture et de la société (1996). Nous n'avons pas rencontré parmi nos en-enquêtés des hommes ou des femmes qui après une expérience particulière se serait placés en marge de la société, en tout cas dans le sens d'une vie à part, sur les routes, ou isolée dans un lieu, dans une forme d'autarcie. Par contre, ils ont tous un regard critique sur la société, notamment ils ne partagent pas les valeurs marchandes et d'échanges qui l'animent aujourd'hui. Ils agissent dans la société, s'investissent à titre personnel ou professionnel parce qu'ils ont envie de « faire bouger les choses », comme l'indique M. S.P., de participer à « l'éveil des consciences », selon M. C.P.. Ils sont en majorité conscients que tout le monde ne pourra avancer à la même vitesse. La transformation de soi, est pour les en-quêtés une transformation qui touche l'essence même de leur être, de leur perception du monde, voire des mondes. Contrairement à deux des propositions de Getz, elle se développe sans obligation de répondre aux exigences de la culture dans laquelle ils ou elles évoluent. Elle offre à ces individus une forme d'autonomie, de liberté de pensée et d'expression, une prise de conscience de qui ils/elles sont. Elle traduit un pouvoir, le pouvoir réel de se conduire en toute conscience, en somme une forme de gouvernement de soi.

Pour différents auteurs cités par Getz, le processus de transformation de soi distingue le soi « actuel » et un autre soi, souvent considéré comme supérieur, « idéal, harmonieux, vrai » que nous nommerons « Soi » afin de le distinguer aisément du soi actuel. La transformation du soi permettrait progressivement d'accéder à la maîtrise de ses tensions, de ses peurs, de ses émotions, sans que cette maîtrise soit non plus infaillible ; disons qu'elle est un état à atteindre. Prendre conscience de ce que l'on est, du comment on agit, du pourquoi, la compréhension de la cause et de son effet offre à l'homme ou à la femme la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

possibilité de créer une relation à l'autre responsable. Cette transformation serait alors le dépassement de la dualité pour retrouver l'unité de l'être. Givaudan, spécialiste des thérapies Esséniennes par la Lumière et le Son, a longtemps développé la notion des Formes-Pensées, positives ou négatives, que les individus créent eux-mêmes et qui gravitent autour d'eux, agissent en eux. Nous n'allons pas faire l'exposé de ce principe des Formes-Pensées mais souligner une notion essentielle dans son travail : l'être créateur de ses pensées, de sa vie, et donc capable de retrouver sa véritable nature : pluridimensionnelle et sans limite : « Ombre et lumière cheminent ensemble semblables et opposés, au plus profond de nous et en périphérie de notre être, jusqu'à ce que nous dépassions cette dualité pour entrer en communion avec l'Unité. A cet instant ces énergies s'uniront tel un immense Soleil créé par l'Alchimie de l'Amour » (2006, 13). Par la compréhension de ce que sont les Formes-Pensées, leur genèse, leur fonctionnement, les individus accèdent progressivement ou plus brutalement au chemin de leur transformation. Le Docteur Achram voit dans ses formes-pensées négatives tout le travail personnel à accomplir pour guérir car elles font partie de l'histoire personnelle, sont à l'origine des émotions, et portent atteinte, par l'énergie qu'elles sollicitent, à l'immunité naturelle : « Une partie de notre mental nous manipule inconsciemment, et il faut en prendre conscience. Nous pouvons plein de choses, mais nous nous diminuons à cause de ses formes-pensées dont nous subissons l'influence »[129]. La notion des formes-pensées, essentiellement crées avant l'âge de six ans par rapport à des évènements que l'individu traduit lui-même - l'être est bien créateur de ses formes-pensées - fondent une partie de l'histoire personnelle dans la rencontre à l'Autre, dans ce qui le fait réagir plus qu'agir. La rencontre à l'autre vient ainsi et aussi nourrir la forme-pensée, et, si elle est négative, elle renvoie à des situations de vie qui se répètent tant que l'individu ne prend pas conscience de cet état. Cette notion rejoint les propos de Getz : « Dès l'enfance, la relation altérocentrée, réciproque, fonde l'ego à partir du transfert que l'autre opère en l'enfant, permettant à celui-ci de se transférer sur l'autre. Ce double mouvement, dialogué, se poursuit, et se transforme, dans toutes les entreprises où l'individu est sollicité par une pluralité d'autres : il fait l'expérience des gains, des découvertes, que lui assurent ses multiples transferts (…) » (1996, 91).

Après son naufrage et son sauvetage par deux dauphins, la vie de M. SA. J. a basculé. Il dépose le bilan de son entreprise et se lance dans cet univers des dauphins en créant une association, « Amour des dauphins » :

> « Quand j'étais chef d'entreprise, j'ai connu le confort matériel, BMW, hélico, voiliers… tout ce qui est illusion. Et dans les épreuves, ce n'est pas ça qui m'a aidé. Il s'est passé que pendant ce naufrage j'ai vu la mort – j'ai repensé à mon ami Eric Tabarly. Avant ce naufrage j'avais déjà rencontré les orques, les baleines, les dauphins, les cachalots, les loups sauvages dans le grand Nord canadien. Plongée en apnée dans le lac le plus haut du monde (…) Nous ne sommes qu'un tout petit

[129] Colloque du G.N.O.M.A. (Groupement National des Médecines Alternatives), Paris, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

élément au cœur de la vie. *Je suis revenu à l'essentiel. Je ne suis pas là pour prendre, mais pour apprendre. Et quelle transformation… !* ».

Le processus de transformation serait déclenché par une expérience positive ou négative, forte émotionnellement, qui conduit l'individu à l'état « d'être prêt » (Getz, 1996, 98) à la transformation de soi. Nous avons vu grâce aux expériences des en-quêtés, l'ampleur, la teneur et l'intensité de ce qu'ils ont vécu, que ce soit dans la rencontre avec un mammifère en plein milieu de l'océan, dans une expérience avec l'absorption d'une plante hallucinogène, dans leur cheminement en tant que thérapeute, etc. Mais nous pensons aussi, qu'un ensemble d'expériences, de rencontres, sans être « très chargées émotionnellement » amènent à ce processus de transformation. Et sans doute parce qu'il est moins perceptible, peut-il passer presque inaperçu. L'émotion jouerait un rôle important dans la transformation de soi, qu'elle soit provoquée par un choc, une surprise par rapport au monde et au soi actuel. Les changements qui opèrent par la suite conduisent, et c'est tout particulièrement ceci qui nous intéresse, à une ouverture croissante à l'expérience et aux sentiments internes, à une conscience de soi plus élevée, à la découverte d'une sorte de vérité intérieure, celle qui nous met en accord avec nous-même et avec le monde extérieur.
Malrieu, dans l'analyse de l'œuvre de Kafka, interroge la recherche des « vraies » valeurs qui semblent se trouver dans « une lutte intérieure, dans la recherche douloureuse et passionnante d'un modèle de sagesse » (1996, 160). « Les vraies valeurs, en apparence Kafka les situe dans la lutte contre la Peur par l'analyse de ses sources dans les relations interpersonnelles, qui lui permet de dégager une morale, une sagesse faite à la fois de la résignation au mal et du parti pris de lui résister. Cette résistance se fonde sur la reconnaissance de la *Présence de l'autre*, sur l'échange avec celui-ci, sur la découverte que la communication entre les personnes les élève au niveau sacré. Cultiver la vie intérieure, c'est bien la valeur suprême, parce qu'elle se nourrit du dialogue avec les autres » (1996, 161). La reconnaissance de l'autre ne se construit pas seulement et heureusement dans une expérience de conflit ou de peur. Le dialogue permet de découvrir ce que l'on porte en soi, et il est aussi un enrichissement mutuel, par le dialogue ou l'échange. Car, dans la relation avec l'animal, la rencontre se situe à un niveau de communication différent. La notion de sacré rejoint pour nous celle du Soi, de ce qui est transcendant et c'est peut-être ce qui nous est confié ici par M. SA.J.:

> « *Pour moi le mot silence est extrêmement important, et il est même sacré*. Le fait de ne plus rien dire en marchant vers la Nature, je suis en phase de métamorphose, en mutation. Je fusionne à un moment donné avec la Nature là où je suis. C'est-à-dire que, physiquement je reste le même, mais *mon état d'être énergétique se modifie* ».

La notion de « résonance émotionnelle » (Getz, 1996) nous semble intéressante parce qu'elle fait appel à la mémoire, aux émotions idiosyncrasiques. Or, nous avons vu avec les en-quêtés l'importance des expériences vécues dans l'enfance où la relation à la Nature, à l'Autre, ancre des émotions, des repères, tant au

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

niveau affectif que cognitif, et que l'individu cherchera à retrouver tout au long de sa vie, ou du moins tant que ces émotions et ces repères auront besoin d'être nourris. A l'opposé l'absence de Nature peut aussi déclencher des élans vers celle-ci encore plus grand. Sur quelle mémoire ces élans peuvent-ils alors se construire ? Là, nous interrogeons une part de l'individu et de la mémoire qui prend peut-être naissance dans la période prénatale, dans la dimension générationnelle, dans une relation plus étroite avec le Soi. Suite à cette première étape, un « soutien interpersonnel » (Getz, 1996), une aide psychothérapeutique peut aider à la résolution des conflits internes pour accéder à de nouveaux patterns cognitifs et émotionnels. C'est effectivement une des voies choisie par nos don-neurs d'information, mais c'est surtout vers les médecines parallèles et dans la Nature, auprès d'amis « aptes à comprendre pour avoir plus ou moins franchi les mêmes étapes » qu'ils ont poursuivi leur « travail ». Getz précise que « seul un individu émotionnellement doué va réussir dans ce processus de transformation de soi ». Nous nous permettons là d'atténuer ces propos ou plutôt de faire une remarque complémentaire. Nous pensons que chaque être évolue, mais en fonction de ce qu'il est appelé à vivre et à transformer. « Chacun son chemin… ». Nous savons bien la pluralité des êtres, des histoires de vie, mais il est difficile d'évaluer vraiment chez l'autre sa part de transformation et les qualités qu'il possède pour cela. Les expériences les plus puissantes sont sans doute assez atypiques, et nous avons constaté chez nos en-quêtés du « caractère », une présence bien particulière, une lucidité et une force intérieure qui se « dégage ». Cette force, est sans doute une des ses aptitudes dont témoigne Getz : « Parce que la motivation de la transformation de soi est présente chez chacun, le soi actuel peut être transformé en soi supérieur mais à condition que l'individu fasse un effort délibéré et qu'il soit pourvu d'aptitudes ou de ressources spécifiques » (1996, 96). Les expériences et transformations sont sans doute à la hauteur des potentiels d'évolution et de création. Malrieu soulève également, au travers de l'étude d'un auteur, Hölderlin, le rôle que doit jouer l'émotion créatrice, de l'intuition de la beauté, dans la recherche des raisons d'être que nous associons à ces processus de transformation. « Le besoin de favoriser la vie, accélérer et perfectionner la marche de la nature, idéaliser ce qu'il rencontre », tous les hommes le partagent. Ce qu'il manque à nos contemporains, c'est l'ardeur dans ce besoin de dépassement » (1996, 170).

> « *Je pense que nous vivons une expérience, quelle soit positive ou négative, à la hauteur de ce que nous sommes capables d'assumer*. Mais à condition de rentrer au fond de soi et d'accepter ce que l'on est, ses qualités et surtout ses défauts, accepter de travailler sur soi. *Je crois que ça demande surtout beaucoup de courage…* de là l'importance d'être bien entourée. Des amis, la Nature… », souligne Mme P.C.

L'importance du contact direct avec la Nature réapparaît ici distinctement. « L'amour de la nature date de l'enfance, de l'éblouissement devant le Ciel, le Fleuve, l'Océan imaginaire. Attirance de l'infini naturel, liée à la révélation de l'amour (…) » (Malrieu, 1996, 167). Parce que la Nature, nous pouvons la vivre

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dès notre plus jeune âge, parce que nous pouvons nous expérimenter et nous apprendre au travers d'elle, elle devient ce partenaire d'existence, cet Autre qui permet d'évoluer. Elle peut s'inscrire en termes d'émerveillement comme de peur, et la première rencontre est sans doute déterminante pour la « nature » de la relation à venir. La Nature est le lieu de transformation profonde, que ce soit dans une expérience où l'individu se retrouve seul humain au milieu de l'océan ou dans une rencontre extraordinaire avec un animal sauvage. Mais si la Nature est un des éléments déclencheurs du processus de transformation, elle est aussi le lieu du ressourcement, l'aide extérieure qui vient supplanter celle psychothérapeutique par exemple, en offrant un espace privilégié de repos, de calme, de ressourcement, de retour sur soi, une nécessaire introspection pour comprendre, plus ou moins en conscience, ce qui est à l'œuvre au fond de soi.
Cette rencontre à l'Autre, nous en avons déjà parlé, et bien cet Autre humain, mais aussi animal,… ce qui est hors de moi mais qui me pousse à être Moi. Toute rencontre apparaît potentiellement essentielle. Les relations humaines sont le berceau de l'évolution de l'être, l'environnement dans sa totalité devient le lieu des expériences et des transformations. La Nature, animale, végétale, minérale, le Tout, dans sa dimension tangible ou intangible, le monde visible ou invisible offre à chaque instant une rencontre, c'est-à-dire une relation entre deux « formes », différentes. La rencontre amène l'échange, conscientisé ou non. Tout ce qui se joue, se déjoue, relève d'un processus de transformation et d'évolution, permanente.
Transformation et créativité serait fortement liées à des niveaux différents, la créativité pouvant être un élément du processus ou bien l'objectif final, celui de la révélation et de la création de soi. « Ce sont le plus probablement des mécanismes psychologiques capables d'introduire la nouveauté dans le soi actuel qui sont la clé de la transformation de soi » (Getz, 1996, 110). Nous introduisons une nouvelle notion, celle de l'imagination mais en nous appuyant sur la définition suivante qui dépasse celle qui prévaut vulgairement : « L'imagination est ce qui rend notre expérience sensorielle compréhensible, nous permet de l'interpréter et de lui donner du sens, que ce soit au travers d'une perspective classique ou d'une expérience nouvelle originale et individuelle. C'est ce qui permet à la perception d'être plus qu'une stimulation physique des organes des sens. Elle produit l'image mentale, visuelle et d'autres faits, ce qui nous offre la possibilité de penser au-delà des limites de notre perception présente de la réalité, de considérer les mémoires du passé et les possibilités du futur, et d'évaluer le pour et le contre. Ainsi, l'imagination rend possible toutes nos pensées à propos de ce qui est, de ce qui a été, et c'est peut-être le plus important, ce qui pourrait être » (Nigel J.T. Thomas[130]). L'imagination est créatrice, dans ce

[130] Traduction personnelle : *"Imagination is what makes our sensory experience meaningful, enabling us to interpret and make sense of it, whether from a conventional perspective or from a fresh, original, individual one. It is what makes perception more than the mere physical stimulation of sense organs. It also produces mental imagery, visual and otherwise, which is what makes it possible for us to think outside the confines of our present perceptual reality, to consider memories of the past and possibilities for the future, and to weigh alternatives against one another. Thus, imagination makes possible all our thinking about what is, what has been, and, perhaps most important, what might be".*
Disponible sur : http://www.calstatela.edu/faculty/nthomas/index.htm.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sens où elle pose un potentiel à venir. Dans les expériences de nos en-quêtés, en particulier lors de rencontres fabuleuses avec la vie sauvage, l'envie de revivre une rencontre, ou plutôt de vivre une nouvelle rencontre, porte le sujet à anticiper dans une forme de création mentale ce qui pourrait être, et de ce fait l'engage dans un élan non seulement mental mais physique. Le désir poussé par l'imagination devient engagement avec, en devenir, tous les possibles d'une expérience. Si le courage, la force de caractère, la volonté, sont, comme nous l'avons vu, des éléments favorables aux opérations de transformation, l'intuition comme l'imagination participeraient aussi de cet état de changement créatif. Lorque nous avons fait ce voyage avec la raie manta, nous avons réussi à dépasser, dans cette quête d'un rêve, d'un idéal, celui d'une rencontre intime avec l'animal sauvage, le poids de contraintes et d'interdictions (liées entre autres aux principes de sécurité en plongée), afin de favoriser la rencontre et la vivre. Nous avons simplement écouté notre intuition, dépassant le conflit entre le monde extérieur et notre monde intérieur, prêt sans doute à l'action et au changement. Malrieu nous éclaire à ce propos, en évoquant les notions de subjectivation et de socialisation : « Ces deux processus ont pour enjeu dernier, caché par l'écran des soucis quotidiens, des passions, de l'égotisme, du désir de pouvoir (individuel-sociétal), la conciliation des valeurs éprouvées dans le passé du sujet et de la société et de celles qui se révèlent comme des potentialités incertaines (…) Les contradictions entre les domaines de vie suscitent des angoisses qui génèrent des restructurations : ce n'est possible que dans les expériences des « triomphes », des espérances que vit le sujet, dans ses transferts sur d'autres expériences, chez les autres et en d'autres sociétés, et sur l'imaginaire exaltant d'un « perfectionnement du genre humain » » (1996, 172). Nous sentons ici le potentiel humain en action ou en jeu, en « je », et nous avons constaté comment, dans une multitude de rencontres avec l'Autre, se dessine l'infini richesse humaine. Une richesse qui dépasse au niveau individuel l'appartenance à une seule culture pour s'exprimer dans des plans empreints de liberté d'être, celle de choisir d'avancer encore et encore dans la connaissance de soi, en dépassant les limites, en acceptant que l'autre inconnu vienne perturber un précaire équilibre, en offrant à sa pensée, à son esprit, dans une conscience d'autonomie et de responsabilité, une expression déterminée du « je suis ». Tout ce processus d'élévation est aussi lié à la notion d'Amour, sous-tendue dans les mots, énoncée par des auteurs tels Ormiston : « L'individu unique a une conviction de sa valeur infinie, conçue en terme de dignité et de droit à la liberté (…) Il y a une dimension transcendante de cette forme d'expression de soi. La volonté de s'intéresser à soi est le commencement d'un processus de rétablissement de la vérité de l'amour dans le monde ou de la négociation transcendante » (2003, 66[131]).

[131] Traduction personnelle : *"For the individualistic self has some conviction of itself as having infinite value, conceptualized here in terms of its dignity and its right to freedom (…) There is a transcendent dimension to this form of self-expression. Self-interested willing is the beginning of a process of reestablishing the truth of love in the world or of negotiating transcendence"*.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« Cette expérience avec la plante Ayahuasca a transformé ton parcours de vie après ? », demandons-nous à M.T.A.
« Oui, totalement. Déjà j'en suis sorti « choqué », *j'en suis ressorti beaucoup plus fort avec la certitude que l'Amour existe et que je suis là pour quelque chose, que la vie a un sens. Depuis cette expérience j'ai une compassion plus grande pour l'autre* (…) *En fait, ce que je peux faire déjà c'est être heureux et le montrer autour de moi, communiquer ce bonheur, but ultime de la vie* ».

5.2. **« Une altérité vécue en commun »**[132]

Dans la partie méthodologie, nous avons développé l'importance, pour nos entretiens, de la rencontre à l'Autre et de tout ce qui allait être déterminant pour la communication. Nous voyons ici à quel point notre recherche n'est pas seulement le résultat d'une réflexion sur des données recueillies le temps d'une rencontre. Nos entretiens, par ce qu'ils ont voulu être et parce qu'ils ont été, constituent à eux seuls une part de notre étude. Notre réflexion sur les relations de l'Homme à la Nature interroge l'individu, l'être unique qui se positionne à chaque instant dans sa rencontre à l'Autre. Les en-quêtes sont déjà la matière de notre recherche, et nous pouvons dire la matrice même. Car dans cet espace-temps, dans ce duo, c'est déjà une rencontre à l'autre, pour parler de soi et de cet Autre. Double travail, double « don-né », double écriture ensuite. De l'intime à l'extime, nous avons pris un risque, celui de l'engagement du chercheur, celui d'être fidèle au don de notre en-quêté. Nous retrouvons, dans cet état d'esprit et cette presque difficulté, ce que signifie Mura-Brunel à propos des romanciers : « la difficulté est double : dire ou écrire l'intime, c'est le priver assurément de sa qualité d'intime, le détruire peut-être ; or, le taire permet certes de le préserver en tant qu'intime, mais c'est alors se condamner à ne jamais le connaître, ne pas le faire connaître (…) C'est aussi avec le social que se conjugue de nouveau discours de l'intime, écrire sur soi impliquant un détour par l'autre et par le monde. La refonte du sujet de l'écriture « égotique » passe donc par une destitution accrue et qui porte, en son sein, dans un mouvement centripète, un autre discours sur le social et une exhibition de paroles tues jusque là. Faut-il parler ? Faut-il se taire ? ne sont plus, somme toute, des questions à l'ordre du jour. Ecrire – tout écrire autant que faire se peut - est devenu une nécessité. Et la langue, muselée ou déployée, épouse l'urgence » (2002, 5). Notre recherche nous a conduit à découvrir et pénétrer dans des récits d'expériences parfois extraordinaires, à entrer au cœur même de certaines situations pour nous rapprocher de la réalité de l'autre. Nous sommes allés chercher l'intime, ce qui ne nous appartient pas mais qui nous a été confié. Et il ne s'agit pas que de l'intime de nos don-neurs d'information, il s'agit aussi du nôtre, nous ne sommes pas neutres, nous sommes même directement engagée. Et cet intime que nous poussons vers l'extérieur

[132] Propos de Pierre Ouellet, cité in « Essai : Intime-extime », Dec Isabelle, Spirale Magazine N°222, 2008, p. 38

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

force la relation au monde. Il ne s'agit plus d'expériences de vie, d'histoires personnelles décontextualisées, mais bien d'une rencontre avec tout ce qui, hors de l'être, va apporter un regard, peut-être un jugement, en tout cas un retour sur l'expérience vécue, sur ses représentations, sur sa façon de voir et de vivre le monde. Accord ou désaccord entre ce qui est en soi, ce qui est soi, et l'extérieur. Mais cette épreuve, parce que c'est être éprouvé quelque part, est nécessaire. Nous sommes exposés tous les jours, en permanence, à un monde de communication. Qui suis-je ? Comment rester centré, comment être tout simplement moi ? Alors je prends la parole et je donne ma position, mon avis, je livre ce qui me fonde. Et ce n'est pas une fragilité, c'est une force, celle d'être au monde, unique et à la fois impliqué profondément dans un « Tout ». « Etant donné les nouvelles contraintes de la vie sociale, l'« intime » est pour nous la chose qui se construit, qui se cherche, une nouvelle Valeur, un nouveau Culte que nous sommes d'ailleurs de plus en plus nombreux à célébrer » (Mura-Brunel, 2002, 3).

Cet intime-extime que nous rencontrons et vivons en entretiens, est aussi et surtout ce que nos don-neurs d'informations ont vécu dans leurs expériences. Car, dans les rencontres avec la Nature, avec la vie sauvage, animal, plante, minéral, avec le monde invisible pour les chamanes et guérisseurs entre autres, l'intime est bousculé parce que l'autre est exigeant. Dans leurs expériences, ces femmes et ces hommes ont délibérément choisi d'aller vers l'Autre pour en apprendre plus sur eux-mêmes. Quand on part au milieu de l'océan, on est tout sauf seul et c'est l'expérience de ce que l'on croit être solitude qui nous renvoie à l'autre humain qui n'est pas là, et aussi à tout ce qui est autour et dont on fait infiniment partie. Quand on nage avec une baleine à bosse, on pense rentrer en relation avec un animal sur lequel nous avons projeté nos désirs, nos croyances, et là, c'est une rencontre profonde avec soi, avec ce que l'autre me renvoie : pourquoi je suis là, qu'est-ce que je suis venue chercher, qu'est-ce qui me manque ? Qu'est-ce que l'autre m'apporte et que je crois ne pas avoir en moi ? Au-delà de cette expérience avec soi, l'altérité me place dans le monde, dans ma relation aux autres, dans ce que je suis, dans ce que je fais ici et maintenant. Toute expérience, dans une société où les moyens sont donnés de se déplacer, de se projeter ailleurs, d'inventer et d'imager et de vivre une rencontre, tout possible, devient un réel choix, un engagement, quelque chose de profondément personnel. Ce n'est pas pour l'autre, c'est pour soi, et dans la relation, il s'agit bien d'une mise en commun de ce qui relie à un moment donné, mais au-delà, toute la suite, appartient à l'individu. Voici une remarque d'une des en-quêtées, qui permet d'illustrer ce mouvement de soi vers l'autre, mais à condition que le soi ait retrouvé toute son authenticité, sa vérité. Long cheminement.

> « Les personnes nées dans les années 19.. sont dans un parcours de Réhabilitation du Soi alors que les enfants nées en 20.. sont des êtres de l'Altruisme », explique Mme. M.Y.

Une simple analyse numérique nous permet de comprendre ce que sous-entend l'en-quêtée : la valeur « 1 », premier chiffre du millénaire que nous avons quitté

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

symbolise l'expérience de l'unité, du Soi, alors que le « 2 », pour ce deuxième millénaire, est la rencontre à l'autre, le duo, l'altérité… non pas ce qui altère mais qui fait grandir, qui fait prendre conscience. Peut-être plus qu'un changement de date et de siècle, un mouvement d'involution et d'évolution de l'individu. « Il faut aujourd'hui faire l'effort d'imaginer une communauté fondée non plus sur un principe d'identité mais sur l'expérience même de l'altérité la plus radicale qui met en cause jusqu'à notre appartenance sociale et notre ancrage dans une histoire commune ». À l'envers du socius qui impose le partage de ce qu'une société peut avoir en commun, il faut penser un « vivre-ensemble » « comme un appel fondé sur la reconnaissance de la solitude » (G. Leroux), établie sur l'absence, la dette, un « vivre-avec » basé sur ce qui manque : « C'est l'altérité propre au manque qui me pousse vers un autre, non pas pour qu'il le comble mais pour qu'il l'éprouve avec moi et fasse l'expérience conjointe de cette altération où l'on se croise non tant dans une identité commune que dans une altérité vécue en commun » (Pierre Ouellet[133]). Donner du sens à la rencontre, à la relation, c'est chercher une signification, ce qui y est signifié. Mais c'est aussi prendre une direction, donner un sens au chemin, une orientation. De l'intime à l'extime, le mouvement est plus qu'un élan vers l'autre, il est un choix, celui de s'affirmer, d'être, sujet à part entière et non plus confondue dans une masse presque informe. Et tant pis si l'expérience est jugée parce que déroutante, inhabituelle, hors des sentiers battus, hors du raisonnable, tant pis si on est mal à propos. Cette quête personnelle est celle de la liberté d'être. Se sentir « libre » et assumer. Responsable, répondre à ce dont on est capable, et exprimer ses potentialités.

Nous avons à plusieurs reprises énoncé la notion d'Amour parce qu'elle s'impose comme une évidence dans l'acte de transformation et d'évolution du sujet. L'amour est bien plus qu'un sentiment, qu'une émotion. Il est une prise de conscience d'une réalité autre. Dans les relations de l'Homme à la Nature, il est peut-être ce par quoi et ce pour quoi les expériences de nos en-quêtés sont vécues : une ouverture à Soi, de ce qui au-delà des dualités et conflits intérieurs permet dans un temps et un espace donné de ressentir une harmonie, une osmose : « Regarder l'amour comme une simple émotion c'est le considérer dans une perspective réductionniste. L'amour est au contraire une expérience de l'harmonie de l'esprit et du corps, de la raison et de l'émotion. Alors que l'amour s'exprime dans le langage de l'émotion plutôt qu'au travers de concepts, cela ne doit pas nous le faire considérer dans son « irrationalité », et seulement embrasser le rationnel. L'action provenant de l'amour dépasse la polarité entre moralité et sentiment. Les règles de l'être ne sont pas imposées. L'amour appelle lui spontanément à aller de l'avant dans un engagement qui montre une unité de la loi et de l'être, de la raison et de l'émotion » (Ormiston, 2003, 61[134]).

---

[133] Cité in « Essai : Intime-extime », Dec Isabelle, Spirale Magazine N°222, 2008, p. 38

[134] Traduction personnelle : *"To view love as a mere emotion is to view it from the reductive perspective of abstract reasoning. Rather, love is the experience of the harmony of mind and body, of reason and emotion. While love speaks in the language of emotion rather than in concepts, this must not provoke the view of it as "irrational", for it also embraces the rational. Action from love overcomes the polarization*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

5.3. **L'individualisme pour repenser le « soi avec l'autre »**

> « (avec la Nature) C'est presque une *relation personnalisée, préférentielle*. Elle me donne l'occasion de découvrir ce que j'ai autour de moi, ce qu'on a la possibilité de voir, et encore je ne découvre qu'une petite partie de ce qui existe. Mais derrière, *ça me permet de me construire et d'avancer dans ma vie,* dans le sens où à chaque fois j'ai cette recherche de complicité et de symbiose avec l'élément. C'est ce qui me permet de continuer à trouver du plaisir à plonger, à montrer, à partager, à sentir que je fais partie de cette Nature ».

Comme le confie M. F.C., et selon les en-quêtés, chacun détient au fond de lui des clefs pour comprendre, pour réaliser son propre chemin, et tout ce qui est extérieur à soi, dans l'environnement, apporte aussi des réponses ; tout est en soi et autour de soi. C'est pourquoi, quand ils cherchent un élément, puis un deuxième pour venir conforter une pensée, une croyance, ils le trouvent, parce qu'inconsciemment ou consciemment ils le cherchent. Cet élément correspond à ce qu'ils sont à un moment donné de leur vie, leur croyance, leur façon de percevoir le monde, leur réalité. Et tout coïncidera pour leur donner raison et les conforter, pour les éloigner du doute. Et puis un jour nos en-quêtés évoluent, ils sont attirés par une autre porte, sans doute parce que quelqu'un d'autre l'a ouverte et que cette expérience de l'autre les interpelle. Alors ils commencent doucement à en refermer une pour en ouvrir une autre Et puis c'est autre chose qui se présente, une nouvelle expérience à vivre, au cours de laquelle ils trouveront à nouveau des éléments pour avancer, suivre un nouveau chemin, et puis à nouveau ils cherchent à se rassurer sur le fait qu'ils ont ouvert la bonne porte et trouvent les éléments pour les conforter dans ce qu'ils vivent. Et ainsi de suite, de porte en porte, d'expériences en expériences. Et ils vivent leur vie, cheminant de vérités en vérités, personnelles et communes. Et au travers de tout cela, nous pouvons penser que l'homme et la femme, les en-quêtés, sont dotés d'un potentiel certain de remise en queston et d'intuition. Dans leurs contacts avec la Nature, ils reçoivent donc tout ce dont ils ont besoin, non seulement la partie vitale pour nourrir leur corps de chair mais aussi la nourriture émotionnelle, et aussi spirituelle. Car en retrouvant leur nature profonde, les en-quêtés accèdent à ces questionnements qui élèvent, selon eux, leur niveau de conscience. Ils se posent tous à un moment donné de leur vie des questions existentielles, celles justement concernant le sens de la vie, de leur vie, le pourquoi d'un monde si dur. Mais est-ce qu'ils les approfondissent vraiment ou passent-ils trop vite à autre chose : à ces soi-disant obligations et satisfactions souvent illusoires et artificielles de cette vie quotidienne noyée dans la surconsommation. Alors, en plongeant dans leur nature, ils peuvent avoir des réponses, se comprendre et donc réaliser la discordance, la « rupture » avec la Nature, et donc à nouveau avec eux-mêmes.

---

between morality and feeling. Rules are not imposed on being. Rather, love spontaneously calls forth action in a manner that shows a unity of law and being, reason and emotion".

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *Ce qui compte, c'est le cœur et la raison, les deux bien ensemble*. Les gens ont peur de la mort. Moi, je n'ai pas peur du tout de la mort. Pour moi, après, c'est le néant. Par contre, ce que je laisse, ce sont mes enfants et mes arrières petits enfants. Et pour des artistes, ce sera leur œuvre, leur création artistique. J'aime la vie et j'aime les gens et là tout de suite je vous aime parce que vous êtes naturelle et authentique. *Et je sais qu'il est une chose que personne ne peut contredire, c'est la Foi, quelle qu'elle soit. Pour moi, mes réponses, je les trouve dans la nature. Tout est dans la nature et toutes les réponses à nos questions sont au fond de nous, dans notre propre natur*e ».
> M. P-H F., biologiste spécialiste des baleines et des phoques, conférencier, passionné de plongée sous-marine et par l'ostéologie des mammifères, consultant international pour les musées.

Nous avons, à maintes reprises, discouru sur la notion de croyances, de réalités. La spiritualité est souvent considérée avec méfiance voire défiance, elle est parfois reléguée au rang de religion, reliée à un état d'esprit trop inspiré ou « décollé » de la réalité. Or, la spiritualité, selon les en-quêtés, chacun peut la vivre à son niveau, puisqu'elle est seulement et simplement une recherche, intime, une reliance à une forme de confiance en l'Amour absolu. La Nature, dans des expériences fortes, que l'on pourrait même qualifier de transcendante dans certaines situations des en-quêtés, permet une transformation de leur être, une ouverture en conscience à d'autres aspects de la vie, de ce qui est, de qui l'on est. Comme le précise M. G.R., conférencier, ancien membre de l'Institut de Recherche Fondamentale en astrophysique : « Il y a autant de chemins spirituels que d'êtres sur cette planète »[135]. Ce qui résonne en soi et transforme n'aura pas le même écho chez l'autre, et ce sera sans doute aussi dans un endroit différent, dans des circonstances différentes qu'appartiendra à l'autre ce potentiel d'évolution. Ainsi, pour M. F.C. :

> « Un lien entre la spiritualité et la Nature ? » « Les deux sont totalement liés. Au début ça a commencé simplement par le fait que j'ai toujours été émerveillé par la Nature. *C'est d'abord la Nature qui m'a permis de m'élever au niveau spirituel*, il n'y a pas que cela, mais ça m'a permis d'évoluer. Maintenant *je comprends de plus en plus que la Nature est un des éléments de la spiritualité, un des éléments composants de la spiritualité, mais ce n'est pas le seul. Parce que la spiritualité dépend de l'individu aussi. De la même façon cette perception de la Nature dépend uniquement de l'individu*. Par exemple, tous les deux on peut avoir des perceptions très proches mais dans une même situation ce serait différent. *Cette Nature me permet d'enrichir ma spiritualité et ma spiritualité me permet d'enrichir ma découverte de la Nature*. A l'origine

[135] Colloque du G.N.O.M.A. (Groupement National pour l'Organisation des Médecines Alternatives), Paris, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> c'est la Nature, c'est de là que tout est parti, la perception du micro et du macro ».

Un aller-retour s'opère, entre la Nature et le sujet, comme pour toute relation. A propos de la Nature, ce qui enrichit transforme, et transforme le regard sur elle. Alors, la Nature « apporte » quelque chose de différent, tout simplement parce qu'ils/elles la voient différemment. Ce n'est peut-être pas l'autre qui a changé, en particulier quand il s'agit de la Nature, mais c'est le regard au travers de leur filtre. Comme un jeu de miroirs, l'autre renvoie quelque chose de positif ou de négatif qui, en eux, à besoin de bouger, d'être transformé. Les chemins sont différents, mais les en-quêtés parlent de confiance, d'amour, d'une autre dimension, de quelque chose qui appartient au non visible, à l'intangible. Le mot Foi est prononcé, souvent associé à la pratique religieuse, nous lui préférons celui de « Confiance en l'amour absolu », exprimé par Mme M.Y. :

> « La Foi c'est une énergie de vie. Sans Foi, on ne peut pas vivre. Mais ce n'est pas religieux. *La Foi c'est l'énergie de vie, de volonté, de courage, de passion.* Et la spiritualité c'est un support, pour accéder à l'invisible. L'invisible on le porte au fond de nous. Mais c'est aussi la vérité la spiritualité. C'est une dimension pure. Quand on est dans la spiritualité on est pur d'intention, esprit éveillé. *On est donc aussi en accord avec la Nature, on la respecte puisque notre propre nature rejoint la Nature. Tout est lié* ».

De par les en-quêtés, de par notre immersion et notre engagement dans le terrain de notre recherche, nous rejoignons Bergeron lorsqu'il parle de la spiritualité comme étant avant tout un rapport à soi-même : « Aussi longtemps que l'être humain cherche sa propre densité dans l'accomplissement de ses besoins primaires et de ses appétits physiques et que sa vie est dominée par le souci d'être en bonne santé, de procréer, de dominer et de s'amuser, il n'est pas encore spirituel. On accède au spirituel lorsqu'on découvre une dimension « autre », celle de l'amour, de la connaissance, de la liberté, de la compassion, de la conscience de soi et qu'on cherche à se réaliser humainement en prenant le chemin du divin en soi. La spiritualité ne vise pas à définir le rapport de soi à un Dieu, mais le rapport de soi à soi ; elle s'occupe avant tout du rapport avec soi-même. Parler de spiritualité, ce n'est pas parler de quelque chose hors de soi, c'est parler d'un rapport au monde qui est le sien. La spiritualité de l'avenir ne sera conçue que dans une perspective anthropologique » (1999, 235).
Quand nous avons abordé notre recherche en posant simplement la question « quelle est la relation de l'Homme à la Nature ? », nous n'avions pas imaginé toutes les voies de réflexion possibles et à quel point ce thème allait nous conduire au cœur même de l'être, homme ou femme. Le choix des en-quêtes, dans leur approche, leur écoute de l'autre, dans leur « stratégie », avait mis l'accent sur la part du sensible. Au travers de cette qualité des entretiens, c'est aussi un autre « sensible » que nous avons touché, passant de l'adjectif au nominatif. Et sans nous éloigner de notre sujet, nous pouvons à nouveau citer

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Bergeron : « Cette spiritualité de l'homme naturel, mondial et cosmique surmonte les confessions et les religions. Ce franchissement des frontières s'accompagne d'un refus de toute dépréciation et exclut tout mépris ou dénigrement. Henri Le Saux écrit : « À un certain stade d'évolution, l'homme n'abandonne pas les religions. Celles-ci se détachent de lui » » (1999, 238). La relation de l'Homme à la Nature, personnelle, dépasse parfois un simple regard, un simple besoin de calme, de quiétude, d'évasion, de grand air pour être aussi transformatrice, initiatrice de l'évolution de l'individu jusqu'à s'inscrire dans le spirituel, ce qui simplement appartient à l'esprit et dépasse la matière. Selon Ormiston : « La transformation émerge de l'activité de la volonté qui est enracinée dans la connaissance de l'amour, et c'est ainsi comme une connexion à la nature et au principe qui nous unit à la nature. Elle ne cherche pas à être une transformation révolutionnaire du monde mais à comprendre comment l'individualisme moderne, au travers de ses expressions, trouve ses propres limites et les dépasse » (2003, 83[136]). Pour C. J-Y, vétérinaire, réalisateur de films animaliers, son engagement se résume ainsi: « Il s'agit de révolutionner les consciences, dans l'amour ». Les émotions, les sentiments d'osmose voire de fusion parfois vécues, participent de cette alchimie, de ce qui entre le corps et la pensée s'échangent en permanence, rendant à l'expérience *in situ*, *in corpus*, toute sa valeur et son rôle nécessaire et indissociable dans l'évolution de la pensée, du regard sur soi et le monde. Le lien s'accomplit, ce qui fait le « un » et dépasse la vision Corps/Esprit, Nature/Culture.

5.4. **L'animal initiateur d'une évolution personnelle ?**

Dans la première partie de notre recherche, nous avions abordé la question de la domestication animale. A ce sujet, nous pouvions envisager ce phénomène dans une relation de co-dépendance, l'humain dépendant de l'animal tout autant que ce dernier peut dépendre de lui. Prolongeant la réflexion appuyée sur les travaux de Shepard[137], Lestel propose : « Toute domestication d'un animal s'appuie sur une domestication de l'humain par lui-même (…) le phénomène domesticatoire renvoie aussi à la capacité de l'humain à entrer lui-même en dépendance vis-à-vis d'autres êtres vivants, à s'auto-domestiquer pour pouvoir domestiquer les autres et à appartenir à une espèce qui peut adorer materner d'autres êtres vivants » (2008[138]). En accord avec cet auteur, et dans la perspective de notre thématique, nous pouvons envisager une relation étroite entre l'humain et l'autre animal, une relation qui dépasse ce que l'on peut percevoir simplement de l'extérieur et qui concerne l'être humain dans ses multiples dimensions. A l'instar de la domestication qui apporte une transformation de l'animal sauvage en animal

[136] Traduction personnelle : *"(…) transformation emerges out of the activity of a will that is rooted in the knowledge of love, and that thus as a connection to nature and to a principle that unities us with nature. It does not seek a revolutionary transformation of the world but seeks to comprehend how modern individualism, through its self-expression, encounters its own limits, ad goes beyond them ".*

[137] Paul Shepard, 1978 (réed. 1998), « Thinking with Animals : Animals and the Development of Human Intelligence », Athens : University of Georgia Press.

[138] In « Faire société avec les animaux », conférence donnée à la Cité des Sciences, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

domestique, « hybride », la relation de l'Homme avec les autres espèces vivantes ne pourrait sans doute se passer d'une transformation de l'Homme à différents niveaux, plus ou moins consciente. Si « la domestication est devenue pour l'homme un confort psychologique et spirituel énorme autant qu'une source de biens ou de services » (Lestel, 2008), nous supposons que toutes formes de relations et d'interactions entre l'espèce humaine et l'espèce animale, tout particulièrement avec les animaux dits « singuliers » (Lestel, 2001), seraient la cause de transformations pour les protagonistes, créant une dimension d'échanges inter-espèces à définir. La rencontre à l'autre est bien ce qui permet cette rencontre à soi car l'autre me renvoie à ce que je suis, par la mise en évidence des différences, des interrogations, de l'ouverture nécessaire pour comprendre, de l'élargissement de son champ d'horizon, de perceptions, d'appréhensions et de représentations. Ces transformations, comme le montrent les en-quêtés, pourraient ainsi dépasser la seule sphère de l'homme et/ou de la femme, et de l'animal, et être envisagées non plus au niveau de l'ontogénèse mais aussi au niveau de la phylogénèse, point que nous soulèverons comme perspective possible de recherche. M. SA.J. livre ceci :

> « Revenir à la Source, c'est revenir à la Vie. Et la vie est dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. La vie c'est tout. Chaque cellule qui vibre, vit au rythme de ton cœur… et quand au bout d'un certain laps de temps, la personne qui a plus ou moins coupé le lien avec la Nature y revient... elle sent tout de suite la différence ! *Le dauphin parvient parfaitement à lire en nous et nous amène avec douceur là où on doit être pour évoluer. On a beaucoup à apprendre d'eux* ».

Au-delà des échanges, des formes de communication voire de communion avec l'animal que vivent les don-neurs d'information, il est un aspect qu'ils nous dévoilent et qui pousse davantage la réflexion sur le pourquoi de certaines rencontres plutôt singulières. L'animal serait comme un guide, un initiateur, à l'instar des thérapeutes. D'ailleurs, le phénomène de la « delphinothérapie » est largement évoqué dans des ouvrages médicaux et s'est répandu en différents points du globe. La guérison ou l'amélioration d'état de santé, en particulier avec les enfants, est relatée mais reste un « mystère » malgré la véracité des faits. Le dauphin, et d'autres animaux, des initiateurs ? Mais de quoi ? C'est ici que nous rejoignons les informations recueillies auprès des chamanes et de ceux qui les côtoient, mais aussi de ceux qui vivent la Nature comme un « retour sur soi », une « meilleure connaissance de soi », « un recul sur son existence », « une source de transformation », etc. Tout ce que nous avons déjà largement développé au travers des définitions de la Nature. Nous questionnons M. SA.J. :

> « Des choses que tu gardes vraiment pour toi ? »
> « Oui, pour l'instant. Dans certains évènements que j'ai vécus avec Jean Floc'h (le dauphin). *Randy a plutôt était mon initiateur*. Randy sait parfaitement comment j'évolue. Et j'ai demandé à évoluer. Et c'est

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

incroyable comme j'ai grandi. Et je remercie Dame Nature, je remercie le Ciel, merci à tout le monde parce que la Nature forme un Tout. Et si ce Tout n'était pas dans cette vibration unie qui est l'Amour, on ne pourrait pas accéder à tout ça, on serait complètement coupé. *Avec Jean Floc'h, à chaque fois que je le rencontre, on se salue et : « tiens, aujourd'hui on va apprendre ça », il m'emmène vers le large, et puis hop il me décroche de sa nageoire dorsale et là, je suis dans une phase supplémentaire de mon apprentissage et il sait parfaitement ce qu'il a à faire. Il m'initie, c'est un guide.* Je l'ai aimé au fil du temps avec respect. Alors quand je voyais ces gens se mettre à la flotte sans la moindre notion de respect, ça me mettait en colère ».

Nous retrouvons dans les expérience initiatiques des en-quêtés l'expression d'une croyance profonde qui est en reliance avec la Nature et l'Univers, l'Amour, et peu importe les mots employés, car leur croyance est leur force pour comprendre, donner du sens, et dépasser ce qu'ils ont vécu. Et si l'initiation par les en-quêtés pouvait nous sembler encore floue, voici un exemple plus « concret » de ce que la guérison ou l'apprentissage au contact de l'animal peut-être. Nous reprenons ici un extrait assez long de l'entre-tien avec M. SA.J., mais chaque mot ici a son importance :

« Lorsque j'ai été dans l'eau pour la première fois avec Randy (le dauphin), il s'est mis en face de moi pour que je puisse comprendre ce qu'il allait faire. Il a mis sa tête au niveau de mon ventre et a commencé à me soulever légèrement. Ca, c'était un an et demi après le naufrage, la remise à l'eau. J'ai compris que lui avait compris ce qui s'était passé pendant le naufrage. A partir de là, il a commencé à agir : *il m'a fait comprendre qu'on allait « travailler » ensemble, que j'allais évoluer parce que j'étais près à aller plus loin dans la communication avec les dauphins. Pour accéder au sas de la communication, il faut d'abord être en symbiose avec l'eau et avec son environnement, au plus près possible du dauphin*. Quand le dauphin touche, *il fait augmenter le taux vibratoire* et ce taux vibratoire va être sur une fréquence bien spécifique. Et si on n'a pas cette base et la préparation, on décroche. Au travers du naufrage, mon taux vibratoire était très bas. Et lui, il l'a renforcé par sa propre vibration (…) *Avec le naufrage j'ai vécu des épreuves très puissantes, il fallait rééquilibrer tout ça et lui le savait parfaitement. Quand il a vu qu'il avait transmis son énergie, il savait que lorsque je me mettrais à nouveau à l'eau, on pourrait être tous les deux sur la même fréquence.* Quand je suis ressorti de l'eau, j'étais complètement différent ».

« *Jean Floc'h faisait toujours le tour de moi pour savoir où j'en étais. C'est-à-dire qu'il lui fallait vérifier en moi si l'étape précédente était acquise avant un nouvel apprentissage,* et parfois il restait à mon côté mais il ne se passait rien d'autre. Entre autres, il m'a fait découvrir la grille du champ magnétique de l'anse de Vorlenn (…). Je ne mettais pas du tout de barrière, pour moi, c'est fluide ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

L'initiation dépasserait donc le cadre d'une évolution personnelle pour devenir un accès à une source d'informations, de connaissances, sur les éléments de la Nature. Mais ces informations pourraient-elles seulement être acquises par les outils utilisés et développés aujourd'hui ? Ou bien relèvent-elles d'un domaine et d'un champ d'application pour lequel l'être humain ne dispose pas encore des moyens d'accès ? L'en-quêté, « guéri » dans ses structures profondes, placé dans une sorte de champ vibratoire, de « sas » pour communiquer avec l'animal, pourrait ainsi apprendre non plus sur lui mais sur la Nature. Mais ces nouvelles informations, si nous poursuivons dans la logique de tout ceci, seraient de nouvelles informations sur la compréhension de l'être, puisque la nature en soi et un reflet de la Nature, nous dit-on. Alors, pour prolonger le fameux « tout ce qui est en haut est comme tout ce qui est en bas », nous nous permettons de proposer, en suspens que tout ce qui est en dedans serait comme tout ce qui est en dehors… Quoi qu'il en soit, nous avons là un témoignage fort intéressant renforcé par le personnage que nous avons rencontré, effectivement un peu « à part », dans sa façon de voir le monde, la vie, mais d'une grande simplicité et force dans sa présence. L'authenticité dont il nous a parlé à plusieurs reprises, il l'a porte en lui. Non pas dans ses propos dont nous ne pouvons vérifier l'exactitude, et ce n'est pas notre travail, mais dans sa présence quand les mots, le faire et l'être semblent bien en accord. Quelqu'un de solide, sans doute forgé par les épreuves subies. V. Duport, « baroudeuse », a longuement côtoyé un dauphin femelle durant une année. Elle considère qu'une relation privilégiée s'est tissée entre elles deux : « aujourd'hui, elle a repris le rythme de l'océan et moi mes pérégrinations à géométrie variable d'un pays à l'autre. J'ai vu des espaces vierges de toute beauté mais aussi des lieux dévastés, des océans outragés, transformés en décharges, des animaux massacrés. Jusqu'où l'homme sera-t-il capable de reconstruire ce qu'il détruit? Cette expérience avec Stéphania a complété l'enseignement spirituel de ma grand-mère: la nature et l'homme sont intimement liés. En communiquant avec un animal sauvage, ce sentiment est décuplé. Pour finir, il vous rend humble, étrangement vulnérable, conscient de vos limites mais aussi de vos ressources pour agir, recevoir et donner »[139].

6. De nouveaux terrains d'exploration de l'Homme

En nous intéressant aux hommes et aux femmes qui vivent leur passion et expriment leur envie de découvrir et d'apprendre dans la rencontre avec la Nature, nous avons mis en évidence qu'ils étaient entre autres dans une démarche, peut-être dans un premier temps plus ou moins consciente, d'exploration d'eux-mêmes, à la recherche d'une nouvelle conscience, d'une nouvelle façon de penser, de vivre soi et le monde. Par notre démarche et notre réflexion nous rejoignons le travail de Cantelo. Chercheuse et danseuse, elle montre comment, par la danse d'inspiration jungienne, les artistes expérimentent

[139] Citée dans « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Matignon Karine Lou, Paris, Albin Michel, 2000, p. 191

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

une profonde conscience et compréhension du soi : « Des chorégraphes américains parmi les plus célèbres ont envisagé la danse comme une exploration du monde intérieur (…) Bien que le travail de chaque chorégraphe soit hautement individuel et idiosyncratique, leurs motivations sont semblables – pour porter le monde intérieur vers le monde extérieur » (2003, 105[140]). Elle propose de voir la danse comme un processus créatif et spirituel, ainsi : « l'Art peut être un chemin vers la connaissance » (2003, 105[141]). En citant Highwater : « la Danse change la biologie dans une métaphore du corps spirituel de la même façon que la poésie change les mots ordinaires en des formes qui permettent une signification qu'ils ne peuvent avoir normalement[142] », elle offre un regard et un éclairage particulier sur le pouvoir de transformation des activités et pratiques qui sont conduites avec un engagement de l'être, tant au niveau émotionnel, corporel, que cognitif. FC, gérant d'un centre de plongée et moniteur est passionné par la mer. Il vit sa relation à cet élément avec humilité, intimité, profondeur. La mer est le lieu où il se ressource, le lieu d'une relation particulière, unique qui lui permet d'accéder à un état d'être qu'il n'éprouve qu'en immersion dans le milieu aquatique. Il dit :

> « *Spiritualité et Nature sont totalement liés.* La spiritualité fait partie de mon quotidien. *Pour moi la spiritualité c'est l'osmose, c'est l'harmonie avec son environnement, sa vie, sa façon de voir les choses, sa façon d'être. Concrètement c'est la façon dont « je suis* ». J'ai une croyance, oui. J*e crois en beaucoup de choses, je crois en la capacité humaine, la capacité à s'ouvrir au Monde, aux autres, à la Nature. Je crois aux facultés de l'homme à pouvoir décrypter la Nature, décrypter les signes qui peuvent être envoyés parce que je pense qu'on nous envoie des signes. Après tu peux appeler ça Dieu, un principe fondamental, un Tout, l'Univers…* il n'y a peut-être pas vraiment de mot pour qualifier ça. On est un petit élément, mais on est à la fois l'infiniment grand et l'infiniment petit en soi. Tout est une question d'échelle, du microbe à l'Univers ».

Processus de compréhension de soi qui amène l'individu à un niveau d'appréhension, de compréhension, de fonctionnement, d'être, plus élevé et plus complet. Plénitude, transcendance. Intégrer le Soi. C'est ce que nous avons exprimé à multiples reprises dans les transformations que la relation à la Nature peut offrir à l'Homme, et ce sont ces mêmes termes que Cantelo emploie pour décrire la négociation de la transcendance. Son analyse s'appuie sur cette dualité à relever : « elle [la danseuse] fait face aux obstacles et aux puissances psychologiques de l'inconscient, et elle cherche à comprendre et à utiliser ces

---

[140] Traduction personnelle : "Some of the most prominent american choregraphers have environed dance as an exploration of an interior world (...) Even though each choregrapher's work is highly individual and idiosyncratic, their motivations are similar – to bring the inner world to the outer world".

[141] Traduction personnelle : *"Art can function as a way of knowledge".*

[142] Traduction personnelle : *"Dance changes biology into a metaphor of the spiritual body in much the same way that poetry changes ordinary words into forms that allow meaning that words normally cannot convey".*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

puissances (…) les dichotomies ombre/lumière, mâle/femelle, *anima/animus*, corps/esprit, conscient/inconscient, sommeil/veille, rationnel et instinctuel sont transcendés. Son initiation dans la vie spirituelle l'a conduite dans une complète régénération et sa quête est devenue la connaissance de la vérité » (2003, 104[143]).

> « Dans les ombres, il y a le négatif, tout ce qu'on ne veut pas accepter, les parties souffrances de ton être : colère, frustration, peur, ressentiment, luxure, perversion… et de l'autre côté l'amour, la compassion, la sagesse, la vérité... Il faut vivre ses ombres pour être dans la lumière. Tout ce qui est en haut et comme en bas et inversement. *Tout est en corrélation, en osmose, entre le microcosme et le macrocosme. Nous avons tout en nous. C'est exactement ce que disait Socrate. C'est ça qu'il nous faut retrouver, cette harmonie* », confie M. N.JL.

Ce moment d'harmonie, il ne se cherche pas vraiment, il ne s'invente pas non plus, mais il se vit et surtout il se reconnaît quand il est là. Dans le langage courant, « l'harmonie est l'unité dans la diversité, telle que les éléments du tout concourent à un même effet d'ensemble [144]». Si pour Shusterman « les stimulations de toutes sortes auxquelles nous sommes aujourd'hui exposées se conjugent à une image du corps qui, nourrie par les médias, fait de notre propre corps, soumis à l'anxiété, une source de mécontentement croissant [145]» et qu'une meilleure conscience de celui-ci aiderait à résoudre ce problème, alors nous pensons que lorsque l'Homme est dans la Nature, à l'écart ou à l'abri de ce qui, dans la société, l'écarte de lui-même (pression sociale, contraintes, matérialisme excessif, gestion effrénée du temps de l'horloge, etc.), il peut retrouver ce qui le relie à elle, ou plutôt, ce qui en lui est reflet de la Nature et vice versa. Au-delà du corps, c'est son être tout entier, qui souffre et cherche à se (re)trouver, à se « reconnecter à la source » (dixit un en-quêté). C'est sans doute ce sentiment d'unité retrouvée, peut-être fugace, mais qui nous permet de prendre conscience de la dualité, ou plutôt de ce qui crée le trouble et divise. Au travers de la danse, quand les chorégraphes sont dans l'expression la plus intimiste et créative de leur art, Cantelo écrit : « Le mouvement final pointe vers une connaissance spirituelle et un accomplissement. Il prend place au soleil couchant, qui représente le niveau final de la vie humaine et aussi l'état subliminal à l'intérieur duquel la lumière et l'ombre ont parfaitement fusionné » (2003, 104[146]). Pour Mme L.L. :

---

[143] Traduction personnelle : *"She [the dancer] faces the obstacles and psychological powers of the unconscious, and seeks to understand and utilize their power (…) the dichotomies of darkness/light, male/female, anima/animus, body/spirit, conscious/unconscious, dreaming/waking, rational and instinctual are transcended. Her initiation into the life of the spirit has led to a complete regeneration and the seeker has become the knower of truth ."*

[144] In « Le Petit Larousse illustré 2002 ».

[145] In « Conscience du corps pour une soma esthétique », Richard Shusterman, 2007, préface à l'édition française. Disponisble sur http://www.lyber-eclat.net/lyber/shusterman/CC-introdutcion.html

[146] Traduction personnelle : *"The final movement points towards spiritual knowledge and fulfilment. Il takes place at sunset, which represents the final stage of human life and also the liminal state in which light and darkness are perfectly merged."*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Quand je me retrouve au cœur de la Nature, dans des lieux plutôt déserts de vie humaine, ça peut aussi bien être sous l'eau, en forêt, la nuit dans les rues quand il n'y a plus personne, je recherche une forme de reliance avec tout ce qui est autour. *C'est comme un instant d'harmonie, quelque chose qui se crée, souvent dans un court instant*. Je pense même que cela arrive sans qu'on fasse d'effort, au contraire, on s'abandonne ».

Le terme « harmonie » est d'emblée rattaché à une conception métaphysique qu'il nous semble intéressant de présenter car au-delà des vocables « âme » et « corps », nous retrouvons cette conception du microcosme dans le macrocosme, du Tout, représentation partagée par nombre des don-neurs d'informations : « Cette harmonie préétablie entre l'âme et le corps n'est d'ailleurs qu'un cas particulier de l'harmonie générale entre toutes les substances « qui sont toutes les représentations du même univers » (Morfaux, 1980, 145). Nous ne pouvons faire fi de ces sentiments, de ces impressions, de ces représentations même car elles ne sont pas isolées, bien au contraire. Les relations Homme-Nature dépassent largement le cadre de la quête du plaisir, des sens, de ce qui peut sembler évident en apparence : l'effort, le goût du risque ou du défi, l'aventure, le besoin de liberté, l'évasion… Elles explorent le domaine du psychique, de la pensée profonde, de la spiritualité, tout ce qui permet à l'Homme d'apporter des éléments de compréhension ou des réponses sur ses interrogations, dont celle du sens de l'existence. Puisque la sociologie s'intéresse au fait social total, ces considérations ne peuvent être mises à l'écart et se doivent d'être éclairées à la lumière de ce que nous partageons comme réflexions d'auteurs, dans le champ sociologique comme dans d'autres disciplines. Pour Bibeau, professeur au Département d'Anthropologie de l'Université de Montréal : « Nous nous interrogerons dans ce contexte sur le rôle que l'épistémologie, la métaphysique, la sémantique et l'éthique peuvent et doivent jouer dans l'ouverture des disciplines précitées et plus largement dans la pratique scientifique contemporaine. Parallèlement (et contradictoirement) à la surspécialisation, nous assistons à un brouillage des frontières (personnel/politique; privé/public; local/global; individuel/collectif; sacré/profane; objet-sujet...) : il arrive en effet souvent qu'on ne sait plus très bien à quelle discipline appartient l'auteur de telle recherche ou de tel article scientifique. Cette nouvelle situation semble provoquer un double effet paradoxal. On trouve d'un côté ambiguïté, chaos et incohérence par suite des phénomènes de fusion, de mélange, d'hybridation et de métissage entre les méthodes, les théories,...; et de l'autre un processus complexe d'ouverture-fermeture des frontières disciplinaires, une prise en considération des contextes, une dé-insularisation des disciplines » (2005, 12). Et c'est sur ce dernier point que nous souhaitons insister et nous inscrire, une ouverture consciente et maîtrisée au mieux, sur tout ce qui peut nous aider à saisir et comprendre l'Homme dans ce qu'il façonne, expérimente, fait sien, voire partage, participant ainsi de la réflexion collective. Lorsque nous faisons des conférences, nous n'hésitons plus à évoquer ce qui fait partie d'éléments plus personnels, de nos expériences, de nos propres représentations qui sortent du

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

cadre scientifique. Et dans ce contexte, nous ressentons un changement dans l'ambiance de la salle. Le public s'attendait à un type de discours et nous lui proposons en complément une autre approche. Nous ne sommes plus alors dans le domaine du concret, de la connaissance objective, nous essayons d'atteindre quelque chose de plus en profondeur, de plus subjectif et intime. Les films documentaires que nous avons réalisés sont un support intéressant car, au travers d'une « vulgarisation » scientifique, ils allient des connaissances à une écriture poétique et une musique sensible. A la fin de nos interventions, certaines personnes viennent nous confier leurs expériences personnelles, ce qu'elles n'ont pas souhaité ou osé exprimer en public, leurs expériences proches de celles des en-quêtés.
Nous avions vu que les chamanes accèdent à un état d'être particulier, mais en accord avec Marshall, nous reconnaissons que toute pratique, toute situation peut amener à cette expérience : « Bien que ces négociations [négociations de la transcendance] prennent place dans des contextes différents, elles montrent l'importance de la transcendance (ou des transcendances, pour sous-entendre la pluralité des expériences). Ces négociations créent une nouvelle(s) compréhension(s) – un type de connaissance idéale – considérée autrefois comme le domaine exclusif du shaman traditionnel, et, comme l'expérience personnelle, est extraordinaire et vient d'un « monde » autre, qu'il soit religieux ou simplement autre » (2003, 11[147]). Il est sans doute un enchaînement de causes à effets mu par des expériences et des chemins de vie, peut-être un long parcours personnel avant que d'y accéder. La maîtrise d'un art, la pratique d'une passion, un état de méditation, tout ce qui place l'homme ou la femme dans un état de conscience particulier. Pour certains, cet état d'être peut être provoqué et maîtrisé, pour d'autres, cela appartient aux cadeaux de la vie, à des instants de bonheur qui marquent la mémoire et transforment, inévitablement, durablement.

7. L'Etre Sauvage

Dans la partie consacrée à la communion intime avec la vie sauvage nous avons interrogé les notions de sens, de corps réceptif et réceptacle, d'état modifié de conscience. Nous revenons sur ce point pour insister sur des relations particulières entre l'être humain et la Nature où ces expériences entre soi et l'environnement sont éprouvées. Après l'événement du tsunami de décembre 2004 en Asie, de nombreux témoignages sont venus rapporter la fuite de certaines espèces animales avant la survenue du raz de marée et l'attitude de certaines personnes qui avaient senti à l'avance la venue d'une catastrophe naturelle. A ce sujet, Picq évoque : « Nos sociétés sont technologiquement très avancées, mais peuvent fortement souffrir de catastrophes naturelles. Et il y en

[147] Traduction personnelle : *"Although these negotiations [negotiations of transcendence] take place in dissimilar contexts, they show the importance of transcendence (or transcendences, to imply the plurality of experiences). These negotiations create new understanding(s) – a type of ideal knowledge – once considered to be the exclusive domain of the traditional shaman, that, like the experience itself, is extraordinary and come from another "world", whether that world be religious or simply other".*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

aura. A la suite du Tsunami qui a frappé dramatiquement les populations de l'Océan indien, Michel Serres évoquait à nouveau ce « contrat naturel » oublié entre l'homme et la nature » (2005).
A l'Institut Métapsychique International situé à Paris, chercheurs et étudiants avancent sur ce terrain délicat des phénomènes paranormaux. Dans un des articles publié sur leur site, nous pouvons lire : « Il y aurait donc une sensibilité propre à toutes les espèces d'animaux mais qui ferait défaut à la plupart des hommes : « A un moment de leur évolution, les hommes avaient également ce sixième sens, commente Alan Rabinowitz, directeur à la Société pour la science, l'exploration et la conservation de la vie sauvage au zoo du Bronx à New-York, mais ils ont perdu cette capacité lorsqu'elle ne fut plus nécessaire ou utilisée ». Cela va dans le sens de ces autres faits, rapportés entres autres dans *Science* le 18 février : cinq tribus aborigènes « primitives », vivant sur des îles de l'océan indien, ont échappé au tsunami en se réfugiant sur les hauteurs avant l'arrivée des vagues, ou préférant chasser, contrairement à leurs habitudes, les bêtes de la forêt profonde plutôt que les tortues de la plage - pourtant leur met favori. Parmi les explications, on évoque cette « connaissance collective » autour des pratiques divinatoires, cette observation mutuelle avec la nature et sa faune, qui leur auraient permis de repérer les signes de l'arrivée d'un tsunami. D'autres questions sont soulevées par les recherches du Ph.D. Joshua Brown, à la *Washington University* de St-Louis : tentant de savoir si la zone cérébrale du cortex cingulaire antérieure ne jouerait pas un rôle dans une sensibilité au danger chez l'humain, il reconnaît l'intérêt d'une application pratique de ce système avertisseur ».[148] Ce sujet reste polémique, mais a l'avantage de multiplier les recherches et expérimentations. Dans le cadre de notre travail, et au vu des témoignages que nous avons recueillis et tenté d'éclairer par une analyse, une réflexion ethnologique et anthropozoologique, nous pensons, à l'instar de certains scientifiques (Nelson, Radin) que l'être humain dispose d'un sens de perception, de précognition, qu'il le découvre et l'expérimente dans des circonstances particulières. Ce sens, probablement et en partie « étouffé » ou « oublié », réapparaît, se réactive - et pour ce qui concerne notre population d'enquêtés - chez des femmes ou des hommes proches de la nature. Si nous nommons ce chapitre « l'être sauvage » c'est pour marquer la différence avec l'être civilisé qui ne voit et vit en partie qu'au travers des outils de la technologie, qui a oublié le « bon sens », celui peut-être qui tient en alerte, permet de jauger et d'évaluer l'environnement, de ressentir des lieux et des êtres, d'être instinctif, à l'écoute de son intuition, de tout ce qui résonne en lui. M. F.C. confie :

> « Je me sentais en osmose jusqu'à ce ressenti qui avait la particularité d'être *un ressenti de danger. Ca m'a beaucoup frappé, je l'ai pris comme un signe de la Nature. C'est être à l'écoute de… on touche de l'affectif, c'est du ressenti*. Un autre moniteur n'aurait peut-être pas réagi de la même façon. J'ai pris ça comme un appel. *On devrait être à l'écoute de la Nature, on devrait écouter les signes avant-coureurs. Si on sait être à l'écoute, les ressentis viennent, et on évite les problèmes*. Si je m'étais entêté ce jour là,

[148] Disponible sur : http://www.metapsychique.org/pressentir-le-tsunami.html

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> ça aurait pu très mal tourner. Si je n'avais pas décodé les signes de l'évolution du temps, des conditions de mer, j'aurais pu me retrouver dans une mauvaise situation ».
> « Tu l'affines cette écoute avec le temps ? »
> « Oui, au fur et à mesure. C'est ce que j'appelle un peu l'expérience ».

Pour comprendre ce qui se joue ici, nous prenons comme référence Radin qui parle de précognition comme perception d'évènements futurs, dont on n'est pas informé par des canaux ordinaires : « cet important corpus de données rendrait compte d'une rétro-influence de certaines variables de l'avenir, et cela peut être mis en lien avec d'autres observations qui attesteraient d'une faculté de pressentiment partagée par les animaux » (2000, 267). Et de poursuivre : « Une autre réalité sous-tend le monde isolé des objets ordinaires et de l'expérience humaine courante. C'est un monde interconnecté de relations et de possibilités qui se recoupent. Il est plus fondamental – au sens d' « originel » - que le monde des formes changeantes et des relations dynamiques de l'expérience familière » (2000, 267). « Originel », « contrat naturel » entre l'homme et la nature, voilà de quoi nous interroger sur qui est l'être humain et ce à quoi il semble tant vouloir échapper. Pour M. T.A, à qui nous proposons ce terme, « l'être sauvage », au sens noble du terme, signifie :

> « *L'être sans artifice*. Sauvage c'est vrai, c'est l'authenticité, c'est le contact avec la Nature. C'est être dans les Lois de la Nature. C'est quelqu'un qui ne se pose pas de questions parce qu'*il sait*, et il agit parce que c'est la loi de la Nature. Oui, j'aimerais l'être mais adapté au monde civilisé. *Agir en connaissance de soi et de la Nature* ».

A l'instar de Picq, nous pouvons dire que l'Homme est « intégré dans l'arbre du vivant » (2005). Quand nos en-quêtés partent en quête de nature, ils partent aussi en quête d'eux-mêmes. Ce qu'ils y vivent, dans un espace sauvage, dans la rencontre et la relation à l'animal sauvage, appartiendrait à un domaine cognitif, émotionnel, autre que celui du quotidien de l'être civilisé. Quand l'individu lâche et se dégage des contraintes et du poids de la vie sociale, quand il s'ouvre sans barrières et sans freins à ce qui est autre, quand il s'engage « corps et âme » dans un nouveau à vivre, alors peut-être reconnecte-t-il à cette partie de soi secrète, ou plutôt discrète mais présente, cette part animale si naturelle. Il reste juste à rendre à l'animalité toute sa part de noblesse pour voir et se voir avec un autre regard, pour redécouvrir, lever le voile et peut-être comprendre ce que nous proposons ici.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

PARTIE III

Réconcilier l'Homme à la Nature ou retrouver sa vraie nature

« Une vision sans mission est un rêve,
Une mission sans vision est un leurre,
Une mission visionnaire peut changer le monde »
Déclaration de coopération pour un monde meilleur,
Mont Mbu, Inde, 1989[149]

CHAPITRE I :

Entre le meilleur et le pire, la nature humaine ?

1.1. Entre Nature polluée et « pollution » à l'intérieur de soi Une « écologie personnelle », passage obligé ?

> « Pour mon ami Sébastien, l'homme est sorti de la nature et on va vers autre chose. Moi, je lui ai dit que si on sort de la Nature on va la déséquilibrer et qu'en s'extériorisant de son fonctionnement on va se déséquilibrer. On fait partie d'elle et on risque de se perdre ».
> M. C.A., ostréiculteur et pêcheur à pied professionnel. Père de famille.

> « La vie n'est pas manipulable, tu ne peux pas la contrôler. Rien ne doit être banni, rien ne doit être mis au hasard, tout doit être écouté, pris en compte et transformé. Comme nous. *Si nous transformons notre négatif en nous et bien nous devenons lumière et amour, et guérison. Et là notre conscience contribue au changement de la Nature* » « On a moins peur si on prend conscience de notre part d'ombre ? » « Automatiquement. On s'unifie à elle et alors on se met en osmose avec la Nature », insiste M. N.JL.

Après deux années de travail, notre problématique devient plus claire, plus évidente : en interrogeant le lien Homme-Nature, nous comprenons mieux que ce qui est autour de lui est aussi ce qu'il en fait : nature dévastée, pollutions multiples, disparitions d'espèces, et les conséquences de ses excès et de l'absence de respect : changements climatiques et catastrophes naturelles qui ne sont pas, de l'avis des scientifiques, que des bouleversements naturels. Les responsabilités sont évidentes, mais aussi et surtout l'état d'esprit qui les accompagne. Entre des : « *de toute façon y'a plus rien à faire !* » et « s*i on ne le fait pas pour nous, on le fait*

[149] Extrait de « Suivre son chemin », Helen Exley, Edtions Exley, Bierges, 2003.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pour nos petits enfants », les choix opérés, les actes et leurs conséquences ne seront pas les mêmes.
Nous allons rapprocher l'intention et la motivation de notre recherche de ce qui nous concerne, à titre personnel et professionnel : puisque nous sommes amenée parfois à « guider » de tels échanges dans des conférences-débats, nous tenons bien sûr à être plus efficace dans notre engagement. En ayant une meilleure compréhension de l'Homme, ce qu'il est, ce qu'il peut être. Nous souhaitons pouvoir « toucher au cœur » en posant les questions justes, en interrogeant l'essentiel, le presque intime de chacun. Quand nous disons « justes » cela signifie que le questionnement résonne en l'autre parce qu'il appuie et fait émerger des ressentiments, des valeurs, des idées, des expériences, que ces questions ne laissent pas indifférent mais créent au contraire du sens. Les films documentaires que nous avons réalisés et qui servent de support aux conférences-débats ont une valeur émotionnelle par l'aspect poétique (mots, couleurs, musique, ambiances) qu'ils dégagent et constituent un premier lien pour éveiller et sensibiliser. Mais dans les échanges avec le public, il nous faut faire remonter des représentations, des intentions, des mémoires, ce sur quoi chacun construit sa relation à la Nature, dans une fausse indifférence comme dans la passion. Alors, nous pensons que comprendre le pourquoi de la Nature polluée serait comprendre que la pollution est peut-être aussi à l'intérieur de soi. Par « pollution » nous entendons ce déséquilibre entre ce que l'individu aspire à être et ce qu'il est, ce qu'il aspire à vivre et ce qu'il vit, tout ce qui marque un désaccord, ou plus, un conflit intérieur, une non réalisation de son essence, voire une peur d'une partie obscure et méconnue peut-être, la conscience ou l'inconscience de ses actes, de ce qui les animent, en profondeur, comme le confie Mme. M.Y.:

> « J'ai vécu beaucoup de peurs avec la Nature. *La Nature me renvoie aux agressions* : ce qui pique, les petites bêtes. Je ne m'étends pas dans l'herbe. Pour moi elle est pure dans son principe mais elle peut me polluer parce qu'*elle me renvoie à ma pollution intérieure* ».

Les propos de Séjournant illustrent cette position : « Au fond, les maladies collectives dont il est question ici ne sont autre chose que le déséquilibre entre le féminin et le masculin. C'est pourquoi il est si important de le restaurer en soi-même. C'est la seule façon de pouvoir le restaurer dans notre environnement. Là aussi, on objectera l'argument classique : n'est-il pas plus important de s'occuper des humains en perdition et de la nature en péril autour de nous, plutôt que de se regarder le nombril ? Qui n'a pas été tenté par la séduction de l'activisme militant ? Mais il y a des étapes incontournables. Profond est notre besoin d'écologie personnelle – l'anthropologue Gregory Bateson parlait d'une « écologie de l'esprit ». Un déséquilibre intérieur important serait un handicap trop grave, dans la démarche d'un écologiste, ou d'un militant humanitaire conséquent. Comment pourrais-je défendre l'Humanité et la Terre-Mère si je ne les ai pas d'abord retrouvés en moi ? Je n'agirais alors qu'avec la tête, pas avec le cœur – et je ne serais efficace qu'au dixième » (2001, 295). Mme. M.Y. précise :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « L'homme ne détruit pas la nature, il n'en est pas conscient. Il n'est pas complètement innocent non plus, mais *quelqu'un qui détruit la Nature se détruit lui-même. Quelqu'un qui est bien avec lui ne peut pas détruire la Nature*, ce n'est pas possible. Donc, c'est être bien avec soi. *Les gens qui la polluent ne sont pas bien avec eux-mêmes, donc ils font des déchets parce que ce sont des déchets d'eux-mêmes* ; pour moi c'est très logique ».

Quand Serres parle de la pollution « dure » ou « douce », manifestée par les innombrables déchets et plus subtile au travers des images et des sons, il fait appel à la nécessité d'une « dépossession du monde » pour (re)découvrir et s'extasier devant la beauté de la Nature. Nous pensons que cette pollution, si elle est une histoire et une « affaire » collective, elle est aussi un fait individuel et personnel. Et si Serres évoque une « dépossession du monde », nous soulignons qu'elle doit faire appel à une repossession de soi. Une repossession qui inclut une compréhension, un travail, une transformation possible, une maîtrise de l'être.
La Nature est « un univers probablement qu'on méconnaît », et peut-être avons-nous là un constat sur notre propre nature humaine. Nous faisons ce parallèle : les connaissances scientifiques sont de plus en plus précises, pointues, parcellaires, comme dans les sciences médicales par exemple. L'Homme travaille sur la cellule, mais on en oublie le Tout, l'Homme dans sa globalité et dans toutes ses dimensions. Le retour aux médecines holistiques témoigne de ce besoin de penser l'individu en souffrance dans tout ce qu'il est, au-delà d'un constat physio-anatomique, d'un diagnostic médical. La nature humaine biologique est auscultée, fragmentée, disséquée. L'Homme a une connaissance approfondie de sa physiologie, de sa mécanique, il découvre encore et encore mais n'a toujours pas trouvé le lien, le liant. Il est plongé aujourd'hui dans le monde du nano, mais peut-être n'a-t-il plus un regard extérieur, comme s'il avait perdu le fil d'Ariane, celui qui permet de revenir en arrière, pour prendre cette nécessaire distance et recul. De la même façon, il explore l'espace ou ausculte les entrailles de la terre. Les philosophes, les penseurs, nous préférons dire « les sages », sont essentiels parce qu'ils donnent le fil et aident à comprendre le « où en est l'être humain ? », le « pourquoi ?». M. T.R. interroge :

> « Je pense qu'*elle (la nature) est de plus en plus méconnue et c'est assez paradoxal*. En même temps on va très très loin dans la connaissance précise de certaines choses *mais sur la vision globale… ?* ».

> « L'homme a été créé pour être à une place précise mais *à l'heure actuelle, l'homme n'est plus à sa place*. Tout ce que je souhaite, et c'est en train de se faire au travers d'une prise de conscience, c'est *que l'homme retrouve sa place au sein même de la Nature et qu'il compose avec elle, qu'il vive en symbiose avec elle* », ajoute M. SA.J.

Une nécessaire prise de conscience, jusqu'à un possible « travail sur soi » est proposé pour prétendre penser à une quelconque « gestion » de la Nature, à ce fameux développement durable, cette écologie durable, soi-disant enjeux

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

politiques et éducatifs. Pause. Constat. Conscience. Volonté et courage. Transformation. Ce sont des étapes que les en-quêtés franchissent et ils confient aujourd'hui leurs perceptions et leurs ressentis sur ce qui se passe en eux et autour d'eux, sur cette relation à la Nature qui leur est essentielle. Pour Durand : « à côté des spéculations sur l'objet et l'objectivité, se situeraient les réflexions sur la vocation de la subjectivité, l'expression et la communication des âmes (…) Un humanisme planétaire ne peut se fonder sur l'exclusive conquête de la science, mais sur le consentement et la communion archétypale des âmes » (1992, 498). Nous ne reviendrons pas sur cette notion de l'âme mais soulignons ce que Durand met en avant, à savoir cette volonté et réflexion humaine, universelle, indépendante des outils et des modes de production et d'action sur l'environnement, une forme pensée autonome, transcendante, qui relierait les individus au-delà de la matière, comme au travers d'une énergie intérieure a-religieuse, spirituelle, et non restrictive.

1.2. De l' Indivi*dualité* à la recherche de l'Unité

1.2.1. Une quête naturelle

Le regard de M. B.G. sur la Nature offre une vision intéressante : de l'infiniment petit à l'infiniment grand, des mouvements sont en jeux, des rencontres, des conflits, qui ne sont pas seulement des réalités extérieures à l'Homme mais aussi ce qu'il vit, plus ou moins consciemment, dans le quotidien, et tout particulièrement dans la relation à la Nature :

> « Harmonie ne veut pas dire sentiment d'unité, ça n'exclut pas des oppositions, des incompréhensions, etc. Cela fait partie de la vie de tous les mouvements qui nous agitent. En examinant des cellules sous microscope on observe des mouvements, des conflits peut-être mais ce sont des rencontres de cellules. *C'est un flux continu la nature, avec des moments plus intenses de rupture ou de fusion. La nature est une illustration permanente de cette perception fondamentale que l'on a de l'union et de la désunion, de la liaison et de la séparation* ».

L'Homme, par son corps, ses émotions, ses pensées, des évènements qu'il va vivre avec la Nature, comprend, surtout ressent le lien indissoluble, permanent et immanent entre l'être et la Nature, ses lois, l'Univers, et donc aussi les lois naturelles auxquelles sont reliées toutes formes de vie. Une des expressions de ceci, quand l'individu est en accord avec lui-même et cohérent, dans le respect de son identité, serait de « se sentir au bon endroit au bon moment et en phase avec soi-même », dixit M. SA.J. et Mme R.A. Que ce soit sur une embarcation au milieu de l'océan, en marchant dans le désert, ou plus simplement en forêt, en s'immergeant dans les profondeurs océaniques. Toutes ces expressions se construisent sur des expériences empiriques, propres à chacun. Nous avons interrogé des personnes qui n'ont pas ou peu de liens entre elles. Elles

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

n'appartiennent pas à une même association, ni ne sont regroupées en communauté quelconque. Ce qu'elles recherchent dans leur rapport à la Nature est certes une approche partagée mais surtout l'identification et la reconnaissance de ce qu'elles sont elles-mêmes, dans leur individualité plongée dans le monde, dans ce qu'elles nomment souvent le « Tout », comme une réponse à ces fameuses questions existentielles. Ceci ressemblerait à la création d'une microculture, mais tellement contiguë et réduite à une personne que la notion de culture devient, à strictement parler, impropre. « Chaque individu intègre, de façon synthétique, la pluralité des références identificatoires qui sont liées à son histoire. Chaque individu a conscience d'avoir une identité à géométrie variable, suivant les dimensions du groupe auquel il fait référence dans telle ou telle situation relationnelle. L'identité fonctionne pour ainsi dire sur le modèle des poupées gigognes, emboîtées les unes dans les autres (Simon, 1999). Mais si l'identité est multidimensionnelle, elle n'en perd pas pour autant son unité » (Cuche, 2004, 92). Nous avons ici une force et la notion de liberté qui permet de ne pas se perdre dans la « masse », dans un groupe quelconque, ou tout simplement dans une relation à deux. Ce qui émane de toute forme d'échange et de partage est comme une alchimie qui porte un caractère provisoire puisque évolutif. Et si chacun conserve son identité, son essence même, alors l'évolution du groupe par exemple ne peut l'affecter outre mesure. Cependant, comme le souligne Cuche, « certains auteurs utilisent le concept de « stratégie identitaire ». Dans cette perspective, l'identité apparaît comme un moyen pour atteindre un but. L'identité n'est donc pas absolue mais relative. Le concept de stratégie indique aussi que l'individu, comme acteur social, n'est pas dépourvu d'une certaine marge de manœuvre » (2004, 92). Il est effectivement de nombreuses situations où la notion de « stratégie » prend sa place, mais nous pensons que l'identité personnelle trouve son fondement sur une (re)connaissance, une vérité, un essentiel que l'homme ou la femme recherchent sans doute au travers de leurs diverses « manœuvres » et expériences. Et que si « stratégie » il y a, elle n'est pas pour nous la marque essentielle de cette microculture, mais juste un moyen, une manifestation, non une assise immuable et autour de laquelle tout peut se construire et s'emboîter.

Nous pouvons penser que cette culture identitaire, dans une quête de Nature, se construit sur une histoire, des acquis, des représentations, des expériences remontant au moins à l'enfance et donc directement liée à l'environnement humain. Dans ce qu'elle est et le pourquoi de sa construction, peut-on y retrouver quelque chose d'originel, un besoin de revenir à une source, comme la recherche du Soi, une profonde individualité, un besoin de se retrouver en totalité, libre, libéré de toutes contraintes, de ce qui empêche de reconnaître et d'exprimer ce que l'individu est, parce que mû par des centaines d'années dans des soumissions et manipulations de toutes sortes. Cette liberté ne rime pas avec égoïsme, mais au contraire avec une recherche éperdue d'authenticité de l'être pour mieux être et donc mieux donner et partager, mieux recevoir aussi, des autres, de la Nature. Voici ce que nous avons repéré au travers des en-quêtes.

Pour autant, cette recherche profonde de soi ne nous semble pas être la marque de ce « néo-narcissisme » dont parle Lipovetsky : « Fin de l'*homo politicus* et

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

avènement de l'*homo psychologicus*, à l'affût de son être et de son mieux-être » (1983, 57) car nous identifions en aval un réel engagement pour l'Autre ; engagement qui peut être bien conduit quand le travail et la quête de soi sont déjà préalablement, et en partie au moins, accomplis. S'il traduit une volonté de se sentir libre en réaction à une pression sociopolitique, tout au plus il serait le désir de « ne pas être comme les autres » parce que les en-quêtés ne partagent pas, ou plus, dans cette phase de leur vie, les valeurs de leurs concitoyens. Nous avons rencontré des individus profondément humains, ouverts, prêts à rendre service, tout en étant conscients qu'ils avaient un chemin à accomplir avant de pouvoir « faire bien » pour les autres, peut-être est-ce là une preuve de sagesse. Lipovetsky évoque un renoncement à l'amour, à l'autre pour une auto-auscultation, un hyper investissement sur soi : « Partout on retrouve la solitude, le vide, la difficulté à sentir, à être transporté hors de soi ; d'où une fuite en avant dans les « expériences » qui ne fait que traduire cette quête d'une « expérience » émotionnelle forte. Pourquoi ne puis-je donc aimer et vibrer ? Désolation de Narcisse, trop bien programmé dans son absorption en lui-même pour pouvoir être affecté par l'Autre, pour sortir de lui-même» (1983, 87). Les en-quêtés expriment certes le désir de vivre seuls ce qu'ils ont à vivre parce qu'ils savent et sentent que ce qu'ils vont découvrir et apprendre de la Nature et d'eux-mêmes est unique et infiniment personnel. Et il est nécessaire que le canal, comme tout récepteur, soit le plus « épuré » possible pour que l'information soit reçue dans son authenticité. Et ceci est en tout point différent de cette solitude, de cette difficulté à sentir, évoquées ci-dessus puisque les don-neurs d'informations sont au contraire dans une communion avec la Nature, dans une exploration de leurs sens, sensoriels, une mise en jeu du corps et de l'être dans toutes ses dimensions. Au vu de l'analyse de ce philosophe, nous pourrions nous demander si nous n'avons pas rencontré là des « sortes » d' hommes et des femmes « singuliers », pour reprendre un terme employé par Lestel à propos de ces animaux aux comportements hors-normes.

Les en-quêtés ont vécu et vivent encore des expériences qui leur font prendre de la distance par rapport à la vie ordinaire, et peut-être est-ce pour eux un passage nécessaire pour voir autrement. Pour Lipovetsky, « la vague du « potentiel humain » psychique et corporel n'est que l'ultime moment d'une société s'arrachant à l'ordre disciplinaire et parachevant la privatisation systématique déjà opérée par l'âge de la consommation. Loin de dériver d'une « prise de conscience » désenchantée, le narcissisme est l'effet du croisement d'une logique sociale individualiste hédoniste impulsée par l'univers des objets et signes, et d'une logique thérapeutique et psychologique élaborée dès le XIXième siècle à partir de l'approche psychopathologique » (1983, 59). Pour nous, ce « potentiel humain » qui se dévoile et se met en œuvre dans des rencontres, ici avec la Nature, est une preuve de ce que l'Homme n'exprime pas autrement, de ce qu'il refuse car cela appartient à son « animalité ». Mais il ne signe pas, en tout cas parmi les en-quêtés, ce refus systématique de l'ordre et de l'autorité, mais plutôt le besoin et l'envie profonde de se retrouver comme appartenant à la Nature ; non pas une recherche du plaisir et des plaisirs à tout prix, mais, même au prix

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de sa propre vie, la recherche de sa dimension profonde et spirituelle, ce fameux chemin initiatique pour retrouver sa part d'essentiel.
Il est fort possible que l'origine de la motivation, des efforts parfois gigantesques réalisés par des hommes et des femmes dans des exploits médiatisés ou au contraire dans des défis silencieux et discrets, ne soit pas toujours claire et définie. Et c'est pour cela qu'à la question « pourquoi ? » nous obtenons en premier lieu un silence, un regard qui cherche à l'intérieur. La réponse ne se trouve pas dans l'origine du projet mais bien dans des résultats souvent inattendus, dans des moments de l'épreuve, de l'expérience en Nature. Elle se combine avec des réflexions, des questionnements que l'individu porte sur lui-même, désormais. Et l'engagement, les efforts, la détermination, la volonté, le désir, le besoin, tout ce qui permet à l'expérience d'être vécue, tout ce qui est déployé, se mesure sans doute à la hauteur de ce qu'ils découvrent par la suite, pendant et au bout de leur aventure humaine. Et cela, nous ne pouvons le mesurer de l'extérieur car ce n'est pas dans une distance parcourue, dans une solitude, dans une traversée, un exploit quelconque qu'une réponse s'obtient, mais dans le sens de l'intensité engagée, et que seul l'homme ou la femme reconnaît au fond de lui-même.

1.2.2. **Lorsque l'ordinaire est extraordinaire pour l'acteur concerné**

Un exemple permet d'illustrer notre propos : après un naufrage en mer et sa vie sauvée *in extremis*, marcher tout simplement le long d'une plage et retrouver le contact de la mer en remettant ses pieds dans l'eau devient une expérience incomparable, intime. De l'extérieur ce qui s'observe pourrait sembler commun pour ne pas dire anodin : un promeneur sur une plage. Mais pour celui qui le vit, c'est une renaissance et ce mot est à lire et à entendre au premier degré, dans son sens propre. Voilà pourquoi, dans notre travail, nous avançons à la fois prudemment, avec un profond respect pour l'autre, sans chercher à juger mais à lire, à comprendre, au travers de mots, voire de maux, mais sans non plus prendre et saisir ce qui ne nous appartient pas. Il n'est pas question de chercher à tout prix des secrets et à dépasser des limites que nous n'avons pas à franchir, empiéter sur le « territoire » de l'autre, juste pour satisfaire notre connaissance et notre souci d'écriture. Nous attendons au contraire d'être invitée. Et c'est pour cela que nous avons réalisé un minimum de deux ou trois entretiens avec une même personne. Ne rien forcer, laisser faire et laisser être. Mais ce vécu extra-ordinaire, n'est-ce pas finalement de l'ordinaire ? Pour Le Blanc, « l'ordinaire est tellement associé au banal qu'il est rarement interrogé. On lui préfère l'extraordinaire, le remarquable, l'étrange. Dans tous ces vocables, il y a la promesse d'une métamorphose, d'un saut dans l'inconnu qui nous arracherait enfin à cette pauvre grisaille du quotidien, à cette dérisoire monotonie qui affecte nos sens, règle nos représentations (…) Il est vrai que nos vies sont en rapport avec nos devenirs. L'intensité des devenirs est même l'une des expériences

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

cruciales de nos existences » (2004[150]). Mais Le Blanc demande si faire appel à l'ordinaire serait un renoncement à la métamorphose. Les en-quêtés vivent des aventures dans des lieux et circonstances insolites mais ils s'extasient aussi du chant d'un oiseau, d'un coucher de soleil… de l'ordinaire en fait. Les expériences particulières et atypiques sont des lieux de transformation et d'initiation, mais le changement est aussi dans ce quotidien et Le Blanc propose de voir dans l'ordinaire des possibilités d'être différentes : « contre cette personnalisation dévastatrice de l'ordinaire, il faut au contraire réaffirmer le Ça de l'ordinaire et insister sur son inquiétante étrangeté, comme l'impropriété constitutive de l'ordinaire qui oblige à la modestie, aux déplacements conceptuels sans cesse réitérés, à l'ouverture des placards et des fenêtres » (2004). Cette impropriété de l'ordinaire c'est se situer dans des structures de « répétition-déplacement ». Ainsi, « les petites transes de la vie ordinaire sont des mises en style de nos existences », créatives et créatrices.

1.2.3. **Le paradoxe de la connaissance**

Nous ne savons pas, nous supposons. La juste écriture serait celle qui emploierait le conditionnel présent, en continu. Instabilité permanente, marque de l'évolution de l'individu ou du groupe, évolution personnelle et collective, évolution et mouvement perpétuel, transformations. Nous cherchons pourtant et évidemment une forme de logique dans l'étude que nous menons, un lien qui offrirait une cohésion, celle nécessaire pour dépasser cette dualité tant décriée. Et à l'horizon une unité, même fugitive et furtive mais un point d'éclaircissement, temporel. Pour le don-neur d'informations, cette connaissance ne peut être une simple synthèse établie à partir d'autres connaissances, le tout n'étant pas la somme des parties parce que tout acquiert son identité, autre, non mesurable à partir seulement de ce qui le constitue, parce qu'elle est unique. M. B.G. explique :

> « Intuitivement, je pense que le monde bouge, évolue et c'est ça qui fait sa capacité d'existence adaptatrice, d'évolution permanente. *Les limites sont celles que l'on se donne et il faut apprendre à vivre dans l'incertitude, dans la méconnaissance des frontières*. L'homme se dote de nouveaux moyens de connaissance sur le plan biologique, psychologique, mental, spirituel… dans une dimension historique, projective… on sent bien aujourd'hui que l'on est plus capable de rassembler des connaissances de différents domaines pour créer un corpus qui soit beaucoup plus solide, plus cohérent, et qui se rapproche de la notion d'unité. Alors que l'homme a du mal à se percevoir dans sa dimension unitaire. Il est prisonnier d'une compartimentation, d'un éclatement des connaissances, quand il est malade par exemple. On peut se spécialiser mais il est nécessaire à partir de toutes ces connaissances d'en créer une qui ne soit pas la somme de toutes les autres ».

[150] Extrait de « Les voix de l'ordinaire », Le Blanc Guillaume, revue Passant N°49, juin 2004 (non paginé). Disponible sur : http://www.passant-ordinaire.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

La connaissance n'est pas non plus celle évoquée par les en-quêtés qui confient leurs expériences et représentations. La connaissance que nous construisons ici, dans la compréhension des relations de l'Homme à la Nature, entre destruction et communion, est presque éphémère, bien qu'elle soit nécessaire à explorer ici et maintenant, pour apporter des moyens de compréhension face aux trop nombreuses problématiques et enjeux. La connaissance est dans le présent et dans le devenir. Nous avons cherché à identifier et à comprendre l'extra-ordinaire ou l'ordinaire des enquêtés, la richesse de leurs expériences, sans catégoriser, sans leur donner raison ou tort, mais en leur donnant du sens.

1.3. **Un potentiel humain à explorer**

Pour mieux saisir les relations de l'Homme à la Nature, nous émettons l'hypothèse que l'Homme de la société moderne recherche ce que l'Homme des sociétés traditionnelles - tout du moins celle étudiée entre autres par Rossi - vivait et vit encore dans ses pratiques culturelles, pratiques en lien direct avec la Nature. « La métamorphose corporelle vécue sous l'action du *jicùri (*vitalité, chaleur, pensée, cœur, mémoire) permet de concentrer dans un effet de synthèse le cheminement accompli ; le corps est alors prêt à comprendre au travers de son expérience les liaisons existant dans l'univers, les lois cachées de la nature et de l'être humain (…) Cette accumulation de capital symbolique renforce les relations entre les hommes et le monde autre, et permet de renouveler les ressources des corps et de la terre, en assurant ainsi la stabilité du fragile équilibre existentiel et écosystémique » (1995, 136). Nous retrouvons cette pensée dans la tradition chinoise, dans l'embryogénèse chinoise en particulier et au travers du diagramme du Taiji, le fameux Yin et Yang et les Cinq Mouvements (« Ecole Naturaliste » fondé par Zou Yan), cette pensée qui relie le corps et l'esprit, la Nature et l'Humanité, sans opposition, mais dans des interdépendances. Cette description ressemble pour beaucoup aux expériences vécues par les en-quêtés qui ont pu découvrir et explorer leur propre moi, apprendre sur eux au travers de la Nature, dans des rencontres particulières avec la faune sauvage. Ils n'ont pas, ou rarement, utilisé de substances, mis en place un rituel fixé à l'avance, tel que le pratiquent les populations empreintes de culture chamanique. Mais ils semblent avoir trouvé d'autres voies de communication : en contact direct avec les éléments de la Nature, par les sens, les émotions, l'intuition, le ressenti et tout ce qu'ils ne pouvaient nommer plus précisément : un énième sens réceptacle et transmetteur d'informations particulières. Car il s'agit bien pour les en-quêtés de construire un lien et un sens entre l'être et la Nature, entre l'Homme et le Tout. Et la différence se situe aussi dans l'individualité de ces expériences, car nous avons étudié des hommes et des femmes distincts, des individualités et non une ethnie ou un groupe social précis. C'est en ces termes que s'exprime M. SA.J. :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « *Les lois naturelles sont là, et ce sont elles que nous avons oubliées globalement*. En tout cas dans nos sociétés modernes. La technologie et tous les outils qu'on utilise nous éloignent du vrai, du concret. Une sorte de distance ou de fuite. Mais quand on est vraiment dans la nature, on retrouve des choses très fortes, pour moi on retrouve vraiment sa nature, ce que l'on est : un être vivant parmi tous les êtres vivants, avec des facultés spéciales, mais un être vivant qui a besoin de manger, de se reproduire, de s'adapter à son environnement, d'avoir une vie sociale… sentir, respirer, explorer ses sens, *se sentir vivre et apprendre de la nature, apprendre qui on est. Et cela passe par la compréhension des lois naturelles* ».

Les individus, dans un espace-temps donné, par le fruit de leur histoire personnelle, trouvent les clefs, les moyens d'accéder à tout ceci, à se l'approprier quand ils sont prêts, quand ils ont mûri et trouvé le lien, ou plutôt le liant, la clef ; ce que certains ont évoqué comme les « pièces d'un puzzle » qui un jour peut commencer à se construire et venir éclairer l'histoire et les expériences et donner du sens. Peut-être est-ce seulement un potentiel d'écoute et de compréhension de soi et du milieu qui est trop peu expérimenté dans l'ordinaire, et encore moins aujourd'hui dans une société qui baigne dans le virtuel et le factice, simulacre de nature. « Nous sommes pauvres en expériences » évoque Le Blanc, et de soulever la question du courage des expériences alors nécessaire (2004[151]). Pour Le Breton : « Une culture détermine un champ de possibilité du visible et de l'invisible, du tactile et l'intouchable, de l'olfactif et de l'inodore, de la saveur et de la fadeur, du pur et du souillé, etc. Elle dessine un univers sensoriel particularisé par les appartenances de classe, de groupe, de génération, de sexe, et surtout l'histoire personnelle de chaque individu. Les mondes sensibles ne se recoupent pas car ils sont aussi des mondes de significations et de valeurs (…) Les hommes habitent des univers sensoriels différents » (2007, 159). L'histoire personnelle semble essentielle, et les expériences extraordinaires vécues par certains des en-quêtés laissent entrevoir leur univers perceptif, leurs transformations et leur regard sur le monde. C'est pourquoi l'irrationnel ne doit pas être un frein à notre compréhension et à notre acceptation de ce que l'Autre, différent, a vécu, éprouvé, ressenti, et vit, ressent. Des portes s'ouvrent sur d'autres mondes, de l'Homme à la Nature, du microcosme au macrocosme, et les récentes découvertes, dans tous les domaines de la vie, de l'amibe aux trous noirs, ne font qu'élargir l'étroite vision du monde, repoussant sans cesse les limites des mystères non résolus. Alors l'Homme, dans sa relation à la Nature, apprend, découvre, explore, et ses limites sont celles que sa conscience, son esprit lui imposent. Mais le corps « parle » souvent et être à son écoute est d'importance. Selon Rossi : « Le corps tient lieu d'émetteur et de réceptacle, d'instrument de transformation, de métamorphose, de transmutation, et permet d'accomplir la synthèse entre une réalité interne, le corps individuel, et une réalité externe, celle du corps communautaire et du milieu » (1995, 134). Cette fonction du corps, dans

[151] Ibid.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

toute sa splendeur, dans tout son potentiel, dans tout ce qu'il recèle de mystérieux, en lien avec le cœur, l'esprit, nous l'avons éclairé et mis en évidence.
Si pour Le Breton « venir au monde c'est acquérir un style de vision, de toucher, d'entendre, de goûter, de sentir propre à sa communauté d'appartenance » (2007, 158), nous pouvons ajouter que cet ensemble de perceptions est complètement évolutif, que les sens s'aiguisent et s'affinent au fil des expériences, qu'il est aussi très personnel, et que le potentiel humain est loin d'être atteint. « Ainsi, écrit M. Merleau-Ponty, ce que nous découvrons en dépassant le préjugé du monde objectif, ce n'est pas un monde ténébreux. C'est un monde de significations et de valeurs, un monde de connivence et de communication entre les hommes en présence et leur milieu. Le reste échappe à la perception » (Viguier, 2004, 159). Nous sommes en présence de ce qui peut échapper parfois à notre entendement direct. Notre travail est aussi, au travers des témoignages des en-quêtés, un travail sur nos propres limites, notre propre façon d'accéder aux sous-entendus, à tout ce qui est exprimé par d'autres voies, ou plus subtilement dans des sens communs. Ceci fait partie du « carnet ethnographique », du subjectif. Mais pour l'exprimer dans le Langage des Oiseaux[152], nous entendons aussi par subjectif ce qui appartient au sujet mais qui est « sous », dans les profondeurs. Comme le sub-aquatique l'est pour l'aquatique, l'origine, la partie « cachée » du subjectif laisse remonter par bribes des informations à éclairer à la lumière de la réflexion.

1.4. **Une expérience de Soi au travers du Tout : … éclectique ?**

Ce qui relève du collectif et du social devient, dans la société moderne à tendance individualiste, une démarche, une quête, une expérience personnelle pour au final construire du sens et un sens commun. Puisque nous retrouvons des correspondances étroites dans les vécus et représentations, les significations et compréhensions qui en découlent. Si, pour Rossi, les Virraritari « organisent leur vie sacrale en l'associant étroitement au destin et à la mémoire de leur écosystème » (1995, 134), nous pouvons dire que les en-quêtés construisent leurs représentations en associant leur être, dans sa totalité, à la Nature, aux éléments qui les interpellent ou leurs correspondent le plus. Et tout ceci les porte dans une phase d'équilibre et d'évolution permanente. Mais, et c'est un « mais » positif, le lien entre l'Homme et la Nature est créé, retrouvé plutôt, redonnant à l'Homme un sens à la vie et aux choses. Il nous est difficile et un tant soi peu imprudent de parler d'un système de correspondances entre l'Homme et la Nature.
Et dans cette « quête » où l'Homme part à « l'aventure », sans trop savoir ce qu'il cherche exactement, il est peut-être maladroit et expérimente en tout cas de multiples procédés. Il en est probablement ainsi dans le cadre d'un néo-chamanisme, ou de toute autre pratique, dans laquelle l'individu attend des éléments de réponse, des pistes, se déplaçant souvent d'une méthode à une autre, expérimentant toutes sortes de médecines parallèles ou de pratiques de retour

[152] La Langue des Oiseaux est basée sur des jeux de mots à partir des sons qu'ils émettent : cela suggère d'autres mots comme pour à la fois les cacher et en donner une trace « détectable » ensuite.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sur soi, vivant ainsi son chemin « initiatique ». Ceci ne s'apparente pas à une démarche éclectique, peut-être se rapproche-t'elle de cette « identité syncrétique » (Cuche, 2004) considérée comme en vogue actuellement dans nos sociétés occidentales, en termes de croyances et de connaissances. Nous ne sommes pas dans cette perception globale et confuse de différents éléments, ni dans l'élaboration d'une méthode philosophique ou d'une doctrine quelconque même à un niveau individuel, qui enfermerait l'individu dans un schéma de pensée figé. A l'instar de Cuche, nous pensons qu'« aucun groupe, aucun individu n'est enfermé a priori dans une identité unidimensionnelle. Ce qui est plutôt caractéristique de l'identité, c'est son caractère fluctuant qui se prête à diverses interprétations ou manipulations. C'est précisément ce qui fait la difficulté de définir l'identité » (2004, 90). Mais l'Homme a cette capacité de dépasser une pluralité d'expériences et de se forger une de capacité à discerner ce qui opérant pour lui, pour se construire au sein de ce qui lui fait sens. Et nous pensons que ceci dépasse une seule « synthèse originale » ainsi présentée par Cuche : « Comme chacun le fait à partir de ses diverses appartenances sociales (de sexe, d'âge, de classe sociale, de groupe culturel…), l'individu qui participe de plusieurs cultures fabrique, à partir de ces différents matériaux, son identité personnelle unique en opérant une synthèse originale. Le résultat est donc une identité syncrétique, et non double, si l'on entend par là une addition de deux identités en une seule personne. Comme cela a déjà été dit, cette « fabrication » ne peut se faire qu'en fonction d'un cadre de relation spécifique à une situation particulière » (2004, 91). Le terme syncrétique ne nous paraît pas adapté dans la mesure où il porte dans sa définition même la connotation de confusion, d'une réunion factice d'idées. Or, ce travail intérieur est censé être là pour aboutir à une construction de sens, même si elle ne concerne qu'un individu, dans une phase donnée de sa vie : à un moment précis, entre deux pôles, l'avant et l'après, l'ancien et le nouveau. La souplesse et l'ouverture, le désir de rester prêt à (se) transformer, à voir autrement, montre plus une forme de sagesse : celle où l'on admet la fragilité de ses pensées et de ce qui fonde de potentielles certitudes. Les en-quêtés sont dans la recherche et la compréhension de ce qu'ils sont, dans quelque chose de cohérent et qui donne du sens à des expériences souvent difficiles. Leur démarche, leur besoin de prendre de la distance vis-à-vis d'un système de pensée global, montrerait plutôt une forme d'indépendance et de libre-arbitre. Ainsi, pour Mme L.L. :

> « On m'a souvent dit que je suis un électron libre (…) Oui, c'est une force parce qu'en fait *on avance en restant fidèle à soi-même, et quoi qu'il puisse arriver, on est toujours debout. C'est comme la nature, elle ne triche pas. Il n'y a qu'à l'observer pour comprendre comment la vie « fonctionne ». On est pareil. Et les expériences sont aussi des prix à payer* ».

A moins que cette attitude dénote un manque de confiance en soi, mais qui pourrait se résoudre en acceptant d'aller chercher la cause de la ou des blessures psychologiques. Le Blanc souligne l'importance de l'expérience comme acte de transformation, mais aussi son abandon ou son déni dans la société actuelle : « notre nouvelle métapsychique sociale est désormais la pauvreté en expérience.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous ne savons pas ce que peuvent des expériences, jusqu'où peuvent aller des expériences (…) Que faut-il réadapter ? La population des fragiles, les souffreteux du mental, les abîmés de la psyché. Quelle est la philosophie de ce contrôle ? Le marquage mental des individus assurés par le discours idéologique du bien-être » (2004[153]).

Tout ce qui est pensé et exprimé provient d'une expérience vécue et soulève plus d'interrogations qu'il n'élabore une théorie quelconque. Car dans cette phase là, l'en-quêté n'est plus sous pression, celle de la société et de ses exigences de rendement et de conquête matérielle, mais au contraire il se retrouve avec lui-même, avec ses questionnements, sa façon de les appréhender et de les résoudre. La Nature lui renvoie alors des éléments d'analyse et de compréhension, elle est une voie possible pour une forme de connaissance de soi. L'Homme redeviendrait indépendant, autonome, penserait par lui-même, il retrouverait son centre, son équilibre, sa source, son essentiel - comme les Virrarica retrouvent un état de santé idéal (Rossi, 1992) – pour, au final, peut-être re-développer l'altruisme, le retour vers l'Autre. Rossi explique à propos de la métamorphose corporelle : « Le caractère empirique de cette épreuve particulière en fait le révélateur du sens sacré de l'existence, qui soustrait le corps à l'ambivalence de ses significations et le restitue à son identité culturelle : il devient alors *pari ibi** (couvert de lumière), *pari temai** (belle lumière), *pari niube** (une lumière qui parle) ». Deux en-quêtés, dans des expériences singulières avec le monde aquatique et la faune sauvage, ont parlé de cette lumière, d'une « colonne de lumière pure », d'un état particulier où leur être tout entier était en osmose avec le Tout, la Nature. M. M.B., ancien chef d'entreprise en rééducation suite à un grave accident professionnel, passionné par la Nature, confie :

> « Je me suis trouvé dans ce couloir de lumière blanche et là, j'ai vu. Après mon accident, j'avais quelque chose de nouveau en moi. Je me suis retrouvé dans des situations où je parlais avec les animaux, par la pensée, comme de la télépathie. Et ça, je n'en ai pas parlé parce qu'on m'aurait pris pour un fou. Je sens les choses, je sens les gens à l'intérieur d'eux-mêmes, et je sens les choses qui vont arriver. J'ai prédit des évènements qui allaient arriver dans ma famille, et bien sûr j'ai entendu : « il est malade, il est taré, depuis son accident ». Alors je ne dis plus rien, les choses arrivent, et c'est tout ».

Cette expérience évoque celle d'une Expérience de Mort Imminente (EMI), traduction de l'anglais Near Death Experience (NDE) ou d'un Etat Modifié de Conscience (EMC). Il n'est pas question pour nous de déterminer ou de définir l'expérience de l'en-quêté en tant qu'EMC mais bien de saisir ce qu'il en retient comme transformation. Peut-être même n'est-elle pas comparable avec celle évoquée par Rossi. Mais il est intéressant de les évoquer toutes deux par rapport à leurs similitudes et à ce qu'elles ouvrent comme domaine d'investigation. Pour

[153] Extrait de « Nous sommes pauvres en expériences », Le Blanc Guillaume, revue Passant N°48, avril 2004 (non paginé). Disponible sur : http://www.passant-ordinaire.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Maurer : « les EMI remettent en cause le dogme d'une conscience assujettie à la chair. Leur étude indique en effet que la conscience s'affranchit des limites du corps à la faveur de contextes très spécifiques, dont l'approche de la mort est le plus médiatisé. En bref, la conscience serait une entité autonome, provisoirement reliée à un organisme humain le temps d'une vie... Je vous laisse imaginer à quel point cette perspective hérisse le poil des rationalistes »[154]. M. SA.J. relate :

> « Le dauphin a commencé à m'entourer, à refaire des cercles à toute vitesse, s'écarter, et *j'ai revu la colonne de lumière et celle-ci était intensifiée à la vibration de Jean Floc'h (…) Couleur blanc jaune, mais c'est tellement lumineux*. J'avais l'impression de commencer à basculer dans son corps. Plus il basculait sur mon côté et plus moi je pivotais. Je n'avais plus la notion de rien, j'avais l'impression de me glisser en lui, il me permettait d'accéder en lui. Je sentais toute cette souplesse et j'ai vu des sas de communication. Je me suis vu ressortir tout doucement, j'ai ouvert les yeux. Il accélère ton taux pour que tu puisses accéder au seuil minima de celui-ci. *Tant qu'on n'a pas cette vibration, tant qu'on n'approche pas dans l'authenticité de l'ouverture du cœur qui remplit le corps de cette vibration d'amour, il est très difficile d'y accéder. C'est un travail sur soi qu'on doit faire et je le fais dans la Nature, il n'y a plus d'emprise du mental sur le corps, le corps se détend et retrouve l'authenticité* ».

De ces expériences, les en-quêtés retirent un profond sentiment de plénitude, de bien-être, d'union avec ce qui les entoure, une phase de communion particulière, de fusion, comme un accord parfait. Ils ont « touché du doigt le bonheur pur » mais aussi une autre vision du monde. « La réalité à laquelle se réfère l'Occidental ne peut guère se mesurer à celle des Shuars, peuple indien de la forêt amazonienne de l'ethnie Jivaro. Pour eux, la réalité ordinaire est mensongère, la vraie réalité se trouve ailleurs, là où évoluent les âmes (*arutam*) des ancêtres, là où réside l'esprit du Grand Tout. Cet esprit qui s'adresse à eux dans leurs rêves et dans les états modifiés de conscience (…), alors que le plus souvent dans notre société civilisée on ne se préoccupe du rapport à la réalité, donc des états de conscience, que dans un seul but : en maintenir la neutralité afin d'en dissimuler le contenu affectif. C'est pourquoi la plupart des occidentaux n'entendent plus l'appel de l'esprit du Grand Tout, ne distinguent plus cette réalité autre ». La remarque de Maurer[155] soulève différents points dont la méfiance de l'occidental à l'égard de ces expériences particulières. Mais les différents mouvements dans le domaine des médecines parallèles par exemple, montrent aussi une ouverture et une réceptivité plus grande. Nous pourrions certainement relever de nombreuses correspondances entre la conséquence de l'expérience initiatique d'une ethnie amérindienne et celle des en-quêtés en lien étroit avec la Nature.

---

[154] Daniel Maurer, « Les états modifiés de conscience, les religions et la survie ».
Disponible sur : http://www.lassos/dossier/états modifiés de conscience

[155] Ibid.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour Rossi : « Le sacré huichole se présente ainsi comme un processus dynamique inscrivant les marques de sa logique dans le corps. L'accomplissement de la tradition, ou la concrétisation du savoir mythique, n'est ni un concept ni un dogme, mais plutôt une prédisposition païenne à rechercher ses limites, à explorer ses possibilités » (1995, 137). Ne retrouve-t-on pas là une démarche commune, celle qui consiste à « rechercher ses limites » dans des épreuves, comme a pu le montrer Le Breton à propos des pratiques à risques, notamment chez les adolescents ? Mais les limites ne sont pas uniquement celles du corps physique, des capacités d'endurance ou de survie, les limites sont peut-être surtout celles de la connaissance, de la capacité à explorer, à ressentir, à comprendre ce qui est en soi et autour de soi. L'individu dépasse alors celles acquises par l'éducation et les apprentissages multiples, celles aussi imposées par tout un contexte socioculturel, les limites qui concernent le corps avec ses tabous, pour découvrir un corps récepteur et émetteur d'informations peu ordinaires mais ô combien naturelles. Comme nous l'avons mentionné précédemment, chez cette ethnie amérindienne, c'est l'expérience psychotropique qui est déterminante ; elle « réunit dans l'optique chamanique, le sensoriel, le psychique et l'émotif » et produit notamment « l'effacement de toute référence à l'ego, le contrôle de ses propres émotions, le développement de relations empathiques ». En Occident, les pratiques de relaxations s'inscrivent dans cette même optique : « Les relaxations mettent, en effet, largement en œuvre des représentations particulières du corps et du soin bien sûr, mais également de l'espace et du temps. Elles permettent ainsi des « évasions » au travers des suggestions, des visualisations, des voyages imaginaires, des états différents de conscience (…) Plus généralement, les relaxations de ville semblent articuler, à partir de cette « privatisation » spatio-temporelle, un principe rituel d'initiation » (Héas, 2004).
A nouveau nous retrouvons ici la notion de « lâcher prise », de « libération du mental et de l'ego », maintes fois exprimées par les en-quêtés. Ils ont emprunté une autre voie que celle psychotropique pour accéder à cet état si nous considérons effectivement l'expérience psychotropique comme un recours à des substances justement psychotropes, et telle que pratiquée par les Virrarica : « Le jeûne, les veilles et l'absorption de psychotropes entraînent à nos yeux des changements physiologiques et psychiques importants (…) Ce que notre rationalité considère comme une menace pour la santé, constitue pour les Virrarica une étape fondamentale de leur bien-être » (Rossi, 1995, 139). Mais l'expérience comporte tant de paramètres autres : température extérieure, milieu naturel, prédisposition mentale, etc., que l'ensemble des facteurs pouvant influencer l'état psychique devient insondable. Ce que nous retenons, c'est que les en-quêtés sont allés à la rencontre d'eux-mêmes en s'abandonnant à la Nature, dans une relation de confiance et d'écoute, en ouvrant tous leurs sens, en développant des aptitudes à capter des informations, à ressentir, à percevoir tant au niveau du corps physique que du mental, en multipliant les rencontres avec les éléments naturels, en explorant tout possible, et bien plus encore ?
« L'accomplissement de la tradition, ou la concrétisation du savoir mythique, n'est ni un concept ni un dogme, mais plutôt une prédisposition païenne à rechercher ses limites, à explorer ses possibilités. Ce constat pose un problème de

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

traduction théorique. Le processus d'intelligibilité, dont l'expérience psychotropique est le révélateur, réunit, dans l'optique chamanique, le sensoriel, le psychique et l'émotif sous la même appellation: *iyàari*, définissant une perméabilité entre ce qui relève du domaine du mental et le corps organique » (1995, 138). Si pour Rossi, cette expérience soulève un problème de traduction théorique, notre difficulté se situe plutôt dans la transcription de ce que nous entendons, souvent livré par nos don-neurs d'information avec la crainte d'être jugé par autrui du fait de la « bizarrerie » ou de « l'étrangeté » de l'expérience qui sort du cadre « normal » des pratiques occidentales. Nous retrouvons là toute la problématique de la rencontre de Soi à l'Autre, tout ce qui rassemble ou sépare, avec sans doute un trait d'union commun, interculturel, universel, Naturel que nous essayons de dévoiler. L'important est de constater que l'être humain grandit et se développe dans un environnement familial, amical, social, culturel, politique, géographique, climatique, environnemental, écologique, et surtout au travers de lui-même, être sensible, sensitif, émotif, intuitif, empathique, en quête de connaissances et de compréhensions. Tout ceci détermine une sphère globale, allant de l'individuel le plus intime à l'universel, et inversement. Tout participe au tout, et dans notre recherche, nous avons pu montrer que la Nature est un lieu d'interférences, d'interpénétrations, d'échanges, parce qu'elle porte en elle les réponses aux interrogations humaines. Il suffit donc de l'approcher pour déclencher un processus de réhabilitation, de redécouverte de soi, la Nature alors pensée et vécue comme un guide. Et chacun trouvera ce qui lui correspond, en lui ou autour de lui, dans ses croyances, dans ses représentations. Les relations de l'Homme à la Nature sont donc aussi complexes et riches que le sont l'Homme et la Nature.

1.5. Chacun dans sa vérité, en évolution, et dans son accomplissement

Après avoir recueilli différents témoignages, expérimenté par nous-mêmes au cœur de notre terrain de recherche, nous nous interrogeons sur la réalité car chacun s'en fait une idée. Mais là aussi nous avons différentes représentations : de la certitude fragile à l'interrogation permanente qui ouvre de nombreuses portes du possible. Que ce soit dans les conversations de tous les jours ou dans les discours scientifiques, le réel revient comme la référence, invoquée, pour tenter de clore souvent les débats, mais tout en laissant en même temps la place nécessaire aux multiples interrogations et donc à la recherche permanente de la connaissance. Mais ce réel, quel est-il vraiment ? Différentes réalités nous apparaissent, non seulement par ce que nous renvoient les Autres, mais aussi dans notre propre cheminement de vie : ce qui a été n'est plus, il en va par exemple des croyances jusqu'aux représentations de l'Autre, humain et tout être vivant, puis de l'univers. Tout dépend du désir de comprendre et d'avancer dans la spiritualité, dans son essentiel. Penser qu'il existe une unique et seule vérité est donc illusoire, nous le savons. Nous pouvons aussi dire, en restant centré sur

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

notre recherche, que tout individu construit son fragment de réalité au travers de ses expériences et de ses relations à la Nature, dans le ressenti et l'émotion d'une rencontre ou dans l'étude biologique d'une espèce. M. M.P., pianiste compositeur professionnel de renommée internationale, autrefois enseignant en sciences naturelles, confie s'être émerveillé dans la découverte et la compréhension de la vie, dans toutes ses formes mais aussi dans ses mystères :

> « Plus j'en apprenais sur les animaux ou les plantes et plus je me retrouvais devant des interrogations. J'ai plus de soixante ans aujourd'hui, et si je suis sûr d'une chose, c'est de n'avoir jamais assez d'une vie pour comprendre tout ceci. Que ce soit dans l'infiniment grand ou l'infiniment petit, nous allons de surprises en suprises avec toujours autant d'énigmes… Il y a des inconnus dans de nombreux domaines, et c'est tant mieux ».

Nous nous demandons ce qui importe le plus finalement au terme de ce travail. Nous sommes tous reliés par une source commune, tout en étant uniques, différents, en évolution, chacun et chacune avec ses choix, ses expériences, ses épreuves. Nous avons entendu jusque des éléments très particuliers que quelqu'un ou quelqu'une aurait pu qualifier de choquants, fous, ridicules, attitude ou réaction possible quand on est dans le jugement, quand on prend pour référence exclusive ses propres valeurs ou convictions, « car ils sont nombreux les témoins de l'ordinaire qui ne tardent pas à se transformer en juges qui affirment, à qui les croit, que l'ordinaire c'est eux ou que l'ordinaire c'est ça » (Le Blanc, 2004[156]).
Si nous avons pu ou su rester ouverte à toute écoute, cela ne venait pas tant d'une attitude « obligée » en tant que chercheur, mais plutôt et surtout d'une certaine « candeur » ou forme d'accueil, la conviction que chacun a son univers, ses représentations, que chacun à un moment donné peut connaître une expérience extrême pour apprendre. Ou plus simplement qu'il accède à quelque chose de particulier qu'il est possible de comprendre « parce qu'on l'a vécu », par l'expérience même qui seule permet l'accès à l'acceptation. Nous partons du principe que « tout est possible » et nous n'avons pas hésité à expérimenter nous aussi, non pas tant pour voir, pour avoir la preuve, mais pour comprendre le cheminement, le pourquoi du comment, les étapes, dans les pensées, les émotions. Nous avons à apprendre, dans des domaines différents, et pour cela nous utilisons des supports différents : la littérature, les arts, dans l'échange avec d'autres personnes ou seul en plein milieu du désert, dans la prière ou la création d'une œuvre quelconque. Et tout particulièrement, pour les don-neurs d'informations, dans la rencontre, l'observation et la relation avec la Nature. A ce sujet, Pinkola Estès, ethnopsychologue, livre en introduction d'un de ses ouvrages : « J'ai eu beaucoup de chance de grandir dans la Nature. Là, la foudre, en tombant, m'apprenait la brutalité de la mort et la fugacité de la vie. Les nids

[156] Extrait de « Les voix de l'ordinaire », Le Blanc Guillaume, revue Passant N°49, juin 2004 (non paginé). Disponible sur : http://www.passant-ordinaire.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de souris montraient qu'une nouvelle vie venait adoucir la mort. J'ai découvert l'art sacré de la parure du corps avec des papillons monarques posés sur ma tête ; des vers luisants en guise de bijoux nocturnes. Une louve tua l'un de ses petits mortellement blessé ; ce fut une dure leçon sur la compassion, sur la nécessité de permettre aux agonisants de mourir. Les chenilles velues qui tombaient des branches et rampaient pour remonter m'enseignèrent l'obstination, les chatouilles qu'elles me faisaient en évoluant sur mes bras me révélèrent que la peau est vivante » (1995, 17). Et ce qui importe est en conclusion, ce qui a permis de grandir, quelle que soit la voie, quel que soit le temps pris pour cela, quelles que soient les convictions du moment.

Alors les en-quêtés ont tous quelque chose d'important à dire parce que cela leur appartient et qu'ils nous le confient. Nous ne pouvons construire une connaissance en partant du principe que ce qui les rassemble, un trait d'union, est synonyme de vérité et qu'à l'inverse ce qui est dissemblable est sujet à controverse. Il y a bien un fond commun, un lien, dans les relations de l'Homme à la Nature, mais il y a aussi tout ce qui distingue chacun de l'autre et notre travail se situe là : mettre à jour sans détours ce qui unit, et valoriser aussi ce qui différencie, pour que chacun soit reconnu à sa place, libre dans ses pensées, ses façons d'être et ses façons d'agir, sa vie spirituelle. Parler ici de spiritualité nous permet de relier la quête de la Nature à une quête personnelle profonde tout particulièrement visible dans la société moderne, comme l'expriment Soulé et Routier : « Si l'on se réfère à une visions*compensatoire* et *déroutinisante*, la modernité se caractérise par une crise anthropologique, perceptible à travers la dilution des repères et une certaine anomie spirituelle (2008, 104). Dans « La course au large en solitaire. Un engagement corporel singulier » (2008, 105), ces deux auteurs évoquent à plusieurs reprises la quête spirituelle. Ils citent entre autres : « (…) la voile en solitaire, fortement associée au mythe de la rupture : embarquer est synonyme de coupure spatio-temporelle avec le quotidien, ainsi que de « régénérescence ». « Larguer les amarres » constitue dès lors un acte autant matériel que spirituel (L. Bergery et A. Pech, 2002) ». Dans notre travail nous ne pouvons faire l'impasse de ce qui anime les en-quêtés au-delà des expériences relatées : un désir de comprendre, de donner du sens à ce qu'ils vivent dans des situations atypiques, de se dépasser, de dépasser le quotidien pour trouver ou retrouver un « quelque chose » qui les porte plus avant et leur permet de mieux vivre sans doute les difficultés et épreuves du quotidien. Pour Bergeron, « la vie spirituelle est une entreprise par laquelle la personne humaine tend à unifier son expérience de vie dans l'achèvement et le dépassement de soi-même (…) Le terme de la démarche spirituelle peut tout aussi bien être qualifié de divinisation que de réalisation de soi, d'hominisation ou d'humanisation. On prend la route spirituelle pour s'accomplir dans sa propre humanité » (1999, 235). Peut-être qu'en vivant leurs propres épreuves, en se confrontant au risque dans la Nature, en partant dans l'inconnu de la rencontre, l'homme ou la femme ont-ils le sentiment d'être moins soumis aux évènements et éléments extérieurs, d'être acteurs et auteurs de ce qu'ils vivent puisqu'ils sont au préalable dans un engagement de tout leur être : ils ont décidé de... Ceci est une question que nous laissons en suspens.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous tenons à souligner un élément particulier, même s'il n'est pas une réponse à nos interrogations premières : nous avons trouvé chez tous les en-quêtés, scientifique ou passionné, homme ou femme, jeune et moins jeune, une forme de croyance, ou plutôt de foi, le terme est plus juste, une foi en la vie, réelle et exprimée. Elle est liée à une vision de la vie, à des éléments qui se situent dans l'intangible, l'invisible. Nous avons rencontré Glaise, astrophysicien, lors d'un congrès sur les médecines alternatives (Paris, 2008). Ses propos, dans leur logique, apportent des éléments intéressants pour comprendre l'évolution de l'être humain, les processus de transformation en jeux, leurs dynamiques : « Ne pas reculer devant ce que propose la vie, oui. Parce que la vie est notre principal maître. Grâce à notre être profond, par rapport au choix existentiel qui a été fait avant l'incarnation, à la trajectoire qu'on s'est donnée pour entrer dans le principe de la loi de cause à effet, notre champ d'expériences est suffisamment bien en place à l'avance. Ce qui importera sera notre manière de nous confronter à ces expériences parce que c'est là que se joue notre évolution, c'est là aussi que se situent les passages imposés que l'on ne peut pas éviter, et qui engendrent très souvent de la souffrance. Il y a souffrance lorsqu'on est en décalage par rapport à la trajectoire qu'on s'est fixée avant la naissance. Ou quand on est en trop grand décalage, en retard ou en avance, sur le collectif, par rapport aux principes d'évolution générale. A certains moments, on ne peut qu'accepter ce qui se passe, même si cela nous semble contre nature. La seule chose qui nous reste, c'est faire confiance dans l'épreuve, et demander à être éclairé ».

Sans doute qu'en explorant, en questionnant, nous nous trouvons à un moment donné face à un grand point d'interrogation, et c'est là que s'installe la Foi. Aucune science, aucune connaissance ne peut la prouver, parce qu'elle est reliée à la confiance, à quelque chose qui est au fond de soi. La Vérité est en Soi, probablement. Ce qui construit et fait grandir chacun est fait de telles multiplicités… et dans tout ceci, la Nature tient une grande place pour les en-quêtés. Elle les relie à eux-mêmes, elle est indispensable, elle est en eux, ils sont en elle. Elle est l'essence. Elle les inspire et les guide dans tout ce qu'ils créent, elle est partout, parfois dissimulée, passant inaperçue, mais tout semble revenir à elle. Ceux qui la (re)découvrent expriment de toute évidence un quelque chose en plus, une autre compréhension du sens de la vie, plus affinée, mettant aussi en avant des valeurs différentes de celles vécues dans la société moderne. Nous avons éclairé ceci au fil de notre recherche, en explorant la réflexion sur les rapports de l'Homme à la Nature, sujet qui n'est qu'un moyen parmi tant d'autres pour cette approche.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE II

Penser l'Homme et la Nature autrement

« L'insaisissable et pourtant existante « nature humaine » est tissée de nature et d'histoire, mais aussi d'exigences supra-naturelles et trans-historiques. D'où cette orientation non prométhéenne : ménager avec prudence plutôt que de transformer avec frénésie ».
Taguieff[157]

2.1. **Une prise de conscience ou plus que cela : une nouvelle conscience ?**

Les relations que l'Homme a avec la Nature sont en partie culturelles. Aujourd'hui, l'Homme moderne a acquis au niveau individuel une certaine indépendance et une autonomie – somme toute relatives -, qui lui permettent d'agir en opposition à ce qui ne lui semble pas ou plus en correspondance avec ce qu'il est. Choisir. Marquer le pas, marquer la différence et vivre sa relation à la Nature, vivre tout simplement, et c'est déjà au travers d'une façon de penser, d'un état d'esprit que les en-quêtés montrent leur positionnement. Regards critiques sur le monde, « coups de gueule », expériences personnelles en Nature qui témoignent d'engagements et valeurs profondes, réflexions et confidences... Plus qu'une simple prise de conscience parce que les problèmes environnementaux touchent ou atteignent directement (catastrophes naturelles, pollutions et maladies), nous voyons peut-être là émerger une compréhension autre de ce qu'est l'Humanité, et de sa relation à la Nature, écho d'une opposition à cette « civilisation du progrès, de la croissance économique et de la domination de la nature » (De Rosnay, 1985, 254). Pour M. N.JP. :

> « Cette révolution culturelle est en train de se faire mais dans l'autre sens malheureusement. Elle est très marginale, les gens ont tendance à se retrancher du monde, manger bio, être dans des écovillages, etc. Mais ils ne vont pas s'impliquer dans la société civile. *Oui, il faut changer de l'intérieur*. Une Nature imparfaite, disent les sectes évangélistes américaines qui ont le pouvoir actuellement, et Monsanto : « on est là pour parfaire la nature, la nature est là pour servir l'homme ». Alors l*es gens qui ont des pensées contraires doivent agir et ne pas rester à l'extérieur. Il y a aussi des gens dans la société qui ont envie de faire changer les choses* ».

Dans notre recherche, nous avions comme point de départ le désir de comprendre ces comportements déroutants de l'Homme des sociétés modernes vis-à-vis de la Nature et du vivant en général. Mais comment maintenant, faire que ce travail puisse, comme l'exprime Geertz, servir réellement de tremplin

[157] Extrait de « Le sens du progrès », Taguieff Pierre-André, Paris, Flammarion, 2004, p. 332

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pour lancer ou prolonger une réflexion, poser d'autres questions : « La question primaire est de savoir si les êtres humains vont continuer d'être capables, à Java ou dans le Connecticut, d'imaginer, au moyen du droit, de l'anthropologie ou de quoi que ce soit d'autre, des principes de vie qu'ils puissent suivre dans la pratique » (1986, 290).

> « Je ne maîtrise pas encore complètement les parts de ce que je donne à ma famille et de ce que je donne à l'extérieur. C'est une passion dévorante de changer le monde, de ne pas se satisfaire de… De ne pas vouloir à la fin de sa vie se dire : « je n'ai pas joué toutes les cartes » », confie M. T.R.

Nous avons entendu jusqu'à maintenant des histoires de vie, des expériences, nous avons entendu et observé des façons d'être et d'agir mues par des empreintes, des imprégnations, par des rouages plus ou moins conscients parfois, et surtout des représentations et des points de vues. L'essentiel de notre recherche, ses résultats, nous les avons d'ores et déjà présentés jusqu'ici. Nous allons simplement proposer ci-après des ouvertures possibles, en gardant l'état d'esprit et l'intention de notre démarche, et tenter de répondre en partie à cette impérieuse question du « et maintenant ? » - c'est-à-dire à partir de ces résultats, au-delà du sens même des réponses, quoi « faire » concrètement -.

2.1.1. **Des enjeux à court terme**
Du changement en cours

Parce que des cris du cœur, parce que des règlementations de plus en plus nombreuses autour de la Nature au nom d'un « développement durable » et de l'écologie, parce que des phénomènes naturels d'ampleur, parce qu'un changement prend forme, comment se situer dans tout ceci ? Voici quelques exemples qui viennent illustrer nos propos : « Dans un Monde où la Nature a repris ses Droits, Vivez des Aventures dont Vous êtes le Héros : 50 séjours en famille à gagner pour CenterParcs – CenterParcs, se retrouver naturellement », voici un exemple de publicité qui s'affiche quotidiennement sur le net (avril 2007), un exemple parmi tant d'autres de ce leurre de Nature authentique. Espace sauvage, modifié, recréé, modelé, géré dans ses moindres détails, pour ne faire courir aucun risque aux visiteurs venus se ressourcer dans un havre de paix. Mais qui a donc dit que la Nature était un lieu paisible, facile, propre, dénué de toute cruauté ?
Nicolino, membre de l'association InfOGM écrit à propos de la fabrication d'arbres transgéniques dans le monde entier : « Je réalise que j'essaie d'expliquer, et même de justifier ce phénomène, qui s'appelle la trouille. La trouille et, permettez-moi de le dire, le dégoût. Je me moque bien, du moins au moment où je vous écris, des doctes discussions autour des OGM. Je ne veux tout simplement pas d'un monde dans lequel les arbres, et demain les forêts, se changent en marchandises, en inventions, en menaces possibles. Je veux qu'on me laisse la forêt et ses mythes, la forêt et ses mystères, la forêt et ses éternels refuges (…) Je

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

veux qu'on me laisse le chêne. Tel qu'il est »[158]. Et même si, pour Ost, en termes de statut juridique pour la Nature « Patrimonialiser un espace, une ressource, un bien, c'est reconnaître qu'y sont inscrits non seulement des intérêts de consommation, mais également des valeurs identitaires, une part de travail et d'originalité, une trace de tradition, une forme de beauté ou d'étrangeté, une voie d'avenir ; en un mot comme cent : des conditions de possibilité de l'humain » (1995, 321), il n'en demeure pas moins que d'autres intérêts, premiers, stratégiques, politiques, sous-jacents, sont les éléments moteurs dans cette réglementation de l'espace naturel. Si la notion de patrimoine est un droit plus qu'un devoir, alors nous restons dans une logique d'intérêts, mais si elle est vécue à la façon d'un héritage à transmettre, d'un devoir, alors tous les espoirs sont permis. « Peut-être bien qu'on ne peut pas décider de protéger la nature, mais seulement créer des conditions générales à partir desquelles elle se trouvera automatiquement protégée » note Terrasson (1993, 150). Tout ceci s'inscrit dans une ambiance générale que les don-neurs d'informations pressentent comme un changement d'ampleur, un changement majeur, tel M. T.A.:

> « J'ai énormément l'impression que les choses changent beaucoup en ce moment. Je dis ça avec mon recul de vingt quatre ans. C'est seulement la génération de mes parents qui commence à prendre conscience que les gens ne mènent pas une vie seuls et que la terre a une conscience. *Je suis convaincu qu'il y a quelque chose qui est en train de changer en ce moment. Une nouvelle conscience est en train d'émerger*. Les gens se rebellent par rapport à cette vie. Après, je ne sais pas. *Je pense qu'on va être de plus en plus conscient de l'évolution et qu'on va l'intégrer dans nos vies*. Petit à petit tout va changer, la politique, la médecine… les gens vont changer intérieurement »

Pour Crégut, géobiologue, diplômé en Architecture et Ingénierie de Haute Qualité Environnementale : « La Terre augmente ses vibrations, ce n'est un secret pour personne. Les lieux de nature sont déjà différents d'il y a seulement dix ans, ils sont plus légers, plus lumineux » (2007, 8). Dans un même ordre d'idée, Glaise, astrophysicien, cite Reeves : « l'Humanité a traversé cinq grandes crises, et nous sommes entrés dans la sixième ». Actuellement, le changement vibrationnel de la terre est intense, les faits, les schémas de comportements positifs ou négatifs sont renforcés» (Congrès, Paris, 2008). Pour M. SA.J., les hommes ou les femmes proches de la Nature ressentent tout particulièrement ce changement, sans pouvoir pour autant l'expliciter. Il s'agit une fois encore de ressenti, d'intuition, d'état perceptif et d'état d'être, à l'écoute de l'autre et à l'écoute de soi. Nous adoptons ici les propos d'Ormiston sur les transformations qui sont vécues individuellement, dans les intériorités, et qui au-delà d'un sentiment d'amour, sont issues d'une connexion et d'une unité avec la Nature (2003).

[158] In *Terre Sauvage*, article « Rendez-nous le chêne ! », N°214, mars 2006.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.1.2. **L'être de Nature n'exclut pas l'être de Culture**

Y aurait-il une quelconque honte à se déclarer aimant la Nature ? La question pourrait sembler étrange, et pourtant… Y verrait-on une marque de refus du progrès, un contre-courant, un contre la norme, une marginalité ? Nous pensons au contraire que les représentations, les comportements, les processus, les dynamiques, tout ce qui fonde l'individu, l'agi de l'être social, appartient aussi à une mémoire collective et naît profondément de la nature humaine en tant qu'espèce, de la présence ou de l'absence de Nature dans son environnement proche. Même si toutes les manipulations génétiques, en particulier sur les embryons (Testart, 2008), montrent cette propension à vouloir défier les lois naturelles dont celle primordiale de la reproduction, à vouloir se défaire de ce lien. A moins que ce soit une manifestation d'un désir de liberté absolue, que de vouloir à tout prix s'affranchir de la Nature et de ses contraintes ? D'autres hypothèses sont à formuler. Mais ce qui importe, c'est ce qui maintenant prend forme et se pose en intentions et en actes. M. F.C. observe différentes attitudes à ce sujet :

> « Il y a plusieurs catégories d'hommes. Il y a ceux qui sont complètement irrespectueux, par rapport à autrui, leur environnement et par rapport à eux-mêmes aussi. C'est un « je m'en foutisme » général, un laisser aller total. C'est une vision très égoïste de la chose qui m'horrifie et m'horripile. La deuxième partie des hommes sont ceux qui commencent à comprendre et à s'ouvrir, à découvrir que tout ce qui est autour de nous, nous devons le préserver. On a vécu d'une certaine façon mais maintenant il faut changer de méthode si on veut entretenir notre « capital vie » : la Nature. Et la troisième catégorie ce sont les gens qui ont le mieux compris l'intérêt de préserver cette Nature et qui se bougent dans ce sens là ».

A la fin des conférences que nous proposons, des personnes du public nous demandent : « mais alors, on fait quoi, nous, à notre niveau pour aider la planète? ». La réponse n'est pas simple à donner. Bien sûr, dans le quotidien, il y a les gestes à accomplir par rapport aux déchets, aux économies d'eau, à la consommation d'une manière générale. Mais être réellement dans l'intention et la volonté du changement est d'importance, dans ce que chacun porte en lui, se respecter soi, faire de son mieux pour améliorer son quotidien et le quotidien de l'autre mais en acceptant de vivre autrement : plus simplement mais surtout plus en conscience. Les enfants, par leurs questions, nous paraissent plus éveillés et pertinents, avec un regard sur la vie et sur la Nature que beaucoup ont perdu. On a tendance à dire que les enfants ont l'innocence de leur âge, mais là, c'est autre chose qui se passe. Ils sont fins dans leur raisonnement et sensibles, réceptifs. Nous pouvons penser et espérer que la relation de l'Homme à la Nature va évoluer dans les années à venir, du fait sans doute des bouleversements environnementaux et écologiques planétaires. Tous les en-quêtés ont une vision respectueuse de la Nature. Mais surtout, elle est ce à quoi l'Homme appartient

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

totalement même si sa conscience a tendance à le placer au-dessus de tout. L'être humain a une connaissance de l'univers, des lois naturelles de plus en plus experte et affinée, mais en même temps, plus il découvre et chemine dans cette connaissance, plus il semble perdre l'urgence de l'instant : ce qui est à vivre et à faire ici et maintenant, sans projeter en permanence. Juste en aparté, puisque nous évoquons la notion de projection, voici ce que nous avons entendu en cette fin d'année 2008 au cours d'une émission radiophonique : un sociologue vient de lancer sur internet un sondage pour savoir comment les individus se représentent et imaginent la guerre de 2018 – ou une date proche, peu importe. Sans commentaires… Mais seulement : à qui et pourquoi cela va t-il servir ?

Finalement, la connaissance se construit aussi dans le présent, dans toutes ces expériences qui enrichissent chaque jour, dans le concret, aussi bien dans le jardinage que l'exploration du fond de l'océan. La très haute technologie met « l'objet » à trop grande distance des sens et de l'intelligence sensible, celle qui sait si bien appliquer l'analyse, la compréhension, la synthèse. L'Homme ne peut plus tricher avec lui-même et tout remettre dans les mains de la science sous prétexte que les outils, réalisations parfois orgueilleuses de l'Homme, sont les indispensables moyens de la connaissance. Si l'erreur est humaine, l'outil et le scientisme n'en sont pas exclus. Et les lois naturelles rappellent ô combien les forces en jeu sont insurmontables malgré la volonté humaine, qui trouve là ses limites. Alors, sans parler de régression mais plutôt d'une réhabilitation, un nouveau rapport au monde, à la Nature est possible : de la domination et de la destruction au respect et à la communion, à condition que l'Homme commence par se regarder du dedans, introspection non pas égocentrique et narcissique mais bien pour se découvrir vraiment dans toutes ses potentialités. L'Homme n'a pas à s'opposer à la Nature, à la fuir, s'il s'ouvre à une forme de spiritualité qui pourrait le réconcilier avec la mort. Car la mort est peut-être cette peur dissolue mais génératrice d'angoisses et du désir de maîtrise de tout. Durand propose quant à lui une réhabilitation de l'imaginaire : « nous avons constaté que l'imaginaire constituait l'essence de l'esprit, c'est-à-dire l'effort de l'être pour dresser une espérance vivante envers et contre le monde objectif de la mort » (1992, 499). Réinterpréter le monde, réinterpréter la vie, retrouver sa nature et la Nature, voilà peut-être une voie de progrès. Il faut juste ne pas avoir honte de parler des choses sensibles et naturelles, de tout ce qui a été englobé dans les non-dits, les tabous de toutes sortes, ce qui touche le cœur de l'Homme et ses émotions, ce qui s'exprime au travers de la symbolique souvent relayée au « psy ».

Nous portons attention à cette remarque de Costa qui est à lire sans s'en tenir au côté ancestral et irrationnel mais bien à l'idée d'ouverture, à ce qui pourrait permettre une réintégration de l'Homme dans l'Univers : « L'animisme, c'est à dire l'attribution d'une âme aux êtres vivants (et aux choses), n'a jamais disparu du coeur des hommes. Il s'est juste exprimé différemment dans les religions, dans le scientisme et même dans notre société de consommation (qui se voudrait athée) : ne dit-on pas que tel objet ou telle oeuvre d'art a une âme ? Comme le disent souvent les peuples chamaniques pour les objets qu'ils fabriquent. Avoir à l'esprit que nous faisons partie d'un Grand Tout est aussi une valeur portée par

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'écologie » (2005[159]). Et les en-quêtés, comme Mme M.Y., expriment aussi cette nécessité pour ne pas dire « urgence » à retrouver cet essentiel :

> « Il n'y a pas de vérité absolue. Il y a *des bouts de vérité qui fondent des vérités mais il n'y a pas une vérité. L'homme a à retrouver sa part d'humain vrai, de naturel,* sans aller dans la matérialisation. Enlever le côté matériel mais pas la matière, le surplus pour garder et aller vers l'essentiel puisque l'être humain se perd. C'est-à-dire *retrouver l'essence de soi-même, son être entier relié au Ciel, donc a sa part de vérité* ».

L'Homme moderne aurait perdu un lien à la Nature qui est fondamental. Il aurait même tendance à oublier que ce qu'il a dans son assiette provient de la Nature, que lorsqu'il respire, c'est l'air qui lui apporte l'essentiel, le vital. Probablement pourra-t-il engendrer un jour un être qui n'aurait plus besoin de cette connexion à la Nature. La « réussite » des cultures hors sol et les avancées dans la manipulation génétique alliée à la robotique vont plutôt dans ce sens. « Il y a chez l'homme quelque chose qui cloche », dixit un en-quêté. Lui a-t-on inculqué la honte d'être de chair, d'être émotion(s), d'être intuitif, d'être animal avant tout ?

2.2. **Cet « autrement »…**

Dans le journal hebdomadaire du Finistère[160] un article titre : « Agriculture durable, une vision globale. Face à une production intensive, il est possible de *penser l'agriculture autrement*. Une agriculture qui place l'homme au cœur des interrogations sociétales environnementales ». Quelques pages plus loin un encart rappelle qu'à l'occasion de la journée mondiale contre le refus de la misère, plusieurs associations vont donner la parole aux plus démunis. Une conférence sera donnée par un membre d'ATD Quart Monde : « Que faire face à la grande pauvreté, Joseph Wrésinski nous engage à *penser autrement la société* ». « Espérer que les grands de ce monde changent enfin de valeurs et de représentations. Penser la Nature autrement »[161].
Quand nous parlons de cet autrement, il ne s'agit pas seulement de regarder, de penser, de décider et d'agir différemment mais de voir l'autre, la Nature, avec une autre perspective, avec une sensorialité et une sensibilité plus profondes, pour changer aussi le regard sur soi, ou vice-versa. Concept fondamental et premier de la pensée, l'autre est pour Sartre ce qui au niveau individuel nous permet d'obtenir une vérité quelconque sur nous-mêmes : « l'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai

[159] Disponible sur : http://www.metaphysique.org/entretien-avec-Jean-Patrick-Costa.html Revue Synapse 2005.

[160] In *Le Progrès*, N°3125, 13 octobre 2006, p. 6, 9

[161] Extrait du film « L'Ouest Cornouaille, de falaises en grains de sable », une production Images Océanes – Terres Océanes, 2006.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

de moi » (Morfaux, 1980, 32). Alors, placés dans cette réflexion et dynamique de l'autrement, c'est une transformation, du changement qui peut opérer. L'autrement, à lire comme l'autre-ment, de *mens*, l'esprit. L'esprit autre, l'Autre. Cet Autre qui interpelle, cette altérité qui crée du nouveau.

Changer des processus : changer « l'être » et puis le « faire »

> « Cette perception de la Nature dépend uniquement de l'individu. Par exemple, tous les deux, on peut avoir des perceptions très proches mais dans une même situation ce serait différent. *Cette Nature me permet d'enrichir ma spiritualité et ma spiritualité me permet d'enrichir ma découverte de la Nature.* A l'origine c'est la Nature, c'est de là que tout est parti, de la perception du micro et du macro ».

Il semble évident, comme le souligne M. F.C., que les perceptions et représentations de la Nature, comme les expériences qui sont vécues avec et par elle, sont différentes et résonnent avec les « particularités » propres à chacun. Mais, à l'instar de De Rosnay, et dans le champ des sciences humaines, nous « prônons » comme nous l'avons développé dans notre orientation méthodologique, une approche et une étude de la Nature qui offrirait la possibilité de poser des bases de réflexions autres et que chacun pourrait « expérimenter » : « La nouvelle pensée se méfie de la raison et de la logique. Certes, la méthode analytique, la logique cartésienne, et le principe de raison suffisante, ont été des outils indispensables à l'accession des hommes à un certain niveau de développement. Tout le monde le reconnaît. Mais ces méthodes, principes et postulats ne constituent plus les seuls fondements de la connaissance. A la connaissance objective, on peut opposer l'expérience subjective ; à la propriété « vie » définie scientifiquement, la vie vécue et sa qualité » (1985, 214). Pour Mme P.C., chargée de recherche en écologie des récifs coralliens :

> « Je suis née dans l'eau, au bord du lagon à La Réunion, j'ai grandi avec la mer. J'ai vu la dégradation. C'est vrai que ce que je fais, ce ne sont que de petites choses, mais je crois que c'est aussi le sens de la vie : faire des petites choses. *On peut s'exprimer de différentes façons. Mon rôle de scientifique passe par des chiffres, mais il y a aussi tout le reste* ».

L'être humain est aujourd'hui immergé dans un monde hyper technologique qui l'éloigne globalement de la Nature. Hormis les adeptes des activités de pleine nature, hormis ceux qui vivent à la campagne ou en bord de mer, l'Homme occidental, l'Homme des cités, du béton et des périphériques peut-il s'épanouir personnellement au niveau des sensations, de la création, de tout ce qui constitue son essence ? Alors bien sûr, mille subterfuges sont proposés pour maintenir les sens en éveil, pour avoir le goût, l'excitation, que ce soit par l'alimentation ou les loisirs, et de plus en plus le virtuel. M. C.A., ostréiculteur et pêcheur à pied professionnel, témoigne :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Je pense qu'il y a beaucoup de monde qui s'éloigne de la nature. Et puis ceux qui sont dans le virtuel me paraissent complètement déconnectés (…) Je suis allé voir un gars de l'IFREMER qui passe tout son temps dans les bureaux. On est allé sur le terrain ensemble. Et bien j'ai vu dans sa façon de marcher qu'il est complètement déséquilibré, même pour s'orienter quand il a fallu retourner sur le parking. C'est tout bête mais ça m'a fait drôle. Et je l'ai remarqué chez d'autres personnes qui vivent assez loin de la nature ».

Pour Viguier, « la reconnaissance de l'impossibilité de gommer la marque indélébile de la nature et de la nécessité de s'en arranger invite l'Homme à étudier ces limites pour mieux les transcender. Ainsi, depuis son origine, notre espèce est-elle en voie d'humanisation, d'une humanisation dont nul ne peut préjuger de l'aboutissement. Car, aux caprices de l'Evolution, s'ajoutent les inconstances de l'Homme qui semble peu ému devant l'usage inconsidéré de l'accroissement de son pouvoir » (2004, 33). Le retour à la Nature, sur le soi vécu en profondeur, permettrait alors entre autres d'échapper à une société, « du plastique et de l'insipide », où le sentiment de liberté s'estompe ou se déguise dans de fausses apparences. Vivre, expérimenter et transmettre, partager, dans la relation, de la Nature à soi, de soi à l'autre :

> « Nous, gosses, on était toujours dans la nature, à sauter les ruisseaux, construire les cabanes… », exprime avec une forme de regret M. L.T. Et d'ajouter ce qui pour lui est important : « *Transmettre un amour des choses, de ce qui est autour de toi*, et déjà apprendre à les connaître ».

2.3. **Ce qui potentiellement transforme**

> *« C'est l'objectivité qui jalonne et découpe mécaniquement les instants médiateurs de notre soif, c'est le temps qui distend notre assouvissement en un laborieux désespoir, mais c'est l'espace imaginaire qui au contraire reconstitue librement et immédiatement en chaque instant l'horizon et l'espérance de l'Etre en sa pérennité ».*
> Durand (1992, 500)

> « *Il y a tout un travail à faire pour réconcilier les gens avec la nature*, avec leur environnement, leur milieu, mais pour ça, tu ne peux pas le faire en cinq minutes, il faut des bribes de connaissances qui s'ajoutent les unes aux autres ».

Réconcilier l'Homme à la Nature, « tout un programme », comme l'évoque M. M.P., et dans un premier temps constater et accepter dans l'idée ces nécessaires « retrouvailles », cette alliance naturelle, et puis apprendre, ou plutôt

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

réapprendre en associant les connaissances, les progrès technologiques avec l'environnement, sans que cela se fasse au détriment de la Nature. A condition de s'entendre sur ce qu'est le progrès, ce vers quoi vraiment il est orienté, pour que le Projet ne soit pas qu'un alibi. Nous tenons juste dans ce chapitre à mettre simplement en avant des points de vue, des façons de voir, des idées, tout ce qui peut participer au changement et nous allons retrouver ici des notions déjà abordées parce que finalement, tout se rejoint, dans une logique de causes à effets. Pour Terrasson, nombre de démarches éducatives visant à répondre à la demande de nature telle qu'elle est attendue par une large majorité est destinée à rester éternellement insatisfaite, car elle correspond à une réalité qui n'existe pas. En effet, « Elle conduit à engager des actions d'aménagement qui consistent à habiller la nature soi-disant désirée des signes qui la feront, on l'espère, ressembler à l'image mythique (…) Partant de l'idée qu'en mettant l'homme dans la nature, celle-ci le transformerait dans un sens bénéfique, elles n'ont pas encore assumé l'idée qu'au contraire, comme toujours, c'est l'homme urbain qui modifie la nature, pour tenter désespérément de la rendre semblable à une conception désincarnée et passablement névrotique » (1993, 146). Mais d'autres voies sont possibles et les don-neurs d'informations font entendre les leurs (leurs voix).

2.3.1. **Etre face à, et regarder**

Ink souligne le juste regard à adopter sur la Nature qui n'est ni un monde menaçant, ni un sanctuaire, ni un espace à aménager selon ses convenances. Son expérience de vie au Canada, en milieu sauvage, après des années passées comme citadine parisienne, lui ont permis de redécouvrir la Nature dans toutes ses dimensions, subtiles, enivrantes, surprenantes, cruelles aussi, et d'agir en fonction de nécessités, de principes de vie et d'éthique personnelle : « Un ours tente-t-il de pénétrer dans notre camp, nous nous efforçons de l'en dissuader. Persiste-t-il ? Il nous faut l'abattre, non par malice, irrespect de la vie animale, orgueil démesuré d'humain, mais par la simple obligation qu'un ours ne percevant pas la frontière interdite est un danger réel à écarter. La Nature n'est ni un musée où il nous faut pénétrer sur la pointe des pieds, ni un terrain de jeux où tout nous est permis. Nous y avons nos responsabilités et nos devoirs qui s'imposent sans grands discours, sans envolée lyrique, sans cette jolie poésie qui autorisent les faux « protecteurs de vie sauvage » à dire des bêtises » (1994, 332).
Nous avons abordé dans la partie consacrée à la peur de la Nature le fait que dans les sociétés modernes, le rapport direct à la Nature est occulté par de multiples artifices (Fromm, Picq) qui concernent tout aussi bien un semblant d'exploration en Nature dans les parcs aménagés que la façon de s'alimenter. Alors que le contact avec le vivant crée une autre relation, allant jusqu'à déplacer le seuil de sensibilité :

> « C'est tout con, mais les turbots, et bien on a eu un problème à l'écloserie, ils sont morts et il fallait les manger, et j'ai eu du mal. Tu vois, j'ai un homard de 12 kilos pour Noël, je l'ai nourri, je me suis occupé de lui et un jour je le mange… ce n'est pas facile. J'ai développé

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

un sentiment avec ces animaux parce que je m'occupe d'eux dès le stade larvaire. Ca rend sans doute plus sensible ».

Ce curieux rapport au vivant exprimé par Mme M.N., ferait presque sourire et montre aussi cette distance qui s'est installée entre deux réalités, la Nature et les modes de vie : « L'apprentissage des réalités matérielles et physiques de notre existence humaine avait parfois des aspects un peu révoltants, choquants pour la version moderne, aseptisée et *clean* de la vie naturelle » (Ink, 1994, 332). C'est sans doute ici que les efforts de sensibilisation et pédagogiques doivent se concentrer. Pour M. M.P., ce constat est sans détours :

> « Tant qu'on n'interviendra pas dans écoles de pêche pour sensibiliser les jeunes aux problèmes, on n'y arrivera pas. Et nos arrières petits enfants, qu'est-ce qu'ils auront de la ressource ? On y va à l'aveugle, c'est bien dommage. Alors qu'aujourd'hui on a des savoirs faire qui pourraient nous aider pour l'avenir. *Avant on tuait pour manger, on était sain d'esprit. La société part dans tous les sens… Les enfants ne savent plus rien, ils ne connaissent même pas les poissons. Tout ce qu'ils connaissent c'est le poisson pané* !».

2.3.2. **Quand la connaissance annihile la peur**
De l'expérience personnelle

M. O.B. sait à quel point le « contexte » familial a été pour lui déterminant dans la propre construction de sa relation à la Nature puis dans son parcours professionnel :

> « *Oui, j'ai eu beaucoup de chance parce que mon père était ornithologue, ma mère aussi*. Il a créé deux réserves naturelles en Vendée (…) Etant petit j'allais voir mon père au Muséum d'Histoires Naturelles parce qu'on a habité un peu à Paris, *et tout ça change beaucoup de choses*. Ils connaissaient les oiseaux, les plantes, alors quand j'avais des questions sur la nature, sur les animaux que je croisais, les paysages en géologie, et bien j'avais les réponses, et ça, ça aide énormément. *Si mes parents n'avaient pas les réponses, ils savaient me mettre un livre entre les mains pour que je les trouve moi-même.* Très vite je suis allé à la pêche, j'ai découvert les poissons, les aquariums, j'ai fait plein de choses. La mer est venue que plus tardivement, vers quatorze-quinze ans. J'ai passé énormément de temps au bord de l'eau, mais en eau douce au début ».

> « La peur procède beaucoup de l'inconscience, de la méconnaissance, de l'ignorance. *Tout ce qui va à l'encontre de l'ignorance va contre la peur, d'où la priorité de la diffusion des connaissances* ».

M. B.G. pointe du doigt cette peur contre laquelle il est nécessaire de pallier par la connaissance qui est plus qu'un assemblage de savoirs. Elle ancre ou fonde ce qui

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

devient sa réalité, et elle passe aussi et surtout par une connaissance de soi, en regard avec la connaissance du monde et de la vie. L'enjeu est de taille, au moins de taille humaine, ajoute-t-il :

> « Plus l'homme évolue dans la prise de conscience intrinsèque de ce qu'il est, et moins il se détruira ? »
> « On peut l'espérer. C'est un parti pris. On ne peut sortir de l'ignorance que si on se connaît soi-même ; des philosophes de longue date l'ont exprimé : « Connais-toi toi même » Cette réflexion fondamentale exprime bien une des dimensions de l'esprit humain. Plus l'homme avance, plus il se connaît, mais il repousse sans cesse les limites de la connaissance ».

Pour Terrasson, et comme l'évoque l'en-quêtée ci-après, la notion de solitude, de face à face avec la Nature, est importante pour négocier avec les peurs et pour apprendre vraiment, parce qu'il n'y a personne d'autres pour porter ou supporter la difficulté dans la rencontre : « Apprendre la nature en groupe, parce qu'on a renoncé à gérer le choc émotionnel du contact solitaire, voilà peut-être la plus grande erreur de l'éducation à l'environnement » (1993, 30). Pour Mme L.L. :

> « *Etre seule dans la nature, ça demande parfois de dépasser des peurs*. Quand je pars courir la nuit sur la plage, j'ai un moment de doute. On pourrait penser que je prends des risques. Je crois surtout que je prends celui de vivre. Et puis la récompense est là, cette nature sauvage, le sable éclairé par la lune, le vent, la mer, les étoiles, cet infini. *Seule humaine dans cet espace, mais pas seule du tout… Ca fait partie pour moi des expériences uniques* ».

2.3.3. **Côtoyer c'est découvrir, c'est apprendre. Changement d'échelle de sensibilité**

D'avis avec De Rosnay, comme nous l'avons déjà largement développé, l'approche par le sensible et l'intuitif est non seulement un moyen d'entrer en contact et de comprendre la Nature mais c'est aussi une voie d'apprentissage et de construction de la connaissance : « Ce que l'on constate, c'est que notre éducation semble favoriser de manière tout à fait disproportionnée le cerveau gauche sur le cerveau droit. C'est-à-dire la pensée analytique sur la pensée systémique ; la pensée rationnelle sur la pensée intuitive. Il ne fait aucun doute qu'à une époque de l'évolution de l'homme et de l'humanité, l'approche analytique, logique, rationnelle était une des conditions de survie de l'espèce et de domination de la nature. Il n'en est peut-être plus de même aujourd'hui » (1985, 264). Il ne s'agit pas de nier l'une au profit de l'autre mais de les faire vivre conjointement, de restaurer en nous le masculin comme le féminin, qui symbolisent le cerveau gauche et droit, le rationnel et le sensible, restaurer

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

l'unité. En même temps, cette part de sensible est dans le concret de la curiosité, dans ce mouvement qui fait allers vers. Pour Mme R.A. :

> « Et du coup, quand je suis rentrée de mon périple en mer, j'ai fait des recherches sur ces tortues, je me suis intéressée à elles. *Il n'y a que quand on a vu, quand on a touché du bout des doigts qu'on peut, qu'on a envie de faire des choses pour que ça aille dans le bon sens, pour que d'autres puissent le vivre.* Je n'ai pas envie que ce soit détruit, qu'un jour ça fasse partie de la préhistoire. *C'est magique. Il faut que cette magie puisse profiter à d'autres* ».

2.3.4. **Vivre la connaissance**

Nous proposons ici des avis d'en-quêtés qui apportent sans doute des éléments évidents mais qu'il est intéressant de relire, de réentendre pour ne pas oublier ce qui peut constituer le socle, la base solide, le fondamental. Nous ne développerons pas ces propos car l'essentiel est dit, juste quelques mots à retenir : expérience du terrain, vivre et ressentir en direct, des choses simples, expérimenter et faire sien, et avoir un espace de liberté et de rêve. C'est ce que mettent en avant M. T.R. et Mme R.A. :

> « Les enfants sont plus sensibles, ils ont beaucoup plus de spontanéité, ils sont beaucoup plus proches, ils ont beaucoup moins d'*a priori*. *Ils sont plus proches de la racine*. « Ils nous arrivent brut d'écorce et on est là pour les raboter ! », disait un proviseur. *Les adultes qui ont maintenu tout ça, je crois qu'ils n'ont pas renoncé à l'enfant qui est en eux* ».

> « *L'expérience du terrain et ce que l'on aura vécu restera toujours*. Plus nos enfants seront amenés à aller sur le terrain et plus ils seront sensibilisés justement. Je me souviens d'y être allée lors de la marée noire, et il n'y a rien de plus marquant. *Sentir, voir… On est plus sensible quand on le vit. Il faut amener les gens sur le terrain, les amener à être curieux* ».

La connaissance nécessite un vécu intérieur, d'éprouver et de ressentir par soi-même, de s'approprier, de transformer pour faire sien, et pouvoir ensuite transmettre, opposer, confronter sa réalité et ses représentations, et transformer à nouveau. Pour Le Blanc, l'homme normal n'est pas l'homme ordinaire, « il en est une modélisation, une simplification aussi. A l'oublier, on pourrait être amené à croire qu'il existe une qualité particulière de l'homme normal qui en fait le modèle d'une société meilleure (…) En fait, il n'est pas certain que la normalité soit tout à fait normale et qu'il faille l'accepter sans condition ». Cet auteur revendique les petites choses de l'ordinaire comme un moment et un lieu de création et de culture personnelle pour renforcer son identité, sa personnalité, et s'affranchir de la normalité : « le style est une mise en forme de soi. Il y a du style chaque fois qu'il y a invention. Il y a invention quand il y a production d'une

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

courbe dans l'espace et dans le temps. A l'appellation d'homme normal j'oppose toutes les créations vues d'en bas, les mille et une inventions de la vie ordinaire » (Le Blanc, 2003[162]). La théorie ne peut s'affranchir de l'expérience, qu'elle soit de terrain ou intérieure. Vivre ce vers quoi l'on est appelé et ne pas nécessairement se plier à un enseignement de masse qui néglige les aspirations et aptitudes personnelles. Car malheureusement, ces aptitudes et dons personnels ne se développent souvent que dans des milieux favorisés. Pouvoir accéder à des connaissances qui changent l'être profondément, qui le bousculent, le poussent en avant, qui l'obligent à remettre en cause, à se remettre en cause, à voir la pluralité des êtres, à reconnaître tous les êtres, au-delà des apparences et des figés, des non-dits, des interdits, des condamnés. Faire sien et prendre position. Durand propose entre autres une pédagogie de l'imaginaire : « de très larges travaux pratiques devraient être réservés aux manifestations de l'imagination créatrice » (1992, 498). Accueillir, saisir le sens, discerner, mettre en commun ce qui est séparé, unir et (re)construire. Pouvoir aussi reconnaître quelque part un espace où l'Homme ne peut agir et s'imposer, comme le souhaite M. M.P. :

> « C'est génial d'avoir des espaces où c'est un peu comme les astres ou le cosmos, des espaces que l'on ne maîtrise pas. On n'a pas toutes les explications et c'est tant mieux. Il faut penser aux générations à venir, il faut leur donner *un petit peu de rêve et d'imagination*. Si on enlève tout ça, si on veut tout expliquer c'est une catastrophe. *L'esprit humain a besoin d'être libre, de divaguer*. Il y en a qui vont chercher des réponses dans la religion sauf que là… et bien on pense pour toi. Moi je vais plutôt dans l'écologie, dans l'esprit libre. *On fait chacun sa religion* (…) Quand je retrouve des jeunes en formation je leur dis : « Vous avez choisi un métier fantastique où là on ne peut pas tout maîtriser. *La mer, essayez de voir la mer avec toutes ses inconnues, ses mystères. Intéressez-vous à elle, ne soyez pas que rationnels*, *n'essayez pas d'avoir une explication à toutes les questions* ».

2.3.5. **De la prise de conscience et de la responsabilité individuelle De la liberté**

« Les hommes qui ont le goût de la nature essayent continuellement de s'attacher des animaux (…). Le désir d'avoir un animal découle en grande partie d'un besoin ancestral, besoin qui amena Kipling à écrire son *Livre de la jungle*, et qui est la nostalgie de l'homme civilisé pour le paradis perdu de la nature » (Konrad, 1985, 151). La remarque de Konrad montre cet attachement profond à la Nature, mais pour Séjournant, au travers de son éducation, de son parcours, nous découvrons l'importance de la notion du sauvage et de ce qui représente la liberté. Mais aussi de tout ce qui vient nourrir les composantes émotionnelles,

[162] Extrait de « Les maladies de l'homme normal », Le Blanc Guillaume, revue Passant N°45-46, juin 2003 (non paginé). Disponible sur : http://www.passant-ordinaire.com

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

affectives et cognitives : « Mon enfance fut taraudée par le désir animal (…) Mais l'enfant finit par se lasser du bocal et de la cage qui confinent ses petites bêtes. Il n'y voit que l'image de ses propres limitations. Je lisais religieusement mes petits Livre d'Or, où les animaux personnifiés vivaient mille drames quotidiens qui m'aidaient à résoudre les miens. Les contes s'adressent au corps émotionnel en lui permettant de grandir, surtout quand ils mettent en scène des animaux, car l'essence animale a une composante émotionnelle fondamentale. Après mes petits animaux en cage, je découvris les animaux de la ferme (…) Je cherchais dans l'animal l'instinct de survie, la liberté innée du monde sauvage, la suffisance à soi-même aux antipodes de cette domesticité imposée ou acquise » (2001, 313). La liberté est certes, comme le précise Viguier « ce qui reste indissociable d'un sentiment, subjectif par nature, de pouvoir réaliser ce dont on a envie, sans en être empêché par des éléments externes à soi » (2004, 181). Mais est elle surtout une condition de l'épanouissement total de l'individu. Elle prend des significations et des valeurs différentes pour chacun d'entre nous, et pour les enquêtés, elle est pour beaucoup synonyme de « vivre en Nature ». Dans cet espace de liberté et de développement personnel, bien qu'ancré dans un contexte culturel spécifique, l'individu définit son champ de possibles, expérimente, s'autorise à ou s'interdit, se donne des limites. Un sentiment de responsabilité prendrait alors place face à la destruction de la Nature. Ce sentiment de responsabilité découle-t-il d'une responsabilité au préalable engagée vis-à-vis de soi-même ? Ost souligne : « Ainsi, de tous les êtres vivants, seuls les hommes possèdent cette faculté, apparemment totalement inutile, de distinguer le bien du mal, et de pouvoir se déterminer pour l'un comme pour l'autre. L'animal, même meurtrier, est innocent ; pour l'homme, en revanche, est posée la question de la légitimité de ses actes. « De quel droit ? » (…) Si cette question présente un sens pour l'homme, c'est précisément parce qu'il est capable de sortir de lui-même et de se mettre à la place d'autrui, ou encore, selon la « règle d'or » du comportement éthique : de ne pas faire ce qu'on ne souhaiterait pas que l'on nous fasse » (1995, 218).

Cette responsabilité est aussi une expérience de terrain et s'incarne dans la réalité, dans le quotidien, elle n'est pas qu'un mot dans une belle phrase, dans un discours à grande échelle. Prenons un exemple afin d'illustrer nos propos : après l'arrivée d'un dauphin solitaire sauvage sur les côtes de Bretagne, une interdiction de baignade en présence de l'animal est survenue après toute une « histoire » entre le dauphin et certaines personnes. Les réglementations mises en place pour assurer la sécurité des baigneurs uniformisent les comportements individuels. Nager avec un animal sauvage demande un minimum de « lecture » de son comportement, l'animal pouvant se montrer parfois turbulent. Certaines personnes sont tout à fait capables de « décoder » ou de moins de sentir sa façon d'être ou son humeur du moment. Le choix de se mettre à l'eau ou d'en sortir quand il en est temps est une réflexion à avoir, par rapport à soi et à l'animal. Une interdiction ne permet plus de vivre des moments exceptionnels et de se poser des questions, de faire des choix par rapport à une situation donnée. Elle entérine l'incapacité globale des individus au détriment de la capacité de certains à être bien pensant, bien sentant et raisonnables. Même si elle n'est pas décidée

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dans ce sens, c'est ce qui en découle directement. Or, la sécurité du baigneur dépend uniquement de son attitude et de son jugement. Avancer « des raisons de sécurité et de santé » pour demander d'éviter absolument de se mettre à l'eau avec un dauphin solitaire n'est pas une position défendable car ces arguments ne répondent et n'apportent pas de réelle solution à la situation présente. La Loi devient ici, pour nous, démagogique et freine la responsabilité individuelle et la liberté sous couvert d'une pseudo sécurité. Il paraît normal que l'on puisse nager avec un dauphin solitaire – hors zone portuaire et interdite à la baignade - comme nous pouvons observer et approcher d'autres animaux sauvages à condition de le faire dans le respect de l'animal et de son environnement. Comment alors penser le droit d'interdire une relation ? – en sachant que c'est bien le dauphin qui décide de s'approcher de l'être humain et non l'inverse. Personne ne peut aujourd'hui expliquer le comportement des dauphins solitaires, la raison de leur présence près de l'Homme, bien que des hypothèses soient avancées. Une fois de plus, l'interdiction deviendrait le moyen de déresponsabiliser les individus. On ne peut empêcher les abus et imprudences. Il est en de la responsabilité de chacun. « Le sentiment de liberté de choix possibles, fondé sur des critères consciemment acceptés, est largement suffisant pour permettre de croire sérieusement à de libres choix et pour responsabiliser moralement nos actes (…) Cette liberté culmine dans la *liberté intérieure*, capable de transcender les obstacles de la réalité et d'affirmer son choix envers et contre tout » souligne Viguier (2004, 183). Interdire n'est pas faire comprendre, interdire n'est pas faire changer les comportements. Interdire impose et ôte la liberté de penser et l'action réfléchie. Informer, sensibiliser et responsabiliser sont des actions importantes si ce n'est essentielles. Glaise affirme que : « Pour se tenir debout tout seul, il faut aussi mettre en place une certaine forme de liberté de pensée, pour éviter de tomber dans l'enfermement. Nous sommes trop inféodés par les systèmes syndical, médical, philosophique, religieux et autres. Il faut commencer à savoir penser, donc à expérimenter, par soi-même. Et aller au bout de sa pensée. Etre l'artisan de sa vie. L'artisan incarne l'objet de sa pensée, et il est seul pour le faire » (2008[163]).

Pour M. B.G., enseignant chercheur en Océanographie, la possibilité du choix est aussi une nécessité, un phénomène vivant et naturel puisqu'il vient traduire la recherche d'un point d'équilibre. Son explication, quoique imagée et relevant de processus biochimique, n'en est pas moins intéressante et pertinente. Dans sa relation à la Nature, de par ses actes, de par le point de dégradation de l'environnement dans lequel il est arrivé, l'être humain aura soit à subir, soit à choisir :

> « L'homme détruit sa nature, à l'échelle individuelle ou collective. Se détruire c'est se couper en morceaux jusqu'à ce que les éléments coupés ne puissent plus se rassembler. Il y a dans ce mouvement de dégradation, des réactions cataboliques et anaboliques qui se compensent, un point d'équilibre à trouver. *En permanence on est*

[163] Congrès National du GNOMA (Groupement National pour l'Organisation des Médecines Alternatives), Paris, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

consciemment ou inconsciemment en recherche d'un équilibre, on est soumis en tant qu'individu à des forces diverses, à des rencontres, à des besoins, des contraintes, des désirs… et on a la possibilité de réagir. On peut les subir aussi, on peut les apprécier et leur donner la valeur appropriée et faire des choix ».

Mais la notion de responsabilité engage aussi dans des prises de décision et des interventions dont les conséquences sur la Nature sont d'importance. « La protection est interventionniste, tout le contraire du spontané. Donc la protection tue la nature, en ce sens qu'elle élimine l'ambiance de non-volontaire, essence du concept de nature. L'idée de base qui préside dans nos sociétés est une fantastique double contrainte : c'est littéralement une idée folle. Avec de redoutables conséquences… » (1993, 138). Terrason a raison dans l'absolu, mais l'Homme intervient depuis des milliers d'années sur l'environnement et la protection de la Nature dépasse des intentions et se pose en actes. Ce que l'on interroge ici à nouveau, ce sont les fondements et les réelles motivations de ce fameux « développement durable » et de l'écologie en général. Pour M. N.JP. :

> « Les représentations de la Nature sont vues de façon très « folkloristes ». Alors qu'il faudrait attaquer la représentation de la Nature à la racine même. C'est le système qu'il faut changer. Hulot dit : « Il faut toujours avoir la croissance », je dis non. *Il faut se sécuriser par rapport à ce toujours plus, cette croissance, cette voracité qu'on a. On n'a pas besoin de tout ça. On peut se limiter. Il faudrait une super révolution culturelle* ou une catastrophe écologique, économique, parce que ça va très très vite. Nous, on a des repères sur quinze ans sur de mêmes lieux, on voit bien comment ça se détruit. C'est conneries sur conneries partout. Mais tout le monde s'en fout. *Par exemple, sur la biodiversité, je te mets au défi de me trouver des chiffres, la réalité des choses, en terme de botanique, d'espèces, tu trouveras des chiffres complètement flous, c'est tout à fait fantaisiste. On est sur une Nature qu'on croit finie, on croit que les jeux sont faits* ».

Tout ceci prend en conclusion une large dimension, dépasse l'individuel pour revenir au social, au collectif, à l'humain en tant qu'Humanité. Picq rappelle ce que l'être humain est, d'où il vient, et dans le « où nous allons ? » la prise de conscience, inévitable regard sur la relation à la Nature : « La morale de cette histoire est la suivante : nous avons survécu grâce à l'ingéniosité de nos ancêtres, mais nous appartenons à l'éventail du vivant. L'histoire de la vie n'était ni pour, ni contre l'homme. Si nous sommes là, c'est par une chance extraordinaire mais pas chanceux ; il en va ainsi de notre évolution reposant sur un jeu des possibles et de contraintes légué par nos différents ancêtres, de l'innovation, des inventions techniques et culturelles et aussi ... de la chance. C'est précisément cela l'hominisation : cette prise de conscience qui nous amène à penser que l'histoire de la vie n'allait pas forcément vers nous et que nous sommes maintenant une espèce, qui par son succès évolutif pèse sur cette terre, si bien que nous en sommes devenus responsables » (2007). Pour M. B.G :

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

> « Il est nécessaire d'apprécier les impacts de nos activités, et c'est très récent cette prise de conscience. De façon généralisée, l'Humanité prend conscience de son impact local et planétaire depuis cinquante ans environ. Et qu'est-ce que c'est quelques décennies à l'échelle de la terre entière ? *On va pouvoir réorienter nos choix d'organisation et d'activités pour retrouver un point d'équilibre, pour nous assurer une plus grande pérennité*. La notion de développement durable c'est bien cela : dans l'esprit de ceux qui ont conçu ce langage *il y a la notion de mouvement, de dynamique, de long cheminement de l'Humanité*, et pas que la dimension matérialiste, technologique et économique que l'on reproche ».

Pour Lestel : « Dans nos contrées, le propre de l'homme est fondamentalement conçu comme un privilège que l'homme a reçu de droit divin : conçu à l'image de Dieu, l'homme peut instrumentaliser l'animal à sa convenance. En ce sens, le propre de l'homme n'est pas tant ce qui différencie l'homme de l'animal, que ce qui place le premier au-dessus du second. Cette conception du propre de l'homme justifie toutes les exactions contre l'animal. Une autre conception s'en écarte considérablement. Elle conçoit le propre de l'homme non comme un privilège, mais comme une responsabilité. Dans cette perspective, l'homme n'est plus celui qui est au-dessus de toute autre créature vivante, mais celui qui a le souci de toutes les autres créatures vivantes, celui qui est responsable de l'ensemble du vivant » (2002). Cette notion de responsabilité est délicate. Des missions soi-disant écologiques mettent tout en place pour réhabiliter des espèces parce qu'elles sont « emblématiques », « patrimoniales » au détriment d'autres espèces. Qu'est-ce que cela signifie ? Ces notions s'appuient sur différents critères : écologiques, culturels, affectifs, économiques[164]. L'attrait pour une espèce, le fait qu'elle apparaisse sympathique par exemple, qu'elle soit dangereuse ou fascinante, intelligente, qu'elle est un intérêt commercial, qu'elle se rapporte à une collection, prévaut tout autant que le danger d'extinction qui la ménace. Dire qu'on est responsable c'est se donner de nouveaux droits sur le vivant. Des choix sont faits, des choses sont faites, mais souvent dans l'intérêt de l'Homme et non directement pour l'espèce elle-même. Cette responsabilité sous-tend la conscience pleine et entière des actes et de leurs conséquences, mais elle pose aussi le problème du contrôle et de ce qui aujourd'hui légifère, avec en arrière-fond une possible nouvelle forme de pouvoir sur autrui, concurrent dans différents domaines de la vie sociale. Et sur la Nature. M. N.JL. préfère parler de ce qui pour lui est dans l'urgence : la responsabilité de soi-même, se prendre en charge et s'assumer pleinement pour retrouver un équilibre, une cohérence qui dépasse l'individu seul pour s'étendre à son environnement, au monde :

[164] « Une espèce peut-elle être patrimoniale? », document de formation pour le diplôme universitaire de second cycle d'écologie et de biologie sous-marine, Rennes 1, 2003.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

« L'écologie ça ne vaut plus rien, ça ne vaut rien du tout aujourd'hui. Les gens qui utilisent l'écologie aujourd'hui c'est pour le pouvoir. Il y en a très peu qui sont dans le juste, dans l'humilité des choses. C'est une question sociale, ce n'est pas une vérité en soi. C'est une illusion. *On passe du scientifique à l'écologique dans une même relation de pouvoir*. Au lieu de s'affronter on devrait s'allier. *Pour se dire responsable de la Nature, il faut déjà être responsable de soi-même. Si chacun était responsable de lui-même et se prenait en charge en totalité*, en disant « Ok, la Nature je désire l'aider par des petites choses »… le sacré, le spirituel, l'art, par différentes choses qui amènent à une prise de conscience, libre, simple, sans condition, sans pouvoir... »

2.4. De l'évolution de l'Homme moderne Une révolution culturelle ou Humaine?

« L'effort d'évolution, de prise de conscience et d'élévation vibratoire est le seul moyen pour réellement aider les autres et notre planète »
Elia, (2001, 108)

« Par ses milliers de thèmes et l'infinité de ses formes, configurations et textures, la forêt tropicale semble parfois se moquer de la terminologie scientifique occidentale. Voilà des millénaires, des hommes et des femmes ont pénétré dans cette forêt. Par adaptation des cultures sont nées, par centaines, dont la complexité rivalise avec celle de la végétation qui leur a servi de berceau. Pour survivre, ces hommes et ces femmes ont inventé un mode de vie, et ne disposant pas de la technologie pour transformer la forêt, ont choisi en revanche de la comprendre » (Wade Davis, 2002, 302[165]). L'Homme ne peut rejeter la technologie, mais il peut reconsidérer sa relation au vivant et, à la façon de ces peuples dont parle Davis, agir de l'intérieur, en s'adaptant, en modelant, en agissant avec et non contre. L'existence pourrait en devenir plus riche, plus aventureuse. L'autre animal, l'autre vivant recèle des « pouvoirs », différents, mais dont la seule observation ouvre des portes de compréhension sur soi. En niant ou en détruisant cela, l'être humain risque de perdre la possibilité de se connaître vraiment : « d'imaginer le bois sans ma présence est aussi impossible et fascinant que de percevoir mon visage après ma mort. Mais il n'y a là ni désespoir, ni peur, ni honte. Notre propre espace d'homme est encore à conquérir. Cette Nature immuable, inconcevable est pourtant le premier élément absolument stable de notre existence, la première réalité tangible de notre vie. Cela est, donc je suis. La Terre ne nous appartient pas, elle nous regarde » (Ink, 1994, 338).

[165] Cité in « Chamanes au fil du temps », Narby Jeremy, Huxley Francis, Paris, Albin Michel.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.4.1. **Plaidoyer pour les sens**

Selon Le Breton (1999), « Dans le discours scientifique contemporain le corps est pensé comme une matière indifférente, simple support de la personne. Ontologiquement distingué du sujet, il devient un objet à disposition sur lequel on peut agir afin de l'améliorer, une matière première où se dilue l'identité personnelle et non plus une racine identitaire de l'homme ». Nous pensons au contraire que le corps est le siège de nombre de transformations parce que l'esprit ou la pensée, l'intellect, restent à l'écoute du corps, plus ou moins consciemment. Le corps n'est pas que simple support de la personne, même dans notre société. Ce corps « perdu » est ce qui peut permettre un retour aux sources, à ce qui est le siège des sentiments et des réflexions. La pensée vient de l'être au monde. Puisque le corps est ce dont on dispose pour s'exhorter à vivre plus, à vivre mieux alors il est le lieu des expérimentations. Quand la pensée crée l'outil, elle l'adapte au corps pour que celui-ci puisse réaliser le projet au travers d'une modification temporaire ou d'une transformation. Comme l'arlequin, la variété des possibles ne tient qu'au pouvoir presque inventif et imaginatif de l'individu. Mais est-ce que le fait de pouvoir moduler son corps et le rendre adapté - presque adaptable - à différents milieux par l'outil, la machine, ne devient pas une forme de toute puissance, un défi à la Nature ? L'Homme ne dénigre pas ce corps qui lui permet de « goûter » au milieu, il tente de le perfectionner. Il sublime son désir de domination sur l'univers, son instinct de super-prédateur, grâce à l'outil à l'intérieur duquel il place tout son savoir-faire, tout ce qu'il pense pouvoir le différencier du règne animal : la culture, la pensée, l'imagination et la création[166]. L'outil lui permet par ce corps habillé de transcender le monde. Il n'a pas à être le lieu de toutes les plaintes, pourquoi rejeter ce qui permet d'être au monde? L'Homme ne peut-il au contraire, grâce à ce corps qui le transporte, explorer les inconnus et être au premier rang dans la découverte ? Le corps ne peut être multiforme mais il peut s'équiper de l'objet, dans une telle adéquation qu'il devient « presque comme ». « Soustrait de l'homme qu'il incarne à la manière d'un objet, vidé de son caractère symbolique, le corps l'est aussi de toute valeur » (Le Breton, 1990). Non, le corps n'est pas vidé de toute valeur. Il est ce partenaire qui porte le costume pour jouer toutes les scènes. L'Homme-caméléon a besoin du corps pour pouvoir s'immerger dans l'univers. Et n'est-ce pas les informations que le corps perçoit lui-même qui en retour lui permettent d'améliorer et de perfectionner l'outil ?

Le corps est cet intermédiaire indispensable qui dit la relation au monde. Dans la trilogie Homme(pensée)-corps-outil, le corps fait le lien entre l'objet et la pensée. L'être humain admire les incroyables ingéniosités de la Nature, les adaptations animales au milieu - des cellules chromatophores des céphalopodes vouées à la communication intra et inter espèces, aux cellules urticantes des cnidaires, armes superbes dans la défense et la chasse. Des milliers d'années sont

[166] Il n'est pas d'auteur particulier que nous puissions citer pour appuyer ces propos. Cette réflexion est présente chez nombre de scientifiques, philosophes, artistes, à une époque où les découvertes, entre autres paléontologiques, réduisent l'écart entre l'Homme et les autres êtres vivants.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

nécessaires à ces évolutions. La disparition des dinosaures reste peut-être symbolique dans cette impuissance, malgré leur taille, à survivre aux modifications du milieu. Mais l'Homme, là où il peut se sentir supérieur, c'est dans sa capacité à être relativement adaptable « rapidement ». Il est terrien mais il vole, il nage, il plonge. La perfection à un moment donné ne le touche pas que dans un état mais dans des états car son corps peut revêtir différentes formes, soit directement en portant, soit indirectement en étant porté. Le corps est à la fois l'instrument de son exploration et de sa fuite potentielle. Le corps n'est pas qu'un membre « surnuméraire » (Le Breton, 1990). Le corps cristallise cette intelligence humaine à penser l'objet et à le créer dans une forme presque parfaite puisqu'il va être porteur ou porté et va incarner cette recherche de perpétuelles adaptations aux modifications du milieu. L'être humain n'est plus une espèce évolutive à proprement parler, elle est en deçà, elle est adaptative indéfiniment. Elle n'a plus rien à craindre. Elle défie la Nature. Elle se joue des éléments physiques (terre, air, eau, feu). Mieux que le poisson, mieux que l'oiseau, plus vite, plus longtemps, plus loin, … par ce qu'il est multiple. Il n'a pas atteint la perfection dans chacun de ces états, mais il atteint un haut niveau de performance dans chacun d'entre eux alors qu'une espèce est au sommet de son adaptation pour le milieu dans lequel elle vit et pour lui seul. Pas plus terrien qu'Homme-poisson ou Homme-oiseau, mais Homme à multiples facettes : Homme-caméléon. Voici un constat que nous faisons, toute proportion gardée.

Dans ses rencontres avec la Nature, de par toutes ces expériences qui transforment dans de multiples dimensions, l'individu s'adapte à son environnement. Mais les en-quêtés ont aussi parlé d'une forme de dépouillement, de retour à l'essentiel en soi, de l'essence même de l'être. Nous faisons une analogie avec un art indien du Canada, que nous avons découvert lors d'un voyage, et dont la beauté est pour nous dans ce même ordre d'idée, dans cet état d'esprit de l'essentiel à vivre et à mettre en valeur. Caillé note à propos de cet art : « Bill Reid, écrivain, peintre et sculpteur, né de père américain et de mère haïda, fut l'artisan quasi unique de cette évolution que d'aucuns appelèrent « Renaissance ». Le premier, il prit conscience du pouvoir « magique » de cet art dont l'originalité était de s'être épanoui au sein d'une société radicalement différente des autres civilisations. Ici, l'opulence avait engendré une forme étrange de « capitalisme inversé » où l'accumulation des biens n'avait servi qu'à leur permanente redistribution. Sur ce terreau avait fleuri un art raffiné, marqué par une stylisation qui disséquait le sujet et le magnifiait, en le réduisant à ses caractéristiques essentielles. C'était là le « langage brillant par lequel une société formulait sa conception de l'univers et sa philosophie propre » (1993, 41).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.4.2. **Une autre voie que la toute-puissance et l'aliénation**
L'Homme dans le Tout, une « connivence »

> « *Gaïa, j'ai du mal dans cette conception*. C'est une hypothèse grandiose, séduisante. C'est de la science à venir sans doute mais moi je ne peux pas faire un saut comme ça. *Quand le terrain sera bien solide, qu'on aura compris des choses élémentaires, on pourra se projeter dans une vision, une théorie.* J'entends des développements qui s'appuient sur l'hypothèse Gaïa, et alors là… ! Ils envisageaient de faire en mer de véritables ascenseurs pour faire remonter depuis les profondeurs des sels minéraux pour faire exploser le plancton et absorber le CO2 (…) On s'imagine qu'on maîtrise. Mais c'est ce que les gens en font de cette hypothèse, encore une fois ».

Les propos de M. T.R. appellent à la prudence, à ce qui une fois encore anime réellement les avancées de la connaissance. Toute hypothèse a valeur en soi mais le passage à la pratique exige de pas « jouer aux apprentis sorciers ». Gould reprend une métaphore de Jonathan Swift : la querelle de l'araignée qui représente les Modernes, et de l'abeille qui symbolise les Anciens. Et il résume ainsi : « L'araignée a sûrement raison de vanter la beauté technique de sa toile et de souligner que tous les contemporains se doivent de comprendre aussi bien la mécanique que l'esthétique de sa structure. Mais on ne peut pas nier ce que dit l'abeille, à savoir que des champs entiers de savoir bien établi attendent que nous les exploitions de façon entièrement pacifique pour notre plaisir et notre édification » (2000, 116). L'opposition entre modernité et ancien, entre Culture et Nature n'a pas lieu d'être. Ces deux mondes fonctionnent ensemble parce que l'Homme ne répond ni de l'un, ni de l'autre mais d'une troisième voie issue d'un compromis entre les deux précédentes. Ni ligne droite, ni cercle, mais une spirale, un mouvement vers l'avant qui s'enrichit des forces antérieures, les intègre pour de nouvelles transformations dans un but précis : avancer, mais vers un avenir indéterminé. Il n'y a pas de scission entre le passé et l'avenir, mais un présent imprégné de l'existence de l'un et de la volonté de l'autre. Entre les sociétés traditionnelles qui ne vivent pas avec la notion de progrès ou du moins refusent cette image que la société moderne leur présente, et qui vivent autour de la transmission orale, et des sociétés qui ne jurent que par le progrès en fonçant droit devant avec légèreté, entre le cercle et la ligne droite, n'y aurait-il pas un compromis ? On ne peut aussi simplement poser la Nature et la Culture, il ne s'agit pas d'une dualité, d'un parti pris entre ce que l'Homme refuse d'être et ce qu'il désire être. Durand propose de relier ces deux états : « Si, comme le veut Lévi-Strauss, ce qui est de l'ordre de la nature et a pour critères l'universalité et la spontanéité est séparé de ce qui appartient à la culture, domaine de la particularité, de la relativité et de la contrainte, il n'en est pas moins nécessaire qu'un accord se réalise entre la nature et la culture, sous peine de voir le contenu culturel n'être jamais vécu (…) La culture valable, c'est-à-dire celle qui motive la réflexion et la rêverie humaine, est donc celle qui surdétermine par une espèce de finalité le projet naturel fourni par les réflexes dominants qui lui tiennent lieu de tuteur instinctif (…) Un minimum de convenance est donc exigé entre la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

dominante réflexe et l'environnement culturel » (1992, 227). Ainsi l'être humain est-il lié et relié en permanence à ce qui lui donne corps et profondeur, la Nature comme l'empreinte profonde de l'inscription de ses origines. Mémoire qui chuchote, inspire, initiatrice des élans vers le milieu aquatique, la mère nourricière, la « Maman d' l'eau » (Durand, 1992). L'Histoire n'est pas non plus un mouvement d'aller et de retour permanent entre la Nature et la Culture. L'Homme est porté vers l'avant, il n'y a aucun doute. Il n'y a pas non plus de retour en arrière possible. Mais dans cette projection irrésistible vers un avenir méga technologique, pouvons-nous lire la trace permanente des instincts, des pulsions, des émotions, ce qui donne du sens à l'existence parce qu'elle s'ancre dans une histoire commune, lointaine certes, mais inconsciemment partagée par tous. L'avenir ne se construit pas sur une ligne droite. La mémoire travaille et imprime peut-être ce mouvement en spirale vers l'avant. Une énergie ne peut qu'en naître. N'est-ce pas là le mouvement de l'eau ? La spirale : courbe plane décrivant des révolutions autour d'un point fixe et s'en éloignant de plus en plus. Cette configuration qui permet de retrouver par soi-même, de puiser en soi la force de continuer. Cette énergie, ce qui porte vers l'avant, se traduirait par une avancée rattachée à la dynamique de l'évolution, de l'Histoire. Construire avec ce que l'être humain a été, la conscience plus ou moins évidente de ce qui lui permet de donner du sens à sa marche ininterrompue. Ce n'est plus l'avant seul qui l'attire mais c'est du passé que lui vient ce souffle porteur. Ce n'est pas un aller simple, ni même un aller-retour, mais un aller en continu décrivant des révolutions. Trouver sa force dans son propre mouvement parce qu'il a du sens. Donner du sens ne va pas de soi. Cela exige du temps. La spirale symboliserait cette avancée de l'Homme. « Ce n'est pas la matière qui avance en « évoluant » dans un cadre statique d'espace-temps. Si quelque chose avance dans le bloc spatio-temporel, *ce sont les consciences qui s'informent*. L'univers est déployé dans toute sa dimension temporelle. Le temps est donné, il ne s'écoule pas (…) La conscience qui observe s'engrène dans l'univers comme une crémaillère sur une voie sans retour. Par contre, en créant des informations nouvelles, la conscience accumule quelque chose dans une direction « inverse ». Dans une autre dimension : celle de la durée créatrice pointant vers des niveaux de complexité toujours plus élevés » (De Rosnay, 1975, 211). Nous pouvons symboliser la technologie par une courbe exponentielle, un mouvement ascendant continu vers l'avant. Elle représente le progrès mais dans cette course effrénée vers le « plus », elle finit par dépasser la trajectoire suivie par l'Homme. Ce dépassement, cet écart croissant entre l'Homme et les outils qu'il crée est comme une aliénation. Elle marque la rupture entre la conscience profonde de sa toute puissance créatrice et l'objet qu'il utilise mais dont il n'a plus clairement la maîtrise. Pour Hegel, l'aliénation (du lat. *alienus*, étranger, de *alius*, autre) est l'action de devenir autre, soit en se posant comme chose, soit en devenant étranger à soi-même. C'est l'état de l'individu dépossédé de lui-même par la soumission de son existence à un ordre de choses auquel il participe mais qui le domine (Morfaux, 1980, 14). Il n'y a alors plus dans cette re-connaissance de l'Autre, équilibrée et identitaire. « En terme de spiritualité, il y a des citadins éveillés et des paysans amorphes. Mais l'être humain est par nature paresseux et peu ouvert aux changements,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

particulièrement aux changements intérieurs ; la ville, avec sa panoplie d'occupations et de distractions, le réseau serré de ses structures sociales, la logique apparente de son fonctionnement, n'empêche pas la réflexion et la remise en question, mais elle l'exècre. Par inertie, pesanteur, elle s'y oppose et permet de mille façons détournées de passer sa vie sans réfléchir » (Ink, 1994, 330). Les événements montrent toute la part d'incertitude sur les capacités humaines et sur l'évolution des conditions du milieu. L'aventure n'est peut-être pas sans limites. Entre phylogénèse et ontogénèse, entre évolution et actualisation, nous en revenons toujours à l'éveil, à la conscience et à la responsabilité, à l'échelle de l'individu ou de l'Humanité.

Pour Viguier, « L'ambivalence humaine se projette naturellement sur la représentation surnaturelle. Les peurs, enfouies en lui et sans cesse ravivées par les terreurs de sa vie, ont prolongé ainsi son horizon mental dans le monde surnaturel » (2004, 48). Il pense ainsi que l'Homme ne trouvera une possibilité d'évolution qu'en réorientant les pulsions de son psychisme issu de son état primaire de nature et non dans ce qu'il considère être une illusoire transformation de sa nature. « La *métanature*, c'est-à-dire la civilisation pleinement humanisée se reconnaît à ce qu'elle transcende l'Homme et en fait un être meilleur. Toute civilisation qui ne sublime pas l'individu ou les sociétés ne mérite pas le nom de civilisation » (2004, 45). Nous pensons au contraire qu'une saine négociation peut s'opérer ici, et que l'évolution émotionnelle, psychique, spirituelle de l'Homme résiderait dans la compréhension de son lien à la Nature et non dans la réduction de la Nature à son caractère sauvage et amoral puisque, toujours selon cet auteur, « elle agirait par essais et erreurs, sans plan directeur et sans finalités réelles autres que de se maintenir ». Plutôt que de vouloir fuir une fois encore, plutôt que de vouloir passer coûte que coûte de l'état de nature à celui de métanature, pourquoi ne pas déjà tenter de comprendre dans toute sa profondeur qu'est réellement la nature humaine ? Et se permettre de (re)découvrir des potentiels naturels condamnés ou mus dans le silence par notre société duelle, hiérarchisée, sanctionnante, briseuse des instincts, des passions, de tout ce qui pourrait provoquer l'émancipation, le désordre et le changement perpétuel ? Nous apportons ici une nuance et ouvrons une parenthèse. Car force est de constater que des recherches scientifiques, en Australie comme en Amérique du Nord, depuis longtemps, se penchent sur les phénomènes dits « surnaturels », et que des professions telles que « communicateurs avec les animaux » sont reconnues comme celles des vétérinaires, alors qu'en France, le simple concept de télépathie ferme tout de même de nombreuses portes, et ce, malgré des initiatives et des avancées dans la connaissance, par trop peu médiatisées. L'Homme a peur ou refuse une forme de puissance émotionnelle, perceptive, psychique ? Et si l'Homme apprenait surtout à développer son autonomie et sa responsabilité, pour justement, dans la conscience pleine et entière de ses actes, s'assumer et vivre à la hauteur de ses potentialités ? N'a-t-il pas fui sa propre nature en s'accrochant fermement à cette conception d'être supérieur, maîtrisant par l'outil, par ce qui est en dehors de lui et qui crée de la distance, voire annihile l'empathie et la résonance avec l'autre ? A la rigueur, qui est responsable d'une bombe lâchée en plein ciel et qui des kilomètres plus loin

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

va détruire la vie, dans l'instant même, et encore des années après ? Comment se vit un acte agi avec une telle technologie qui fait oublier le sens profond du vivant? Alors qu'un vrai archer, devient à l'instant même où il décoche à la fois la flèche et la cible… dans une autre conscience du tout, de l'ici et du maintenant. Un retour vers la Nature, pour une meilleure connaissance de sa nature, n'est pas synonyme de retour en arrière ou de régression. C'est au contraire réintroduire l'essence même de ce qui est, par un renversement des valeurs, de la façon de percevoir le monde et l'Autre, par les rencontres, les confrontations, les échanges, les transformations, les transmutations, échapper au fade, s'évader, exalter, s'exalter, être totalement, peut-être vivre l'essentiel, mais toujours responsable. Ceci n'entre pas en opposition ou en contradiction avec le « progrès » et les avancées. Mais le progrès serait à redéfinir, pour qu'il ne serve pas des intérêts intellectuels et des pouvoirs personnels, des intérêts financiers d'un petit nombre, mais réellement l'Humanité et l'ensemble de ce qui est, sur la planète, probablement en résonance aussi avec ce qui est au-delà.
Selon Viguier, l'Homme vit et se développe dans une relation à l'autre qui semble pouvoir n'être que l'Homme : « L'Autre est celui dont on ne peut se débarrasser, puisqu'il est à la fois celui par qui on se complète et s'enrichit et celui malgré qui on vit et à cause de qui on souffre. L'Homme est ainsi lié à l'Homme pour le meilleur et pour le pire, puisque c'est dans cette relation qu'il puisera une grande part de son irremplaçable satisfaction, intellectuelle, affective et matérielle, ainsi que ses motifs de frustrations, de contraintes et de frictions. C'est bien là une de ses ambiguïtés fondamentales » (2004, 45). Pour Mme. R.A. :

> « Le *respect de la nature commence par la tolérance et le respect de soi-même* d'abord, et le respect de l'autre. C'est la vie en société. C'est pour ça que c'est vaste la nature, ça se rapporte à *beaucoup de valeurs* qu'on aimerait bien mettre en avant parce que c'est aussi *ça qui permet à l'homme de s'accomplir ensuite en tant qu'adulte* ».

Nous proposons, comme nous l'avons déjà souligné, que cet Autre soit tout aussi bien un être vivant de l'espèce humaine que toute autre espèce et la Nature dans son sens le plus général. En accord avec Costa nous pensons : « Avoir à l'esprit que nous faisons partie d'un Grand Tout est aussi une valeur portée par l'écologie. Ainsi partout, il est possible de relever les signes tangibles de cette connivence entre l'homme et l'univers entier, bien au-delà du biologique. Et c'est peut-être le défi majeur qui attend « l'homme mondialisé » du XXIème siècle que de devoir intégrer ou plus exactement réintégrer cette connaissance de manière concrète, s'il ne veut pas disparaître »[167].

[167] Disponible sur : http://www.metaphysique.org/entretien-avec-Jean-Patrick-Costa.html Revue Synapse 2005.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

2.4.3. **Plaidoyer pour l'amour, pour le « chamane des temps modernes »**

Parler d'amour dans une recherche sur les relations de l'Homme à la Nature pourrait surprendre mais nous avons plusieurs raisons de l'évoquer : nous avons vu que les expériences avec la Nature pouvaient transformer l'homme ou la femme dans le sens d'une plus grande connaissance intérieure, d'une ouverture à l'Autre et pour les en-quêtés, ces expériences étaient aussi celles de l'amour, du respect, de l'émerveillement, d'une élévation spirituelle. Leurs expériences ont parfois nécessité du courage, un dépassement physique et une force parce qu'elles avaient pour certaines ce caractère initiatique. « Hainard défend la difficulté comme expérience essentielle car, annonce-t-il depuis les années 1970, la société entre dans une période très dure où la « sélection naturelle » est désormais du domaine psychique. Robert le sent : pour trouver un sens à la vie, il faut une puissance d'amour (…) » (Carbonnaux, 2006, 277). Comme le montre Ormiston (2003), l'expérience de l'amour est une voie de la connaissance de soi, transcendante, et ce que l'en-quêté peut vivre en Nature y participe aussi. Quand l'ouverture sur le monde est présente, quand le lien est réalisé dans ce continuum de l'être et du Tout, la relation se fait dans la simplicité. M. T.A. a retrouvé cette forme de connivence avec la Nature :

> « *Quand je me promène dans la nature je ressens de l'amour et beaucoup de force. Je me sens dans mon élément*. J'adore par exemple toucher les arbres. Entourer un arbre et me coller contre lui. Je me sens reconnaissant. Etre en accord avec soi-même, totalement. Je pense qu'on se reconnecte au Tout par des choses simples. Et plus on s'en éloigne et moins on est heureux ».

Mais l'amour résonne tout simplement comme une évidence, et pour le vieux pêcheur du Croizic, qui écrit à la fin de sa vie : « Pour être heureux, il faut aimer ce que l'on fait et aimer autour de soi. Le bonheur se trouve dans le cœur des hommes »[168]. Point n'est nécessaire de philosopher ou de rechercher, il n'est qu'à vivre, mais à vivre tout en soi, dans sa chair, dans ses émotions, dans toutes ses dimensions, de l'organique au mental, tout se lie, s'apprend et se transforme.

> « Et tant qu'être humain je me situe comme la flèche de l'Univers un peu quelque part (rires). Le créé culmine dans le cerveau humain quand même, je pense. Mais l'amour… Il n'y a que ça qui tient tout. Tout tient par là, sinon tout fout le camp. On a tous une étincelle d'amour au fond de nous et le boulot c'est de désencombrer la source, enlever toutes les rocailles », insiste M. T.R.

---

[168] Propos cités in « Alerte sur la ressource », Audrain Emmanuel, documentaire filmographique, France 3 Ouest, Odysseus Productions, 2002.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Le chamane est celui qui voit, celui qui sait. Qu'est-il important de voir et de savoir ? Pour M. T.A., se sentir relié à la Nature, au Tout est une dimension importante de la vie. Nous avons rencontré cet en-quêté à plusieurs reprises et nous savons à quel point la Nature et l'amour sont pour lui des valeurs essentielles, et qu'elles sont étroitement liées :

> « Je n'ai pas de religion mais je me sens en phase avec les chamanes, ceux qui sont en lien étroit et permanent avec la Nature. Un chamane n'est pas forcément quelqu'un qui est dans la jungle. *Toute personne qui est connectée à la Nature et qui transmet, qui permet aux autres de se relier à la Nature et au Tout, est un chamane*. Et peu importe les méthodes qu'il utilise. *Chamane des temps modernes !* ».

Ce qui importe est ce que l'on vit, en accord avec ce que l'on est, et ce « ce que l'on est » demande, exige, au vu de toutes les informations recueillies auprès des en-quêtés, un travail, un cheminement intérieur, que certains choisissent de découvrir et d'explorer avec la Nature. « Je souhaite que l'homme reste, ou redevienne, une créature parmi les autres, et non le tyran de la Création. Dans un monde entièrement utilisé et rationalisé, il n'y aurait plus de liberté ni de choix, donc plus d'amour. Plus que les pièces implacablement engrenées d'un mécanisme parfait. Quelle sottise de travailler à la mise en valeur intégrale du globe, et de gémir sur le recul des libertés ! » (Hainard, 2006, 169).
Pour Viguier, « La plus grande conscience qu'à l'Homme de l'intensité et de l'amplitude de ses désirs lui fait apparaître avec netteté ses étroites marges d'action et ses échecs, sans lui donner néanmoins des moyens à la hauteur de ses aspirations » (2004, 18). Si effectivement, comme il le souligne, l'Homme semble agir par son « héritage préhumain » sous la contrainte de réflexes qui le conduiraient à ce qu'il ne voudrait pas, nous ne pouvons concevoir que ce mécanisme soit irrémédiable et que l'Homme se retrouve ainsi dans des schémas répétitifs, limité naturellement par son psychisme et l'incompréhension de ses travers. Les témoignages des en-quêtés sont remplis d'espoir. S'ils reconnaissent que leur avancée personnelle, leur quête du bonheur passe par des souffrances et expériences particulières, ils ont conscience de ce qu'est le bonheur pour eux et comment y accéder. Nous pensons intimement, au travers des résultats de notre recherche, que la vie donne toujours la possibilité de se dépasser, de se surpasser pour enrayer le mécanisme décrit par Viguier. Seulement, la vie pousse aux changements, aux renoncements, à des morts symboliques successives à tout ce qui entrave l'individu dans ses élévations et transformations. La vie demande un courage immense, celui de relever ses propres défis, d'accéder à ses rêves, de croire en cette magie de la vie pour pouvoir éprouver le sentiment « d'être au bon endroit au bon moment », *dixit* un des en-quêtés.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

FIN D'ETAPE

« Ce qui me guidera au cours des vingt prochaines années, c'est de savoir que même si tout ce que je croyais permanent s'écroule, même s'il est évident que mes certitudes et mes vérités n'étaient pas fondées, j'ai tenu bon. L'anéantissement de mes certitudes ne m'a pas anéantie. La stabilité vient de l'intérieur, pas de l'extérieur »
Clifton[169]

1. De nos rencontres et de la « matière » récoltée : une recherche ouverte et éclairante

Notre recherche s'est construite sur des en-quêtes « sensibles ». Dans les relations de l'Homme à la Nature, à l'animal, nous n'avons pas mené uniquement notre réflexion sur les valeurs, les représentations de cette Nature ou attribuées à l'animal, les connaissances qui ont fondé et fondent encore ces relations. Mais comment individuellement, la relation se construit, comment elle est vécue, ce qu'elle transforme dans l'être et qui potentiellement peut aller à l'encontre des façons de percevoir et pensées communes. Nous avons opté pour des entretiens qualitatifs, de plusieurs heures, souvent renouvelés, pour justement pouvoir apporter et enrichir nos données par de l'émotionnel, du ressenti, des réflexions qui ne s'appuient pas sur des préjugés mais sur du vécu intérieur, intime, spontané, ce que les don-neurs d'informations expriment, voire parfois osent exprimer. Nous soulignons, à la façon de Châtel que « ce qui transforme le monde, c'est la profondeur d'un témoignage et non de grandes idées »[170]. L'intensité des expériences vécues, perceptibles par les émotions, ce qui touche de l'intérieur, ce qui se vit dans une relation à l'autre, participe d'un « « quelque chose » qui va se passer et dont on ne connaît pas les contours » souligne ce sociologue. L'Autre est une ressource, une richesse, « nous sommes ainsi des défricheurs de sens », et nous avons cette responsabilité à l'égard de l'Autre. Une responsabilité qui peut au moins se décliner de deux façons : celle de respecter la parole de l'en-quêté, le sens de ses propos et quelque part tout ce qu'il est. Et la responsabilité de porter sa parole au-delà de sa seule expérience pour créer la rencontre avec celles des autres ; l'en-quêté sait le pourquoi de l'entretien, il sait qu'il participe à une recherche scientifique. Et de cette rencontre entre tous les entretiens et autres sources d'informations, de toute cette réflexion, nous décrivons et interprétons à notre tour ce qui se dessine à la fois au niveau individuel et collectif. Notre recherche n'est pas qu'une « photographie » anthropologique, elle est à son tour un témoignage.
Nous avons fait confiance à l'Autre. Nous n'avions pas à croire ou à ne pas croire, à émettre un quelconque jugement, nous avions juste à recevoir et à comprendre

[169] Cité in « Sagesse pour notre temps », Exley Helen, Exley, 2003 (ouvrage non paginé).
[170] Propos recueillis lors de la conférence-débat du 6 juin 2009 à Châteaulin (Finistère) : « Place du bénévole dans la démarche palliative ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

avec des éléments que nous donnaient les en-quêtés, les mots, mais aussi la façon d'être, ce que le corps exprime quand les mots ne suffisent pas à eux seuls. Laisser l'Autre être, et soi, être simplement, aussi. Dans cette attitude de « lâcher-prise », d'un mental qui ne freine pas, qui laisse le cœur s'ouvrir, nous accédons à une intériorisation, à une compréhension de l'intérieur. Cela peut se faire en direct, dans l'instant, mais aussi au bout de quelques jours, quelques semaines, certains éléments nécessitant un temps de mûrissement plus long. Tout ceci ne ressemble probablement pas à de l'écriture anthropologique dans la « droite ligne » de ce que certains pourraient en attendre, mais est-ce l'essentiel ? Nous ne souhaitons pas produire et écrire dans la forme, dans un cadre figé, dans un « moule », par volonté de faire comme, pour plaire. Nous pouvons répondre à des attentes, à des exigences, mais cela est aussi possible en respectant ce que l'on est, ne pas se perdre, ne pas soumettre une partie de soi, ne pas abandonner une partie de soi, mais au contraire rester entier, trouver la façon de communiquer ce que l'on a appris en respectant des règles, dans une démarche souple et dans l'ouverture, cet « aller vers », indispensable. Pour Maxwell, « la validité est plus un but qu'un produit : elle ne peut jamais être prouvée ou prise pour acquise. Elle est également relative : elle doit être plus évaluée en relation aux buts et aux circonstances de la recherche qu'être considérée comme une propriété des méthodes ou des conclusions indépendantes du contexte » (1999, 158).
Nous avons rencontré, parce que le sujet de notre recherche s'y prêtait aussi, des gens passionnés et passionnants et d'autres quelque peu moins passionnés mais tout aussi intéressants. Reste de tout ceci, de ces rencontres, de ce que nous avons perçu, sans un doute un point important à souligner : l'engagement des donneurs d'informations dans les entretiens mais aussi dans leurs professions, dans leurs expériences personnelles, cette volonté à vouloir bien faire et accomplir au mieux ce qu'ils entreprennent, c'est en tout cas l'image que nous en avions. C'est probablement cet engagement sincère que nous retrouvons dans les propos de Bergeron : « (…) le contenu de l'action n'a pas d'importance ; c'est la façon dont l'action est posée qui en détermine la portée spirituelle. C'est en habitant son action, par l'attention, la vigilance, le sens, l'amour, qu'on en fait une œuvre spirituelle. Habiter son action, c'est s'habiter soi-même » (1999, 237). Et notre travail se situe aussi dans cette attitude et dans celle soulignée par Maxwell : « Comme l'a dit un chercheur qualitatif, Fred Hess, la validité dans la recherche qualitative n'est pas le résultat de l'indifférence mais celui de l'intégrité » (1999, 165). Ceci n'est pas un plaidoyer pour notre recherche, mais l'affirmation d'une authenticité.

2. Sur le contenu

Les représentations de la Nature, les relations que l'être humain a avec elle, la totalité des interactions, traduisent sans doute la complexité de tout ce qui se joue : à un niveau social, économique, géopolitique... Si pour Clary, « la vision de l'univers qui émerge de la science économique contemporaine est celle d'un

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

système régi par les lois de la destruction créatrice » (1999[171]), à chaque époque nous pouvons tisser d'étroites relations entre les représentations que les individus se font de la Nature, l'idée qu'ils se font de l'économie et la manière dont ils traitent l'environnement (Passet). Nombreux sont ceux, toute proportion gardée, qui ont choisi de vivre autrement, en immersion dans la Nature, en utilisant au mieux les énergies naturelles : « aujourd'hui, notre empreinte écologique est inférieure à la surface que la terre peut nous offrir à chacun pour nous assouvir. Nous vivons en concordance avec la réalité, le rythme et l'équilibre de notre environnement. Nous ne sommes pas des marginaux. Les marginaux sont ceux qui vivent en marge du système. Le système qui régit la vie, c'est la nature » (Valo, 2008, 16[172]). Cependant, nous pouvons aussi conclure qu'il existe, au-delà d'un aspect propre à une société, à une culture donnée, une vision de la Nature qui relève d'un « quelque chose » de plus universel, indépendant du lieu, du temps. Ainsi, quel que soit l'individu, l'expérience intime de la Nature est avant tout une rencontre avec soi, telle une voie initiatique, transcendante, spirituelle. La Nature n'aurait donc pas à être étudiée seulement par des « systèmes physiques et biologiques » (Lussault, 2003), elle ne serait pas non plus ce seul « composant construit de la société ». Si nous considérons que « les seules véritables sciences de la nature sont les sciences de la société, » c'est que nous percevons l'Homme comme supérieur, au-dessus de tout, centre de tout, totalement agissant sur la Nature qui devient alors un objet parmi tant d'autres. Certes la Nature peut être étudiée dans de multiples champs, dans des domaines de connaissances très spécialisés, mais la Nature reste ce qui est hors d'atteinte dans l'absolu. Non seulement elle ne lui appartient pas, mais de surcroît, dans sa dimension ultime, elle le dépasse et c'est sans doute là que l'Homme perd pied. La Nature se pose, la Nature s'impose à lui. L'Homme peut la décrire et la représenter de tant de façons différentes à travers tous ses filtres culturels, il n'en demeure pas moins qu'elle est, pour les en-quêtés, cette presque indéfinissable, cette grandeur qui les ramène à leur dimension d'être humain, intégré à elle et en étroite relation avec elle, au-delà des normes, des principes, des idées et idéaux en tout genre qui voudraient la voir plier sous le pouvoir humain.

A l'instar de ce que semble devenir l'être humain, être disloqué, du physiologique au mental, fractionné, morcelé, tout sauf une unité, l'Homme fait de même avec la Nature et avec tout ce qu'il peut mettre sous sa coupe. Intérêts scientifiques et politiques, intérêts très intéressés, par les représentations et fonctions données à la Nature, l'Homme définit aussi le type de relations et d'actions qu'il peut avoir avec et sur elle, et comment elle pourra le servir. Mais les en-quêtés montrent d'autres relations. Nous proposons ici une possibilité de voir la Nature autrement. Alors quoi dire de plus pour ceux qui sont toujours dans l'attente de « à quoi cela va nous servir » ? Notre recherche se situe

[171] « De la sensibilisation à la nature, à l'éducation, à la citoyenneté », Clary Maryse, Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999.
Disponible sur : http://fig-st-die.education.fr/actes_99/sensibilisation/article.htm

[172] In Journal de l'association Terre et Humanisme, dossier « Reconquérir sa vie. Avancer vers l'autonomie », N°60, premier trimestre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

davantage dans le domaine de la réflexion, d'une façon de percevoir, de se représenter la Nature, simplement, sans autre intérêt que d'être pour elle-même. Ni posture spirituelle ni posture philosophique, mais juste réaliser que l'Homme est cette Nature, et qu'en lui portant atteinte il se porte atteinte à lui-même. Ceci, nous l'entendons depuis des années maintenant, mais aussi et surtout, et c'est notre hypothèse, que l'individu parce qu'il ne se considère pas ou plus dans son unité, par ce qu'il ne se respecte pas, parce qu'il porte atteinte à la dimension belle, la dimension d'amour qui est en lui, jette son dévolu sur ce qui lui est extérieur et crée, exporte l'image de son intériorité en extériorité : une Nature dominée, emprisonnée, asservie, polluée, détruite, telle qu'il l'est peut-être finalement. Alors pouvons-nous penser, comme l'exprime M. N.JL. : « si les gens comprennent que leur vrai noyau, que leur responsabilité est intérieure, s'ils nettoient tout ce qu'ils sont à l'intérieur, là, l'harmonie reviendra » ?
Le respect de la Nature ne serait donc dans un premier temps que le respect de soi ? La conclusion, ou une des conclusions semble « facile », pourtant nous avons tenté une question lors d'une conférence : après la projection d'un film documentaire sur le monde maritime, un membre de l'assemblée prend la parole et montre son indignation face aux déchets qu'une personne jette en mer. Nous lui demandons alors de façon neutre : « pensez-vous que cette personne se respecte elle-même ? ». Sa réponse est sans détours : « Non », s'en suit alors une approbation dans la salle. Nous sommes surpris par l'instantanéité de la réponse et de la réaction. La question n'était pourtant pas évidente en soi. Un lien vient de se faire entre la Nature et l'Homme : ce que l'être humain exprime à l'extérieur serait donc simplement le reflet de son intérieur. Rien de plus évident, mais rien de si simple non plus. Nous sommes ici dans la problématique du respect de la Nature. L'expression des peurs et actes de destruction, de domination, de supériorité, font, elles, partie d'un processus complexe, difficile à mesurer dans toutes ses dimensions et subtilités.
Que ce soit dans le champ de l'éthologie, de l'anthropologie, ou de l'éthologie par exemple, dans les sciences humaines et sociales comme dans toute autre science, l'humilité, la remise en question, permettent de progresser. Glaise évoque : « L'être humain, je pense, n'aura jamais la possibilité d'expliquer l'ensemble de l'univers. Dans notre domaine, l'astrophysique, nous sommes confrontés en permanence aux modifications de la pensée. Regardez ce qui s'est passé depuis Galilée (…) Maintenant, on est en train de se dire que cet univers appartient à un ensemble d'univers. C'est une démarche scientifique d'observation. Pourtant certains êtres, par l'intuition, il y a des milliers, voire des dizaines de milliers d'années avaient déjà conscience de la multiplicité des univers. Nous sommes en train de prendre conscience de la notion d'infini, au sens le plus noble du terme, qui signifie que le monde continue à se créer, à se modifier et à grandir tous les jours ; et l'être humain devient de plus en plus petit. C'est néanmoins grâce aux outils développés par la science que nous pouvons prendre du recul, et avoir conscience de ce que nous sommes dans cet univers » (2008[173]). L'Homme

[173] Congrès National du GNOMA (Groupement National pour l'Organisation des Médecines Alternatives), Paris, octobre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

demeure encore cet inconnu, dans ce qu'il est individuellement, et dans sa façon d'être et d'agir au niveau collectif. Nous souhaitons avoir participé ici, dans une infime proportion peut-être, à sa connaissance.
Pour notre recherche, nous avons travaillé avec un nombre limité d'en-quêtés. Nous avions supposé qu'une telle minorité aurait beaucoup d'informations à (nous) apporter et nous avons effectivement pu, de par leurs propos et confidences, développer nombre de thématiques et explorer différents lieux de réflexion. A l'instar de Moscovici, nous pensons que les minorités, à condition qu'elles soient actives, ont des effets plus importants que les majorités qui agissent dans le sens de la stabilité. « Actives » sous-tend que les minorités se construisent de façon indépendante dans leurs modèles et modes de vivre, qu'elles s'expriment sans compromis, dans la pertinence et la cohérence, revendiquant leur position, en s'opposant à la majorité. Les en-quétés s'inscrivent dans cette minorité, même s'ils ne se posent pas tous dans une revendication. Mais, pour nous, ils jouent un rôle important dans leur microcosme social, par ce qu'ils sont, par ce qu'ils vivent et qu'ils partagent. Récits de rencontres, regards sur la vie, représentations de la Nature, engagements, sensibilités, ils communiquent dans le quotidien, expriment, « expirent » leur intérieur, naturellement, parce qu'ils sont ainsi : passionnés, aimants la Nature, respectant la vie, et se sentant partie intégrante de la Nature, du Tout. « Ces minorités ne peuvent imposer leurs solutions, mais aider les gens à trouver leurs propres solutions en activant leur imagination et leur affectif. « Réenchanter le monde » n'est pas un culte, mais une pratique de la nature. Son moyen ne consiste pas à remédier aux malaises de notre forme de vie, mais à expérimenter de nouveaux modes de vie », souligne Lavignotte (2006[174]). Dans ce penser et vivre la Nature autrement, nous avons là du concret, l'expérience du terrain, de la femme et de l'homme qui vont jusqu'au bout et peuvent dire parce qu'il et elle a vécu : « vivre sa vie, ce privilège, cette chance, n'a d'autre origine que ces moments fragiles de solitude où l'acte de liberté, qui s'affranchit du conditionnement culturel, se pose en référence à « qui je suis ». Fermer une porte, c'est ouvrir celles, nombreuses et inattendues, que la Providence vous réserve quand on décide de lui laisser prendre sa place. L'autonomie, c'est vivre SA vie, tout simplement » (Baronnet, 2008, 11[175]).
Peut-être qu'au travers de notre recherche nous pouvons très modestement contribuer à une réflexion sur un projet de société, plus ouvert et tolérant, plus autonome, responsable, mais aussi solidaire. Comment pourrions-nous nous « réapproprier » la Nature, dans le sens d'une relation d'échanges consciente et lucide tant au niveau individuel que collectif ? Il ne s'agit pas d'envisager un « écocitoyen », car ce serait à nouveau tomber dans le piège de la distinction, mais tout simplement d'un citoyen, d'un habitant de la Terre qui percevrait autrement sa relation à son environnement, à la Nature, à l'Univers, n'agissant

[174] Extrait de « Serge Moscovici, la nature de l'écologie », Lavignotte Stéphane, EcoRev, revue critique d'écologie politique, N°21, automne-hiver 2005-2006. Disponible sur://ecorev.org
[175] In Journal de l'association Terre et Humanisme, dossier « Reconquérir sa vie. Avancer vers l'autonomie », N°60, premier trimestre 2008.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

pas uniquement par intérêt pour les générations futures, sa descendance, ou par bonne conscience, mais tout simplement par compréhension de l'ordre des choses, simplement par respect. Partageant l'avis de Narby, nous pouvons dire que « les humains peuvent apprendre de la nature. Cela requiert de saisir la capacité du monde naturel. Nous sommes une jeune espèce, et nous commençons tout juste à comprendre » (2005, 170). La Nature n'est pas un nature « morte » ni un objet de science qui se fragmente en divers sujets, elle n'est pas que cet environnement au cœur des tensions politiques locales et internationales. La Nature permet à l'Homme d'accéder à d'autres dimensions de son être. Nos propos, comme il nous l'a été souligné, sont teintés de réflexion philosophique. Effectivement, notre recherche en anthropologie cherche aussi à comprendre l'Homme en s'essayant à l'esprit critique et en prenant position aussi. Nous prions alors les lecteurs de nous excuser par avance si nous avons parfois débordé notre stricte recherche pour interroger plus largement. Nous n'avons pas souhaité généraliser en partant des expériences, des représentations et des réflexions des en-quêtés, mais nous avons fait des constats et posé des questions sur la société moderne. Et puis nous avons parlé d'amour, d'absolu. Y a-t-il là infraction à la règle épistémologique ? Puisque les en-quêtés et des auteurs évoquent ainsi leurs expériences en relation avec la Nature, alors nous en parlons aussi, avec toute la difficulté sous-jacente à l'emprunt de mots aussi signifiants et à la fois intouchables.

Nous nous sommes appuyée sur des auteurs de champs disciplinaires différents qui, selon leur angle de vue, observent, décrivent, comprennent chacun dans leurs domaines de compétences. Il ne s'agit pas de mélanger tout ceci pour trouver un sens conciliant l'ensemble, mais de garder l'esprit ouvert et de s'éclairer à la lumière de ceux qui ont déjà écrit à ce sujet. La réflexion anthropologique peut se nourrir d'autres sciences, de tout ce qui peut participer avec cohérence à son cheminement. Nous ne pensons pas qu'elle perde là l'originalité de sa démarche et la solidité de ses fondements, nous le disons avec notre humble expérience. Mais pour notre recherche, nous pensons que des apports multiples ont contribué aux conclusions provisoires et aux interrogations que nous apportons. Nous avons interrogé des types d'expériences particulières, mis en évidence des évolutions de représentations et des transformations. Nous ne pouvons conclure sur la peur de la Nature et les différentes actes de domination, de pollution, car les interrogations que cette seule question soulève : « l'Homme a-t-il peur de la Nature ? » ne peuvent suffire pour proposer une réponse unique et définitive. Elles demandent le soutien et des points de vue d'autres disciplines. Comme autre exemple, nous avons souhaité interroger le domaine du paranormal car de nombreux points d'interrogations subsistent. Par tâtonnements, par essais et erreurs, la connaissance se construit. Nous ne disons pas que ces faits sont indémontrables et appartiennent à l'inaccessible, mais qu'à l'heure actuelle, selon les critères de l'Homme moderne et les outils qu'il emploie en sciences, ils ne sont pas encore vérifiables. L'esprit innovant et la prise de risque sont alors nécessaires pour oser chercher « cet inconnu qui ne demande qu'à être exploré ». Nous avons souhaité dépasser la seule perspective du dualisme Nature/Culture et les manières, dans les sociétés traditionnelles comme

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

celles « modernes », de se représenter soi et l'Autre et d'agir en conséquence, et montrer qu'à l'intérieur même d'une société prennent forme une grande variété de relations, d'interactions, de transformations, dans des espaces-temps, dans des lieux et des circonstances variées, et qu'en même temps, des individus de culture apparemment différentes partagent des représentations et vécus relativement proches. Le caractère « individualiste » de la société moderne permet-il cette personnalisation du cheminement de l'existence, de la même façon que la quête de spiritualité peut prendre la voie de croyances et de pratiques différenciées et changeantes dans une même vie ? Comment comprendre ce qui, pour nous, témoigne d'une grande flexibilité et potentialité d'évolution alors que la société s'évertue à affirmer et affermir la normalité comme l'incontournable modèle et norme à respecter ? « L'impossibilité pour les Modernes de schématiser leurs rapports avec la diversité des existants au moyen d'une relation englobante prend un tour presque pathétique lorsqu'ils sont confrontés à la tentation de nouer avec les non-humains une réciprocité véritable » (Descola, 2005, 542). Pourquoi vouloir à ce point schématiser des rapports ? Les en-quêtés n'ont rien montré de pathétique dans la relation qu'ils ont eu et ont encore avec la Nature et l'Autre, l'animal. Tout au plus ont-ils mis en évidence une difficulté à expliciter le lien, l'interaction et tout ce qu'elle sous-entend voire promet de possibles. Il est vrai que certains propos pouvaient dérouter, mais c'est parce qu'ils ne « cadrent » pas avec un discours attendu et légitimé en fonction de ce qui est admissible et admis. L'authenticité de leur vécu n'est pas à mettre en cause. Et ces « variétés étranges de *Naturphilosophie* » (Descola, 2005, 542) dont les mouvements néo-chamaniques, ne sont pas non plus ce que les « Modernes » recherchent : ce paradis perdu où se côtoient amicalement tous les êtres de la création. Il semblerait plutôt qu'elles s'inscrivent dans un besoin de vivre autre chose, d'expérimenter, de s'essayer à du nouveau, communiquer avec le genre non humain et surtout de se rencontrer soi-même. Plus l'individu serait en questionnement sur sa propre condition et plus il irait chercher des éléments de réponse, en explorant l'ailleurs et l'Autre, dans la comparaison, le rapprochement ou la distanciation, tout ce qui pourra constituer des éléments de son propre ancrage, de sa propre consistance. Alors nous voyons plutôt dans le néo-chamanisme la recherche d'expérience initiatique, de transformation, pour avancer dans la connaissance de soi-même, en explorant d'autres réalités. Et puis l'Homme moderne semble aussi dans la recherche de ce qu'il perçoit intimement et n'exprime pas nécessairement, cette intériorité cachée pour se protéger, peut-être, d'un extérieur en contradiction et qu'il ne veut pas entendre.

Nous nous sommes longuement intéressée dans notre recherche à la question de l'animal, de l'animalité et de relations particulières vécues entre des hommes, des femmes et des « animaux singuliers » (Lestel, 2001). Dans le naturalisme, ce qui différencie principalement les humains des non humains est leur capacité à « produire de la singularité culturelle en mobilisant des facultés internes qui leur sont propres » (Descola, 2005, 255). Nous ne pensons pas qu'il soit aujourd'hui possible de répondre à la formule ainsi posée. Non seulement les scientifiques qui se penchent sur le sujet n'y répondent pas de la même façon – chacun le

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

faisant en spécifiant sa réponse à partir de son champ de recherche : neurophysiologie ou linguistique par exemple – mais de plus,le naturalisme pose ce qu'il considère être des éléments distinctifs. Or, sont-ils suffisants pour énoncer que les non humains ont une « intériorité » ou non, identique ou non à celle des humains ? Combien encore de différences ou de ressemblances à identifier *in situ* et *in vivo* et combien d'expérimentations ? La question est alors, entre autres, pour nous : pourquoi vouloir différencier à ce point ? Est-ce une façon de légitimer une supériorité humaine sur le vivant et les actes qui lui sont associés ? Est-ce une voie de compréhension de la nature humaine en procédant par élimination des facteurs potentiellement communs : si l'autre est comme cela et non ceci, si l'Homme est ceci et non comme cela, alors… ? Si l'être humain cherche à se connaître, il peut employer un autre chemin, tel celui suggéré par Socrate. Si l'homme a une « intériorité », c'est par une auto-prospection, une auto-auscultation, c'est dans l'intériorité et l'intime qu'il trouvera ses réponses, par l'expérience personnelle, la rencontre aussi à l'autre, nécessaire et évidente. Mais si une dissonance, une forme de conflit apparaît, alors la question est à adresser à soi-même, à assumer, à comprendre et non à renvoyer à l'autre. Mais peut-être que cette intériorité est là pour légitimer une extériorité, autant de limites et de barrières pour séparer les mondes humains et non humains. Et de fait, n'est-ce pas une crainte de voir se confondre l'intériorité et l'extériorité ? Peut-être, l'absence de limites est-elle source d'inconnus voire d'angoisses car elle pourrait plonger l'Homme moderne dans une perception qu'il n'a pas pour habitude de côtoyer ? Pourtant, comme le souligne Descola, « ces résidus têtus d'intériorité que sont la conscience de soi, l'individuation des significations, ou l'effet d'une représentation culturelle sur un jugement propositionnel » restent invisibles à l'épreuve des opérations, manipulations techniques et scientifiques (2005, 267). Puisqu'il en est ainsi de l'intériorité, nous appliquons cette remarque aux non humains et postulons que si les animaux ont une intériorité, elle est pareillement non décelable. Et ce d'autant plus que nous cherchons à la démontrer à partir de raisonnements et avec des outils humains alors que la question concerne le non humain. Comment alors la poser, si elle est toutefois nécessaire ? Observer, s'imprégner de la Nature, rencontrer le non humain, c'est déjà, comme l'ont souligné les en-quêtés, le découvrir vraiment et l'apprendre, accepter de le voir autrement et se laisser surprendre.

Ce que nos interlocuteurs ont montré dans leurs relations avec l'animal « sauvage », c'est la qualité qui s'est instaurée dans ces relations, laissant supposer qu'elle était porteuse de sens et surtout motivée par les deux protagonistes. A côté des « nourritures affectives » (Cyrulnik, 1993), nous envisageons pour l'Homme la nécessité d'autres nourritures : corporelles, sensorielles, elles présideraient alors à celles affectives, émotionnelles, cognitives, psychiques, spirituelles. Ces nourritures, plus ou moins conscientisées, autonomes et étroitement dépendantes, offriraient à l'Homme la possibilité d'une évolution, d'une transformation, voire d'une transcendance – nous pouvons avancer comme hypothèse que l'autre animal bénéficie également de certaines de ces nourritures. Les relations dans le contexte d'une même espèce, entre êtres humains, sont vitales. Les relations possibles entre êtres d'espèces différentes

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

sont une chance considérable pour l'une et l'autre : c'est la possibilité, au moins pour l'être humain de se voir autrement, de se redécouvrir en découvrant l'Autre, c'est la richesse de toute rencontre, de toute nouvelle compréhension face à un inconnu qui va accepter de se montrer, d'entrer en contact, d'échanger sur un mode nouveau. Cette relation inter espèces nécessite de l'empathie, parfois un haut niveau de sensibilité, du subtil. C'est une relation tellement exigeante qu'elle fait grandir le potentiel d'amour : parce qu'elle offre la possibilité de dépasser des schémas conceptuels et rationnels, des représentations figées, des considérations de toutes sortes mues par les peurs d'être déstabilisé, les peurs de l'inconnu ; parce qu'elle permet de regarder l'autre tel qu'il est, largement, avec force souplesse, avec douceur, et respect. L'animal serait ainsi indispensable pour la complexe et pleine relation que l'être humain peut avoir avec lui, peut-être aussi tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'un animal sauvage, encore relativement peu imprégné par l'Homme. Parce qu'il l'aiderait à grandir, non plus à un niveau personnel mais au niveau de son Humanité. L'autre, étranger, n'étant plus ce qui est à bannir, à fuir ou à transformer à sa convenance, mais ce qui partage son existence sur cette Terre, à sa place, comme il est à la sienne, à un moment donné de l'Evolution, sans trop savoir non plus où il va. L'incertitude de la suite devrait lui apprendre l'humilité. Quand l'homme ou la femme expriment, dans des moments presque nostalgiques mais aussi remplis d'espoir, que la vie est fragile et que chaque instant de vie est à apprécier pleinement avec ceux qui les entourent, et avec ce qui les entoure, alors à l'échelle de l'espèce humaine, il est possible d'envisager cette même attitude par rapport à tout ce qui est aujourd'hui, tout autour de l'Homme. Mais c'est sans doute utopique que d'espérer une telle pensée commune et dans l'instant, alors que l'individu vit aussi par projections et par peurs, sans doute. D'où l'importance que nous accordons à pouvoir largement parler de tout ceci, de notre recherche, en conférences, dans des café-débats, dans tous lieux de rencontres favorables aux échanges et à la parole libérée de presque toute contrainte.
L'animal renvoie aussi à la nécessité de l'instant, à la vie qui se vit en fonction de l'environnement dans lequel elle s'inscrit, environnement qui correspond à ses besoins. Le besoin de Nature, le besoin de sentir, d'être en mouvement, de toucher, d'explorer, d'aller vers l'inconnu, la curiosité, le jeu de la rencontre, nous ne sommes pas les seuls à les éprouver. L'Homme partage aussi ceci avec les animaux, et probablement avec toute forme de vie. Mais sans doute qu'il ne le perçoit pas parce que tout cela se traduit et s'exprime autrement, par des voies qu'il ne peut pas même concevoir. Et puis, cet autre non humain appelle aussi une autre forme de communication et d'échange, et interroge sur les possibilités et potentialités humaines et non humaines.

> « Tous les animaux sont une clef pour s'ouvrir à une qualité intérieure », précise Mme H.C.

Jung, cité par Cazenave, exprimait déjà à propos des phénomènes « psi » : « Le principe de synchronicité affirme que les termes d'une coïncidence signifiante ou de l'ordre du sens sont liés par la *simultanéité* et par le *sens*. Si donc nous

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

admettons que les expériences sur les perceptions extrasensorielles et de nombreuses observations isolées établissent bien des faits, la conclusion qui s'en dégage est qu'à côté de la connexion entre cause et effet, il existe dans la nature un autre facteur qui se manifeste dans l'ordonnance des évènements et nous apparaît sous les espèces du *sens* » (2007, 913). Varvoglis complète la compréhension de ces phénomènes et précise : « si le cerveau a vraiment pour fonction d'interpréter des processus holographiques (Pribram, 1979), nous serions constamment exposés à la totalité de l'information contenue dans l'Univers », c'est pourquoi, certaines relations sont primordiales par rapport à d'autres et elles dénotent « un plus haut niveau d'intimité » (1992, 242).

L'être humain est un animal étrange, avec ses grandeurs et ses paradoxes. Peut-être trouvera-t-il une « guérison » non pas dans la fuite de son origine, mais dans l'acceptation totale de ce qu'il est, pour transformer, pour transcender, par la voie de l'Amour et de la création, et non par celle de la violence et de la destruction.

Descola évoque des pratiques dans l'Inde brahmanique qui concernent l'homme des hautes castes qui doit apprendre le renoncement, soit « se dépouiller de ses biens et finir sa vie dans la solitude ascétique de la forêt. Certains textes montrent que le renoncement n'est pas une mortification du corps dans les épreuves envoyées par une nature inhospitalière, mais bien une manière de se fondre dans l'environnement, de se nourrir et de se revivifier avec lui, de suivre son rythme et de viser l'absolu en obéissant à son principe d'existence » (2005, 55). Cette situation extrême qui ressemble à une épreuve initiatique, une épreuve pour accéder à, ou du moins pour s'approcher de l'absolu, nous fait penser à ce que vivent les en-quêtés dans des situations particulières voire extraordinaires en Nature : sur un petite embarcation au milieu de l'océan, dans la relation avec un animal sauvage, entre autres, ce qui leur fait ressentir et exprimer cet « absolu », ce que nous avons tenté de comprendre autour des vocables d'« amour », de « transcendance », d'« évidence : c'EST », de quête « spirituelle », l'accès au Soi. Comment penser alors l'expérience des en-quêtés, relativement minoritaires dans la société occidentale, qui choisissent et agissent à partir de leurs besoins et de leurs motivations personnels ? Vont-ils, autonomes et indépendants, aller chercher ailleurs ce qui n'est pas proposé dans leur société ? Est-ce alors comparable à d'autres pratiques, en réaction à l'absence de sens et à l'uniformisation latente qui prône la normalité ? Ce que nous constatons est que la Nature, qu'elle soit différenciée ou non en termes d'humain ou de non humain, d'intériorité ou d'extériorité par exemple, offre l'expérience de l'initiation à soi, de la transformation. Tout ceci nous interpelle sur ces modes de représentations et d'agir, d'ici ou d'ailleurs. La Nature, en deçà et au-delà de tout ceci, de tout ce qui constitue individuellement ou collectivement des particularismes comme des ressemblances dans sa relation à l'Autre, continue de toute façon à être ce qu'elle est, indépendamment de la présence de l'Homme. Cependant, nous pouvons préserver tout ce qui la constitue pour permettre à chacun de rencontrer et de l'éprouver et de faire son chemin, son expérience de vie. Les relations de l'Homme à la Nature sont inévitables, évidentes, et c'est déjà poser un axiome que de l'énoncer. Mais il est peut-être bon de le rappeler pour comprendre tout ce qui se joue. Si nous concevons la Nature dans le cadre de la Terre, de la

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

biosphère, de l'ensemble de l'organique et du non organique, nous savons que nos actes interagissent avec Elle, et qu'une réflexion collective, quelle soit politique, philosophique, « sage », est à construire. Mais cette Nature appartient aussi d'un Univers difficile à appréhender. Elle n'est alors qu'un point infime dans une infinité, et l'Homme encore bien moins, espace d'un instant sur l'échelle de milliards d'années. Pourtant, chaque seconde vécue sur Terre, chaque acte posé, chaque pensée émise participent d'une évolution. Et si pour Lui la Nature est le Tout, si pour Elle la Nature est cette fleur et cette eau qui s'écoule, si la Nature est pour Eux cette forêt impénétrable remplie d'animaux sauvages possesseurs d'âmes, il s'agit de respecter tout ceci, simplement pour Vivre, et ensemble.
Nous avons assisté dernièrement à une conférence-débat sur la place du bénévole dans la démarche palliative[176]. Châtel, sociologue, intervenait plus spécifiquement sur la place de l'accompagnant dans la société. Il évoquait le fait qu'à côté des pratiques médicales hautement techniques et scientifiques, ces liens entre bénévoles et patients créent une nouvelle relation, que la rencontre à l'autre est un « chemin initiatique », une « mission intérieure ». Dans la société moderne, l'Autre a principalement, si ce n'est toujours, été considéré comme un être humain, or, nous pensons qu'aujourd'hui, une grande réflexion sur l'Autre non humain arrive au cœur de nouvelles interrogations. Nous ne rencontrons pas que des humains, nous ne partageons pas notre vie qu'avec des humains. Nous habitons la Nature et tout en elle nous touche, et entre en interaction avec nous, de près ou de loin. Alors nous pensons effectivement, à l'instar de Châtel, que « quelque chose est en train d'émerger, que quelque chose est à découvrir, en habitant nos gestes, par nos sens qui nous rendent vivant, en repensant en profondeur la notion de fraternité ».

Perspectives de recherches

Au terme de ces trois années de recherche, de nombreuses interrogations demeurent encore. Les relations à la Nature nous apparaissent comme un lieu d'explorations et de questionnements inépuisables qui pourraient se réaliser au travers d'une étude anthropologique alliée à des champs disciplinaires complémentaires.
- Nous pouvons d'ores et déjà préciser qu'afin de prolonger notre travail nous pourrions, sans en modifier les fondements, interroger une autre population, de nouveaux en-quêtés, particulièrement ceux qui vivent dans de grandes agglomérations, ceux qui travaillent avec des animaux « sauvages » (dresseurs, gardiens de réserve, éthologues) ou domestiques (éleveurs, apiculteurs), par exemple, et éprouver à nouveau notre démarche qualitative et interprétative.
- A propos des peurs de la Nature, d'autres terrains nous intéressent pour les approfondir. Si l'ayahuasca offre la possibilité d'explorer des mémoires très

[176] Propos recueillis lors de la conférence-débat du 6 juin 2009 à Châteaulin (Finistère) : « Place du bénévole dans la démarche palliative ».

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

anciennes remontant aux origines de l'Humanité, si elle ouvre une porte sur les « mondes invisibles », nous souhaiterions pouvoir investir ce domaine - si la « Plante de Pouvoir » le permet - et comparer avec d'autres pratiques.
- Une autre perspective serait d'approfondir le néo-chamanisme et les pratiques associées pour comprendre quelles sont les représentations de la Nature et quelles motivations sous-tendent ces phénomènes des sociétés modernes, ce en quoi elles sont ou non distinctes des pratiques traditionnelles, et si un inconscient collectif est ici en jeu.
- A propos du vécu des en-quêtés, de leurs relations intimes à la Nature, des expressions corporelles, sensorielles, émotionnelles dont ils témoignent, les notions de corporéité, d'intériorité-extériorité, de transformation créatrice, sont pour nous d'importance et peuvent contribuer à une réflexion sur la relation au corps, aux arts, aux thérapies et aux multiples possibilités d'épanouissement.
- Dans le cadre d'une démarche anthropozoologique voici ce que nous pourrions proposer : les relations et interactions entre l'espèce humaine et l'espèce animale, tout particulièrement avec les animaux dits « singuliers », seraient propices à des transformations, profitables potentiellement aux deux espèces. Nous supposons également que les animaux singuliers rencontrent des êtres humains singuliers ou en passe de le devenir, c'est-à-dire des hommes ou des femmes au parcours de vie et aux expériences atypiques. Qu'est-ce qui motivent ces rencontres ? Dans quelles circonstances se déroulent-elles ? Quels sont les modes de relation et d'échanges entre les deux espèces ? Quelles sont les conséquences de ces relations ? Y a t'il transformation(s) *a posteriori*, et si oui, de quelle(s) nature(s) sont elles ? Peut-on alors parler de la même façon d'« animaux singuliers » et d'« êtres humains singuliers » ? Qu'est-ce qui « caractérisent » alors ces êtres « hors normes » ? Quel serait l'intérêt de ces singularités ?
Voici un ensemble de domaines à investir. Nous n'avons pas présenté tout ce qui, au fil de notre écriture, nous a interpellé, comme la notion de résilience liée à la fonction « thérapeutique » de la Nature, le côté potentiellement subsersif des transformations qu'elle engendre chez l'individu (élan de liberté, marginalisation, etc). Ces perspectives sont sans doute, pour certaines d'entre elles, le sujet d'autres sciences humaines. Il pourrait alors être intéressant de comparer les résultats à la lumière de savoir faire spécifiques des chercheurs.

3. Motivation et persévérance du chercheur

« Si nous sommes dans la bonne direction, tout ce que
nous avons à faire, c'est de continuer à marcher »
Précepte bouddhiste[177]

Notre recherche nous offre de mieux « lire » notre propre relation à la Nature au travers des autres qui sont quelque part un miroir de nous-mêmes, dans ce qui nous attire, nous met en commun ou nous « dé-range ». Nous écrivons volontairement ce verbe en mettant en évidence son préfixe pour retrouver ici

[177] Cité in « Suivre son chemin », Exley Helen, Hexley, 2003 (ouvrage non paginé).

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

son sens : le bouleversement intérieur possible dans la rencontre avec la différence ou l'opposition, car ce désordre potentiel est source de changement, et c'est ce mouvement qui fait avancer.
En même temps que nous progressions dans ce travail, nous avons compris que notre propre engagement pour la Nature, porté entre autres par une association, n'était pas totalement « juste ». Construits dans un engagement excessif, les résultats ne pouvaient être à la hauteur de l'énergie déployée parce qu'elle était mal orientée. Il n'est pas facile de prendre la distance suffisante quand on est soi-même fortement impliquée dans une problématique. Nous comprenons notre propre « pollution intérieure », construite par toute une histoire et qu'il est indispensable de « nettoyer » pour voir plus « clair ». Aller au fond de soi et réaliser sa propre nature, ce que l'on est vraiment et qui anime au quotidien. Quête d'identité, de connaissance de soi, de re-connaissance, à l'image de la recherche. Cela semble assez paradoxal : alors que nous souhaitons agir pour l'environnement, pour la vie, et déployer toutes nos forces et ressources, nous nous retrouvons face à nous-mêmes, à devoir intérioriser même pour un temps, à nous recentrer. Spontanément, nous trouvons cela assez égoïste mais le message est là et nous acceptons : d'abord soi pour mieux extérioriser et construire ensuite, se libérer, libérer ce qui est en soi pour prétendre accompagner voire aider ce qui est autour. Un passage obligé pour être plus « efficace » par la suite. Nous avons là ce fameux « lâcher prise », concept à la mode mais porteur d'un sens et d'un engagement profond. Un « lâcher prise » efficient s'il est accompagné de l'intention, de la motivation et de l'action. Concrètement, ce travail porte ses fruits quand nous sommes mieux entendus, parce que nous disons et exprimons autrement. Le cœur de l'engagement, lui, est resté le même mais il s'éclaire différemment parce nous prenons notre place pour dire ce qui est à dire, et oser apporter notre propre éclairage, sur des bases plus solides, notre propre assise. Les objectifs peuvent ainsi s'élever davantage et prendre une autre dimension et perspective. C'est une étape dans notre travail de recherche, une étape dans notre existence. Nous avons des étapes à franchir. Certains s'y engagent et ont déjà les bons outils, d'autres ont besoin des outils déjà expérimenté par d'autres, ont besoin d'accompagnement. Quel que soit le chemin, quelle que soit la manière, toute épreuve devient une expérience qui enrichit. Le travail d'anthropologue fait lui aussi partie d'un long cheminement que nous découvrons et explorons avec enthousiasme, sans doute parce que nous savons que nous participons aussi de cette manière à une œuvre collective, et comme nous dit M. B.G. :

> « Nous sommes solidaires des atomes, des particules qui nous viennent de l'espace comme *nous sommes solidaires de notre Humanité*. La solidarité est un lien indéfectible qui nous définit, *une vraie communion. Alors on peut parler de spiritualité*. L'homme a toujours voulu s'exprimer dans le domaine de l'indicible, de l'ineffable. Pour y arriver on s'est doté de symboles, les religions sont la traduction du regroupement de symboles. *L'homme s'est créé un monde en partie réel, en partie imaginaire, mais qui lui permet d'exprimer ce qui est en lui, ce qu'il*

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

reçoit de la nature. L'homme a besoin de symboles, mais il ne faut pas les utiliser pour se détruire et détruire la solidarité. « *L'inconscient collectif* » de Jung est une perception et une traduction fantastique de cette solidarité. Je pense aussi aux approches très éclectiques et transversales du point de vue éthologique, culturel, je pense à Mircea Eliade… beaucoup de scientifiques s'approprient aujourd'hui cette dimension ésotérique, spirituelle ».

Et puis nous avons côtoyé cet Autre tout au long de notre recherche, sans soute parce qu'il en est au cœur. Nous l'avions défini comme « toute forme de vie avec laquelle l'être humain peut être en contact, en relation et interragir ». Comme nous avons parlé de la Nature et de l'Homme avec des majuscules, nous avons nommé l'Autre avec un grand « A ». Nous partons ici sur une définition plus précise ouverte de cet Autre qui peut être aussi bien un autre humain qu'un non humain : animal, végétal, éléments de la Nature, tout ce qui appartient de la réalité comme d'une autre réalité. Commencement et racine de toute relation, l'Autre est tout ce qui est au-delà de soi, mais il est surtout ce qui permet d'aller en deçà. Si l'autre se présente comme le projet et le sujet de l'expérience il est aussi un guide de l'exploration du monde et de la connaissance de soi. Et ce qui doit être pris en compte, ce n'est pas la représentation de l'Autre dans un unique champ scientifique et sémantique particulier - exemple du dauphin défini comme mammifère marin odontocète par sa constitution anatomo-physiologique, mais la prise en compte des aspects aussi symboliques et subjectifs : ce que l'homme ou la femme ressent et vit dans cette relation, quel sens il lui donne, c'est-à-dire cet autre perçu, « intuité », vécu dans des conditions particulières : un contexte de rencontre, des représentations, construites par une histoire de vie et en évolution, un Autre qui est lui même une « donnée » spécifique.
Claude Levi-Strauss soulignait que ce qui fait la grandeur de l'Homme, c'est cet effort pour comprendre « les formes les plus étrangères à la nôtre »[178]. Or, ce qui est étranger n'est pas si loin, dans d'autres cultures, sur d'autres continents, il est déjà dans le rapport à soi-même dans ces « zones non sociales de la personnalité » (Alain Touraine, 2007, 27). Un rapport qui « n'est pas tant d'étranger que d'étrangeté » (Laplantine, 2007, 48). Car cet étranger signifie aussi « la partie de soi-même, encore erratique et non assimilée, sur la voie de l'identification personnelle » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, 422). Et c'est là que l'Autre intervient, interragit. Dans l'exploration, la comparaison, le rapprochement ou la distanciation, tout ce que l'Autre offre à vivre et à éprouver par son essence, l'individu recherche tout ce qui peut constituer et renforcer des éléments de son propre ancrage, de sa propre consistance et se découvre aussi lui-même.
Nous avons à plusieurs reprises parler de l'émergence de ce « Je », mais il ne traduit peut-être pas ou plus un individualisme replié sur soi. Ce « Je » s'affirme et s'apprête à rencontrer l'Autre profondément, inévitablement, dans un duo qui saura être le terrain et le terreau, d'encore plus de remises en cause et d'interrogations.

[178] Entretien avec Bernard Pivot, 1984

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Nous tenons à conclure ce travail avec la réflexion de Bergeron que nous partageons pleinement : « Cette crise douloureuse où tout semble basculer est le signe de la fin d'un monde et de l'enfantement d'un homme nouveau, que d'aucuns qualifient de « noeticus ». Cet « homo noeticus » sera séculier et conscient de sa propre subjectivité ; soupçonneux des religions objectives et des églises établies, il n'en reconnaîtra pas moins la dimension religieuse de la nature humaine et le divin en soi. Il sera critique par rapport à la modernité technologique et à la raison instrumentale et fonctionnelle, mais sympathique envers la démarche intuitive et l'univers des mythes et des symboles. Ouvert aux différentes cultures et traditions spirituelles qui occupent l'espace public occidental, il sera pluraliste et planétaire. Les moyens de communication, les voyages, les déplacements de personnes et la circulation des idées qui font de notre planète un village global ou une vaste paroisse, sont génératrices d'une conscience nouvelle de la responsabilité de chacun dans l'avenir de l'humanité. Cette conscience de partager le même destin remet en lumière l'*unité* du genre humain, l'*unité* de l'homme avec le cosmos et l'*unité* de la personne elle-même. La conscience planétaire ne peut émerger que si tous les dualismes se dissolvent : discrimination entre les humains ; rupture de l'homme avec la nature et schisme anthropologique du corps et de l'âme » (1999, 232).

Si notre projet est de devenir de plus en plus autonome, peut-être ne devrions–nous pas oublier que nous portons en nous une forme d'altérité, et que nous avons besoin de nous nourrir de tout ce qui s'offre à nous, de tout ce qui nous est différent, de le comprendre dans chacun de ses constituants et de le voir aussi dans sa globalité pour mieux nous comprendre nous-mêmes. Dans cette double altérité/singularité, nous sommes en même temps l'Univers, relié subtilement à lui, à la façon d'un hologramme ou du « principe hologrammatique » (Morin, 1997[179]). Et si « l'Univers est l'université de notre humanité », la Nature est déjà notre premier champ d'étude, et l'Homme en est la clef de voûte.

[179] « Principe hologrammatique » : « Il signifie que dans un système, dans un monde complexe, non seulement une partie se trouve dans le tout (par exemple, nous êtres humains, nous sommes dans le cosmos), mais le tout se trouve dans la partie. Non seulement l'individu est dans une société mais la société est à l'intérieur de lui puisque dès sa naissance, elle lui a inculqué le langage, la culture, ses prohibitions, ses normes; mais il a aussi en lui les particules qui se sont formées à l'origine de notre univers, les atomes de carbone qui se sont formés dans des soleils antérieurs au nôtre, les macro-molécules qui se sont formées avant que naisse la vie. Nous avons en nous le règne minéral, végétal, animal, les vertébrés, les mammifères etc. Nous sommes, en quelque sorte, non pas, à la façon ancienne, microcosmes du macrocosme, miroirs du cosmos ».
Communication au Congrès International "Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université " (Locarno, Suisse, 30 avril - 2 mai 1997) ; texte publié dans *Motivation*, N° 24, 1997.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

LES EN-QUETES[180]

Comme nous l'avons longuement précisé au chapitre 3.6. L'analyse des sources - De la singularité d'une recherche qualitative et interprétative (p.50), nous n'accordons qu'une importance très relative à l'âge et à la situation familiale, par exemple, des enquêtés. Nous apportons ci-dessous ces précisions qui ont valeur d'information supplémentaire, une indication permettant éventuellement de « situer » l'en-quêté dans l'histoire de sa vie.
Leur âge est approximatif +/- 3 ans.

M. B.G. Naturaliste, formé aux Sciences de la Nature, et spécialisé en Océanographie. Enseignant chercheur à l'Université. Père de famille, à la retraite. 63 ans.

M. C.A. Ostréiculteur et pêcheur à pied professionnel. Père de famille. 44 ans.

Mme C.C. Co-réalisatrice de films documentaires animaliers pour des chaînes télévisées, mère de famille. 52 ans.

M. F.C. Gérant d'un centre de plongée et moniteur. Père de famille. 28 ans.

M. G.E. Plongeur passionné. Ancien libraire en arrêt de travail pour longue maladie. Père de famille. 48 ans.

Mme H.C., ex-championne du monde de funboard. Passionnée, entre autres, par les mammifères marins. Artiste peintre, elle pratique l'art-thérapie.

M. H.S, Scientifique Biologiste. Chef de service d'un pôle Mammifères Marins et responsable des actions pour la sensibilisation du public. Père de famille. 48 ans.

M. J.C. Vétérinaire de formation, réalisateur de films documentaires pour des chaînes télévisées. Père de famille. 54 ans.

Mme L.L. Chargée de mission en environnement marin. Elle pratique aujourd'hui le soin énergétique. 33 ans.

M. L.T. Surveillant et responsable sécurité en collège, ancien cordonnier. Plongeur, motard, randonneur. Père de famille. 55 ans.

[180] Nous choisissons de présenter les en-quêtés par ordre alphabétique.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Mme M.N. Chef de laboratoire en écloserie marine. Jeune mère de famille. 26 ans.

M. M.P. Enseignant chercheur, spécialiste du plancton, un « électron libre », bientôt en retraite « professionnelle ». Père de famille. 62 ans.

M. N. Etudiant en Sciences Humaines qui s'oriente vers l'enseignement pour être Professeur des Ecoles. 22 ans.

Mme M.Y. Professeur de Danse classique. Numérologue, consultante en Tarot et Référentiel de naissance. Mère de famille. 57 ans.

Mme N.G. Docteur en Océanographie, spécialiste des Hydraires. Mère de famille, à la retraite. 62 ans.

M. N.JL. Chamane, guérisseur-magnétiseur. Electrotechnicien de formation. Musicien. Père de famille. 44 ans.

M. N.JP. Ethnobotaniste et Maître de Conférence en botanique. Président d'une association de recherche en botanique reliée à l'action humanitaire. 54 ans.

M. O.B. Informaticien de formation. Plongeur apnéiste et vidéaste professionnel. Père de famille. 36 ans.

M. P.S. Ex-enseignant en Education Physique et Sportive. Ethnologue et journaliste. Membre d'une association dédiée à l'environnement marin. Père de famille. 54 ans.

Mme P.C. Chargée de Recherche en Ecologie des Récifs Coralliens. Mère de famille. 44 ans.

Mme. R.A. Navigatrice professionnelle, « aventurière ». Mère de famille. 46 ans.

M. SA.J. Ancien chef d'entreprise. Naufragé secouru par des dauphins, il se consacre aujourd'hui aux mammifères marins et fait des conférences. 44 ans.

M. T.A. Diplômé d'une école de commerce. En formation aux médecines parallèles, pour soigner les êtres humains et les animaux. 25 ans.

M. T.R. Enseignant en Sciences Naturelles, à la retraite. Membre d'une association pour l'étude et la protection de la Nature. Père de famille. 67 ans.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Les don-neurs d'informations avec lesquels nous avons eus de courts échanges :

M. A. JM., thérapeute, ostéopathe, formé à la médecine chinoise puis tibétaine. Père de famille. 50 ans.

M. M.B. Ancien chef d'entreprise aujourd'hui en rééducation suite à un grave accident professionnel. Passionné par la Nature, ancien plongeur. Père de famille. 46 ans.

M. M.P. Pianiste compositeur professionnel de renommée internationale, autrefois enseignant en Sciences Naturelles. Père de famille. 60 ans.

M. P. Ligneur de bars professionnel. Père de famille. 50 ans.

M. P.H. Informaticien et chef d'entreprise. Père de famille. 50 ans.

M. P-H F. Biologiste spécialiste des mammifères marins, à la retraite. Passionné de plongée sous-marine, conférencier et consultant international pour les musées. Père de famille. 66 ans.

M. P.L. En poste dans un Conseil Général. Il est président d'une association pour la Nature et les Hommes et passionné par les orques. Père de famille. 40 ans.

M. S.D. Enseignant en technologies, plongeur loisir. Père de famille. 42 ans.

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

REFERENCES

ANDRE Jacques, BAUDIN Marianne, GOLSE Bernard et al., « La vie sensorielle – La clinique à l'épreuve des sens », Paris, PUF, 2002, p. 89, 91, 93

AUDRAIN Emmanuel, documentaire filmographique : « Alerte sur la ressource », France 3 Ouest, Odysseus Productions, 2002

BALANDIER Georges, « Les nouveaux enjeux de l'anthropologie », Paris, l'Harmattan, 1993, p. 297

BANCEL Nicolas, Pascal BLANCHARD, Sandrine LEMAIRE, « Des exhibitions racistes qui fascinaient les européens – Ces zoos humains de la République coloniale », *Le Monde diplomatique*, août 2000, p. 16, 17

BARRONNET, VALO, Journal de l'association Terre et Humanisme, « Reconquérir sa vie. Avancer vers l'autonomie », N°60, premier trimestre 2008, p. 11, 16

BERGERON Richard, « Pour une spiritualité du troisième millénaire », Religiologiques, N°20, automne 1999, p. 231-235, 237-246.

BIBEAU Gilles, Séminaire sur l'interdisciplinarité et l'application : Programme de doctorat en Sciences humaines appliquées Université de Montréal, Département d'anthropologie, année académique 2005-2006, p.12
Disponible sur :
http://www.fesp.umontreal.ca/sha/SHA7055%20(2005-2006).pdf

BLONDEL Jacques, « Biogéographie, approche écologique et évolutive », Paris, Masson, 1995, p. 187, 212

BOISVIEUX, Grands Reportages N°304, mai 2007, p. 71

BOURDIEU Pierre, « Entretien avec Alban Bensa : quand les Canaques prennent la parole », Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°56, mars 1985, p. 79

BOUVIER Pierre, « L'objet de la socio-anthropologie : Crise, déstructuration, recomposition, perdurance », *Socio-Anthropologie*, N°1, L'objet de la Socio-anthropologie, 1997, [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003. Disponible sur : http://socioanthropologie.revues.org.document27.html

BRENNAN Barbara Ann, « le pouvoir bénéfique des mains », Paris, Sand, 1993, p. 23, 24, 264, 274, 273, 297

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CAILLE Jean-Pierre, « Les peuples du vent », Le Chasse-Marée, N°70, 1993, p. 41, 42

CANTELO Brenda, « Art as a way of knowledge », Ethnologies, Vol. 25-1, CELAT, Université Laval, Canada, 2003, p. 104, 105

CARBONNAUX Stéphan, « Robert Hainard, chasseur au crayon », Fondation Hainard, Hesse, 2006, p. 89, 109, 123, 169, 277

CARDINAUX Stéphane, « Chakras & Corps éthériques », Trajectoire, 2004, p.4, 5

CAZENAVE Michel, « La Science et l'Ame du Monde », Paris, Albin Michel, 1996, p. 12, 182

CEFAÏ Daniel, « L'enquête de terrain en Sciences Sociales », La Découverte, Paris, 2003, p. 515, 524, 525, 527, 565

CHANNOUF Ahmed, « Les émotions – Une mémoire individuelle et collective », Primont, Mardaga, 2006, p. 27, 44, 59

CHANVALLON Stéphanie, « De l'Homme et de l'Eau, *Homo palmus*. Essai d'approche sociohistorique et anthropologique autour de la Palme de Plongée ». Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences Humaines et Sociales en Activités Physiques et Sportives. U.F.R.A.P.S. RENNES 2003-2004

CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, « Dictionnaire des Symboles », Paris, Robert Laffont et Jupiter, 1982, p. 29, 135, 204, 213-214, 414, 521, 533, 579, 623, 636, 750, 883, 904, 907, 990

CLARKE Robert, « Naissance de l'Homme », Paris, Seuil, 1980, p. 16, 23, 33, 38, 212

CLARY Maryse, « De la sensibilisation à la nature, à l'éducation, à la citoyenneté », Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999.
Disponible sur :
http://fig-st-die.education.fr/actes_99/sensibilisation/article.htm

COLLIGNON Béatrice, « Les Inuit, la Nature et les Uumjuit, « ceux qui sont vivants » », les Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999
Disponible sur : http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_99/inuit/article.htm

COLLOT Edouard, « Etats de Conscience : dissociation simple ou niveaux de Réalité ? » in « La Conscience dans tous ses états – Approches anthropologiques et psychiatriques : cultures et thérapies », Sébastien Maud et Nancy Midol, Masson, Issy-les-Moulineaux, 2009, p. 139, 148

COSTA Patrick, Revue Synapse, 2005
Disponible sur :
http://www.metaphysique.org/entretien-avec-Jean-Patrick-Costa.html

CUCHE Denys, « La notion de culture dans les sciences sociales », Paris, La Découverte, 2004, p. 90, 91, 92, 112

CREGUT Alain, « Changement vibratoire de la planète et géobiologie », Soleil Levant, N°144 : « Evolution vibratoire de la Terre », septembre 2007, p. 8

CYRULNIK Boris, « L'Ensorcellement du Monde », Paris, Odile Jacob, 1997, p. 55, 253, 256, 272
« la Fabuleuse aventure des hommes et des animaux », Paris, Chêne, 2001, p. 8, 47, 85, 99, 112, 115, 128, 137, 140, 144, 147
CYRULNIK Boris, DIGARD Jean-Pierre, PICQ Pascal, et MATIGNON Karine Lou, « La plus belle histoire des animaux », Paris, Seuil, 1999, p.58, 79, 80, 129, 151, 155, 156, 163, 209, 214, 215, 217, 218

DALLA BERNARDINA Sergio, « L'Utopie de la Nature. Chasseurs, écologistes et touristes », Imago, Paris, 1996, p. 65, 87, 247, 282

DEC Isabelle, « Essai : Intime-extime », Spirale Magazine N°222, 2008, p.38

DELACROIX Jean-Marie, « L'ayahuasca, liane des dieux, liane de la mort. Psychothérapie et chamanisme », Psychotropes – Vol. 10 N° 3-4, 2004, p. 99, 110-112

DELFOUR Fabienne et CARLIER Pascal, « Ce que cache le miroir : la reconnaissance de soi chez l'animal »
Disponible sur : http://www.vivantinfo.com/uploads/media/Reconnaissance-soi_01.pdf

DESCOLA Philippe, « Par-delà nature et culture », Paris, Gallimard, 2005, p. 31, 55, 255, 267, 297, 542

DIGARD Jean-Pierre, « L'Homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion », Fayard, Paris, 1989, cité par Etienne Hurault in « D'où viennent les animaux domestiques ? », Terre Sauvage, N°214, mars 2006, p. 44-48

DISTELBRINK Frank, « La nature, l'expérience mystique de Saint François d'Assise », Soleil Levant, N°13 : « Chamanisme, la nature en conscience », juillet-août 2006, p. 12

DORTIER Jean-François, « L'homme, cet étrange animal… », Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 78, 292, 294, 297, 315

DURAND Gilbert, « Les structures anthropologiques de l'imaginaire », Paris, Dunod, 1992, 11ème édition (Bordas, Paris, 1ère édition), p. 134, 227, 234, 243, 256, 281, 289, 286, 425, 494, 498-500

ELIA Marie, « Rencontres avec la Splendeur. Le pouvoir guérisseur des lettres hébraïques », A.L.T.E.S.S., Paris, 2001, p. 5, 6, 15, 108

ETIENNE Jean-Louis, « Le pôle intérieur. Mener sa vie comme une aventure », Hoëbeke, Paris, 1999, p. 336, 337, 343

FIAMMETTI Roger, « Le langage émotionnel du corps », Paris, Dervy, 2004, p. 13

FORD John K.B. and Co., "Killer Whales, the natural history and genealogy of *Orcinus Orca* in British Columbia and Whashington State", Vancouver, UBC, 1994, p. 11

FRANCFORT Henri-Paul, Hamayon Roberte, "The Concept of Shamanism: Uses and Abuses", Budapest, Academais Kiado, 2002, 408p. in Bulletin bibliographique des Archives des Sciences Sociales et des Religions, 2006 p. 93

FRANKLIN Adrian, "Anthrozoology" Blackwell Encyclopedia of Sociology. Ritzer, George (ed). Blackwell Publishing, 2007. Blackwell. 08 September 2008 Disponible sur : http://www.sociologyencyclopedia.com

FROMM Erich, « La passion de détruire. Anatomie de la destructivité humaine », Vienne, Laffont, 1975, p. 182, 195, 202, 239, 240

GABOURY Placide, « Vivre sans plafond - La sagesse naturelle sans religion », Quebecor, Montréal, 2001, p. 29-31

GEERTZ Clifford, « Savoir local, Savoir global – Les lieux du savoir », Paris, Puf, 1986, p. 16, 24, 190, 192, 195, 290

GETZ Isaac and co. in « Action, affects et transformation de soi », biennales de l'Education, Sorbonne, PUF, 1996, chapitre « Le rôle de l'émotion dans la transformation créative de soi », p. 96, 98, 110

GHASARIAN Christian, « De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive », Colin, Paris, 2002, p. 13
« Exploration (néo-)shamanique en *terra incognita* de l'anthropologie », in « La Conscience dans tous ses états – Approches anthropologiques et psychiatriques : cultures et thérapies », Sébastien Maud et Nancy Midol, Masson, Issy-les-Moulineaux, 2009

GIAMI Alain, « Counter-transference in social research : beyond Georges Devereux », *Papers in Social Research Method – Qualitative Series*, n° 7, 2001, Ed. MW Bauer, London School of Economics, Methodology Institute
Disponible sur : http://ethnopsychiatrie.net

GIVAUDAN Anne, « Formes-Pensées : le Chemin de la Transformation », S.O.I.S., Plazac, 2006, p. 13

GOULD Stephen Jay, « Les coquillages de Léonard », Paris, Seuil, 2001, p. 75, 83
« Les quatre antilopes de l'Apocalypse », Paris, Seuil, 2000, p. 116

GONZALEZ Juan, « Ontonlogie des plantes psychoactives dites « de pouvoir » et états modifiés de conscience » in « La Conscience dans tous ses états – Approches anthropologiques et psychiatriques : cultures et thérapies », Sébastien Maud et Nancy Midol, Masson, Issy-les-Moulineaux, 2009, p. 42

GUENON Réné, « La crise du monde moderne », Gallimard, Paris, p. 134

HAMAYON Roberte N., « Faire des bonds fait-il voler l'âme ? », Ethnologies, Vol. 25-1, CELAT, Université Laval, Canada, 2003, p. 32

HARDY Christine, « La science devant l'inconnu », Monaco, Le Rocher, 1983, p. 14-16, 25
« La connaissance de l'invisible. Une approche ethnologique… et psychologique de l'autre réalité », Philippe Lebeaud Editeur, Paris, 1996, p. 7-10, 14, 77, 96-98

HEAS Stéphane, « Anthropologie des relaxations : des moyens de loisirs, de soin et gestion personnelle ? », Paris, L'Harmattan, collection Mouvement des sciences, 2004, 424 p.
« Des sens d'exception ? Premiers éléments d'analyse de l'excellence corporelle contemporaine », *Champ psychosomatique*, n°51, « Performances corporelles », décembre 2008, pp. 25-42
« La mesure corporelle dans les métiers du sport, du luxe et de l'art », *Le corps comme étalon de mesure*, J. Dubois (dir.), 2009. Disponible sur http://www.magma.analisiqualitativa.com

HELL Bertrand, « Possession et Chamanisme. Les Maîtres du Désordre, Flammarion, Paris, 1999, p. 36, 59, 313, 330
Séminaire de recherche des 8 et 9 décembre 2000 : Sensorialités et addictions, « Le corps du possédé : entre jeu théâtralisé et expérience du sensible », p. 13-17
Disponible sur : http://www.irema.net/?-2000-Sensorialites-et-addictions

HULOT Nicolas, « Les chemins de traverse », Paris, J.-C. Lattès, 1989, p. 258

INK Laurence, « Il suffit d'y croire », Paris, Laffont, 1994, p. 330, 332, 338, 339

JONAS Hans, « Le phénomène vivant », Bruxelles, DeBoeck Université, 2001, p. 17

JOUAN François, « La Quête de vision, une approche chamanique », Soleil Levant, N°13 : « Chamanisme, la nature en conscience », juillet-août 2006, p. 10
JUNG Carl Gustav, « L'Homme à la découverte de son âme », Paris, Albin Michel, 1987, p. 113, 329-330, 334
« La réalité de l'âme. 2. Manifestations de l'inconscient », notices de CAZENAVE, Paris, La Pochotèque, 2007, p. 276, 539

KHARITIDI Olga, « La chamane blanche », JC Lattès, Mesnil-sur-l'Estrée, 1997, p. 259

KILANI Mondher, « Introduction à l'anthropologie », Payot Lausanne, imprimé en France, 3ième édition, 1992, p. 9, 15, 19, 27, 33

KIZNY Thomas, GEO N°296, octobre 2003, p. 145

KOHLER Pierre, « Les grandes heures des conquérants de l'espace », Perrin, 1989, p. 7, 110, 277

LE BLANC Guillaume, « Les voix de l'ordinaire », revue Passant N°49, juin 2004 (non paginé). Disponible sur : http://www.passant-ordinaire.com

LE BRETON David, « Anthropologie du corps et modernité », Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p.46
« Corps et Société », Paris, Métaillé, 1991, p. 15
« Passions du risque », Paris, Métailié, 2000, p 24, 40, 42, 47, 163
« La Peau et la Trace – sur les blessures de soi », Paris, Métailié, 2003, p. 134
« Anthropologie du corps et modernité », Paris, Boché, 2007, p. 158, 159

LE GRAND Jean-Louis, « Implexité: implications et complexité »
Disponible sur : http://www.barbier-rd.nom.fr/JLLeGrandImplexité.html octobre 2006. Consulté le 19 mars 2009

LABORIT Henri, « La nouvelle grille », Saint-Amand, Robert Laffont, 1974, p. 95, 102, 103, 110

LASZLO Ervin, « Science et Champ Akashique », Outremont, Ariane Editions, 2005, p. 103, 104, 140, 173, 266, 269

LAVIGNE Chantal, « À qui appartient l'objet de recherche ? Penser l'implication du chercheur dans son objet : le handicap (surdité) », *Nouvelle revue de psychosociologie* 2007/2, N° 4, p. 23, 25, 31, 33, 37

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

LENAIF Philippe, « J'ai dansé avec mon ombre », Gap, Le Souffle d'Or, 2007, p. 11, 48, 57, 125, 153, 265, 269, 270, 271, 272

LESSARD-HEBERT Michelle, GOYETTE Gabriel, BOUTIN Gérard, « La recherche qualitative. Fondements et pratiques », Paris, De Boeck Université, 1997, p. 112

LESTEL Dominique, « Les origines animales de la culture », Paris, Flammarion, 2001, p. 8 , 12, 15, 19, 170, 286, 287, 322, 330, 331, 332

« Portrait de l'humain comme animal particulier qui se pense comme animal spécial », Article publié par le Groupe STP (Sujet, Théorie et Praxis). Textes des séminaires et travaux de recherche - Vol.5 (2002) Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme, novembre 2002
Disponible sur : http://www.linternaute.com/proverbe/27/les-beaux-esprits-se-rencontrent

LEVINAS Emmanuel, « Autrement qu'être ou au-delà de l'essence », Le Livre de Poche, Edition 5, Paris, 2006, p. 97, 99, 104-105

LEVY Jacques, « Revisiter le couple géographie physique/géographie humaine », les Actes du FIG (Festival International de Géographie), 1999
Disponible sur :
http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_99/geophy_geohum/article.htm

LIPOVETSKY Gilles, « L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain », Paris, Gallimard, 1983, p. 57, 59, 87

LORENZ Konrad, « Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons. Tous les chiens, tous les chats », Flammarion, 1985, p. 151, 428

MALRIEU Philippe, in « Action, affects et transformation de soi », biennales de l'Education, Sorbonne, PUF, 1996, chapitre « La recherche des vraies valeurs », p. 160, 161, 167, 170, 172

MARKALE Jean, « Druides et Chamanes », Paris, Pygmalion, 2005, p. 20, 23, 64, 204, 205, 206

MARSHALL Alison, Revue Ethnologies, Vol. 25-1 « Négocier la transcendance », CELAT, Université Laval, Québec, 2003, p. 3, 8, 11

MATIGNON Karine Lou, « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », Paris, Albin Michel, 2000, p. 70, 191, 206-207, 209, 226, 272, 291, 295, 298, 305, 314

MAXWELL Joseph A. « La modélisation de la recherche qualitative », Editions Universitaires Fribourg Suisse, 1999, p. 43, 60, 158, 165, 175, 176

MEINRAD Hebga, « La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux », Paris, L'Harmattan, 1998, p. 7, 10, 11, 14

MIDOL Nancy et Sébastien Baud, in « La Conscience dans tous ses états – Approches anthropologiques et psychiatriques : cultures et thérapies », Sébastien Maud et Nancy Midol, Masson, Issy-les-Moulineaux, 2009

MISSLIN René, « Le comportement de peur, une approche multidimensionnelle », Paris, Publibook, 2006, p 11, 23, 75

MORANDI, Grands Reportages N°304, mai 2007, p. 84, 85

MORFAUX Louis-Marie, « Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines », Paris, Colin, 1980, p. 14, 20, 22, 75, 174, 265, 289, 290, 332, 376

MOVES Green, « Sociology and Nature », Annales Universitatis Turkuensis, A. Konttinen, B 125, 1996, p. 18

MURA-BRUNEL Aline, SCHUEREWEGEN Franc et MILLET Richard, « L'intime, l'Extime », CRIN , Rodopi, 41, 2002, p. 3, 5

NARBY Jeremy, « Intelligence dans la Nature, en quête du savoir », Paris, Buchet/Chastel, 2005, p. 19, 103, 110, 191.
NARBY Jeremy, HUXLEY Francis, « Chamanes au fil du temps », Paris, Albin Michel, 2002, p. 17, 87, 173, 277.

NOAVES Clara, « L'expérience de l'ayahuasca et ses « états modifiés de conscience ». Une étude transculturelle des récits des usagers urbains de l'ayahuasca. Une lecture à travers le concept de l'inconscient selon Gilles Deleuze ». Sous la direction de Marie Rose Moro, sous la co-direction de Olivier Taïeb, Université Paris 13, Master Recherche Développement, Psychopathologie et Psychanalyse et Clinique Transculturelle, 2005-2006

ORMISTON Alice, « Hegel on « Negotiating Transcendence », Ethnologies, Vol. 25-1, CELAT, Université Laval, Canada, 2003, p. 55, 56 61, 63, 64, 66, 67, 69, 83

OST François, « La nature hors la loi – l'écologie à l'épreuve du droit », Paris, La Découverte, 1995, p. 25,-27, 47, 48, 89, 206, 217, 218, 240, 246, 321, 330

PALEM Robert Michel, « La profondeur. Fondements poétiques, anthropologiques, sémiotiques, linguistiques, archétypiques, psychanalytiques », Paris, L'Harmattan, 2002, p. 216, 218, 227

PERRIN Michel, « Le Chamanisme », Paris, PUF, 1995, p.10, 18, 45, 60, 63, 106, 114
Séminaire de recherche des 8 et 9 décembre 2000 : Sensoralités et addictions, « Vision, arts et fonction des chamanes », p. 8-12

PICQ Pascal, COPENS Yves, « Aux origines de l'humanité », Paris, Fayard, 2001, p. 508
« De l'hominisation au développement durable : d'un paradigme à l'autre », Communiqué de presse du 25 Janvier 2005, et synthèse du débat
Disponible sur : http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-picq-90-41.html
PICQ Pascal, CYRULNIK Boris, DIGARD Jean-Pierre, et MATIGNON Karine Lou, « La plus belle histoire des animaux », Paris, Seuil, 1999, p.58, 79, 80, 129, 151, 155, 156, 163, 209, 214, 215, 217, 218

PINKOLA ESTES Clarissa, « Femmes qui courent avec les loups », Paris, Grasset, 1996, p. 17

POCIELLO Christian, « Sur quelques fonctions sociales de l'aventure : initiation, conjuration et ordalie juvénile », Paris, Dunod, 1991, p. 53

PRATS Philippe, « La profondeur. Fondements poétiques, anthropologiques, sémiotiques, linguistiques, archétypiques, psychanalytiques », Robert Michel Palem, Paris, L'Harmattan, 2002

RADIN Dean, « La conscience invisible – le paranormal à l'épreuve de la science », Paris, Presses du Châtelet, 2000, p. 27, 32, 41, 53, 103, 123, 269

ROSSI Ilario, « Le sacré à la recherche de son corps**.** Trajectoires d'une culture chamanique amérindienne », Religiologiques, N° 12, automne 1995 : « Corps et Sacré » sous la direction de Denis Jeffrey et David Le Breton, p. 127, 128, 134, 136, 137, 138
« Psychotropes et quêtes existentielles : logiques d'ailleurs et d'ici », avec KAECH François, *Dépendances* 34, juin 2008, pp. 16-18
« L'éthique à l'épreuve d'une anthropologie en milieu palliatif : de l'insertion à la restitution », avec François Kaech, Rose-Anna Foley, Yannis Papadaniel, 2008. Paru dans *ethnographiques.org*

De ROSNAY Joël, « Le macroscope, vers une vision globale », Paris, Seuil, 1975, p.137, 207, 209, 211
« Les chemins de la vie », Paris, Seuil, 1983, p. 161

SALVADOR Juan, « La société inhumaine. Mal vivre dans le bien être », L'Harmattan, Paris, 2001, p. 40, 105

SCHRODINGER Erwin, « Le Veda d'un physicien », Paris, Le Mail, 1982, p. 15, 16

SEJOURNANT Maud, « Le Cercle de vie, initiation chamanique d'une psychothérapeute », Paris, Albin Michel, 2001, p. 8, 11, 12, 13, 14, 66, 120, 121, 213, 295, 311, 314, 316, 318, 320, 321, 352, 353, 369

SERRES Michel, « Le Mal propre. Polluer pour s'approprier ? », Paris, Le Pommier, 2008, p. 45, 54, 55, 74, 76-77

SHUSTERMAN Richard, « Conscience du corps. Pour une soma-esthétique », préface à l'édition française et introduction (non paginées), L'Eclat, 2007 Disponible sur : http://www.lyber-eclat.net/lyber/shusterman/CC-introduction.html

SOMBRUN Corine, « Journal d'une apprentie chamane », Paris, Albin Michel, 2002, p. 15, 18, 62-64, 67-69, 151
SOULE Bastien, ROUTIER Guillaume, « La course au large en solitaire ; regards sociologiques sur un engagement corporel singulier », Ferréol G., Loisirs, sports et sociétés, Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté, 2008, p. 99, 103, 104, 105, 108

STASZAK Jean-François, « Nature et culture : des origines du « déterminisme géographique », Paris, Géographie et Cultures, 1996, p. 97
Actes du Colloque « Géographie et Nature », FIG (Festival International de Géographie) Saint-Die-des-Vosges, 1999.
« La place de l'animal », Espaces et Sociétés, Paris, L'Harmattan, Volume 110-111, N°3-4, 2002.
Disponible sur : http:/www.espacesetsocietes.msh-paris.fr/110111/intro.html

TAGUIEFF Pierre-André , « Le sens du progrès », Paris, Flammarion, 2004, p. 332

TAURISSON Alain et SENTENI Alain, « Pédagogies.net – L'essor des communautés virtuelles d'apprentissage », Le Delta, Québec, 2003, p. 19

TERRASSON François, « La peur de la nature », Sang de la Terre, Paris, 1993, p. 29, 30, 32, 38, 59, 75, 111, 138, 142, 150, 159

TOURAINE Alain, « Les Sciences Sociales en mutation », sous la direction de Michel Wieviorka, Sciences Humaines, Auxerre, 2007, p. 36

VAN LAWICK-GOODALL Jane, « Les chimpanzés et moi », Stock, 1971, p.10, 15, 49, 185, 266, 297

VARVOGLIS Mario, avec la collaboration de HARDY Christine, « La rationalité de l'irrationnel. Une introduction à la parapsychologie scientifique », Paris, InterEditions, 1992, p. 11, 79, 170, 175, 186, 230, 242-243, 258

VIGNE Jean-Denis, « Les origines de la culture : les débuts de l'élevage », Le Pommier, Paris, 2004, cité par Etienne Hurault in « D'où viennent les animaux domestiques ? », Terre Sauvage, N°214, mars 2006, p. 44-48

VIGUIER Régis, « Le paradoxe humain. Essai d'anthropologie humaine », L'Harmattan, Paris, 2004, p. 17, 18, 20, 29, 33, 35, 48, 181, 183, 197

WINCH Peter in « L'enquête de terrain en sciences sociales » par CEFAI, chapitre « Comprendre les sociétés primitives », La Découverte, Paris, 2003, p. 234, 257

WINKELMAN Michael, « Shamanism as Neurotheology and Evolutionary Psychology », American Behavioral Scientist, Vol. 45 No. 12, August 2002 1875-1887, © 2002 Sage Publications

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Index des Auteurs principaux

B
BALANDIER Georges
21
BERGERON Richard
10, 31, 261, 267, 382, 395, 398, 401, 418, 425, 438, 439, 466, 495, 507
BIBEAU Gilles
445
BONHOMME Julien
25
BOURDIEU Pierre
27
BOUVIER Pierre
7, 59, 184, 203

C
CANTELO Brenda
127, 442, 443, 444
CAZENAVE Michel
38
CEFAÏ Daniel
49, 55, 63, 64, 65
CHANNOUF Ahmed
30, 87, 90, 92
COSTA Patrick
369, 391, 392, 394, 396, 413, 472, 491
CUCHE Denys
27, 453, 460
CYRULNIK Boris
17, 28, 120, 124, 186, 199, 215, 253, 255, 257, 259, 260, 270, 272, 275, 276, 280, 283, 286, 302, 306, 334, 383, 390, 419, 420, 421, 501

D
DALLA BERNARDINA Sergio
17, 151, 274, 337, 344
DESCOLA Philippe
83, 365, 387, 389, 390, 415, 416, 500, 501, 502, 503
DIGARD
79, 107, 354
DORTIER Jean-François
26, 94
DURAND Gilbert
18, 21, 118, 121, 122, 123, 128, 149, 184, 185, 188, 199, 452, 472, 475, 480, 488, 489

F
FRANKLIN Adrian
28, 29, 30, 136, 359
FROMM Erich
17, 77, 96, 97, 104, 148, 152, 157, 158, 161

G
GEERTZ Clifford
19, 20, 21, 26, 30, 32, 34, 54, 56, 101, 468

H
HAINARD Robert
72, 245, 248, 260, 265, 269, 295, 348, 354,

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

GETZ Isaac
427, 428, 429, 430, 431
GHASARIAN Christian
34
GIAMI Alain
62
GOULD Stephen Jay
17, 77, 119, 488

K
KILANI Mondher
7, 8, 23, 69, 191

359, 492, 493
HARDY Christine
17, 26, 47, 167, 169, 296, 341, 342, 366, 367, 426
HELL Bertrand
171, 401, 402
HEAS Stéphane
463

J
JUNG Carl Gustav
146, 184, 185, 186, 240, 287, 321, 401, 422, 427, 502

L
LE BLANC Guillaume
455, 456, 458, 460, 465, 480
LE BRETON David
19, 20, 97, 102, 125, 127, 194, 201, 203, 206, 208, 212, 218, 219, 249, 258, 261, 265, 318, 458, 459, 486, 487
LE GRAND Jean-Louis
61, 62
LABORIT Henri
32, 150, 151, 152, 231, 338, 369
LASZLO Ervin
18, 233, 234, 263, 287, 291, 338, 339, 340, 369
LATOUR Bruno
23, 68, 169
LAVIGNE Chantal
58, 60, 61, 62
LESSARD-HEBERT Michelle
50
LESTEL Dominique
18, 54 84, 108, 145, 275, 279, 280, 284, 286, 344, 348, 351, 354, 355, 358, 362, 363, 364, 410, 414, 439, 440, 454, 484, 500
LEVINAS Emmanuel
49, 52, 306, 367
LEVY Jacques
11, 14, 66
LIPOVETSKY Gilles
453, 454
LUPTON Deborah

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

91
LUSSAULT Michel
15, 16, 68, 169

M

MALRIEU Philippe
429, 430, 432
MARKALE Jean
370, 374, 376, 396
MARSHALL Alison
396, 397, 399, 405, 407, 446
MAXWELL Joseph A.
45, 49, 50, 55, 57, 495
MEINRAD
31, 64, 233, 248
MISSLIN René
17, 91, 92, 93, 94
MOSCOVICI Serge
16, 117, 274
MURA-BRUNEL Aline,
SCHUEREWEGEN Franc,
et MILLET Richard
44, 433, 434

N
NARBY Jeremy
37, 144, 146, 348, 349, 353, 363, 398, 400, 499
NARBY Jeremy et HUXLEY Francis
35
NORBERT Elias
28

O
ORMISTON Alice
17, 79, 226, 369, 417, 422, 423, 426, 432, 435, 439, 470, 492
OST François
111, 112, 138, 141, 148, 157, 164, 165, 171, 358, 362, 470, 481

P
PERRIN Michel
182, 398, 403
PICQ Pascal
10, 14, 17, 73, 80, 81, 84, 86, 87, 96, 105, 107, 146, 147, 149, 152, 154, 301, 315, 316, 327, 344, 345, 349, 354, 356, 357, 363, 399, 446, 448, 483
PRATS Philippe
254, 266, 267

R
RADIN Dean
235, 305, 322, 323, 324, 448
De ROSNAY Joël
32, 33, 164, 165, 468, 474, 478, 489
ROSSI Ilario
22, 23, 24, 52, 82, 192, 368, 457, 458, 459, 461, 463, 464
ROSSI Ilario et KAECH François
365, 394, 401

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

S
SERRES Michel
10, 99, 111, 113, 224, 247, 274, 425, 413, 451
SHUSTERMAN Richard
249, 425, 444
SOULE Bastien et ROUTIER Guillaume
408, 411, 412, 418, 423, 466
STASZAK Jean-François
8, 68, 137, 139, 140, 141, 142, 275, 276

T
TAURISSON Alain
27
TERRASSON François
17, 69, 85, 89, 90, 97, 98, 102, 103, 106, 114, 119, 133, 136, 171, 172, 173, 176, 177, 189, 197, 208, 218, 470, 476, 478, 483

V
VARVOGLIS Mario
58, 230, 234, 235, 236, 241, 248, 254, 263, 264, 266, 289, 290, 310, 311, 316, 416, 424, 503
VIGNE Jean-Denis
78
VIGUIER Régis
162, 164, 274, 302, 459, 475, 481, 482, 490, 491, 493

W
De WALL Frans
86
WINCH Peter
404, 405,

Z
ZUCKERMAN Marvin
30, 158, 159, 193, 205, 240, 242, 243

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Table des matières

Remerciements 4

Sommaire 5

Préambule 7

Introduction 10

L'HOMME ET LA NATURE, OU COMMENT INTERROGER LE VIVANT 15

1. Visée de cette étude des relations de l'Homme à la Nature……. ... 15

1.1 Question initiale…… 14
1.2 Ligne directrice et hypothèses
L'Homme, cet étrange être vivant… ……. 17

2. Sur le plan théorique
De l'engagement « Inside-Outside »……... 18

2.1. Rigueur et Souplesse…… 18
2.2. De Soi à l'Autre, en-jeux de la méthode socioanthropologique…… 22
2.2.1. Un travail en immersion – dépasser l'irrationnel et maîtriser l'engagement 22
2.2.2. Anthropologie, sociologie, ethnologie… De soi à l'autre ou de l'autre à soi ? 24
2.2.3. Anthropozoologie……. 27
2.3. Légitimité d'une approche anthropologique par la voie de l'émotion et de l'intersubjectivité –nécessité d'une originalité…… 29
2.4. Un travail qui se construit plus sur ce qui rassemble que sur ce qui dissemble… 31

3. Sur le plan pratique…….. 32

3.1. Idée charnière de cette étude…….. 32
3.2. Champs libres et interprétation……..... 34
3.3. Des entretiens…… 36
3.3.1. Laisser faire et imprégnation…… 35
3.3.2. Des entretiens construits dans la durée…….. 39
3.3.2.1. Valoriser et préférer la qualité à la quantité, une démarche nécessaire pour notre recherche…… 38
3.3.2.2. Choisir et laisser faire…….. 40
3.3.3. Un savoir ethnologique qui se construit dans l'immédiateté et la réciprocité Ou de la non neutralité du chercheur, de son engagement……. 42
Remarque à propos de « l'exploitation » des entretiens – Respecter l'intime et « l'extime »…….. 43
3.3.4. Notre population – choix préférentiels d'entretiens, d'en-quêtés……... 45
3.4. Auto confrontation à un récit autobiographique – le cas Laurence Ink et Maud Séjournant……..…….. 47
3.5. Le carnet ethnographique. « Le propre du chercheur »…….. 48
3.6. L'analyse des sources

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

De la singularité d'une recherche qualitative et interprétative…….. 49

3.7. Entre anthropologie et éthologie, une similitude dans le travail du chercheur…….... 52
3.8. Des difficultés dans le travail…….. 54
3.8.1. Généraliser ou valoriser l'iné-dit……...……. 54
3.8.2. La distance à son sujet d'étude……. 56
3.8.2.1. « Je »…… 56
3.8.2.2. De l'expérience du chercheur
De l'enrichissement personnel à celui de la recherche……... 57
3.8.2.3. Nos implications comme « matière » pour notre recherche…….. 61
3.8.3. Des écueils……... 63
3.8.3.1. L'entretien et l'entre-tien……. 63
3.8.3.2. Entre subjectivité, objectif de cohérence et de sens…….…… 64
3.8.4. Non linéarité et flexibilité……..... 65
3.8.4.1. Entrecroisement……. 65
3.8.4.2. Une écriture qui évolue avec le chercheur……. 66

Définitions…….. 66

PREMIERE PARTIE…… 69
La peur de la Nature

CHAPITRE I……. 69
L'Homme dénaturé, la Nature désacralisée

1.1. L'évolution de la place de l'Homme dans la Nature……... 69
1.1.1. La frontière posée entre l'Homme et la Nature……. 71
1.1.2. Evolution phylogénétique et représentation de la Nature
De la verticalité……..... 76
1.2. Une autre perception et représentation de la Nature……... 79

CHAPITRE II……... 85
Une peur ancestrale, multiforme et complexe

2.1. Les expressions de la peur de la Nature…… 85
2.1.1. La peur de la Nature clairement exprimée…… 85
2.1.2. La Nature, cette grande inconnue imprévisible
La Nature comme source d'agressions extérieures……... 87
2.1.3. La peur de l'inconnu……... 89
2.2. Une peur instinctive, inscrite dans nos mémoires cellulaires……. 91
2.3. La Nature miroir de nos peurs
L'homme face à lui-même - La peur de l'animalité qui est en soi……. 96
2.4. Une explication à la peur selon une perspective chamanique…… 99

Pour conclure ou plutôt en guise d'ouverture… ..……. 101

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

CHAPITRE III…….. 103
Dominer, gérer, s'approprier, détruire.
Incohérence première et questionnements

Partir d'un premier constat……..… 103
3.1. Une évolution naturelle ou un choix de l'Homme…….. 105
3.1.1. Une espèce dominatrice et colonisatrice…… 105
3.1.2. L'Homme refoule son animalité
L'Homme transmet et projette ses propres peurs sur autrui……... 105
3.1.3. Domestiquer et soumettre…… 107
3.2. Dominer la Nature, un contrôle de sa peur……... 109
3.3. La Nature gérée ou comment officialiser la domination…… 110
L'appropriation de la Nature…… 111
3.4. L'acceptation ou le combat, ambivalence
Des changements en cours……... 113
3.5. Autres champs d'investigation possibles……..…… 116

CHAPITRE IV……... 117
Entre réalité et leurre

4.1. L'Homme dans l'eau…… 117
4.1.1. L'évolution du regard sur le milieu
De l'observation passive à l'immersion transformante…… 118
4.1.2. Du scaphandrier au plongeur : du terrien immergé à l'homme-poisson
S'affranchir d'un corps déficient…….. 119
4.1.3. Le plongeur explorateur aventurier
La conquête du milieu - Descendre et rester : plus profond, plus vite, plus longtemps…….. 121
4.1.4. Le « plongeoïde » – Se protéger du milieu……. 123
4.1.5. Le plongeur déshumanisé, « désaquatisé », ou le déni du corps…… 124
4.1.6. Plongée sensations et plongée paramètres – entre Nature et technologie, ambivalence de l'homme…….. 125
4.2. Regards croisés sur la Nature…….. 128
4.3. La Nature mise en boîte…… 129
4.3.1. Entre intérêt éducatif et leurre d'une Nature sauvage……. 129
4.3.2. Des petits bouts de verdure recréés dans une urbanité dénaturée……. 133
4.3.3. Des réserves qui cautionnent la destruction des milieux ? Ou comment parquer pour… mieux détruire… ?..... 135
4.3.4. Des zoos non seulement ersatz mais simulacre de la Nature
Désenchantement ou illusion ?..... 137
4.3.5. Des zoos humains aux zoos animaux…….. 142

Premier élément de la dialectique : l'Homme face à lui-même…….. 146

1. Des processus particuliers dans l'évolution des rapports au milieu…….. 146
1.1 L'Homme, mammifère, prédateur au sommet de la chaîne alimentaire, un animal comme les autres, ou presque… ……. 146
1.2. S'affranchir d'un corps déficient……... 147
1.3. Un sentiment d'infériorité ?

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Et un désir (besoin) de supériorité ?..... 148
1.4. L'Homme et la Nature, une histoire de domination…….. 150
1.5. L'Homme chasseur-cueilleur n'était pas agressif
Destruction ou auto-destruction ?..... 152
1.6. De la distance à l'Autre…….. 154
1.7. Cacher sa part d'animalité, chasser le naturel… …….. 155
2. L'Homme moderne…….. 157
2.1. Ce que les troubles ou carences des sociétés modernes développent…….. 158
2.2. De la conquête d'un autre milieu, d'un autre espace, motivations profondes
Insatisfaction ou mouvance perpétuelle ?..... 162
2.3. Créer, préserver, détruire. Et qu'est-ce que transformer ?..... 164

DEUXIEME PARTIE..... 166
La Nature vécue intimement

CHAPITRE I…….. 167
Des hommes et des femmes en quête de Nature

1.1. Définir la Nature…… 169
1.1.1. Une définition est-elle possible ?..... 171
1.1.2. Des natures de la Nature…….. 176
1.1.3. Des natures d'hommes et de femmes…….. 178
1.1.4. A propos de la Nature ou de sa propre nature ?
Nature d'ici, Nature d'ailleurs, ou comment apprendre à regarder autrement 181
1.2. La Nature, un refuge loin des hommes…….. 185
1.2.1. Fuir les hommes comme fuir sa propre condition, son histoire……..... 186
1.2.2. La Nature pour se reposer de… ……. 188
1.3. La Nature thérapeutique…….. 191
1.3.1. La Nature comme média pour comprendre l'Homme…….. 191
1.3.2. La Nature pour renouer avec l'Humain……. 192
1.3.3. La Nature vécue en partage avec ceux qui sont proches d'Elle…….. 195
1.3.4. La Nature apaisante, lieu refuge et de méditation……..…… 198
1.3.5. Aller vers la Nature n'est pas synonyme d'aventure mais une épreuve face à soi- même, l'aventure de soi……. 200
1.4. La Nature pour « booster » ses sens……... 205
1.5. La Nature source de sensations et d'émotions vers la plénitude, vers la communication avec l'élément (ou les éléments)……. 207
1.5.1. Source de bien-être, voire refuge contre une phobie…… 207
1.5.2. Recherche de l'authentique……... 207
1.5.3. Une expérience des sens et expression de l'intériorité...……..…… 208
1.5.4. La plénitude comme sentiment d'« in-corporation » aboutie…… 210
1.6. La Nature, une attirance, un besoin, jusqu'à l'engagement
La Nature, on y revient toujours… ……... 213
1.7. La Nature comme Conscience globale et diffuse…….. 216
1.7.1. « La pleine nature n'a pas d'opinion sur nous »…… 216
1.7.2. Le Respect de la Nature : l'apprécier et s'en imprégner……... 220
1.7.3. Cette Nature qui nous veut du bien…… 221
1.8. Parler de la Nature, c'est parler de soi……... 222

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Intermède
Retour vers la Nature - Des « remédiations » à la peur…….. 224
1. Dépasser la peur……... 224
2. Un « terrain » favorable, une sensibilité à la Nature
Un état d'esprit……. 225
3. Etre dans la Nature développe les sens : entre « stratégie » professionnelle et sensibilité naturelle…….……. 227

CHAPITRE II…….. 231
L'homme communique et communie avec la Nature

Introduction : évoluer entre objectivité et subjectivité, entre rationnel et irrationnel……. 231
2.1. Les sens dans la Nature……...…… 237
2.1.1. Les sens en éveil…….. 237
2.1.2. A chacun ses sensations……. 241
2.2. Rencontre avec le milieu - des pratiques où l'homme EST avec et dans l'élément……. 245
2.2.1. Des perceptions et sensations dans l'élément aquatique et l'espace subaquatique……... 245
2.2.2. La quête de sens……..…… 248
2.2.3. Communion intime avec l'élément ou « se fondre dans le milieu »……. 254
Exemple : de « être comme un poisson » et n'être plus que « un morceau de milieu » (Cyrulnik, 1997)……... 254
2.2.4. De l'Homme-poisson à l'Homme-caméléon, s'affranchir d'un corps déficient pour fusionner avec le milieu……... 259
2.2.5. Le corps réceptacle……. 260
Vers la plénitude d'Etre……. 261
2.2.6. De l'instinct à l'instant « sauvage »…….. 268
2.2.7. Un comportement instinctif de « l'Homme chasseur » ?..... 269
2.2.8. Etre seul pleinement pour s'ouvrir aux « interférences mondaines »…… 273
L'être en phase avec son milieu intime et son « extérieur »……..... 274

CHAPITRE III…….. 275
L'Homme et l'Autre animal

3.1. Rencontres avec la vie sauvage
Récits d'expériences vécues et témoignages……. 276
3.1.1. Ressentir et vivre de l'intérieur ; cheminer vers une autre compréhension…….. 276
3.1.2. Communiquer sous différentes formes – le non verbal
Entre communication corporelle (faire comme), orale (imitation des cris) et sensorielle (toucher) ; des voies d'échanges réciproques…… 281
3.1.3. Etre en relation avec… percevoir autrement…….. 284
3.1.4. Un préalable – mais non indispensable : « être sur la même longueur d'onde » 289
3.1.5. La spontanéité dans la communication…….. 293
3.1.6. L'intentionnalité de la rencontre. Respecter et appréhender……... 296
3.1.7. Du langage intérieur à la fusion……...…..……... 300
3.1.8. Et si c'était « simplement » par l'ouverture du cœur ?..... 301
3.1.9. La rencontre a un sens – la réciprocité d'échanges…… 302
3.2. Communion intime avec la vie sauvage…… 305

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

3.2.1. Un sens pour ressentir à distance – l'être intuitif
Le corps réceptacle par un nième sens ?..... 307
3.2.2. Un champ à explorer, à retrouver ?..... 314
3.2.3. Comment retranscrire les émotions ?…….. 316
3.2.4. La télépathie et la clairvoyance comme voies de communication…….. 321
3.2.5. Etat modifié de conscience ou simple état d'esprit, état d'être au monde ?..... 327
3.2.6. Pendant et après, ce que l'on pense, ce que l'on ressent…….. 330
3.2.7. Un vécu extraordinaire et simple à la fois - des transformations en soi…… 332
3.2.8. De cette autre représentation du monde……. 336
3.3. Les échanges inter espèces vécus par certains peuvent-ils témoigner de relations « intelligentes » possibles avec d'autres espèces vivantes ?..... 338
3.3.1. La communication inter espèces. De la sympathie, empathie, télépathie……. 338
3.3.2. L'Homme de terrain et le scientifique…… 340
3.3.3. Apprendre avec les animaux…… 343
3.3.4. De la Nature, de l'animalité, de l'intelligence, de la supériorité……. 344
3.3.4.1. Voir autrement, dépasser intuitivement le concept d'intelligence……. 344
3.3.4.2. Ce qui est au-delà de ce qui nous arrange…… 349
3.3.4.3. La subjectivité pour voir autrement…….. 354
3.3.5. Quand la relation Homme-Animal échoue…… 360
3.3.6. L'anthropomorphisme, un « outil puissant » pour comprendre l'animal (De Wall, 2001)…… 361

CHAPITRE IV…….. 365
De ces pratiques « empruntées » au chamanisme pour la quête et/ou la reconstruction de soi

4.1. Approcher le Chamanisme…….. 368
4.1.1. Un parcours anthropologique particulier…….. 368
4.1.2. Rencontrer un chamane – entre passage obligé et évidence…… 373
4.1.3. Un retour du chamanisme ? Des freins au changement ou un essentiel fustigé ? 375
4.2. Des pratiques en lien direct et subtil avec la Nature…… 378
4.2.1. Comme des rites de passage…… 378
4.2.2. Un outil, une voie initiatique parmi tant d'autres…… 381
4.2.3. L'« esprit » de la plante « maîtresse » (Delacroix, 2004) …….. 383
4.2.4. Animal Totem, Animal de pouvoir……..... 390
4.2.5. La Nature dans sa totalité comme miroir de l'être et support d'une évolution.... 391
4.3. De l'ordinaire aux extra-ordinaires…..…… 395
4.3.1. « Voir » autrement le monde……..... 395
4.3.2. La recherche de Soi……. ……... 401
4.3.3. Les « extatiques »…… 404
4.3.4. Les expériences au cœur de la Nature et aux frontières de la rationalité……... 406

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

Pour conclure à ce jour… 408
La Nature est mise en boîte, mais la Nature est aussi en nous…

1. Un engagement de l'être total. Des modèles explicatifs éclairants mais insuffisants……. 408
2. Des pistes pour accueillir, explorer et comprendre ce qui est au-delà du rationnel…….. 411
3. De la pluralité des représentations de la Nature et des modes d'identification…… 414
4. La synergie des relations Homme/Nature……... 418
4.1. Les Hommes et leurs natures…… 418
4.2. Un travail dans l'intériorité……... 422
5. Transformation de soi…….. 426
5.1. De soi à l'autre
La Transformation créatrice…… 426
5.2. « Une atlérité vécue en commun »…… 433
5.3. L'individualisme pour repenser le soi avec l'autre…… 436
5.4. L'animal initiateur d'une évolution personnelle ?..... 439
6. De nouveaux terrains d'exploration de l'Homme……... 442
7. L'Etre Sauvage…….. 446

TROISIEME PARTIE…….. 449
Réconcilier l'Homme à la Nature
ou retrouver sa vraie nature

CHAPITRE I……. 449
Entre le meilleur et le pire, la nature humaine ?

1.1. Entre Nature polluée et « pollution » à l'intérieur de soi
Une « écologie personnelle », passage obligé ?..... 449
1.2. De l' Indivi*dualité* à la recherche de l'Unité……... 452
1.2.1. Une quête naturelle…… 452
1.2.2. Lorsque l'ordinaire est extra pour l'acteur concerné…… 455
1.2.3. Le paradoxe de la connaissance……... 456
1.3. Un potentiel humain à explorer…….. 457
1.4. Une expérience de Soi au travers du Tout :… éclectique ?..... 459
1.5. Chacun dans sa vérité, en évolution, et dans son accomplissement……. 464

CHAPITRE II……... 468
Penser l'Homme et la Nature autrement

2.1. Une prise de conscience ou plus que cela une nouvelle conscience ?..... 468
2.1.1. Des enjeux à court terme
Du changement en cours……... 469
2.1.2. L'être de Nature n'exclut pas l'être de Culture……. 471
2.2. Cet « autrement »… ……. 473
Changer des processus : changer « l'être » et puis « le faire »…… 474
2.3. Ce qui potentiellement transforme……. 475
2.3.1. Etre face à, et regarder……... 476
2.3.2. Quand la connaissance annihile la peur

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009

De l'expérience personnelle…….. 477
2.3.3. Côtoyer c'est découvrir, c'est apprendre. Changement d'échelle de sensibilité……. 478
2.3.4. Vivre la connaissance……. 479
2.3.5. De la prise de conscience et de la responsabilité individuelle
De la liberté……. 480
2.4. De l'évolution de l'Homme moderne
Une révolution culturelle ou Humaine ?..... 485
2.4.1. Plaidoyer pour les sens…….. 486
2.4.2. Une autre voie que la toute-puissance et l'aliénation
L'Homme dans le Tout, une « connivence »…….. 488
2.4.3. Plaidoyer pour l'amour, pour le « chamane des temps modernes »……..….... 492

FIN D'ETAPE…….. 494

1. De nos rencontres et de la « matière » récoltée : une recherche ouverte et éclairante…... 494
2. Sur le contenu……... 495
Perspectives de recherches……... 504
3. Motivation et persévérance du chercheur…… 505

LES EN-QUETES……. 509

REFERENCES……. 512

INDEX DES PRINCIPAUX AUTEURS……. 523

ANNEXES…….. 536

Chanvallon, Stéphanie. Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime - 2009